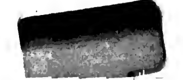

Digitized by Google



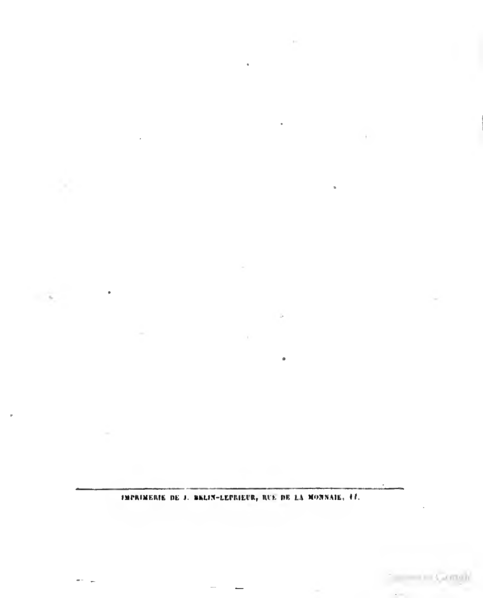






MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX.



IMPRIMERIE DE J. BELIN-LEPRIEUR, RUE DE LA MONNAIE, 11.

MÉLANGES

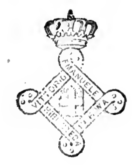
PHILOSOPHIQUES, LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET RELIGIEUX

PAR M. P.-A. STAPFER

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR PAR M. A. VINET.

TOME SECOND

RELIGION.





PARIS
PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 33
ET CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE
RUE TRONCHET, 2
1844

SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE PROTESTANTE DE PARIS.

LETTRE

A M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

Au rédacteur du Moniteur Universel.

Monsieur,

On vient de reprocher à une des communions chrétiennes, protégées par la charte, de professer des doctrines ennemies de toute religion et de toute stabilité sociale (p. 49, 54 de la 28e livraison du *Conservateur*). On renouvelle cette inculpation grave à l'occasion de l'établissement d'une association pieuse, formée dans le sein de cette communion, avec l'autorisation du roi, pour faciliter à ses membres l'acquisition de la Bible dans des versions approuvées par les protestants de la France, et pour ranimer parmi eux l'étude des livres sacrés, règle unique de leur foi et fondement de toute instruction religieuse dans leurs églises. On accuse cette société biblique, qui est présidée par le digne rejeton d'une des plus anciennes maisons de France et qui compte au nombre de ses fondateurs des pairs du royaume, des conseillers d'état, des hommes de tout rang honorablement connus par leurs sentiments et leurs services dans les diverses professions auxquelles ils appartiennent, on accuse une société ainsi com-

posée dans des vues de charité et de piété éminemment chrétiennes, étrangères à tout objet de controverse théologique ou de poursuite mondaine, on accuse cette société d'être *une véritable mission d'anarchie religieuse* (*ib.*, p. 53,), *qui conduira nécessairement à l'anarchie politique*, de s'apprêter à *répandre de nouvelles semences de discorde* et de se préparer à *détruire l'ordre social lui-même en ébranlant les bases* sur lesquelles il repose (*ib.*, p. 54).

Comme cette attaque a été faite dans un journal qui, indubitablement, se refuserait à l'insertion de la réponse, et qu'il importe à la société biblique protestante de Paris de ne pas voir, dès son origine, s'établir contre elle des préventions aussi fausses qu'inquiétantes pour un grand nombre de bons Français mal instruits de son but et alarmés sur sa tendance par un écrivain éloquent; j'ose, Monsieur, pour la justification de cette société et des vues qui la dirigent, vous demander une place dans une feuille qui se distingue par son esprit d'équité et une impartialité conforme aux principes de la charte, ainsi qu'aux intentions du gouvernement.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer avec une considération distinguée.

Un membre[1] *de la Société biblique protestante de Paris.*

Paris, le 23 avril 1819).

A monsieur l'abbé de la Mennais.

Monsieur,

Quoique né dans l'Église réformée, et sincèrement attaché à ses principes, j'ai lu avec un extrême intérêt

[1] Le *Moniteur* avait imprimé par erreur *les membres.* (Note des éditeurs.)

le livre que vous avez publié sur l'*Indifférence en matière de religion;* j'y ai admiré le talent de l'écrivain, et, ce qui vous touchera davantage, j'y ai reconnu les intentions d'un homme de bien, animé du désir de rappeler ses semblables à la méditation de leurs grands et seuls vrais intérêts.

Le plaisir et l'édification que j'ai retirés de cette lecture, auraient été sans mélange si le jugement que vous portez sur la nature et la tendance de la doctrine des protestants ne m'avait paru marqué au coin de la prévention la plus injuste et, permettez-moi d'ajouter, la moins fondée en connaissance de cause. Mais ce n'est pas, Monsieur, pour entrer en controverse avec vous sur des questions traitées, épuisées de part et d'autre par des théologiens aussi profonds qu'habiles, que je prends la liberté de vous adresser cette lettre.

C'est l'article que vous avez publié sur *les sociétés bibliques* dans la vingt-huitième livraison du *Conservateur,* qui me met la plume à la main, non pas dans le vain espoir de vous porter à rendre plus de justice aux principes et au but des fondateurs, ainsi qu'à l'utilité de ces institutions religieuses. Pour se bercer d'une pareille espérance, il faudrait ne pas connaître la force des liens de parti, et l'aveuglement de l'esprit systématique qui nous fait contracter avec nous-mêmes l'engagement mal avoué, mais irrévocablement pris, de se roidir contre tout ce qui paraît contrarier nos théories. Vainement je vous retracerais le tableau du bien immense qu'ont déjà produit ces associations pieuses, en répandant les divines Écritures parmi les nations privées de la connaissance du vrai Dieu, ou replongées dans les ténèbres, soit par des révolutions désastreuses et la corruption du cœur, soit par les abus de la civi-

1.

lisation et par le dédain superbe de leurs prétendus sages pour la Bible, soit par le monopole peut-être tout aussi coupable, que l'ambition a fait de la parole de Dieu. Vainement j'appellerais votre attention sur les effets heureux qui ont dû accompagner la distribution de plusieurs millions d'exemplaires de ce livre, qui seul révèle à l'homme d'où il vient, où il est, où il va, ce qu'il doit faire et ce qu'il peut espérer, le seul qui agisse puissamment sur toutes les facultés de l'âme, parce qu'il est le seul qui nous soit adressé par celui qui en connaît la nature et tous les ressorts secrets : vainement je vous renverrais à ces rapports nombreux de la société biblique de Londres, où, dans des extraits authentiques d'une correspondance qui embrasse le globe entier, sont consignées les expressions touchantes de reconnaissance et de ravissement par lesquelles, depuis le prince, le ministre de la religion, l'homme d'état jusqu'au paysan de la Finlande, de la Laponie ou de l'Islande, depuis le philosophe contempteur d'un code que les fausses lumières l'avaient porté à mépriser, jusqu'au misérable Paria qui ignorait l'existence de ce don précieux de son créateur, tous célèbrent d'un commun accord l'influence propice des saintes Écritures sur le bonheur public et individuel, et bénissent l'activité généreuse de la société qui a été l'instrument d'un réveil salutaire des âmes, et qui les a tirées du sommeil de la mort morale par sa munificence pieuse.

Je crois qu'en parcourant ces rapports et en lisant l'*Histoire de la société biblique*, par le révérend M. Owen[1], vous ne pourriez vous défendre des émotions les plus vives et les plus douces; mais vous vous accuseriez,

[1] En deux volumes, annoncée avec éloge par M. le baron Silvestre de Sacy, dans le *Journal des Savants*. Mai 1818.

sans doute, aussitôt vous-même de vous être laissé surprendre par des sentiments dont l'origine et l'objet n'auraient pas la sanction de tous les membres de l'Église à laquelle vous appartenez. Malheureusement nous n'aimons guère que le bien se fasse sans nous, selon des impulsions, par des mains, suivant des méthodes et dans des points de vue qui ne sont pas les nôtres, et qui ne rentrent pas dans la sphère de nos idées de prédilection.

D'ailleurs, comment ces preuves du plus généreux dévouement à la cause du christianisme, multipliées dans ce moment même sur toute la surface de la terre, par la bienfaisance ingénieuse d'une association qui a déjà porté à plus de 100,000 liv. st. un revenu de souscriptions volontaires, et qui, dans l'espace de treize années, a distribué deux millions d'exemplaires de la Bible dans presque toutes les langues du globe (voyez page 115 de son 15e rapport du 6 mai 1818), en dépensant pour cet objet 612,603 liv. st. (*ibid.*, page 300 de l'*Appendix*); comment les efforts des missionnaires d'une secte que vous appellez mourants (page 49 du *Conservateur*), quelque héroïques et heureux qu'ils soient, opéreraient-ils dans vos opinions un changement que n'ont su produire ni les préceptes de celui qui est le chemin et la vie, et qui a dit : *Sondez les Ecritures : ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* (Jean, v. 39); ni les recommandations de ses apôtres, qui adressent leurs enseignements à tous les fidèles sans exception, comme il est évident par le début et la fin de leurs épîtres; ni les conseils des plus illustres d'entre les pères de l'Église[1]; ni les décisions de l'au-

[1] Voici quelques citations prises au hasard entre mille : « Ne négligeons jamais la parole de Dieu, qui est la source de toute

torité même à laquelle vous êtes sans doute prêt à vous soumettre, ainsi qu'à subordonner la dispensation des bienfaits spirituels de Dieu, et qui, par la bouche de l'un des plus vénérables de vos souverains pontifes, a proclamé la sainte obligation du devoir même que les sociétés bibliques sont occupées à remplir. Voici les expressions textuelles du pape Pie VI, dans une lettre datée des Calendes d'avril 1778, et adressée à Antoine Martini de Turin : «Vous avez bien raison de penser « qu'on doit exciter les fidèles à lire les saintes Écri- « tures : car ce sont les sources les plus abondantes, « et l'on doit les laisser toujours accessibles à tout « le monde. Vous ne pourriez donc trouver de moyen « plus efficace que de publier les livres sacrés dans « la langue vulgaire de votre pays, ce qui les met à « la portée de tout le monde. » (Traduit sur l'original latin.)

Certes, Monsieur, je ne saurais me flatter de réussir à détruire des préventions sur lesquelles de pareilles autorités n'ont eu aucune prise. Le but que je me propose en traçant ces lignes est beaucoup moins ambitieux, et, si l'idée que j'ai conçue de votre ca-

« vertu.......... Nourrissez-vous tous les jours de l'Écriture « sainte. (*Saint Ambroise, sur le ps.* 108). Nourrissons notre âme de « la méditation et de l'étude des divines Écritures. (*Saint Augustin, « de la vraie religion, chap. LI*). Ayez un grand soin, mes très chers « frères, de bien méditer la parole de Dieu : ne négligez pas ces « divins écrits qui sont comme des lettres que notre créateur nous « a adressées. (*Saint Grégoire, Homélie sur Ézéchiel*). Il est nécessaire « que chacun apprenne des Écritures divinement inspirées ce qu'il « doit faire. (*Saint Bazile, 952 questions des Règles abrégées*). Enfin, « je vous exhorte toujours et je ne cesserai jamais de vous exhorter « à ne vous contenter pas d'écouter les instructions qui se font ici ; « mais à lire avec assiduité l'Écriture sainte, quand vous êtes chez « vous. » (*Saint Jean Chrysostôme, sermon 4, sur Lazare*).

ractère ne me trompe pas, aussi moins difficile à atteindre.

Je voudrais simplement, en témoignage de ma reconnaissance pour le plaisir que m'a procuré votre bel ouvrage sur *l'Indifférence en matière de religion*, vous fournir l'occasion de réparer un tort dont (indubitablement sans le vouloir et sur des données incomplètes) vous vous êtes rendu coupable envers la mémoire d'un des prélats les plus pieux et les plus vénérés des temps modernes.

Vous citez (page 51) un passage de *Tillotson*, d'après lequel, isolé, comme vous l'imprimez, ce savant et illustre théologien aurait, en parlant au nom de son Église, avoué formellement « que *l'antiquité*, *l'authen-* « *ticité et le véritable sens des livres qui forment la Bible* « *des chrétiens, sont des points de croyance qu'on ne* « *saurait établir avec une entière certitude.* »

Ne doutant pas de l'exactitude de votre citation, mon premier mouvement fut de mettre une phrase aussi étrange sur le compte de quelques-uns de ces moments d'oubli, de précipitation, de négligence dans l'expression de nos pensées auxquels n'échappent pas les meilleurs esprits, les hommes les plus conséquents, lorsque dans la chaleur de la discussion ils s'attachent à une seule des faces de la question en débat. Dans l'unique désir de m'expliquer comment et dans quelle liaison d'idées un théologien, aussi profondément religieux que l'archevêque de Cantorbéry s'est montré dans tout le cours de sa vie, avait pu être entraîné à une assertion si opposée à toute la teneur de ses nombreux écrits, comme au principal but de tous ses travaux, je me mis à relire ce *Traité sur la Règle de la Foi*, d'où sont tirées les lignes transcrites dans la note de la page 52 du

Conservateur, et qui occupe les pages 541—778 du quatrième vol. des Œuvres de Tillotson, de l'édition en douze volumes in-8° de Londres, de 1742. Quelle fut ma satisfaction lorsque je trouvai (page 631) ces lignes précédées et suivies de développements qui leur donnent un sens digne de ce prélat et nullement favorable à l'opinion sceptique qu'elles semblent offrir dans leur isolement. Je crois, Monsieur, vous rendre service en vous communiquant la traduction de ce passage dans son intégrité, et en indiquant le chaînon du raisonnement auquel il appartient dans la section IV de la seconde partie du Traité où a été pris le fragment de phrase imprimé dans votre article, et que vous n'avez peut-être pas sous la main.

Le docteur Tillotson réfute un M. Serjeant, qui avait publié un ouvrage pour établir l'insuffisance de nos livres sacrés, considérés comme règle de la foi, sur l'impossibilité d'en démontrer l'origine divine et le véritable sens avec une évidence qui satisfît les sceptiques complétement. Il fait voir à son antagoniste qu'il est souverainement injuste d'exiger, pour des vérités morales et historiques, un genre de preuves dont, par leur nature, elles ne sont aucunement susceptibles, et qu'il ne vient à l'idée d'aucun homme raisonnable d'exiger, dans une foule de circonstances, où il forme sa croyance, et agit, selon cette croyance, avec une entière sécurité, et sans craindre la possibilité même d'une illusion; quoique cette possibilité puisse, à la rigueur, et dans un sens absolu, être soutenue par un esprit à l'envers et un pyrrhonien absurde. « M. S., dit Tillotson (page 631), est-il suffi« samment assuré qu'il existe sur le globe une con« trée telle que l'Amérique? Et peut-il en *démontrer*

« l'existence (bien entendu dans le sens exagéré que « M. S. attache à ce mot, et qu'il transporte aux arguments exigibles, selon lui, pour l'établissement solide des vérités de la religion) à quelque homme que « ce soit, sans le transporter personnellement dans cette « partie du monde? Saurait-il prouver, par une argumentation de force irrésistible, qu'il est en soi et par « la nature des choses, de toute impossibilité que les « récits concernant cette contrée soient tous faux? « Lorsque M. S. aura donné à ses preuves toute l'étendue et toute l'évidence dont elles seront capables, « ne pourrait-il se faire *qu'un esprit scrutateur et sincère* « *se crût autorisé à se maintenir dans l'état de doute, purement en se disant : Tout cela ne pourrait-il pas être* « *autrement?* (expression dont se sert M. S. pour « montrer la nécessité d'établir les doctrines de la « religion sur une conviction infaillible, sur des arguments inébranlables, même par la *simple et pure* supposition de l'inexactitude des faits sur lesquels notre « foi repose). Comment l'empêcher d'admettre, ou au « moins de se représenter par la simple pensée l'absolue possibilité, que tous les auteurs de ces récits sont « des menteurs, que les voyageurs se sont tous accordés à en imposer à notre crédulité, que tous ceux qui « prétendent s'être rendus en Amérique, et en avoir « rapporté des objets de commerce, ont visité quelqu'autre partie de la terre, et se plaisent, en soutenant qu'ils ont été en Amérique, à nous tromper à « leur tour, comme ils avaient été trompés eux-mêmes? « Qui niera la possibilité *absolue* de pareilles suppositions? Cependant, malgré cette possibilité, il n'y a, « certes, pas d'homme dans son bon sens, qui soit « assez fou pour révoquer en doute l'existence d'une

« pareille contrée. Le cas est absolument semblable à « l'égard d'un livre ancien et du sens de ses expres- « sions les plus claires : nous n'avons aucune *démon- « stration* pour ces choses, et nous ne la demandons pas, « sachant qu'elles n'en sont pas susceptibles. *Nous ne « sommes pas* » (voici la phrase dont vous avez cité le commencement) « infailliblement certains qu'aucun « livre » (vous ajoutez *des Écritures*, et ce mot ajouté dénature le sens : il saute aux yeux que Tillotson parle, en général, de toute espèce d'écrits et non de la Bible en particulier) *« soit aussi ancien qu'il a la prétention de « l'être, ni qu'il ait été écrit par la personne dont il porte le « nom, ni que tel soit le sens de tels ou tels passages* (All « this may possibly be otherwise); *il serait possible que « tout ceci fût autrement*, c'est-à-dire *il n'impliquerait pas « contradiction* que cela fût autrement : mais nous « sommes bien assurés que ce n'est pas autrement; et « il n'y a pas d'homme sage qui voie une raison légi- « time d'en douter. Car la simple possibilité qu'une « chose soit ou ne soit pas, n'offre pas de juste motif « pour affirmer ou nier son existence. Il est possible « que tous les habitants de la France meurent cette « nuit, mais la possibilité d'un pareil événement ne « disposera, j'espère, qui que ce soit à penser qu'il « arrivera : il est possible que le soleil ne se lève pas « demain matin, et cependant je ne suppose pas que, « pour cela, il vienne à l'esprit de personne de révoquer « en doute le retour de cet astre à l'heure où il est « attendu. » Vous voyez, Monsieur, que l'incise *All this may possibly be otherwise* ne peut être rendue par *il se peut que nous nous trompions sur tous ces points*, ainsi que vous l'avez traduite. Toute la série du raisonnement montre que Tillotson parle d'une

supposition *absolument* possible si elle est envisagée d'une manière abstraite, comme n'ayant d'autre fondement que la pensée d'un songe-creux sceptique, mais nullement admissible par un homme sensé, et inconciliable avec les règles que nous appliquons journellement aux objets de la vie usuelle, sous peine d'être condamnés à l'inaction la plus délirante, et à l'état de pyrrhonisme le plus absurde, si nous mettions en problème la légitimité de cette application.

Il n'est donc pas possible, selon Tillotson, que nous nous trompions, lorsque nous établissons notre conviction sur la foi de témoins irrécusables qui ont fait leur déposition dans une suite d'écrits nombreux, encore aujourd'hui existants, et remontant jusqu'aux fondateurs du christianisme par une chaîne sans lacune et parallèle aux siècles écoulés depuis cette éqoque; lorsque, appuyés sur ces témoins, nous croyons à l'authenticité des saintes Écritures; lorsque, faisant un usage consciencieux des moyens que la providence nous a ménagés, nous cherchons à saisir le véritable sens de ces livres sacrés; lorsque, dans le cas même où l'ignorance des langues originales nous force à recourir aux versions reçues, nous croyons y trouver exposées fidèlement et avec une clarté suffisante toutes les conditions du salut offert aux hommes par leur rédempteur; lorsqu'enfin, nous nous livrons à cette étude dans l'espérance de sentir la lecture de la Bible : faite avec simplicité de cœur, vivifiée en nous par la coopération de l'Esprit divin, spécialement promise à ceux qui se nourrissent de la parole de Dieu. Sur tous ces points de croyance, l'archevêque de Cantorbéry n'admet pas plus qu'aucun des théologiens protestants qui jouissent de quelque considération, la possibilité que notre

confiance puisse être trompée. S'il parle de la possibilité de supposer le contraire de ces propositions fondamentales de notre doctrine, il entend une possibilité absolue et non relative, une possibilité qui n'a d'autre existence qu'une existence idéale, fruit de l'esprit déréglé d'un faiseur d'hypothèses sceptiques. Il veut donc simplement dire qu'elles appartiennent à un ordre de vérités qui ne sont pas susceptibles d'une démonstration oculaire ou mathématique, vérités qu'on peut établir sur des bases inébranlables, bien que leur nature (il faut l'avouer) soit telle qu'on ne saurait prouver que *leur contraire implique contradiction ;* comme il reste, par exemple, de possibilité absolue que tous les historiens nous aient trompés sur l'époque, la nature, les circonstances de la mort de César. Si l'élégant et judicieux Tillotson mêle à des raisonnements lumineux et solides des subtilités si éloignées de sa manière accoutumée, la faute en est à son adversaire qu'il est obligé de suivre lorsque, pour plaider la cause de la tradition aux dépens de nos livres sacrés, M. S. s'enfonce dans ces abstractions avec le dessein de décréditer la Bible, envisagée comme source pure et règle suffisante de notre foi, mais sans autre résultat que celui de faire, avec un double poids, retomber sur la tradition tous ses arguments sceptiques.

Que s'il vous restait un doute, Monsieur, sur le sens de l'incise que je vous accuse d'avoir mal traduite, je vous prierais de remarquer que les lignes que vous citez ne sont qu'une moitié de phrase, et que sa fin ne vous laisse pas la liberté de défendre l'exactitude de votre version, et encore moins le droit de soutenir la fidélité du sens que vous donnez au passage entier. M'étant ainsi, par la lecture du texte original, pleine-

ment assuré de l'orthodoxie de Tillotson, ayant constaté avec une certitude entière que vous avez fait dire à cet illustre prélat tout autre chose, que dis-je? tout le contraire de ce qu'il dit effectivement, je dois vous avouer, Monsieur, que le plaisir de retrouver Tillotson tel que le révère l'Église protestante, fit aussitôt place à un sentiment pénible. Je me vis dans la nécessité, ou de reconnaître que vous vous étiez, avec beaucoup de précipitation, hâté d'employer, dans des vues hostiles, une citation qui était trop importante pour être admise, et appliqué à prouver une inculpation grave, sans vérification préalable, ou de supposer qu'ayant consulté vous-même le Traité de Tillotson, vous n'aviez pu résister à l'envie d'appeler une réticence au secours de la cause qui est la meilleure à vos yeux.

Je repoussai la dernière supposition, comme absolument contraire à l'idée que je me fais de votre loyauté, mais il me paraît que l'autre terme de mon alternative vous impose le devoir de rétablir la vérité qu'un guide infidèle vous a induit à blesser. Ce devoir pèse, ce me semble, sur vous d'autant plus impérieusement, que vous faites parler Tillotson comme organe de l'Église réformée tout entière (p. 52 de votre art.), et que le scandale de ses prétendues opinions sceptiques, relativement aux bases de la foi, retombe sur une grande partie de l'Europe chrétienne. Attribuer à quelqu'un des sentiments qui non seulement ne sont pas les siens, mais qui leur sont diamétralement opposés, et qui sont faits pour lui attirer le blâme des bons esprits et des amis de la religion, est une injustice que rien ne peut dispenser son auteur de réparer aussitôt que son erreur lui a été démontrée. Combien cette obligation ne devient-elle pas plus forte, plus sacrée, lorsqu'on a fait

tenir au premier dignitaire de l'Église épiscopale d'Angleterre, à un des écrivains les plus circonspects, à un des théologiens les plus pieux et les plus conséquents, un langage qui est en contradiction manifeste avec les principes fondamentaux de la communion qu'il est censé représenter!

Je suis convaincu, Monsieur, que vous me saurez gré de l'occasion que je vous offre de rendre hommage à la vérité *sans acception des personnes*. Vous prouverez, par l'aveu d'une erreur involontaire, que vous êtes au-dessous des petites supercheries que se permet le défenseur d'une cause mal assurée, que vous repoussez cette maxime, si hautement condamnée par la conscience de l'homme vraiment religieux, la maxime que tous les moyens sont bons quand le but les sanctifie, et qu'en voulant servir le christianisme selon le système qui vous paraît le mieux en seconder la bienfaisance, vous n'avez garde d'imiter les misérables ruses d'un de ses ennemis les plus acharnés, de ce Voltaire qui s'efforce de lui enlever ses plus illustres apologistes, en jetant des doutes sur les sentiments de Pascal et de Fénelon.

Si, contre mon espérance, un des prochains numéros du *Conservateur*, de la feuille dans laquelle vous avez injustement accusé de doctrines sceptiques Tillotson et l'Église protestante dont vous le constituez l'interprète, ne contenait pas une explication satisfaisante sur votre méprise à l'égard du Fénelon de la communion anglicane; les personnes qui ont la plus haute idée de vos talents et de vos intentions ne seraient pas celles qui s'affligeraient le moins de votre répugnance à remplir un devoir aussi clairement indiqué. Quant à moi, je puis dire avec sincérité que je désire vivement de pou-

voir conserver intacts tous les sentiments d'estime et de considération distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Un membre de l'Église réformée et de la société biblique protestante de Paris.

Paris, le 18 avril 1819.

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES

Sur l'accord des travaux des sociétés bibliques avec les vues de la providence et avec les intérêts du christianisme, suivies de l'examen de quelques-unes des objections élevées contre la tendance de ces établissements (Discours prononcé le 6 décembre 1819 à la première assemblée générale de la société biblique).

Vous avez entendu, Messieurs, l'exposé des vues qui ont dirigé les fondateurs de la société biblique protestante de Paris, et le récit du bien qu'il lui a été possible d'opérer dans le cours de la première année de son existence. Les membres de votre administration, qui ont eu la satisfaction de vous rendre ce compte, avaient les premiers droits à cet honneur, puisque ce sont leurs lumières, leurs soins assidus, qui ont guidé et affermi nos pas au commencement de notre carrière; que c'est à leur zèle, à leur activité que sont dus nos premiers succès, et qu'après la douce satisfaction d'avoir formé et suivi avec constance un projet louable, il n'y a pas de plus grande jouissance que celle de s'entretenir de ses résultats encourageants avec les personnes qui lui ont accordé leur suffrage et leur appui.

J'ai à m'acquitter d'une tâche moins utile et beaucoup

moins importante, mais qui, se trouvant comme indiquée par le but de cette réunion solennelle, a paru à votre comité ne pouvoir être négligée entièrement; la tâche d'offrir à votre méditation quelques réflexions générales sur la tendance de nos travaux et sur leur accord avec les vues de la providence, telles que nous les révèlent le christianisme et l'histoire de l'humanité dans son ensemble. Lorsque, élevés à cette hauteur, nous aurons aperçu l'intime connexion d'entreprises du genre de la nôtre, avec les plans augustes du régulateur de nos destinées, nos efforts nous paraîtront ordonnés d'en haut, imposés par le devoir; et nous pourrons apprécier à leur juste valeur les reproches qui nous ont été adressés, et dont j'examinerai les plus graves, pour satisfaire à la seconde partie de la tâche honorable que j'ai à remplir.

Convaincre de l'innocence parfaite de nos projets, de leur immanquable bienfaisance, s'ils se réalisent, les hommes qui, pour seconder une association philanthropique, ne demandent qu'à être édifiés sur son esprit et rassurés entièrement sur ses conséquences nécessaires ou présumables à l'égard de l'ordre public, est sans doute une obligation qui découle des intentions mêmes de notre société naissante. Puissé-je, en essayant de m'en libérer, diminuer les préventions qui ont été répandues contre les établissements de la nature de celui que nous désirons consolider, et qui ont jeté dans le doute, sur la part qu'il leur convient d'y prendre, quelques amis de la religion, disposés d'ailleurs à accueillir tout ce qui peut contribuer à son avancement!

Mais, avant de nous livrer à l'examen des inculpations dont nous sommes l'objet, et comme en dédom-

magement d'une discussion pénible, reposons notre vue pendant quelques instants sur la marche générale de la civilisation chez les peuples qui, par la supériorité de leurs lumières et la richesse de leurs moyens d'amélioration sociale, ont été ou sont l'élite et les tuteurs naturels de notre espèce; et puisons-y, avec la certitude que nos travaux entrent dans le plan de celui qui en est l'arbitre, et le courage de braver d'injustes préjugés, et la résolution de redoubler de zèle pour l'exécution de nos pieux desseins.

Vouloir ce que veut le maître de l'univers, est une maxime déjà inculquée par les sages du Portique. Quel caractère sacré ne prend-elle pas aux yeux du chrétien qui voit dans le cours des événements, non pas uniquement l'effet nécessaire de lois immuables et les décrets d'une inexorable destinée, mais surtout les dispositions bienveillantes d'un père et d'un protecteur! Des génies vastes et perçants, des historiens aussi remarquables par leur impartialité et l'indépendance de leurs opinions, que par leurs lumières et leur pénétration, ont aperçu la propagation rapide, l'irrésistible accroissement et le triomphe final du christianisme, comme écrits de la main de Dieu dans l'ensemble des vicissitudes humaines. C'est l'idée qui sert de base au plus bel ouvrage de Bossuet; c'était le sentiment du judicieux Robertson[1], et celui de Les-

[1] Il existe un sermon peu connu de W. Robertson sur *l'état du monde à la venue de Jésus-Christ*, prononcé, en 1778, devant la *société écossaise pour la propagation de la foi*, où brillent la même supériorité de vues, le même talent pour démêler les traits saillants de la physionomie morale d'une période historique dans le chaos apparent de ses révolutions, et pour grouper la foule de ses événements autour de quelques points lumineux, qu'on admire, à si juste titre, dans la célèbre introduction à l'histoire de Charles-Quint.

sing [1], d'un des esprits les plus universels, mais en même temps les plus défiants et les plus sceptiques qu'ait produits le dernier siècle; c'était aussi la conviction du savant le plus profondément versé dans toutes les branches de l'histoire qu'ait eu l'Europe éclairée, de Jean de Müller [2] qui l'a déclarée et défendue après avoir longtemps montré du penchant pour ce naturalisme vers lequel l'esprit de son temps entraîna les têtes les mieux organisées.

J'oserais même, en me plaçant dans ce point de vue et embrassant de cette élévation les annales du monde et les faits qu'elles renferment dans leur enchaînement, considérer la mission divine de Jésus-Christ comme promulguée d'en haut par la seule direction imprimée aux affaires humaines, et pouvant s'établir solidement sous cet aspect, en renonçant aux preuves tirées des faits miraculeux qui l'ont accompagnée, et sans ébranler la croyance en une révélation positive.

Mais, avec plus de confiance, j'ose, en appliquant ces vues à une circonstance particulière de l'histoire de notre religion, affirmer que, si son étude combinée avec celle de l'histoire profane nous annonce l'établissement général et durable du christianisme, comme voulu, comme préordonné, comme nécessité, pour ainsi dire, par le modérateur suprême de la nature et des êtres intelligents, il ne paraît pas moins constant qu'il a voulu que ce grand dessein fût principalement accompli par le moyen d'écrits authentiques, dépositaires

[1] Voyez son traité de l'*Éducation du genre humain*. Berlin, 1780, in-8°.

[2] Dans un écrit posthume intitulé : *le Christianisme, dialogue*, p. 247 et suiv. du tome VIII de ses œuvres, Tübingue, 1810, *Gibbon*, sans le vouloir, vient à l'appui de la même idée.

de la doctrine de ses organes, en un mot, par ce volume sacré, où le chemin du ciel est tracé aux fils de la poussière. Cette intention du souverain arbitre des événements s'offre comme empreinte sur la face de trois conjonctures particulières de l'histoire; comme proclamée avec plus de force et de solennité, comme signalée par le concours des circonstances uniques qui caractérisent trois époques : celle de la première promulgation du christianisme, celle de notre glorieuse réformation qui n'a été qu'une restauration de l'autorité légitime des saintes Écritures, et celle enfin où la providence nous a placés pour coopérer à ses desseins.

Et d'abord, à la première de ces époques de l'histoire universelle (qui n'est, examinée de près, que l'histoire des peuples qui ont occupé les pourtours du bassin de la Méditerranée), à l'époque où, après la clôture du temple de Janus, les armes, se taisant tout à coup et pour la première fois sur la terre, laissèrent entendre les sons de cette voix divine qui, partie d'un isthme central, d'une contrée placée au cœur du monde alors civilisé, réveilla les hommes du long sommeil de la mort morale, à cette époque, la plus importante pour le sort de notre race, nous apercevons, du premier coup d'œil jeté sur l'état de l'humanité à la venue du *désiré des nations*, de nombreux et puissants moyens ménagés aux écrivains interprètes de l'Évangile, et à leurs plus anciens traducteurs, par celui qui envoyait son fils auprès des hommes avec la double mission de les réconcilier entre eux et avec son père : moyens aussi nombreux, aussi puissants que l'étaient les barrières qu'il fallait renverser, cette diversité d'idiomes, insurmontable obstacle à tout échange d'idées, à toute action sur l'esprit du vulgaire; ces classes prépondérantes

dans l'ordre civil, intéressées au monopole du pouvoir spirituel et au maintien de maximes inhumaines et insociales; ces haines nationales dont heureusement nous ne saurions aujourd'hui, sous le règne de la parole de Dieu, concevoir la force et l'influence funestes; haines que les institutions politiques et religieuses avaient changées en vertus, et qui, au nom de la patrie et des dieux, commandaient aux citoyens de fermer leur cœur à toute pitié envers les étrangers.

La trêve de discordes sanglantes et de barbares spoliations, imposée par leur dominateur commun à toutes ces tribus, peuplades, nations qui, jusqu'à leur réunion dans un seul et même empire, n'avaient joui de leur féroce indépendance que pour s'entre-détruire; l'universalité d'une langue qu'Alexandre et ses armées avaient été chargés de répandre dans les contrées de l'Orient; l'introduction de la langue latine chez les peuples de l'Europe occidentale, suivie bientôt de la disparition presque totale des nombreux idiomes indigènes; le perfectionnement de tous les procédés mécaniques qu'exigeait alors la mise en œuvre des matériaux de l'Écriture, devenus plus abondants, plus durables, moins dispendieux à la suite de découvertes récemment faites à Pergame et en Égypte; un vaste atelier pour la confection aussi expéditive qu'économique des manuscrits, établi près du berceau du christianisme, à Alexandrie, dans ce foyer à jamais mémorable, où se concentrèrent toutes les lumières, toutes les richesses intellectuelles et littéraires de l'antiquité, et que ce même conquérant avait été conduit par le maître des rois à créer pour servir de centre et de véhicule aux connaissances acquises, pour opérer comme la fusion des idées et des vœux des victimes d'orga-

nisations qui enchaînaient et dépravaient l'espèce humaine de plus en plus, pour fonder l'alliance de l'enthousiasme oriental avec la sensibilité exquise et la vaste intelligence des Grecs, surtout pour préparer la prompte communication des livres qui allaient changer la face des choses humaines; la construction de bonnes routes dans tous les pays qui encadrent la Méditerranée, frayées par le soldat pour le soldat, mais que parcoururent sous un étendard plus auguste les messagers de la *bonne nouvelle;* la sûreté de navigation rétablie par la destruction des pirates sur cette mer intérieure qui rapprochait Rome de Carthage, Athènes de Jérusalem, Antioche de Corinthe, et toutes d'Alexandrie, beaucoup plus que ne le sont fréquemment aujourd'hui des provinces voisines; ces circonstances et une foule d'autres[1], présentes à l'esprit de toute personne, du souvenir de laquelle les études classiques de la jeunesse ne sont pas effacées, firent comme rayonner vers tous les points du monde les sons de cette voix céleste qui convia les hommes à sortir de l'état d'hostilité morale pour former une sainte ligue contre le péché, et mirent en circulation les documents littéraires de l'Évangile, avec une rapidité, avec une facilité impossibles à concevoir à toute autre époque de l'histoire des nations riveraines, successivement maîtresses des bords de ce golfe central, lien des trois continents de notre hémisphère, et le grand chemin de leurs habitants.

[1] Elles démontrent comme à l'œil que la propagation du christianisme et la conservation de sa doctrine, au moyen de titres authentiques et inaltérables, était dans les plans du modérateur de nos destinées, et forment (toutefois dans la supposition, seule admissible par la saine philosophie, que notre perfectionnement moral est le principal but de son gouvernement) un faisceau qui brave les efforts de l'incrédulité.



Cette convergence d'événements et de phases dans la figure de l'ancien monde vers une même fin, et l'accès facile du texte sacré qui en résulta pour les fidèles de tous les degrés d'instruction, dans les diverses provinces de l'empire romain, s'offrent involontairement à la pensée de tous ceux qui ont quelque notion de la plus grande époque des annales humaines. Mais, ce qu'on n'est que trop porté à oublier, c'est le changement qui survint, après la chute de cet empire, dans la situation des peuples, et qui faillit éteindre le flambeau de la parole divine jusque dans la main de ses ministres. Les langues qui lui avaient servi d'organes primitifs ou secondaires, et dont l'intelligence universelle rendait celle des saintes Écritures accessible aux dernières classes de la société, étaient tombées en désuétude, Avec leur lecture, anciennement générale et habituelle[1], on vit diminuer progressivement et enfin disparaître la connaissance même de la vraie religion et tous les avantages d'une piété éclairée.

Ce n'est pas ici le lieu de vous présenter l'affligeant tableau des ténèbres et de la superstition qui couvrirent

[1] Ce fait a été mis hors de toute espèce de doute par de savants et pieux théologiens catholiques-romains aussi bien que catholiques de l'Église évangélique. M. Vincens de Saint-Laurent a déjà rendu un juste hommage au vénérable père Van-Ess. Je rappellerai ici un ouvrage plus ancien sur l'*usage de l'Écriture sainte chez les chrétiens des quatre premiers siècles*, dont l'auteur (feu M. le docteur Ch.-Guill.-François Walch, professeur à Gœttingue) est, de l'aveu de ses émules, le plus savant et le plus circonspect de tous les historiens de l'Église primitive. Son traité (Leipsick, 1778), prodige d'érudition et monument de la plus saine critique, a mis nos adversaires dans l'impossibilité de contester désormais notre assertion, sans donner un démenti formel aux pères de l'Église des quatre premiers siècles, dont les témoignages presque unanimes sont cités textuellement par le docteur Walch.

les nations de l'Europe de leurs ailes funèbres pendant ces longs siècles de corruption et d'erreur où elles furent privées de cette nourriture de l'âme, qui ne leur a jamais été refusée ou fournie seulement avec parcimonie, sans faire languir leur vie morale presque au même instant. Le retour à l'étude des livres saints est le bienfait capital de notre glorieuse réformation. Avec elle reparut l'Évangile dans toute sa sévère et salutaire pureté. Des moyens semblables à ceux que la providence avait mis à la disposition des premiers hérauts de la doctrine du salut, furent offerts par la même main à ces nobles et intrépides restaurateurs de l'autorité suprême de l'Écriture, auxquels nous devons de n'avoir pour guide de notre foi et de notre vie que les seuls enseignements de la parole de Dieu, et de pouvoir nous attacher uniquement au code de ses révélations indubitables, libres du joug de préceptes humains, libres du joug d'une raison égarée tantôt par l'orgueil, tantôt par des intérêts plus bas, des passions plus viles, toujours esclave ou incertaine, au service de vaines théories ou de coupables désirs.

A cette époque d'un réveil de la pensée de l'homme, et d'un mouvement prodigieux dans les idées et dans les échanges de tous les climats, nous voyons des idiomes nouveaux, jeunes organes de littératures nouvelles, pleins de souplesse et de vigueur, prêter leur ministère aux traductions qui rendaient l'Écriture aux fidèles, et l'imprimerie, cette aile attachée à la parole, et tenue comme en réserve pour ce nouvel essor de l'esprit humain, seconder et centupler les moyens de cette seconde promulgation de l'Évangile. Dans la seule ville de Strasbourg, et dans le court intervalle qui s'écoula de 1522 jusqu'à l'an 1538, il parut dix-

huit éditions de cette traduction de Luther, à laquelle les Allemands attribuent en grande partie la formation de leur langue littéraire; et peut-être cette heureuse circonstance a-t-elle beaucoup contribué à conserver, au milieu des systèmes les plus hasardés d'une philosophie abstraite et des recherches subtiles d'une exégèse aussi sceptique que savante, ce sentiment de piété profonde et réfléchie contre laquelle sont venus se briser, au sein de cette nation estimable, non moins susceptible d'enthousiasme et portée aux spéculations hardies, qu'amie des idées religieuses et d'investigations faites avec le calme de l'impartialité, tous ces efforts de l'incrédulité, couronnés de si tristes, de si faciles succès dans les contrées où la masse du peuple est restée étrangère à la lecture de nos livres sacrés.

L'exemple de Luther fut incontinent imité par tous les restaurateurs de l'ancienne foi, qui ne l'avaient pas déjà précédé dans cette carrière, et qui sentaient la nécessité d'offrir à leurs contemporains, avides de puiser la religion à sa source longtemps cachée, les moyens d'y étancher leur soif. Rappelons-nous les événements qui signalent cette seconde époque de la promulgation de l'Évangile, les découvertes, les voyages, les communications nouvelles et l'instruction variée qui en dut être le fruit, la première ferveur de l'étude fécondante des écrivains de l'antiquité, les jouissances vives que procurait aux esprits agités la fraîcheur de littératures naissantes, l'enthousiasme et la vigueur qui caractérisent les projets et les hommes de ce siècle; et nous ne nous étonnerons plus, ni de l'ardeur avec laquelle ils se livrèrent à la méditation des saintes Écritures, et cultivèrent tous les genres de connaissances qui pouvaient les aider à en explorer le véritable sens et à

pénétrer dans le sanctuaire rouvert, ni des effets salutaires qui durent accompagner cette méditation ravivée dans un temps de fermentation effrayante, où les âmes demandaient plus que jamais un aliment approprié à leurs nouveaux besoins, les gouvernements inquiets un appui sûr, et les peuples tourmentés un guide éclairé et bienveillant, un protecteur irrécusable de leurs droits reconquis.

Je désire, j'espère obtenir votre assentiment, Messieurs, en comparant ce siècle restaurateur de la pureté de notre foi avec celui qui nous a vus naître, en croyant reconnaître, à ces deux époques, presque les mêmes besoins, les mêmes secours, les mêmes traces de cette main paternelle qui dirige les événements et qui réunit les volontés pour faire prévaloir de plus en plus la cause du vrai christianisme, qui est celle du genre humain.

Il faut avouer toutefois que le code qui en contient les documents authentiques, n'était pas tombé de nos jours dans un aussi déplorable oubli qu'en ces temps de ténèbres et de barbarie où l'ignorance et la superstition avaient étendu leur voile sur toutes les contrées maintenant éclairées du double flambeau des sciences et de l'Évangile.

Cependant le zèle pour la parole de Dieu, que les réformateurs avaient allumé dans leurs contemporains, s'était ralenti successivement, et menaçait, vers la fin du dernier siècle, de s'éteindre tout à fait, dans quelques-uns des pays mêmes où elle est envisagée comme la source unique des principes de notre foi. Plus d'une cause en avait paralysé l'efficace.

Devenue, pour les classes studieuses de la société, et malheureusement pour un grand nombre de ministres

de l'Évangile eux-mêmes, un objet de recherches curieuses, ou de savantes discussions, plutôt qu'un aliment de piété, et un moyen d'élévation de l'âme vers son auteur, la Bible n'était plus pour les peuples un livre usuel et nécessaire comme aux temps de la première ferveur excitée par la réformation; soit que les éditions, plus rares que dans les deux siècles qui suivirent cet heureux événement, ne fournissent plus une quantité d'exemplaires proportionnée aux besoins, soit qu'en plaçant une trop grande confiance dans les innombrables catéchismes, abrégés, extraits, résumés historiques, qui semblaient offrir aux fidèles la substance des livres saints, et tout ce qu'ils renferment d'essentiel sur nos rapports avec la divinité, les chrétiens se reposassent trop facilement sur cette instruction de seconde main, oubliant que leur rédempteur lui-même leur ordonne de *sonder les Écritures* (St. Jean, v. 39); qu'elles sont, par ses mandataires, adressées *à tous ceux qui invoquent son nom, dans quelque lieu qu'ils se trouvent* (1 Cor., 1, 2; 1 St. Pierre, 1, 2; Rom., 1, 7); qu'elles *donnent la sagesse aux simples* (Ps. XIX, 8); qu'elles proclament l'obligation de tout examiner; que l'assistance de l'esprit divin est spécialement assurée à ceux qui se nourrissent de la parole de Dieu; qu'il opère sur les cœurs par elle, dans elle, avec elle; que rien ne saurait la remplacer, et que rien aussi n'excuse la témérité de ces guides présomptueux des peuples, qui veulent nous obliger à prendre la religion plutôt de leurs mains que de celles des envoyés du Très-Haut, et qui, par leurs faibles enseignements, qu'aucune autorité irréfragable ne nous garantit exempts de graves erreurs, prétendent agir sur les âmes aussi puissamment que ceux qui ont sacrifié leur vie pour la

vérité, aussi efficacement qu'a promis d'agir sur nous, par et dans les écrits qu'il a inspirés, celui qui nous créa et qui connaît tous les ressorts de notre nature.

Cette négligence générale à remplir un devoir prescrit par le rédempteur, par ses apôtres, par tous les pères de l'Église, avait vivement frappé quelques Anglais généreux. Le vœu d'y rappeler les chrétiens, en leur en facilitant l'accomplissement, s'associa, dans leur pensée, à l'idée aussi consolante que lumineuse, qu'un retour universel et spontané aux sources pures de la religion offrirait peut-être, aux différentes communions chrétiennes, après tant de vaines tentatives, le seul moyen de ralliement désormais possible.

L'un et l'autre projet se trouvaient en parfaite harmonie avec un autre charitable dessein, le désir qui animait ces hommes pieux, d'employer à l'avantage de la grande cause du christianisme, et les ressources d'une patrie qui embrasse le globe par ses établissements coloniaux, et les dispositions philanthropiques d'une nation opulente, portée aux nobles entreprises, et les connaissances d'un grand nombre de leurs concitoyens, que des circonstances favorables avaient mis en possession des langues-mères répandues sur la terre et mal connues jusqu'à ce jour.

De cet accord de besoins, de vœux, de circonstances propices, de ressources nouvelles, le commencement de ce siècle, qui portera peut-être dans l'avenir le glorieux titre de siècle de la dissémination universelle de la parole de Dieu, vit naître une de ces associations humbles d'origine, désintéressées par leur but, fruit d'efforts de simples particuliers, auxquelles, bien plus qu'à la force publique et à la volonté des puissants de ce monde, il est réservé d'opérer de grands change-

ments dans les affaires humaines et de fonder des institutions durables. Étrangère aux passions qui agitent les hommes, et dénuée des moyens de succès que donne le pouvoir, mais forte de la droiture de ses intentions et de l'approbation des vrais adorateurs du Christ; appuyée sur un besoin moral avoué par tous les amis de la religion, la société biblique britannique et étrangère réussit, pendant une guerre désastreuse et en moins d'années qu'il n'en a fallu souvent pour négocier une trêve précaire ou un traité renfermant le germe d'interminables discordes, à mettre en exécution une grande partie de ses beaux et vastes plans.

Encouragées et secondées par elle, des associations semblables se formèrent dans tous les pays où le nom du Sauveur est invoqué; des millions d'exemplaires du livre qui offre les archives du gouvernement moral du genre humain, et la connaissance des voies de son salut, se répandirent parmi les nations privées de la connaissance du vrai Dieu, ou replongées dans l'apathie religieuse par la corruption des mœurs et par de vains systèmes.

L'attention des peuples reportée sur la Bible réagit sur les classes éclairées. Les philosophes les plus dédaigneux, contempteurs de ce qu'ils ne connaissaient pas ou rejetaient comme opposé à leurs théories; les hommes du monde qui se gardaient de toucher à ce qu'ils ne croyaient destiné qu'au vulgaire ou qu'ils s'imaginaient être en contradiction avec les progrès de la raison et les résultats de nouvelles recherches historiques; les froids investigateurs des usages de l'antiquité, et même quelques théologiens qui, gagnés par l'esprit du siècle, s'habituaient à ne plus voir dans nos livres saints qu'un recueil de poëmes sublimes, de

récits naïfs et de vieux monuments littéraires d'un haut intérêt, en reprirent la lecture, pour comparer ce qu'ils éprouveraient avec les effets qu'elle produisait (sous leurs regards) parmi les simples de cœur. Alors se manifesta à leurs âmes ce que l'épître aux Hébreux (IV, 12) dit de la parole de Dieu, *« qu'elle est vivante, « qu'elle est efficace, qu'elle perce plus qu'une épée à deux « tranchants, qu'elle pénètre jusque dans les replis de l'â- « me, »* et leurs yeux dessillés virent bien autre chose que des fragments de belle poésie, ou de simples traits de haute sagesse et de vertu héroïque dans les oracles d'Esaïe, les psaumes de David, le sermon de la Montagne, qui ouvre tous les trésors du royaume des cieux et qu'on peut appeler les lettres de créance de l'envoyé de son monarque auprès des enfants de la terre; dans l'exorde de l'évangile de saint Jean, qui nous montre le Verbe manifestant la divinité par la création, comme la parole manifeste la pensée; dans le discours où le Fils de l'homme déclare quelles sont les lois qui le guideront quand il viendra *juger les nations assemblées devant le trône de sa gloire*; lois qu'il est impossible de lire sans y reconnaître, en frissonnant, le cachet de l'inexorable éternité, et sans être saisi du présage d'un sort fixé pour jamais; dans l'oraison pontificale où le bon pasteur, au moment de marcher à la mort, somme le juge auquel il va satisfaire de lui assurer le fruit de ses travaux et de ses souffrances, et où il atteste, du ton du maître de la vie, qui l'a revêtue et qui la quitte parce qu'il l'a bien voulu, qu'il n'a perdu aucune des brebis qui lui étaient confiées. Ces pages mystérieuses, qui exhalent les parfums de la cité de Dieu, leur parurent maintenant comme transmettre des sons partis de ces rives lointaines dont nous sépare le fleuve de la vie.

Et c'est de l'efficace d'une pareille lecture, qu'on prend sur soi la terrible responsabilité de déposséder le commun des fidèles, pour lui substituer les vains accents d'une éloquence toute humaine, les ouvrages de prédicateurs, les exhortations de ministres des autels, qui peuvent être fort recommandables par leurs talents et leurs vertus, mais qui n'ont pas scellé leurs paroles de leur sang, qui n'ont pas subi le martyre pour la délivrance des fils de la perdition, qui n'ont pas soutenu un combat à mort contre les dieux de ce monde, l'orgueil, le mensonge, l'impureté, et dont les discours, quelque touchants, quelque solides qu'on les suppose, n'ont point passé par le creuset de deux mille ans d'expérience !

Mais détournons nos regards d'une si étrange illusion, d'une témérité si déplorable, et ramenons-les sur le ravissant spectacle des conquêtes du code sacré, en dedans et au-delà des limites de son ancien domaine.

Tandis qu'autour de nous, par cette réaction que je regrette de ne pouvoir caractériser comme elle le mériterait, à cause de son influence aussi certaine qu'immense sur notre avenir, tandis que les esprits superbes se rouvrent à l'intelligence du sens spirituel de l'Écriture, la parole de Dieu, reproduite dans toutes les langues de la terre, est portée aux nations qui les parlent, avec l'espérance de la paix de l'âme, par les mêmes vaisseaux qui leur ont si souvent porté les foudres de la guerre, l'esclavage, la mort, et des fléaux plus funestes encore, des exemples et des maximes de corruption, de perfidie, de cruauté et d'intolérance. Nous voyons comme se renouveler le miracle du don des langues étrangères accordé aux premiers messagers de la *bonne nouvelle*.

Une érudition dirigée, secondée par une philanthropie active, verse sur les îles du grand Océan ses trésors accumulés pendant des siècles. Les langues les plus anciennes et les plus répandues, la langue sacrée des bramines, celle des adorateurs du feu, et, grâce aux travaux de l'un de nos plus zélés collègues (que nous sommes heureux et fiers de compter au nombre des administrateurs de notre société), la langue des dévastateurs de ces contrées qui ont été le berceau de la civilisation et de notre foi [1]; tous ces idiomes rompent le trop long silence qu'ils avaient gardé sur le vrai Dieu et sur le Fils, et unissent enfin leur voix à celle des langues qui avaient été les premières dépositaires de ses oracles.

Ah! quel disciple du Christ, quel ami de ses sem-

[1] La voix de notre Sauveur, cette voix d'amour et de miséricorde que M. Kieffer a le bonheur de faire, pour la première fois, retentir dans la langue de leurs stupides dominateurs, délivrera ces contrées bien plus sûrement des maux qui les accablent, que le fer de nouveaux croisés. « La compagnie du Levant, Mylord, a versé des « bienfaits sur les provinces de la Turquie; mais, quelque nom- « breux qu'ils aient été, ils ne sont rien auprès de l'inestimable don « que nous offrons aujourd'hui à l'empire ottoman, et ne peuvent « être comparés aux importants résultats que nous devons en atten- « dre pour l'avenir.» C'est en ces termes que s'exprimait M. Wilberforce le 5 mai de cette année, quinzième anniversaire de la société biblique de Londres, parlant, en présence de notre digne collègue, de sa traduction du Nouveau-Testament en langue turque, et s'adressant au président, à l'illustre et pieux lord Teignmouth, devant une assemblée composée de tout ce que l'Angleterre offre de plus distingué par le rang et par les vertus. L'éloge est d'un double prix lorsqu'il sort de la bouche d'un émule des Vincent de Paule, des Howard, des Clarkson, du persévérant ami des plus délaissés, des plus opprimés d'entre les enfants de Dieu, de celui de nos contemporains qui doit le moins redouter les insomnies de la vieillesse et la sentence du juge qui dira : *J'ai été prisonnier, et vous êtes venus me visiter, etc.*

blables ne suivrait pas des yeux avec délices ces envois précieux du code de l'humanité et des lumières, qui partent de tous les ports de la chrétienté pour les rivages couverts d'autels sanguinaires, de bûchers affreux, d'idoles homicides et de peuples sans espérance, abrutis par le double esclavage des sens et de la superstition! Partez (c'est le vœu dont vous accompagne la pensée de tout homme qui n'est pas insensible aux souffrances et à l'avilissement de ses frères), partez, volumes qui déroulez la vie et l'immortalité...; partez, feuilles saintes, feuilles salutaires, animées du même souffle qui jadis fit éclore cette magnifique nature, et qui souleva les flots de l'Océan que vous traversez; hâtez-vous, portez aux nations déshéritées qui peuplent ses rives, et qui sont assises dans les ombres de la mort, portez-leur, à travers les mers, la connaissance de celui qui creusa leurs abîmes, pour servir de lien aux habitants de la terre, et qui leur prescrivit les bornes qu'elles ne franchiront jamais.

Elles se dispersent aux extrémités du globe; elles se répandent sur les rivages désolés; elles pénètrent dans les demeures de la douleur et du désespoir; elles élèvent les regards du malheureux Africain qui arrose de ses sueurs et de son sang une terre étrangère vers une patrie meilleure que celle dont il fut arraché, et où sa mère retrouvera les enfants dont elle fut séparée par une cruauté plus qu'inhumaine. De nouveaux perfectionnements de l'imprimerie les multiplient à l'envi ces feuilles divines, et nous voyons la providence, par les mesures de son action ordinaire, réaliser sous nos yeux ce qu'un miracle, aux temps du christianisme naisssant, pouvait seul effectuer.

Mais quel plus grand miracle est-il donné aux

hommes de contempler que l'accord de tant de circonstances fortuites avec le désir de quelques amis de la religion, pour en étendre les conquêtes et pour en assurer la victoire sur le vice et l'erreur? Grâce à leurs efforts, nous allons voir, au siècle où la parole de Dieu fut vilipendée et indignement parodiée, où les prétendus sages unirent leurs efforts à l'ambition sacerdotale pour faire tomber de nos mains les livres qui sont la charte du genre humain, succéder une époque où les saintes Écritures révèleront à tous les peuples le mystère de la croix, et en feront une famille de frères, unis par la plus sainte des alliances. Où reconnaîtrons-nous l'œuvre de la providence et comme l'empreinte de la main de Dieu, si ce n'est dans le succès aussi prompt que merveilleux d'une entreprise conçue, tout-à-l'heure, par un petit nombre d'hommes de bien abandonnés à leurs facultés personnelles? Délicatesse du germe, faiblesse des moyens, étonnante célérité de leur accroissement, force irrésistible de leur action qui triomphe de tous les obstacles, immensité des résultats, rien ne manque de ce qui peut nous faire reconnaître la sanction et la coopération divines.

Sans doute, Messieurs, nous ne pouvons concourir, dans toute leur brillante étendue, à l'exécution de plans aussi vastes et aussi magnifiques. Mais, dans la sphère plus étroite que nous assignent nos ressources bornées et le but spécial de notre institution, notre tâche est encore assez belle. Rappeler nos co-religionnaires de France à l'étude des saintes Écritures, la leur faciliter, les y encourager, c'est les mettre à portée, les conjurer de se saisir du bien le plus précieux qu'il soit au pouvoir de l'homme d'offrir à ses semblables; c'est ranimer et entretenir parmi eux le feu divin que Jésus-

Christ est venu apporter des demeures célestes, et que nos réformateurs ont fait revivre en nous ramenant auprès du foyer qui seul peut lui conserver sa force et sa pureté; c'est les prémunir contre l'incrédulité dont les piéges n'ont eu de vrai danger, dont les attaques n'ont eu de succès durables qu'auprès des personnes et dans des pays que lui livrait sans défense une déplorable ignorance des saints livres; c'est, en les rendant invulnérables aux sophismes de l'impiété et aux séductions du monde, les rendre meilleurs et plus heureux, citoyens plus dévoués au roi et à la patrie, parce qu'ils le seront par des motifs inaltérables, qui n'ont aucun besoin de l'appui d'intérêts terrestres.

Cependant on veut faire peur de nous aux amis de la tranquillité, à nos contemporains fatigués de révolutions; et on tâche d'effrayer les gouvernements sur les suites de cette distribution de Bibles, faite avec profusion et aux classes du peuple les moins instruites. On rappelle les excès commis par les anabaptistes et d'autres sectaires du seizième siècle; et on les met sur le compte de la lecture des livres saints, recommandée indistinctement à tous les hommes par nos réformateurs, et livrée sans discernement aux imaginations les plus vives, aux esprits les moins cultivés. On ose, en comparant les deux époques, présager à nos travaux une issue toute semblable.

Ce parallèle odieux excitera la pitié de tous ceux qui ont fait une étude approfondie de l'état moral et politique de l'Europe, aux temps de la restauration de l'autorité légitime des saintes Écritures. Ils diront, les annales de ce siècle à la main, que les désordres et les horreurs qui l'ont souillé appartenaient aux élèves des temps qui l'ont précédé, à ces siècles d'oppression

et de déréglement, dont la corruption épouvantable a été constatée par le récit d'historiens de tous les partis, et signalée à l'indignation de la postérité par les souverains pontifes eux-mêmes.

Pour juger de l'influence d'une doctrine ou d'une institution sur les âmes, il faut en suivre l'action pendant un intervalle assez considérable pour qu'elle ait pu déployer son efficacité entière par le libre développement de ses principes, et leur application variée à toutes les parties de la vie privée, comme à tous les éléments de la constitution civile. Et cette épreuve, qui la subira mieux, des nations qui ne tiennent la doctrine de la rédemption que d'une institution orale étayée d'un culte imposant et de l'autorité de dignataires, seuls dispensateurs des grâces spirituelles, ou des contrées où elle repose sur la Bible, où elle est vivifiée par sa lecture assidue?

Qui est-ce qui n'a pas été frappé de l'esprit d'ordre, de l'amour du travail, de la pureté de mœurs, des sentiments de piété profonde et de fidélité affectueuse pour leurs dynasties, qui règnent chez les peuples de l'Europe, où l'étude des saintes Écritures est particulièrement répandue, et qui, dans ces derniers temps, ont montré un si touchant et loyal attachement à leurs souverains tombés dans l'adversité?

Aucune contrée protestante n'a, jusqu'à ce jour, offert le spectacle impie de l'expulsion, de la proscription, de la déportation en masse des ministres de la religion. Et certes, sans avoir besoin de nous prévaloir de ce qui ailleurs s'offre aux regards de l'observateur impartial des mœurs, comparativement avec ce zèle pour le culte public, ce respect pour les pasteurs, ce recueillement, cette joie sereine, cette décence qui

distinguent et ont, dans tous les temps, distingué les réunions toujours nombreuses de fidèles dans les temples des protestants; on peut, en toute sûreté, considérer un scandale tel que celui que la révolution de France a présenté dans la spoliation et l'exil des ecclésiastiques et dans l'indifférence religieuse des peuples qui ont souffert qu'il fût donné sous leurs yeux, comme impossible dans les états où la réformation a pris véritablement consistance.

Quand on voit un corps aussi vénérable, aussi puissant qu'était le clergé de France, fort de son antiquité, de ses vertus, de ses immenses moyens, brillant de l'éclat du génie et de la piété de prélats, tels que Bossuet, Fénelon, Belsunce, succomber en entier sous les coups de ses ennemis sans que les peuples dont il était le guide, le consolateur, le père, le bienfaiteur, lui fissent un rempart de leur respect, de leur reconnaissance, de leur énergique attachement au culte qui risquait de périr avec lui; on ne peut s'empêcher de soupçonner quelque lacune dans cet auguste et imposant établissement, quelque défectuosité dans les maximes de ses chefs, qui a paralysé sa force et affaibli son principe vital; et on se demande si le clergé de France n'a pas expié le tort d'avoir privé les fidèles de la méditation générale et habituelle de la parole de vie, de cet aliment spirituel qu'aucun autre ne saurait suppléer.

On a dit que les mêmes sentiments de loyauté et de piété, qu'on est forcé de reconnaître dans les peuples du nord et du centre de l'Europe, n'exerçaient jadis pas moins d'empire sur ceux de l'ouest et du midi, mais que ce sont les philosophes qui les ont corrompus. Se fiant à l'ignorance qui règne parmi les gens du

monde à l'égard de la généalogie des doctrines philosophiques et religieuses, on tâche de faire remonter aux restaurateurs de l'Évangile l'origine de ces philosophes qui ont seuls, dit-on, altéré les sentiments et perverti les cœurs honnêtes, les esprits droits d'hommes sans culture que le défaut d'instruction exposait, il est vrai, à la séduction du mensonge et de l'imposture, mais qu'une heureuse simplicité rendait plus aisés à conduire par leurs chefs spirituels. Cette apologie a été présentée et variée de mille manières depuis vingt ans; à force de la répéter, tantôt avec des amplifications plus ou moins éloquentes, tantôt d'adoption et sur la foi de ses principaux organes, elle est passée en axiome, et on est convenu de mettre toutes les horreurs de la révolution sur le compte des écrivains qu'on s'est plu à désigner si exclusivement et si gratuitement sous la dénomination de philosophes.

Nous ne nions point ce qu'il peut y avoir de juste dans cette accusation. C'est à ceux qu'elle concerne à la repousser. Quant à nous autres défenseurs de l'étude libre et générale des livres saints, nous nous bornerons à faire remarquer à nos détracteurs que les écrits de ces philosophes, puisqu'on veut, contre tout usage des autres nations, absolument les décorer de ce titre en France, n'ont produit aucun effet sur l'esprit, n'ont eu aucune prise sur les affections, aucune sur la foi des nations éclairées de cette lumière divine qu'elles puisent à sa véritable source. Et qu'on ne s'imagine pas avoir détruit la force de cette observation, en soutenant que les doctrines opposées à la croyance d'une révélation ont pris naissance en Angleterre, et sont le fruit des maximes du protestantisme.

Cette récrimination, par laquelle les ennemis de la

libre circulation de la Bible espèrent émousser le trait d'une réplique embarrassante, ne peut faire impression que sur les personnes qui se contentent d'une connaissance plus que superficielle de la filiation et de l'influence des opinions humaines.

Ceux qui en ont des notions moins inexactes savent fort bien que l'athéisme a levé sa tête hideuse dans différents lieux et à diverses reprises, mais qu'il n'a étalé le spectacle dégoûtant d'une espèce d'école qu'en Italie, aux temps qui ont devancé immédiatement la réformation, et à Paris dans le cours du xviiie siècle. Ils savent aussi que le déisme, né à la cour de Charles II, avant-dernier des Stuarts, avait, à la vérité, fait, à la fin du xviie siècle et au commencement du xviiie, quelques progrès parmi les courtisans et les hommes du monde en Angleterre (tort noblement expié aujourd'hui par le zèle apostolique que montre la génération actuelle pour la propagation de la foi). Mais ils savent encore que rarement le déisme s'y montra séparé de l'idée d'une providence spéciale, et qu'il a été, malgré les dehors presque toujours dignes et austères gardés par ses apologistes dans la Grande-Bretagne, repoussé, à toutes les époques, par l'immense majorité d'une nation aussi judicieuse qu'éclairée, qui ne s'en laisse imposer par les charlatans et les sophistes d'aucune espèce; qui, en garde de se livrer, soit à l'influence prépondérante de l'imagination, soit à celle d'une spéculation subtile et hautaine, fait, à chacune des facultés, à chacun des besoins de l'homme, sa juste part de coopération dans la conduite de la vie et le choix des éléments de sa croyance.

Parmi les actes multipliés de désaveu et les indices évidents d'un attachement invariable au christianisme,

opposés aux écrits des déistes anglais par la généralité de leurs compatriotes éclairés, je me bornerai à rappeler l'accueil universel fait au *Spectateur* d'Addison et à toutes les feuilles périodiques de ses successeurs jusqu'à Samuel Johnson. Leur vogue tout à fait populaire était due en grande partie aux sentiments de piété qu'elles respiraient, et dont on savait leurs illustres auteurs profondément pénétrés; leur éclatant et salutaire succès fut précédé et facilité par celui de l'établissement de Robert Boyle. C'est au prix, fondé en 1691 par ce digne émule et contemporain de Locke et de Newton pour encourager et récompenser la composition de défenses solides des vérités attaquées par les ennemis de la religion, que nous devons les admirables discours de Richard Bentley et de Samuel Clarke, qui sont restés sans réponse jusqu'à ce jour.

Si on osait comparer une cause si sainte à des intérêts d'un ordre infiniment plus bas, on pourrait voir, dans la fondation de Boyle et dans celles de ses nombreux imitateurs [2], des institutions pour l'amortissement de doctrines funestes, analogues à ces mesures d'extinction graduelle que l'administration prévoyante de ce même peuple a fait correspondre aux charges de l'état pour en diminuer le fardeau et en préparer l'allégement progressif. Un examen patient et opiniâtre, une discussion franche et approfondie, est, sans doute, un remède de lente opération contre l'incrédulité; mais il est le seul qui soit d'une efficace sûre et durable, le

[1] Celle de Bampton a donné naissance à une des apologies les plus remarquables de notre religion, à l'excellent *Tableau comparatif du Christianisme et du Mahométisme*, présenté à l'université d'Oxford en 1784, par le savant orientaliste *Joseph White*. (Londres, 1789, troisième édition, in-8, de 611 pages.)

seul compatible avec la nature de l'esprit humain qui ne peut obtenir la possession de la vérité qu'au prix d'une lutte ouverte et persévérante avec ses ennemis.

Que si, au lieu d'opposer à leur activité un ressort de tendance contraire, au lieu de régler les efforts de votre zèle religieux sur les lois que suit la providence elle-même dans le gouvernement des êtres intelligents et libres, vous vous avisez de vouloir étouffer les erreurs dans leur principe par l'esclavage de la pensée et par une espèce de soustraction des pièces du procès, que les parties intéressées, les membres de la société religieuse veulent, sinon apprécier entièrement par eux-mêmes, au moins voir maniées avec soin, examinées avec candeur sous leurs yeux par les dépositaires de leur confiance, par un jury de leur choix, par les hommes réputés les plus instruits, les plus pénétrants et les plus indépendants de situation, les plus désintéressés dans les questions qui s'agitent; vous assurerez aux fausses doctrines un développement souterrain aussi rapide qu'inévitable, et vous vous ôterez tous les moyens d'en détruire le germe, moyens que la liberté seule peut faire éclore et rendre puissants dans les intérêts de la religion et des véritables lumières. Gardez-vous de prendre les iconoclastes pour modèle; placez l'arche sainte à côté des dieux du vice et de l'impiété, et leurs idoles tomberont d'elles-mêmes dans la poussière.

Pour peu qu'au milieu d'un peuple il reste le soupçon que la discussion n'a pas été libre, franche, loyale, complète, généralement ouverte, et qu'on a dérobé aux regards publics des titres dont il demande que la vérification soit accessible à tous les intéressés sans distinction, jamais la conviction, si nécessaire à fonder

dans les esprits, la conviction qu'ils sont en possession de la vérité sans alliage impur et nuisible à sa cause, ne pourra y jeter des racines assez profondes, et en chasser la défiance et les regrets, les arrière-pensées et les arrière-désirs, sources amères d'inquiétudes vagues et de funestes défections dans les moments de danger. ***Examinez, mettez tout à l'épreuve, et ne vous attachez qu'à ce qui l'a pu soutenir*** : est un précepte de saint Paul[1] (1 Thessal., v. 21), et le vœu secret de tous les hommes. En ajourner l'accomplissement, c'est ajourner la confiance dans la durée, dans la stabilité des croyances et des habitudes indispensables au maintien des institutions sociales et religieuses; c'est ajourner la soumission volontaire et sans réserve, la sécurité des esprits et des cœurs, la réunion des chrétiens dans une seule et grande cité, les temps enfin où il n'y aura plus qu'un pasteur, le Christ, et qu'un troupeau, ceux qui sont à lui parce qu'ils sont à la vérité.

Dans un pays, où cette maxime a prévalu sur celles d'une jalouse surveillance et d'une force purement répressive, on voit régner, avec elle et par elle, cette conviction si propice au repos, que la vérité a des armes supérieures, par la trempe et par le nombre, à toutes

[1] Le terme employé dans le texte est le plus fort de la langue originale pour dire : *examiner à fond et faire passer au creuset.* Au surplus, il est digne de remarque que cette maxime, inculquée ici par saint Paul, remonte, selon le témoignage de l'antiquité, à Notre Seigneur lui-même. (*Suiceri* Thesaur., Eccles., p. 1282.) Sans doute l'autorité de l'apôtre des Gentils est irréfragable; mais combien il est précieux pour les protestants et pour les sociétés bibliques de voir leur principe fondamental sortir de la bouche de celui qui est la vie et la vérité ! *Voyez* l'archevêque *Usher*, Prolég. aux Œuvres de saint Ignace, chap. 8, sect. 7 ; *de Valois*, sur Eusèbe, p. 142, et *Cotelier*, sur les Constit. des Apôtres, II, chap. 36.

celles de l'erreur, et qu'elle en triomphe immanquablement partout où elle a le plein usage de ses moyens; on y voit son influence, fécondée par une discussion sans gêne, amortir insensiblement les principes subversifs de la foi et atteindre le doute rongeur jusque dans les profondeurs de l'âme, jusque dans les derniers retranchements du scepticisme. On y voit, au sein d'une liberté parfois turbulente dans ses manifestations, les citoyens de toutes les classes, véritables actionnaires de l'entreprise sociale, autant que les agents de tous les grades dans les divers genres de service public, donner, chacun dans sa sphère, l'exemple du respect pour l'ordre légitime et de l'obéissance la plus rigoureuse. On voit, à côté d'une libre publication d'écrits hostiles contre la religion et la société, la circulation accélérée de la Bible et d'apologies victorieuses conserver et consolider, dans l'immense pluralité des membres de l'Église et de l'état, leur attachement raisonné à ces doctrines fondamentales qu'ils envisagent comme éprouvées, comme assises une bonne fois, et sur lesquelles les classes éclairées non moins que la masse du peuple ne songent pas à revenir sans cesse comme sur des principes non encore irrévocablement établis. Ce n'était pas une nation, traitée avec cette loyauté et nourrie de la parole de Dieu, que pouvaient égarer les écrits des Herbert, des Toland, des Chubb, des Tindal, des Collins, des Bolingbroke.

Leurs objections, ordinairement présentées, il est vrai, avec le respect dû aux choses saintes [1], mais toutes

[1] Il faut en excepter le tory lord Bolingbroke (ami du pouvoir absolu et, comme son admirateur lord Chesterfield, ennemi des mœurs austères), qui, dans la compagnie des incrédules de France, apprit à mêler, aux raisonnements sérieux de ceux de ses compatriotes qui

fondées sur de graves méprises et sur le travestissement des saintes Écritures, étaient, par la seule confrontation avec le texte sacré, aussitôt désarmées que connues. Malheureusement le même préservatif ne garantissait pas la France contre le danger de ces mêmes sophismes qu'on y vit accueillis universellement, j'allais dire naturalisés, et que revêtirent de mille formes attrayantes les chefs de sa littérature dans le dernier siècle, principalement cet écrivain Protée qui employa l'ascendant d'un talent unique, et la prodigieuse activité d'une vie prolongée au-delà du terme ordinaire par son créateur, pour lui aliéner le cœur de ses créatures et pour arracher des bras du bon pasteur le plus grand nombre possible de ceux pour lesquels il a donné sa vie.

Ses succès, aussi décisifs que déplorables, et calculés sur la soif des amusements et sur la légèreté, furent singulièrement favorisés par la profonde ignorance où étaient tombés en France, à l'égard des documents authentiques du christianisme, les gens lettrés non moins que la multitude. Distribuant le poison sous toutes sortes de déguisements, il fut secondé par la foule des savants et des littérateurs qui s'étaient enrôlés sous sa bannière; et, dans toutes les classes de la société, dans celles surtout qui doivent aux autres les bons exemples, les personnes les plus distinguées par leur esprit ou par leur situation dans le monde entourèrent son char triomphal d'éclatants hommages et applaudirent à ses indignes parades, à ses blasphèmes horribles, avec des cris de licence et des accès de gaieté accompagnés du rire des enfers.

partageaient ses principes, le sarcasme, la dérision, et toute la gaieté d'une philosophie moqueuse et légère.

Un seul des grands écrivains français du dernier siècle, ne se bornant pas au simple refus de mêler sa voix à ces saturnales impies, fit très salutairement haute profession de sentiments contraires. Né protestant, mais avide de réputation et jeté dans une société dont l'ascendant n'avait que trop affaibli les impressions de son éducation première, les souvenirs de son enfance qui lui présentaient sans cesse la majestueuse image des saintes Écritures, ne lui permettant pas de garder des ménagements pusillanimes envers les distributeurs de la renommée en France, lui arrachèrent ce célèbre témoignage en faveur de nos saints livres, rendu en présence d'une génération imbue des sarcasmes et des sophismes de l'impiété. Bien que mêlé à des erreurs qui en diminuèrent l'effet, cet éloquent aveu, extorqué à l'auteur d'*Emile* par un retour involontaire sur les lectures et sur l'instruction de sa jeunesse, est, pour ainsi dire, la seule diversion puissante faite pour la cause de la révélation par un des chefs de l'opinion, qui ont, pendant plus d'une génération, régné en France sur les classes supérieures de la société.

Mais plus désirable mille fois que tous les éloges donnés par le génie des hommes à la parole de Dieu, serait sa présence elle-même et son action directe sur les cœurs. Que n'ont-ils pu exécuter leur pieux projet, ces respectables catholiques qui, encouragés par les dignes évêques d'Auxerre, de Lectoure et de Rhodez, firent, dans les années 1719, 28, 31, 32, 35, imprimer le Nouveau-Testament à Paris, « pour tirer, » disent-ils dans leur avertissement de 1719, « des millions de baptisés de la profonde ignorance où ils croupissent, en « distribuant la parole de Dieu aux pauvres et aux riches de tout le royaume ! » Car, « ajoutent-ils dans la

préface de 1728, « selon l'expression du VII[e] concile de « Nicée, la principale fonction du sacerdoce de Jésus-« Christ consiste à faire connaître aux hommes les « saintes Écritures. » Dans celle de l'édition de 1731, ils citent le principe énoncé par saint Jérôme, et adopté par l'Église comme une règle du droit canon : *Ignorer les saintes Écritures, c'est ignorer Jésus-Christ.* En tête de l'édition de l'année suivante, ils opposent aux personnes qui blâmaient leur zèle et qui jugeaient l'instruction orale préférable à la lecture de la Bible ces paroles de saint Maxime, confesseur et martyr : *L'esprit qui n'a point été nourri des divines Écritures ne peut porter aucun fruit, eût-il reçu mille fois les instructions du prédicateur.* Ils n'ignoraient pas, ces généreux distributeurs de la parole de vérité et de miséricorde, que la lecture journalière des livres saints était prescrite comme un des devoirs les plus importants aux fidèles de l'Église primitive.

Si le succès avait été proportionné à l'excellence de l'intention de ces amis du code sacré, peut-être la France n'eût-elle eu à gémir ni du triomphe de l'incrédulité, ni du bouleversement de l'ordre social, ni de la proscription de ses pasteurs.

Mais ai-je bien entendu? Oui, c'est un de ces membres d'un clergé enveloppé tout entier dans une persécution aussi barbare qu'impie, c'est un éloquent défenseur de la foi qui réprouve ce vœu, et qui loue le Ciel de n'avoir pas accordé une protection plus signalée à cette entreprise pieuse. Son plein succès eût, dans son opinion, rendu les malheurs de la France plus grands encore qu'ils n'ont été.

« Voyez, dit-il, l'Angleterre, où les crimes se sont « multipliés depuis la fondation des sociétés bibli-

« ques [1]. » Ne croirait-on pas entendre Celse ou Porphyre mettant les crimes, commis à Rome sous les règnes de Claude et de Néron, sur le compte du christianisme qui venait de naître ?

Heureusement les faits qui donnent le démenti à cette dénonciation s'offrent en foule. Je n'en citerai qu'un seul [2] authentiquement établi par les données que m'ont transmises les personnes les plus respectables.

Dans le comté d'Essex, et nommément dans la juridiction de Colchester, jadis mal famée pour le nombre des criminels qui remplissaient les prisons du chef-lieu, les délits ont tellement diminué depuis l'établissement d'une société biblique auxiliaire à Colchester, qu'en 1817, année d'une disette et d'un manque de travail cruels pour le peuple, le maire de cette ville, de plus de treize mille âmes, annonça, dans une réunion nombreuse de membres de cette société, qu'il n'y avait pas eu durant toute l'année un seul individu condamné pour crime, et que les prisons étaient complétement vides. Les assises de 1818 ont offert le même

[1] Ce rapprochement si étrange aux yeux des hommes qui ne les ont pas fermés à ce qui se passe autour d'eux dans l'ordre moral des sociétés européennes, est livré à leur étonnement, t. III, p. 53, du *Conservateur* (vingt-huitième livraison.) *Voyez* la note supplémentaire placée à la fin de ce discours.

[2] Je lui donne la préférence, et à cause de sa nature qui le rend susceptible d'une vérification facile, et parce que j'en dois la communication, accompagnée de la copie de plusieurs lettres des fonctionnaires les plus honorables de Colchester, à la bonté de M. Rœnneberg, ce zélé membre et secrétaire-adjoint de la société biblique britannique et étrangère, que nous avons eu le plaisir de voir ici avec le révérend M. Owen, lorsque le digne secrétaire et historien de cette illustre société est venu nous assister de son expérience et de ses conseils.

résultat; et le juge, en tournée pour les présider, a reconnu, d'après les renseignements fournis par les habitants notables, que, depuis la formation de la société biblique, chaque année a vu à la fois diminuer le nombre des prévenus de délits, et s'accroître les distributions ainsi que l'étude bien dirigée des livres sacrés au sein de la population indigente.

Le relevé et le classement des hommes exécutés en Angleterre dans ces derniers temps, plaident notre cause avec autant de force que l'expérience faite à Colchester. Il résulte des recherches les plus exactes que, sur cent des malfaiteurs qui se trouvent dans les prisons de la Grande-Bretagne, quatre-vingt-dix ne savent pas lire, et que quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ceux qui lisent n'ont jamais eu une Bible en main. Les malheureux, condamnés à Londres dans ces derniers temps, étaient en très forte proportion Irlandais, nation qui, plus que toute autre, est restée dans l'ignorance des saintes Écritures, tandis que l'Écosse, celui des états britanniques où la lecture de la Bible, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, est le plus généralement en usage, se distingue par le très petit nombre de criminels originaires de ce royaume, et détenus, soit dans ses propres prisons, soit dans celles de la métropole. Je dis la Bible dans sa totalité, et j'appelle sur cette circonstance l'attention des personnes qui sont, à l'égard de la distribution des écrits des apôtres, dans les mêmes sentiments que nous, mais qui ne croient pas celle du Vieux-Testament exempte d'inconvénients, et même de dangers.

Ayant déjà beaucoup abusé de la patience de mes auditeurs, je dois m'interdire de traiter une question aussi intéressante en me livrant aux développements qu'elle

méritcrait. Je me bornerai à faire observer qu'on n'a jamais vu un exemple du mauvais effet de la lecture de l'ancien code; qu'on en peut citer mille d'une influence salutaire; que les peuples de l'Europe où elle est le plus répandue, sont ceux qui brillent entre tous par la pureté des mœurs, le tour sérieux de la pensée et une piété fervente; que le tableau, les annales, les détails de la théocratie des enfants d'Israël nous familiarisent mieux qu'aucune autre étude au monde, avec l'idée d'une théocratie universelle, d'une providence tutélaire et spéciale, première base de tout sentiment vraiment religieux.

Ne pouvant m'empêcher de juger cette réflexion d'un poids digne d'une considération attentive, et peut-être décisif dans cette discussion aussi importante que délicate, je demande la permission de m'y arrêter un moment.

L'usage des moyens de consolation et de perfectionnement moral que nous offre le christianisme, est lié et subordonné à un premier sentiment sans lequel ils restent tous sans énergie, et dont le degré de vivacité détermine celui de leur influence sur notre cœur. Cette condition indispensable, ce principe de tout pouvoir de la religion sur nos âmes, est la persuasion que les soins de l'auteur de toutes choses ne sont pas limités aux lois générales de la nature, et, pour ainsi dire, aux grandes masses, aux grands résultats, mais qu'une administration divine particulière descend jusqu'aux moindres détails de nos actions et de notre sort.

Des exemples nombreux, pris dans la vie d'hommes distingués par leurs facultés et même par leurs vertus, ne prouvent que trop que cette conviction n'est pas si facile à acquérir, et qu'elle se perd si elle n'est pas nourrie sans cesse. Elle naît d'un concours d'éléments

divers; et, si elle ne date de l'enfance, si elle ne reçoit pas, pour ainsi dire, des aliments journaliers, elle ne se formera qu'imparfaitement, ou s'éteindra bientôt.

Pour s'assurer ce premier bien, ce fondement des croyances qui doivent nous armer contre le mal, et verser le baume sur les blessures de l'âme; pour se pénétrer de cette idée, mère de toute piété; pour se rendre présente, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, l'image d'une théocratie universelle, immédiatement active depuis les confins de la création jusque dans les derniers replis de la pensée, il n'y a pas de moyen comparable à la lecture de ces archives du régime théocratique des Hébreux, qui montrent le maître de l'univers occupé, pour ainsi dire personnellement, des destinées, de la rémunération ou du châtiment d'un peuple particulier, le tenant en réserve et le préparant à lui servir d'instrument pour accomplir les plus vastes et les plus sublimes desseins qu'il ait exécutés sur la terre.

Il n'y a pas non plus de moyen plus sûrement, plus doucement efficace, de se convaincre solidement de l'origine céleste de notre religion appuyée sur celle des Juifs, que cet ancien code des révélations divines qui, consignées à toutes les époques d'un espace de plus de mille ans par des hommes de caractères, de talents, de situations, de genres de vie les plus divers, par des princes et des pâtres, des poëtes sublimes et de scrupuleux annalistes, ont la même tendance, la même doctrine, expriment sur l'avenir les mêmes vœux, ouvrent les mêmes glorieuses perspectives, offrent, dans un laps si considérable de siècles, convergence parfaite vers un but qui n'a pu être concerté, identité merveilleuse de plans, de principes, de préceptes, de souve-

nirs et de présages, admirable unité dans la plus grande variété, en un mot le même phénomène que présente l'univers, un tout animé du même esprit d'ordre, d'harmonie et de sagesse. Et cette histoire du gouvernement divin, qui est comme tissue dans celle du peuple le plus remarquable de la terre, preuve vivante des fondements de notre foi, nous est présentée sous toutes sortes de formes attrayantes et sévères, imposantes et gracieuses dans une langue qui a la simplicité, la naïveté de l'enfance des nations, qui n'a ni périodes, ni tournures embarrassées, et, pour tout ornement, que cette répétition de la même idée dans la même phrase sous deux aspects différents, ce parallélisme si approprié à la fois à l'intelligence des esprits grossiers et à la majesté de langage digne du suprême législateur.

Le vice, il est vrai, s'y offre généralement dans toute sa nudité, mais constamment dépourvu d'attraits, mais toujours avec les circonstances qui peuvent en inspirer le dégoût, mais avec une connaissance du cœur de l'homme, qu'il est utile, qu'il est peut-être nécessaire de chercher à acquérir, pour apprendre à se défier de soi-même et à surveiller la première formation d'habitudes vicieuses, les premiers germes de passions destructives. Cette connaissance salutaire, où la puiserons-nous avec si peu de dangers?

Aujourd'hui que le goût de la lecture est descendu dans les derniers rangs de la société, et qu'il est à prévoir qu'il ne s'écoulera pas une génération entière avant qu'il ne devienne un premier besoin des individus de la condition la plus humble, un besoin qu'ils voudront satisfaire, n'importe avec quels livres; ne sera-t-il pas alors consolant pour vous, Messieurs, d'avoir mis à leur portée, et excité en eux, le désir de lire

un livre qui respire l'horreur de l'immoralité et l'amour de Dieu sur toutes les pages, un recueil de lois, de récits, d'exhortations, de poëmes, d'exposés, de tableaux, qui représentent la machine de l'univers, tous les événements de ce monde, toutes les circonstances de l'histoire d'un peuple (type du genre humain par les phases de sa destinée depuis son origine jusqu'à sa décadence), en un mot, l'ensemble de la nature, les événements politiques et les détails de la vie, comme subordonnés à une seule fin, comme préparant à la fois le châtiment inévitable de l'esclavage des sens ou de l'orgueil, et la félicité, quelquefois tardive, mais tout aussi indubitable, de l'ami de la vertu?

A la satisfaction d'avoir, selon vos facultés, concouru à remplir les intentions du divin maître qui est la clef, le centre, la lumière de ce magnifique recueil des actes de la vieille économie, et qui a dit de ces mêmes documents : *« Sondez les Écritures, ce sont elles qui rendent témoignage de moi; »* (Jean, v. 39) à cette douce satisfaction s'en joindra une bien vive et bien pure, celle d'avoir multiplié le contre-poison de tant de lectures funestes, en répandant un livre ou plutôt une collection de narrations, d'hymnes et de traités, qui attache, qui intéresse les hommes du peuple, parce qu'il est écrit dans le style naïf du premier âge de l'humanité, et qui ne présente pas une exposition systématique et aride des devoirs, mais une suite de tableaux aussi variés que nos besoins et nos caractères. Les émotions les plus douces et les plus fortes, excitées tour à tour par les mœurs patriarcales et par la voix redoutable de celui qui a été, qui est, qui sera, et qui *roule* les cieux et *les cieux des cieux comme un vêtement usé,* font vibrer successivement tous les fils secrets qui lient les cœurs

entre eux et à la cité invisible, à cette Jérusalem céleste dont l'Église militante, la réunion des fidèles par l'âme et la pensée, n'est qu'un pâle reflet.

Les esprits de tous les degrés d'instruction et de capacité, qui, pour être ignorants et bornés, n'en sont pas moins avides des amusements qu'offrent les livres frivoles ou corrupteurs, auront ainsi à leur portée une petite bibliothèque d'écrits qui s'adressent à toutes les facultés de l'homme sous toutes les formes d'enseignements, et qui remplaceront dans la main du peuple ou en feront tomber ces volumes infectés du venin de l'impiété et du libertinage, auxquels ils ne sauraient échapper dans l'état actuel de la civilisation.

Heureusement (et c'est la dernière réflexion que je me permettrai), ce même ordre social et religieux, qui sort des ruines accumulées autour de nous, et qui se forme sous nos regards, recèle, si je ne me trompe, le germe de dispositions morales qui me paraissent devoir exercer une influence bienfaisante, et rassurer les hommes éclairés sur les inconvénients que pourrait entraîner la lecture du Vieux-Testament, facilitée aux personnes de toute culture d'esprit, et particulièrement sur la crainte que beaucoup de gens manifestent de voir d'une étude ranimée des saintes Écritures, surtout de celle de l'ancien code, éclore de nouvelles rêveries, de nouveaux systèmes, de nouvelles sectes, de nouvelles sources de discorde parmi les chrétiens.

La première ferveur de la jouissance d'un bien retrouvé; l'absence des principes d'une saine critique, et l'insuffisance des matériaux d'une bonne exégèse; l'incertitude sur les points de ralliement les plus sûrs et les mieux situés, inévitable dans les premiers mo-



ments où toute une génération, avide d'études théologiques, vit reparaître et couler devant ses yeux ravis des sources si riches d'une instruction si précieuse et si variée; la difficulté de s'orienter dans la carrière inconnue de liberté religieuse rouverte par nos réformateurs, et d'abord parcourue à pas précipités; l'importance qu'on mettait à des nuances d'opinions qui, examinées au flambeau de la morale évangélique et à celui d'une interprétation biblique améliorée, disparaissent ou se confondent; tant de causes de doutes, d'hésitations et de tâtonnements devaient multiplier les variations de doctrines dans les temps qui suivirent la réforme. Ces circonstances n'existent plus, et sont remplacées par un ordre de choses qui nous donne une entière sécurité contre leur retour, et qui mériterait bien de fixer notre attention, si le tableau, d'ailleurs présent à tous les esprits, pouvait en être tracé en peu de lignes. Nous n'en détacherons qu'un trait plus particulièrement lié à la dernière des objections que nous avons indiquées.

On voit déjà pulluler de nouvelles sectes, et on en accuse d'avance le rappel des chrétiens à la lecture de nos saints livres. Mais n'est-il pas évident que plus cette lecture deviendra générale, et plus les différences de vues qui se reporteront bien difficilement sur les matières épuisées, sur les points capitaux de notre croyance, se neutraliseront, s'entre-détruiront, et à cause du nombre croissant de lecteurs juges ou interprètes rivaux, et à cause de l'impossibilité de donner à ces divergences d'opinions, dans l'état présent des nations civilisées, le degré de consistance qui serait indispensable pour en faire les principes de nouvelles scissions ou des étendards de communions séparées.

Il y a plus; il y a mieux : les sociétés bibliques offrent, dans la situation actuelle de la chrétienté, le plus sûr moyen d'effectuer, dans un autre sens, il est vrai, et par d'autres voies, mais d'une manière bien mieux adaptée au besoin et à la nature d'êtres intelligents et libres, ce que des hommes tels que Bossuet et Leibnitz entreprirent vainement de réaliser sur un plan mesquin et à des conditions inexécutables.

Certes, c'est en voyant des chrétiens séparés de climats, de nations, de rites, de cérémonies, j'allais dire d'étiquettes de culte, s'offrir mutuellement, et réunir leurs efforts communs pour distribuer aux infidèles le volume sacré qui est le fondement de notre foi; c'est alors qu'il semble qu'on voit, tout à la fois, se manifester et s'agrandir cette Église invisible de notre Seigneur Jésus-Christ, qui n'est aucunement renfermée dans les limites d'une secte particulière ou d'une forme de communauté extérieure, mais qui embrasse tous les vrais adorateurs de Dieu et de son fils, dispersés sur toutes les parties de la terre habitable. Nous avons donc le même législateur, la même charte, les mêmes doctrines de foi, d'amour et d'espérance, puisque nous tâchons, d'un commun accord, de faire jouir de ces biens inestimables ceux qui en sont encore privés.

Après nous être réciproquement rendu cette même justice, et reconnu ce premier et grand trait identique de physionomie morale et religieuse, le désir d'étendre le royaume des cieux, nous relirons ce livre que nous offrons aux incrédules et aux païens, aux victimes de la double idolâtrie de la raison et des dieux du néant; nous le relirons avec d'autres yeux, avec plus de charité pour nos frères, et nous découvrirons, avec étonnement, avec joie, que nous sommes d'accord sur tous

les dogmes qui sont exposés sous vingt aspects dans plusieurs centaines de passages de l'Écriture, et que nous ne nous sommes querellés, divisés que pour quelques points d'organisation extérieure de l'Église, dont la certitude dépend du vrai sens de trois ou quatre lignes du texte original diversement interprétées.

Une affreuse calamité a frappé l'état social; elle a déchiré son sein, et mis comme à découvert ses entrailles. Nous avons vu les commencements d'une pourriture qui exhalait l'odeur de la mort, et nous avons reculé d'épouvante; les sentiments religieux, vrai principe vital de la société, se sont réveillés dans les âmes. Ne permettons pas qu'ils s'éteignent une seconde fois, et donnons-leur le seul aliment qui les conserve sans les altérer. Eh! comment les nourrir, si ce n'est avec le pain de vie, avec les écrits des hommes qui ont bravé les tourments plutôt que de trahir la vérité, des hommes que le fondateur de l'Église, le vainqueur de la mort, l'auteur et le consommateur de notre foi, a désignés aux générations à venir comme ceux auxquels il enverrait son Esprit saint, pour leur enseigner ce qu'ils auraient à dire aux hommes de sa part devant les tribunaux du pouvoir et devant celui de la postérité! Et désignés dans quel moment! Lorsqu'il se préparait à livrer au prince des ténèbres le combat libérateur de notre race, lorsqu'il allait offrir aux âges futurs comme à ses contemporains, plongés dans l'esclavage de la plus honteuse, de la plus tyrannique sensualité, le spectacle sublime de la toute-puissance d'une volonté sainte contre le mal armé de toutes les forces de la nature. C'est donc ces témoins et leurs récits qu'il a investis du pouvoir de faire fructifier ce glorieux exemple. Qui est-ce qui ose prétendre se mettre entre eux et

nous, pour nous le présenter à leur place, d'une main faible et souillée, et nous dérober les pages qui en exhalent toute la vertu et en transmettent tout entière l'influence divine?

Ne laissons pas mourir l'étincelle qui languissait sous la cendre de nos institutions, et que nous croyions étouffée par l'haleine impure du sophisme et le poison de raffinements corrupteurs. Maintenant, que l'Éternel a soufflé sur elle dans son courroux, et qu'elle demande à s'élancer en flamme vivifiante, ne lui refusons pas la nourriture qui a été préparée pour elle par l'auteur de la vie, par le père des lumières et le souverain pasteur des âmes, cette charte du roi des cieux où sont écrits nos devoirs et nos espérances, cette charte dont le fils lui-même (ô bonheur ineffable! ô merveille d'un amour qui passe toute intelligence!) dont le fils lui-même a daigné se faire l'auguste messager, dont il s'est porté le garant magnanime.

Supplément à la première note de la page 46, relatif à la question de savoir : si l'enseignement traditionnel et oral des docteurs de l'Église romaine est plus clair, plus sûr, plus efficace que celui qu'offre la lecture du code sacré.

Je ne crois pas pouvoir négliger cette occasion de rectifier la méprise dans laquelle une erreur typographique a fait tomber M. l'abbé F. de la Mennais. La signature au bas d'une lettre adressée au rédacteur du *Moniteur*, et insérée dans le numéro 116 de cette feuille (26 avril 1819), portait *un* membre et non *les* membres de la société biblique protestante de Paris[1]; car elle n'a point été écrite au nom collectif de cette société : elle n'a pas même reçu sa sanction, pas plus que celle à M. de la M., quoique j'ose me flatter que ses membres auront individuellement reconnu, dans l'une et l'autre, leurs propres sentiments, bien faiblement exprimés sans doute, mais rendus avec fidélité.

[1] Voir plus haut la note de la page 2. (*Note des éditeurs*).

En l'écrivant, je n'avais d'autre but que celui de disculper le vénérable et pieux archevêque Tillotson, auquel M. de la M. venait de reprocher, dans le *Conservateur*, d'avoir fait un aveu subversif de toute foi chrétienne, l'aveu qu'en adoptant les principes de l'Église protestante nous ne pouvions acquérir la certitude de l'authenticité des saintes Écritures et être sûrs d'en avoir pénétré le véritable seus. C'était dresser l'acte d'accusation de notre Église dans un journal qui exerce une influence très graude sur les classes supérieures de la société ; et, comme toute la force d'imputation reposait sur le travestissement d'un lambeau de phrase de Tillotson, je me crus, à défaut d'autres vengeurs de cet illustre prélat, appelé à rétablir la phrase entière, pour montrer à M. de la M. qu'il avait été trompé par son guide, et que le docteur Tillotson affirmait tout juste le contraire de ce qu'il lui faisait dire.

Le paragraphe dont le fragment, seul fondement de l'inculpation, a été arraché, et qu'on trouvera textuellement transcrit dans l'article du *Moniteur*, établit, avec autant de force que de clarté, que la certitude morale qui résulte des preuves mille fois données de l'authenticité de nos livres saints, bien que de nature différente de la certitude que produit la géométrie ou le témoignage direct de nos sens, est, dans ses effets sur notre esprit, absolument équivalente à la conviction que procurent les démonstrations mathématiques ou la vue effective d'un objet, et parfaitement du même genre que la confiance avec laquelle les personnes qui n'ont jamais été en Amérique se livrent à la persuasion que l'existence de cette contrée n'est pas une illusion, fruit d'une tromperie concertée entre tous les voyageurs qui en sont revenus, mais aussi réelle que notre propre existence: eu accordant toutefois à des cerveaux malades et friands de suppositions absurdes, que celle d'une imposture universelle, arrangée et soutenue par tous ces voyageurs, serait dans l'ordre des choses purement possibles, comme il serait concevable, puisque cela n'implique pas contradiction, que les habitants de la France mourussent tous au même instant, dans une seule nuit, ou que le soleil disparût pour jamais aujourd'hui à midi.

Je pensais qu'à moins d'exiger d'un homme la démonstration des points fondamentaux du christianisme à l'aide de figures géométriques ou par de nouveaux miracles (et encore les raisonneurs à la façon de M. Serjeant, adversaire de Tillotson; et guide de M. de la M. dans l'explication des paroles de ce prélat, auraient mille ergoteries à opposer à des miracles), il était inimaginable de lui faire articuler, en termes moins équivoques et plus énergiques, tout ce qui peut asseoir et caractériser une conviction inébranlable, puisque le terme d'infaillibilité que Tillotson préférait ne pas employer, n'était, dans

son opinion, d'ailleurs très contestable sous le rapport *grammatical*, strictement applicable qu'aux propositions dont le contraire *implique contradiction absolue*, comme celles-ci : Nous ne saurions être et ne pas être en même temps ; ce qui est nécessaire existe, etc.

Mais ne voilà-t-il pas que M. de la Mennais, dans la réponse qu'il a pris la peine de faire à ma lettre, nous assure que, *loin de faire violence au texte de Tillotson, il lui a attribué le seul sens raisonnable qu'il puisse offrir, le même sens que lui attribuait le docteur Serjeant, sans que Tillotson ait réclamé* (p. 299 du tome III du *Conservateur*, 33e livraison). Pour le coup, Tillotson est bien convaincu d'un scepticisme destructeur de notre croyance ; il abandonne lui-même sa justification : *qui se tait consent*. Voyons.

Que M. de la Mennais persiste à donner aux expressions de Tillotson une interprétation que ce prélat a repoussée, en prenant toutes les précautions dont il était humainement possible de s'aviser pour la prévenir et la détruire d'avance, c'est une persévérance utile à ses fins et agréable à un grand nombre de théologiens de son Église. D'après une ancienne tactique, et dans une fort charitable intention de nous engager à nous jeter dans les bras de l'Église romaine, institutrice, à leur gré, plus sûre que nos saints livres, quoiqu'elle emprunte d'eux toute son autorité, ces théologiens se plaisent à verser le doute sur toutes les données et sur tous les raisonnements qui concourent à établir l'authenticité, l'intégrité du texte original des saintes Écritures, et la parfaite clarté du sens de la Bible dans toutes les parties qui sont relatives aux conditions du salut offert aux hommes par leur rédempteur. Bien plus, si, d'un côté, les plus savants critiques de cette Église, tels que le jésuite Simon, en s'efforçant d'ébranler les preuves de l'antiquité et de la perspicuité de diverses portions du code sacré, ont fourni à des investigateurs sceptiques les instruments qu'ils ont employés à saper les bases mêmes de toute confiance dans les documents de notre foi ; les controversistes dogmatiseurs n'ont, de leur côté, pas cru pouvoir mieux servir la religion romaine qu'en s'évertuant à prouver aux protestants, même à ceux qui sont embrasés de l'amour de leur sauveur, et qui dévouent leur existence à la propagation et à la défense de l'Évangile, qu'ils sont athées, ou au moins déistes à leur insu.

Bien que ce plan d'attaque ressemble un peu à la vengeance de Samson, ou au projet de ruiner l'ennemi par la destruction de toutes les subsistances, en s'affamant soi-même, il n'en est pas moins reçu que toutes ces ruses sont de bonne guerre, *le genre admis*, et sauf à en plaider le pardon ou négocier l'excuse au for intérieur.

Mais ce qui n'est pas aussi adroit, c'est d'avancer un fait important avant de s'être assuré de son exactitude. M. de la Mennais nous



a dit, et a répété, dans les mélanges qu'il vient de publier dernièrement, que Tillotson n'a point réclamé contre l'interprétation de son antagoniste. Or vingt-neuf pages sur trente de la préface que ce prélat a placée en tête du Recueil de ses Sermons, et qu'on lit réimprimée dans toutes les éditions, sont remplies des réclamations les plus fortes et des expressions de la plus vive indignation contre le docteur Serjeant et ce qu'il appelle ses chicanes. Sortant du ton d'angélique douceur qui lui est habituel, il traite son adversaire avec mépris; il l'accuse de sophismes, d'absurdité et de folie dans ses raisonnements (p. 2, 20, etc.), de mauvaise foi et de calomnie dans ses imputations (p. 4, etc.). Je n'aurai garde d'offrir ici la traduction de ce morceau de la plus vigoureuse dialectique, parce que je ne voudrais pas, sincère admirateur du talent de M. l'abbé de la Mennais, et de beaucoup de parties de ses écrits, avoir l'air de diriger, d'un bras impuissant, contre un homme distingué qui mérite l'estime et les égards à plus d'un titre, les traits dont Tillotson accable un controversiste dès longtemps oublié, que sa dispute avec l'archevèque de Cantorbéry a seule fait sortir un moment d'une profonde obscurité.

En voyant M. de la Mennais hasarder un fait controuvé et si aisé à vérifier, beaucoup de personnes se permettront le soupçon qu'il pourrait bien n'avoir pas lu les ouvrages des Pères de l'Église primitive avec plus d'attention que ceux du docteur Tillotson. Quant à moi, franchement, je tiens ce soupçon pour mal fondé, et je pense que M. de la M., très versé dans l'ancienne histoire ecclésiastique, sait aussi bien que nous combien et avec quel accord les Pères des premiers siècles ont recommandé aux fidèles la méditation journalière et privée des saintes Écritures. Ce ne peut être que sa déférence pour une décision du concile de Trente, au demeurant susceptible d'une foule d'observations, qui le porte à rejeter leurs témoignages presque unanimes en faveur des travaux des sociétés bibliques.

Pourquoi faut-il que les défenseurs de la religion s'entre-combattent, au lieu de tourner leurs armes réunies contre l'ennemi commun? N'est-ce pas imiter ces malheureux Grecs du Bas-Empire qui se faisaient une guerre acharnée pour des subtilités dogmatiques plus que futiles, tandis que ses destructeurs étaient aux portes de Constantinople?

La société est aujourd'hui plus que jamais une arène de passions envieuses et malfaisantes; on dirait que nos contemporains n'y voient qu'une lice ouverte à des rivaux de pouvoir aussi nombreux que les membres de la société elle-même; chacun d'eux ne paraît regarder sa sphère naturelle d'activité que comme une indigne prison, ou au moins comme une station purement provisoire, un degré aux

honneurs lucratifs qu'il est impatient de franchir. Rappeler la foule d'auprès des autels des dieux de ce monde, l'orgueil et la volupté, pour la réunir dans les temples du prince de la paix et de l'éternité, faire une diversion salutaire aux intérêts matériels qui étouffent tout sentiment noble et désintéressé, ramener leurs esclaves aux seuls biens vrais et impérissables, est une entreprise de stricte obligation pour le chrétien digne de ce titre, mais impossible à exécuter sans le secours de celui *qui opère en nous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît.*

La voix de Dieu même dans sa parole a paru, à quelques hommes pieux et dévoués à la gloire de son nom, le seul moyen d'effectuer ce généreux dessein. Bientôt ils ont vu leurs concitoyens les plus illustres partager leur conviction et leurs efforts. Quelques-uns des plus vénérables prélats de la Grande-Bretagne et des ministres de son roi, de ceux-là même qui, dans les mains de la providence, ont été les principaux instruments de la conservation de l'ordre social en Europe, se sont joints pour ce noble but à lord Teignmouth [1], à M. Wilberforce et à d'autres hommes distingués, pleins de sagesse et d'expérience, blanchis dans l'administration de vastes contrées ou dans les conseils suprêmes de leur pays, et plus heureusement placés que la plupart des chefs d'autres nations civilisées pour juger sainement des vrais besoins de l'humanité, et apprécier comparativement les moyens propres à y satisfaire avec le plus d'avantage pour les intérêts moraux et politiques de la société.

La justesse de leurs vues a été démontrée par des succès inespérés ; elles ont obtenu les éloges et l'appui de souverains aussi sages que puissants, qui voient avec un grand contentement les dépositaires de

[1] On ne peut écrire le nom de lord Teignmouth sans penser à celui dont il a été le digne ami et le savant historien, à sir William Jones, et sans se rappeler, avec une vive satisfaction, deux circonstances singulièrement propices à la cause des saintes Écritures. Sans doute leur origine et leur valeur intrinsèque ne dépendent pas de l'opinion des hommes ; mais lorsqu'on voit l'influence aussi durable que funeste exercée par les préjugés anti-bibliques de gens de lettres d'un grand renom, au préjudice de nos livres sacrés, on ne peut s'empêcher de considérer comme un vrai bonheur la profonde vénération pour la Bible, et la conviction intime de sa prééminence sur les monuments littéraires les plus anciens et les plus révérés de l'Asie, sous tous les rapports d'antiquité, de mérite, de beautés de style, d'utilité morale et de vérité divine, que n'a cessé de témoigner le célèbre fondateur de la société de Calcutta, le plus grand orientaliste et un des savants les plus universels du dernier siècle. L'impression que les sentiments de son vertueux ami ont laissée dans la belle âme de lord Teignmouth est un autre bienfait de la céleste bonté que nos neveux apprécieront encore mieux que nous.

leur confiance seconder les travaux des anciennes sociétés bibliques, et provoquer la création de nouvelles associations. Et sans doute leur auguste allié, Louis XVIII, en autorisant une réunion de ses sujets protestants à former un pareil établissement dans sa capitale, et en apercevant un des pairs de son royaume, un de ses serviteurs les plus dévoués à la tête de cette institution pieuse, n'a pu que bien augurer des résultats de cette application d'un des articles de sa Charte qui font bénir son nom avec le plus de reconnaissance et d'amour.

Ce sont là les hommes et les associations qu'un jeune écrivain dénonce aux amis de la religion et du repos comme de *véritables missionnaires d'anarchie politique et religieuse* (page 35 du 3ᵉ tome du *Conservateur*), comme occupés *à répandre de nouvelles semences de discorde*, et se préparant *à détruire l'ordre social lui-même en ébranlant les bases sur lesquelles il repose* (*ibid.*, page 34).

Ces imputations, imprimées d'abord dans un journal, ont été reproduites dans un recueil que M. de la Mennais a mis au jour tout récemment. Voilà, certes, des accusations qui ne peuvent frapper que la plus grande perversité ou la plus insigne folie. Et sur quoi se fondent d'aussi graves reproches? Sur ce que nous accourons (et que nous brûlons de voir accourir avec nous tous nos frères) à l'appel de cette voix consolatrice qui doit pénétrer dans les réduits les plus obscurs de la souffrance et jusqu'à la moelle des os travaillés et promis à la tombe. *Venez à moi*, s'écrie-t-elle, *vous tous qui fléchissez sous le poids de la vie; j'apporte le remède à vos maux et le repos à vos âmes.* (Math., XI, 26.)

Heureux qui a pu l'entendre, cette voix libératrice, qui seule a les paroles de la vie éternelle! Mais qui nous en transmettra les enseignements depuis que le divin maître s'est soustrait aux regards des hommes? Est-ce à de faibles mortels que les passions agitent, que l'erreur obsède, chargés d'iniquités et de souillure, livrés à toutes les illusions qu'il venait dissiper, couverts des plaies qu'il est venu guérir, qu'a été confié le soin de nous rendre sans altération et avec toute leur puissance, les soins qui touchent et amollissent les cœurs? Ou des gardiens plus sûrs, des organes moins corruptibles ont-ils été chargés de nous les transmettre?

Écouterons-nous cette voix elle-même, éternisée dans les écrits de ceux qui l'ont entendue et qui lui ont été fidèles jusqu'à la mort; ou nous suffira-t-il d'en recueillir un écho incertain, faible renvoi qui nous en apporte les accents, au moins énervés et amortis, s'ils ne sont pas méconnaissables et dénaturés?

Et parce que nous ne nous contentons pas de ces chétifs, de ces misérables reflets, on nous accuse de projets subversifs de la religion et de la société?

Quel triste emploi d'un beau talent, que de tâcher de persuader aux hommes que les preuves multipliées d'un zèle ardent pour la propagation de la foi et pour la distribution de la parole divine, d'un zèle qui prodigue les sacrifices, brave les dangers, dirige toutes les ressources de la civilisation et de la science vers ce grand but, d'un zèle qui éclate parmi les nations les plus remarquables pour leurs lumières, leur piété et la pureté de leurs mœurs, et qui est secondé par les hommes d'État les plus sages et les plus attachés aux maximes conservatrices des sociétés, que tous ces efforts et tous ces succès ne sont que les convulsions de *l'agonie d'une secte mourante* (*ibid.*, page 49)? Où est donc la vie, où est la religion?

On juge, dit celui qui est la vérité, *on juge de l'arbre par ses fruits*. De quel côté s'est montré le désordre, la violence, la spoliation et l'abnégation de tout principe d'humanité et de justice? De quel côté s'est le plus manifesté l'amour de la vertu, l'obéissance aux lois? Où a-t-on vu plus de preuves d'un dévouement, non pas secret et timide, mais énergique, persévérant et affectueux pour le culte établi, pour les princes légitimes?

Si ce sont là les effets de croyances qui portent en elles le germe d'une langueur mortelle, et qui ne forment qu'une espèce de transition à l'indifférence et à l'athéisme, comment se fait-il que les nations qui possédaient ce que vous nous offrez, n'aient pas, par des exemples d'une foi plus vive, d'une fidélité plus éclatante encore, répondu aux soins de leurs guides spirituels, seuls dépositaires, selon vous, de la vraie religion et des meilleurs moyens d'éducation morale?

DISCOURS

Sur les avantages et les inconvénients de la distribution, parmi le peuple, de l'Ancien comme du Nouveau Testament sans notes ni commentaires (prononcé le 4 décembre 1820).

MESSIEURS,

Chargé une seconde fois de l'honorable tâche de concourir à remplir l'objet de notre réunion annuelle en offrant à votre attention pieuse quelques réflexions appropriées au but de cette solennité, et plein du souvenir reconnaissant de l'indulgence avec laquelle mes remarques sur les objections de nos détracteurs ont été

accueillies à notre première séance anniversaire, je me proposais de reprendre aujourd'hui le fil de ces observations et de m'occuper des nouvelles attaques qui, depuis cette époque, ont été dirigées contre la tendance et le mérite de nos travaux. Mais, en me livrant à la recherche des écrits qui en ont été le véhicule, je me suis trouvé si péniblement affecté du défaut de candeur, de lumières et de charité qui s'y trahit à chaque ligne, et qui heureusement en affaiblit en même temps l'impression, que je me reprocherais de faire, sans espoir d'aucun résultat utile et digne de cette solennité, partager toute l'amertume de cœur, inséparable de cette affligeante lecture, aux amis de la religion, que les sentiments d'une bienveillance toute chrétienne, toute philanthropique rassemblent ici pour se réjouir en commun de l'avancement du règne de Dieu par la distribution plus abondante de sa parole, et non pour être contristés par le spectacle révoltant de la moquerie et de l'insulte prodiguées à une des plus nobles institutions que le zèle religieux ait fondées.

Nous sommes tous pénétrés de vénération pour le code des révélations divines, et de l'obligation qui nous est imposée d'amener les hommes à se prévaloir du précieux droit qu'ils ont de l'étudier. Nous avons commencé l'œuvre destinée à remplir la part de cette sainte tâche qui nous est assignée par le poste où la providence nous a placés. Ce n'est pas pour établir la beauté, l'excellence de cette tâche, ni pour répondre aux calomnies par lesquelles on voudrait nous en dégoûter, mais pour nous encourager à fournir, avec un zèle redoublé, cette carrière où nous sommes appelés comme chrétiens, comme citoyens, comme hommes, que nous croyons devoir mettre à profit les moments

que vous voulez bien nous accorder. Je me flatte de ne pas m'écarter de ce but, en les employant à développer quelques idées sur les avantages de la lecture de nos saints livres dans leur ensemble, sur ses rapports avec les grands intérêts de la religion et sur la sagesse de la clause de nos règlements qui nous défend d'y ajouter aucune espèce de notes ou de commentaires. Je m'attacherai spécialement aux réflexions propres à justifier ceux de nos statuts qui déterminent plus particulièrement le mode adopté pour l'exécution de nos desseins, et qui ont été vivement censurés par des hommes bien plus dignes de considération que les écrivains que nous venons de désigner, par des chrétiens d'opinions et de communions très divergentes, dont le caractère mérite tous nos égards et les scrupules toute notre attention.

Animés, comme nous, du désir de voir la religion révélée étendre de plus en plus son empire sur les cœurs, ils croient que, pour produire tout le bien que nous attendons de la distribution de ses documents, il ne faudrait les répandre que par extraits et munis des moyens d'interprétation qui en préviendraient l'abus et en augmenteraient la salutaire influence.

Nous pourrions, il est vrai, opposer à ce sentiment l'approbation spontanée avec laquelle l'article de nos statuts, qui est l'objet de ce blâme, a été reçu par l'immense majorité des chrétiens, quelles que soient leurs formes de culte ou leurs dogmes particuliers. Nous serions en droit de voir dans cet accueil presque unanime le sceau que la providence a imprimé à cette œuvre de piété pour la déclarer comme incorporée dans son plan divin et placée au nombre des institutions au succès desquelles les hommes et les événe-



ments ne peuvent plus que concourir, même sans le savoir et sans le vouloir. Toutefois, aucun succès ne doit nous éblouir, ni ne peut nous dispenser de suivre le précepte même des apôtres, sur lequel nous fondons l'apologie de nos desseins. Ils ont dit que le chrétien devait être prêt à rendre compte de sa croyance; et, en nous donnant cette loi (1 St. Pierre, 3, 5. Col. 3, 16. Thess., 5, 21), ils nous ont à la fois fourni nos meilleures armes et imposé une obligation irrécusable.

Si l'étude des saintes Écritures est une condition absolue, sans laquelle le devoir qu'ils nous prescrivent serait impossible à remplir, nous sommes appelés à réfléchir mûrement sur la manière dont nous avons à satisfaire à cette condition.

Des personnes auxquelles on ne peut refuser des lumières et d'excellentes intentions, des théologiens distingués de toutes les Églises sont persuadés qu'une lecture graduée de morceaux d'élite, accompagnée d'explications adaptées aux différentes classes de lecteurs, serait un moyen infiniment plus sûr d'atteindre le but que nous nous proposons, que la dispensation de Bibles entières, offrant à l'homme du peuple plusieurs écrits, soit inintelligibles, soit susceptibles d'interprétations dangereuses, ou plus propres à enflammer les sens et l'imagination, qu'à épurer les affections et à fortifier les bons sentiments.

Je sais qu'on peut donner à cette objection une apparence de grande force, surtout par l'énumération de quelques livres renfermés dans l'Ancien Testament, et par la citation d'exemples de têtes mal organisées qui en ont tiré du poison.

Je ne dirai pas qu'on peut tirer du poison des sub-

stances les plus saines, comme des institutions les plus nécessaires et les plus sacrées.

Je ne rappellerai pas que ces écrits, aussi peu considérables que peu nombreux, sont tout justement ceux que n'a point sanctionnés le seul arbitre de ce qui mérite nos respects et notre soumission absolue.

Je ne reprocherai pas à nos censeurs qu'ils se plaisent à s'imaginer les lecteurs de la Bible dans une sorte d'isolement complet et à oublier toutes les relations dans lesquelles, quelque part et quels qu'ils soient, ils se trouvent constamment avec des pasteurs, des amis, des guides propres à diriger le choix et l'ordre de leurs lectures.

Je ne répéterai pas qu'il y a infiniment moins d'inconvénients à mettre les chrétiens en possession de la collection entière des livres que Jésus-Christ leur ordonne de méditer, que de leur fournir le prétexte de se plaindre qu'on ne place pas sous leurs yeux, dans son intégrité, le code auquel les apôtres se réfèrent sans cesse comme à une source de vérité, de conviction et de consolation divines.

Je ne dirai pas que les lecteurs des saints livres, disposés à recevoir des impressions nuisibles de la lecture de quelques pages du Vieux Testament, ne sont point les hommes de peine, les âmes froissées, les simples de cœur auxquels est promis le royaume des cieux, et qui ont le droit d'obtenir l'accès le plus libre à ses archives; mais des gens lettrés, des hommes du monde, plus avides d'amusement que d'une instruction salutaire, des personnes déjà gâtées par la fortune et par des écrits frivoles ou licencieux; en un mot, des élèves d'une civilisation corruptrice, qui cherchent dans les livres, que le hasard leur offre, des aliments pour leurs goûts dé-

pravés, et non une nourriture saine et substantielle.

Nous trouvons une remarque toute semblable dans les plus illustres pères de l'ancienne Église; et on a recueilli un aveu de pareille nature de la bouche même des membres les plus distingués de ce concile de Trente qui s'est, pour la première fois, depuis l'existence des assemblées convoquées pour s'entendre sur des matières de foi, arrogé le pouvoir de contester aux laïques le droit de puiser leur religion à sa véritable source. Ces pères ne se sont pas contentés de dire que l'Écriture n'est pas plus que les meilleurs dons de la nature, exempte du sort que subissent toutes les autres dispensations de son auteur, excellentes, lorsqu'elles sortent de ses mains, et prêtes à dégénérer entre celles de l'homme. Ils ont dit mieux pour nous; ils ont fait une concession bien importante pour notre cause, en avouant que ce n'est point la multitude des fidèles, le gros du peuple des chrétiens qui a altéré la pureté de la doctrine des livres saints en détournant leurs expressions de leur sens naturel. Ils accusent de l'avoir pervertie, d'avoir tiré des hérésies et des erreurs contradictoires de l'Écriture, les savants, les ecclésiastiques, les commentateurs, les hommes qui ont reçu une éducation littéraire, c'est-à-dire, précisément la classe de chrétiens en qui le concile de Trente reconnaît l'aptitude à faire un bon usage du code sacré, et à laquelle les pères de ce concile ont en conséquence départi exclusivement la faculté de l'étudier. Mais je dois renoncer à suivre, dans leurs objections de détail, ceux qui sont portés à sacrifier les intérêts du grand nombre et des biens immenses à la crainte d'abus qui me paraissent peu à redouter et plus que balancés par des avantages inappréciables.

Je vous demanderai plutôt la permission, Messieurs, de présenter aux amis de la religion, qui désirent examiner une question aussi grave avec tout le soin qu'elle mérite, quelques considérations d'un ordre plus élevé, qui me semblent dignes de fixer l'attention des personnes prévenues contre la communication du texte sacré dans son intégrité, et contre ses éditions destituées de tout éclaircissement.

Il n'y a pas plus de motifs pour limiter la dispensation et la lecture des saints livres, qu'il n'y en a pour mettre des bornes à l'étude et à l'admiration de la nature. Ils offrent la clef de ses énigmes, et un supplément nécessaire à ses révélations.

A Dieu ne plaise que je veuille nier ou atténuer en aucune manière la force des conséquences que la raison de l'homme d'un esprit droit tire du spectacle de l'univers, pour se convaincre de l'existence d'un suprême arbitre de toutes choses, de la durée immortelle des êtres intelligents, et d'un état de rétribution où ils recueilleront le fruit de leurs œuvres! Ces résultats sont aussi consolants que légitimement déduits de faits indubitables. Mais il est malheureusement trop évident que, si on les envisage, soit en eux-mêmes, soit dans leur véritable liaison avec les principes dont ils découlent, toute leur valeur, toute leur portée se réduit à une conclusion qui cache, comme enveloppé dans son germe, le ver rongeur d'un doute mortel. De quoi sommes-nous sûrs par la contemplation du monde? A quoi se réduit la garantie qu'elle offre à l'homme, en faveur de ces vérités qui font tout le prix de son existence? Uniquement à ceci : qu'il est infiniment désirable d'y croire, qu'il est conforme à sa raison de les admettre, de les embrasser comme une ancre jetée au

milieu de la mer orageuse et couverte de ténèbres qu'on appelle l'existence. Ces pensées mettent seules de l'accord dans les éléments de notre être; sans elles tout est déraison, tout est chaos, folie, absurdité. Voilà ce qui est manifeste.

Mais ces pensées, ces vérités, que sont-elles au fond? Uniquement des conceptions, des assertions, souverainement raisonnables, sans aucune contestation, mais incessamment minées par le poison d'un doute aussi incurable qu'affreux et subversif de notre repos; un doute auquel ni Platon, ni Descartes, ni Aristote, ni Locke, ni aucun des philosophes non moins religieux que profonds que la patrie de Leibnitz a produits dans les derniers temps; que dis-je? un doute auquel les plus sublimes élans de la poésie sacrée, les divins enseignements de l'Évangile lui-même (si David et le fils de Marie n'ont été que des poëtes et des sages abandonnés à leurs propres forces) ne sauraient porter remède.

Je ne nie point, dira le sceptique (et qui est-ce qui lui répondra?), que la raison humaine ne soit organisée de manière à produire ces hypothèses comme fruit nécessaire de son activité et d'après les lois dont elle ne peut pas plus se départir qu'elle ne peut renoncer à son essence. Mais, si ces lois et les principes auxquels nous sommes conduits irrévocablement par leur application, ne sont que la condition à laquelle était attachée la possibilité de notre existence, qui nous garantit que ce n'est pas tout simplement le prix auquel seule la vie d'un être tel que l'homme pouvait être achetée? A ces facultés dont il est doué, à ces qualités dont il est orné, qui font sa valeur, qui constituent son essence, à toute cette belle organisation devait en même temps être lié, comme corollaire indispensable, le système

d'idées, de pensées, de suppositions, de doctrines (comme on voudra les appeler), qui composent nos croyances religieuses. Mais, qui nous assure quel est le fait qui nous démontre que ces pensées nécessaires ne sont pas des illusions qui devaient payer le prix de la vie humaine? Qui est-ce qui se porte garant que les êtres et les existences dont elles font briller à nos yeux les images douteuses, ont une réalité effective et indépendante de notre esprit?

Ah! oui, heureusement, nous avons ce garant: l'être qui a dit de lui-même : *Qui me voit, voit mon Père* (S. Jean, 14, 19), celui que les témoins de sa gloire ont vu plein de grâce et de vérité. *Personne*, dit l'un d'eux, *personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître* (*ib.*, 1, 18).

Mais, dans l'absence de cette garantie, ou quand l'homme l'a méconnue et repoussée, la raison s'est vue, à toutes les époques de son développement, entraînée dans le gouffre du panthéisme; et ce coup de désespoir qui la jette dans l'abîme du néant et qui tue l'imputabilité de nos actions, est bien plus fait pour nous affliger que pour nous surprendre. Au sein des lumières du christianisme, nous ne saurions assez vivement ressentir, pour en apprécier toute l'influence, les anxiétés d'une âme droite et d'un esprit pénétrant, vainement tourmentés du désir de connaître, du désir de trouver un point d'appui dans le vaste champ des méditations qui ont pour objet le problème et l'enchaînement des existences. Mais, en y pensant avec quelque habitude de réflexion, on ne sera point étonné si ce défaut de garantie pour la réalité de ses conceptions les plus intéressantes, défaut dont nous venons d'indiquer le caractère et les effets, paraît insupportable à la raison

humaine. Le malheur de n'avoir qu'une création purement intellectuelle pour résultat de ses recherches les plus ardentes, de ses efforts les plus constants, est si grand, si intolérable, qu'elle n'hésite pas à en faire un dernier qui l'anéantit elle-même, en l'identifiant avec une modification de l'être qui est *un et tout*.

Pour échapper à cette triste réflexion que l'idée de Dieu pourrait bien n'être que l'ouvrage de l'activité légitime de notre esprit et le produit de notre atelier intellectuel, sans réalité qui lui répondît au dehors; pour donner à cette idée la seule consistance qu'elle puisse recevoir des essais que la raison multiplie par l'extrême besoin qu'elle éprouve d'atteindre, à quelque prix que ce soit, l'objet de ses conceptions, et de leur assurer une valeur réelle, l'âme se voit amenée à s'idolâtrer, à se déifier elle-même; elle se sent conduite à se croire une émanation de la divinité, et à envisager l'univers comme l'être unique se manifestant et manifesté simultanément. Funeste nécessité, que celle de s'annuler! Déplorable refuge, qui ne peut contenter que l'homme oisivement contemplatif, que le climat voluptueux de l'Asie invite à se plonger dans une espèce de quiétude non moins stérile qu'immorale, le fakir, en un mot, qui ennoblit sa paresse par l'idée qu'il s'unit à l'Être des êtres, ou le métaphysicien qui se console de l'anéantissement de cette personnalité que le sens intime lui annonce, par la facilité qu'il pense y avoir trouvée de résoudre tous les problèmes de la curiosité spéculative, et par l'ivresse dans laquelle il se berce du rêve orgueilleux, que son âme est d'essence divine.

Mais, en supposant que la raison, livrée à son activité indépendante, évitât un écueil signalé par tant de

naufrages; que, malgré son désir ardent de pénétrer, non par la réflexion, mais en réalité, jusqu'à l'être primordial, elle s'abstînt, avec une sobriété peu vraisemblable, de recourir à une pareille extrémité; qu'elle pût acquiescer au seul genre de preuves que lui offrent ses ressources natives pour arriver à la connaissance du vrai Dieu; qu'elle demeurât, par l'unique secours de ses facultés, aidée du spectacle de la nature, convaincue de l'existence d'une suprême intelligence, distincte de l'univers, et qu'elle se sentît satisfaite du degré de certitude qui en résulte à son propre tribunal, il resterait encore une lacune immense, dévorante, impossible à combler par la raison abandonnée à ses moyens seuls; invoquât-elle le témoignage même des cieux qui racontent la gloire de l'Éternel. Et cette lacune, la voici évidemment :

La création, avec toute sa magnificence, ne donne de Dieu qu'une idée très imparfaite. Elle annonce sa puissance et sa majesté (Rom., 1, 20); elle fait présumer sa bonté et son infinie sagesse. Mais il y a des attributs, d'une plus haute importance pour l'homme, qu'elle ne révèle point, ou très obscurément et d'une manière tout à fait insuffisante pour nos besoins. Elle ne manifeste ni sa toute-science, ni sa justice, ni sa sainteté, ni sa miséricorde. Ce sont nos livres sacrés, c'est l'histoire des deux économies et de l'éducation religieuse du peuple d'Israël, qui ont mis ces perfections au grand jour. On ne peut assez en avertir les hommes qui veulent se passer des révélations de l'Écriture.

La nature et la raison ne les annoncent point, ces perfections adorables, ou ne font que soulever un coin du voile qui les couvre. Elles ne nous disent pas assez fortement que nous ne sommes pas tels que nous de-



vrions être aux yeux de l'Être très saint. Elles ne proclament ni toute l'horreur de la divinité pour le mal moral, ni la nécessité d'un changement absolu dans les maximes de notre volonté pervertie, ni la possibilité de l'opérer sans une assistance étrangère et secourable, ni la certitude du pardon de nos torts, ni les conditions auxquelles nous pouvons y compter. Elles ne les promulguent du moins ni assez hautement, ni assez distinctement pour que nous ne risquions pas, suivant la pente de notre esprit et de notre caractère, tantôt de nous flatter, avec une funeste légèreté, d'échapper à une justice rigoureuse, tantôt de tomber dans un découragement aussi désolant que nuisible à notre moralité. Elles ne nous donnent surtout aucune lumière sur le sort final de la cause de la vertu ; elles nous laissent dans une désespérante obscurité sur l'issue définitive de la grande lutte entre les principes du bien et du mal.

Un complément des révélations de la nature était indispensable ; nous l'avons obtenu par la conservation de l'Écriture sainte.

C'est surtout dans le médiateur et l'œuvre de la rédemption, que toutes ces grandes vérités et les perfections divines ont éclaté avec plus de force et de clarté, avec plus de majesté et de douceur, en plus grand nombre et avec plus d'étendue que le spectacle de l'univers ne pouvait les retracer à nos yeux. C'est l'*être en qui resplendit la gloire de Dieu*, *l'image empreinte de son essence divine.* (Hébr., 1, 3).

C'est en descendant parmi nous, en venant opérer des prodiges qui sont en dehors de l'ordre naturel et sans liaison visible avec ses lois, c'est en déclarant qu'il avait reçu sa mission de l'auteur même de ces

lois, qu'il fit sortir tout à coup la conception d'un être suprême de la région idéale des choses purement plausibles et raisonnables, et l'introduisit dans la sphère de notre expérience et dans la série des faits qui la composent; soit que nous les ayons recueillis nous-mêmes, soit qu'ils nous aient été attestés par des témoins dignes de foi.

C'était peu : il enrichit cette conception des attributs qui en constituent l'essence et le prix, en nous apprenant, par sa doctrine et par sa propre destinée, que le maître de la nature est en même temps le gouverneur moral des créatures intelligentes; qu'il veut le règne de la justice; qu'il lui a subordonné la machine de l'univers, tout son jeu et ses ressorts, et qu'il supplée à leur action par un ordre de faits indépendants d'elle, lorsqu'elle ne peut remplir ses intentions saintes ni déployer toute sa gloire.

C'est en nous montrant, non par raisonnement, mais en réalité, un double ordre de choses, suspendu, comme deux chaînes d'or, à la même main bienfaitrice et toute-puissante, que le fils de Dieu et de l'homme nous a délivrés de l'idée importune, désespérante, de l'immuabilité de la nature, affranchis du joug affreux, insupportable, d'une destinée d'airain, et qu'il a brisé à jamais les fers accablants que nous forgeait une raison superbe, et que le graduel accroissement, le perfectionnement indéfini de nos connaissances physiques auraient incessamment rivés; que tous les essais, toutes les découvertes, tous les succès futurs de la science, accumulés d'âge en âge par les générations successives, et progressivement mieux enchaînés en théories toujours plus satisfaisantes et rigoureuses, en systèmes toujours plus envahisseurs et enivrants, auraient, certes, de plus en

plus désastreusement rivés dans les siècles à venir.

Nous avions besoin de l'Homme-Dieu pour donner réalité positive, et, si j'ose m'exprimer ainsi, corps à nos idées d'un souverain auteur de toutes choses, d'un ordre moral impérissable et supérieur à cette scène changeante. Il représente et remplace pour nous le Dieu invisible. Le Christ est la révélation elle-même, plus grande et plus instructive que celle de l'univers; c'est la parole de Dieu : il a exprimé dans sa personne ce qui est en Dieu, comme la parole rend manifeste ce qui est caché dans le sanctuaire de l'âme.

Mais il est en même temps le lien du Très-Saint avec l'homme déchu. Non seulement il représente la Divinité sur la terre, mais il représente l'humanité auprès du souverain juge, telle qu'il faut qu'elle soit pour lui plaire; il offre le modèle qui était présent à la pensée du créateur lorsqu'il appela notre race à l'existence. Ce n'est qu'autant que nous croyons en lui; autant que nous parviendrons à retracer, par des efforts graduellement plus heureux, bien que jamais pleinement satisfaisants, une image progressivement plus fidèle de l'exemple qu'il nous a donné; autant que nous adoptons, sans réserve, les maximes de sainteté austère et de pur amour dont il est le type auguste, que Dieu pourra nous considérer comme unis à lui, et que nous paraîtrons, devant le tribunal suprême, couverts de l'égide et comme enveloppés des rayons, comme noyés dans l'éclat de l'idéal de la perfection humaine, qu'il a réalisé pour réintégrer la nature qu'il a daigné revêtir dans ses rapports originaires avec le plan de la création, en rendant à un des principaux moyens de manifester la gloire divine son aptitude à remplir la destination que ce plan lui avait assignée.

C'est par lui et pour lui que nous aurons accès au trône de grâce. C'est parce qu'il a demandé, en compensation de ses souffrances et de son obéissance ineffables, qu'une félicité infiniment plus grande que celle que nous méritons nous soit départie, comme étant un élément nécessaire de la sienne, que l'éternité sera supportable pour nous.

C'est parce qu'un être tel que lui a paru sous la forme humaine au milieu de nous, que nous avons l'entière certitude que la vertu n'est pas un vain nom, que la rectitude sans tache, le dévouement absolu au devoir pour le devoir n'est pas une trompeuse image.

Son apparition sur la terre est le seul événement qui donne quelque valeur à la race d'Adam, et qui sillonna d'un rayon céleste la nuit où elle était plongée. Il est notre Dieu, le Dieu visible; il est le véritable génie protecteur du genre humain, le centre et la clef de son histoire; il explique tout, il répare tout, il réalise tout ce qui fait le prix de la vie. Le lot qu'il nous destine est le ciel; et le ciel, c'est d'être uni à lui. Plus nous le connaîtrons, et plus nous l'aimerons; plus nous l'aimerons, et plus nous serons dignes d'être à lui et à celui dont il est la vivante image.

Ses disciples, qui *ont vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père* (S. Jean, 1, 14), ont été soutenus, dans leurs héroïques efforts et leurs épreuves cruelles, par le seul souvenir de ce divin Maître. La pensée de le rejoindre lorsque son service l'aurait permis les ravissait de bonheur, et son image obscurcissait en eux toutes les joies, anéantissait toutes les douleurs de ce monde.

Il est évident que de vivre avec lui est le moyen le plus efficace de nous porter au bien et d'ennoblir

notre nature. Il faut nous occuper sans cesse de lui, nous rendre son image présente, donner à cette image autant de vérité et de vie que nous le permettent les secours que la Providence nous a ménagés. Il ne suffit pas de la contempler dans l'Évangile; tout ce qui peut la rendre plus fidèle, l'imprimer davantage dans notre esprit et notre cœur, la changer autant qu'il est possible en intuition, est digne de notre recherche la plus empressée.

Pour sentir tout ce qu'il y a d'admirable dans ses actions et de merveilleux dans sa vie, pour saisir l'ensemble des vues que la Providence a réalisées par lui, et la sagesse surhumaine qui l'a guidé dans l'exécution du plus vaste plan qui soit entré dans la pensée de l'homme; pour comprendre ses enseignements divins, en voir toute la portée, en saisir l'opportunité et le véritable sens, nous tâcherons de nous transporter sur la scène de tant de merveilles, de nous entretenir avec ses compatriotes, de nous rendre familiers leurs institutions, leur histoire, leurs idées dominantes, leurs sentiments habituels, leur langage enfin, qui se compose non seulement des mots et des tournures de leur idiome, mais encore des empreintes laissées dans leur âme par la nature qui frappait leurs regards, par le climat qui les enveloppait, par les préjugés et les affections qui coloraient le spectacle du monde et de la société à leurs yeux. En un mot, nous adopterons sa patrie; nous vivrons sous le même ciel, sur sa terre natale; nous converserons avec ses concitoyens; nous nous identifierons, autant qu'il sera en notre pouvoir, avec les antécédents, les usages, les localités, les vicissitudes qui formèrent le peuple qui l'entourait, où son Père lui avait préparé les moyens, où lui-même prit les

instruments dont il avait besoin pour accomplir son œuvre sublime.

Et ici, Messieurs, je vous le demande, je le demande à tous les hommes éclairés et réfléchis, où puiserons-nous ces connaissances si précieuses, si nécessaires, si ce n'est dans ce recueil de récits, de descriptions, de maximes qui nous initient dans les plus secrètes pensées, dans tous les détails de la vie intérieure, domestique, civile des Hébreux. Rien n'est de trop dans cette collection. C'est là que nous trouverons toutes les données, tous les renseignements qui nous mettront à portée de juger les difficultés inouïes que l'auteur et le consommateur de notre foi eut à surmonter pour établir le royaume des cieux au sein des ténèbres et de la perversité.

Quelle admirable dispensation du souverain arbitre, que le soin qu'il a pris de nous ménager la conservation d'un tableau historique et moral du peuple au sein duquel ses plus grands desseins sur les hommes ont été exécutés, plus varié, plus attachant, plus complet que n'est celui d'aucune autre nation, d'aucune autre partie du globe qui nous ait été transmis! Et nous repousserions, nous négligerions, nous dénaturerions ce moyen d'acquérir une connaissance, pour ainsi dire, intuitive du théâtre des actions de notre rédempteur, de nous faire compatriotes, contemporains de celui qui représente la Divinité sur la terre, sans lequel elle ne serait qu'une idée problématique pour nous, mais qui, en la réalisant, en la faisant resplendir dans un lieu et un temps déterminés, a donné inévitablement une teinte locale, temporelle, nationale, aux vérités immuables qu'il est venu révéler aux mortels.

Singulière contradiction dans les principes de nos adversaires! Ils ne peuvent assez louer le zèle qui jadis conduisit les fidèles en Palestine à travers les dangers qui menaçaient leurs mœurs autant que leur vie, et ils les empêchent de faire, avec moins de risques et plus de fruit, un pèlerinage plus instructif et plus salutaire que n'est la visite des saints lieux. Ce ne sont pas des pierres inanimées, ce sont les discours, les événements, l'aspect de la société, les intérêts, les opinions et les espérances populaires qui reproduisent à nos yeux l'entourage du Sauveur et, pour ainsi dire, le cortége qui a précédé, annoncé, environné ses pas augustes.

Lui-même il nous ordonne de *le chercher dans les écrits de l'ancienne économie*. Sa grande image y règne dans les vœux, dans les pensées, dans les révolutions, dans les cérémonies; elle se développe et grandit avec les phases de la destinée des Juifs. Les écrivains de l'antiquité ont dit que le sculpteur athénien, auquel nous devons la création du beau dans les arts, avait tellement enchâssé sa propre figure dans un de ses plus vastes ouvrages, que la tentative de l'en arracher aurait entraîné la chute de tout le monument, et la destruction de la statue de la divinité tutélaire de son pays. C'est le vrai rapport de J.-C. avec l'histoire et les écrits des Hébreux, que dis-je? avec l'ensemble des affaires humaines. Qu'elle disparaisse, cette figure qui grandit avec les siècles, et il n'y a plus de sens ni de valeur dans les vicissitudes de ce monde; l'existence d'un gouverneur moral de notre espèce est redevenue un problème désespéré.

Et lui-même, ce centre de toutes choses, ce modèle, qui est proposé à notre imitation, ne nous a-t-il pas donné un exemple fait, ce me semble, pour décider

sans retour l'importante question que nous tâchons d'éclaircir par ses rapports avec les bases de notre foi? Ne s'était-il pas nourri lui-même de l'étude des livres hébreux? Bien plus, ne le voit-on pas y puiser, dans une occasion mémorable, des raisons de persévérance dans sa mission céleste et des motifs de résistance contre les séductions de l'enfer, comme pour nous révéler la vertu gardienne, tutélaire, préservative de ces livres, dans les plus grands dangers auxquels ses disciples peuvent être exposés ici-bas. Je n'ai pas besoin de dire que je rappelle ici le récit qu'un des évangélistes nous a laissé de cette lutte mystérieuse que le Fils de l'homme eut à soutenir contre celui que l'Écriture nomme le père du mensonge (Matth., IV.), à l'époque décisive de son entrée dans sa carrière publique, et très probablement, au moment même où, convaincu de l'impossibilité d'accomplir l'œuvre libératrice du genre humain sans l'abandon de sa vie, il s'affermissait dans la détermination de la donner en sacrifice, et de subir, à l'instant indiqué dans les conseils de l'éternelle sagesse, cette condition irrémissible du plein succès de ses généreux desseins. Quel est le chrétien qui ignore que, pour inspirer au Fils de Marie le désir d'abandonner son plan et de jeter au loin la coupe de douleur qu'il venait de saisir de sa main divine, l'esprit des ténèbres fit briller à ses yeux et contraster avec les trois longues années d'angoisses qu'il allait passer dans une guerre sans relâche avec toutes les puissances du mal et dans l'attente d'un supplice nécessaire, prévu, accepté, toutes les images de bonheur terrestre qui pouvaient ébranler sa résolution magnanime et porter la victime volontaire à s'épargner des tourments ineffables et un combat à mort avec la perversité. Comment le Christ pare-t-il

les coups de l'ennemi? Quel secours invoque-t-il dans ce combat sans pareil? Comment se défend-il contre les redoutables efforts tentés par le prince de ce monde pour le détourner d'une entreprise qui allait resserrer et progressivement détruire son empire affreux? Pour toute arme, il cite des passages tirés de diverses parties du code hébreu; il les oppose aux attaques du tentateur comme un bouclier sacré, comme le moyen le plus sûr de se rappeler la volonté de son père et de concentrer les souvenirs qui pouvaient armer son courage contre les attraits des passions et les frayeurs de la mort.

Ces souvenirs lui présentaient sa position, unique depuis l'origine des hommes, entre la barbarie sociale terminée et la barbarie morale arrivée à son dernier terme d'horreur, et l'impérieuse nécessité de sa sublime mission, découlant irrécusablement de cette situation unique. Et nous dédaignerions les livres qui ouvraient à l'Homme-Dieu, au roi de gloire, au prince de la paix et de l'éternité des sources de consolation et d'énergie surhumaines? Non, ils nous offrent de trop grandes, de trop fructueuses leçons; nous ne pouvons, nous ne devons y renoncer à aucun prix.

Conserver pendant un temps indéfini, contre les coups du sort et l'action des siècles, un système politique et religieux sur lequel pourrait être greffée la doctrine régénératrice du christianisme et dont les élèves auraient, quand l'espèce humaine serait mûre pour ce bienfait, les qualités indispensables pour servir d'organes au Sauveur du monde, est une intention qui préside à toute l'histoire des Juifs et à la rédaction de leurs écrits, de la première jusqu'à la dernière ligne du volume sacré. Cette intention unique, cette con-

tinuité d'accords entre le passé et l'avenir, les institutions et les doctrines, qui en fait un tout auquel rien ne manque et comme une seule et même vie distribuée en périodes liées par le même fil, cette convergence est incessamment présente à l'Homme-Dieu, soutient sa force et l'empêche de reculer devant le calice des tourments.

Voir de ses yeux ce magnifique plan se dérouler, s'éclaircir par son exécution progressive à travers vingt siècles et recevoir son complément dans le *Désiré des nations*, est un spectacle auquel tous les hommes sont appelés, dont ils ne peuvent détourner les regards qu'au préjudice de leur instruction religieuse et de leur affermissement dans la croyance des chrétiens.

Ésaïe confirme et développe les pensées de Moïse; saint Paul attache sa doctrine à celle d'Abraham. Des milliers d'années les séparent; et, dans le même siècle, Platon, Aristote, Zénon, Épicure se combattent sur tous les points.

Et cet accord parfait, cette harmonie admirable entre les institutions politiques et religieuses, les fastes des annalistes et les élans de la poésie, cette identité surprenante d'intentions, d'espérances, de croyance et de maximes aussi sages qu'élevées, où a-t-elle régné pendant quinze cents ans? Au milieu d'un peuple éclairé et docile, se livrant, dans une fortune prospère, à la culture de belles facultés, avec un naturel heureux, une grande douceur de caractère et de mœurs, un haut degré d'aptitude aux arts et aux sciences? Non, au sein d'une tribu indisciplinable, agitée incessamment par les guerres intestines et extérieures, envahie et subjuguée par des ennemis cruels, imbue de préjugés grossiers et pliée à des habitudes aussi perverses qu'inso-

ciables. Ses écrivains sont les premiers à déverser sur le peuple d'Israël le mépris, l'opprobre, l'indignation.

Faire de cette horde farouche une corporation indestructible, organisée en prêtres et en adorateurs du maître de l'univers, tandis qu'il était ignoré du reste de la terre, la rendre dépositaire fidèle des droits et des espérances du genre humain, était un plan qui ne pouvait être formé, poursuivi, exécuté que par des hommes admis aux conseils de l'arbitre de nos destinées et sûrs de son irrésistible appui. Étudier le volume qui en offre le tableau complet et tous les détails, est un moyen sans égal de fonder dans l'esprit le plus rebelle une conviction inébranlable de l'origine surnaturelle des révélations qu'il renferme.

L'Écriture nous est offerte par la Providence comme la solution de l'énigme de l'univers, son complément et sa lumière.

La Bible est la clef des grands hiéroglyphes de la nature et de l'histoire; l'une et l'autre ne sont qu'une agrégation désordonnée de faits, un ténébreux chaos, si on ne les éclaire de l'idée d'un Dieu qui veut, qui procure l'exécution de la loi de sainteté, et que la Bible seule enseigne, prouve, montre dans son action réelle. Nous ne sommes pas plus en droit de soustraire un feuillet des livres de la révélation écrite à l'examen de nos semblables, que nous ne sommes autorisés à les priver du livre de la nature ou de la vue de quelques-unes des scènes magnifiques qu'elle déploie à nos regards, et des leçons de sagesse qui peuvent être le fruit de leur contemplation.

Nous pouvons rencontrer dans ces livres des feuilles déchirées ou difficiles à lire. Mais nous nous confions en l'impression générale et inévitable de l'un et de

l'autre, en l'efficace de la parole divine, comme en la puissance de la beauté et de la majesté du spectacle de la nature. Il n'est pas plus nécessaire de s'être enfoncé dans les recherches de l'érudition, pour voir l'image du Sauveur réfléchie et les sources de l'éternelle sagesse sourdre de l'ensemble ainsi que des détails du code des révélations, qu'il n'est besoin d'être savant anatomiste et d'avoir étudié l'optique de Newton, pour savoir que l'œil a été fait pour voir, et que les rayons lumineux ont été proportionnés, par leur ténuité et leur action, à la structure délicate de cet organe ?

Un extrait des saintes Écritures n'est plus la Bible, pas plus qu'une collection de curiosités, tirées des trois règnes, n'est la nature. Un pareil musée pourra servir de répertoire, de guide, de commencement d'étude et de moyen de classer les richesses des trois règnes; mais il ne nous dispensera point de les considérer sur place, si on peut le dire, et dans leur connexité inépuisable. Entassez ensuite notes sur notes, commentaires sur commentaires, vous n'expliquerez jamais suffisamment le livre de la révélation, pas plus que les phénomènes matériels; vous ne ferez que rendre, en le renchérissant, l'acquisition du volume sacré plus difficile pour ceux qui en ont le plus besoin, et fréquemment vous n'ajouterez que de nouvelles obscurités à celles que vous prétendez dissiper, un nouvel aliment aux disputes de sectes. C'est ainsi que les décisions de l'Église, de cette autorité dont nous demandons vainement une définition précise et concordante à ses plus illustres défenseurs, n'ont presque jamais abouti qu'à répandre des doutes nouveaux sur les matières qu'elles devaient éclaircir et élever au-dessus de toute contestation.

L'esprit et le cœur de l'homme s'ouvrent aux influences divines de l'Écriture, comme l'œil et l'oreille ont été faits pour la lumière et les vibrations sonores. Les paroles de l'Ecriture renferment l'immensité ; elles sont, bien plus que les monades de Leibnitz, le miroir de l'univers. Rapportées d'abord par ses auteurs à un sens prochain et à un objet présent, elles s'élargissent à chaque pas que l'espèce humaine fait dans la route des siècles, pour recevoir dans leur cadre immense toutes les richesses du temps actuel et toutes les révélations de l'avenir. Et qu'on ne s'y méprenne pas. Nous sommes loin de dire que le sens des mots n'ait pas été, dans l'intention des écrivains, indiqué en termes précis, et par conséquent un sens unique. Mais voici ce que nous affirmons, appuyés sur le développement successif de ce qui y était contenu en germe, et sur l'usage même qu'en ont fait les apôtres de Jésus-Christ à l'exemple de leur maître.

Les paroles de l'Écriture sont l'organe du gouverneur moral de l'univers. Chaque fois appropriées, avant toute chose, aux hommes dont elles devaient servir à avancer l'instruction religieuse selon le degré de leur culture d'esprit et la mesure de leur capacité, elles appartiennent, il est vrai, à une époque déterminée; elles ont été adressées à des hommes vivant sous des circonstances particulières et sous l'empire d'institutions données, dans une langue dont les expressions ont leur acception invariable. Mais elles sont en même temps les moyens d'éducation morale employés par celui qui embrasse le passé et l'avenir. Elles ont, dans chaque siècle, produit d'autres effets et sollicité des ressorts d'une autre nature. Nous ne pouvons pas plus en épuiser le sens que nous ne saurions énumérer toutes les beautés et

les causes finales des œuvres de la création, ou prétendre qu'elles ne doivent être considérées que dans le cadre dont nous les entourons, et admirées qu'à travers le prisme de nos systèmes mesquins.

La Bible a eu le même sort que le livre de la nature. Nous avons vu l'auteur de l'univers méconnu par quelques-uns de ceux-là même qui en avaient exploré les lois avec le plus de succès, qui avaient fourni aux hommes simplement sensés les plus fortes preuves des combinaisons libres d'une suprême intelligence. Sans doute une instruction variée et profonde n'est point un secours à dédaigner pour l'explication des saintes Écritures. Plus on les a étudiées, et plus elles ont été prisées haut et fécondes en fruits salutaires.

Mais les plus heureuses recherches dont elles aient été l'objet n'ont eu d'autres résultats que l'éclaircissement de matières secondaires, de choses purement accessoires; et les savants qui les ont entreprises ont, plus d'une fois, en les poursuivant, perdu de vue les leçons vraiment importantes où les cœurs simples et les esprits droits ont puisé la connaissance du chemin de la vie éternelle.

Ne nous défions pas de la fidélité du pasteur fidèle; il a promis d'être la lumière de ceux qui le cherchent avec sincérité, et il nous convie lui-même à le chercher dans l'Écriture. Il viendra nous y trouver; il fondra la glace de nos cœurs; il se montrera à nous, et nous ne recourrons pas, pour le voir et le comprendre, aux interprétations d'hommes peut-être plus faibles et plus aveugles que nous.

Le meilleur commentaire est dans les efforts que nous ferons pour nous conformer aux lois de l'Évangile. Les événements dont se compose notre destinée

sont, dans la main de Dieu, les moyens de préparer le sol que sa parole doit ensemencer. Les vicissitudes de la vie sont les messagers du Très-Haut, qui nous avertissent qu'il est temps de retourner à lui. Mais leur langage est longtemps inintelligible; nous dédaignons d'écouter ces hérauts du roi des cieux. C'est l'Écriture qui se porte soudain leur interprète, donne un sens à leurs expressions symboliques, et change en tonnerre leurs accents méprisés! C'est alors que le cœur s'ouvre avec une joie douloureuse à *cette parole de Dieu* que saint Pierre appelle *une semence incorruptible, source de notre régénération* (1 ép., I, 23).

C'est alors que, ne prenant plus les choses changeantes pour les choses éternelles, et ne préférant plus notre propre volonté à la volonté divine, nous entendons cette voix qui nous demande la sainteté, *parce que nous avons été achetés à un grand prix* (1 Cor., VI, 20), et que nous comprenons le secret du gouvernement divin renfermé tout entier dans ces mots : *Cherchez avant toute chose le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* (Matth., VI, 33).

Éclairés par cette lumière divine, nos yeux dessillés apercevront, sans le faible appui des commentateurs, la Jérusalem céleste resplendissante de clarté. Les subsides de l'exégèse détournent fréquemment l'attention des passages essentiels et salutaires qui saisissent l'âme, et montrent le royaume des cieux dans toute sa majesté. Tels que la divinité protectrice du héros de l'Énéide, arrachant le bandeau de nos yeux, ils nous révèlent tout à coup le sens caché de la création et l'asservissement de la vaste machine de ce monde aux intérêts de la cité de Dieu.

Mais vous, qui faites des extraits de l'Écriture, con-

naissez-vous l'infinie diversité des esprits? Savez-vous quel est le passage qui frappera au cœur tel vieillard, tel jeune homme, tel pécheur endurci? Et le choix que vous faites sous votre responsabilité n'exclura-t-il pas peut-être les textes qui auraient mis un terme à la léthargie et trouvé le chemin du cœur de ceux que vous en privez?

En accompagnant les saintes Écritures d'un appareil littéraire, on nourrit la tendance prédominante de notre siècle, la propension à donner le premier rang à l'intérêt de curiosité et purement spéculatif. Et ici j'atteste tous les hommes qui ont porté un œil scrutateur et sans prisme colorant sur la marche de la civilisation! N'est-ce pas ce besoin de tout expliquer, de tout ramener à des lois naturelles et matériellement comprises, qui a fait rejeter les dons et méconnaître le caractère de cet envoyé de la miséricorde divine qui est venu éclairer les ténèbres dont nous sommes environnés, du seul rayon consolateur qui les ait traversées depuis l'origine des peuples.

L'obscurité de quelques endroits est un attrait plutôt qu'un motif d'éloignement pour le texte sacré. Dans le vieux Code, c'est l'emblème du Dieu qui habite une lumière inaccessible. Sous la nouvelle alliance, c'est le secret de l'amour qui est au-dessus de toute conception, et que les anges même cherchent à pénétrer en sondant ses mystères dans l'œuvre de la rédemption (I saint Pierre, I, 12).

Que prétendez-vous faire, vous qui répugnez à laisser dans les mains du peuple les Écritures de l'Ancien-Testament, et qui leur substituez des extraits décharnés ou des récits tronqués? Vous voulez donc être plus avisés que la sagesse éternelle, et vous anéantis-

sez, pour autant qu'il est en vous, l'effet des mesures de son gouvernement! Ne vous y trompez pas; sans le Vieux-Testament, la Bible ne saurait être et ne serait jamais devenue un livre populaire.

L'idiome dans lequel l'ancien Code est écrit a cela de particulier qu'il n'y a pas de périodes artificielles, pas même cette habitude d'analyse qui, depuis les Grecs, a pénétré et façonné toutes les langues des peuples civilisés.

On ne songe pas assez à la nature et à l'immensité du changement qui s'est introduit, par cette influence, dans la direction de travail et dans le mode des opérations de l'esprit humain. Les écrivains les plus naturels, les moralistes les plus ingénus, les plus populaires, sont analytiques sans qu'ils s'en doutent; ils parlent successivement à l'intelligence, au cœur, à l'imagination des lecteurs les plus bornés; ils s'adressent à ces facultés séparément. Leur faisceau est scindé; les rayons partagés. Ce n'est pas l'homme entier dont la parole s'empare, ce sont les éléments et les intérêts de l'individu qu'elle attaque un à un dans un ordre méthodique.

Les livres hébreux remontent à une époque où cette grande révolution ne s'était pas encore opérée; l'esprit d'analyse n'existait pas; point de termes techniques, point de métier, point d'artifice de dialecticien. L'écrivain se laisse aller à l'impulsion de son zèle et de l'Esprit saint. La morale la plus sublime et les résultats de l'expérience des sages sont mis en monnaie courante; le parallélisme détaille les idées sans resserrer leur domaine, et les environnant de souvenirs qui les rendent plus claires et plus intéressantes, il ne sert qu'à les montrer dans leur application changeante et

sous des aspects variés, sans en affaiblir l'impression et sans détruire la force obligatoire des préceptes ni leur fructueuse et imposante généralité.

Et qu'il me soit permis de signaler une des circonstances qui me paraissent le plus visiblement indicatives d'une Providence qui a voulu que ses mandataires s'adressassent aux hommes dans un langage adapté aux capacités vulgaires, et saisissant notre nature dans l'ensemble de ses pouvoirs. Les documents de l'Évangile ont dû être rédigés dans la langue la plus généralement répandue. Cependant le grec du Nouveau-Testament n'est point cette langue dont la perfection analytique et la période artificielle rendent ses écrivains plus propres à être les docteurs d'hommes instruits que les instituteurs des classes inférieures. L'idiome des apôtres a conservé la structure simple de l'hébreu. Les mots sont matériellement grecs, mais la diction a toujours la forme du langage primitif, et beaucoup de la tournure dramatique, vive et figurée des auteurs du vieux Code, qui changent en actions les pensées de l'homme et les désirs de l'âme les plus secrets.

La plus parfaite des langues perd sa beauté dans le Nouveau-Testament, et se dépouille de toutes ses grâces, pour laisser aux pensées et aux événements qui y sont consignés toute leur majesté et leur mystérieuse grandeur. Comme les dieux de l'Olympe cèdent leurs autels à ceux du Dieu vivant, les délicatesses et les ornements de la plus parée des langues reculent devant Jehovah et l'aspect de l'éternité. Il n'y a point d'art historique dans la Bible; c'est la trace qu'on en découvre dans l'histoire des Machabées, et qui trahit l'imitation des Grecs, qui est un des motifs pour lesquels nous rejetons ces livres.

C'est en dramatisant, pour ainsi dire, et en rendant palpable l'histoire de la vie intérieure et invisible, source de nos mœurs et de notre conduite patente, que les écrivains de l'ancienne économie portent l'attention des lecteurs les plus bornés sur la formation d'habitudes vicieuses, et sur la nécessité de surveiller les plus petits mouvements du cœur.

A cet ordre de considérations se rattache une réflexion que j'ai déjà présentée sous un autre point de vue, mais que son extrême importance pour la décision de la question capitale qui nous occupe me détermine à reproduire. L'homme même, ses besoins, ses défauts, la marche de son développement et le stage qu'il est obligé de faire à l'école du malheur, se trouvent figurés en grand par les phases de la destinée du peuple de Dieu. En étudiant son histoire, nous pouvons compter tous les degrés par lesquels l'éducation religieuse et morale de notre race s'est opérée ou doit s'opérer encore. Chaque homme est obligé de passer par ces degrés; on trouvera une grande utilité à les parcourir pour en saisir et l'ensemble et le vrai caractère.

Les bases de notre croyance religieuse sont historiques. Nous devons la nourrir par la méditation de l'histoire des révélations et de tous ses documents. Certes, le peuple juif, avec tous ses vices, est le peuple de Dieu. Aucun autre peuple n'a conservé l'idée de la divinité. Elle domine dans ses monuments, comme l'image du soleil règne dans la nature. Du sein de la Palestine, elle s'est répandue sur la terre, l'idée non pas d'un Dieu premier moteur ou simple ordonnateur, ni celle du Dieu du panthéisme, premier et dernier écueil de la raison humaine, d'abord enfantine et crédule, et enfin enivrée des essais de sa force spéculative, mais

l'idée du Dieu *vivant*, du Dieu vengeur et rémunérateur, du Dieu *personnellement* actif. Simple et négligée lorsqu'il ne s'agit que des hommes, du peuple d'Israël, de ses héros même, dont la perversité, la faiblesse et les crimes sont dévoilés sans ménagement, la diction des auteurs sacrés s'élève quand ils parlent de la divinité, et prend un caractère de grandeur inconnu dans les autres écrivains de l'antiquité. L'histoire biblique n'est que l'histoire de cette idée, de sa mise en œuvre progressive pour l'amélioration des destinées humaines et de son application triomphante à la délivrance morale des hommes par le christianisme; c'est l'histoire des moyens employés par les organes de la divinité pour préserver notre race de la mort morale, et pour l'arracher aux piéges d'une corruption logée dans notre propre sein. L'histoire des peuples classiques de l'antiquité est celle du développement des germes de pourriture mortelle que leurs institutions avaient reçues en dépôt des mains souillées de leurs fondateurs. La civilisation grecque, ses arts, sa philosophie même, sont sortis de l'école d'Homère, et retracent sa beauté et les vices de ses héros. C'est le culte du beau, mais plus encore des passions et des jouissances matérielles.

Le beau moral, dans toute sa sublimité, est au fond de la civilisation des peuples modernes, parce qu'elle a sa véritable base dans les saintes Écritures. Elle se dégagera de plus en plus des éléments impurs qui lui sont restés unis, et l'histoire de ce départ est l'histoire future des nations du globe. Leur civilisation est pénétrée d'un principe conservateur qui la rend impérissable. Nous découvrons dans l'Histoire sainte une correspondance de causes et d'effets, de moyens et de résultats qui fortifie notre foi en une convergence de



tous les événements vers l'établissement d'un règne éternel de justice et de vérité, où tous les peuples seront réunis sous la bannière de la croix, et où tous les soupirs de la créature seront changés en cris de joie (Rom., VIII, 19-23.

Les annales du Vieux-Testament racontent l'alliance du Tout-Puissant avec les hommes; elles excitent la crainte, la surprise, la vénération, et préparent l'âme à des affections plus douces. Le tableau qui lui est présenté dans les livres de la nouvelle économie, est Dieu manifesté dans la chair, et le sentiment qui y domine celui de l'amour. Mais la gradation naturelle des idées et des mouvements du cœur qui part de la religion d'Abraham pour s'élever à celle de saint Jean, conduit l'homme par échelons à la perfection morale, et la série des écrits canoniques offre l'enchaînement progressif des secours spirituels, qui brisent, domptent, épurent, anoblissent nos penchants; qui forment et consomment notre éducation pour la patrie céleste. L'histoire des moyens employés par le Dieu de la Bible pour subjuguer, discipliner, accoutumer au bien, sanctifier un peuple féroce, rebelle, sensuel, puis repentant et converti à l'école de l'adversité, est le type des changements qui s'opèrent dans l'individu jusqu'à ce qu'il soit mort au péché, et qu'il arrive à la maturité chrétienne, avant de surgir au port d'une éternité heureuse.

La Bible a été jusqu'à ce jour constamment entravée dans son action bienfaisante; son influence ne s'est librement exercée que depuis trois siècles dans une petite partie du globe; et cependant quels prodigieux changements n'a-t-elle pas opérés déjà dans la condition intellectuelle, morale et industrielle des peuples

qui ont le bonheur de se nourrir de son étude? Et c'est un faible commencement du bien immense qu'elle promet aux générations futures. Mais ne nous hasardons pas sur un champ sans bornes et couvert de trophées glorieux. Ne nous arrêtons plus que sur un des maux que l'Écriture sainte conjurera.

Qu'on se figure un instant la quantité toujours croissante de livres qu'enfanteront les sciences et les arts, le désœuvrement, la folie et la sagesse humaine. L'imagination est saisie d'étonnement et l'âme de crainte, devant cette multitude infinie d'écrits de toutes les tendances que la presse accumulera d'âge en âge. Mais qu'on se représente le genre humain sans Bible, en présence de cet entassement incalculable. Pas de guide, pas de point de ralliement dans ce labyrinthe d'opinions extrêmes, au milieu de ces projets et de ces systèmes aussi divers qu'innombrables! On recule d'effroi devant une telle possibilité, et on se hâte de féliciter les enfants d'Adam de ce que la raison éternelle s'est fait entendre dans ce dédale inextricable d'essais contraires, tentés par leur raison ondoyante.

On se sent en même temps, et par des motifs de même nature, beaucoup d'éloignement pour la perspective d'un accroissement indéfini de commentateurs bibliques; elle a peu d'attraits aux yeux des amis de la religion qui prisent dans nos livres sacrés, avant toute chose, leur influence sur les sentiments et la conduite des hommes. On dirait un fanal, établi au sommet d'un édifice aussi élevé que solide, et jetant au loin une lumière vive, égale, suffisante au besoin du voyageur, mais entouré d'une foule innombrable d'architectes et de curieux, occupés à en examiner la structure, à mesurer ses dimensions, à pénétrer sous sa base, cherchant par

toutes sortes de combinaisons à se frayer un chemin dans l'intérieur, bien qu'inaccessible, se disputant sur la possibilité d'y parvenir, sur l'époque, les auteurs, les matériaux de cette construction utile, exigeant du navigateur qui entre dans le port ou en sort à la faveur de ce phare, qu'il prenne connaissance de leurs calculs, de leurs rixes et de leurs hypothèses, et lui donnant, indépendamment du temps qu'ils lui font perdre gratuitement, la double crainte de voir les fondements ébranlés par des fouilles indiscrètes, et la clarté du flambeau obscurcie, les abords obstrués par les échafauds et les bâtiments sans nombre accumulés autour de l'édifice qu'il est si important pour lui de ne pas perdre de vue, et de savoir à l'abri de tout danger pour sa solidité. Voilà la Bible, ses critiques, les exégètes sceptiques, les annotateurs érudits et le lecteur d'un sens simple et droit.

Les arts et les sciences ne servent qu'à ôter à l'homme sa rudesse, et à multiplier ses moyens d'influence sur lui-même, sur la nature et sur ses semblables. La bibliothèque d'Osymandias, portant l'inscription fastueuse de *pharmacie de l'âme,* n'a pas guéri un seul de ses maux, et n'a pas empêché les Égyptiens de tomber au dernier degré de l'avilissement et de la misère; celle des Ptolomées, quelle qu'ait été son influence sur les sciences et sur l'esprit humain, ne contenait, excepté le Pentateuque, pas un seul livre qui ait vraiment amélioré les destinées humaine. L'Écriture seule, la parole de vie, réveille ce qu'il y a en nous de divin.

Hâtons-nous d'offrir à nos frères un si grand bien, et de faire briller à leurs yeux cette flamme vive et pure, que les esprits corrompus et ténébreux frémissent de voir enlevée de dessous le boisseau, pour être placée en

évidence dans la maison de Dieu, et pour éclairer toute sa famille.

Ils sentent bien que l'empire de la sensualité, des passions et de la ruse leur échappe, et qu'il est vain de régimber contre l'aiguillon de cette parole, qui *vit et qui demeure éternellement.* (1 saint Pierre, 1, 23.)

L'Écriture a son point d'appui dans le monde invisible, et le levier qu'elle met en action soulève tous les obstacles. Un devoir ancien et sacré, celui de faire, si j'ose m'exprimer ainsi, parvenir à leur adresse les écrits qui sont adressés à tous nos compagnons d'erreur et de souffrance par celui qui est venu guérir tous nos maux, ce devoir indispensable reçoit une nouvelle force d'un concours unique de circonstances qui mettent à la disposition des amis de la Bible des facilités jusqu'à ce jour inconnues, offertes par les sciences et les arts perfectionnés, et par le réveil du sentiment religieux dans les cœurs désabusés.

Tandis que les révolutions de la terre et des sociétés ont entraîné successivement dans leurs ruines les institutions civiles et religieuses, tous les systèmes des philosophes et des législateurs, le christianisme a profité de chaque nouvel aspect des affaires humaines pour se répandre de plus en plus et jeter un nouvel éclat. Les tourmentes les plus menaçantes en apparence et les plus ennemies de ses desseins, retrempent ses ressorts et finissent par servir à son triomphe. Ne le voyons-nous pas sortir de sa dernière épreuve avec une vigueur rajeunie?

Chaque fois que de nouvelles relations se forment entre les peuples, le christianisme est là pour s'identifier avec elles, pour les rendre bienfaisantes, pour les sanctifier. Le temple de Janus est fermé, et aussitôt se

fait entendre la voix qui met un terme à l'état de barbarie morale, et qui réunit sur la terre en silence, maintenant qu'ils pourront se chercher et se confédérer en paix, les adorateurs du vrai Dieu et les cœurs accessibles à la pitié pour les autres et pour eux-mêmes.

L'extension que le commerce et la prépondérance maritime d'un état moderne ont donnée aux relations des diverses parties du globe, tourne au profit du christianisme. Les peuples ont, comme les rois, leur sainte alliance jurée sur le code de miséricorde et de justice qui décidera leur sort au dernier jour. La parole que le père adresse à ses enfants est le lien qui les embrasse; elle forme l'union des cœurs, mille fois plus désirable, plus forte et plus douce que celle des esprits. Cette parole divine parcourt la terre habitable; elle est communiquée à ceux de nos frères qui ne la connaissent pas. Hélas! les trois quarts de la race humaine, six cent millions de nos semblables, sont encore la proie de l'ignorance et de l'imposture. Mais le récit de la bonne nouvelle flotte jusqu'aux confins de la création terrestre, les louanges du fils de l'homme sont célébrées en cent trente idiomes, dans les langues de ceux qu'il est venu délivrer de l'esclavage du vice et de la mort, et c'est aujourd'hui que les prophéties s'accomplissent. « *Vous, tous les habitants de la terre*, dit « l'Éternel par la bouche du plus sublime des écrivains « sacrés, *tournez vos regards vers moi, et vous serez sau-* « *vés; car je suis le Dieu fort, et il n'y en a point d'autre.* « *J'ai juré par moi-même : tout genou se ploiera devant* « *moi, et toute langue jurera par mon nom.* (Esaïe, 45, « 22, 23.) *Les affligés et les misérables cherchent des* « *eaux et n'en trouvent point; leur langue est desséchée*

« *par l'ardeur de la soif : mais moi, l'Eternel, je les exau-*
« *cerai.* » (Esaïe, 41, 17.)

Oui, l'Eternel nous ordonne d'étancher leur soif.

Il nous est défendu de rester apathiques spectateurs de ce que tentent les amis du bien pour satisfaire à la volonté divine, sous peine d'être exclus du cortége du triomphateur, qui sera composé de ceux qui auront opéré pendant qu'il faisait jour.

Mais ne pouvant concourir à cette grande œuvre dans les vastes proportions que permettent à nos illustres devanciers d'immenses ressources, dignes de servir des cœurs qui palpitent à de si nobles espérances, associons-nous à ces travaux pour la propagation de la foi et de la parole qui en est le fondement, de la seule manière qu'il nous soit donné d'y prendre part.

Que nos efforts tendent sans relâche à nous conquérir bientôt, avec la bénédiction du père de tout don parfait, la douce certitude qu'aucun de nos coreligionnaires ne se trouve, quels que soient la distance et l'isolement de sa demeure, hors de portée de puiser les enseignements de notre divin maître à leur véritable source; qu'il n'existe aucun de nos frères d'armes, dans la sainte guerre contre le vice et l'erreur, qui n'ait sous sa main *le glaive à deux tranchants qui pénètre jusque dans les replis de l'âme* (Hébr., 4, 12); qu'il n'y ait aucun protestant qu'on tenterait d'arracher à sa communauté pour en diminuer la force d'adhérence et la sécurité, qui ne puisse confronter les raisonnements du séducteur avec les oracles de la sagesse vraiment infaillible, pour y voir le type de cette religion évangélique de nos réformateurs, qui est sublime, pure, transparente comme les profondeurs de l'éther et l'auguste image du fils de Marie.

Quelle douleur, j'oserai dire quel reproche pour nous, Messieurs, si, dans quelques années, il existait un seul de nos frères protestants de France qui eût succombé dans la dernière des cabanes à la souffrance et aux regrets, sans avoir sous la main le volume qui guérit toutes les plaies et console de toutes les privations!

Nos frères, unis à l'Église romaine, peuvent négliger de pareils soins, sans qu'ils encourent de blâme; nous ne le pouvons sans mériter ce reproche d'indifférence pour les intérêts de la religion qu'on se plaît à nous adresser, et dont nous prouverons l'injustice par un zèle redoublé pour la distribution de la parole de Dieu parmi les membres de notre communion.

N'est-il pas de notre intérêt, même terrestre, de nous environner d'hommes qui connaissent les voies de Dieu, et qui soient sensibles à ses bontés infinies. Lorsque, dans les troubles civils, dans les bouleversements des états, les gens de bien se trouvent tout à coup transportés du sein d'une civilisation trompeuse au milieu de hordes sauvages qui semblent une race étrangère à ces êtres naguère doux et soumis, la responsabilité de ce désastre ne retombe-t-elle pas sur le défaut de soins donnés à l'instruction et à la culture morale de nos concitoyens?

Sur cette matière inépuisable, rien de mieux n'a été dit que la réponse donnée par un Juif à un des six cent cinquante commissaires-électeurs, gratuitement employés, en 1814, pour la cause biblique dans la capitale de l'Angleterre. En tournée pour visiter les habitants de son quartier, et pour s'enquérir spécialement des besoins de Bibles parmi les pauvres, ainsi que de leur disposition à y satisfaire, chacun selon ses moyens, un

des commissaires de la Société biblique auxiliaire de Southwark n'avait pu s'empêcher de témoigner à un membre de la synagogue sa surprise de l'empressement avec lequel il avait contribué à une œuvre, si peu conforme en apparence à ses principes et à ses intérêts; l'Israélite répliqua avec vivacité : « Je souscris très volontiers, parce que je me suis aperçu que les chrétiens qui lisent leur Bible, sont de meilleures gens « que ceux qui ne la lisent pas. »

Lorsque la société a été en proie à des bouleversements qui ont remué toutes les passions, les hommes ont pris le goût et l'habitude de multiplier les associations de toute tendance. Qu'elles se forment pour le bien et non pour le mal! sous les auspices de la parole de Dieu, et non pour des intérêts terrestres uniquement!

Celui qui a déclaré qu'un verre d'eau, donné en son nom, serait considéré comme lui ayant été offert à lui-même, n'aura-t-il pas des récompenses pour ceux qui ont soin de ne point laisser ignorer *aux hommes accablés sous le fardeau de la vie* (Matth., 11, 28), qu'il les appelle à lui, qu'il les conjure de venir chercher *le remède qu'il apporte à leurs maux, et le repos qu'il a préparé pour leurs âmes ;* qu'il appelle à lui tous les affligés, tous les fatigués, tous ceux qui ont demandé et demandent vainement à leur raison la solution de l'énigme du monde, à leur volonté l'énergie de la vertu dans la lutte avec les passions et le courage qui n'est point abattu par l'infortune, à leurs semblables la justice et la compassion, un traitement humain et fraternel. Soyons les organes de cet appel à tous les hommes de peine, conviés du haut de la croix libératrice à recevoir les secours spirituels après lesquels ils soupirent.

Vous ne résistez pas à l'aspect de la souffrance physique; vous vous imposez plutôt des privations, vous retranchez de vos jouissances pour venir au secours de la douleur corporelle; et vous n'auriez rien en réserve pour tarir la source des vices qui enveniment et centuplent le malheur, et pour ouvrir celle des eaux vives qui se répandent sur le désert du cœur et qui jaillissent dans la vie éternelle?

Si les dispensations de l'arbitre souverain vous ont fait naître dans un rang qui vous offre tous les moyens d'instruction religieuse et d'amélioration morale, ne devez-vous pas, en reconnaissance pour ce bienfait, verser sur vos frères, moins richement partagés, une partie des trésors qui vous ont été prodigués avec tant de munificence? N'est-il pas comme indiqué par votre position que vous leur facilitiez l'acquisition de ce volume de vérité et de miséricorde, qui les réconciliera avec les amères inégalités du sort; de ce volume qui enrichit l'indigence la plus dénuée, et anoblit les membres les plus humbles de la société, en leur montrant la couronne céleste promise à ceux qui auront combattu le bon combat?

Lorsque vous soulagez l'infortune, votre acte de bienfaisance a un objet déterminé, une sphère circonscrite dans des bornes que des chances diverses et une existence de courte durée resserrent incessamment. En distribuant le Code de justice et de charité, vous déposez un germe dont la croissance n'a pas de limites, et dont l'heureuse influence n'a d'autre mesure que l'éternité.

RÉFLEXIONS

Sur la clause de nos statuts; qui ne permet aux Sociétés bibliques de répandre que les versions des saintes Écritures reçues et en usage dans les églises. (Discours prononcé le 16 avril 1822.)

Messieurs,

Aux deux précédentes séances anniversaires de notre Société, j'ai eu l'honneur d'occuper votre attention religieuse de quelques réflexions sur le but que vous vous proposez, et sur les règles que vous avez cru devoir vous prescrire pour l'atteindre plus sûrement. Rapprochant quelques-uns des principaux traits qui donnent, pour ainsi dire, la même physionomie aux trois époques les plus marquantes de l'histoire du christianisme, j'ai d'abord cherché à prouver que, l'existence d'une direction supérieure et morale des affaires humaines étant admise, nous ne pouvons douter que leur suprême arbitre n'accorde sa protection à des vues si évidemment conformes à ses desseins; et, pour autant que leurs traces divines peuvent être démêlées par notre faible intelligence, je me flatte d'avoir établi que nous sommes conduits à voir nos projets, comme indiqués, garantis, sanctionnés par la marche générale de sa providence, telle que la dévoilent aux esprits religieusement attentifs les annales des peuples qui, plus avancés que les autres branches de la grande famille dans le développement intégral de notre nature, réclament le titre d'élite du genre humain, et sont, à bon droit, censés être à la fois les tuteurs et les représentants naturels de l'espèce tout entière.

Nous étant assurés de l'accord de ce que nous voulons

avec ce que veut l'arbitre de nos destinées, nous sommes appelés à redoubler et de zèle pour l'accomplissement de desseins si glorieux, et de circonspection dans le choix de nos moyens. Dignes d'un si noble but, ils doivent tendre, d'une part, à nous en rapprocher avec aussi peu de délais que permettront les obstacles à surmonter, et s'associer, de l'autre, à l'emploi de tous les ménagements que sollicitent les institutions sociales et qui seront compatibles avec les intérêts de la religion.

Arrêtant ensuite votre attention sur les principes fondamentaux adoptés, dans cette double intention, par les sociétés bibliques, j'ai tâché d'en montrer la sagesse et de les défendre contre les objections des amis aussi bien que des adversaires de la sainte cause que nous avons embrassée.

Et d'abord, lorsque, à la dernière séance annuelle de notre société, je fus admis à l'honneur de lui présenter quelques considérations assorties au but qu'elle se propose d'atteindre par la convocation solennelle des amis de la cause biblique, j'entrepris de justifier celle des dispositions de l'article premier de nos statuts qui nous impose l'obligation de répandre les saintes Écritures *sans notes ni commentaires.*

Invité à remplir la même honorable tâche aujourd'hui, j'aurais désiré pouvoir donner suite à ces essais apologétiques, accueillis avec tant d'indulgence, et soumettre à un examen plus attentif celle des dispositions de notre règlement qui nous prescrit de ne communiquer les saintes Écritures à nos co-religionnaires que *dans les versions reçues et en usage dans nos églises*, clause qui nous est commune avec toutes les Sociétés bibliques, et qui semble circonscrire, d'une manière préjudiciable, la sphère de leur activité, en les empêchant

d'appliquer quelques-uns des nombreux moyens que leur fournissent leur zèle et leur munificence, à l'utile travail du perfectionnement des traductions usuelles.

Mais le temps que vous voulez bien, Messieurs, consacrer à la solennité de ce jour a été employé à des objets de tout autre importance, sur lesquels il a été répandu un vif et touchant intérêt, par l'éloquence de l'illustre pair que nous sommes si heureux d'avoir pour guide et pour chef, par le rare talent d'un digne héritier de noms chers à la France, à la religion, aux lettres et à l'humanité; par un noble promoteur de toutes les entreprises utiles, un des plus fermes soutiens de notre institution, et par un membre respectable de cette Société généreuse dont la bienveillance a soutenu tous nos pas dans la carrière où elle a acquis tant de gloire et si bien mérité de la cause biblique. A cette heure avancée de notre séance [1], je ne puis me livrer à la considération des graves motifs qui ont dicté la disposition que je viens de citer; et je dois, pour m'acquitter de ma petite part des tributs que ne sauraient refuser à la solennité qui nous réunit, les sociétaires appelés à y concourir, je dois me borner, Messieurs, à vous offrir quelques réflexions, plus ou moins étroitement liées, soit aux intérêts généraux de la cause biblique, soit à la question spéciale que je n'ose discuter ni même entamer en règle, et sur laquelle il ne m'est permis de vous présenter que des idées purement accessoires et des observations bien superficielles sans doute, mais, par leur caractère un peu décousu, assurément moins importunes à l'attention déjà épuisée, que ne le serait un raisonnement suivi.

[1] Quelques parties de ce discours n'ont été lues qu'au Comité, et rétablies à l'impression par son ordre.

Voir les traductions de nos saints livres, par une fidélité d'interprétation, une clarté, une concision, une énergie d'expression progressivement croissantes, se rapprocher de plus en plus de leur divin original, est un désir si simple, le vœu d'y contribuer par une réunion d'efforts bien dirigés et de sacrifices faits avec discernement, paraît si naturellement inspiré à des associations qui les prodiguent au service du code sacré avec tant de zèle, et qui disposent de si puissants moyens d'encouragement, que la restriction qui les empêche de se livrer à un projet si attrayant, est, pour beaucoup de personnes éclairées, un objet à la fois d'étonnement et de regret.

Quel est l'ami de la religion, jaloux de voir les livres qui en sont la source et l'appui, accueillis avec respect et appréciés selon toute leur valeur, qui n'ait éprouvé un très pénible sentiment, lorsque des locutions devenues ignobles, des termes flétris par les révolutions du langage et par l'hypocrisie de mœurs inséparable d'une vieille civilisation, des tournures et des expressions surannées ou obscures, et conservées dans des traductions usitées, venaient troubler sa dévotion par des souvenirs discords, et surtout par la crainte qu'il n'en résultât de fâcheuses méprises ou des impressions nuisibles, et, dans l'esprit de lecteurs frivoles et mal disposés, un affaiblissement funeste de la vénération due à la parole de Dieu ? Et quel est l'homme instruit et sincèrement chrétien qui n'ait ressenti une peine plus vive encore, lorsque, dans les passages difficiles, ces traductions lui offraient une ancienne interprétation dont l'incrédulité s'était fait une arme, heureusement arrachée de ses mains par une explication plus récente et mieux motivée ?

Pourquoi les Sociétés bibliques ne comprendraient-elles pas au nombre de leurs devoirs celui de faire, dans les versions reçues, les changements exigés par les progrès de la langue et du goût? Pourquoi ne tâcheraient-elles pas d'en procurer aux peuples qui missent à leur portée le résultat de tant de recherches entreprises dans le dernier siècle pour éclaircir le texte et pour rectifier les versions de nos saints livres? En négligeant ce soin, en renonçant au projet salutaire de faire jouir les chrétiens auxquels tout accès aux trésors de la littérature biblique est fermé, de tant de découvertes précieuses, de tant d'heureuses combinaisons qui, en répandant un nouveau jour sur des passages mal compris, ont dissipé une partie des nuages amoncelés par l'ignorance, la présomption ou la mauvaise foi, ne se rendent-elles pas, en quelque sorte, complices des méprises, des erreurs, des doutes rongeurs et funestes qu'elles auraient pu concourir à détruire ou à prévenir, et dont elles auront prolongé la trop longue durée et l'influence pernicieuse?

Je ne pense pas avoir affaibli les arguments des personnes éclairées et pieuses qui désirent l'amélioration des traductions usuelles de la Bible. Je suis loin de nier les avantages que la religion retirerait de l'accomplissement de leurs souhaits. Je suis plus éloigné encore de méconnaître les excellentes intentions et le mérite distingué des auteurs de quelques versions nouvelles en langues vulgaires, ou de refuser à leurs travaux le juste tribut de gratitude et d'éloges qui leur est dû.

Quel parti serait-il possible d'en tirer pour l'utilité des églises et le perfectionnement de l'instruction religieuse? Il est vivement à désirer qu'une matière si ri-



che en considérations graves et délicates, occupe la pensée et la plume des amis de la religion qui réunissent beaucoup d'expérience à un vrai savoir. Pour traiter convenablement un sujet qui se présente sous des aspects si divers, il faudrait, à l'examen des qualités qu'il serait nécessaire de donner à une traduction digne de l'état actuel de la littérature et de la théologie, joindre la recherche des moyens de concilier ce qu'exigent les progrès de ces branches de connaissances avec les ménagements commandés par la longue habitude qui a rendu les anciennes versions chères aux fidèles de chaque communion, en associant indissolublement le réveil de sentiments précieux et de projets louables à un choix d'expressions, et souvent à un arrangement de mots, l'un et l'autre susceptibles d'améliorations incontestables.

Il y aurait en même temps à agiter une question, pour ainsi dire, préjudicielle. Une version est déjà une espèce de commentaire, puisqu'elle rend l'impression que le traducteur a reçue d'un livre, et qu'elle expose le sens qu'il attache à chaque passage, clair ou embarrassant. Plus il a été littéral, j'allais presque dire servile, plus il a calqué ses expressions sur celles de l'original, plus il a été truchement passif, intermédiaire impartial, et moins il sera commentateur, plus son travail sera propre à être répandu par les Sociétés bibliques sans qu'elles s'exposent à violer la loi qui leur interdit d'accompagner de commentaire les Bibles distribuées par leurs soins.

Ce danger (qu'on y réfléchisse), très réel à l'égard de traductions récentes, ou même des révisions de versions reçues, n'est aucunement rétroactif. Une traduction ancienne a subi l'épreuve du temps, des vrais

juges et de la conscience publique. Le maximum de ses erreurs est connu. Il n'y a plus, grâce au christianisme et à sa restauration au XVI[e] siècle, ni doctrine secrète, ni possession exclusive des moyens d'instruction ou de surveillance, encore moins défaut de critiques courageux et défiants, ou de sentinelles jalouses, soit parmi les amis désintéressés du bien, soit dans ces partis d'opposition politique et religieuse qui ont été les instruments d'un contrôle salutaire et des redresseurs de torts aussi bienfaisants qu'inconnus à l'antiquité.

On voit quelle séries de questions importantes se présente à celui qui voudrait traiter le fond du sujet que j'ai signalé aux amis de la cause biblique: c'est assez dire que je ne puis l'aborder aujourd'hui.

Le seul objet que j'aie en vue dans ce moment, c'est de tâcher d'adoucir les regrets des amis d'une révision radicale, d'une réforme ou d'une refonte totale des traductions accréditées [1]. Affligés d'en voir encore de si imparfaites entre les mains du peuple, ils se plaignent de ce que l'accomplissement de leur vœu semble retardé, ou plutôt indéfiniment ajourné, par l'espèce de sanction renouvelée que les Sociétés bibliques sont, par de sages et puissants motifs, appelées à donner aux

[1] Voici en quels termes MM. *J. Schulthess* et *J. Gaspard d'Orelli*, deux théologiens distingués et célèbres professeurs de l'académie de Zurich, se sont tout récemment exprimés, page 183 d'un écrit en allemand, intitulé: *Rationalisme et Supranaturalisme* (Zurich, 1822, in-8°). « L'objection la mieux fondée que nous ayons entendu faire « contre la Société biblique, est que, par ses opérations, il s'élève un « obstacle invincible à la confection et à l'introduction dans les « églises d'une traduction qui réponde aux progrès et à l'état actuel « de la science. » Voyez aussi les réflexions de M. *Abauzit* sur ce sujet. (*Expedience of publishing improved versions of the Bible.* London, 1817.)

anciennes versions. Je souhaiterais diminuer le chagrin que ce résultat cause aux amis du perfectionnement des versions usuelles, en rendant, si je puis, les anciennes traductions plus respectables à leurs yeux, ou leurs défauts au moins plus supportables; et, comme les réflexions que j'ai à leur soumettre dans cette intention, se rattachent à des vues générales et d'un ordre assez élevé pour répandre un intérêt véritablement religieux et mieux adapté à la solennité de ce jour sur une question épineuse et en elle-même un peu aride, j'ose me flatter qu'on me pardonnera de l'avoir plutôt éludée et tournée, pour ainsi dire, qu'approfondie avec soin et régulièrement traitée.

Je ne parlerai donc, ni des effets salutaires qui sont résultés de la loi restrictive imposée aux Sociétés bibliques par leur sage règlement, ni des graves inconvénients qui viendraient bientôt plus que balancer les avantages que paraîtrait d'abord promettre le partage de leurs soins entre la distribution de Bibles en usage depuis longtemps et le perfectionnement des traductions les plus répandues.

Pour le moment, il suffira d'indiquer en peu de mots un seul de ces inconvénients. Si les Sociétés bibliques contribuaient par des encouragements à la publication de nouvelles versions de la Bible, destinées à l'usage de peuples chrétiens qui en possèdent déjà d'approuvées en langues vulgaires, ou, si elles dispensaient à ces peuples d'anciennes traductions modifiées de l'aveu de ces Sociétés et par leur coopération, on pourrait, avec quelque apparence de raison, les soupçonner de prosélytisme sectaire et croire fondé le reproche qui leur a été fait tout récemment. Elles s'exposeraient surtout (et ce serait sans aucun doute la méprise qui

les affecterait le plus péniblement) à voir méconnue ou entièrement dénaturée une des plus grandes et des plus généreuses vues qui aient été présentes à leurs fondateurs, et dont le succès serait une des plus douces récompenses de leurs travaux; l'intention vraiment évangélique, de former autour du code des révélations divines l'auguste, la touchante, la sainte alliance de tous les chrétiens, qui, sous des dénominations, des bannières, des formes de culte diverses, adorent le même Dieu et le même Sauveur. Mais, comme abjurant toute arrière-pensée, tout autre vœu que celui d'appeler sur tous les hommes, sans distinction de croyance, l'action de la grâce divine par l'entremise des saintes Écritures, elles ont pris, et qu'elles remplissent avec scrupule, l'engagement de n'offrir aux fidèles de chaque communion chrétienne, que les traductions qui ont depuis longtemps reçu la sanction de leurs chefs spirituels; le reproche de prosélytisme, adressé aux Sociétés bibliques, retombe sur la parole de Dieu elle-même, assez puissante pour se défendre contre des adversaires qui se plaisent à mettre ses nobles propagateurs en parallèle avec les ennemis les plus méprisables de l'ordre politique et moral[1].

[1] Voici ce qu'on lit dans un pamphlet intitulé : *Réflexions préjudicielles sur la pétition du sieur Loveday*, par M. de Bonald, député de l'Aveyron. Paris, 1822, pages 9 et 10.

« Certes il n'y a jamais eu de prosélytisme plus ardent que celui « des philosophes du dernier siècle, où l'on faisait, d'après les con- « seils de Voltaire, des livres impies, à six sous, pour les cuisiniè- « res. Que n'ont pas fait les révolutionnaires de toutes les époques? « que ne font-ils pas encore pour répandre leur doctrine? Ils y ont « tout employé, depuis la guillotine jusqu'aux chansons; et la grande « entreprise *biblique* qui court le monde est du prosélytisme le plus « étendu, si l'on n'aime mieux y voir une adroite spéculation de « commerce. »



Mais détournons les yeux de rapprochements plus ridicules encore qu'abominables, et portons-les sur des images qui, au lieu d'exciter l'indignation ou la pitié, élèvent l'âme vers le père des lumières et l'auteur de toute grâce excellente; reposons nos regards sur ces vrais disciples de Jésus qui ne pouvaient avoir assez de cohéritiers des grâces, assez de copartageants des biens de la nouvelle alliance, sur ces premiers organes de la parole de vie dans les idiomes de l'Europe moderne, qui, ayant éprouvé eux-mêmes son influence céleste et les douceurs ineffables qu'elle verse dans l'âme ouverte à son action par le sentiment profond de notre néant, ont été tourmentés du besoin de voir tous les hommes en possession de ce secours inestimable et à portée d'en ressentir l'efficace divine. Quittons, pour nous pénétrer de leur grande image et de leurs immortels bienfaits, toute la génération contemporaine, bien qu'elle offre aux siècles à venir de dignes émules de nos premiers dispensateurs des saints livres en langues vulgaires, ces fondateurs de l'admirable institution biblique qui fera, n'en doutez pas, un des plus beaux titres de notre âge à la reconnaissance de la postérité. Que nos yeux se tournent vers les restaurateurs de l'autorité du code divin! Afin de mieux apprécier les motifs et le prix des services qu'ils nous ont rendus, que notre pensée se reporte tout entière, et s'arrête, sans partage, sur la vie et les sentiments de ces interprètes des auteurs sacrés auxquels les peuples de l'Europe, débarrassés des langes de la superstition et rendus au jour doux et pur de l'Évangile, doivent l'inappréciable bien de lire l'Écriture dans leurs langues maternelles.

Inspirés par cette charité sans laquelle tout est froid, tout est mort, rien n'a de valeur réelle dans les cieux

et sur la terre, animés de ce zèle que ne lasse aucun mécompte, aucune opposition, aucune injustice, parce qu'il n'a pas été allumé aux torches des passions humaines, ni à la flamme livide de l'ambition littéraire, les auteurs de nos premières traductions en langues indigènes se livrèrent à un travail immense et difficile, par des motifs qui me semblent lui donner sur celui de la plupart de leurs successeurs, quoique souvent plus instruits et plus habiles, un avantage décisif, et lui assurer une supériorité aussi bienfaisante qu'indestructible.

Mais ici, Messieurs, et dans le but de nous aider à déterminer, avec plus de justesse, le mérite comparatif des traducteurs bibliques d'époques diverses et de différentes situations morales, je dois vous demander la permission de rappeler à votre souvenir une expérience que chacun de vous a, indubitablement, eu plus d'une occasion de faire et de vérifier.

Pour l'intensité et l'effet propice des impressions que l'âme reçoit de la lecture d'un livre destiné à ne lui procurer que des jouissances littéraires, à éclairer l'esprit, à accroître la somme de nos connaissances ou à remplir le cœur d'émotions vives, il est indifférent que le poëte, l'historien, le moraliste même qui s'adresse à nous, ait été estimable ou digne de mépris, fidèle à sa doctrine ou violateur des principes qu'il a professés. Mais, pour les écrits dont nous faisons les compagnons de notre vie, qui sont notre nourriture habituelle, qui doivent nous servir de guides et de consolateurs, nous aimons à apprendre, nous gagnons à savoir, que la conduite de leurs auteurs a été en parfait accord avec leurs ouvrages; et s'ils ont scellé leur conviction de leur sang, s'ils ont fait éclater un attachement iné-



branlable aux vérités qu'ils enseignaient, leur image s'unira à leurs écrits pour augmenter leur influcnee sur nos cœurs.

Les plus touchantes exhortations de philosophes et d'orateurs qui ont succombé aux passions dans les moments d'épreuve et plus souvent écouté la voix de l'intérêt personnel que suivi les inspirations de la vertu; les plus éloquentes pages d'écrivains livrés aux études paisibles, aux douces occupations d'une vie qui n'a été agitée par aucune grande adversité, ou dont la gloire a été ternie par des actes de faiblesse, l'honneur souillé par le souffle impur de l'égoïsme et de la volupté, ces discours, ces écrits, quelque ravissants qu'ils soient, peuvent-ils, pour l'efficace morale, soutenir la comparaison avec les paroles qui nous sont adressées par des hommes dont le caractère et la constance dans le dévouement au bien sont sortis brillants de force et de pureté du creuset d'une mort héroïque, ou d'entreprises vastes et difficiles, d'obstacles surmontés par une noble persévérance et de périls bravés sans témérité, mais avec le courage qu'inspire l'amour de Dieu et du prochain?

Les plus admirables élévations du divin Platon vers le beau idéal et le type de la perfection morale, les plus magnifiques strophes des odes d'Horace, les plus brillantes phrases de Sénèque pâlissent auprès des lignes célestes où la charité est célébrée par ce vainqueur de l'empire du mensonge, par ce triomphateur de l'Olympe, par cet apôtre des Gentils, que la charité conduisit elle-même, de conquête en conquête et de souffrance en souffrance, jusque dans le palais des Césars, jusques aux palmes du martyre où l'attendait, avec ses joies ineffables, le rémunérateur du bon combat. La mort de Jean Huss, le regard de tendre pitié

jeté par son disciple, par Jérôme de Prague, sur la malheureuse femme qui, au moment de son supplice, apporta du bois pour animer le feu vengeur de l'hérésie, tous les traits d'un héroïsme calme et religieux, sont des interprètes plus fidèles, de plus habiles défenseurs de la foi chrétienne que tout le savoir de Grotius, toute la sagacité de Locke, et tout le génie de Bacon et de Leibnitz.

Je ne crains pas qu'on m'objecte que mon observation ne s'applique qu'aux productions originales, et qu'elle ne saurait fournir de mesure pour établir la comparaison de traducteurs, auxquels on n'a, pour s'assurer qu'ils reproduiront les traits de leurs modèles, aucun intérêt à demander d'autres qualités que la connaissance des deux langues et le talent joint à la loyauté littéraire.

Il est évident que les traducteurs de la parole de Dieu appartiennent à une tout autre classe que ceux de livres qui ne sont point, au même degré, les arbitres de nos opinions et de notre destinée. Lorsqu'il m'est démontré que l'auteur d'une version dans laquelle je cherche le reflet de la lumière céleste et les accents de l'amour divin, a été lui-même plein de vénération pour l'original qu'il s'efforçait de rendre, pénétré de la conviction qu'il tenait en main le texte authentique des révélations, et, par une abnégation de tout intérêt terrestre, élevé au-dessus de tout calcul d'ambition ou d'amour-propre doctrinal, il me semble qu'avec plus de confiance dans sa fidélité et plus de gages de sécurité à l'égard de son éloignement de toute vue mondaine, je serai, nécessairement, mieux disposé à m'abandonner aux salutaires impressions qu'il aura tâché de reproduire, et que je croirai transmises loyalement.

A Dieu ne plaise que je veuille déprécier les travaux de tant de théologiens savants et pieux, qui ont éprouvé le besoin et fait plus d'un heureux essai de fondre dans de nouvelles traductions, écrites d'un style noble et pur, les éclaircissements les plus importants et les plus généralement accueillis depuis la mise au jour des versions antérieures aux commencements du dernier siècle. Je suis prêt, j'aime à le répéter, à rendre justice à leurs intentions et hommage aux progrès qu'ils ont fait faire à l'intelligence de plusieurs parties du texte sacré; mais je leur demanderai à eux-mêmes, s'ils n'ont pas eu pour concurrents, si une mode philosophique, si l'entraînement d'opinions dominantes, ne leur a pas donné pour rivaux un trop grand nombre d'interprètes animés de motifs moins purs. Je leur demanderai; en comptant d'avance sur leur pleine approbation, si nos jours n'ont pas vu paraître une foule de traductions, qui étaient de véritables travestissements des saintes Écritures, pleines d'innovations aussi hardies que légèrement adoptées sur des combinaisons hasardées et sur de vaines conjectures, en un mot, la plupart le fruit d'une industrie purement littéraire, trahissant plutôt les prétentions de la vanité et les veilles de l'écrivain, le désir de flatter l'oreille, de captiver les suffrages des gens du monde et de satisfaire leur curiosité, que les sentiments d'une âme pénétrée d'une conviction vive, embrasée du feu de la charité, et brûlant de raconter les merveilles du gouvernement divin.

J'oserai aller plus loin, avec la certitude d'obtenir l'assentiment de nos plus estimables traducteurs modernes; je leur demanderai s'ils sont bien sûrs d'avoir échappé à cette atmosphère morale dans laquelle nous avons tous vécu, qui nous a comme enveloppés de son

nuage glaçant, et dont l'épaisseur dérobait à notre vue, non seulement *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde,* mais aussi le vrai Dieu et celui qu'il a envoyé. Le bruit des leviers et des poulies qui, à nos yeux, composaient ce bel univers, empêchait d'arriver jusqu'à nous les accents partis d'une région plus élevée et d'entendre la voix intérieure, qui nous annonce l'incarnation d'un ordre moral en nous et qui promulgue son impérissable durée.

Nous ne comprenions plus même Platon, encore moins Pascal et Malebranche; c'était à nos yeux des rêveurs absurdes ou atrabilaires; comment n'aurions-nous pas réduit à nos petites dimensions les messagers du Très-Haut? C'est assez dire que nous les avions étendus sur le lit de Procruste de nos petits traités de philosophie et d'histoire. Le penchant pour la généralisation des faits d'observation extérieure, les procédés employés à leur investigation avec un brillant succès et les théories spécieuses qui en découlaient, envahirent progressivement tout le terrain des sciences morales; et l'entendement, qui en usurpait l'empire sous le masque de la raison, appliqua des principes d'origine purement corporelle à une législation entièrement hétérogène aux phénomènes de l'esprit humain et aux actes mêmes de la liberté. Faisant, sur le domaine de la pensée et des croyances, prévaloir le besoin de tout ramener à un enchaînement de causes sensibles, et fortifiant, dans l'ordre moral, l'habitude de prendre l'intensité et le nombre des jouissances grossières ou intellectuelles pour la mesure du bien et celle du prix de la vie, cette philosophie, déjà fort puissante par ses victoires sur l'ignorance et la superstition, devint plus séduisante encore en paraissant donner au besoin et à

l'habitude que nous venons de signaler, l'autorité de lois immuables et la sanction des sciences les plus admirées. Le matérialisme, le sensualisme universel qui résulta de la direction imprimée aux esprits par cette tendance générale et des travaux du savant, et des compositions littéraires, et des méditations du moraliste, s'était emparé avec d'autant plus de force de notre conception, de nos sentiments, il faussait toutes les opérations de nos facultés d'autant plus inévitablement, qu'il était à la fois le législateur et l'ouvrage d'une société pourrie, instruite et dirigée par des chefs d'opinion qui flattaient ses vices et qui détournèrent au profit de penchants corrompus et de systèmes corrupteurs, et les conquêtes du génie, et l'accroissement des ressources, la multiplication des jouissances et le perfectionnement des institutions sociales. Éblouis par les immortelles découvertes des Newton et des Leibnitz, ces guides, aussi influents qu'aveugles, ces présomptueux tuteurs des classes lettrées, et, à leur exemple, ces classes elles-mêmes, s'obstinèrent à fermer les yeux à la lumière qui met à découvert un tout autre aspect des affaires humaines; tandis que ces grands génies qui avaient créé les sciences physiques, et imprimé une nouvelle direction à la pensée de l'homme, fort éloignés de méconnaître la moitié prééminente de sa nature, mais disposés avec une déférence, à la fois humble et motivée, à abandonner à la morale religieuse le domaine et les lois d'un autre ordre d'existence, étaient des observateurs trop clairvoyants et trop calmes, pour nier la réalité de cet ordre de choses supérieur, ou pour en contester la primauté sur le monde visible, seul soumis à leurs expériences et à leurs calculs.

Dans cette atmosphère mortifère, où régnait un entendement superbe, usurpateur aussi présomptueux qu'ignare des droits de la raison et de la conscience, nous avions appris à rougir des expressions textuelles de l'Évangile, à éviter l'usage explicite et franc de ces termes bibliques, vraies paroles de vie qui, nous retraçant énergiquement, nous dévoilant sans détour notre misère profonde et la nécessité de recourir à l'assistance divine pour l'œuvre de notre conversion, sont les véritables cris de guerre du chrétien, dans son combat à mort avec les puissances liguées contre sa délivrance morale.

Sous divers prétextes, pour donner, disait-on, au sens plus de clarté, pour réduire de prétendues figures orientales à leur valeur intrinsèque, et les dépouiller d'accessoires oiseux, les mots de *chair et d'esprit, de lumières et de ténèbres, de fils de Dieu et d'enfants de ce monde, de péché, de vieil homme, de régénération* et tant d'autres mots de l'Écriture, qu'il serait trop long d'énumérer, leurs oppositions aussi instructives que tranchantes, ont été tantôt énervés et détournés de leur acception légitime, tantôt mis totalement en oubli par le matérialisme, dont les opinions ont prévalu dans le dernier siècle et obstrué toutes les avenues, envahi tous les domaines de la pensée. Les écrivains les plus admirés, des moralistes d'ailleurs animés de nobles sentiments, que dis-je? les théologiens ambitieux de réputation philosophique, en avaient presque honte; et ces expressions, qui sont les termes techniques de la doctrine du salut, et qui révèlent les mystères de l'existence humaine, sacrifiées aux expressions de l'antiquité profane, avaient commencé de disparaître même de quelques traductions de la parole divine, d'être bannies de plus d'un

livre de piété en vogue, et allaient tomber en désuétude, si le retour aux versions plus littérales ne les eût pas remis en usage et en honneur.

Je le demande itérativement aux hommes sincères et versés dans l'histoire du mouvement des opinions religieuses et des modes philosophiques du dernier siècle : qui ne s'est pas laissé séduire par des considérations pusillanimes à user de ménagements inexcusables, à épargner aux oreilles dédaigneuses des enfants de ce monde les mots d'ordre de la cité de Dieu, ces mots qui nous excitent à veiller sur nous-mêmes et à nous mettre mutuellement en garde contre les surprises funestes de l'ennemi? Qui n'a pas cru devoir emmieller les bords du vase qui contient le breuvage amer de la vie? Et des théologiens d'un fort bon esprit, des auteurs religieux animés des meilleures intentions n'ont-ils pas hésité, plus souvent qu'il n'était besoin, à parler le langage des saints livres? Enfin des traducteurs modernes, fort estimables, n'ont-ils pas, plus d'une fois, quoique peut-être involontairement et sans se rendre un compte net des motifs de leur circonspection, éludé ou masqué et adouci les termes les plus expressifs et les doctrines vitales de l'Évangile?

Telle n'était point la situation, tel n'était pas le besoin de nos anciens traducteurs. Leur travail respire, exhale, pour ainsi dire, cette vie spirituelle qui les animait, et la communique à l'âme du lecteur en y excitant des mouvements et des affections en accord avec les leurs.

Sans vanité d'auteur, sans but personnel à poursuivre, sans intérêts particuliers à soigner, et dignes représentants de ces profonds sentiments religieux que l'Écriture doit réveiller, vivifier en nous, ils bornent

toute leur ambition à être, avec candeur et loyauté, les interprètes fidèles des historiens du royaume des cieux. Quelques-uns, appelés à défendre leur croyance au péril de leurs jours, et, à chaque instant de leur carrière terrestre, prêts à aller, dans une autre demeure, rendre compte de leur foi; un plus grand nombre, exercé au combat avec les adversaires de la doctrine à laquelle ils s'étaient dévoués parce qu'ils la trouvaient évidemment exposée dans les révélations écrites; tous avaient une foi pleine de charité et d'énergie, fortifiée par une lutte courageuse avec la perversité, et féconde en efforts pour la délivrance des hommes de l'esclavage du vice et des ténèbres spirituelles. C'est par ce pur motif de charité, dans l'unique but de sauver des frères et de leur mettre à la main les armes qui pouvaient seules leur assurer la victoire sur le monde et la chair, qu'ils se consacrèrent à l'entreprise très laborieuse de traduire dans des idiomes pauvres et incultes les écrits nombreux et dissemblables que renferme le Code sacré.

Ils se livraient au travail de rendre accessibles au peuple les documents de la foi parce qu'ils avaient la foi, les oracles de Dieu parce qu'ils les croyaient de Dieu; ils croyaient parce qu'ils aimaient, ils aimaient parce qu'ils rendaient amour pour amour à celui qui nous a aimés le premier. Vivre pour aimer, espérer un avenir sans terme pour continuer d'aimer sans fin, était non seulement la puissance motrice de leur âme, le principe de leurs actions, le guide sûr qui dirigeait leur conduite, mais c'était aussi pour eux la racine de l'arbre de la science et le régulateur de leurs travaux bibliques.

Ne résistant pas à l'appel de celui qui, pour les ramener à lui, n'avait pas épargné son propre fils, ils

s'étaient jetés, sans réserve, dans ces bras de miséricorde qui, ouverts pour recevoir tout ce qui est perdu, invitent du haut de la croix où ils sont étendus, pour les serrer dans les étreintes d'un amour ineffable, tous les enfants de la perdition et du repentir, même ceux qui les ont cloués sur le bois infâme. Pour ces hommes la religion du Christ n'était point une simple doctrine, une théorie belle et plausible, utile à enseigner, propre à servir de base à l'instruction; c'était la croyance en un amour infini qui, en créant et gouvernant toutes choses, n'a eu d'autre but que celui d'allumer, de multiplier les foyers de cette affection céleste, et qui s'est incarné pour tirer d'un funeste sommeil nos facultés aimantes, pour réchauffer nos cœurs glacés, en frappant notre sensibilité par un spectacle auguste, complément de celui de la nature; pour revêtir de formes sensibles, pour nous rendre manifeste et comme palpable cette charité qui est la vie de l'âme et la clef du mystère des existences, pour nous la montrer en action visible aux yeux mortels, à portée de l'intelligence commune, capable d'émouvoir des âmes assoupies; en un mot, pour révéler en chair l'amour divin, essence de l'être des êtres, source, loi et but de l'univers.

Dans ces siècles dont l'atmosphère morale différait tant de celle du nôtre; dans ces siècles d'une foi inébranlable et agissante, d'une piété ardente et vive, tous les efforts des hommes qui aspirèrent à rendre à la religion sa pureté et son empire, tendaient en même temps à rendre leur influence légitime aux livres qui en sont les documents authentiques et qui inspirent de si nobles sentiments.

Il ne faut jamais perdre de vue que prêcher l'Évangile et traduire les saintes Écritures, ramener la reli-

gion à sa forme et à son efficace primitives, en dépit des puissances de ce monde, et mettre la génération contemporaine en état de juger par ses propres yeux, si la réformation méritait le nom d'une véritable restauration du christianisme, a été une seule et même chose pour les auteurs de cette double et glorieuse entreprise.

Leur position, assez ressemblante à celle des premiers apôtres de l'Évangile, leur rendait à la fois plus intelligibles et plus intéressants, plus présents et plus chers, identifiait davantage avec toutes leurs émotions et leurs opinions personnelles, les doctrines, les desseins, les espérances des écrivains sacrés.

Maintenant, je le demande; le dévouement à la vérité reconnue, la piété fervente, la persévérance dans les grandes entreprises au milieu des dangers et des persécutions; qui saurait exprimer ces sentiments à l'égal, ou du moins avec l'ascendant moral, de nos glorieux réformateurs, et de ces touchantes victimes de la foi, qui, aux temps de la révocation de l'édit de Nantes, préférèrent l'exil et la pauvreté, la mort même, à l'abandon du culte de leurs pères?

Jamais le prophète-roi n'eut un meilleur interprète que *Luther*. Le style de sa version, plein d'onction et de force, respire l'enthousiasme et l'intrépidité du héros qui se présenta à la diète de Worms malgré le sort infortuné de Jean Huss. Les travaux des martyrs qui, dans le même siècle, montèrent sur le bûcher comme sur l'autel du Dieu vivant, où la barrière qui les séparait encore de leur divin maître, allait être détruite par les flammes, les travaux de *Cranmer* et de *Tyndale*, ceux des proscrits de la sanguinaire Marie, de *Coverdale*, de *Whittingham, Gilbie*, ont jeté les premiers fon-



dements de cette admirable traduction, peut-être la plus digne de la majesté des Écritures, qui reçut les derniers soins de la piété et du savoir britanniques sous Jacques I, et qui, par une dispensation merveilleuse de la Providence, est destinée à former, dans une longue suite de siècles, la base de l'instruction morale et religieuse, non seulement des habitants de l'île dispensatrice des institutions vraiment sociales, mais encore de ceux des vastes continents, placés aux extrémités opposées du globe, qui lui doivent les bienfaits de la civilisation et la religion du Christ [1].

Toutefois, nous n'avons pas à leur porter trop d'envie. Nos versions françaises, les plus généralement accueillies, doivent leur première origine à Lefèvre d'Étaples, leurs bases et leurs linéaments à Olivetan, parent de Jean Calvin, et leur perfectionnement à ce grand homme lui-même, à Théodore de Bèze et à une suite de théologiens aussi consciencieux qu'instruits, aussi étrangers à toute vue d'intérêt, de gloire ou d'opinion individuelle, qu'animés de zèle pour la propagation de la foi. Si elles n'ont pas toute la couleur antique et l'originalité des traductions usitées dans les églises protestantes du Nord, si, dans les modifications qu'elles ont subies, elles ont suivi un peu plus les changements opérés dans les formes du langage, et les progrès de sa culture littéraire, elles ont néanmoins conservé heureusement beaucoup de cette absence de recherche, de cette simplicité de tournure et de cette naïveté d'expression qui appartiennent au texte original, et qui conviennent si bien à la capacité de tous les âges et de toutes les classes de fidèles.

[1] L'Amérique du nord, la Nouvelle-Hollande, etc.

Ah! ne leur ôtons pas ce qu'elles gardent encore de cette allure franche et de cette candeur ingénue qui font le charme et le prix des écrivains sacrés et allient à la fraîcheur du jeune âge des peuples une gravité sentencieuse, une brièveté législatrice, qui sont si dignes des interprètes du Très-Haut. Indépendamment des sentiments de piété et de conviction profonde que respirent les anciens traducteurs et qui rendent leur foi si communicative, ils disposaient, pour s'acquitter moins imparfaitement de leur tâche, d'un instrument qui nous est échappé sans retour.

Nos diverses littératures n'étaient pas formées : les langues sans caractère prononcé, sans être soumises encore aux lois positives d'un goût arrêté, sans porter l'empreinte de la direction donnée depuis aux études et aux travaux des gens de lettres, étaient infiniment plus souples. Les tours, les mots, non encore resserrés dans les limites qui furent ensuite déterminées pour qu'ils désignassent invariablement des notions et des objets d'une nature de plus en plus spéciale, avaient quelque chose de vague, et offraient aux tableaux variés de l'Écriture, aux contours incertains et vaporeux d'une perspective lointaine, de mœurs antiques et d'images grandioses, des cadres plus vastes et surtout mieux assortis aux idées du sublime et de l'infini, que ne présentent des langues fixées, dont les expressions, réduites à une sphère d'acceptions plus étroite et comme géométriquement circonscrite dans des bornes précises, ont moins de latitude et sont assujetties à un emploi sévèrement réglé.

Dans cet état du langage, les idiomes plus flexibles devaient se plier plus aisément à l'imitation des divers genres de style, de diction, de mouvements de l'esprit



et de l'âme des auteurs sacrés. Les traductions du code qui renferme leurs ouvrages, entreprises à l'époque de l'enfance des langues et de l'aurore de leurs littératures ont évidemment des qualités mieux adaptées au but de la Providence qui, en se servant, pour l'enseignement des voies du salut, d'organes si différents, d'écrivains d'âge, de marche, d'images, de manière si divers, a ménagé aux esprits et aux caractères de toute trempe, à chacun un interprète des lois divines plus particulièrement approprié à son état moral et à ses besoins.

On a dit qu'Homère, Platon, Plutarque, ne sauraient être rendus, avec quelque fidélité, dans une langue arrêtée et comme cristallisée dans ces formes, désormais immuables, qui lui ont été imposées, soit par un goût éclairé, soit par la tyrannie d'usages constants et de caprices traditionnels. Et cependant, quelle différence! Nos langues, nos littératures, dans l'Europe romane surtout, ont été formées sur les modèles de l'antiquité classique, et sont assurément bien plus propres à réfléchir son image qu'à reproduire celles de Jéhovah et du divin fils de Marie. Elles sont façonnées à redire ce qui nous a été légué par des peuples étrangers à la vraie religion et à la céleste doctrine qui est venue révéler l'âme à elle-même. Nos idiomes expriment des opinions et des maximes qui ne sont pas à nous, qui sont hors de nous, qui ne devraient plus séjourner dans les âmes rachetées à un grand prix. Il est bon, il est salutaire de leur opposer, de leur donner pour contrepoids, si j'ose dire, les formes du langage dans lequel la doctrine de la vie a été apportée dans les régions de la mort. L'âme ne dépose dans les mots et les tournures de la langue que les facultés, les sentiments et les idées qu'elle porte et reconnaît en elle-même.

Nous n'avons appris à nous connaître que par la révélation. C'est elle qui nous a aidés à démêler ce qui, en nous, appartient à un ordre de choses moral et impérissable, et à le distinguer de ce qui est impur, changeant et abject.

On n'aurait pas compris le sens et la tendance des réflexions que j'ai plutôt indiquées que développées, si on en inférait que, dans le point de vue où je me suis placé, il faudrait considérer des traductions de la Bible faites à neuf, comme des entreprises qui ne peuvent se former avec quelque espérance de succès, et qu'en donnant à mes principes une application rigoureuse, ils tendraient à décréditer d'avance tout essai de version nouvelle qui serait tenté de nos jours. Mais je ne pense pas que mes observations conduisent à ce résultat.

D'abord, je ne parle que des nations qui ont une langue et une littérature déjà anciennes, et je les félicite d'être presque toutes en possession de traductions de la Bible qui remontent à la première époque de leur littérature, à des temps où il régnait encore simplicité dans les mœurs, franchise dans l'expression et naïveté dans les tournures du langage.

Je crois que c'est un vrai bonheur pour ces nations, et j'applaudis à la sagesse de nos statuts : je ne puis que nous féliciter de les voir consacrer l'usage de versions dont le fond, les traits essentiels, toute la physionomie, datent d'un temps où nos langues n'étaient pas entièrement fixées, ni le goût arrêté, ni le règne exclusif de l'antiquité classique établi dans tout le domaine de la littérature. Ces versions se présentent d'ailleurs à nous accompagnées des souvenirs de l'enfance, comme du cortége d'un char triomphal, environnées de tout le bien qui s'est attaché à leur usage dans le

cours de la vie, d'une foule de bonnes pensées, de maximes préservatrices, de consolations éprouvées, de salutaires émotions et de résolutions généreuses.

Mais je ne bénis pas moins les nobles efforts qui tendent à proclamer *la bonne nouvelle* et à faire retentir la voix de ses divins messagers dans les pays où elle n'a point encore pénétré, et par l'organe de langues qui n'ont été jusqu'à ce jour que les interprètes des plaisirs fugitifs, du vice et de la douleur. Je reconnais dans les Martyn, les Carey, les Ward, les Marshman, les Milne, les Morrison, les Lee, auxquels nous sommes fiers de pouvoir ajouter le nom d'un de nos collègues les plus chéris et les plus honorés; je reconnais, dis-je, dans ces savants traducteurs de l'Écriture en idiomes jusqu'ici étrangers à la littérature biblique, une ardeur, une piété et même pour ceux d'entre eux qui remplissent leur glorieuse tâche au milieu des ennemis ou des contempteurs du nom chrétien, une position comparable à celle que nous retrouvons dans les premiers prédicateurs et dans les restaurateurs de notre foi. Je ne pourrais, sans blesser toutes les convenances et sans porter atteinte à ce qui est dû à des contemporains aussi modestes que savants et zélés, m'étendre sur les nombreux points de comparaison qui nous offriraient les gages d'un plein succès de leurs pieux travaux. Je me borne à faire remarquer un nouveau trait dans le tableau historique de cette éducation religieuse du genre humain, qui est si intimement liée à la dissémination et à l'usage de nos livres sacrés.

Voyez, dans un pays central au point de contact des deux plus remarquables races de notre espèce, les archives de son gouvernement moral et les titres de nos droits paraître dans un recueil de livres qui, pensés en

hébreu, traduits littéralement en grec, soit par les auteurs eux-mêmes, soit par leurs compatriotes juifs, et, pareillement à l'isthme qui joint l'Égypte à la Palestine, appartenant à l'Asie par les tournures et les idées, à l'Europe par le matériel du langage et de l'écriture, préparent l'union spirituelle de la race arabe ou araméenne avec les habitants des contrées de l'Occident; de même que la doctrine, qui est contenue dans ces écrits, satisfaisait également les divers genres de besoins de l'âme, développés dans deux directions différentes chez les peuples civilisés de l'antiquité, dans ceux de l'Asie le penchant pour l'enthousiasme religieux et pour la contemplation mystique ; chez les élèves des institutions helléniques, l'essor d'une spéculation subtile et hardie, unie à l'action d'une belle imagination et d'une vive sensibilité. Voyez le sort de ces livres à l'Occident, et comment celui qui a fait ce précieux don à l'humanité veille à ce que leur caractère grand et pur ne soit point altéré par l'alliage d'éléments hétérogènes et dégradé par de frivoles ornements. Conservé intact dans toutes les versions accréditées, il se présente à Athènes et à Rome avec un air d'étrangeté sublime, mais dans toute sa noblesse et dans toute sa simplicité.

Echappées aux parures symétriques, aux liaisons tourmentées de la période isocratique, comme aux embellissements parasites de la phrase cicéronienne, aux formes dubitatives de l'école de Socrate, comme aux grâces ambitieuses et à la politesse recherchée du langage qui, dans Josèphe, écrivain d'une élégance parfaitement attique, travestit si mesquinement les faits merveilleux et les imposantes images, empruntés aux historiens sacrés; voyez les saintes Écritures accompagnées de leurs deux interprètes timorés, des sep-

tante et de la vulgate, après avoir traversé les siècles corrompus et barbares, les âges de raffinement et d'ignorance, arriver à celui de notre heureuse réformation, où, accueillies par la foi et le savoir, elles sont reproduites avec un religieux respect pour la lettre et le sens, pour le fond et la forme, dans des idiomes jeunes et vigoureux, prêts à recevoir, sans roideur et sans dédain, la fidèle empreinte des moindres traits du volume sacré. Quelles que soient désormais les phases du goût et des études littéraires, ni la décadence de l'un, ni la fausse direction des autres ne nous enlèveront jamais ces traductions exactes et presque littérales, qui sont le fruit de la piété du siècle de la réformation et de sa vénération pour les saintes Écritures. Voilà donc les nations chrétiennes de l'Europe et de l'Amérique en possession de versions qui n'ont point dénaturé le texte original, qui lui conserveront sa physionomie native auprès de la postérité, et qui, dans l'oubli même des idiomes primitifs, transmettraient ses véritables traits à nos derniers neveux.

Les langues, les mœurs et les institutions de l'Asie ont tant d'analogie avec celles qui étaient familières aux écrivains sacrés, que l'entreprise de mettre le code des révélations à la portée de son immense population devait, à toutes les époques, offrir moins de difficultés, et, dans des conjonctures propices, une grande probabilité de succès. Trop longtemps la destination des saintes Écritures a été, pour ainsi dire, frustrée dans la partie de son accomplissement en apparence la plus aisée, puisqu'elle semblait devoir trouver de puissants auxiliaires dans la conformité de style, de manière, d'images des auteurs sacrés avec la langue et le génie des nations et des écrivains indigènes d'une grande

portion de l'Asie. Trop longtemps cette œuvre nécessaire a été retardée par des circonstances funestes, et ses progrès contrariés précisément au milieu des peuples qui paraissaient avoir, par leur position géographique, par une certaine affinité morale et par leurs rapports naturels avec le théâtre et les témoins des merveilles révélées dans nos saints livres, le plus de chances favorables pour obtenir sans délai une pleine part à la plus grande bénédiction que le ciel ait départie à la terre.

Enfin le moment, marqué dans les décrets du Tout-Puissant pour le commencement d'une exécution plus heureuse et plus complète de cette tâche sacrée, semble être arrivé. Grâce aux moyens de communication littéraire, politique, commerciale, que le souverain arbitre des nations a ménagés à ces généreux amis de la propagation de sa parole, qu'il a excités et multipliés dans les contrées plus particulièrement dépositaires de ces moyens, et qui se croient responsables de leur usage envers le Sauveur des hommes, nos frères aînés vont être admis à leur part de l'héritage des fils de Dieu, et apprendre la bonne nouvelle si longtemps ignorée des esclaves des sens et de la mort.

Bientôt le Dieu de la miséricorde et de la justice sera annoncé aux farouches conquérants du théâtre des premiers triomphes de la foi chrétienne, aux plus odieux destructeurs de la vie sociale qu'aient vomis les steppes de l'Asie. Non contents de frapper de la stupeur du fatalisme toute bienfaisante activité dans les contrées vivifiées jadis par la liberté politique de la Grèce et par la liberté, bien autrement propice, que le fils de l'homme a apportée des demeures célestes à ses frères selon la chair, ces barbares ont encore su dégrader et

souiller ce qu'il y avait d'élevé et d'humain, de doux et de noble dans les institutions inspirées par les systèmes de Brama, de Zoroastre et de Budd'a.

Le peuple dont les annales, hormis celles des Hébreux, remontent à l'époque la plus reculée de l'histoire, se reconnaîtra peut-être dans cette image qui, par la bouche du Sauveur du monde, a flétri la hideuse hypocrisie des plus pervers de ses ennemis. Une civilisation tout extérieure, avec un fond de corruption interne que l'Évangile seul pourra guérir, ressemble beaucoup à des sépulcres brillants de blancheur au-dehors, et remplis au-dedans d'ossements et de pourriture.

Il est sans doute réservé à la traduction du livre par excellence qui s'achève en ce moment, de dévoiler à ce peuple l'abîme de sa misère morale; et ce premier pas, le plus difficile et le plus nécessaire, le fera entrer dans la carrière de la véritable vie.

Détrompés des tristes erreurs qui séparent le père des enfants et le Sauveur de ses rachetés, les habitants du premier domicile de notre espèce apprendront (chaque peuple ce qu'il lui importe le plus de savoir), les uns, que la lumière incréée n'est point restée inaccessible aux yeux des mortels, qu'elle est venue *demeurer parmi nous, pleine de grâce et de vérité,* qu'il n'y a point de mauvais génie qui puisse balancer par sa puissance celle de l'auteur de la lumière, qu'Ahrimane a été vaincu, et que la prééminence du bien sur toutes les puissances du mal a été révélée à jamais sur le Golgotha, lorsque le triomphe de l'énergie morale sur les dominateurs de ce monde et sur l'empire des ténèbres éclata à la face des cieux et de la terre, pour offrir à tous les membres de la cité de Dieu le type et l'exemple de la victoire im-

manquable d'une volonté sainte dans sa sublime lutte avec le mal sous l'aspect le plus effrayant.

D'autres verront qu'un seul sacrifice était nécessaire, et qu'une seule offrande est agréable à la Divinité, celle d'un cœur pur et sans tache, animé d'une charité active et universelle. D'autres encore apprendront que Dieu est un Dieu vivant et un Dieu jaloux, qu'il ne veut à côté de lui de rival, ni dans la raison humaine, ni dans la vaste enceinte de la nature, qu'il n'est point l'univers ni aucune de ses parties, que cet univers est plus que le sourire involontaire de Brahma, qu'il n'est point l'existence illusoire d'une manifestation passagère de l'Être absolu, ni l'œuvre imparfaite d'un bon principe, contrarié sans cesse par l'action malfaisante d'un ennemi puissant; non, ils sauront que le monde est l'ouvrage de l'amour infini, qui a librement voulu donner à des agents libres les moyens de créer leur félicité en rendant librement amour pour amour. Au lieu d'Oum et de Trimourti, ils adoreront le vrai Dieu, et donneront le règne, la puissance et la gloire au Père qui a voulu se manifester, au Verbe qui l'a manifesté, et au Saint-Esprit qui accomplit la manifestation divine de plus en plus, en opérant la sanctification des créatures intelligentes, appelées à réaliser en elles l'image du Créateur par des efforts libres, progressifs, éternels. Ils rougiront des incarnations de Vischnou, comme de rêves d'une imagination souillée et délirante, également indignes du Créateur et de la créature, lorsqu'ils seront instruits de l'incarnation du Verbe, et que l'ensemble des vérités religieuses leur aura montré que cette incarnation unique et mystérieuse a été une nouvelle et plus complète révélation des attributs de l'Être parfait, révélation que la création de cette magnifique

scène du monde ne fit que commencer. Tous enfin ne pourront douter que le souverain juge n'ait en horreur la fausseté, l'injustice, l'impureté, la paresse, la cruauté; qu'il n'ait *fait du même sang tout le genre humain*, et que, père commun des hommes, il ne veuille que nous nous aidions mutuellement à transformer nos corps en temples de la Divinité, et nos âmes en miroirs de l'éternelle sagesse; tous réunis en un seul troupeau, dans une communauté sainte et fraternelle qui nous impose une entière réciprocité de droits et de devoirs, de jouissances et de bienfaits.

Les sectateurs de l'islamisme ouvriront les yeux aux doux rayons de la religion de paix et de charité, d'une paix fraternelle et d'une charité active envers tous les enfants d'un même père. Ils reconnaîtront la vraie source de toutes les idées grandes et saines qui font leur admiration dans le livre de leur foi; ils y discerneront l'alliage impur dont leur législateur a souillé les emprunts faits au code des chrétiens. Et nous verrons se tourner vers l'original d'une copie aussi faible qu'infidèle les nombreuses tribus qui parlent encore la langue de Job et de Moïse, et dont les dialectes (propice et singulière circonstance!) se rapprochent, sous plus d'un rapport, beaucoup plus de la langue d'Esaïe et de l'idiome qui servit d'organe à la sagesse éternelle, que les langues de l'Europe moderne ne ressemblent aux langues anciennes dont elles émanent, ou que celles de nos langues qui sont sœurs en vertu d'une commune origine, n'ont d'homogénéité entre elles par les racines et la structure.

Tous ces peuples verront dans les annales de la théocratie hébraïque l'antique annonce de leur propre entrée dans le royaume des cieux, et de leur réunion fu-

ture sous la houlette du bon berger; ils ne liront point sans étonnement les prédictions de l'Éternel, ordonnant par la bouche de ces messagers : *Que toutes les nations soient ramassées, que tous les peuples se rassemblent;* et disant *à l'aquilon : Donne ; et au midi: Ne mets point d'empêchement ; amène mes fils de loin, et mes filles des bouts de la terre* (Esaïe, 43, 6).

Mieux que les nations de l'Occident, les peuples de l'Orient reconnaîtront ce qu'il y a d'unique dans les saintes Écritures. Le secours mutuel et nécessaire que s'y prêtent l'histoire et la doctrine leur paraîtra plus évident encore qu'à nous, qui sommes habitués à séparer le récit de l'enseignement. La religion d'Abraham, d'Isaac et de Jacob parlera à la fois à leurs âmes plus éloquemment et plus familièrement qu'aux nôtres. A leurs yeux, la Bible se montrera excellemment ce qu'elle est, et ce qu'aucun livre n'a été ni ne sera jamais; « non « pas seulement un livre populaire, mais le livre des « nations et leur véritable bibliothèque universelle, « offrant le tableau de la fortune d'un seul peuple « comme symbole des destinées de tous les autres, rat- « tachant son histoire aux commencements de toutes « choses, et la conduisant, à travers une progression « de développements temporels et spirituels, d'événe- « ments nécessaires et contingents, jusqu'aux régions « les plus lointaines de l'éternité [1]. »

Peut-être nous reviendra-t-il, en retour de l'envoi des oracles de Dieu dans les contrées où ils placent le berceau du genre humain, des renseignements précieux, des faits ignorés qui fourniront de nouvelles preuves aux défenseurs de notre foi et l'explication de passages obscurs aux interprètes des livres sacrés.

[1] Paroles de *Goëthe*, Farbenlehre, vol. II, page 138.

L'histoire de l'apologie graduellement perfectionnée de notre foi nous garantit l'accomplissement de cette espérance; et, pour donner un exemple en preuve que cette espérance n'est point illusoire, nous terminerons ces réflexions par l'énoncé succinct du plus beau, du plus grand résultat offert à la religion par les travaux qui, dans le dernier siècle, ont eu pour objet la réunion de nouvelles données, utiles à la critique et à l'exégèse sacrées.

Je n'hésite pas à déclarer que, sans être ingrat envers tant de philologues habiles et de savants commentateurs qui ont bien mérité de l'explication des saintes Écritures et de la solution de nombreuses difficultés grammaticales et historiques, le résultat mémorable que j'ai annoncé, et que nos anciennes traductions nous donnent la faculté d'apprécier aussi bien qu'aucune version moderne, me paraît être tout entier dans la vive clarté qui a été répandue sur l'ensemble du texte sacré et sur les institutions de la patrie de ses auteurs par les voyageurs exacts et les publicistes philosophes.

Une connaissance plus particulière de l'Orient et du génie de ses habitants a mis hors de doute l'authenticité des livres qu'il nous importe le plus de rapporter à leurs véritables auteurs.

La majestueuse figure, la mission auguste de Moïse ont merveilleusement grandi par l'exploration de l'Égypte et les monuments qu'elle a placés sous nos yeux. Où a jamais éclaté une puissance comparable à celle du bras qui brisa les mille liens dont, à l'égal des corps déposés dans les catacombes, étaient, comme de mille linceuls, enveloppés les esclaves des Pharaon? Quelle confiance surhumaine que celle qui a suffi pour dissiper les terreurs dont leurs âmes étaient obsédées, sous

le joug accablant de la caste sacerdotale, et à l'aspect de cette innombrable multitude d'idoles pétrifiantes, de monuments et de symboles mystérieux !

Voilà des résultats véritablement dignes de l'attention des amis de la religion, résultats infiniment supérieurs aux conquêtes de l'exégèse verbale, intéressantes sans doute, mais peu nombreuses, si nous ne comptons que les conquêtes assurées.

Tandis que le scepticisme historique et philologique s'efforçait d'ébranler les preuves que fournissent les témoignages et la tradition, on voyait se multiplier les faits, les rapprochements, les inductions tirées de l'aspect des lieux et de l'étude des époques, qui établissent invinciblement l'impossibilité d'admettre que les principaux écrits du code sacré aient été composés autre part, dans un autre temps, et par d'autres personnes que dans la contrée, au siècle et par les hommes auxquels leurs titres et les traditions de l'Église les ont attribués. Cette démonstration par indices internes acquiert chaque jour une nouvelle force, et tout porte à croire qu'elle devra encore un accroissement d'évidence aux renseignements et aux connaissances de tout genre que la dissémination et l'étude de la Bible dans les pays de l'Orient nous procureront. Ainsi les généreux efforts des hommes pieux qui concourent à cette grande œuvre par leurs dons et leurs travaux, obtiendront, en échange du code sacré, de nouveaux subsides pour en mieux éclaircir le sens et en mettre de plus en plus au jour la divine autorité.

Si on veut appeler cet échange un commerce, si on trouve qu'il y a de la justesse dans l'idée et de la droiture dans l'intention à caractériser ainsi la munificence la plus généreuse de la philanthropie la plus expansive,

si on se plaît à donner le nom de spéculation commerciale à l'emploi annuel et gratuit de plusieurs millions, offerts, en majeure partie, par des artisans, des ouvriers, des veuves, des enfants, et destinés à faire mieux connaître aux créatures intelligentes qui sont nos frères, la volonté de leur Créateur et leurs seuls vrais intérêts, nous ne disputerons pas sur le mot. Nous sommes loin de disconvenir que la spéculation ne soit bonne; nous la tenons au contraire pour bonne et sûre, non pas que nous la jugions être telle aux yeux des personnes qui, peu disposées à croire à l'influence purement philanthropique du christianisme, ont choisi cette expression pour nous attribuer des vues équivoques et intéressées, mais parce que nous la hasardons sur la parole d'un garant solide, sous la garantie de celui qui nous engage à placer notre trésor dans le ciel, où *les vers et les voleurs ne pénètrent pas.* On nous accusera sans doute de vouloir tirer de nos fonds un intérêt usuraire. Il est vrai que notre spéculation est calculée à un très gros intérêt et pour une longue durée, pour le temps où un verre d'eau froide donné au nom de celui qui nous invite à le chercher dans les Écritures, rapportera plus que les richesses de l'Asie, et où il nous sera peut-être tenu compte aussi des eaux que nous aurons eu le bonheur d'offrir à nos compagnons d'armes et de souffrance, pour étancher une soif qu'il est aussi inhumain et impie de nier que malheureux et humiliant de ne pas connaître, de *ces eaux vives qui jaillissent en vie éternelle.*

RAPPORT

Sur le concours pour le prix offert au meilleur mémoire en faveur des Sociétés bibliques, dans lequel on ferait voir les avantages qui peuvent résulter de la distribution et de la lecture des Écritures saintes, et où l'on réfuterait les préventions dont ces Sociétés sont encore l'objet (lu le 16 avril 1823).

Messieurs,

La plupart des personnes qui honorent cette réunion solennelle de leur présence se rappelleront sans doute qu'à notre dernière assemblée générale, un assesseur du comité, M. Wilder, lui communiqua la proposition faite, par un de ses amis, d'un prix de mille francs à décerner au meilleur écrit sur les avantages des Sociétés bibliques. Quoique l'annonce de ce concours et les soins qu'il entraînait sortissent peut-être du cercle d'occupations dans lequel votre règlement a sagement renfermé les opérations de la Société, les intentions du donateur étaient si nobles et si pures, l'objet qu'il avait en vue était en si étroite connexion avec les intérêts de la cause qui nous réunit, que votre comité crut devoir se permettre cette légère déviation de la ligne de ses fonctions régulières, pour ne pas encourir le blâme d'avoir sacrifié l'esprit de son institution à la lettre des statuts, si, par une espèce de rigorisme bien voisin d'une superstition réglementaire, il refusait de prêter son ministère au généreux anonyme. Votre comité s'est donc empressé d'appeler les amis des Sociétés bibliques, par tous les moyens dont il dispose, à nous faire part de leurs réflexions *sur les avantages qui peuvent résulter de la lecture et de la distribution des Ecritu-*

res saintes, et sur les objections élevées contre les Sociétés qui encouragent l'une et l'autre, contre ces Sociétés dont l'unique dessein est de multiplier le code des révélations entre les mains des hommes, tous vivement intéressés à en connaître et à en méditer le contenu, puisque c'est sur ce code que leur sort éternel sera décidé un jour. Sachant que, parmi les effets du réveil des sentiments religieux qui distingue la génération actuelle de celles qui l'ont précédée, il faut compter l'attention toute particulière qui se dirige sur une des preuves les plus éclatantes du retour de leur empire, sur la vaste confédération des dispensateurs de la parole de Dieu, votre comité n'a pas douté un instant que le zèle uni au talent ne répondît à son appel; et maintenant que le temps fixé aux concurrents pour la remise de leur travail est écoulé, et que je dois, par les ordres du comité, avoir l'honneur de vous rendre compte du résultat du concours ouvert sur le sujet indiqué à votre dernière séance annuelle, je me trouve heureux de pouvoir vous informer que notre juste attente n'a point été trompée. Les mémoires qui, de différentes contrées du royaume, ont été envoyés au comité dans l'intervalle déterminé par le programme, et qui sont au nombre de neuf, respirent tous une piété véritablement évangélique et donneraient à eux seuls, s'il en était besoin, le démenti le plus formel aux détracteurs de la religion protestante, qui affectent de la confondre avec le déisme[1], pour nous aliéner le cœur de nos frères des

[1] Le *Journal des Débats* du 21 mars 1823 dit que *Protestantisme et Déisme sont à peu près la même chose*, et applaudit l'abbé Robelot qui vient de publier contre l'ouvrage de feu M. Ch. de Villers un gros livre où cette identité est soutenue et la révolution présentée comme fille de la réforme. *Il ne lui est pas difficile*, ajoute le jour-

autres communions chrétiennes, et leur persuader que nous sommes peu dignes de la liberté religieuse que la loi fondamentale nous assure, et indifférents au maintien des droits qu'elle nous garantit.

Qu'ils viennent, ces adversaires qui s'imaginent ne pouvoir défendre leur croyance qu'en révoquant en doute la sincérité de la nôtre : nous livrerons à leur examen tous les manuscrits qui nous sont parvenus, et dont les auteurs diffèrent beaucoup par la tournure de leur esprit, la direction de leurs idées, leur degré d'instruction et le genre de leurs talents; qu'ils prennent en main l'un de ces mémoires, n'importe lequel, qu'ils en parcourent au hasard quelques pages, et qu'ils nous en montrent ensuite, dans leurs livres de théologie ou de dévotion, qui soient empreintes d'un plus profond attachement aux vérités essentielles et distinctives de la révélation, qui offrent une profession plus franche de la doctrine du Dieu-Sauveur crucifié pour les péchés du monde, et qui proclament, d'un ton plus pénétré et avec plus de force, la condition absolue du salut de l'homme, la nécessité d'une foi vive, fruit de la grâce et de ce repentir douloureux, régénérateur, dont l'ignorance ou la mise en oubli frappa de stérilité, frappa au cœur et de mort, pour ainsi dire, tous les essais d'amélioration morale tentés sur le vice par les sages de l'antiquité[1].

naliste, *de prouver que, digne d'une telle origine, elle est, comme sa mère, un épouvantable fléau.* Je ne sais pas si l'Église romaine doit à ses défenseurs beaucoup de remercîments pour cet arbre généalogique. Il en résulte évidemment qu'elle est aïeule de toute cette belle progéniture, puisque la réformation est sortie du sein du catholicisme, qui l'a enfantée, comme le déisme est représenté être émané de la religion protestante.

[1] *Voyez* un mémoire couronné à Gœttingue : *F. A. L. Hd. Grotefend doctrina Platonis ethica cum christiana comparata,* 1820, p. 72.



Toutefois, nous devons prévenir ces détracteurs de la doctrine protestante que, si dans ces mémoires ils rencontrent partout des déclarations énergiques sur la foi comme source de toute vertu réelle et unique moyen de nous saisir des bienfaits de la rédemption, ils n'y trouveront pas ce qu'ils envisagent comme la base de leur théorie religieuse, mais ce qui, à nos yeux, est à la fois une erreur et un blasphème; ils n'y verront pas la foi en leur Église placée au même rang avec la foi en Jésus-Christ. En revanche, ils pourront y reconnaître ce qui est le véritable motif, la cause légitime et nécessaire de notre séparation; non pas, certes, et je me hâte de le dire, non pas une différence de principes ou de langage sur le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, sur la personne et les mérites du médiateur, sur le seul mode de nous rendre dignes et susceptibles de ses grâces ineffables et gratuites, encore moins une diversité d'opinions sur les devoirs de l'homme, du citoyen, du sujet, du chrétien. Non, nos pensées et nos préceptes à l'égard de ces grandes relations de la créature avec le Créateur, des rachetés avec le Rédempteur, de l'homme avec ses frères, des sujets avec le prince, sont absolument les mêmes, et nous ouvrons le ciel non moins que nos bras à tous ceux de nos semblables qui partagent ces sentiments avec nous. Ce qui nous sépare, c'est que le protestantisme soutient avec l'Écriture sainte que l'homme est sauvé uniquement par sa foi en Jésus-Christ, tandis que la communion romaine lui dit qu'il est sauvé par sa foi en l'Église. C'est ce point seul, mais fondamental, ce point qui n'admet aucune transaction, qui nous séparera, non pas d'estime et d'amour, mais d'enseignement et de culte extérieur, tant que nous puiserons notre doc-

trine dans la Bible, et qu'aucune classe d'hommes ne pourra s'interposer entre ce livre et nous. C'est cette permutation funeste de l'Église avec son Chef divin, cette inconcevable égalisation du Fils de Dieu avec l'Église, avec une société de misérables pécheurs qui n'existe que par lui et pour lui, qui doit son existence à la foi libératrice, et à laquelle la croyance qui nous sauve est antérieure comme la cause l'est à son produit; c'est cette coordination désastreuse de deux choses incommensurables que le Protestantisme repoussera aussi longtemps que subsistera la Parole de vie; et nous savons, par la déclaration de Celui dont elle est émanée ainsi que l'univers, qu'elle survivra aux cieux et à la demeure périssable des hommes. On ne peut trop le rappeler à des contemporains qui, versés en tout autre genre de connaissances, ignorent ce que savaient les enfants et les gens du peuple au siècle de la réformation; il faut leur rappeler que les restaurateurs de la doctrine évangélique ont fait scission avec l'Église romaine, principalement parce qu'elle ne bâtissait pas uniquement sur le fondement qui est Christ, parce qu'elle ajoutait, que dis-je? qu'elle substituait à la foi en Lui, unique refuge du pécheur, seul moyen de régénération et de sanctification de nos âmes, quelque chose d'étranger et d'humain, et qu'elle subordonnait ainsi la cause à l'effet, l'Église, née de la réunion des fidèles, à la foi en Jésus-Christ qui crée les fidèles et leur donne la faculté de se former en église, en communion sainte et universelle.

On ne pourrait imaginer une supposition plus démentie par l'histoire et plus contraire aux principes fondamentaux du Protestantisme, que l'opinion que ses ennemis s'efforcent aujourd'hui d'accréditer et de



faire partager aux gouvernements, l'opinion que la réformation n'a été qu'un premier pas vers l'incrédulité et le désordre, et que l'Église protestante ne se distingue plus du déisme pur que par des nuances légères et un langage emprunté de l'Écriture. Nous en avons déjà appelé aux mémoires qui sont sur cette table, pour nous défendre de l'inculpation de déisme. Nous ajouterons qu'ils comptent tous, parmi les avantages de la lecture universelle des saintes Écritures comme parmi les droits des Sociétes bibliques à la protection des gouvernements, les moyens qu'elles offrent de consolider l'ordre public, en répandant le livre qui inculque, sans restriction, l'obéissance aux lois et les vertus du citoyen. Et comment ne voit-on pas qu'il ne peut suffire d'enjoindre la soumission au peuple du haut de la chaire et dans les catéchismes? Il dira : Vous avez intérêt à soutenir que Dieu demande obéissance aux gouvernements établis; où en est la preuve? En ôtant la Bible de ses mains, vous privez l'autorité de la force qu'elle peut retirer d'une conviction placée par l'Écriture sainte au-dessus de toute contestation. La soumission qu'elle nous commande envers les lois et les autorités humaines, n'humilie pas le chrétien. En s'y soumettant, il se soumet à Jésus-Christ, au bon génie de l'humanité; c'est à Lui, c'est à son Sauveur qu'il obéit. Ainsi l'Écriture sainte conserve à l'homme toute sa dignité, en faisant découler sa soumission de la source la plus pure et la plus élevée. Toutefois, après avoir repoussé plus explicitement peut-être qu'il n'en était besoin, toutes ces calomnies, démenties par l'existence des faits, nous pourrions d'abord, si nous voulions récriminer, prier nos adversaires de nous dire où il y a eu désobéissance et infidélité depuis trente ans, dans les pays pro-

testants du Nord ou dans les contrées de l'Europe méridionale? Mais, en nous renfermant dans les matières de foi, nous nous bornerons à un rapprochement qui nous donnerait le droit de rétorquer l'imputation de déisme par une accusation bien mieux fondée. Si le spectacle des passions humaines ne montrait pas journellement des partis opposés se combattant presque sur tous les points, et se liguant quelquefois pour la défense d'une erreur commune, on pourrait s'étonner de rencontrer les docteurs de l'Église romaine, en tout ce qui concerne la lecture et l'application des livres saints, cheminant dans la même voie et arrivant aux mêmes résultats que ces théologiens qui subordonnent la croyance chrétienne au tribunal de la philosophie, et qui ne reconnaissent d'autre autorité suprême que la raison.

Des deux côtés, la lecture, tant générale qu'intégrale, de la Bible, est condamnée, proscrite; des deux côtés, elle est dépeinte comme une école d'erreurs et de fanatisme, une source de divisions dans l'Église, d'anarchie dans l'ordre politique, une cause de méprises et d'hérésies en matières de dogme, enfin comme donnant l'éveil à de mauvaises pensées, à des désirs coupables, si elle n'est point limitée, dirigée, graduée par les ministres de la religion, et accompagnée, soit d'éclaircissements fournis par les commentateurs estimés, soit de l'enseignement oral des pasteurs chargés de la conduite des âmes. Quelque disparité, dans le langage ou dans la marche du raisonnement, n'empêche pas que des deux côtés on ne s'arroge le droit de juger l'Écriture sainte, de faire un choix dans ce qu'elle contient, et de ne se soumettre qu'aux articles de foi et aux règles de conduite qui ne contrarient pas les systèmes

approuvés dans l'un et l'autre parti. Ainsi nous voyons les défenseurs de la tradition s'élever contre la dissémination universelle de la Bible dans toutes les classes du peuple, parce qu'ils ont intérêt à soutenir que l'interprétation authentique et fructueuse des saintes Écritures ne peut émaner que de l'Église, que le dépôt en a été confié à ses chefs par Jésus-Christ, et que toute méditation de la Bible, qui n'aurait pas cette interprétation pour guide et pour appui, ne saurait être que hasardée dans son principe, incertaine dans sa marche, et sans garantie pour la justesse de ses conséquences et la tendance de ses effets. Mais, de bonne foi, nous le demandons aux hommes qui ne se payent pas de mots, ces prétendus écueils, ces abus éventuels que signalent les apologistes de la tradition, envisagée comme seul arbitre de l'explication salutaire des saintes Écritures, ne sont-ils pas au fond les mêmes que ceux redoutés par les théologiens novateurs qui, revendiquant pour la raison humaine les droits attribués par la communion de Rome à un corps permanent, doivent naturellement imposer à cette même raison la tâche assignée à l'Église par les amis de l'autorité traditionnelle? Il serait entièrement superflu de faire ressortir ce qu'il y a de ressemblant dans ces deux manières de subordonner l'explication du sens des livres saints à des autorités étrangères. N'est-il pas évident que, si, d'une part, la raison en devient l'arbitre, d'autre part, cette exposition est soumise aux arrêts de juges qui n'ont point de pouvoirs divins spéciaux à nous exhiber, et dont les motifs de décision sont, en dernière analyse, puisés dans leurs lumières individuelles ou dans les opinions réunies et modifiées par les concessions réciproques d'hommes aussi faillibles qu'eux? Ce système réunit

tous les moyens de détruire la foi. Il veut produire la persuasion par l'autorité, alliance d'idées qui se repoussent; et cette même autorité, sur laquelle il veut appuyer la foi, se fonde en définitive sur les opinions des hommes et la rectitude de leur intelligence, c'est-à-dire sur leur raison. La doctrine du protestantisme n'accorde à cette raison que des fonctions consultatives, judiciaires, interprétatives, et lui refuse tout exercice d'un pouvoir législatif, normal, souverain; en d'autres termes, elle reconnaît à la raison les droits d'investigation et d'interprétation, le droit d'examiner les titres primitifs de la révélation, par conséquent la faculté et même pour l'homme instruit l'obligation de les comparer, soit avec d'autres systèmes religieux qui s'attribuent une origine surhumaine, soit avec ses propres principes, à l'effet de se convaincre de la supériorité du christianisme et de sa conformité avec ce que nous sommes conduits par les lumières naturelles à reconnaître pour digne de l'Être-Suprême et pour adapté aux besoins moraux de l'homme. La raison, s'étant ainsi assurée de l'autorité divine des documents de notre révélation, est appelée à en scruter le sens, au moyen de tous les subsides extérieurs et de toutes les opérations logiques qui sont à sa portée ou en son pouvoir. Mais après avoir consciencieusement déterminé le sens du texte authentique, elle se soumet aux résultats de ses recherches sans réserve et sans condition; tandis que, sur les deux lignes d'opinion que nous avons indiquées, le lecteur des saintes Écritures n'accepte pas, sans restriction, ce que le texte offre à l'investigateur candide et impartial, mais tantôt s'efforce d'en ajuster l'interprétation à ce que demande une doctrine traditionnelle et fixée par les représen-

tants de l'Église, représentants aussi diversement contrôlés que désignés selon les opinions divergentes des sectes qui la divisent; tantôt entreprend d'accommoder l'Écriture à ce que la raison pense être le mieux assorti à ses prétentions et à ses systèmes.

Pour m'excuser de m'être livré à ces réflexions sur l'esprit général et la coïncidence des objections alléguées contre l'étude générale des saintes Écritures par les deux principales classes d'adversaires que les concurrents avaient à combattre, je puis dire à bon droit qu'elles serviront à caractériser ce que les mémoires offrent d'homogène dans les principes qui ont dirigé les auteurs, et dans le but qu'ils ont constamment eu en vue. Tous, j'aime à le répéter, se montrent pénétrés de la doctrine de vie qui rend *sage à salut ;* mais, si pour quelques-uns ces sentiments de piété constituent une grande partie du mérite de leur travail, il en est plusieurs qui se distinguent par la justesse des observations, par le grand nombre de données appropriées au but, par la clarté, l'ordre et les autres qualités essentielles d'une bonne rédaction.

Entre ces écrits, dignes de l'attention particulière des juges, un travail s'est surtout fait remarquer par l'étendue et la solidité des recherches, le talent de l'analyse, la variété des idées, la richesse des détails, la netteté du plan, la judicieuse distribution et l'intérêt des développements. Cette composition est un traité complet de l'institution biblique, un véritable ouvrage sur l'ensemble de son organisation et de ses bienfaits; et nous n'avons pu, en toute justice, ne pas lui donner la préférence sur ses rivaux. Son auteur s'est répandu, avec plus de soin que ses concurrents, en réflexions sur l'opportunité et sur la nécessité de l'établissement

des Sociétés bibliques dans l'état actuel de l'ordre moral et religieux, tant chez les nations chrétiennes que parmi les peuples restés étrangers à ce don céleste, auquel les chrétiens doivent leur prééminence sur les autres habitants de la terre; et, quoiqu'il soit tombé dans un défaut, qui, au surplus, n'a été tout à fait évité par aucun des compétiteurs, le défaut d'être entré dans des considérations trop générales sur la nécessité d'une révélation et sur l'utilité d'écrits qui en contiennent les documents, sur la beauté, la sublimité, l'influence bienfaisante, la divine origine du christianisme, il a rendu cet inconvénient moins sensible en réunissant dans un chapitre préliminaire ces observations moins étroitement unies à la question proposée.

La devise décachetée nous a fait connaître l'auteur de ce travail distingué; c'est *M. George Félice*, nom avantageusement connu dans les lettres; le jeune écrivain que nous avons le plaisir de couronner, est fils du digne pasteur de l'Église réformée de Lille, et petit-fils de l'éditeur de l'Encyclopédie d'Yverdun [1], entreprise colossale, et, dans son temps, fort utile aux sciences et à la religion, puisqu'elle mit le public européen en possession du trésor de connaissances renfermées dans l'Encyclopédie de Paris, augmenté de nouvelles richesses par des hommes tels qu'Euler et Haller, et dégagé de l'alliage équivoque ou funeste d'opinions hasardées et d'insinuations perfides, qu'une philosophie présomptueuse et hostile contre le christianisme y avait mêlées.

Nous avions témoigné à M. de Félice notre désir de voir son mémoire imprimé; déférant à ce vœu, il nous annonce, avec un désintéressement digne de la cause

[1] *Voyez* sa notice par M. Marron, dans la *Biographie universelle*.

qu'il a si bien plaidée, que son intention est de publier l'*Essai* couronné, par souscription, *au profit de la Société biblique protestante de Paris.* « J'accomplirai par « là », dit-il dans une lettre, datée de Strasbourg, que nous venons de recevoir, « un vœu cher à mon cœur, « et j'augmenterai, » ajoute-t-il en exprimant un doute inspiré par la modestie qui sied si bien au mérite, mais que ne partagera, nous en sommes sûrs, aucun de ses lecteurs, « j'augmenterai le débit de l'ouvrage, en ce « que les souscripteurs, s'ils ne reçoivent pas un bon « livre, seront au moins certains d'avoir contribué à « une bonne œuvre. » Dans l'espérance de voir le beau travail de M. de Félice bientôt dans les mains des amis de la religion, et surtout des personnes qui veulent apprécier la cause biblique à sa pleine valeur, nous emploierons quelques-uns des moments que vous voulez bien accorder à ce rapport, à donner une idée du mérite des autres compositions qui ont été envoyées au concours. C'est une justice que nous ne pouvons nous dispenser de rendre à leurs auteurs.

Nous devons commencer par exprimer notre regret de n'avoir pu admettre au rang de compétiteur pour le prix l'auteur d'un écrit assez étendu, intitulé : *La vérité, l'Excellence et l'Utilité des saintes Écritures*, ou *Résumé des témoignages qui ont accompagné la promulgation, et qui montrent le triomphe final du christianisme, suivi du développement de ses principales doctrines et de ses préceptes.* Ce travail offre des remarques et des directions utiles. Il établit la nécessité d'une méditation assidue de la Parole divine pour en éprouver la salutaire influence, et soutient, avec tous les hommes qui savent ce que c'est que s'occuper *spirituellement des choses spirituelles*, que le pouvoir et l'efficacité des saintes Écritu-

res ne sont pleinement compris qu'au terme d'une lecture souvent renouvelée, et qu'ils ne sont véritablement sentis que par ceux auxquels les yeux ont été ouverts sur l'abîme de leur misère et sur la grandeur de la miséricorde divine. L'auteur de cet Essai donne de fort bons conseils sur la manière la plus fructueuse de lire la Bible. Cette matière est d'un haut intérêt; dans la conviction de son extrême utilité, nous ne négligerons pas cette occasion de dire que la marche à suivre dans l'étude des livres saints mériterait surtout d'être traitée avec soin; et, afin qu'on saisisse plus facilement notre pensée, nous citerons un exemple des avantages qu'on retirerait d'une méthode de lecture calculée pour atteindre un but spécial, et nous choisirons cet exemple dans le genre d'études le plus important pour la religion, dans l'histoire des tentatives qui ont été faites pour établir, sans aucun secours d'érudition, l'existence du fondateur du christianisme tel qu'il nous est présenté dans les Évangiles. Il serait fort aisé d'indiquer un ordre de lecture qui conduisît le critique le plus difficile à contenter sur les preuves de l'authenticité d'anciens monuments, à se convaincre, sans avoir aucun recours à des subsides extérieurs, de la vérité du portrait que les évangélistes tracent de Jésus-Christ. En commençant par les épîtres de saint Paul, qui portent en elles pour le moins autant de marques internes de leurs droits au titre qu'on leur donne, que les lettres de Cicéron à Atticus, on acquiert infailliblement la preuve de l'authenticité de l'Évangile de saint Luc par celle des actes des apôtres [1], parce que

[1] *Voyez* l'excellent ouvrage de M. le professeur Cellérier fils: ***Essai d'une introduction critique au Nouveau-Testament.*** Genève, 1823; et J. S. Vater, ***Lettre au docteur Planck***, page 26, Goettingue, 1822.

ces actes et les épîtres de saint Paul sont tellement enchaînés les uns aux autres par leur contexture, que leur authenticité ne saurait être scindée, ni par conséquent celle d'un des quatre évangiles contestée, puisque l'authenticité de l'Évangile selon saint Luc est indissolublement liée, par des qualités intrinsèques, à l'authenticité des actes des apôtres. Or, une fois arrivés en présence de l'auguste image, tracée par la main du compagnon de saint Paul, nous poussons le cri de la délivrance et du triomphe, le cri d'une joie immortelle, qu'aucune discussion savante, aucun sophisme ne pourra nous ravir. Nous sommes à jamais au port d'éternelle sécurité; Dieu nous a reçus dans son amour. Cette apparition céleste, cet être merveilleux a donc existé, puisque son image nous est présentée par un de ses contemporains; car où son peintre aurait-il pris ses traits, s'ils n'ont pas été vus en réalité? Nous savons donc que nous avons un père qui nous a donné toutes choses en nous donnant son fils. Nous le savons. Car qui croirions-nous, si ce n'est lui, ce fils, le seul être qui ait été sans faiblesse et sans fraude, le seul en qui l'accord parfait de tous les pouvoirs de notre nature ait ouvert les sources pures et inaltérables de la vérité, le seul qui ait eu, même humainement parlant, en vertu de cet accord, le moyen infaillible de connaître et l'irrésistible mission de dire la vérité? (L'essence de la vérité elle-même ne consiste-t-elle pas dans un accord?) Nous savons donc, à n'en pouvoir douter, que le ciel est descendu sur la terre, que nous ne sommes pas une race perdue, mais divine, et que la parole a séjourné parmi nous pleine de grâce et de vérité.

Nous engageons l'estimable auteur de la composition dont il s'agit, et qui méritait une mention, à lui donner

quelques développements de plus, et à la communiquer aux amis de la religion par la voie de la presse. Comme il n'a point touché à la seconde partie de la question mise au concours, son travail, pour lequel nous lui offrons des remerciements, n'a pu être pris en considération par le comité.

Entre les Mémoires qui ont pu l'être, nous devons particulièrement un témoignage d'estime à ceux qui ont pour devises, l'un, un passage de saint Chrysostôme, *« C'est là l'origine de tous les maux, que les Écritures sont « mises en oubli ; »* l'autre, les versets 16 et 17 du troisième chapitre de la deuxième épître de saint Paul à Timothée.

Le concurrent qui a tiré son épigraphe de saint Chrysostôme, a examiné avec un grand soin les préventions dont les Sociétés bibliques sont encore l'objet; il en a accompagné la réfutation de beaucoup de remarques instructives et de rapprochements piquants. Dans la première partie, qui traite de l'influence de l'Écriture-Sainte sur le perfectionnement de l'homme, l'auteur ajoute quelques données intéressantes, résultat de ses recherches personnelles, aux nombreux faits qui mettent en évidence la supériorité morale des peuples qui puisent leur religion immédiatement à la source pure du code sacré, sur ceux à qui il est défendu d'en approcher, faits qu'offrent, aux yeux même des personnes qui n'appartiennent pas à notre communion, l'Espagne comparée avec l'Angleterre, le Portugal avec l'Écosse, les protestants de l'Irlande avec la population catholique de cette île, la Belgique avec la Hollande, l'Italie avec la Saxe, les états d'Autriche avec la Prusse, le Hanovre, la Hesse et le Wurtemberg, la Sicile avec la Suisse, la Sardaigne avec les îles de

Fionie et de Zélande, la Suède avec la Pologne, les États-Unis de l'Amérique avec d'autres régions de ce continent, les établissements portugais dans l'Inde avec ceux de l'Empire britannique dans les deux hémisphères. D'après des renseignements fournis par des autorités irrécusables, et que nous engageons l'auteur à publier, sur dix procès qui se plaident au tribunal d'un arrondissement partagé à peu près également entre les deux communions, on en compte au moins neuf qui concernent les adhérents du culte romain; et, dans le même département, où le septième de la population est attaché à la religion réformée, sur un grand nombre de malfaiteurs condamnés à la peine capitale depuis le commencement du siècle dernier, il ne se trouve pas un seul protestant. La proportion des détenus des deux communions dans les prisons de ce département offre les mêmes résultats. Ah! il ne peut exister de doute. L'histoire parle trop haut. L'œuvre des sociétés bibliques est une œuvre de paix, de délivrance et de moralité. L'amour de l'ordre, l'industrie, l'activité calme et persévérante, source de toute prospérité domestique et nationale, sont ses innocentes et salutaires conquêtes. Qu'elles poursuivent leur noble tâche; et les bagnes, les cachots, les maisons de débauche et les lieux d'amusements, écoles de vices où l'oisiveté prélude aux excès et médite le crime, seront progressivement abandonnés, et nous verrons la population qui les alimentait, heureuse dans le sein des familles, et active dans les champs et les ateliers.

Que si des masses on passe aux individus, on n'y trouvera pas de moins frappantes preuves de l'influence des saintes Lettres sur le caractère et la conduite de ceux qui en ont été imbus dans leur première jeunesse.

Ici, l'auteur du mémoire sur lequel nous avons appelé votre attention, cite à juste titre les bienfaiteurs de l'humanité, les Howard, les Clarkson, les Wilberforce, les Owen, les Teignmouth, tous ayant fait et faisant leurs délices de la lecture de nos livres sacrés. A ces noms l'auteur du mémoire ajoute celui d'une femme déjà célèbre dans les deux hémisphères par l'heureuse impulsion qu'elle a donnée à ses contemporains vers l'amélioration morale des prisonniers, de madame Fry, de cette amie céleste des créatures les plus dégradées, de cet ange sous la figure d'une femme, qui apparut dans le séjour de la dépravation et du malheur avec le généreux dessein de le changer en une demeure de repentir et de consolation religieuse. Brûlant d'inspirer aux victimes de la corruption la crainte de Dieu et quelque pitié pour elles-mêmes, madame Fry aborde les infortunées prisonnières de Newgate, sans autre arme que le volume sacré qu'elle leur montre comme ses lettres de créance, comme renfermant sa mission auprès d'elles, arme faible en apparence, mais *plus tranchante qu'une épée, et pénétrant jusque dans le fond de l'âme, jusque dans les jointures et dans les moelles* (Hebr., IV, 12). Elle ouvre ce code de miséricorde, elle annonce à ces êtres avilis et sans espérance qu'il en est encore temps, que le jour n'est pas fini, que le maître reçoit des ouvriers jusqu'à la neuvième heure, sans retrancher un denier du salaire de la journée. Bientôt leur surprise fait place à l'attendrissement; leurs cœurs endurcis s'amollissent; leurs yeux s'ouvrent à la clarté céleste qui rayonne autour du livre de vie; elles ne tardent pas à reculer devant l'abîme qui les attend.

Mais quittons ce qu'il y a de plus abject et de plus malheureux sur la terre, pour ce qu'elle offre de plus

noble aux regards des cieux, et suivons l'auteur dans son énumération des exemples éclatants de l'influence de la Parole divine. Après avoir signalé des hommes nés dans les contrées où l'étude de l'Écriture sainte forme une partie essentielle de l'éducation, l'auteur, restituant à la même influence les vertus transcendantes qui ont illustré les pays où la lecture de la Bible est moins inséparablement liée à l'instruction religieuse, il soutient que c'est à la méditation habituelle des livres sacrés que la France est redevable de ses Vincent-de-Paul et de ses Fénelon.

Je crois que ce sentiment est bien fondé, mais peut-être l'auteur trouvera-t-il moins de contradicteurs, lorsqu'il affirme que c'est à la lecture précoce et assidue des saintes Écritures, que les Français doivent le meilleur de leurs rois, les plus intègres et les plus fidèles de leurs ministres, le plus sage de leurs guerriers, le plus pur et le plus honorable de leurs hommes de cour. Les noms chéris et révérés de Henri IV, de Sully, de Mornay, de Turenne et de Montausier se sont déjà, Messieurs, présentés à votre esprit. Je regrette qu'un nom plus récent, mais immortel aussi dans les annales de la monarchie et de la religion, ne soit pas venu se placer sous la plume de l'auteur à côté de ces grands hommes de l'avant-dernier siècle. Je l'avoue: comme j'ai besoin de croire au triomphe de la vertu et de la vérité, j'aime à penser qu'à une époque peu éloignée, mais plus distante de celle de nos malheurs et de nos injustices, le souvenir des peuples qui, plus que les individus, ont la mémoire du cœur, associera involontairement à ces noms, élevés maintenant par la justice des siècles au-dessus des préventions de parti et de l'irritation des vanités contemporaines, le nom d'un

ministre homme de bien, interprète éloquent des saintes Écritures et de la cause du Christianisme, qui est, de même que l'illustre Mornay, dignement représenté ici par un noble descendant, ami de la Bible comme son aïeul, et, à son exemple, défenseur des doctrines évangéliques.

A ceux qui demanderaient si c'est à bon droit que nous revendiquons Turenne et Montausier, il suffira de rappeler qu'ils eurent les mêmes maîtres, et reçurent une éducation toute pareille; et qui ne sait que ce sont les impressions de l'âge tendre, les soins consacrés à la première jeunesse, qui donnent l'impulsion à la volonté, qui forment le caractère, qui fortifient les tendances, étouffent les penchants, développent les germes de toute qualité aux dépens les uns des autres? Écoutons un témoin non suspect, le prélat qui fut l'ami de Montausier et son panégyriste [1] que *Montausier avait lu cent treize fois le Nouveau-Testament de Jésus-Christ avec application et avec respect.*

Si nous n'étions pas forcés de nous refuser le plaisir de transcrire textuellement des passages du mémoire qui nous occupe, nous citerions volontiers celui où l'auteur s'adresse aux femmes pour les engager à se former en associations bibliques. Il leur rappelle sous quelle humiliante dégradation, sous quelle oppression cruelle leur sexe gémit dans tous les pays où la Bible, qui est la *charte de leurs libertés*, n'est pas connue, à quel état d'avilissement et de misère elles sont condamnées sur les trois quarts du globe.

Qu'il me soit permis d'ajouter qu'aucun autre livre ne fait jouer aux femmes un rôle si digne de leur des-

[1] Oraisons funèbres de Fléchier, tome II, pages 118, 119. (Édition de Renouard, 1802).

tination, si conforme à leur position sociale, si dégagé de toute exaltation romanesque; qu'aucun autre ne présente à leur sexe des modèles plus variés, plus touchants, plus remplis de naturel et de simplicité; qu'aucune histoire, aucune fiction ne les montre, soit exerçant au sein de leurs familles, soit déployant pour le bien de nations entières plus de constance dans l'amitié, un dévouement plus héroïque à leurs devoirs, des vertus plus touchantes, plus exemptes d'exagération ou de fausse grandeur, et mieux appropriées à leur situation ainsi qu'à celle des êtres dont le bonheur leur est confié, et qui, sans l'influence propice de leurs qualités distinctives, ne sauraient atteindre le degré de perfection morale et de félicité auquel ils sont appelés par l'organisation de leur nature.

Qu'elles nous aident donc, ces consolatrices de toutes les souffrances, ces protectrices naturelles de l'innocence et de la pureté; qu'à l'exemple des femmes les plus distinguées de l'Angleterre et de la Suède, elles nous aident à répandre ce volume sacré, qui, mieux que tout autre, peut inspirer à leur sexe le courage d'accomplir les plus pénibles devoirs dans les circonstances les plus difficiles, ce livre qui a replacé ce sexe dans le rang qu'il ne saurait perdre sans nous faire descendre du nôtre; ce livre qui l'a élevé à un si haut degré de gloire par la destinée de celle qui a porté dans son sein le Sauveur du monde, et qui s'est dévouée à la douleur ineffable de venir le voir expirer sur la croix pour la délivrance de tous nos maux. La délicatesse, la faiblesse de leur organisation les exposent à tous les abus de la force et à toutes les exigences d'un égoïsme cruel; leur seule défense est dans une affection fondée sur la vertu; elles ont donc un puissant

intérêt à rendre de plus en plus générale et fructueuse l'étude du livre qui excite et nourrit, mieux que tout autre, les sentiments qui sont les seuls protecteurs efficaces de leurs droits et de leur dignité.

Entre les causes qui peuvent ralentir leur zèle, et nous frustrer de leur coopération active, est la forte prévention qu'ont beaucoup de mères de familles contre la lecture de l'Ancien-Testament, et la crainte des impressions qu'elle peut produire sur de jeunes têtes et des cœurs innocents, préjugé que nous avons déjà eu occasion de combattre, et dont l'examen n'occupe pas, dans les mémoires soumis à nos suffrages, toute la place que réclamait sa gravité et l'influence défavorable à notre cause qu'il exerce toujours encore sur les esprits.

Les mémoires que nous sommes chargés de vous faire connaître par ce qui peut les caractériser plus particulièrement, ont à la vérité presque tous abordé ce sujet important. Ils offrent sur cette question grave et difficile des réflexions judicieuses, mais occasionnelles et insuffisantes; un seul des concurrents l'a traitée avec quelque étendue, c'est celui dont le travail porte en tête ces mots de saint Paul: *Toute l'Écriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre et pour instruire selon la justice.* Cette composition, à laquelle nous avons assigné un des premiers rangs dans notre estime, est animée d'une chaleur, d'une verve, d'une piété entraînante, qui se communiquent à l'âme du lecteur. Elle se fait surtout, comme nous venons de le dire, remarquer par une réponse aux détracteurs des livres de l'Ancien-Testament, qui est pleine de force, et qui décèle une intelligence parfaite des points capitaux et des vérités, si on ose dire, vitales de la religion chrétienne.

Mais comme rien ne s'opposera, nous l'espérons, au désir manifesté dans le sein de votre Comité, de voir cet écrit recommandable livré à l'impression, il devient inutile d'en donner une idée par des extraits. Sans cette attente, nous aurions essayé de vous offrir le précis des réflexions de l'auteur sur la lecture du Vieux-Testament. Nous nous bornerons à dire qu'il a discuté les deux objections tirées des images qui blessent la décence, et des exemples de cruauté ou d'extrême rigueur dans les châtiments du vice, qui semblent contrarier nos idées sur la bonté de Dieu. En rendant complète justice aux sentiments qui dictent ces reproches, nous ferons observer d'après les auteurs des mémoires qui sont l'objet de cette analyse, et en supplément aux considérations dans lesquelles ils sont entrés sur cette matière vaste et difficile, que rien ne nous autorise à déchirer le Code des révélations, et *à séparer ce que Dieu a joint*, pour nous montrer quels immenses préparatifs, quelles longues douleurs d'enfantement devaient précéder la venue du Désiré des nations. En s'élevant contre la sévérité des punitions infligées aux peuples idolâtres, on oublie tout-à-fait quel abîme d'horreurs et d'infamies les cultes idolâtres recèlent.

Je me permettrai d'ajouter que rien n'est un meilleur contre-poids à des écarts de sensualité et d'imagination, que le dégoût et l'effroi, deux préservatifs dont les expressions et les images choquantes des écrivains de l'Ancien-Testament sont entourées habituellement comme d'un bouclier, Si vous les retranchez avant de distribuer le code auquel le Nouveau-Testament renvoie sans cesse le chrétien, vous les livrerez aux calculateurs infâmes qui spéculent sur les penchants vicieux de l'homme, comme il est arrivé aux éditions tronquées

des auteurs profanes données par les jésuites dans d'excellentes intentions. Comme nous n'entendons pas les cris des enfants que le vil intérêt d'abominables parents faisait expirer dans les tortures sur le brasier d'une idole affreuse, Dieu prend soin de nous rappeler, par les récits des voyageurs et par les découvertes inopinées d'anciens monuments de la férocité de l'homme, quelles monstrueuses conceptions, quels actes de barbarie sortent de son imagination déréglée et des replis de son cœur, lorsqu'il est privé des enseignements divins. Tout dernièrement encore[1], le tombeau d'un des Pharaons, rompant un silence de trois mille ans, s'est ouvert pour nous expliquer la colère de Jéhovah, en dévoilant l'épouvantable offrande de victimes humaines faites à un serpent dans un pays civilisé, et par un ordre de prêtres dépositaires de connaissances variées, et régulateurs d'un culte longtemps admiré et regretté par les enfants d'Israël. Sans doute, les lois du Fils de Dieu sont plus douces, et son fardeau est plus léger que celui du serpent de Thèbes; mais il est bon de pouvoir le comparer avec le joug imposé jadis par les adorateurs de ce monstre, comme avec celui qui pèse aujourd'hui sur ceux de l'idole de Jagrenaut.

Mais portons nos regards sur des tableaux qu'il est moins pénible de contempler, et sur lesquels tous les concurrents qui nous occupent se sont plu à les arrêter. Tous sans exception, mais avec des couleurs diver-

[1] Un tableau peint sur les murs d'une des chambres du tombeau d'un roi d'Égypte découvert par M. Belzoni, représente trois hommes recevant, dans une attitude suppliante, la mort de la main d'un prêtre devant un serpent prêt à s'élancer pour boire leur sang, tandis que trois autres victimes enchaînées attendent le même sort. On trouve cette peinture figurée dans le *Voyage de M. Richardson en Égypte, Syrie*, etc., tome II, page 199. (1822).

ses et un choix de traits différents, se sont livrés à la description des progrès rapides de l'institution biblique, et à la peinture des temps heureux que la dissémination universelle des saintes Écritures amènera. Quand les rêves de l'imagination ne servent qu'à paralyser notre activité, à nous tromper sur notre position, et à nous dégoûter de la réalité, sans doute il est coupable de les chérir; il faut les repousser comme de perfides amis : mais lorsque des espérances fondées en raison, quoique agrandies jusqu'à un type idéal, sont le fruit de la réflexion et un motif d'action, un aiguillon pour contribuer à les réaliser, elles sont avouées par le devoir et un des plus glorieux apanages de l'humanité. Il y a plus : elles sont un besoin qu'il est bon de satisfaire, pour empêcher l'homme de lui chercher un aliment dangereux et nuisible. Les tableaux d'un accroissement illimité et du futur avénement du règne de Jésus-Christ, remplissent ce but sans aucun danger; les prophètes nous en fournissent les plus vives couleurs, et rien n'est d'ailleurs plus propre que ces tableaux à encourager les amis de notre sainte cause, et à consolider les établissements qui lui sont destinés. Les succès étonnants, dont presque tous les concurrents ont tracé l'esquisse, et dont quelques-uns ont offert la description fort détaillée, convaincront les ennemis de l'œuvre biblique de l'impossibilité de la faire rétrograder. Il faut bien qu'ils prennent leur parti là-dessus. Objet de leur crainte et de leurs préventions, n'osant pas la mépriser à cause de son immense développement et de la protection que lui accordent les grands de la terre, l'institution biblique deviendra inévitablement le sujet de leurs réflexions sérieuses; et alors peut-être, s'ils n'ont pas le courage de l'avouer publiquement, ils

s'avoueront à eux-mêmes que le doigt de Dieu y est empreint.

Certes, rien aussi n'est plus merveilleux que de voir les deux plus puissants empires, ceux-là même qui se trouvent, l'un par l'étendue de ses possessions territoriales, l'autre par l'extension de sa navigation, en contact avec tous les peuples du globe, avec tous les idiomes usités, de les voir, malgré la disparité de leurs vues et de leurs intérêts, unir leurs efforts pour mettre le code des révélations sous la main de tous les habitants de la terre. Ce que la double domination de la langue grecque et des armes romaines avait fait pour étendre et faciliter les conquêtes de la parole de vie, cette grande œuvre, reprise par la réformation, et secondée par l'imprimerie, est aujourd'hui, sous nos yeux, continuée par l'élite des peuples civilisés, sous l'influence prépondérante du vaste système colonial de l'Angleterre et de sa puissante industrie, aidée du concours de toutes les nations éclairées du flambeau pur de l'Évangile, c'est-à-dire de toutes les nations qui allient le sérieux et le calme de la pensée à l'enthousiasme religieux et à une volonté persévérante. Quel spectacle que celui de l'élite du genre humain exécutant, après deux mille ans d'intervalle, pour se conformer à la volonté maintenant incontestable du souverain législateur, l'ordre d'un homme mis à mort comme un vil esclave !

Et quel est le livre qu'ont mis ainsi à flot sur toutes les ondes des destinées, des pensées, des langues humaines, et qu'ont, à l'envi, porté aux extrémités de la terre les projets de l'ambition, les inspirations du génie, les catastrophes des empires, les découvertes du hasard, les travaux de la science et les progrès de la

civilisation, toutes les circonstances enfin qui sont l'ouvrage ou l'instrument de l'homme lorsqu'il les provoque ou les met à profit isolément, mais qui lui échappent lorsqu'il veut les faire converger vers un centre, et qui ont évidemment reçu du mouvement général des affaires humaines une impulsion vers un but spécial; but qui n'était ni indiqué par une tendance inhérente à quelque élément constitutif de notre nature, ni prévu ou désigné par l'esprit humain?

Est-ce un code favorable aux puissants de ce monde, qui leur facilite l'accomplissement de leurs desseins, et sanctionne tous leurs caprices? Est-ce un livre qui caresse les passions populaires et les affranchisse de leur frein? Est-ce un recueil de directions profitables aux courtisans de la fortune, de recettes utiles pour la santé ou l'économie domestique? Est-ce Epictète, ou une réunion de maximes épicuriennes? un abrégé de doctrines exaltant l'homme à ses propres yeux, le gonflant d'un sot orgueil, lui donnant un sentiment exagéré de ses forces et de la puissance de sa raison, le berçant d'espérances chimériques, ou lui enseignant l'art de s'assurer et de prolonger toutes sortes de jouissances? Serait-ce Euclide ou Homère? un volume de contes amusants, nourrissant les goûts frivoles de la multitude, flattant ses passions, et lui faisant oublier ses peines en le transportant dans un monde idéal et sur un théâtre brillant d'illusions et de scènes changeantes?

Non; c'est le livre qui impose à l'homme la tâche la plus pénible, celle qui répugne le plus à la sensualité, ce Protée vil et tyrannique, qui nous obsède et nous échappe sous toutes les formes, la tâche de retremper son âme, de multiplier les plus nobles efforts sans en tirer vanité, de faire entière abnégation de soi-même,

et de livrer à ses penchants les plus impérieux des combats héroïques sans relâche et sans terme; un livre qui impose cette tâche glorieuse, mais amère, sous peine de passer de cette vie d'épreuves dans un ordre de choses d'éternelle rétribution, et peut-être d'horribles regrets.

Sans doute, pour vaincre les résistances de la chair et l'orgueil de la raison, il nous offre des attraits que nous ne pouvons repousser sans nous mépriser et nous plaindre nous-mêmes. Ce livre, pour parler le langage d'un homme qui en faisait sa nourriture, et qui unissait le plus beau génie à l'âme la plus belle[1], nous apprend « que nous avons un maître qui nous aime mieux « que nous ne savons nous aimer, et qui ne nous fait « jamais aucun mal que pour notre plus grand bien, « qui nous paye de ce qu'il ne nous doit pas, et qui, « de ses esclaves, nous fait ses enfants afin que nous « soyons ses héritiers; que son héritage est le ciel, et « que le ciel, c'est lui-même. »

Mais ce livre (et c'est ici un point capital, auquel l'auteur du mémoire dont j'ai parlé en dernier lieu a porté une attention qui mérite beaucoup d'éloges) ne nous offre pas simplement une doctrine salutaire, de sublimes préceptes, des modèles instructifs. Un abrégé élémentaire, un résumé historique, un enseignement oral auraient pu nous rendre les mêmes services. Non, ce code nous fait vivre avec l'élite du genre humain. Les élans du roi-prophète nous élèvent jusqu'à lui; Esaïe nous fait partager ses sublimes transports et ces présages d'un ravissant avenir où *la connaissance de Jéhovah remplira la terre, comme les eaux couvrent le fond de la*

[1] Fénelon, lettre à son neveu, du 19 avril 1713.

mer. Nous revêtissons, à l'école de ces hommes supérieurs, ce sentiment qui nous habitue à regarder la nature entière, à la fois comme le voile et l'image d'un monde invisible et d'une mystérieuse cité.

Lire et relire ces écrits, ceux surtout des auteurs du Nouveau-Testament, des apôtres et de leurs frères d'armes dans le saint combat, est le seul moyen d'apprendre à les connaître, à les aimer, à les admirer, à se pénétrer de leur bonne foi, de leur candeur; c'est le seul moyen de se disposer à accueillir un témoignage sur lequel repose la conviction que nous cherchons à acquérir de l'origine divine du christianisme. C'est là que nous les voyons respirer, agir; c'est là que nous conversons avec eux, et qu'ils se montrent à nous dans l'ardeur de leur zèle, dans la loyauté de leurs intentions, dans la simplicité de leur langage. Leurs discours ne sont jamais des plaidoyers, comme les écrits de Cicéron, de Sénèque, de Rousseau; c'est là que nous voyons l'action de la même vérité, de la même foi, se modifier suivant l'éducation et les caractères. Tandis qu'elle inspire à l'ardent persécuteur des chrétiens, à l'impétueux saint Paul, la douceur de l'agneau qui a été immolé pour les péchés du monde, et auquel il lui tarde d'être réuni, nous voyons cette même foi élever le paisible et timide parent du Sauveur, saint Jacques, dont la mansuétude et la répugnance pour toute division sont célébrées par des contemporains étrangers à la religion du Christ, à cette hauteur de pensée et à cette énergie de sentiment qui lui dictèrent son admirable épître (un des flambeaux du genre humain dans les routes ténébreuses de la vie), et qui jetèrent une vive et dernière flamme sous la main du bourreau : c'est là que nous voyons cette même influence donner au dis-

ciple bien-aimé de Jésus-Christ, qui le suivit au pied de la croix avec un cœur aimant, mais qui s'ignorait encore, cette affection forte et céleste, cet essor, ce coup d'œil d'aigle qui perce les cieux, et qui ne se détourna plus, à la vie et à la mort, du soleil de justice et de vérité. C'est là seulement que nous les voyons, peintres rustiques et inhabiles, tracer ce portrait de l'être mystérieux, dont les traits ne ressemblent à rien de ce qui a été créé, avec des couleurs qui ne sont point terrestres, et d'une main qui n'a point obéi à l'imagination, que n'a point conduite le talent des Xénophon, des Richardson, de tous ces grands écrivains qui ont employé toutes les ressources do l'art, de la science, du génie, à peindre des modèles de perfection; mais d'une main qui a été guidée par des souvenirs ineffaçables, plus forts que les joies et les douleurs de ce monde.

Priver les hommes, surtout ceux auxquels manquent les autres moyens d'examen et de persuasion raisonnés, de cet entretien, de ce spectacle animé, de cet ensemble harmonieux de circonstances locales, d'allures individuelles, si pleines de vie, c'est leur soustraire les moyens de recevoir l'évidence de la seule manière dont elle peut leur venir, par une espèce d'intuition; c'est les arracher des côtés de saint Paul, de saint Pierre, d'Ésaïe, de David, etc., pour les réduire à entendre le récit abrégé et froid de spectateurs étrangers, souvent indifférents; c'est faire passer les rayons célestes par un nuage pour en affaiblir l'éclat; c'est multiplier les intermédiaires entre l'esprit divin et nous; c'est imposer doublo tâche aux hommes qui veulent se rendre compte de leur foi, puisqu'il faut qu'ils s'assurent d'abord de la véracité et de l'intelligence des intermé-

diaires, avant de pouvoir réfléchir sur les qualités des témoins primitifs, et la créance qu'ils peuvent mériter.

L'appréciation des preuves de la divinité de la religion, contenues dans des raisonnements suivis et une chaîne de propositions tant philosophiques qu'historiques, complète et indissoluble, suppose l'attention réfléchie d'hommes doués d'un esprit exercé à la méditation, et suffisamment versés dans les sciences où l'apologiste est obligé de puiser les données sur lesquelles il s'appuie.

La multitude ne peut fonder sa foi sur une pareille base : la Bible est le seul moyen de suppléer à cette conviction raisonnée, par la persuasion du cœur, touché et rempli des émotions qu'excitent l'admiration, la confiance et l'amour. Si les saintes Écritures n'étaient pas dans les mains du peuple, il n'aurait aucun moyen de se convaincre de la vérité et de la divinité de leur contenu. Comme il est dénué de tout subside d'érudition, il faut qu'il y soit suppléé par l'impression immédiate et l'intuition. L'Écriture remplace la présence de Jésus-Christ et des apôtres; elle nous les offre avec l'action que la religion exerça sur toute leur existence personnelle et sociale. Et comment voulez-vous que cette impression soit assez forte et assez complète, si vous ne le mettez pas à même de lire ces livres de l'ancienne économie, qu'il voit cités sans cesse dans le Nouveau-Testament, et auxquels Jésus-Christ et les apôtres se réfèrent dans les occasions les plus graves, et pour appuyer les enseignements les plus importants?

Si Dieu n'avait destiné les saintes Écritures qu'aux prêtres et aux gens instruits, on y rencontrerait un autre mode d'enseignement, un enchaînement didacti-

que par principes et conséquences; les vérités n'y seraient pas présentées occasionnellement et sans leur donner la liaison rationnelle que demandent les classes lettrées. Oui, messieurs, en introduisant la Bible dans les demeures de vos frères, c'est Jésus-Christ, c'est Moïse, c'est le pâtre Amos qui parle à l'homme des champs son langage, c'est Daniel, c'est le grand apôtre des gentils que vous leur envoyez. Ils y entrent pour consoler, pour exhorter, pour convaincre l'incrédule, pour frapper de terreur le pécheur obstiné. Dans les lieux de détention et de douleur où est accumulé tout ce qu'il y a de plus abject et de plus infortuné, les ornements de l'espèce humaine pénètrent par vos soins pour essayer les effets de leur présence, et le Sauveur fait au brigand une seconde fois la sublime promesse qui annonce sur la croix le maître des cieux.

Vous prévenez à jamais toute résurrection des plus grands fléaux de l'humanité, de castes qui font le monopole des lumières, de toute doctrine ésotérique et secrète qui isole les hommes et les ravale au niveau de simples moyens; vous leur présentez un miroir fidèle dans lequel ils se voient avec toute leur hideuse difformité ou dans leur grandeur native, et qui leur offre le contraste de mœurs simples et vraies avec l'existence factice de cet état avancé de la civilisation qui mènerait à l'hypocrisie la plus profonde, si nous n'avions à côté de nous un censeur incessamment occupé à ramener les hommes à la franchise et à la loyauté.

Vous élevez le seul étendard qui puisse rallier les humains; la Bible est l'unique moyen d'union universelle, au succès duquel l'expérience et la réflexion permettent de croire en parcourant tout ce que l'histoire nous a révélé. S'il en était besoin, cette tendance serait



constatée par l'épreuve que notre œuvre pieuse a déjà subie. Les Sociétés bibliques sont la seule institution embrassant des contrées et des classes si différentes, dans le sein de laquelle il ne soit né aucun trouble, aucune querelle, et qui n'ait suscité aucun scandale, aucune division parmi ses adhérents.

La nature des choses, à elle seule, ne confirmerait-elle pas nos espérances? Les idées qui règnent dans tout le volume sacré, sont éminemment propres à devenir le ciment des nations; et le volume qui les renferme, base de l'union de notre race dans l'immense variété de ses familles, servira, n'en doutons pas, de fondement impérissable à l'édifice de la civilisation universelle, et de point de départ à la pensée de l'homme dans tous les climats. Quel est le bras assez puissant, quelle est la ruse assez adroite, assez persévérante, assez maîtresse des événements et des volontés, pour empêcher ce résultat? Et ne voyez-vous pas que c'est l'amour des connaissances et du travail, l'activité industrielle et le besoin d'un ordre moral digne de l'homme, toutes qualités inhérentes à l'esprit du Protestantisme, qui sont à la fois les mobiles et les véhicules de la dissémination, non pas seulement européenne, mais asiatique, américaine, océanique, de ce volume de ligue et de paix perpétuelles? Ce concert spontané, cette réunion en faisceau de volontés aussi indépendantes qu'énergiques, toutes actives pour la propagation de la Bible sans vues mondaines, ne peut provenir d'une autre cause que de la source qui a fait jaillir ces eaux vives, pour étancher la soif des âmes immortelles.

Quels sont les pygmées qui prétendent arrêter cette marche nécessaire et irrésistible? Leurs petites mains



ont-elles la force de briser les ressorts de ce vaste rouage, qui sont indissolublement unis à l'esprit humain, dont le jeu fut préparé, combiné, animé par tous les antécédents de l'histoire des nations, l'action prédéterminée et dirigée par le maître de leurs destinées? Ils peuvent bien, ces faibles opposants au mouvement expansif imprimé aux affaires humaines, mettre pour un temps obstacle à ce que ce flambeau céleste pénètre dans quelques coins du globe; ils pourront entraver la formation, gêner les bienfaisants travaux des Sociétés saintement confédérées pour en répandre la lumière: mais l'éteindre? Jamais! Pas plus qu'ils ne réprimeront l'essor des facultés de l'homme.

Qu'ils lisent le sort de leurs vains complots dans ce code des révélations qu'ils veulent ôter des mains de ceux auxquels le Dieu de l'univers l'a adressé, dans l'oracle même où il annonce l'extension infaillible du règne de son fils jusqu'aux extrémités de la terre (Ps. II, 4).

C'est lorsque ce fils aura étendu son empire sur toutes les nations du globe, que la Bible qui est, considérée de près, proprement une Christologie, ou Dieu manifesté dans l'histoire; c'est alors que les barrières qui les divisent tomberont, et que les livres de l'ancienne Économie, où sont déposées les prédictions qui s'accomplissent de plus en plus et sous nos yeux, réunis au code de la nouvelle alliance, qui est leur supplément et leur clef, produiront sur la race humaine, mais en grand, mais en bien, non pour perpétuer l'orgueil et l'injustice, mais pour abattre tous les murs de séparation, le même effet qu'ils ont produit sur ce peuple d'où est sorti Jésus-Christ selon la chair, et qui leur doit son indestructibilité au milieu de toutes les circonstan-



ces qui auraient depuis longtemps anéanti l'existence de tout autre nation.

Comme jadis les soldats athéniens, vaincus et captifs en Sicile, rachetèrent leur vie et leur liberté en récitant des vers d'Euripide; ainsi, dans toutes les contrées de la terre où l'homme n'a pas aujourd'hui de plus cruel ennemi que l'homme, tous les disciples de Moïse et de saint Paul, se reconnaissant pour frères à la vue du code sacré, se salueront du salut touchant des premiers chrétiens qui, se rencontrant et se serrant la main, disaient avec transport : *Le Seigneur est ressuscité !* et la citation d'un passage de la charte universelle, sortant de la bouche d'un étranger et d'un malheureux, leur ouvrira infailliblement les bras d'un frère et un asile hospitalier.

APPENDICE

DU PRÉCÉDENT RAPPORT.

Pour donner une idée du travail du concurrent qui a pris pour devise 2 Tim. 3, 16, et du parti qu'il serait facile d'en tirer pour l'apologie de l'étude et de la distribution générale de l'Ancien-Testament, le rapporteur s'était livré à quelques réflexions, relatives à une des questions les plus délicates et les plus difficiles qu'aient agitées les amis de la cause biblique. Le comité a jugé utile de les placer à la suite du rapport comme propres à compléter l'analyse raisonnée des mémoires que le comité s'était chargé d'apprécier et de classer selon leur mérite comparé. Ces réflexions pourront servir et de supplément aux mémoires qui seront livrés à l'impression et dans lesquels cette matière n'est pas assez approfondie, et d'éclaircissement aux considérations qui ont été, à une séance générale antérieure, offertes à l'attention des membres de la Société biblique de Paris, et qui manquaient des développements nécessaires à leur entière intelligence.

On se dissimulerait vainement que beaucoup de personnes, disposées à seconder tout ce qui peut avancer le règne de Dieu, et naturellement portées à se faire dispensatrices du volume qui renferme

l'Évangile de Jésus-Christ, continuent d'être fortement prévenues, ou du moins peu rassurées, contre les effets du code hébreu sur les lecteurs dont l'imagination est très vive, et qu'on désirerait pouvoir tenir, aussi longtemps que cela est faisable, dans une complète ignorance des excès et de l'avilissement auxquels l'homme peut se ravaler.

On a beau en appeler à l'expérience, qui n'offre pas un seul exemple constaté d'une influence nuisible de la lecture de ce code, et qui nous montre au contraire les peuples où elle est le plus en usage, se distinguant de ceux qui la négligent, par la pureté des mœurs, par le calme et le sérieux de la pensée, par une vénération redoublée pour les écrits des apôtres, et par une adoration plus profonde du Rédempteur, premier objet et dernière fin de l'ancienne loi. Ce préjugé conserve une grande partie de sa force; et, comme son action s'exerce particulièrement sur les hommes pénétrés de respect pour l'Évangile et jaloux de son empire exclusif sur les âmes, on ne saurait essayer de le combattre et de l'affaiblir avec plus d'espoir de succès, qu'en leur opposant leurs propres principes et leurs sentiments religieux.

Et d'abord, dans une matière qui touche à tant d'intérêts, qui a des points de contact avec tous les penchants honnêtes et vicieux, avec le système entier de notre organisation intellectuelle et sociale, avec l'histoire de l'homme et de l'univers, les personnes auxquelles nous voudrions, non pas faire changer de point de vue, mais faire remarquer tout ce qu'on peut apercevoir sans quitter celui où elles sont placées, ces personnes avoueront que, dans un sujet si grave et si vaste, il serait aussi déraisonnable que chimérique d'entreprendre de réfuter toutes les objections qui devaient naître d'une question qui présente des aspects si variés, et encore plus de lever toutes les difficultés qui s'offrent inévitablement dans une discussion si compliquée et si délicate. Établir, par des raisons directes et suffisantes, par des témoignages et des motifs irrécusables, l'évidence d'une vérité, l'existence d'un fait, l'obligation d'un devoir, c'est là une tâche nécessaire : elle est remplie, lorsque ces raisons ont été exposées, ces témoignages et ces motifs allégués et justifiés. Ni les embarras de détail dans l'application de la vérité et du devoir ainsi démontrés, ni l'impossibilité d'en concevoir parfaitement la théorie et la liaison avec d'autres phénomènes du monde physique et moral, ne porteront jamais l'homme sage à remettre en problème l'évidence de la vérité, à révoquer en doute la sainteté de l'obligation qu'il a une fois reconnue sur des indices certains.

Cette règle, généralement admise et suivie dans les spéculations de la science comme dans les détails de la vie, doit surtout être pré-



sente à l'homme qui veut porter un jugement sain et impartial sur la valeur des objections élevées contre la lecture universelle des écrits de l'ancienne économie.

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint[1]. Ce précepte du Sauveur trouve ici une application toute naturelle. Les livres des deux recueils d'annales et d'enseignements divins appartiennent à un seul et même ensemble. A quoi se réduit en définitive le contenu de l'un et de l'autre ? A un seul objet, à l'histoire de la conservation, parmi les hommes, de l'idée du vrai Dieu et de son application à la délivrance du genre humain, lorsque les progrès de la civilisation eurent rendu cette application possible et conciliable avec la condition d'agents libres et doués de raison. Pour le succès de ce plan, il était indispensable de faire coïncider d'époque et concourir d'action deux moyens. Il fallait d'abord se ménager l'emploi de hérauts qui promulguassent cette doctrine comme témoins et non comme raisonneurs, qui parlassent de la divinité qu'on ne voit pas comme du soleil qu'on voit : ces hommes ne pouvaient sortir que d'un peuple chez lequel toutes les institutions et toutes les vicissitudes de sa destinée auraient empreint de cette grande idée toutes les affections, toutes les pensées de l'esprit, toutes les habitudes de la vie. Pour mettre en œuvre, au profit du genre humain, cette croyance ainsi enracinée dans un peuple, et identifiée avec toute son existence publique et privée, il y avait, en second lieu, nécessité de préparer et d'attendre l'arrivée d'une condition des affaires humaines, où les peuples, désabusés de leurs erreurs et poussés par un douloureux malaise de l'âme, par un vide du cœur insupportable, fussent disposés à recevoir avec empressement les secours spirituels, que la philosophie de Platon n'avait pas su leur porter plus efficacement que les mystères de Cérès ou d'Isis. Ah ! sans doute *ces ouvrages où la puissance et la majesté divines se voient comme à l'œil* (Rom., I, 20), étaient encore sous les regards de ces nations assises dans l'ombre de la mort ; les siècles qui avaient effacé dans les âmes l'image du créateur, n'avaient ôté à la création ni sa fraîcheur ni sa magnificence. Mais à quoi servaient ces témoins, muets ou dédaignés, de la présence du Très-Haut ? Hélas ! à rendre plus inexcusables ceux qui avaient des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre.

Qu'on n'oublie pas que le sentiment, pour être durable, a besoin de l'action simultanée d'impressions présentes, et d'idées concordantes avec ces impressions ; qu'on n'oublie pas surtout que le raisonnement, qui n'est qu'une puissance d'analyser ce qui est *donné*,

[1] Matthieu, 19, 6.

ne peut créer ni vivifier. Rappelez-vous l'époque où les Hellènes et les Romains commencèrent à douter de l'existence d'êtres supérieurs à l'homme et de quelque chose d'immuable. En consultant l'histoire, vous avouerez que ce fut lorsque leur raison eut atteint un grand développement. Pour les ramener à la croyance en un ordre invisible, il fallait donc, ou les reporter à l'ancienne simplicité de la vie intellectuelle et sociale, chose évidemment impossible, ou leur fournir de nouvelles *données*, des bases nouvelles à leur raisonnement. Les anciennes *données*, le spectacle de l'univers, les phénomènes de l'âme, les besoins de la nature humaine, depuis les terreurs de la conscience jusqu'à la froide curiosité de la raison spéculative, ne leur suffisaient évidemment plus.

Alors un nouveau phénomène leur fut effectivement *donné*, un être resplendissant de clartés divines venant accomplir les espérances que plus de deux mille ans auparavant le sheik d'une tribu araméenne avait conçues. Ici, les élèves de la philosophie vulgaire demanderont quelle importance il est raisonnable d'attacher à l'orgueil et aux visions du chef d'une horde barbare? Mais la chose est plus grande et plus claire qu'ils ne le pensent. Et cependant nous allons débuter par la concession à la fois la plus forte et la plus franche qui ait jamais été faite à l'incrédulité par un homme pénétré de la conviction profonde que toutes les phases de la destinée des Juifs et la merveilleuse harmonie de nos deux codes sacrés ne peuvent être que l'œuvre du maître de celles de l'espèce humaine, et que c'est sa volonté que nous exécutons en faisant, des deux recueils, sans exclusion et sans retranchement, la base de l'instruction élémentaire et la nourriture religieuse de l'homme, à toutes les époques de sa vie et à tous les degrés de la culture de son esprit.

Il n'est pas douteux que l'unité ne soit le caractère que la raison humaine demande à tous les ouvrages de la nature et de l'art, pour qu'elle y puisse reconnaître la perfection et la beauté. C'est aussi le caractère dont la nature est empreinte dans son majestueux ensemble, et qui en fait rapporter l'origine à une intelligence suprême. L'univers est comme une grande épopée qui nous révèle une seule et unique puissance créatrice, aussi clairement que l'*Énéide* ou le *Paradis Perdu* nous montre un seul et même ordonnateur du plan de ces poëmes. Rattacher un ensemble d'idées et de discours à une vue dominante, subordonner toutes les parties d'une production de l'esprit et de la main à une inspiration régulatrice, c'est le but de l'écrivain et de l'artiste. Lorsqu'il a été atteint, leurs œuvres sont l'objet de l'approbation des vrais juges, sans qu'on songe à en conclure qu'ils aient joui d'un secours surhumain.

On peut même concevoir l'influence d'un principe unique, d'un

sentiment prédominant, sur la littérature, ou les destinées d'un peuple. Il n'y a rien de miraculeux dans une nation offrant à l'admiration du monde et aux pinceaux de l'historien, pendant une longue suite de siècles, des écrivains animés d'un même esprit, un même goût présidant aux créations de l'art, un même plan de conquêtes ou de perfectionnements poursuivi par ses chefs en exécution d'une idée grande et prépondérante, d'un projet inspiré par une situation particulière, ou formé sous l'empire d'une impulsion primitive, d'une passion changée en habitude, pour ainsi dire, héréditaire. C'est ainsi que les productions de la pensée et du ciseau qui ont précédé, signalé et suivi les âges de Périclès, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV; c'est ainsi que les monuments de l'Égypte de toute date avant les Ptolémées, les triomphes millénaires de Rome, les conquêtes industrielles et coloniales de la Grande-Bretagne, rappellent un même type, et semblent, sous certains rapports, n'être que les manifestations successives, les développements naturels d'un principe régnant, d'une idée-mère suggérée par des nécessités de position ou de direction une fois données.

Que dis-je? l'attente même d'un Messie chez les Israélites peut se présenter à l'esprit, et a été, de nos jours, fréquemment et avec un prodigieux appareil d'érudition et de subtilités, présentée comme le fruit spontané du sol hébreu, comme un sentiment né primordialement du génie particulier des ancêtres de ce peuple et fortifié graduellement par des circonstances toutes naturelles et des affections presque nécessaires.

Je demanderai, avant toute chose, comment il se fait que cette idée si grande, si pure de la Divinité, qui ne reparaît nulle autre part dans les monuments de l'antiquité, se trouve déposée chez un petit peuple, et conservée sans altération, mais avec des développements progressifs depuis les auteurs de sa race jusqu'au dernier moment de son existence nationale, incorporée dans toutes ses institutions, et enfin répandue parmi toutes les nations civilisées par des hommes sortis de son sein; tandis que ce peuple, dépourvu de toute la culture d'esprit, et dénué de tous les sentiments qui peuvent faire comprendre, apprécier, embrasser, chérir cette idée, la repousse pendant un millier d'années, et ne l'adopte enfin, pour se dévouer à sa défense, qu'après une résistance inouïe et atrocement obstinée? Je demanderai comment il se fait que le père de cette race s'attache à l'espérance que toutes les nations de la terre devront à ses descendants la félicité? comment il se fait que cette espérance grandit, se fortifie dans les circonstances les plus décourageantes, dans l'esclavage, dans des guerres interminables et désastreuses, dans l'exil et après la perte de l'indépendance? comment il se fait que par des rétrécissements de

sphère progressifs qui ne font qu'accroître l'invraisemblance et augmenter l'obscurité, une des tribus d'abord, puis une famille de cette tribu, enfin un rejeton de cette famille, deviennent successivement l'objet, le centre, et, pour ainsi dire, le pivot de cette espérance? comment il se fait que, dans les temps de la puissance de cette famille, et dans un ordre d'intérêts moraux et politiques qui ne permettent de chercher la perspective et les moyens du bonheur désiré que dans un état de grande prospérité nationale, l'Être qui accomplira les anciens oracles, et versera sur toutes les nations les bénédictions promises à l'auteur de la race juive par le Souverain Maître du monde, est annoncé devoir être mis à mort, avant que les enfants d'Adam se partagent son héritage et que la connaissance de Jéhovah remplisse la terre habitable, comme les eaux couvrent le fond de la mer? Et maintenant ces espérances se réalisent de plus en plus sous nos yeux ; l'état des affaires humaines les justifie, et en présage aujourd'hui plus que jamais l'entier accomplissement.

Cependant, nous savons que le peuple chétif et méprisé, dépositaire de ces espérances, ne pouvait, certes, dans son impuissance, ni les réaliser par ses efforts, ni même concevoir la possibilité de ce succès merveilleux.

Que les Romains aient atteint le but qu'ils poursuivirent avec constance pendant des siècles, quelque étonnants que soient les résultats de leur persévérance, leur position, leur caractère, la situation et l'histoire des peuples qu'ils subjuguèrent, nous expliquent leurs présages et leur confiance dans l'exécution de leurs projets. Mais l'émir d'une tribu de Nomades Araméens, le législateur d'un peuple d'esclaves échappés à leurs chaînes, David, Isaïe, Daniel, Zacharie, contemporains de nations grandes et dominatrices, qu'il ne pouvait humainement entrer dans le rêve d'un Juif de se représenter comme destinées à devenir l'instrument des desseins d'un Dieu qui semblait avoir abandonné son peuple, auraient-ils jamais pu imaginer comment l'empire romain et la navigation britannique, la dissémination de la langue grecque et l'imprimerie, la destruction de leur nation et sa dispersion sur le globe, serviraient de moyens à Jéhovah pour tenir une promesse donnée à leur aïeul, un scheik araméen, et consignée des siècles avant qu'il pût tomber dans l'esprit d'un mortel que la Grèce et l'Italie recelaient les organes nécessaires à l'accomplissement de cette promesse?

Je pense qu'il suffit de rappeler ces circonstances pour mettre en évidence l'intention qu'a eue l'Arbitre des affaires humaines, d'isoler un peuple parmi les nations, et de veiller à la conservation de ses annales, pour en faire un document irréfragable de sa providence suprême et spéciale, un aliment qui nourrisse, un dépôt de faits



instructifs qui fortifient cette croyance en un Ordonnateur sage et paternel, occupé à établir l'harmonie de la nature et des événements avec nos besoins, et à subordonner non seulement les lois générales, mais tout le détail de la vie, à notre éducation morale et au bonheur qui doit en être le fruit.

Et qu'on ne s'y méprenne pas: nous sommes loin d'affirmer, comme les adversaires de la révélation nous l'imputent, que le Père commun des hommes ait veillé aux intérêts du peuple d'Israël plus qu'à ceux des autres peuples; que son attention, ses soins lui aient été donnés exclusivement et à leur préjudice : ils sont tous ses enfants; tous participent aux bienfaits de son inspection souveraine. Si ce peuple a eu la glorieuse destination de servir de dépositaire de notions sur la Divinité plus justes et plus pures, et d'organe pour les conserver et les propager parmi le reste du genre humain, les autres peuples ont aussi, chacun pour sa part, dans les desseins de leur guide suprême, contribué au développement intellectuel et social de la grande famille; seulement voici la différence dans le spectacle qu'ils présentent. Les traces d'une main juste, sainte, toute-puissante, telles qu'il nous est indispensable de les voir empreintes dans l'ordre visible des choses humaines, pour animer notre foi et pour lui donner une base sensible, ces traces sont trop disséminées dans les détours du labyrinthe de l'histoire universelle; elles sont de trop diverse nature, trop difficiles à suivre dans leur direction finale lorsqu'elles se croisent et se compliquent par leurs relations mutuelles, lorsqu'elles semblent se rapporter à des plans opposés, à des fins sinon inconciliables, au moins d'accord problématique et peu aisé à concevoir.

En nous présentant, dans les annales d'un peuple isolé, un cours d'événements faciles à suivre, à compter, à embrasser dans leur ensemble et dans leur liaison avec le sort de notre espèce tout entière, Dieu semble dérouler à nos yeux l'histoire de son gouvernement et nous dire: « Vous me cherchez, et vous pourriez me trouver dans le sanctuaire de votre âme et dans le spectacle de l'univers; mais là des nuages s'élèvent et obscurcissent mes traces; des énigmes embarrassantes par les contrastes et les lacunes, insolubles par des contradictions apparentes, s'offrent à votre courte vue lorsqu'elle s'efforce de pénétrer dans le dédale des phénomènes de la vie humaine et du monde extérieur, et que vous tâchez de former cette double chaîne. Venez voir, dans une série, facile à saisir, d'événements aisés à parcourir, l'annonce antique et l'exécution graduelle de desseins qui continuent de s'accomplir sous vos yeux par le concours de circonstances dont aucune puissance que la mienne n'a pu disposer; venez voir les preuves de ma sollicitude pour le bien moral de votre espèce; venez

voir les soins qu'un tendre père prend de l'éducation de ses enfants, la prévoyante bonté avec laquelle j'ai, à chaque degré de leur développement, assorti ma nourriture et mon soutien à ses besoins présents et aux intérêts de son prochain avenir, adapté mon instruction à la portée de leur intelligence, me révélant d'abord comme Père de famille, ensuite comme Législateur d'un peuple, enfin comme Sauveur du genre humain; inspirant successivement la confiance, la crainte, l'amour, selon que les âmes étaient préparées à recevoir et à mettre en action ces sentiments. Viens voir, homme aveugle, faible, déchu; je vais t'admettre dans mes conseils, et verser en tes mains le trésor d'une immense expérience qu'il te serait impossible d'acquérir dans la plus longue et la plus laborieuse carrière, d'une expérience dont tu ne pourrais subir l'épreuve, sans être découragé et abattu par la douleur, ou jeté dans des agitations qui t'ôteraient le temps et le calme nécessaires à l'œuvre de ton salut éternel; viens voir quelle haine je porte au péché, et quel est le penchant de ton cœur à s'y laisser entraîner. »

Son aversion pour le péché et notre funeste penchant au mal! Oui, c'est là visiblement le but que la Providence a voulu atteindre en nous conservant les détails de tant de corruption, d'iniquités, de châtiments rigoureux, de tous ces crimes qui révoltent, de ces punitions qui semblent excéder les torts, de ces ordres qu'on est porté à taxer de cruauté, détails qui sont incontestablement la cause principale des préventions dont la lecture de l'Ancien-Testament est l'objet. Sans doute, il est pénible de voir étalé sous nos yeux le tableau de toute la perversité de la nature humaine, de connaître tout l'horrible secret de notre cœur; mais il est utile d'être averti de tout ce qu'il renferme, lorsqu'il s'éloigne de Dieu; il est nécessaire de savoir que la Divinité a le péché en abomination. La raison est inépuisable en sophismes pour nous représenter les égarements de l'homme comme peu importants, et Dieu comme un père indulgent, fermant les yeux sur les fautes de ses créatures.

L'ancien Code dévoile toute la dépravation de l'homme et la sainteté redoutable du Très-Haut. Les exemples de prévarications qu'il nous présente dans les hommes les plus recommandables, sont propres à nous tirer de la sécurité, et à nous faire redoubler de vigilance sur nous-mêmes. Dieu s'y montre partout comme haïssant le péché d'une haine au-dessus de toute conception, et la manifestant en toute conjoncture, à l'occasion de la désobéissance d'un de ses serviteurs, en apparence la plus excusable, comme par des jugements terribles exercés sur des nations coupables.

On a coutume de se récrier sur la cruauté de ces jugements exécutés par le peuple élu pour le maintien de la connaissance du vrai

Dieu, et on oublie que le salut du genre humain dépendait de ce maintien; on oublie ce qu'était, ce qu'est l'idolâtrie, et l'abîme de perversité qu'elle recèle partout où elle a régné, et, ô douleur! où elle règne encore.

Comme nous n'avons plus toutes ces infamies et toutes ces horreurs sous les yeux, comme les siècles interceptent le cri des victimes d'abominables et viles superstitions, il est bon que de nouveaux documents lui servent d'organe pour nous pénétrer de la justice des plus sévères jugements du Dieu d'Israël. Au moment où les voyageurs ne cessent d'attrister nos âmes, en ajoutant d'épouvantables détails à notre connaissance de pratiques affreuses, prescrites par des cultes atroces et homicides, les monuments de la contrée qui a été le berceau des sciences, ramenant, sous nos regards, l'image hideuse de cruautés sacerdotales, étalées au jour sur les murs des temples et des palais, ou ensevelies dans les ténèbres d'une tombe dès avant les temps historiques, semblent être rendus à notre contemplation pour sanctifier le courroux de l'*Éternel des armées*, en retraçant quelques-unes des scènes effroyables du paganisme, qui se répétaient tout autour du peuple d'Israël, et qui déshonorent encore d'immenses régions de cette terre arrosée du sang du Fils de Dieu.

Ainsi des tableaux et des récits appartenant aux deux extrémités des annales humaines, aux siècles les plus reculés et à l'époque contemporaine, viennent au même instant nous frapper d'épouvante et de douleur pour redoubler nos désirs de voir le Code qui, sur presque toutes ses pages, représente le Très-Haut lançant la foudre sur les peuples idolâtres, multiplier ses conquêtes pacifiques sur l'empire du vice et du désespoir, mais assurément aussi pour justifier les châtiments terribles exercés jadis par le Dieu *jaloux* dans nos intérêts les plus sacrés, et dans les vues d'une vraie miséricorde, afin de conserver une croyance, fondement indispensable à celle de l'amour divin manifesté en chair, condition nécessaire pour qu'un Sauveur secourable pût nous apporter ses douces lois, et trouver les nations préparées à recevoir le joug de sainte obéissance et de cette charité universelle, allumée au feu céleste du véritable Prométhée.

On ne peut trop le dire, l'Ancien-Testament révèle le secret de Dieu et celui du cœur humain; il nous peint le Saint des Saints comme haïssant sur toute chose, comme ayant en exécration le péché. En proclamant cette haine, il aide la conscience à se revêtir de toute l'autorité de ses fonctions, et à élever sa voix avec plus de force. « Si la lumière inextinguible du Seigneur, » dit le sage Locke, d'ailleurs assez disposé à admettre la beauté de notre organisation

morale, « n'était pas présente à l'homme dans la révélation, nous « ne tarderions pas à rentrer dans les ténèbres, tant est grande notre « indifférence pour tout ce qu'il nous importe le plus de savoir. » En montrant l'homme naturellement enclin à faire ce qui est mal, et à s'éloigner de ce Dieu qui a le mal en abomination, l'Ancien-Testament explique le mystère le plus sublime, Dieu donnant son Fils pour ôter le péché de devant sa face, et nous fait connaître tout ce qui a préparé les voies à l'œuvre de la rédemption.

L'enfant avide de merveilleux et le philosophe livré aux plus abstruses spéculations, ont un égal besoin de se familiariser avec le Dieu vivant de l'ancienne économie. La raison humaine, à tous les degrés de son action, est portée à identifier la Divinité avec l'univers. Dans son enfance, elle la détaille pour ainsi dire, elle la dissémine dans toutes les parties de la nature ; dans son âge avancé, et surtout dans cette ivresse d'exaltation spéculative, qui ne veut croire qu'au Dieu qu'elle a découvert ou imaginé, *à son œuvre, à l'œuvre des mains de l'homme*, selon l'expression biblique, elle le confond avec la nature. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est un Dieu qui anime tout, qui est présent partout, qui intervient par ses jugements comme par son influence active dans toutes les choses humaines : il remplace tout ce qui plaît à l'imagination dans la mythologie, et il en écarte tous les dangers. Ce Dieu est en même temps un Dieu jaloux qui repousse toute alliance avec les choses créées par lui ou enfantées par l'imagination de l'homme. Qu'on porte les yeux sur les produits de l'esprit humain que nous offrent, aujourd'hui même, les plus spécieux systèmes de la philosophie européenne et l'état religieux de l'Asie. Tandis que la haute métaphysique des philosophes, nés dans le sein du christianisme, identifie la Divinité, tantôt avec la substance unique, avec le grand tout, tantôt avec l'ordre moral, ou avec les lois nécessaires de la nature, les religions de l'Asie nous montrent ici une idolâtrie grossière, amalgamée bizarrement au monothéisme le plus absolu, là un spiritualisme raffiné, allié au fatalisme, plus loin une doctrine qui, incorporant l'homme à la Divinité, met en oubli les devoirs les plus sacrés, et fait taire toutes les règles du bien empreintes dans le cœur de l'homme.

Le Dieu de l'Écriture n'est rien de tout cela ; il n'est point identique avec une législation suprême, avec un prétendu ordre éternel : il est le Dieu *vivant et jaloux*, *un Législateur* et non une législation, *un Juge saint et juste* qui a en horreur toute espèce d'idolâtrie, ainsi que l'indifférentisme moral qui l'accompagne constamment, ici comme cause, ailleurs comme effet.

Mais si le Dieu de l'Écriture est un guide sûr à travers tous les écueils qui menacent la raison abandonnée à elle-même ; si l'histoire



de son peuple, qui n'est au fond que Dieu même manifesté dans l'histoire, est le moyen le plus efficace de la ramener de tous les égarements auxquels nous la voyons entraînée avec tant de facilité à toutes les époques de son développement, les livres du Code hébreu sont en particulier une nourriture spirituelle admirablement appropriée aux besoins de l'enfance et des classes inférieures de la société.

SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 27 AVRIL 1824.

Messieurs,

Nous ne pouvons nous dissimuler que nos travaux se ressentent encore de la faiblesse inhérente à toute institution naissante, particulièrement à celles qui ont pour objet les intérêts invisibles et immortels de l'homme. On dirait que plus la nature des choses qu'il poursuit est passagère et périssable, plus les entreprises qu'il leur consacre jettent d'éclat dans leurs commencements, et promettent un succès rapide; mais il est instructif pour les promoteurs de ces deux genres différents d'entreprises, et pour nous, Messieurs, encourageant d'observer le contraste qu'elles présentent généralement dans leur issue. Plus elles ont été brillantes dans leur début, plus elles ont semblé trouver d'aliment dans les passions et de soutien dans les forces humaines, plus aussi elles déclinent promptement, moins elles laissent de traces et plus leur décadence est ignoble ou obscure, et leur fin ignorée : tandis que les établissements dont le projet est inspiré par le vœu de servir nos intérêts spirituels et immuables, ressemblent, dans leur progression, aux développements de l'être impérissable en nous, hôte de cette enveloppe terrestre, si faible d'abord, qu'à peine il fait soupçonner son existence, n'annonçant que tar-

divement, ne déployant que dans une lente succession les facultés qu'il recèle, mais dominant bientôt les organes auxquels il paraissait asservi, et, subjuguant, ou changeant même en instruments dociles, les obstacles qui arrêtaient l'essor de sa puissance et semblaient enchaîner sa volonté.

Tel est aussi le sort des institutions fondées pour l'amélioration morale de l'homme. Calculées sur ce qu'il y a de durable dans sa nature, elles participent à la stabilité des intérêts qu'elles embrassent, et prennent racine dans la société humaine, parce qu'elles sont elles-mêmes liées à la racine de notre vie, à ce qui est indestructible dans notre existence.

Ces réflexions sont propres à nous consoler de la lenteur des progrès de notre association pieuse. Nous ne nous laisserons pas décourager par la disproportion actuelle du nombre de nos collaborateurs avec l'immensité de la tâche qui se déploie devant nous ; sa nécessité est indubitable, et de puissantes considérations nous font un devoir sacré de ne pas y renoncer. Qu'il me soit permis d'en rappeler quelques-unes.

Notre existence, nous le savons, nous le sentons, n'a de valeur aux yeux du souverain juge, elle n'a de prix à nos propres yeux, que par les services que nous avons cherché à rendre à nos frères. Et quel est le service qui puisse entrer en comparaison avec celui de les tirer de la léthargie spirituelle où le plus grand nombre est plongé? Nous appartenons à une race créée pour l'immortalité ; mais quelle effroyable multitude de nos semblables passent et disparaissent sur la scène de la vie sans s'occuper de leur destinée, sans réfléchir, avec quelque suite, aux rapports qui lient ce que nous sommes et ce que nous avons fait, à ce

que nous serons par delà la tombe, dans les régions inconnues qui nous attendent!

Dans un siècle, où l'activité de l'esprit humain s'épuise en inventions ingénieuses, et en heureuses tentatives pour rendre plus aisé l'accès à tous les genres de connaissances, les chrétiens ne rivaliseront-ils pas d'efforts et d'industrie pour instruire leurs frères dans la doctrine du salut? On chercherait vainement un moyen plus approprié à cette fin que la mise en circulation de petits écrits renfermant les vérités fondamentales de la religion, les présentant sous la forme de dialogues, de récits, de sollicitations tendres, courtes, pressantes, et donnant aux principes généraux, par une application adaptée à des situations particulières, l'évidence et la vie nécessaires pour assurer leur influence sur le cœur. On ne saurait se promettre beaucoup d'effet d'exhortations générales; les hommes ont un penchant à ne pas les recevoir comme adressées à eux. Nulle part le précepte qu'Horace donne au poëte dramatique, de marquer du cachet de l'individualité les sujets appartenant au domaine public (*proprie communia dicere*), n'est d'une obligation plus évidente qu'en morale.

Il suit delà que pour atteindre le but que nous nous proposons, nous devons viser à réunir un nombre considérable de Traités, accommodés à une grande variété de positions, de trempes d'esprit et de besoins de l'âme. Présenter la convenance, ou plutôt la nécessité, d'une collection si vaste et si difficile à former, c'est justifier, Messieurs, l'appui que vous accordez à notre institution; c'est inviter les amis de la religion à organiser des Sociétés *spéciales*, qui s'occupent, à l'exclusion de tout autre objet, du soin de rassembler, de composer

d'imprimer et de répandre gratuitement, ou à prix réduits, des Traités offrant les doctrines vitales du christianisme avec clarté, sous des dehors attrayants, et revêtues d'autant de formes ou de costumes, pour ainsi dire, qu'il y a de situations morales, de caractères et d'habitudes, de conditions sociales et de degrés de civilisation. Pour élever l'assortiment de Traités, ou la provision dont nous avons reconnu la nécessité, au niveau des besoins que nous aspirons à satisfaire, il n'est pas de trop de toutes les ressources que peut réunir une association d'hommes consacrant leur temps à ce noble soin et secondés par les amis du bien dont le talent, l'expérience et la générosité peuvent aider cette association à remplir une si grande et si belle tâche. Il serait superflu d'insister sur les avantages religieux et moraux que son exécution promet, et qu'on obtiendrait difficilement par une autre voie.

C'est la vérité concentrée dans quelques pages, qui a le plus de prise sur l'homme. L'Écriture même est composée de morceaux détachés, et assez courts, qui ont exercé leur influence sur les contemporains des écrivains sacrés, avant d'être rassemblés en un seul code. La masse du peuple n'a ni le loisir, ni la force d'attention, ni la persévérance, qu'exige la lecture d'écrits de quelque étendue. Cependant l'instruction orale est indubitablement fort insuffisante. Les hommes, peu habitués à suivre et à retenir les parties successives d'un récit ou d'un raisonnement, ont besoin d'en tenir les éléments réunis dans une feuille qui reste entre leurs mains, et de posséder, si on peut le dire, un discours immobile sur lequel ils puissent revenir à volonté. Combien peu de personnes ont d'ailleurs le talent de manier, en conversation, un sujet grave et important,

avec calme et netteté! Elles craignent d'en dire trop ou pas assez, et toujours de ne pas rendre justice à leur pensée. Souvent elles redoutent l'amour-propre de l'homme sur lequel il leur tient à cœur de faire une impression salutaire. Elles savent qu'en le blessant elles armeraient toutes les puissances de l'opiniâtreté et de l'orgueil, contre l'ascendant de la vérité et le réveil de la conscience. Si nous avions un recueil suffisamment varié de Traités religieux, elles pourraient facilement choisir celui dont la lecture, suppléant à leur impuissance et remplissant leurs bonnes intentions, s'ajusterait, pour ainsi dire, à la situation et à la trempe de caractère de l'ami sur lequel il leur importerait d'agir.

Dans l'état actuel de la littérature, et au milieu de ce déluge d'écrits qui nous inondent, une considération me frappe. Indépendamment de la difficulté d'un bon choix et du danger inséparable de ce degré avancé de civilisation qui livre, au premier occupant, l'immense majorité des lecteurs, c'est-à-dire de presque tous les individus qui composent une nation, les meilleurs écrits, ou sont juste ceux qui ne tombent pas sous la main des personnes qui en tireraient le meilleurparti, ou ne laissent aucune trace dans l'âme du lecteur, parce qu'aucune circonstance intéressante n'a excité assez son attention, pour que le contenu du livre s'en emparât.

Donnez un Traité à un ami; il le lira avec d'autres yeux et plus de fruit. Est-ce à un étranger, à un voyageur, sur une grande route, dans une voiture que vous l'offrez? La singularité du fait, une curiosité dont il se défendra vainement, le porteront à l'examiner ou à le parcourir, du moins; et peut-être rencontrera-t-il un mot, une image, une citation de nos livres saints

qui le *touchera*. Longtemps indifférent, il sera enfin *touché*. Cette expression dit tout; elle motive l'établissement de notre institution, elle en contient le plus éloquent éloge.

Il ne s'agit pas seulement d'instruire le pécheur; il ne suffit pas de l'effrayer, pas même de l'ébranler. Effets incomplets et passagers! Ils effleurent à peine la surface de l'âme, et ne pénètrent point dans ses profondeurs. Elle n'est pas *touchée*.

La vie du comte de Zinzendorf, fondateur de la communauté des Frères-Unis, connue sous le nom de Moraves, est là pour nous dire ce que c'est. Dans une galerie de tableaux, il s'arrête devant une image du Sauveur couronné d'épines. Pareille image s'était souvent offerte à ses yeux; plus d'une fois il avait, dans les collections de monuments de l'art, passé devant le roi de gloire, portant sur sa tête sanglante cette couronne qui lui a donné toute puissance sur la terre et dans les cieux. Nul doute qu'il n'eût souvent contemplé sur la croix cette main percée qui a creusé un nouveau lit au torrent des siècles, cette main qui a détourné le fleuve du temps et le courroux de la Divinité. Beaucoup de tableaux semblables avaient déjà frappé les regards de Zinzendorf, peut-être même fixé son attention, occupé sa pensée, ému son cœur; mais ils ne l'avaient pas *touché*. Pourquoi ce jeune homme se sent-il enfin, au milieu des séductions du rang et de la fortune, saisi devant une de ces images? Qui l'expliquera? Cependant l'impression est décisive; et les quatre parties du globe en présenteront, quelques années plus tard, l'influence salutaire dans des colonies qui retracent les vertus et la piété de la primitive Église.

Nous sommes obsédés de beaux livres et de bons ou-

vrages; nous sommes saturés d'idées et de peintures sublimes. Voyez ces hommes qui savent par cœur tout ce que les plus grands poëtes, les orateurs les plus éloquents, les sages les plus renommés, ont dit de plus magnifique sur la vertu et sur la Divinité! Examinez leur conduite: porte-t-elle l'empreinte de ces hautes pensées et de ces sentiments admirables? Le souvenir fidèle et distinct en est déposé dans leur mémoire, leur esprit en est orné et comme parfumé, leur cœur n'a pas été *touché*.

Désirez-vous trouver réuni un choix de faits constatés, montrant ce que c'est qu'une âme atteinte et pénétrée par les vérités évangéliques? Ouvrez les rapports de la Société anglaise des Traités religieux. Parcourez la correspondance qui y est jointe; vous n'y lirez pas sans émotion des traits nombreux et authentiques d'effets produits, par les Traités religieux de cette Société, sur des individus de toute condition, de tout âge, et de toute culture d'esprit.

Aidez-nous, Messieurs, à naturaliser en France une institution semblable, en l'adaptant aux besoins moraux, à l'horizon intellectuel, au langage et au goût français. Elle s'allie merveilleusement à toutes les manières de répandre une instruction fructueuse et d'opérer le bien. Elle n'en exclut aucune; elle est un supplément nécessaire à plusieurs d'entre elles, et ne peut, en les accompagnant, qu'en seconder l'action propice, en les faisant toujours plus estimer et chérir. Elle est en particulier la compagne obligée des Sociétés bibliques dont elle a été le précurseur, et dont elle est destinée à faciliter, à épurer et à augmenter l'influence, en vivifiant la lecture des saints livres par des enseignements préparatoires et de sages conseils.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 22 AVRIL 1828.

Messieurs,

La vie des Sociétés est, sous beaucoup de rapports, l'histoire de l'individu. L'homme qui a le sentiment de ses devoirs, et le désir de laisser quelques traces honorables de son existence, se recueille souvent, se reporte sur le passé, se demande à lui-même compte de l'emploi de ses facultés et de son temps. Lorsqu'entraîné par le torrent de la dissipation ou des affaires, il éprouve de la répugnance à remplir cette obligation, et néglige de s'en acquitter de son propre mouvement, il est bon qu'il y soit ramené, soit par quelque événement qui le frappe, soit par une époque solennelle qui le force involontairement à se replier sur lui-même. Le service que cet événement, cette époque lui rendent, est, en plusieurs points, comparable aux avantages que des Sociétés, telles que la nôtre, retirent de l'engagement qu'elles ont contracté, d'appeler, au moins tous les ans, les regards du public sur leurs travaux et sur l'usage des moyens dont elles disposent.

Bien que cette règle puisse paraître moins impérieuse, moins féconde en importants résultats pour des associations, formées uniquement en vue de la religion, sur des motifs entièrement désintéressés, et composées d'hommes qui n'ont pas besoin d'être stimulés par d'autres suffrages que par ceux de leur propre cœur, il y a, indépendamment de la nécessité de justifier, aux yeux de leurs amis, l'emploi des fonds qui leur sont confiés, il y a, dis-je, dans l'obligation de mettre périodique-

ment le public dans la confidence de leurs opérations, de leurs succès, de leurs mécomptes même et de leurs craintes, une des garanties les plus efficaces contre l'erreur, et un sûr gage d'amélioration et de progrès.

En réunissant les traits épars dont nous avons à composer le tableau annuel de notre gestion et de notre situation, nous sommes fréquemment conduits à remarquer ce qui, dans le cours paisible d'un travail journalier, avait échappé à notre observation; des lacunes sont signalées; d'autres besoins se révèlent, d'anciens se montrent sous un nouveau jour, et des éléments d'un rapport général jaillissent souvent des rayons de lumière, qui ne seraient jamais sortis de faits isolés; il se présente à l'esprit des rapprochements instructifs, de frappants résultats que les renseignements recueillis un à un, les actes séparés de chaque jour ne laissent pas apercevoir si bien.

Les assemblées annuelles, composées des membres des Sociétés philanthropiques, et des personnes qui prennent intérêt à leurs travaux, ne sont donc pas, comme elles ont été quelquefois accusées de l'être, des solennités de vain apparat; et leur utilité ne se borne pas aux avantages, quoique déjà bien précieux, qu'offrent la revue rapide des portions d'une seule et même tâche, dispersées dans l'espace d'une année entière, le redoublement de zèle et de soins que provoque la perspective d'un compte à rendre, et d'un examen de juges clairvoyants à subir, et cette publicité qui est la mère de la vérité et le plus sûr contrôle des pensées humaines, plus sujettes à s'égarer, quand elles sont le fruit de méditations solitaires, que lorsqu'elles sortent du creuset d'une discussion franche, et du concours d'esprits de trempe, d'étendue et d'instruction diverses.



Parmi les associations qui célèbrent leur anniversaire à cette époque de l'année, il n'y en a point qui aient plus besoin d'un pareil concours que celle qui réunit aujourd'hui ses amis et ses promoteurs, parce qu'il n'y en a aucune qui soit plus digne d'encouragement, ou plus susceptible d'étendre son influence bienfaisante sur toutes les parties de la vie humaine, sur les besoins divers des différentes classes de la société. Auxiliaire de toutes les institutions généreuses, elle leur prépare les voies, aplanit les obstacles qu'elles rencontrent, contribue à les faire apprécier à leur juste valeur, et, suppléant à ce qu'elles ne peuvent faire elles-mêmes, devient tantôt leur utile précurseur, tantôt leur indispensable complément. Entre celles qui invoquent utilement, je dirai indispensablement, la coopération de la nôtre, qu'il me soit permis de revenir de nouveau sur les services que nous demande celle des Sociétés religieuses, sur l'utilité de laquelle il y a le moins de contestation et le plus de documents irréfragables, la Société biblique. Vous savez, Messieurs, qu'elle bannit du volume qu'elle distribue, toute explication humaine, tout éclaircissement, quelque simple et nécessaire qu'il paraisse. Vous savez aussi que cette exclusion de toute glose, de toute interprétation, a été une des principales causes de ses étonnants succès; c'est elle, c'est cette restriction qui a fait de l'institution biblique un moyen d'union et de rappel aux vérités fondamentales de l'Evangile, tel qu'il n'en a pas été offert aux hommes, depuis la première promulgation de ce même Evangile. Cependant, il est évident qu'il y a ici lacune, absence d'un aide indispensable, et pressant appel au secours d'une autre association pieuse qui offre aux lecteurs, toujours plus nombreux de la Bible, et toujours plus

avides d'instruction, l'explication des difficultés que son étude leur présente, des écrits courts et substantiels sur l'authenticité et l'autorité des différentes parties de nos saints livres, et les notions de divers genres, qui peuvent en rendre la lecture plus facile et plus fructueuse.

Ces commentaires, ces traités existent; il s'agit de les rendre accessibles à toutes les fortunes. Dans d'autres branches des sciences qui s'occupent des intérêts moraux et impérissables de l'homme, combien ne compte-t-on pas d'ouvrages excellents qui sont à la portée de l'intelligence la plus commune, et qui opéreraient un bien infini, si nos ressources nous permettaient de les réimprimer, et de les mettre en circulation à des prix assez réduits, pour qu'ils parvinssent aux mains de ceux qui en ont le plus besoin, et pour qu'ils en fissent tomber tant de productions frivoles et corruptrices! Le rapport qui va vous être soumis, vous prouvera que de faibles sommes suffisent pour amener des résultats précieux. Quelles bénédictions ne découleraient pas de subventions plus abondantes, qui nous mettraient à même d'entreprendre des publications plus importantes et plus variées! Si notre institution était plus connue, si des hommes influents par leur position sociale et leurs talents appelaient plus fréquemment l'attention des amis de la religion et des lumières, sur l'existence de cette Société et sur le bien qui lui a été donné d'effectuer avec des moyens si bornés, nous ne pouvons douter que, dans un temps qui se fait remarquer par un accroissement d'intérêt pour tout ce qui peut améliorer l'état moral des hommes, notre Société n'obtînt une plus forte part aux dons de tant de personnes généreuses, si bien disposées à encourager



les établissements utiles, et que nous ne vissions nos ressources se rapprocher graduellement du niveau de nos besoins.

Mais, hélas ! Messieurs, nous retracer plus vivement notre tâche, et ce qui nous manque pour ne pas rester trop au-dessous de ce qu'elle réclame au nom de tant d'intérêts pressants et sacrés, nous retracer plus vivement cette tâche, c'est nous rendre en même temps plus vivement présente la perte que nous avons faite en commun avec tous les établissements sur lesquels des réunions solennelles appellent en ces jours-ci l'attention des amis de l'humanité. Plus cette tâche grandit à nos yeux, plus le champ que le maître de la moisson assigne à nos efforts est beau et immense, plus nous avons besoin de coopérateurs actifs et dévoués, et plus nous sentons douloureusement qu'un de nos plus chers collaborateurs et de nos plus fermes appuis n'est plus avec nous. Si notre institution languit et décline, nous ne pourrons nous empêcher d'y voir une conséquence de cette perte : si nous prospérons, nous regretterons encore amèrement de ne pouvoir nous réjouir avec M. de Staël, en sa présence, de biens qui sont en partie le fruit de ses conseils et de ses généreux efforts; chaque jour, chaque phase de nos affaires nous le rappellera et renouvellera notre peine. Demain, après-demain, dans tout le cours de cette semaine, les amis de la religion et du bien public le chercheront des yeux dans les réunions dont il était le fondateur, l'ornement et le soutien, où ils l'ont si souvent entendu présenter les vues d'un esprit non moins étendu que juste, exprimer les convictions d'une âme pénétrée de l'amour de Dieu et de nos frères, avec cet accent qui révélait à la fois la bonté et la droiture

timorée de son cœur, avec cette éloquence si douce, si ingénieusement naïve, si pleine de grâce et d'élégance, mais si sobre d'ornement, si consciencieusement avare d'expressions qui n'auraient pas été avouées par l'exacte vérité, et justifiées par l'énergie et la profondeur du sentiment.

Hélas! nous ne le verrons ni ne l'entendrons plus dans cette vie d'épreuves et de combats : le sien est fini; c'était le bon combat, celui qu'il a combattu; il a gardé la foi, il est auprès du maître en qui il a cru, et ne nous parle plus que par l'exemple de charité, de zèle, de piété éclairée, sincère et fervente, qu'il nous a laissé. Mais ce langage est plus éloquent que des paroles, et nous sommes assurés qu'il ne cessera de se faire entendre au milieu de la génération qui a eu cet exemple sous les yeux. Nous en avons la garantie, dans les regrets aussi profonds qu'universels que sa mort a excités.

Si le monde est souvent injuste, et si l'homme de bien qui a rendu le plus de services à ses semblables n'en obtient quelquefois pas une reconnaissance et une considération proportionnées à son mérite, nous n'avons ici à nous plaindre ni d'ingratitude ni d'indifférence; et les sentiments que la mort de M. de Staël a fait éclater dans toutes les classes de la société pourraient nous disposer à bien augurer de nos contemporains, en nous offrant un des symptômes dans lesquels nous aimons à voir la preuve d'un progrès réel de l'esprit religieux, et d'une adoption plus générale de maximes saines sur la nature et les conditions de la véritable bienfaisance. Il semble que le riche comme le pauvre aient agrandi et ennobli leurs idées, sur l'obligation de secourir l'infortune et sur le genre de soins que la vraie charité commande. L'un et l'autre se sont élevés à une con-

science plus développée des droits et des besoins de notre nature morale : ils ne croient pas avoir satisfait aux devoirs de l'humanité, lorsqu'ils ont soulagé des maux physiques. Le riche ouvre ses trésors, le pauvre apporte son humble tribut, non seulement lorsque le malheur et la souffrance excitent leur compassion, mais aussi quand il s'agit de guérir des maladies de l'âme, telles que le vice et l'ignorance, et d'en affaiblir l'empire.

Tous s'ouvrent de plus en plus à la conviction que l'esprit non moins que le corps, l'âme non moins que le bien-être matériel, doivent être l'objet d'une sympathie active; qu'en un mot, *la charité envers l'âme est l'âme de la charité*, expressions consacrées chez une nation si riche en modèles de philanthropie chrétienne, mais à laquelle nous pouvions, avec orgueil, présenter M. de Staël comme un de leurs plus dignes rivaux de dévouement à toutes les causes sacrées.

Si ce double progrès, le réveil du sentiment religieux et l'exercice d'une générosité de tendance plus pure et plus morale caractérisent en effet nos contemporains, M. de Staël était éminemment, et dans le plus noble sens, l'homme de notre époque. — L'intime liaison dans laquelle se montraient chez lui la piété et la bienfaisance, mettait dans le plus beau jour l'appui qu'elles se prêtent réciproquement, et l'alliance véritablement sainte qui les unit, union d'autant plus digne des respects et de l'émulation de tous les hommes éclairés et bons, qu'elle préserve le sentiment religieux des écarts auxquels le fanatisme et des préventions étroites ne l'ont que trop souvent entraîné, qu'elle assure à la bienfaisance une base indestructible et qu'elle lui donne, pour ainsi dire, des racines nourricières que

rien ne saurait arracher et dont rien ne pourra dessécher la sève et tarir les richesses.

Lorsque nous nous occupâmes de la première organisation de cette Société, une discussion s'éleva sur la dénomination que nous adopterions; nous nous demandâmes si nous prendrions le titre de Société des Traités moraux et religieux, ou simplement des Traités religieux. Je ne me rappelle pas quel fut l'avis de M. de Staël; mais, à coup sûr, en le voyant à la tête de cette institution, comme un de ses fondateurs et de ses principaux soutiens, personne n'a pu craindre qu'elle publierait des écrits religieux dont le but et l'esprit ne fussent pas éminemment pratiques, ou des Traités de morale, qui n'eussent pour principe et pour fin une profonde conviction religieuse, et la foi dans le Rédempteur.

Il est à jamais regrettable que le spectacle salutaire de l'intime alliance d'une piété ardente avec les lumières d'une raison forte et les affections de l'âme la plus expansive, ait été sitôt enlevé au monde. Les hommes qui sont disposés à exagérer les ressources que nous offre la raison pour remplir notre destination morale, ceux d'entre eux surtout qui sont sérieux et droits, ne pouvaient qu'être vivement frappés de l'exemple que présentait un esprit pénétrant, judicieux, élevé, antipathique à tout ce qui était exclusif, mesquin ou étroit, nourri des plus hautes doctrines littéraires et philosophiques, familier avec tous les secours que nous prête, pour avancer dans notre perfectionnement et pour assurer notre bonheur, un constant exercice de nos facultés intellectuelles, favorisé par toutes les circonstances qui lui sont propices, et secondé par les plus heureuses qualités de caractère, un

esprit ainsi doté et développé, et cependant pénétré de la conviction qu'il n'existe aucun appui pour notre pensée, aucun terme à nos méditations sur nos destinées, aucun repos à nos investigations, aucun remède aux peines et aux maux de l'âme, aucun moyen efficace d'une régénération morale, et d'un ennoblissement réel de notre nature, hors la foi en Jésus-Christ et en l'influence vivifiante de son ineffable amour.

Messieurs, j'ai la certitude qu'entre tous les souvenirs, que, dans les réunions auxquelles M. de Staël manque si douloureusement, ses amis se plaisent à retracer afin d'honorer sa mémoire, et de faire partager à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le connaître personnellement, leur tendre vénération pour celui qu'ils pleurent; je suis certain qu'entre tous ces hommages, entre tous ces essais de reproduire une image chérie, une seule chose aurait son approbation, c'est le soin que ces amis mettront à rappeler ses sentiments d'adoration pour le Sauveur du monde, et sa confiance en son sacrifice, à l'exclusion de tout autre appui. C'est là qu'il a cherché un refuge; c'est là que nous le trouverons aussi, si nous apportons à l'examen de nous-mêmes, et à l'appréciation calme et candide des sources fort disparates de guérison et de repos qui ont été offertes à notre race, les dispositions d'esprit et de cœur, qui avaient conduit M. de Staël dans le chemin de la vérité, surtout une parfaite bonne foi, l'abjuration de toute apathie, de toute mollesse, de tout égoïsme, de toute lâche complaisance pour les sens et l'orgueil, de toute fausse et funeste sécurité, une incorruptible rectitude d'intention, le sentiment de notre misère, et le désir du triomphe du bien moral, sur tous les intérêts

étrangers à la restauration de l'image divine dans l'homme, et à la cause d'une sainteté digne de Celui qui abhorre le mal.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 28 AVRIL 1829.

MESSIEURS,

C'est avec un redoublement de gratitude envers la divine Providence, que nous nous préparons à vous rendre compte des opérations du Comité pendant la septième année de l'existence de notre Société. Notre œuvre est visiblement bénie de Dieu; le nombre des chrétiens qui se font avec zèle agents de la distribution de nos Traités s'est accru, et ainsi se justifie la confiance avec laquelle nous avons, dès l'origine et dans les commencements presque inaperçus de nos efforts, annoncé le développement infaillible d'une institution dont l'opportunité était partout écrite en caractères lisibles pour tous les amis du bien. Plus ils voyaient le goût de la lecture se répandre dans toutes les classes, plus ils s'affligeaient de l'avidité avec laquelle, pour le satisfaire, le peuple se jetait sur des écrits frivoles ou licencieux, et plus ils sentaient l'obligation de chercher à paralyser l'influence de ces feuilles corruptrices, à enrôler contre elles les bonnes pensées, à soulever contre elles et à diriger les mouvements de l'âme, en appelant à l'aide des principes salutaires, et l'attrait de fictions morales, et les avertissements de l'expérience, et les faits instructifs de l'histoire, et un

choix de morceaux détachés de nos livres sacrés, et surtout l'exposition simple et populaire des vérités fondamentales du christianisme.

Ce devoir nous était particulièrement imposé par les nécessités du siècle, le réveil de sentiments qui ne demandent qu'une nourriture appropriée pour faire le bonheur des familles et des peuples; le besoin de s'occuper des grands problèmes de la vie et d'examiner les solutions qui en ont été données, besoin plus généralement senti qu'à aucune époque précédente, et qu'éprouvent, plus qu'on ne pense, des hommes de tout état et de toute culture d'esprit; l'oubli des doctrines vitales de l'Évangile et la funeste prédominance de l'opinion que les préceptes moraux forment l'essence du christianisme, et qu'il suffit de les inculquer pour obtenir l'amélioration de l'homme et la restauration de sa nature.

Notre dessein était assuré de l'approbation de tous les disciples du Sauveur; mais nous ne pouvions nous promettre un succès prompt et éclatant dès le début. Nous devions nous résigner à un progrès lent, à une attente calme dans sa pieuse assurance et exempte de toute impatience; mais nous savions, Messieurs, et le généreux appui que vous n'avez cessé de nous accorder, a prouvé que vous partagiez notre conviction, que toute entreprise, qui est en accord avec les intérêts primitifs et immuables de l'homme, a des forces incalculables, parce que toutes les facultés de l'homme finissent par devenir ses auxiliaires.

Ce sont les unions formées pour servir des intérêts matériels et fugitifs qui, pour durer et agir, ne peuvent se passer de succès prochains et rapides; lorsque ceux-ci leur manquent, leur unique lien se dissout. Le chré-

tien, pour mettre de la persévérance dans ses efforts et dans ses sacrifices, n'a pas besoin d'être soutenu par le nombre et l'évidence de résultats sensibles. Ne point douter du triomphe final du bien, est une maxime fondamentale du christianisme. Le chrétien sait que toutes les lois de l'ordre moral, non moins que celles du monde physique, que tous les événements qu'offre cette double scène intérieure et extérieure, intellectuelle et visible, que le jeu de tous les ressorts de la machine de l'univers, n'ont d'autre but que de préparer cette victoire du bien sur tous ses ennemis. Le chrétien a quelque chose de cette patience qu'un père de l'Église a caractérisée, quand il a dit que Dieu est patient, parce qu'il est éternel : le chrétien se résigne sans peine à voir le bien rester longtemps *grain de sénevé*, sachant que l'éternité est là tout entière pour le faire lever.

Ce n'est pas à dire que le chrétien soit indifférent au succès ; il y voit, avec un cœur pénétré de joie et de reconnaissance, la sanction divine de ses entreprises, et ce sont là les sentiments qu'excite en nous l'accroissement survenu dans la distribution de nos écrits. Lorsque nous considérons que l'accueil qui leur est fait et l'heureuse influence qu'ils exercent ont été surtout en progrès depuis que la tendance de nos publications est devenue plus évangélique, nous nous sentons plus que jamais éloignés de partager le sentiment de beaucoup de personnes dignes de toute notre estime, qui nous accordent leur appui, et qui d'ailleurs donnent leur pleine approbation à plusieurs de nos Traités, mais qui reprochent à d'autres une couleur mystique, et qui voient dans la fréquente répétition des mêmes points fondamentaux de la doctrine chrétienne et dans l'emploi, à

leur avis trop prodigué, d'images, d'allusions et de citations scripturaires, un obstacle à ce que nos Traités obtiennent toute la faveur et opèrent tout le bien qui en accompagneraient la distribution, suivant elles, si on y évitait toute apparence de langage mystique, et s'ils offraient plus de variété dans les matières qui en sont l'objet et dans les motifs qu'on y fait valoir pour toucher les cœurs.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un moment à des objections qui appellent notre attention la plus sérieuse, et par le caractère de ceux qui nous les adressent et par la pureté d'intention dans laquelle on les fait. Le reproche de mysticisme me paraît le moins fondé, si par ce mot on entend ce qu'il signifie suivant son acception ancienne et naturelle. Le mystique croit pouvoir se mettre en communication directe avec la Divinité, sans passer, pour ainsi dire, par la filière des facultés qui nous ont été données pour nous élever à l'ordre moral et invisible; il ne croit pas davantage avoir, dans ce but, besoin de s'aider de faits attestés par le témoignage des hommes, sur lesquels s'appuierait sa croyance comme sur un fondement. Il prétend arriver à la connaissance de Dieu et des choses divines par une vue intérieure de l'esprit, par une intuition immédiate; il repousse tout intermédiaire, et dédaigne les procédés par lesquels l'homme cherche à atteindre la vérité en se conformant aux lois de la logique. Le mystique change de pures abstractions en êtres réels; il prend pour des objets qu'il aurait saisis intuitivement des idées générales qui sont uniquement l'œuvre de l'intelligence ou l'instrument de ses opérations. Il est évident que rien n'est plus opposé à ces prétentions et à ces illusions, que l'esprit de l'Évangile. Loin de dé-

daigner les secours que lui offrent l'emploi régulier de sa raison, les événements par lesquels le Très-Haut s'est manifesté aux hommes, et la lecture des livres où sa volonté est clairement révélée, le chrétien soumet à un sévère examen, et à toutes les règles auxquelles est assujetti l'usago de la raison dans la recherche de la vérité, et les conceptions de son esprit, et les mouvements de son âme, et les enseignements qui lui sont présentés comme émanant d'une source divine. D'ailleurs, les bases de sa foi sont historiques. Rien n'est plus incompatible avec le mysticisme que les faits positifs de l'histoire, donnés pour aliment à l'esprit humain; on peut dire qu'une religion fondée sur des événements extérieurs, publics, éclatant de la lumière que nous fournissent des témoins irrécusables, est l'antidote du mysticisme, comme elle est en général l'antidote de toutes les erreurs et de toutes les exagérations dans lesquelles nous entraînent inévitablement la raison spéculative, une imagination tyrannique et l'exaltation anomale du sentiment.

Les documents où le chrétien puise sa croyance et les lumières qui le guident dans les sentiers ténébreux de la vie, ne sont point subordonnés à une prétendue illumination intérieure qui les interprète, les modifie, en détermine le sens spirituel à son gré. L'Écrituro sainte est pour le chrétien un flambeau qui lui suffit; l'influence du Saint-Esprit qu'il invoque et qui lui donne les forces qui lui manquent pour l'œuvre de la conversion, accompagne la lecture du code sacré, faite avec docilité et dans l'esprit de prière; mais cette action divine ne révèle au lecteur aucune nouvelle vérité, n'est pour lui la source d'aucune notion nouvelle, d'aucun supplément à la Révélation extérieure; les opérations



de la grâce dans l'âme du chrétien ont un effet entièrement, exclusivement moral; elles changent le mobile de ses actions, rétablissent en lui l'image divine, et font régner dans son cœur l'amour de son Dieu et de son prochain, comme principe d'une nouvelle vie. Le mystique, au contraire, répugne à renfermer dans le cercle d'une influence morale, à limiter à des résultats purement pratiques le commerce qu'il croit entretenir avec l'Être absolu, avec la Raison suprême.

Il y a beaucoup d'autres différences entre les systèmes mystiques de toutes les nuances et le véritable christianisme; ils reposent sur des principes totalement distincts, et leur influence morale est aussi très divergente. Le mysticisme produit la quiétude contemplative et l'inertie; le sentiment qu'il nourrit avec prédilection est celui d'un état de béatitude et d'émotion intérieure, tout en jouissances auxquelles s'abandonne un être qui reçoit plus qu'il ne rend ou qu'il ne donne, et qui place dans cette passivité le but principal et la perfection de son existence; tandis que l'Évangile assigne au chrétien une sphère d'activité pleine, étendue, incessamment croissante; il doit travailler sans relâche pendant qu'il fait jour, non seulement à son perfectionnement individuel, mais à celui de ses semblables, ainsi qu'à la multiplication illimitée des moyens de bonheur terrestre et de félicité spirituelle que ses facultés natives mettent à sa portée, et que lui procurent ces mêmes facultés, cultivées consciencieusement et indéfiniment en vue du bien général.

C'est là aussi l'esprit et la tendance de nos publications, et j'ose affirmer qu'elles n'offrent pas la moindre trace de mysticisme, si on prend ce mot dans son sens propre. Mais si les personnes qui croient en aper-

cevoir les indices dans nos Traités, détournant ce mot de sa signification primitive, entendent par mysticisme les doctrines qui, selon nous, sont des doctrines distinctives et vitales du christianisme, telles que la nécessité de devenir une nouvelle créature en Christ pour être admis dans la cité de Dieu, la justification par la foi, la régénération par la grâce divine, la conversion, enfin, mot dur à l'oreille de l'homme, parce qu'il commande, dans ses maximes et dans ses sentiments, une révolution qu'il voudrait pouvoir s'épargner, en la remplaçant par une demi-réforme ou par des compensations encore plus impuissantes et trompeuses; si c'est là ce dont on blâme surtout la répétition dans nos Traités, nous passons condamnation, et nous nous avouons mystiques avec les apôtres de Jésus-Christ. Cependant la philosophie même, en faisant une analyse exacte des éléments de notre organisation morale et en comparant ce que nous sommes naturellement, tous sans exception, avec ce que notre conscience exige de nous, a montré que la doctrine de l'Évangile est seule conforme aux nécessités de la condition actuelle de l'homme. La philosophie a prouvé avec une inexorable clarté que, pour que nous devenions ce que nous devons être, pour que l'amour divin fonde en nous son empire sur les ruines de l'égoïsme ennemi de notre félicité, il faut qu'il s'effectue en nous une permutation absolue dans l'ordre de maximes adopté par notre volonté, ou plutôt un vrai renversement de l'ordre dans lequel les facultés et les affections se trouvent rangées et dans un état d'hostilité mutuelle chez l'homme naturel. C'est ce combat qui doit finir, et la philosophie aussi a fait voir, par des développements sans réplique, que la volonté pervertie ne saurait opérer à elle seule

cette révolution, cette interversion de maximes qui doit établir l'harmonie entre les pouvoirs de l'âme; que la volonté humaine ne peut s'affranchir uniquement par ses propres efforts des indignes fers qu'elle porte, et se rendre elle-même sa force avec sa liberté.

L'Évangile ne se contente pas d'indiquer le mal, de sonder la plaie, comme la philosophie; il offre le remède, la foi en Christ crucifié, et l'expérience en démontre l'efficace. Nous pensons que la révolution qui doit s'accomplir en nous, pour y rétablir l'image divine, ne se fait jamais que dans l'homme qui a ouvert son âme à cette grande vérité, *que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* Jusqu'à ce que cet acte inouï de la miséricorde divine soit compris, saisi, reçu dans le cœur, il peut être ému, de bons mouvements peuvent le traverser, il peut se défendre de beaucoup de tentations; mais il n'est pas changé. Mille fois on a entendu cette bonne nouvelle, mais elle n'a été ni reçue ni comprise : la mille et unième fois le cœur l'accueille, et l'homme ne résiste plus à tant d'amour. Voilà pour ces redites qui remplissent nos Traités.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 20 AVRIL 1830.

MESSIEURS,

Je remplis les intentions du comité, en vous offrant, sur l'esprit de ses travaux, quelques réflexions propres

à affaiblir les préventions que beaucoup de personnes ont conçues à l'égard de la tendance de nos publications, et qu'il est de notre devoir de ne pas laisser se propager sans réponses de notre part et sans éclaircissements.

On croit remarquer, dans le choix des sujets qui sont traités dans nos écrits, dans le genre de motifs que nous aimons à présenter à nos lecteurs, dans le retour constant des mêmes doctrines employées comme moyen d'influence morale, je ne sais quelle couleur aussi tranchante qu'uniforme, je ne sais quels principes de secte, exclusifs et sombres, qui portent dans les âmes plutôt l'abattement et la tristesse que la consolation et le courage, qui, enfin, loin d'attirer et de gagner les cœurs, les froissent et les repoussent. Ces reproches nous sont adressés, non par des hommes frivoles, indifférents ou incrédules, qui ne s'occupent guère de ce que nous faisons, mais par des amis de la religion qui en désirent l'avancement avec sincérité, et qui, assez équitables pour ne pas vouloir proscrire de nos Traités les matières qui font sur eux des impressions peu favorables, insistent sur la nécessité de mettre plus de variété dans nos publications.

Ces publications devraient, dans leur opinion, être plus souvent et même habituellement consacrées à des sujets de morale appliquée aux relations de la vie, à des renseignements pratiques, destinés à inculquer les devoirs les plus importants, à signaler les travers et les vices plus particulièrement nuisibles aux individus et à la société.

Nous pourrions opposer à cette censure la liste assez nombreuse des Traités qui ont pour objet ces détails de morale en action, ces avertissements et ces préser-

vatifs de tendance spéciale qu'on voudrait voir prédominer dans les écrits que notre Société publie. Mais, sans exprimer aucun regret de les avoir imprimés, et avec l'intention de ne point à l'avenir exclure de la sphère de nos travaux cette classe de Traités, nous devons rappeler à nos amis les principes qui nous guident et les motifs qui en ont décidé l'adoption au sein du comité. Nous pensons, selon l'Évangile, qui, sur ce point, se rencontre avec les résultats du système de philosophie morale le plus profond qu'ait encore enfanté l'esprit humain, nous pensons, ou plutôt nous avons la conviction intime, que l'homme est *un* dans sa moralité, comme dans son *moi*, qu'il n'est pas moitié bon et moitié corrompu, qu'il est ou moral ou immoral, et que, déchu et enclin à l'infraction de la loi divine, il ne saurait remettre sa volonté sous le pouvoir de sa conscience par un travail lentement graduel qui recomposerait, pour ainsi dire, pièce à pièce, sa moralité. Être mixte et fragile, il s'est donné au mal par cela seul qu'il se contente d'une résolution générale de remplir son devoir, se réservant en secret de ne pas lui faire, sans exception et dans tous les instants de sa vie, tous les sacrifices que ce devoir pourrait exiger. Ce n'est que par un acte contraire et unique de sa volonté qu'il peut renoncer à cette réserve; ce n'est que par un acte indivisible et instantané qu'il peut se donner à sa conscience, sans arrière-pensée, sans restriction mentale, et en restaurer l'empire absolu, à quelque continuité de privations et de peines, à quelque rigueur de destinée que cette détermination le soumette. Il aura beau s'imposer et suivre les lois divines dans quelques-unes des parties importantes de leur juridiction, sur un grand nombre de points essentiels

de conduite; s'il ne les accomplit pas toutes, il est encore dans son état de dégradation et d'impuissance pour le bien : il n'est pas changé; l'image de Dieu n'est pas rétablie en lui. Des amendements partiels, des habitudes louables contractées dans des vues d'intérêt personnel, des vices combattus et abandonnés par des motifs de prudence, laissent le fond de l'homme tel qu'il est, en inimitié avec Dieu et sans la paix de l'âme.

Lorsqu'il se flatte de s'élever par des réformes graduelles, par des conquêtes et des actes de renoncement ou de résistance successifs, à l'état de sainteté où il aspire et sans laquelle il ne verra point le Seigneur; lorsqu'il veut remporter la victoire sur tous ses ennemis en les abattant un à un ; lorsqu'il veut guérir les plaies de son âme en appliquant à chacune son remède spécial, il n'obtiendra pas de véritable guérison : son sort sera celui de cet athlète maladroit, auquel Démosthène[1] compare les Athéniens engagés dans une guerre à mort avec Philippe. « Vous faites, ô Athéniens, la « guerre à Philippe, comme les barbares exercent le « pugilat. Quand un de ces athlètes malhabiles est « frappé à la tête, aussitôt il y porte la main ; est-il « atteint à l'épaule, à la poitrine, sur d'autres parties « du corps, à chaque nouvelle blessure des mouvements « correspondants suivent les coups de son adversaire; « mais il ne songe pas à les prévenir, à regarder son « ennemi en face et à se défendre en lui ôtant les « moyens d'attaque. Ainsi, ô Athéniens, on vous dit « que Philippe est dans la Chersonèse, vite vous y en« voyez des secours : on vous annonce qu'il est aux

[1] Démosthène, Ire *Philippique*, p. 53 de Reiske, 138 d'Ath. Auger.

« Thermopyles, soudain vous y marchez. Vous courez à « droite, à gauche, partout où il vous conduit lui-même, « le suivant toujours et épuisant ainsi vos forces, sans « vous mettre à l'abri du danger présent, et sans pou- « voir vous assurer la sécurité pour l'avenir. » N'est-ce pas là l'image de l'homme qui entreprend la grande tâche de sa régénération par des efforts successifs, tendant isolément à l'acquisition de quelque habitude vertueuse, ou cherchant à combattre quelque vice particulier ?

Mais, pour justifier la méthode qui nous paraît être la seule bonne, pour en faire apprécier les avantages et en saisir la nature plus distinctement, nous avons un meilleur interprète qu'une figure oratoire. Nous citerons l'aveu mémorable, l'instructive expérience d'un ministre de l'Évangile qui jouit d'une réputation européenne d'étendue dans l'esprit et d'amour éclairé de l'humanité. Longtemps partisan des doctrines sociniennes, ou bien, si on aime mieux, de ce qu'on se plaît à appeler *théologie progressive*, et qui mérite plutôt le nom de *théologie éclectique*, puisqu'elle s'arroge le droit de choisir dans nos livres saints les événements et les doctrines qui s'accordent le mieux avec les opinions en crédit, ce théologien éminent, le docteur Chalmers, aujourd'hui professeur à l'université d'Édimbourg, avait exercé, pendant plus de douze ans, les fonctions de pasteur dans une commune d'Écosse, et s'y était servi, tour à tour, des deux genres d'enseignements religieux qui se partagent les esprits. C'est lui-même qui a mis le public dans cette confidence, en livrant à l'impression le discours d'adieu qu'il adressa à sa paroisse au moment de s'en séparer [1]. Interpellant

[1] *Adresse à la paroisse de Kilmany.* Édimbourg, 1817, in-8°; *voyez* pages 42 et suiv.

son troupeau, il lui dit : « Vous devez vous souvenir « que, dans les premiers temps de mon ministère auprès « de vous, je mis tous mes soins à vous prêcher les de-« voirs du chrétien, à développer les heureux fruits de « la vertu, les suites funestes du péché; rarement, dans « mes sermons de cette époque, je faisais mention de « Jésus-Christ, et toujours d'une manière qui le dépouil-« lait de toute l'importance de ses fonctions et de son « caractère. Cette prédication eut-elle quelque succès? « Aucun. Vous savez, » continue le docteur Chalmers en en appelant à la mémoire de ses auditeurs, « que cette « méthode ne produisit aucune réforme, et encore « moins des fruits de conversion. Quelques soins que je « prisse de m'informer du résultat de mes efforts, il « ne vint à ma connaissance aucun changement opéré « dans les habitudes vicieuses de mes paroissiens. Ces « réformes de détail dans la conduite, poursuit-il, cette « amélioration tant désirée des mœurs de mon trou-« peau, ne se montrèrent que du moment où, frappé « moi-même du sentiment de la corruption du cœur « de l'homme et pénétré de la conscience de l'éloi-« gnement où il est de Dieu par la pente de toutes ses « affections et de tous ses désirs, la réconciliation avec « la Divinité devint l'objet proéminant des efforts « de mon ministère. J'entrai dans le chemin tracé par « l'Écriture; je prêchai l'offre gratuite du pardon par « le sang de Christ et celle de la grâce du Saint-Esprit « par la médiation du Sauveur, promis à tous ceux « qui les demandent avec ferveur, et je conjurai mes « auditeurs de ne point rejeter ces libres et magnifiques « dons de la miséricorde divine. »

L'effet de cette doctrine évangélique, ajoute le docteur Chalmers, se manifesta par un amendement de

mœurs tellement sensible dans la classe des ouvriers et des domestiques, que leurs maîtres se plurent à lui attester, avec une vive reconnaissance, cet heureux changement et la scrupuleuse fidélité, l'activité consciencieuse qui en furent le fruit. M. Chalmers appelle ce résultat de sa prédication une expérience aussi réelle qu'imprévue, on pourrait ajouter décisive, et il en résume la première partie en ces termes : « D'après mes « observations, je ne pense pas que tout le zèle avec « lequel je peignis la vertu et j'inculquai les devoirs « sociaux, ait eu l'effet du poids d'une plume sur la « balance des habitudes morales de mon troupeau. »

Tout ce qu'on pourrait ajouter à un pareil témoignage, pour en tirer la leçon qu'il renferme, serait aussi faible que superflu. Ce n'est pas ici un homme qui ait consumé ses facultés et son temps dans les subtilités de la dogmatique : on sait que le docteur Chalmers est auteur d'ouvrages où des questions de haute économie politique ont été approfondies avec une grande sagacité, et où la plus ardente philanthropie est secondée par la connaissance pratique des habitudes, des ressources et des besoins de toutes les classes de la population des campagnes et des grandes cités manufacturières. Ce n'est pas non plus un de ces orthodoxes routiniers, stationnaires par faiblesse, par insouciance, par de plus tristes motifs encore, n'ayant pas assez d'instruction et de force de tête pour se créer une conviction sur examen indépendant et compréhensif. Depuis longtemps placé au rang des écrivains les plus distingués de l'Écosse, le docteur Chalmers fit son début dans la carrière littéraire par un article important sur le Christianisme, que les éditeurs de l'Encyclopédie d'Édimbourg lui avaient demandé, parce qu'il passait

pour avoir des vues très larges en matière de religion, et qu'on attendait de lui sur ce sujet bien plus le travail d'un philosophe que celui d'un théologien.

Et voilà cependant, Messieurs, l'homme dont nous venons d'entendre une profession de foi, exactement conforme aux principes du méthodisme, de ce grand épouvantail de beaucoup de personnes qui ne sont pas, d'ailleurs, mal disposées pour les dogmes fondamentaux de l'Évangile. Il y a des mots qui font peur et qui frappent de défaveur les gens qu'ils servent à désigner, parce que le sens en est mal défini et que de l'obscurité qui les environne, surgissent des fantômes aussi vides de réalité qu'effrayants. Nous avons, l'année dernière, examiné de quel droit on reprochait à nos publications une couleur mystique. Nos éclaircissements ont été bien accueillis, et nous savons qu'ils ont concouru à dissiper quelques préventions. Encouragés par ce résultat, nous vous prions, Messieurs, de nous permettre de dire quelques mots sur une autre accusation dont nos Traités sont l'objet, et qui fait du tort à notre institution dans beaucoup de bons esprits. On s'imagine que les travaux de votre comité tendent à propager, non les principes d'une saine morale et d'une religion bienfaisante, mais les doctrines d'une secte qui se plaît à exagérer la misère et la dépravation de l'homme, et qui repousse les moyens d'amélioration qu'offre sa propre nature, pour les chercher dans des dogmes mystérieux, dogmes impuissants, dit-on, pour l'effet qu'on leur demande, sources de superstitions et d'erreurs, et, dans tous les cas, mauvais remplaçants des ressorts qui sont inhérents à nos facultés natives elles-mêmes. Ce sont là des inculpations assurément fort graves et que je n'ai point atténuées. Voyons

si elles sont fondées, et si, dans ce qu'elles contiennent d'exact, elles ne retombent pas sur l'Évangile, que dis-je, sur l'Évangile? sur les théories les plus sages et les mieux raisonnées des plus grands philosophes de l'antiquité et des temps modernes. Et d'abord, l'état de corruption universelle dans lequel les hommes sont plongés, et dont la vive peinture est, nous l'avouons, un des traits le plus fréquemment reproduits dans nos publications, est-il imaginaire; et le triste tableau que nous en offrons à nos lecteurs, chaque fois que notre but l'exige, ce tableau est-il mensonger? Pour en mettre la fidélité à la plus sûre épreuve, répondons selon la vérité au juge qui nous interroge devant notre propre tribunal. Affirmerons-nous que nous aimons Dieu par-dessus tout, de tout notre cœur, de toutes les puissances de notre âme, que nous aimons nos semblables comme nous-mêmes, que nous ne faisons point de notre bonheur purement personnel le centre de nos désirs et le but de nos efforts? dirons-nous qu'embrasés du feu de la charité, nous employons toutes nos facultés, tous nos moments, toutes nos ressources à nous perfectionner, dans la vue d'être plus utiles aux autres? ne balançons-nous jamais entre le devoir et nos affections, entre nos aises et la voix intérieure? En un mot, avons-nous revêtu le caractère divin qui seul nous donnera les entrées de la cité céleste? Que chacun se fasse sa part: ce n'est pas à moi, ce n'est à aucun homme à la lui faire.

Ceux qui, sur ces questions capitales, n'ont point à redouter l'arrêt de leur conscience, donneront leur plein assentiment aux doctrines que nos Traités ne cessent de rappeler. Le moment où ces chrétiens sont devenus de nouvelles créatures, où leur conversion s'est opérée, ne peut pas plus s'effacer de leur mé-

moire, « qu'un homme ne peut oublier le bonheur qu'il « a eu de sauver sa vie dans un naufrage. » Ces expressions ne sont pas de mon choix; ce sont celles d'un des moralistes les plus éclairés et les moins rigides du dernier siècle[1]; un moraliste dont les écrits universellement accueillis et traduits dans les principales langues de l'Europe, sont considérés comme le code du bon sens en religion et en morale.

Quant à ceux chez qui ce grand et nécessaire changement ne s'est point opéré, qui ne sont point passés encore de la mort à la vie, la plus légère réflexion leur dévoilera le véritable état de leur âme; ils ne pourront se faire illusion au point de se trouver l'amour de Dieu et du prochain tel que la raison non moins que l'Évangile le leur demandent; ils devront reconnaître qu'ils ont à rebrousser chemin sur la voie large où ils marchent; mais, tandis que les uns ne croiront pas leurs offenses assez graves pour qu'elles puissent leur fermer les avenues du ciel, les autres ne douteront pas qu'il ne dépende d'eux de se convertir au moment où ils le voudront sérieusement.

Ce sont là de funestes erreurs qui sont en contradiction directe avec l'Écriture, avec l'expérience, avec la raison même par la bouche de ses interprètes les plus sages et les plus accrédités. Nous les prierons de s'adresser les questions suivantes : Quelle est la tâche que l'homme doit remplir sous peine de manquer sa destination, de rester un être dégradé et en inimitié avec lui-même? Il faut que sa volonté adopte pour règle suprême la sainteté, l'obéissance à la loi divine par les purs motifs du devoir et de l'amour. Cette règle est-

[1] *Sermons de Paley*, page 119.

elle aujourd'hui l'âme de sa volonté? qui oserait le dire, qui peut le penser? L'homme n'est donc pas bon, et sa volonté est pervertie. Mais comment cette volonté peut-elle se réformer elle-même? comment d'une source infecte peut-il couler une eau pure et salubre? comment une cause peut-elle produire un effet qui doit non seulement n'avoir aucune ressemblance avec elle, mais qui doit être de nature diamétralement opposée? Cependant, si nous savons notre triste histoire, nous ne connaissons pas avec moins de certitude notre inexorable devoir.

Notre volonté a fait son choix entre la loi et le plaisir, entre l'amour et l'égoïsme : elle a donné l'empire au mauvais stimulant; il faut qu'elle le détrône pour ainsi dire et qu'elle rende le pouvoir souverain au bon principe. Il faut qu'elle renverse l'ordre d'action de ces stimulants : celui qui était subordonné, sacrifié à l'autre, doit régner; celui qui commandait doit se soumettre. Qui opérera ce renversement? Ce n'est point un développement dont il s'agit, ni un perfectionnement de ce qui existe, mais une *révolution*, une *conversion*, comme elle est appelée, à bon droit et par illumination instinctive, dans toutes les langues des peuples civilisés; car c'est, je le répète, un renversement, une interversion dans la hiérarchie des motifs déterminants de la volonté, qui doit s'accomplir. Or, c'est ce que la philosophie, par l'organe du plus profond et du plus sincère de ses chefs, a déclaré aussi impossible à concevoir qu'indispensable à effectuer [1]. Elle a reconnu que, sans un secours extraordinaire, l'œuvre nécessaire était inexplicable. Mais ce qu'elle

[1] Kant : *De la religion dans les limites de la raison seule*, page 54 de la deuxième édition.

avoue être incompréhensible à la fois et d'obligation inflexible, ce qu'elle ne peut ni comprendre ni garantir, l'Évangile nous en assure la réalité et nous en révèle le moyen; ce moyen est *la foi en Christ crucifié*, la confiance en un amour infini qui n'a pas épargné son propre Fils, pour nous ramener au but de la création, en nous rendant visible cette charité qui est l'essence de Dieu, la clef du mystère des existences et la véritable vie des âmes.

Vous pouvez maintenant, Messieurs, juger des principes qui nous guident dans nos travaux, parce que vous connaissez le vrai caractère du changement que nos Traités doivent produire, s'ils répondent à leur but. Ce n'est point une amélioration partielle dans la conduite des lecteurs, qu'ils ont en vue; c'est la source même des déterminations d'une volonté faible et pervertie, qu'ils sont destinés à purifier. Il faut que le pécheur en vienne à fouler aux pieds ce qu'il adorait, à désirer et adorer ce qui ne lui inspirait que l'indifférence et l'aversion. *Naître de nouveau,* selon le commandement indispensablement obligatoire du Sauveur, en d'autres termes, prendre une résolution invariable d'obéir à la voix de la conscience et à la loi divine de perfectionnement et de charité, sans la moindre exception pour quelque objet et dans quelque circonstance que la chair et le monde la sollicitent; *changer*, pour me servir des expressions de Fénelon [1], changer *ce cœur, si sec, si froid, si dur,* qui, sous tant de dehors trompeurs et sous le prestige de tant d'illusions qu'il se fait à lui-même, *s'aime au fond seul en toutes choses*, changer ce cœur de pierre en un cœur de chair, *en un cœur que*

[1] Dans une lettre au duc de Bourgogne.

l'amour divin possède, en un cœur s'identifiant avec les besoins et les affections de nos frères; voilà la tâche imposée à tout homme qui veut avoir part au royaume des cieux, tâche que nos Traités doivent l'aider à apprécier, dans toute son importance et sa nécessité, et à fournir dans toute son étendue et dans toutes les applications auxquelles nous appelleront la vie présente et la vie à venir.

Cette tâche est aussi sublime qu'immense. Si on osait rapprocher des choses qui appartiennent à des ordres d'idées absolument divers, on pourrait comparer la révolution par laquelle il nous faut aborder, attaquer cette tâche, au changement de points de vue qui résulte du système de Copernic pour la contemplation des corps célestes. Au lieu de nous faire centre de tout, nous devons placer en Dieu le principe de tous les mouvements de notre âme; à l'instant de notre conversion, Dieu et l'univers changent d'aspect pour nous. Maintenant, comment cette révolution pourra-t-elle s'effectuer? C'est ici, Messieurs, que se séparent encore les moralistes.

Ceux auxquels plusieurs de nos Traités déplaisent, pensent que c'est à notre nature morale elle-même que nous devrions nous adresser, que les éléments d'une amélioration progressive et indéfinie sont en nous, qu'il ne s'agit que de les cultiver, les fortifier et leur donner la prépondérance sur nos mauvais penchants par un développement bien dirigé.

Quant à nous, Messieurs, lors même que l'Écriture nous permettrait de placer cette confiance en nous-mêmes, la raison et l'expérience nous en empêcheraient. L'homme est enclin à se faire illusion sur la gravité du péché. Il sent bien qu'il faut qu'il y renonce, pour avoir la paix de l'âme et le bonheur, mais il ne croit pas la

violation de la loi divine une offense assez grave, pour qu'il ait à en redouter autre chose que le retard du commencement de son bonheur. J'ai, d'ailleurs, s'imagine-t-il, toute l'éternité pour m'amender et me revêtir des sentiments qui me feront admettre tôt ou tard en présence de la Divinité et aux droits de ses enfants.

Messieurs, plus on y réfléchit, plus on examine les divers remèdes proposés pour la guérison des âmes, plus on en compare les résultats, tels que nous les fournit l'expérience, et plus on se pénètre de la conviction qu'il n'y a que le sacrifice expiatoire du Fils de Dieu qui coupe la racine à toutes ces vaines espérances, à tous ces sophismes de la raison asservie aux convoitises de la chair, à toutes ces transactions avec une conscience mal assoupie, à tous ces essais de capitulation avec la loi de sainteté. En portant nos regards sur Gethsémané et sur Golgotha, les transgressions de la loi de l'Éternel nous apparaissent sous leur véritable jour, et la plus grande preuve d'un ineffable amour se confond avec les plus redoutables menaces contre le pécheur qui persévère dans ses voies. La rédemption par Jésus-Christ donne la solution d'énigmes que la raison ne saurait expliquer. Comment Dieu, l'Être souverainement juste, peut-il, à cause d'un autre, nous traiter, nous coupables, comme innocents, et nous départir une félicité que nous ne méritons pas? Cela n'est-il pas une anomalie choquante dans le gouvernement divin? Cette objection serait fondée, si c'était à nous que le bonheur céleste fût donné. Suivant la doctrine du Nouveau-Testament, ce n'est pas à nous que cette félicité est accordée, mais à Jésus-Christ qui la demande à son Père, comme faisant partie de la sienne; félicité, certes, bien méritée : c'est lui qui la dispense aux siens,

c'est-à-dire à ceux qui remplissent les conditions auxquelles il a promis d'y faire participer les hommes.

Voilà, Messieurs, un exposé, sans doute fort imparfait, mais, nous nous en flattons, suffisamment clair des principes qui président à nos travaux. Nous avons la pleine conviction de leur évidence, de leur conformité avec l'Évangile : nous les croyons plus conséquents, plus pratiques, plus saisissables, d'une application plus facile, et, bien examinés, moins mystiques que ceux qui s'appuient sur d'autres fondements. Qu'ils soient d'accord avec les sentiments des chrétiens qu'on appelle méthodistes, cela n'ôte rien ni à leur évidence, ni à leur efficacité. Ils ont subi l'épreuve du temps, de tous les degrés de misère, d'ignorance, de culture d'esprit, d'investigation scientifique et de raffinement social que l'humanité a parcourus. Ils trempent seuls les armes dont les missionnaires chez les infidèles se servent avec succès; ils ont formé la base de la croyance des hommes qui ont le plus approché de la perfection chrétienne, et qui ont donné les preuves les moins équivoques de charité active, d'abnégation de toutes vues personnelles, et d'un dévouement au Rédempteur qui lui rend amour pour amour.

Je ne saurais terminer ces observations apologétiques sur l'esprit de nos Traités, sans protester contre une extension qu'on pourrait donner à ce que j'ai dit et qui serait contraire à ma pensée. Nous sommes loin de vouloir borner nos travaux à la seule exposition des vérités fondamentales du christianisme. Le rapport qui va vous être soumis vous prouvera que le développement de préceptes moraux aura constamment une large part dans nos publications. Seulement nous sommes convaincus que le devoir nous est imposé par la

situation de la généralité de nos lecteurs, de modifier, autant que possible, la rédaction de ces écrits de telle sorte qu'il ne s'en imprime, par nos soins, aucun dans lequel, quelque spécial qu'en soit l'objet, les doctrines vitales du christianisme ne soient rappelées comme motif essentiel et secours nécessaire. Si le fond de ces doctrines est immuable, si nous ne voulons pas d'un autre fondement que celui qu'ont posé les apôtres, si, sous ce rapport, le christianisme progressif ou perfectible est, à nos yeux, un contre-sens, nous adoptons, nous cherchons, nous demandons avec instance aux hommes de bien, distingués par leur talent et leur instruction, des essais de perfectionnement dans toutes les branches de l'enseignement religieux. Il y a, sur ce terrain comme dans tous les autres domaines des pensées et des institutions de l'homme, une partie stable et une partie mobile. Les vérités révélées ne peuvent ni ne doivent être sans cesse remises en problème; mais leur mode d'exposition et leurs innombrables applications aux besoins de l'humanité admettent et appellent un progrès indéfini, croissant d'âge en âge avec l'avancement des peuples chrétiens dans la carrière des sciences et de la civilisation.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 12 AVRIL 1831.

MESSIEURS,

La Société qui se réunit aujourd'hui pour entendre le neuvième rapport annuel de son comité, ouvre la

série des anniversaires solennisés, dans le cours de cette semaine, par la piété et la bienfaisance chrétiennes. Des circonstances fortuites ont sans doute déterminé l'ordre dans lequel ces assemblées se succéderont et se sont constamment suivies depuis leur fondation. Toutefois, il a été fait, sur leurs rapports mutuels, une remarque qui n'est pas sans intérêt, et que je vous demande la permission de rappeler ici, non pas parce que le rapprochement qui a été l'objet de cette observation, semble motiver l'ordre dans lequel se tiennent les quatre Sociétés dont les travaux vont occuper l'attention des amis de la religion, pendant le même nombre de jours consécutifs; mais parce que la comparaison qui a été établie entre elles, pour faire ressortir ce qu'il y a de progressif dans leur participation à la même grande et sainte tâche, le triomphe de l'Évangile, parce que, dis-je, ce parallèle peut servir à faire mieux apprécier la concordance de leurs efforts et les avantages de leur fraternel concours.

Notre part à la tâche commune est, pour ainsi dire, préparatoire; notre œuvre se prête à tous les besoins de l'homme moral et religieux, par conséquent à toutes les vues d'institutions qui se proposent de satisfaire à ces besoins. Pour atteindre leurs buts spéciaux, les autres Sociétés religieuses et philanthropiques s'appuient utilement sur la coopération d'une association telle que la nôtre. Veulent-elles exciter, généraliser parmi les hommes le désir de s'approprier des biens qu'elles offrent? veulent-elles leur faciliter l'acquisition des moyens d'en profiter? ont-elles des préventions à vaincre, des préjugés à détruire, des idées à répandre et une opinion à former, qui favorisent leurs desseins? De quel secours s'aideront-elles plus efficacement que de celui de petits

écrits, composés dans l'intention de disposer les esprits à bien comprendre la nature et l'importance de leur œuvre, et à concourir à sa réussite?

Éminemment propre à leur conquérir le sol sur lequel elles édifient, et à seconder leurs premiers efforts, notre Société semble, à juste titre, se présenter d'abord à l'attention des amis du bien, et servir comme de messagère aux autres réunions qui sont convoquées pour les jours suivants de cette semaine.

Considérées dans leurs relations et dans les objets de leurs attributions respectives : la distribution des livres saints, l'application des préceptes de l'Evangile à l'ordre social, et la propagation de la Bonne Nouvelle chez les peuples auxquels elle n'est point encore parvenue, les Sociétés bibliques, de la Morale chrétienne et des Missions évangéliques pourraient être envisagées, en quelque sorte, comme les représentants des trois vertus du chrétien, de la foi, de la charité et de l'espérance, auxquelles notre Société préparerait accès dans les cœurs.

Les Traités que nous avons publiés et que nous publierons par la suite, si vous nous continuez votre appui, ont, entre autres missions à remplir, celle de disposer les esprits à recevoir la Bible comme parole de Dieu, comme règle de la foi et de la conduite, à détruire les objections qu'on a élevées contre son autorité, et à indiquer les moyens de l'étudier avec fruit. Quelle sera l'influence de cette lecture, faite en profitant des conseils et des secours que nos Traités offrent aux lecteurs des livres renfermés dans le code sacré?

Livrés sans réserve à l'impression qu'ils feront sur nous, parce que nous les recevons comme un don aussi



précieux qu'incontestable de la Divinité, nous nous sentons bientôt pénétrés de reconnaissance et d'amour envers ce Sauveur qui a tant fait et souffert pour nous. Ce nouvel amour est le principe régénérateur de l'homme déchu, et c'est parce qu'aux enseignements de la Bible se joint l'expérience recueillie dans tous les climats, à tous les degrés de culture et dans toutes les conditions de l'humanité, pour démontrer qu'à nul autre principe moral ou religieux n'a été départi le pouvoir de rétablir l'image de Dieu en nous; c'est uniquement pour cela, et non par un vain attachement à des traditions et à des théories dogmatiques, c'est parce que la doctrine de la croix de Christ est, entre tous les motifs qu'on a employés pour toucher le cœur de l'homme et y remplacer l'égoïsme par le dévouement, et l'amour du monde par l'amour de Dieu, la seule puissance régénératrice qui se soit légitimée à l'épreuve; c'est parce que l'Écriture et les faits parlent ici avec une égale évidence, que nos Traités ont été et seront toujours, directement ou indirectement, consacrés à l'enseignement et à l'application de cette doctrine vitale; car, pour revêtir les sentiments nécessaires pour le ciel, nous avons besoin de la contemplation des attributs divins, manifestés non seulement dans la nature, elle ne les révèle pas tous, elle ne proclame surtout pas ceux qu'il importe le plus à l'homme pécheur de connaître, mais dans la personne et les souffrances de Jésus-Christ. Ce spectacle, contemplé des yeux de la foi, nous réveillera d'entre ceux qui dorment dans l'éloignement de Dieu; relevés d'entre les morts, devenus de nouvelles créatures, nous manifesterons notre vie nouvelle par des actions dignes du principe qui a rétabli en nous la subordination primitive de facultés créées et organisées à l'image de Dieu.

Voici donc l'arbre planté; il portera ses fruits. La foi sera féconde en bonnes œuvres; elle n'aura la conscience d'elle-même, elle ne s'assurera de sa propre réalité qu'en se sentant source d'une charité ardente et sincère : pour l'amour qui nous a été prodigué, nous rendrons amour aux enfants du même Père, aux rachetés du même Libérateur.

La morale chrétienne nous trouve, nous prend tels que la Bible nous a faits : point de fruits, si l'arbre n'a pas pris racine : point d'arbre, s'il n'a pas rencontré un terrain ameubli et propice. Rien de plus évident que l'ordre qui enchaîne l'un à l'autre les objets des deux Sociétés, dans lesquelles je me plais à voir les représentants de la foi et de la charité. L'espérance, Messieurs, aura aussi le sien.

Régénérés par la foi, heureux par le sentiment et les œuvres de la charité, pourrons-nous goûter une satisfaction pure, si tous les hommes, nos frères, ne partagent pas notre félicité? Comment le supposer! Leur bonheur en fera une partie essentielle, et nous ne jouirons pas du nôtre, s'il ne nous est pas donné de les y associer. Au moins, n'épargnerons-nous aucun effort pour les faire entrer avec nous en partage, en communauté des biens inestimables qui nous ont été dispensés.

Nous voilà engagés, obligés à être et à former des missionnaires pour l'avancement du règne de la foi et de la charité; tâche immense qui ne sera en aucun temps accomplie entièrement, et dont l'objet parfaitement réalisé, quoique poursuivi sans relâche, ressemble, sous un certain rapport, à cette espérance de joies célestes, à cette perspective de biens invisibles, à laquelle s'ouvre le cœur du chrétien avec une confiance

qui lui en donne la jouissance anticipée, et qui lui en garantit la possession comme déjà acquise; confiance qui, progressivement affermie par les propres efforts de celui qui s'y abandonne, et légitimée en proportion de leurs résultats, en raison des conquêtes que l'Évangile doit à ces efforts, sert de puissant appui à sa foi et d'aliment salutaire à la charité.

J'aime à me représenter nos Sociétés religieuses et philanthropiques se rattachant ainsi l'une à l'autre, se complétant et se soutenant réciproquement et comme suspendues à un premier chaînon formé par une institution préparatoire pareille à la nôtre.

Nous considérant, sous ce point de vue, comme auxiliaires de toutes les institutions qui ont pour but de servir les intérêts spirituels et impérissables de l'homme, nous sommes naturellement conduits à nous demander, si nos moyens ne sont pas dans une proportion mesquine avec un si noble but, si des écrits de quelques pages, la plupart adaptés à l'intelligence la moins cultivée, peuvent nous aider efficacement à fournir cette grande et belle tâche.

Messieurs, les hommes un peu versés dans l'histoire des révolutions morales de notre race, savent que des écrits de peu de feuilles en ont été souvent la première cause, et presque toujours le principal levier. A cette expérience mémorable, je n'hésite pas à joindre la conviction des juges les plus compétents en ces matières, savoir la conviction qu'il n'est pas de doctrine essentielle au bonheur que la vertu procure à l'homme, pas une instruction solide qui soit destinée à être la base, le guide et l'appui de sa conduite et de ses espérances, qui ne puissent être renfermées dans un exposé très succinct, dans les limites d'un fort petit espace.

L'art de satisfaire à ce besoin est devenu une des premières nécessités des peuples civilisés, au milieu de ce déluge de livres et de cet effrayant accroissement de connaissances d'importance secondaire, qui envahissent et gaspillent la plus considérable et la plus précieuse partie de notre vie. Nul doute que l'art de sauver de ce chaos ce qu'il importe le plus d'apprendre, se perfectionnera de plus en plus : il est encore dans son enfance, ou plutôt il n'a été, principalement de nos jours, pratiqué avec supériorité que dans des vues étrangères à la religion.

Qu'il me soit permis d'emprunter à un maître dans l'art dont je parle, les exemples qu'il cite pour prouver la puissance de feuilles d'une étendue bornée, et pour anoblir le genre de littérature où il a excellé. Ce publiciste, célèbre par l'influence qu'ont exercée ses pamphlets dans un tout autre ordre d'idées et d'intérêts, a eu soin de ranger au nombre des pamphlets les Provinciales de Pascal, lancées primitivement par pièces détachées, les brochures de Franklin, les Harangues de Cicéron, les Philippiques de Démosthène, qui furent plus redoutables aux ennemis de ces orateurs lorsqu'elles parurent en feuilles volantes que prononcées à la tribune. Ce même écrivain a osé associer aux auteurs d'opuscules qui ont changé la face du monde, le grand apôtre des Gentils dont les Lettres renversèrent les idoles et créèrent des nations nouvelles..... Sans doute, il y a dans ce rapprochement, fait par un critique qui malheureusement n'a pas respecté les mœurs et la religion comme il a servi la cause de la liberté, quelque chose qui choque le chrétien, qui le révolte même : cependant l'empire que le génie du bien peut exercer sur les âmes par l'intermédiaire de courts écrits, ne saurait être

prouvé par un plus illustre exemple. En revanche, la funeste influence que le même moyen donne au talent, lorsqu'il se met au service de la licence et de l'impiété, n'a été que trop constatée par les succès d'un écrivain que Paul-Louis Courrier aurait pu citer avec d'autant plus de raison, que la désastreuse et sacrilége activité de ce vieillard succombant sous le poids des lauriers et d'autres biens périssables de ce monde, parut redoubler vers la fin de sa carrière, pour répandre sous mille formes le poison de son esprit dans de petits traités qui ne devaient, disait-il, coûter que six sous aux cuisinières, et leur apporter, à ce bas prix, les lumières d'un siècle éclairé.

La prudence veut qu'à la guerre on apprenne de son ennemi et qu'on lui emprunte les armes dont il se sert avec succès. Ces armes ont déjà été employées pour la bonne cause et maniées avec habileté par des écrivains du premier rang. Je ne rappellerai ici que les Addison, les Johnson, les Campbell et tant d'autres rédacteurs de journaux, qui consacrèrent à la défense du christianisme un grand nombre de leurs feuilles hebdomadaires : ces articles opérèrent quelquefois plus de bien que de gros volumes.

Peu de pages, je le répète avec confiance, suffisent pour établir solidement et avec une parfaite clarté les principaux points de doctrine qui importent à l'homme.

En peu de pages, les vérités les plus hautes et les plus salutaires peuvent être mises à la portée de toutes les intelligences et à l'abri du plus défiant scepticisme. Pour citer la croyance la plus contestée par la philosophie moderne, la réalité d'une intervention surnaturelle de la divinité dans les affaires humaines, il ne

faudrait que peu de pages pour montrer, à la satisfaction de tout examinateur loyal, qu'à une législation morale et invisible, inscrite au fond de notre âme, le maître de la nature, qui est aussi le gouverneur moral de l'univers, a fait correspondre, dans l'ordre visible, une série d'événements extérieurs, de faits historiques qui ont seuls pu donner corps, garantie, prise sur la conduite, consistance réelle, en termes d'école *objectivité*, à de pures conceptions de notre esprit, quelque puisse être d'ailleurs l'intime liaison de ces idées avec tout le système de nos facultés, de nos sentiments et de nos besoins; à peu près comme l'astronomie est la contre-épreuve de cette géométrie pure que l'intelligence humaine enfante par sa propre activité, et qui serait reléguée au nombre des chimères, si l'observation n'avait conduit la science à reconnaître que le monde extérieur est régi par le grand géomètre d'après des lois identiques avec celles que nous pouvons trouver en nous-mêmes sans le secours d'impressions sensibles.

Il faut peu de pages pour montrer à l'homme qu'il a une tâche à accomplir, une carrière à fournir qui lui garantit une immortelle durée, mais auxquelles il lui est impossible de suffire par ses facultés, dans leur état actuel.

Il faut peu de pages pour mettre en évidence que le christianisme offre à l'homme tous les moyens d'atteindre le but que sa raison lui commande de poursuivre.

Il faut peu de pages pour faire toucher au doigt, pour ainsi dire, que le christianisme produit le bonheur terrestre de l'homme comme son bonheur dans l'éternité, et qu'il donne à toutes ses facultés un essor plus favorable à leur plein développement dans toutes



les directions de son activité intellectuelle et dans tous ses intérêts, matériels même, que l'élan qu'aucune doctrine, imaginée par l'homme, a jamais pu lui imprimer.

Espérons que la jeune génération de nos contemporains qui a été ramenée à la révélation par le besoin de croire et un examen réfléchi, recèle déjà, parmi les hommes de talent que le réveil religieux a conquis au christianisme, un Paul-Louis Courrier moral, un Franklin évangélique, un Voltaire chrétien, qui se fera non le courtisan, mais le guide de l'opinion, non le flatteur d'un siècle corrompu, mais qui se portera interprète éloquent et fidèle des vœux et des intérêts d'une génération mieux disposée. Espérons qu'à notre secours accourront bientôt des auxiliaires puissants, qui nous mettront à même de répandre des écrits populaires et substantiels, offrant, par le plan et le style, assez d'attraits pour faire tomber des mains du peuple les biographies de Cartouche ou de Mandrin, les niaiseries, les sottises, les poisons dont il se nourrit, faute d'avoir à sa portée des écrits qu'il lirait avec avidité, si on les lui offrait. C'est une belle gloire à acquérir, peut-être neuve, que de n'avoir pour muse que l'Évangile, pour mobile de travaux littéraires que l'avancement du règne de Jésus-Christ. Ceux qui se signaleraient dans cette sainte carrière, qui deviendraient les guides et les maîtres de l'opinion par des publications nées sous une si belle inspiration, contribueraient puissamment à effectuer ce que beaucoup de gens de bien demandent aux lois politiques et aux formes de gouvernement.

En attendant que des hommes de lettres, doués des plus précieux dons de la nature et de la grâce, consacrent un talent transcendant à des compositions, assez

attrayantes pour détrôner et remplacer, dans les palais comme dans les cabanes, les productions du vice et de la frivolité, il faut bien nous contenter de ce que nous avons. Si le mérite d'un écrit doit être apprécié plus encore par ses effets que par les qualités brillantes et la renommée de l'écrivain, plusieurs de ceux que nous avons publiés ont droit à un accueil plus général et à un redoublement de zèle pour leur distribution.

Quel bonheur, Messieurs, si, un jour, dans les demeures célestes, nous retrouvions quelques-uns de nos compagnons vers l'éternité, nous bénissant pour avoir été, dans les mains de Dieu, l'instrument de les ramener à lui du chemin de la perdition ! Quel ravissement d'entendre de la bouche de l'un d'eux sortir ces paroles : « Je m'étais écarté du sentier qui conduit à la vie; « il me tomba entre les mains une feuille répandue par « vos soins, qui dessilla mes yeux et me fit trouver la « route qui menait ici. »

DISCOURS

PRONONCÉ LE 16 AVRIL 1833.

Messieurs,

Deux ans se sont écoulés depuis notre dernière réunion. Il n'est pas besoin de vous rappeler les circonstances qui ont fait ajourner à un temps moins désastreux l'assemblée générale, et de cette association et des autres Sociétés religieuses dont les travaux se tendent mutuellement la main.

Monuments de la clémence divine, les membres de



ces Sociétés, épargnés par le fléau qui, il y a un an, exerçait ses ravages parmi nous à cette même époque de l'année, devraient témoigner leur reconnaissance au souverain arbitre de la vie, en redoublant de zèle pour l'œuvre à laquelle elles sont consacrées.

La nôtre, en particulier, appelée, par la nature de son institution, à saisir toutes les occasions que lui présentent des conjonctures frappantes pour ouvrir un plus facile et plus général accès aux vérités évangéliques, aurait manqué au devoir le plus clairement indiqué, si elle ne s'était prévalue d'une calamité si visiblement empreinte du doigt de Dieu, pour mêler à des directions sanitaires des conseils privés puisés à une source plus élevée et s'adressant à des intérêts moins passagers que ceux de la terre. Quelle est, en effet, Messieurs, la tâche que nous nous sommes imposée, ou plutôt celle que tout homme éclairé ne peut négliger, sans se rendre coupable de lèse-charité, et devenir complice de cette funeste légèreté qui fait détourner les yeux de ce qui est vrai, permanent, inévitable, pour les attacher sur des ombres fugitives et mensongères? Nous montrerions-nous les amis de nos semblables, si dans la crainte de troubler des jouissances d'un moment, nous ne les avertissions pas du danger qu'ils courent de les acheter aux dépens d'un avenir sans fin? Ah! nul doute! notre mission est de faire retentir à toutes les oreilles le mot, de réveiller, sous toutes les formes, l'idée de l'éternité, de la présenter à tous les regards comme une tête de Méduse, d'en suspendre l'image comme un glaive sur tous les convives assis au banquet de la vie.

L'éternité! nous avons cherché à soulever le voile qui la dérobe aux enfants du siècle, lorsque le choléra

déchirait ce voile à chaque minute pour tant de victimes autour de nous. Messieurs, il est des notions qui semblent n'avoir aucun besoin d'analyse, tant elles paraissent claires, tant les expressions qui les rappellent sont précises et d'un usage banal. Peu de personnes y arrêtent leur pensée, et songent à explorer les trésors de leçons qu'elles renferment, et qui ne se présentent presque jamais à l'esprit dans leurs immenses richesses et dans leur effrayante portée. L'idée de l'éternité est du nombre.

Nous signalons à votre attention la manière singulièrement énergique et impressive dont cette idée a été développée dans un des écrits placés ici sous vos yeux, celui qui est intitulé: *Le Prix de l'Ame*. Cette idée, qu'il est si salutaire de faire peser de toute sa puissance sur des esprits attachés à la glèbe par d'innombrables et dégradants liens; l'idée de l'éternité, dis-je, étant plus que beaucoup d'autres propre à servir de préparation, et à cette séance, et aux autres réunions évangéliques de cette semaine, offrant surtout un moyen fort simple de faciliter à nos amis, comme à nos censeurs, l'appréciation de nos Traités, sous le double rapport de leur tendance générale et des points de doctrine qui y prédominent, je vous demande, Messieurs, la permission d'appeler pour quelques instants vos réflexions sur les deux manières d'envisager l'éternité, qui caractérisent profondément et jettent dans deux directions absolument divergentes les vues des moralistes et des théologiens de notre temps.

D'abord, je suis loin de reculer devant la terrible image que présentent le mot et la chose, et qui, tantôt par des motifs de compassion bien naturelle, tantôt par des intérêts de système, a conduit beaucoup d'inter-



prètes de nos livres sacrés à épuiser toutes les ressources d'une exégèse subtile et hasardée pour échapper au sens clair et direct de la parole de Dieu. Certes, le poids de l'éternité écrase notre faiblesse; son gouffre ouvert, quand rien ne l'éclaire, paralyse, dévore, engloutit toutes nos facultés; l'imagination n'a aucune prise sur cet abîme. Qu'elle se fatigue à accumuler des nombres que ne contiendrait pas la distance de la terre au soleil, du soleil aux confins de la création, si elle a des bornes; additionnons (pour donner moins d'étendue, mais plus de corps à notre calcul), additionnons la durée de la vie de tous les hommes qui ont vécu ou qui vivront sur la terre jusqu'à la consommation des siècles, et retranchons ces existences de la durée perpétuelle que nous appelons éternité, et cette durée restera intacte. Nous nous écrierons avec un poëte, qui fut en même temps un des plus vastes génies des temps modernes, et un des plus zélés défenseurs du christianisme : « O éternité! devant ton image les ailes de la lumière et celles de la pensée tombent de lassitude. J'entasse siècle sur siècle, la vie d'un système solaire sur la vie de celui qui le remplacera, des myriades de milliards sur d'autres myriades; et quand, du haut de cette pyramide, saisi de vertige sur la cime que j'ai gravie, je me retourne pour te regarder, ô éternité! toutes ces grandeurs multipliées un million de fois ne sont pas un atome de toi; je les défalque, et tu es devant moi toujours la même [1]. » Mais prenons

[1] *Poésies* de A. de Haller, *Poëme sur l'Eternité*, inachevé (page 212 de l'édition de 1777). L'auteur, si connu comme créateur de la physiologie, et l'esprit peut-être le plus universel qu'ait produit l'Europe moderne, ne s'est jamais, quoique évidemment sollicité par le public allemand, senti la force de terminer cette ode sublime.

courage : s'il n'y a pas d'échelle assez gigantesque qui puisse servir d'élément pour la mesure de l'éternité, elle est, dans le sens le plus strict, l'exacte mesure d'une valeur qu'il ne tient qu'à nous d'acquérir ou de perdre; elle nous donne une juste idée du prix de l'âme.

Ah! Messieurs, un seul des Traités qui sont ici exposés sur ce bureau peut, sur le théâtre invisible d'une conscience d'homme, faire la conquête de l'éternité et surpasser tous les exploits des Alexandre et des Gengis-Kan. Que sont les milliers de vies dont ces conquérants se sont faits les maîtres passagers, auprès de la durée de l'existence d'un seul être immortel! Supposez même qu'ils eussent été autant les bienfaiteurs que les dominateurs des nations qu'ils subjuguèrent, et qu'ils eussent versé sur tous les individus qui les composaient les douceurs d'une vie parfaitement heureuse, cette somme de jouissances accessibles au calcul, ce bonheur circonscrit dans des limites si étroites, peuvent-ils soutenir un instant la comparaison avec les joies ineffables qu'un seul de ces écrits aura déposées dans une seule âme, en y jetant, sous la bénédiction divine, le germe d'une naissance spirituelle? Sous l'impression d'un pareil rapprochement, qui n'absoudrait pas de toute exagération ce mot touchant de l'excellent lord Teignmouth, qui, ayant gouverné l'Indoustan avec succès, était habitué à proportionner les sacrifices aux résultats à obtenir, et qui, en vue des sommes énormes et de l'étendue colossale des efforts consacrés à la cause biblique par la grande institution qu'il préside, disait avec une charité tout évangélique : « *Si la dépense que nous avons faite et l'activité que les agents de la Société déploient ne devaient aboutir qu'à la conversion d'une seule*

âme, nos travaux et nos déboursés ne seraient-ils pas plus que récompensés ?

Voilà, certes, le langage d'un pur et noble amour chrétien. Mais n'entendez-vous pas en même temps, Messieurs, s'élever une multitude de voix qui taxent ce langage d'exaltation mystique? A ceux qui n'admettent les vérités révélées qu'après les avoir soumises au contrôle de leur raison, se joignent les âmes tendres, les cœurs affectueux, pour repousser une doctrine qui place la décision divine et irrévocable du sort de l'être immortel en nous au moment où elle se séparera de son enveloppe visible. Nous devons avouer que ces personnes sont en général celles aussi avec lesquelles nous sommes en dissidence sur le choix des sujets de nos Traités, sur le ton et les principes qui y règnent et président à leur composition. Et ici je ne puis me défendre du désir de vous présenter une réflexion que je crois très importante dans son application à toutes nos Sociétés religieuses, et propres à nous faire juger plus sainement des causes du succès ou du ralentissement de nos travaux.

A mesure égale de moyens et de charité, il est évident que le chrétien qui envisage cette vie comme un temps de grâce et la mort comme son terme inexorable, attachera infiniment de prix à la conversion d'une âme : tout retard dans cette œuvre le fera frémir pour ceux qu'il aime, c'est-à-dire pour tous les hommes : s'il est lui-même converti, il déploiera un zèle inquiet, infatigable, ingénieux, à les arracher au danger auquel il est si heureux d'avoir échappé lui-même. Donnons, je le répète, même sentiment d'humanité, même étendue d'intelligence, même ardeur d'affection à un homme pénétré de respect pour la Bible et disposé à en répandre

partout les enseignements salutaires, mais reculant à l'aspect de cette éternité immuable où il n'y aura plus lieu au repentir, mais ouvrant au pécheur les portes du ciel à toute époque future qui verrait sa longue résistance à la grâce vaincue par un noble et heureux effort. Comment est-il possible que, dans ces points de vue divergents, deux hommes, quoique également bien doués et intentionnés, agissent avec la même activité, la même contention d'esprit, la même chaleur? Laquelle des deux croyances jugerez-vous la plus féconde en œuvres de cette charité qui s'adresse aux âmes? Laquelle sera plus favorable au dévouement missionnaire, à la dissémination de la parole de Dieu, à une entreprise telle que la nôtre? L'expérience nous a déjà répondu : nous n'avons qu'à examiner l'état des institutions consacrées à ces œuvres diverses, et à voir quelle est la classe d'hommes bons et pieux qui contribue le plus à leur maintien et à leur développement.

Nous nous bornons à appeler l'attention de l'observateur candide sur un fait, et nous n'entendons en aucune manière jeter du doute sur la rectitude d'intention ou la sincérité des efforts charitables de ceux qui nient l'immuabilité d'un état de réprobation, et qui prolongent la durée d'une période d'épreuve au-delà de notre carrière terrestre. Disposés plutôt à sympathiser avec leurs espérances qu'à les combattre, nous pensons toutefois qu'une philosophie calme et impartiale, en approfondissant cette grave question, trouvera de puissants motifs pour admirer la sagesse des menaces non moins précises que redoutables de l'Évangile, et pour approuver leur introduction, sans adoucissement prévaricateur, dans les écrits destinés à l'instruction religieuse du peuple.

Rien ne paralyse les bons mouvements d'une âme qui se sent effrayée au milieu de ses égarements, rien n'est plus capable de briser ses élans, comme l'idée séduisante d'un repentir à salut encore possible dans les régions mystérieuses du monde à venir. Otez-lui la crainte des peines éternelles, et vous la verrez, enchantée de pouvoir ajourner à une époque lointaine le pénible travail de la conversion, se reposer sur la perspective d'une carrière indéfiniment ouverte à une révolution que la chair redoute. Quelque éloigné que soit le moment jusqu'auquel elle diffère sa conversion, elle sera ravie de rester, pour ainsi dire, maîtresse de l'instant le plus propice à cette œuvre nécessaire; l'avenir de béatitude qu'elle se promet pour tout l'espace de temps qui suivra celui où cette régénération sera enfin consommée, lui apparaîtra incessamment sous le beau jour de sa destinée finale; et la durée de la félicité céleste qui, dans les rêves dont elle se berce, ne saurait manquer de succéder à cette future et tardive conversion, se montrera aux yeux du pécheur persévérant ici-bas dans son impénitence, comme devant, en effet et en dernier résultat, surpasser les temps antérieurs à sa conversion de toute la longueur dont l'éternité surpasse un point indivisible de l'existence.

Je demanderai à tout esprit sérieux qui connaît l'avidité avec laquelle l'homme saisit les plus frivoles prétextes, les plus vaines illusions, pour différer l'accomplissement d'une tâche laborieuse, si ce n'est pas contraire à la charité de contribuer à nourrir cette sécurité meurtrière qui l'endort sur les bords de l'abîme; sécurité d'autant plus folle aux yeux même du philosophe, qu'il doit juger plus difficile et presque impraticable la conversion opérée dans un ordre de

choses qui se dérobe à toute appréciation humaine et qui frappera, ce semble, de stérilité toute tentative d'amendement digne de ce nom et générateur d'une véritable sanctification, puisque le principe de liberté n'en sera pas la source, mais bien une écrasante évidence, une clarté accablante, qui ôtera au repentir toute valeur morale et rendra impossible une légitime conversion.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 13 AVRIL 1834 [1].

MESSIEURS,

La Société qui se réunit aujourd'hui pour entendre le onzième rapport annuel de son comité, ouvre la série des anniversaires que la piété et la bienfaisance chrétiennes célébreront dans le cours de cette semaine. Nous avons plus d'une fois, dans cette occasion solennelle, fait remarquer les rapports mutuels qui existent entre les objets des travaux de ces diverses Sociétés.

La nôtre est éminemment préparatoire; elle se prête à tous les besoins de l'homme moral et religieux, à toutes les vues d'institutions qui se proposent de satisfaire à ces besoins. Messagère, pour ainsi dire, des assemblées générales qui vont se succéder, elle semble inviter leurs promoteurs à embrasser dans leur pensée ce qui est commun à toutes ces Sociétés, et à jeter un coup d'œil sur ce que leur ensemble offre d'instructif ou de consolant à l'ami de la religion et de l'humanité.

[1] Une portion de ce discours fut imprimée dans le *Semeur* avec ce titre : *Des ressources de la philosophie contre l'anarchie morale.* (Note des éditeurs).

Et d'abord, considérées dans leur liaison avec les autres entreprises humaines, et comparées avec les essais ou les projets qui ont eu pour but l'amélioration du sort des nations par le changement des conditions de leur existence sociale, qui ne serait frappé du contraste que ces deux espèces d'essais de perfectionnement présentent, soit dans leur origine, soit dans leurs résultats! D'un côté, des commencements obscurs et inaperçus, une persévérance patiente et longtemps stérile en apparence, un accroissement s'opérant plus en profondeur qu'en étendue, comparable à celui d'une plante qui grandirait longtemps par la racine avant de s'élever au-dessus du sol; des effets d'abord presque invisibles, et renfermés dans les cœurs; des mécomptes, il est vrai, et des obstacles insurmontables à première vue, mais ni regrets ni découragement; succès rares et peu saillants, mais que le remords n'accompagne jamais, et qui, quelque humbles qu'ils soient, sont d'infaillibles garants d'une réussite finale. De l'autre côté, brillants débuts, espérances enivrantes, progrès rapides, impatience qui renverse les barrières pour en rencontrer ou en créer de plus fortes, révolte contre les difficultés, et bientôt illusions détruites, aveux d'impuissance et d'erreur, désenchantement qui paralyse le courage et conduit à un triste abandon des intérêts qu'on voulait servir.

A aucune époque de l'histoire, ces caractères si tranchés des deux genres de tentatives que les hommes font pour améliorer leur sort et pour hâter l'accomplissement de leurs vœux, n'ont été si clairement dévoilés par l'événement. Depuis le commencement de ce siècle, Dieu a comme étalé sous nos yeux une double scène; une scène montrant ce que l'homme peut se promettre

de ses efforts, lorsque, inspiré par sa raison seule et fier des ressources qu'il croit y trouver en nombre suffisant, il prétend être le créateur de sa fortune; montrant surtout ce qui en est la suite immanquable, lorsque des intérêts purement matériels ont provoqué ses efforts : ici, dis-je, une scène exposant au grand jour, et au prix de sa paix et de son bonheur, la vanité de ses projets, les maux que leur exécution entraîne, quelque adroitement qu'ils paraissent combinés, et le désappointement amer qui l'attend au bout de ses entreprises; là une scène toute différente, dont les acteurs, ne se confiant ni en leur propre force ni en leur propre sagesse, puisent l'une et l'autre dans la parole de Dieu fécondée par son Esprit, et ne cherchent pas leur propre gloire ni leur bien-être personnel, mais le salut des âmes et l'avancement du règne de Dieu.

Tandis que les trônes et les institutions, dont l'établissement semblait calculé pour une longue durée, s'écroulent sur des bases savamment assises, ou amènent des résultats entièrement opposés à ceux que des fondateurs puissants, des politiques profonds, de vastes génies avaient en vue en en posant les fondements; nous voyons réussir et se réaliser sur une étendue toujours croissante, des plans dont l'essai avait paru d'abord aussi hasardé que les moyens de réussite paraissaient disproportionnés avec leurs objets. Comment ne se présenteraient pas ici à notre esprit les points les plus distants de la surface du globe, se couvrant de stations missionnaires et de sociétés bibliques! Qu'on nous montre, parmi les fruits de la sagesse législatrice et des soins d'administrateurs habiles, quelque chose qui approche des deux faits que je signalerai seuls dans le nombre des heureux effets de nos institutions reli-

gieuses, si récentes cependant et si peu secondées par les gouvernements! Qui a fondé, accru, béni ces associations de tempérance, arrachant des mains de millions d'hommes, courbés sous le joug de l'ignorance, de la misère et d'une grossière sensualité, le breuvage empoisonné qui leur procurait l'oubli momentané de leurs maux et des jouissances tyranniquement exigées par une longue habitude? Qui a porté une grande nation, inquiète de son avenir et gémissant sous le poids des charges publiques, à demander à ses législateurs, pendant des années, avec la plus noble persévérance, de rendre la liberté à des êtres qui leur sont étrangers et habitent un autre hémisphère, et à applaudir son gouvernement, lorsque, pour réaliser le vœu de ce peuple accablé de dettes, il lui impose un surcroît de cinq cent millions d'impôts?

Ces miracles de renoncement et de charité ne pouvaient être opérés, sous la bénédiction divine, que par l'influence d'agents pleins de foi et armés de la puissance de l'Évangile. Permettez qu'à cette observation je rattache encore une seule des considérations que suggère en foule le bel ensemble de nos sociétés religieuses; je la crois digne de toute votre attention dans l'état d'anarchie morale où nos compatriotes semblent plongés.

Des esprits sérieux et calmes l'ont signalée dans les feuilles les plus accréditées, dans les chaires académiques, à la tribune nationale; des voix éloquentes l'ont dénoncée à la France, non seulement comme un mal qui ronge incessamment le cœur de la société, mais comme un mal auquel on ne voyait pas de remède efficace et prochain. Rien de plus effrayant, j'oserai dire de plus sinistre que la déclaration qu'a fait entendre

naguère un député de la nation[1], distingué par ses hautes lumières, son esprit observateur et les qualités de caractère les plus estimables. Après avoir rendu hommage au christianisme, avoir reconnu qu'il avait répandu dans les nations de l'Europe un système de vérités, selon lesquelles elles étaient organisées et dont elles vivaient, il a énoncé la conviction où il était, que les trois derniers siècles qui ont passé sur cet ordre chrétien, ont aboli cet ordre, qu'il est profondément miné dans les âmes, dans les consciences, dans la société elle-même. Le vide, a-t-il ajouté, le vide laissé par cette immense destruction, ce vide est partout; il est dans tous les cœurs; il est obscurément senti par les masses et plus clairement senti par les esprits distingués : tant qu'il ne sera pas rempli, la société ne sera pas calmée.

Qui remplira ce vide? qui apportera le remède à ce mal moral? Voilà une question à laquelle le député n'a pas répondu, mais dont la solution nous a été promise par le professeur[2] et par l'école dont il est le principal ornement. Elle s'est engagée à nous rendre par le raisonnement ce que le raisonnement a détruit : elle nous annonce le retour de la foi par les progrès de la science. Elle a publié le programme de cette science, qui doit nous remettre en possession des vérités discréditées du christianisme. Ce programme est aussi incomplet que peu rassurant. Il nous annonce, comme préliminaire et comme base indispensable, l'observation de tous les faits de conscience élémentaires dont les philosophes n'ont jusqu'ici ni constaté le nombre, ni pré-

[1] M. Jouffroy, séance du 18 mars 1834.

[2] Voyez la préface que M. Jouffroy a mise en tête des *Esquisses morales de D. Stewart* et ses *Mélanges philosophiques*, page 483 suiv. et passim.

cisé les limites suffisamment, et nous donne à espérer que, cette opération achevée, nous aurons gagné un terrain solide, capable de porter l'édifice savamment construit, à la sommité duquel sera arboré l'étendard d'un nouvel Évangile.

Nous vous remercions très humblement, messieurs les psychologues éclectiques. Nous pourrions bien vous demander de quel droit vous octroyez à la raison humaine la faculté d'établir des réalités, tandis qu'elle n'a de pouvoir, partant de compétence, que pour l'arrangement, le classement et l'enchaînement de ce qui lui est *donné*, et avec quelle baguette magique vous transformerez des nécessités purement logiques en êtres actuellement existants : écueil contre lequel se sont venus briser tous les systèmes de philosophie, depuis Pythagore jusqu'à Hegel. Nous pourrions vous citer l'aveu des plus profonds métaphysiciens qui aient paru, signalant cet écueil comme impossible à éviter. Nous nous bornerons pour le moment à recommander à votre sérieuse attention une lettre de celui que les penseurs ont, d'un commun accord, salué le plus puissant et le plus merveilleusement, je dirai le plus impitoyablement conséquent des philosophes spéculatifs.

Voici ce que *Fichte*, au terme d'une vie consumée en étonnants efforts pour arriver aux croyances indispensables à notre race par le secours de la seule raison, répondait aux plaintes [1] de son fils sur l'insuffisance de tous ces efforts : « Je sympathise de toute mon âme avec « ton désappointement; mais je ne puis te donner d'au- « tre conseil que celui de continuer tes recherches. Il « n'y a pas de milieu entre le paganisme et le christia-

[1] Beytraege zur Charakteristik der neuern Philosophie; publiés par Fichte fils, 1830, page 185 suiv.

« nisme : l'un est l'apothéose de la nature; l'autre est « l'anthropomorphisme socratico-platonique. Que ne « donnerais-je pas, pour échanger mon christianisme « philosophique, misérablement défectueux et fragile, « contre le christianisme positif, le christianisme his- « torique! Païen par mon intelligence, je suis chrétien « par mon âme tout entière; je nage entre deux eaux, « et je cherche vainement à les réunir pour en être « porté simultanément : lorsque je me crois soulevé « par les flots de l'une, je me sens replongé dans l'au- « tre et submergé aussitôt. »

Mais ces avertissements, quoique partis de haut et répétés de génération en génération par des voix éloquentes, seront éternellement perdus pour l'orgueil philosophique : la raison, qui veut se devoir tout à elle-même, se condamne au supplice de Sisyphe, et le préfère aux joies du ciel. Nous nous contenterons donc, ô vous qui croyez à l'omnipotence de la raison *quand même*, de marcher tandis que vous examinerez avec une profondeur admirable si le mouvement est possible. Ayant un pied dans la tombe, nous ne saurions, pour savoir à quoi nous en tenir sur des questions de vie et de mort, renvoyer à vingt ans d'ici, quand votre recueil de faits psychologiques sera complet, bien ordonné et mûr pour enfanter, par déduction logique, les croyances dont nous avons un flagrant besoin. Sortez un moment de vos méditations, et jetez les yeux sur ce qui se passe dans le monde. Entre les indices de vie que donne ce christianisme expirant, que dis-je? déjà enterré selon vous, vous apercevrez peut-être des associations nombreuses d'hommes, en possession de leur bon sens, passablement instruits et accoutumés à réfléchir mûrement à ce qu'ils font, qui pensent, parlent,

agissent, s'imposent travaux, fatigues, privations, sacrifices de tout ce qui est cher à l'homme charnel, comme si la foi chrétienne était vivante encore et que le levier qu'ils remuent eût son point d'appui autre part que dans le monde visible. Regardez : leurs œuvres sont au grand jour et embrassent le globe, et quand vous vous serez convaincus par vos yeux qu'ils sont pleins de vie, mais d'une vie qui a son principe dans ce que vous croyez mort, vous vous appliquerez peut-être, avec une petite variante, ce vers connu :

Les gens que nous tuons se portent assez bien.

Je ne pousserai pas plus loin l'exposé des considérations auxquelles peut donner lieu un coup d'œil d'ensemble jeté sur les institutions dont la nôtre est, dans l'ordre où leurs réunions annuelles vont se suivre, en quelque sorte l'introductrice. Les réflexions que j'ai hasardé de vous soumettre trouveront leur excuse dans leur but : elles m'ont semblé propres à augmenter notre confiance dans le développement toujours plus étendu et fécond en bénédictions spirituelles, des travaux sociétaires consacrés à l'avancement du règne de Dieu, dans un pays où le grand écrivain, qui a été le plus fidèle représentant et le plus actif propagateur de la corruption de son siècle, est encore, hélas! dans les campagnes comme dans les villes, dans les ateliers comme dans les châteaux, le rival de la parole de Dieu et des écrits qu'elle inspire.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 19 AVRIL 1836 [1].

MESSIEURS,

Dans plusieurs des précédentes assemblées générales de notre Société, où j'ai eu l'honneur de lui adresser des réflexions préparatoires à la lecture du rapport, j'ai cherché à justifier, pour le fond et la forme, les écrits imprimés aux frais de la Société.

Aujourd'hui, au lieu de m'occuper des critiques dont nos traités auraient été l'objet, je vous demande la permission de vous entretenir d'une classe d'approbateurs qu'ils rencontrent et de rattacher à ce fait encourageant quelques considérations sur un des bons fruits que nous pouvons, sous la bénédiction divine, nous promettre de nos travaux, et sur l'extension désirable de la sphère qu'ils embrassent.

Pendant le court séjour que j'ai fait récemment dans un pays voisin, où non seulement on parle une autre langue, mais où le style des écrits d'édification a ses formes particulières, j'ai eu plus d'une occasion de remarquer l'opinion avantageuse qu'on a des traités religieux publiés en langue française et spécialement par notre Société. On leur accorde assez généralement une supériorité de rédaction et d'influence sur les feuilles religieuses publiées en langue allemande. On en trouve les sujets plus opportuns, les enseignements plus clairs,

[1] *Le Semeur* reproduisit une partie de ce discours avec le titre suivant : *Réflexions sur l'ignorance de nos savants et de nos littérateurs de la nature et des doctrines du christianisme.*

(Note des éditeurs).



et, chose assez bizarre ! les mêmes doctrines vitales du christianisme qui sont exposées dans les productions de plusieurs des Sociétés qui s'adressent aux peuples de l'Allemagne exercent dans les écrits évangélistes publiés en français, sur les gens du monde et les esprits dédaigneux, une force répulsive, si j'ose dire, moins prononcée. Cependant elles n'y sont pas certes présentées avec moins de fidélité, inculquées avec moins de zèle; mais, soit préjugé, soit plus de rapports avec le goût et les besoins intellectuels des lecteurs, surtout dans certaines classes, ces mêmes vérités de foi y sont, dirai-je mieux accueillies, ou tolérées avec plus d'indulgence ? Je crois cette différence d'appréciation mal fondée et injuste; mais c'est un fait qui mérite notre attention, et qui, si je ne me trompe, nous impose des devoirs. Le fait en lui-même s'explique facilement : il n'est que trop souvent plus aisé de rendre compte de l'origine et de l'empire d'une erreur, que de motiver l'accueil fait à la vérité. Toutefois, en laissant de côté la question du mérite intrinsèque des publications, on ne peut s'empêcher de reconnaître chez les peuples civilisés du continent européen une disposition qui leur fait accueillir avec faveur les productions de la presse française, surtout de la presse parisienne; et je ne crois pas être mal fondé à dire que les étrangers, auxquels la langue française est familière, lorsqu'ils ont sous la main deux ouvrages traitant le même sujet, l'un écrit en français, l'autre dans leur propre langue, quoique tous les deux conçus dans un même esprit et partant des mêmes principes, préfèrent la lecture du livre français à l'écrit indigène. On accorde généralement aux lettrés français un art d'exposition, un talent pour l'arrangement des faits à présenter ou des idées à ex-

pliquer, un besoin et une habitude d'ordre dans leur distribution, qui facilitent leur intelligence et soutiennent l'attention, sans la fatiguer ou la distraire par des accessoires d'importance secondaire. Cette prévention favorable s'attache surtout aux écrits rédigés dans la capitale de la France; on les envisage comme particulièrement empreints des qualités qu'on attribue aux compositions des littérateurs français.

Cette disposition est propre à la fois à nous encourager et à stimuler notre zèle. Si elle a, pendant trop longtemps, servi, si elle sert encore l'incrédulité, les convoitises de la chair et l'orgueil de la vie, n'est-il pas infiniment désirable qu'on puisse s'en prévaloir pour accélérer le triomphe de la vérité et améliorer l'état moral du monde, comme en expiation de l'abus déplorable qui en a été fait, pendant la durée de plusieurs générations et dans une funeste étendue?

Mais ne nous impose-t-elle pas aussi l'obligation d'étendre notre sphère et de chercher à perfectionner, en invoquant le secours d'écrivains sérieux et habiles, l'art d'exposer les doctrines chrétiennes avec une concision, une force, une clarté, une transparence de pensées, si j'ose dire, toujours plus satisfaisantes et impressives?

Une Société formée pour répandre et procurer accès aux vérités de foi, au moyen d'écrits courts et substantiels, est particulièrement appelée à travailler à la solution d'un problème auquel l'immense accroissement des connaissances à acquérir et l'état moral de la société donnent un caractère d'urgence et de gravité incessamment plus évident, et, qu'on me passe l'expression, plus angoissant. Nos contemporains, embourbés dans les intérêts matériels, sont, plus qu'à aucune époque antérieure, atteints par l'ennui ou tourmentés par

des besoins de l'âme méconnus et mal satisfaits. Ce vide intolérable, ils veulent le combler; ils ne peuvent échapper à la conviction qu'il faut faire sa part au cœur et à l'esprit; mais ils cherchent la nourriture où elle n'est pas, et ne trouvent que satiété et dégoût là où ils espéraient trouver aliments sains et jouissances durables. Nous avons un moyen de soulagement efficace ou plutôt de guérison complète à leur offrir, la foi en Jésus-Christ. A cette offre les malades opposent, hélas! une répugnance que nous devons tâcher de vaincre, et des fins de non-recevoir dont il importe de montrer le néant. Pour cela, on ne peut se dispenser de recourir au raisonnement; mais pour l'approprier aux personnes sur lesquelles il doit obtenir prise, il est indispensable de le réduire à sa plus simple expression, sans lacune ni sécheresse, avec perspicuité et autant d'attraits de style que le sujet et le but peuvent en admettre.

Les Sociétés des traités religieux répondent à ce besoin. Leur établissement était désirable par mille motifs; mais nous ne parlerons ici que d'un seul des aspects sous lesquels l'extension et le perfectionnement de leurs productions sont réclamés par l'état des esprits et les intérêts de la religion. Les classes qui ne font pas de la religion, par vocation spéciale, une étude savante, réclament une instruction chrétienne adaptée à leur intelligence et aux différents degrés de sa culture. Rendre l'instruction chrétienne aussi lumineuse qu'elle pourrait l'être, si elle était présentée dans des ouvrages étendus, c'est là l'idéal d'un Traité religieux. L'art de concentrer sur peu de pages l'exposé clair et solide d'un point de dogme ou de morale, de manière à ce qu'il présente tout ce qu'on trouverait de vraiment utile et de convaincant dans un ouvrage dont l'auteur

aurait marge pour se livrer à d'amples développements, cet art peut gagner beaucoup par les travaux de Sociétés telles que la nôtre, et dans une langue qui possède par son génie des qualités, et que les chefs-d'œuvre de ses grands écrivains ont dotée de prérogatives, qui secondent merveilleusement tout effort tenté dans ce but. L'histoire des peuples et des phases de leur civilisation sont là pour l'attester. D'autres nations ont pu enrichir la pensée humaine et la société de beaucoup d'idées neuves, de découvertes ou de procédés importants; mais c'est la France qui a été le principal atelier pour en faire une monnaie courante.

Cette mission, que la Providence paraît lui avoir donnée, déjà si honorable, si glorieuse sur le champ de la science et de l'art, de quelles bénédictions ne serait-elle pas accompagnée dans une sphère plus vaste, puisqu'elle embrasse l'éternité, et pour une fin plus noble, puisqu'il s'agit de l'âme immortelle! Et pourquoi n'aspirerions-nous pas à concourir à cette belle œuvre dans la carrière que votre charité nous a ouverte, et dans laquelle vous continuerez à nous aider de vos prières, de vos secours, de vos conseils? Pourquoi ne réussirions-nous pas à donner à nos Traités toujours plus de lucidité dans l'exposition des vérités de foi, plus de netteté d'expression, de concision et de force? Un de nos frères et collaborateurs [1], dont vous appréciez tous la prédication éloquente et solide, a donné l'exemple de l'économie de paroles qu'on peut atteindre sans nuire à la clarté, en résumant toute la théologie et la morale chrétiennes en ces termes : « Le christianisme, dit-il,

[1] *Discours sur quelques sujets de religion et de morale*, par J.-H. Grand-Pierre.

« c'est Dieu se sacrifiant pour l'homme, et l'homme se « sacrifiant pour Dieu, Christ mourant pour le pécheur, « et le pécheur mourant à lui-même et au péché par « amour pour Christ. »

Le besoin de résumés riches d'idées, mais lumineux d'exposition et sobres de développements, se bornant au strict nécessaire et néanmoins accessibles à la plus simple intelligence, tout en satisfaisant le lecteur défiant et difficile, se fait sentir dans toutes les branches de l'enseignement religieux. Il suffira de deux mots pour en indiquer une seule, mais d'une haute importance, un article fondamental que la grande crise religieuse, qui caractérise notre époque, signale particulièrement aux efforts des chrétiens instruits, qui connaissent à la fois les ressources que nous offrent les travaux de la science et les intérêts d'esprits légers ou mal préparés, non moins que les exigences de juges ergoteurs et sceptiques. Je veux parler d'un travail à opposer à ceux qui cherchent à priver les chrétiens du droit de libre examen, c'est-à-dire du droit de s'assurer par eux-mêmes des bases de leur foi, et qui se plaisent à soutenir l'impossibilité de mettre à la portée du peuple les preuves par lesquelles nous établissons l'authenticité de nos livres saints et leur autorité divine.

Nous ne manquons pas d'excellents écrits sur cette matière, propres à convaincre tout lecteur de bonne foi ; mais nous devons redoubler d'efforts pour arriver à un exposé de ces preuves tellement concis, clair et court, qu'il saute aux yeux de nos adversaires eux-mêmes, que nous n'avons, pour fonder et affermir nos convictions sur ce point capital, aucun besoin de nous appuyer sur le bras de chair d'une Église prétendue.

Ce sera leur ôter des mains l'arme la plus dangereuse, l'arme dont jadis on se servit pour nous enlever les Turenne et les Montausier, et qu'on manie aujourd'hui avec une nouvelle adresse, tantôt pour nous ramener sous le joug des traditions humaines, tantôt pour nous livrer à un déplorable scepticisme.

Vous voyez, Messieurs, quel vaste champ s'ouvre encore à nos travaux et à vos encouragements : mission au dehors, qui nous est donnée par l'universalité de la langue qui nous sert d'organe, et par les facilités que nous ménage le prestige d'une opinion favorable aux écrits émanés de la capitale de ce royaume; mission bien plus grande, d'utilité plus immédiate, et d'obligation plus urgente, de porter remède aux maladies morales qui règnent autour de nous.

Tandis que l'absence de principes régulateurs incontestés entretient le doute et le désordre dans les esprits, tandis que l'indifférence et l'égoïsme ôtent aux âmes toute noblesse, toute élévation et jusqu'à la faculté de s'apercevoir de leur dégradation, de sentir l'étendue de leur misère, on remarque chez les moralistes dont les productions sont le plus généralement répandues, même chez ceux qui semblent connaître les sources du malaise qui tourmente leurs concitoyens, et qui voudraient leur prêter le secours de la religion, on remarque dans leurs écrits une complète ignorance de la nature et des véritables doctrines du christianisme. L'un vous dira que, « mouvement moral, pur et en- « thousiaste élan de dévouement, de tristesse et de mé- « lancolie, le christianisme s'est assimilé les choses « humaines, au lieu de les constituer [1]; » l'autre vous enseignera que « l'Évangile est l'annonciation de la

[1] M. Lerminier, *des Législations comparées.*

« perfectibilité moderne et de la moralité pure, non « l'accomplissement des destinées humaines. Il voit le « christianisme s'adoucir, se modifier, s'épurer, s'en- « tourer de doctrines et de lumières toujours croissan- « tes en sagesse, en utilité positive et féconde, répandre « des idées sans cesse plus épurées et plus sociales, et « créer enfin insensiblement une morale générale, une « morale tacitement adoptée aujourd'hui par toutes « les sectes, une morale née d'un christianisme élargi « et formant le code secret de tous les hommes éclai- « rés[1]. »

Ailleurs, tout en rendant hommage au christianisme, on lui reproche de s'occuper des cieux plus que de la terre, et on appelle une religion nouvelle, qui établisse l'alliance du christianisme, qui oubliait la terre pour le ciel, avec la philosophie qui, au dernier siècle, oublia le ciel pour la terre. On croit faire beaucoup de grâce au christianisme, quand on ne proclame pas ouvertement son impuissance pour l'organisation morale et sociale de l'avenir, lorsqu'on se contente d'exiger quelques nouveaux développements à lui faire subir, pour lui rendre l'efficacité qu'il a perdue. Un professeur du plus élevé de nos établissements dans la hiérarchie de l'instruction publique a formulé d'une manière paradoxale à première vue, mais avec fidélité et une parfaite justesse, l'espèce de christianisme perfectionné qu'on rêve et que chaque philosophe ou moraliste façonne au gré de ses opinions : « Quand le christia- « nisme, dit cet écrivain[2], fit une vertu de l'espérance, « il crut au progrès moins la volonté humaine; croire

[1] M. Aimé-Martin, dans son livre de l'*Éducation des mères de famille*, et beaucoup d'autres écrivains d'un rang distingué.

[2] M. Lerminier, *Revue des Deux-Mondes* (1er février 1834, p. 280).

« vraiment au progrès, c'est outrepasser l'espérance « chrétienne, ou, si l'on préfère, c'est lui donner l'ap- « pui de la volonté. » (Merveilleux appui et d'une solidité éprouvée!) « L'homme du XIX[e] siècle, ajoute le « professeur que nous citons, ne saurait être anti- « chrétien, mais il a le droit de travailler à être plus « que chrétien. »

Voilà plus qu'il n'en faut pour faire naître dans l'âme du chrétien les plus tristes réflexions sur l'état des esprits dans un vaste empire, où il est reconnu généralement qu'un profond malaise travaille la société, où il n'y a qu'un cri pour invoquer les secours de la religion, et où les hommes qui figurent avec distinction dans le premier rang des littérateurs, des moralistes et des chefs de l'enseignement, se font et propagent des idées si fausses sur le christianisme, des idées qui en dénaturent les doctrines et en détruisent l'efficace. Vainement douterait-on de la disposition universelle de nos contemporains à faire accueil à ce travestissement trompeur du christianisme. Chez l'élite des hommes éclairés, il est passé en habitude de supposer et d'énoncer, comme suite nécessaire de la marche de la civilisation, que la raison européenne gravite vers une combinaison nouvelle de la philosophie et de la religion, de la science et de la foi, qui les identifiera, qui rendra aux esprits désorientés, désenchantés, pervertis, boussole, espérance, sagesse, point de ralliement dans une croyance commune : fruit de tous les travaux antérieurs, et résultat des longues épreuves de l'humanité.

En rêvant ainsi un avenir qu'on embellit des vertus qu'on n'a pas, qu'on charge de solder les dettes qu'on devrait acquitter soi-même, un avenir auquel on impose le courage, l'amour fraternel et la piété dont on ne cher-

che point à se revêtir dans le moment actuel, on semble avoir grandi de toute l'élévation qu'on a prêtée aux générations futures, on se félicite d'appartenir à une race qui a de si glorieuses destinées; et on se flatte, en vertu de cette exaltation philanthropique, d'avoir droit à la paix et à la félicité du chrétien.

Ces déplorables illusions engendrent ou nourrissent les plus dangereuses des maladies morales; elles énervent les bonnes résolutions et contribuent à fermer le cœur du jeune homme à l'action régénératrice de l'Évangile sur l'individu. S'occupant des masses, du développement futur de l'humanité, il ne se replie sur lui-même que pour s'enorgueillir de ces vastes et généreuses conceptions, et pour reconnaître tôt ou tard, quand la fumée de cette ivresse philosophique est dissipée, le vide, la sécheresse, le désert qu'il a laissés envahir son âme, en repoussant la main secourable du Sauveur. L'ennui, le dégoût s'emparent de lui, et le poussent jusqu'à des actes de folie ou de désespoir.

Certes, nous aussi, nous aimons à reposer notre pensée sur un meilleur avenir, où il y aura un seul berger et un seul troupeau. Nous espérons qu'à l'application toujours plus complète des doctrines évangéliques aux besoins de l'humanité corrompue et souffrante, il est réservé d'amener des temps où il n'y aura plus de doute sur les vérités révélées et sur leurs légitimes titres à un empire exclusif dans l'ordre social et politique non moins qu'au for de la conscience et dans la conduite des individus; des temps où l'on ne supportera pas plus le manque d'unité dans les institutions publiques que dans la vie privée; des temps où l'on ne laissera plus coexister des méthodes et des principes qui s'entredétruisent et perpétuent dans les esprits,

comme dans l'organisation de la société, l'incohérence et la confusion, un combat aussi inutile qu'inévitable où se consument de belles facultés et de précieuses années qui réclameraient un meilleur emploi ; des temps où l'on ne verra pas l'étude d'écrits païens[1] et l'admiration d'une civilisation anti-chrétienne, inoculée à la jeunesse sous prétexte de quelques avantages littéraires, contreminer, dans cette jeunesse appelée à faire partie du corps de Christ, les effets d'une instruction pure et sainte; des temps où l'on ne concevra pas de pareilles inconséquences, où l'on ne pourra s'expliquer comment les développements du système chrétien n'ont pas été plus prompts, plus variés et plus féconds en bienfaits; des temps où l'on ne comprendra pas comment la guerre a pu si longtemps exercer ses ravages cruels et stupides; des temps où une génération, portant le flambeau de l'Évangile dans l'histoire des générations qui l'ont précédée, s'écriera avec un douloureux étonnement : «Comment nos pères ont-ils pu fermer les yeux si longtemps à la lumière? Comment se fait-il que la mort de Judas n'ait pas été le dernier suicide, et la mort de celui qu'il a trahi le dernier supplice infligé par l'autorité publique? Comment est-il possible que le sang de l'homme ait été versé par l'homme, de sang-froid et avec l'appareil de la justice, sur la terre qui avait bu le sang de la Nouvelle-Alliance, le sang qui crie grâce, le sang qui a coulé afin qu'il y ait contre la colère à venir refuge pour le pécheur, aussi longtemps que la miséricorde divine veut lui conserver la vie? »

Ces temps fortunés sont encore loin de nous. Mais il

[1] Voyez les excellentes réflexions de *Watts* sur l'influence morale de la lecture des auteurs classiques de l'antiquité (*Logique appliquée*, édition de Londres, 1819, in-8°, pages 74, 75, 76, 154).

tient à nous, et c'est notre devoir d'hommes et de chrétiens, d'en hâter la venue par les moyens que Dieu a mis à notre disposition ; comme individus, en nous faisant missionnaires autour de nous par notre foi et nos œuvres; comme membres d'associations qui travaillent à l'avancement du règne de Christ, en les aidant dans la mesure de nos facultés. Nous avons cherché à montrer de combien de manières notre Société, soutenue, secondée et encouragée, pourrait contribuer à servir cette sainte cause. Mais nous avons mieux que des possibilités ou des perspectives de progrès désirables à vous offrir. Bien que les résultats de l'action, des moyens qu'elle emploie appartiennent à une sphère mystérieuse et invisible, elle recueille déjà, dans des exemples de conversions frappantes, opérées par les écrits qu'elle répand, la récompense de ses efforts et de puissants motifs pour les redoubler.



DISCOURS

PRONONCÉ LE 18 AVRIL 1837[1].

MESSIEURS,

A la suite du grand réveil religieux qui, au XVI[e] siècle, replaça plusieurs contrées de l'Europe sous l'influence de la parole de Dieu, et rendit aux doctrines du christianisme leur pleine et salutaire efficacité, les églises qui se formèrent pour satisfaire aux nouveaux be-

[1] Un fragment de ce discours parut dans *le Semeur* avec ce titre : *De l'anarchie morale et intellectuelle.* (Note des éditeurs).

soins des âmes récemment éclairées d'une lumière plus pure et plus abondante, reconnurent, toutes, les avantages qu'elles recueilleraient de solennités annuelles spécialement consacrées à un examen public et consciencieux de l'état moral de la nation au sein de laquelle chacune d'elles se trouvait établie. C'est en déférence à ce sentiment universellement éprouvé, que, dans les pays où l'Écriture sainte avait recouvré ses droits, une fête religieuse, appelée jour de jeûne, de prière, de repentance et d'actions de grâces, fut célébrée tous les ans, en adjonction aux anciennes fêtes religieuses de la chrétienté. Cet usage pieux et bienfaisant, auquel nous devons quelques-unes des plus belles et saisissantes productions de la chaire évangélique, fut nécessairement interrompu lorsque l'autorité politique interdit le libre exercice d'un des cultes légalement admis dans ce royaume, et n'a pas été rétabli encore, depuis que nos temples ont pu se rouvrir. Il serait, Messieurs, aussi superflu qu'intempestif de déplorer la cessation de cet usage, et d'insister sur les motifs qui en font désirer la restauration, devant une réunion dont les membres témoignent assez par leur présence combien ils attachent de prix à tout ce qui peut nourrir le sentiment religieux, et en étendre l'action libératrice et vivifiante.

Je ne me livrerai à aucune réflexion sur la cessation de cet usage en France, et me bornerai à faire remarquer l'opportunité que nous offre le retour des assemblées anniversaires de nos sociétés chrétiennes, pour imiter nos ancêtres dans l'emploi qu'ils faisaient de ce jour particulier de recueillement, et pour nous rendre compte de notre état spirituel et de l'ensemble de notre vie nationale. De cette revue peuvent jaillir des idées

utiles, des résolutions secourables, et, dans tous les cas, ressortir, avec une plus impérieuse force, l'obligation qui est imposée à une association telle que la nôtre. J'espère donc, Messieurs, que vous accueillerez avec l'indulgence que j'ai si souvent mise à l'épreuve, sans la lasser, quelques observations sur l'un ou l'autre des traits qui caractérisent l'état moral de la société sur laquelle nous aspirons à nous procurer une influence bienfaisante par nos Traités. Sans doute, et ce serait une ingratitude de le méconnaître, aux plus décourageantes époques de l'histoire morale du genre humain, aux temps où la généralité des hommes semblait s'être entièrement éloignée de Dieu, il a su sauver de la contagion une élite de gens de bien, qui servirent à la fois de semence et de point de ralliement pour amener un meilleur ordre de choses. De nos jours, beaucoup de faits réjouissants nous annoncent un sensible agrandissement de ce noyau appelé à nous préserver d'une dégradation illimitée, un accroissement progressif de cette phalange sacrée qui lutte contre le mal moral sous la seule bannière qui conduise à la victoire. Il importe de connaître les ennemis nombreux et puissants contre lesquels nous devons lutter, afin de savoir où porter tour à tour l'attaque et la défense : il faut choisir les armes et distinguer celles dont l'usage est éprouvé, d'avec celles qui sont mal appropriées au genre et aux nécessités de la guerre à soutenir.

L'étude du terrain et des adversaires est une première condition de succès. Quelles sont les maladies de l'âme qui affectent principalement les générations contemporaines? En cherchant à démêler ce qu'elles offrent de commun dans l'immense variété de leurs symptômes, il semble qu'elles sont à la fois causées et

nourries, produites ou aggravées par l'absence de convictions morales dans la presque totalité des hommes et par l'insouciance absolue sur leur responsabilité devant un juge, arbitre de leur destinée.

L'anarchie intellectuelle et l'apathie morale, voilà ce qui nous empêche de sortir de l'état de misère spirituelle où nous dormons, qui nous en dérobe la connaissance, bien plus, qui change en poisons tous les progrès de cette civilisation dont nous sommes si fiers. Lorsque nous tournons les yeux vers les hommes qui, par la culture de leurs facultés et l'élévation de leurs sentiments, semblent éminemment qualifiés pour imprimer une meilleure direction aux pensées, et pour rendre à des principes organisateurs leur action centralisante, nous les trouvons non seulement désunis de vues et d'intentions, mais dépourvus de confiance dans leurs propres doctrines, abandonnant ou modifiant sans cesse les idées auxquelles on les supposait arrivés par des méditations profondes. L'influence qu'ils exercent est une source d'hésitation, d'incertitude, de doute, pour leurs admirateurs et leurs élèves. Au lieu de rassembler, ils dispersent; au lieu d'édifier, ils ébranlent.

Il en résulte pour les maîtres et pour les disciples, on peut sans exagération dire, pour la généralité des hommes qui paraissent aujourd'hui occupés sérieusement des grands problèmes de notre destinée, une tendance vers des recherches sans terme sur des objets de première nécessité pour la vie morale; des habitudes de réflexion, sans conclusions définitives; des investigations incessamment reprises et avortées; un état des esprits que l'apôtre a parfaitement caractérisé, en mettant Timothée en garde contre les personnes *qui ap-*

prennent toujours, et qui ne peuvent jamais parvenir à la connaissance de la vérité (2 Tim. II, 7.).

Ce manque de fixité dans les idées, cette diversité infinie d'opinions, en apparence également fondées ou également incertaines, a opéré dans l'appréciation des hommes et des choses, dans la conduite publique et privée, la destruction de toute maxime immuable, de tout principe, régulateur suprême des sentiments et des actions. Dans cette absence de toute règle fixe de jugement, de *criterium* en matière de vrai et de faux, chaque individu s'arroge le droit de penser ce qui lui plaît, et croit faire preuve d'intelligence en révoquant en doute ce qui contrarie ses penchants. Qui pourrait sans gémir arrêter sa pensée sur les conséquences de cette anarchie intellectuelle? Il est inévitable que le manque de principes communs et incontestés pour nous guider dans nos jugements sur le vrai et le faux, ne doive étendre ses ravages sur le for de la conscience, et porter la confusion dans nos jugements sur le bien et le mal.

Lorsqu'à ce désordre, à ce décousu dans les doctrines, à cette incohérence de systèmes rivaux, qui s'entre-détruisent après avoir régné chacun quelques instants, se joint un état social où tout a été mis en problème, et dont les revirements ont bouleversé les idées autant que les fortunes, on est plus affligé qu'étonné du spectacle qu'offre le temps actuel. Là où il n'y a plus communauté d'opinions, de sentiments et de principes, une agrégation d'hommes peut, à la vérité, être contenue par une force extérieure et préservée d'une dissolution imminente par une attraction grossière et accidentelle; mais il lui manque à la fois base et ciment; c'est une agglomération plutôt qu'une société, une combinaison

fortuite et non un corps doué de vie. Lorsque la puissance de convictions morales, universellement répandues dans les âmes, ne donne pas sanction et force à la loi, il n'existe aucune garantie pour la durée des institutions humaines, et les éléments de l'ordre social, rapprochées par des attraits fugitifs et des intérêts mobiles, sont toujours prêts à se désunir et à se recomposer sous d'autres formes. Il n'y a plus de sève qui circule dans le corps, plus de principe vital qui en relie les membres l'un à l'autre et tous à chacun; les individus disjoints perdent dans leur isolement la plus large sphère d'action, la plus belle partie de leurs facultés et toute valeur morale. L'égoïsme dessèche le cœur et le livre à la tyrannie des passions les plus dégradantes. Le sentiment du devoir s'affaiblit et finit par s'éteindre dans le bourbier des calculs d'un individualisme abject. C'est alors que la conscience publique se relâche et se corrompt. Le succès devient le juge qui, en dernier ressort, prononce sur le mérite des entreprises, et la mesure de l'approbation qu'on accorde aux projets et aux travaux des concurrents. On entend des personnes, d'ailleurs estimables, excuser des actes, soutenir même des maximes réprouvées par la morale la plus commune. On trouve tout naturel que les hommes revêtus de fonctions publiques sacrifient à leur position leurs convictions individuelles, et qu'ils l'exploitent dans des intérêts purement personnels.

C'est alors qu'on est entraîné, qu'on s'accoutume à admirer, à exalter l'infraction audacieuse des lois et des droits les plus sacrés, pourvu que les talents déployés dans de criminels desseins et une heureuse issue paraissent leur donner une espèce de consécration. Le type du bon et du vrai se moule sur les dépositaires du

pouvoir, et perd son caractère d'idéalité pure et normale. On a dit que les nations recevaient l'empreinte, pour ainsi dire, des qualités de leurs chefs. François Ier, Henri IV, Louis XIV ont été cités à l'appui de cette opinion. Dans les temps de calme et de stabilité, cette influence, d'ailleurs incontestable, est, en quelque façon, sinon interceptée, au moins adoucie et modifiée par la haute barrière qui sépare les classes inférieures des hommes placés dans une position exceptionnelle, et dont l'exemple, s'il n'était pas bon à imiter, cessait presque, par une situation hors de pair, d'être contagieux. Il n'en est pas de même, dans un siècle où il n'y a plus de barrières élevées par le rang et les mœurs. Alors les défauts, les écarts, les erreurs de ceux que le jeu des événements a portés au faîte de la puissance, sont des piéges tendus à la foule, d'autant plus dangereux, que l'éclat dont ils ont brillé et le succès qui a couronné leurs entreprises, semblent atténuer et font même excuser leurs actions coupables et leurs prévarications les plus odieuses. De nos jours, un grand conquérant, un puissant organisateur, devenu une idole populaire, a faussé le jugement de la multitude, émoussé et assoupi ou corrompu le sens moral, en couvrant des dehors éblouissants du génie et de la gloire, de vastes plans conçus dans des vues d'égoïsme et d'oppression. Et quel est le correctif, quel est le contre-poids qui, dans l'intérêt moral, aurait pu contrebalancer ce funeste ascendant? Des débris de croyances, qui n'avaient plus ni puissance ni vie, et auxquelles nos mœurs et nos maximes donnaient un démenti continuel.

A l'exception de l'époque où le christianisme fit son entrée dans un monde perverti et frappé d'agonie mo-

rale, il n'a pas existé de société où des convictions fortes et actives aient exercé moins d'empire, et où les symptômes d'indifférence profonde pour le bien et le mal aient été plus nombreux qu'au temps où nous vivons.

Je ne parlerai pas de ceux qui ne peuvent échapper à l'observateur le plus superficiel, et que les amis de l'humanité ne cessent de signaler à l'attention publique : de la profanation des jours consacrés au culte; des blasphèmes et des imprécations sortant de la bouche de l'enfance même; de l'horrible fréquence des suicides; de la hideuse légèreté avec laquelle on parle, on rit, on plaisante de la rapide succession de serments et d'engagements contraires, d'obligations contradictoires, qui ont été prêtés et contractés, de principes et de maximes opposés qui ont été professés par des hommes de toutes conditions, dans des circonstances qui en font ressortir encore le contraste choquant.

Des indices de maladies morales moins apparents, mais fort instructifs aussi, se manifestent sous les formes du langage et sous la protection des lois. N'est-ce pas un étrange et triste spectacle qu'un établissement qui semble être le régulateur de la fortune publique et privée, et qui est devenu une vaste arène ouverte à la cupidité publique, à la fureur du jeu, à des spéculations que la simple probité repousse, et que la politique éclairée et prévoyante réprouve comme aliment de passions malfaisantes et destructives des véritables bases d'un ordre de choses durable?

Les formules les plus usitées de la langue offrent des traces de la perversion morale, dans les jugements que nous portons sur les actions humaines. Je n'en citerai qu'un ou deux exemples. Les mots *convenance*, *inconve-*

nant, ont usurpé l'autorité due à des expressions d'une portée morale infiniment plus haute. Le reproche de manquer de goût, de tact, du sentiment des convenances, n'est-il pas généralement plus redouté que celui d'avoir sacrifié ses devoirs à des calculs d'intérêt personnel? Et que penser de la rectitude du sens moral d'un peuple, qui mesure le mérite d'une action sur son effet dramatique? Quand on a dit d'un homme *qu'il joue, ou qu'il a joué un beau rôle*, on croit en avoir donné l'idée la plus avantageuse, et bien établi son titre à l'estime universelle. La prédominance des goûts et de l'art dramatique dans la nation française et dans sa littérature, a sans doute contribué à fausser le jugement en matière morale, et à égarer, sur des questions d'immense portée, l'appréciation de la valeur réelle des hommes et des choses; mais l'influence de cette pente des esprits n'en est que plus digne des réflexions et des efforts du moraliste chrétien.

Que si, pour soulager son cœur oppressé par l'aspect de tant de symptômes de dépravation, il cherche avec anxiété quels antidotes, quels germes d'amendement recèle l'état des esprits dans ses rapports avec le développement des institutions et des ressources qui ont surgi récemment ou qui sont prêtes à éclore et à grandir, le moraliste chrétien ne peut, sans de vives craintes, arrêter sa pensée sur quelques-uns des traits marquants de la physionomie intellectuelle et sociale de notre temps. Trois circonstances en particulier exercent déjà et sont, par un accroissement de puissance inévitable, destinées à exercer l'influence morale la plus inquiétante. Dans l'ordre civil le mouvement ascendant de la société, dans l'ordre intellectuel l'accroissement indéfini du nombre et de l'empire des connaissances

humaines, dans l'ordre matériel, l'augmentation de plus en plus accélérée des commodités de la vie, sont autant de nouveaux aliments fournis aux passions, autant d'auxiliaires donnés à leur révolte contre la voix de la conscience. Il n'est pas besoin de faire remarquer combien le déclassement des membres de la cité, et la carrière d'avancement sans bornes ouverte à la concurrence illimitée des élèves d'une éducation de serre-chaude, ont affaibli et minent incessamment les bases de toute santé de l'âme, le contentement d'esprit, l'acquiescement de l'homme à l'état où la Providence l'a placé, et cette discipline des convoitises sans laquelle il reste le misérable esclave de ses passions.

Le prix exhorbitant qu'on attache au progrès des sciences, et la tendance du siècle à surévaluer leur heureux effet sur l'amélioration morale de ceux qui les cultivent, empêchent de voir les inconvénients et les dangers qui sont inséparables de ce progrès. Les richesses intellectuelles sont un écueil tout aussi redoutable que les richesses matérielles; elles présentent à l'âme des attraits qui la rendent indifférente aux véritables biens qui seuls peuvent lui donner la paix et lui assurer une félicité durable. L'acquisition de connaissances toujours nouvelles et les jouissances qu'elles procurent, occupent une trop grande place dans la vie; elles absorbent toutes nos facultés et nous dérobent la vue de la cité céleste, à laquelle nous ne pouvons appartenir que par des désirs et des joies d'une tout autre nature. Qui peut calculer les effets moraux de cette variété de connaissances qui nous envahit chaque jour davantage, de cette multitude croissante d'idées, jetées dans la circulation par le mouvement d'esprits toujours plus cultivés, et par la lutte d'intérêts toujours plus féconds en

combinaisons nouvelles? N'est-il pas évident que ce prodigieux accroissement de notions et d'objets qui réclament notre attention, doit harceler l'âme, pour ainsi dire, en gaspiller l'activité et la détourner des vérités capitales et des intérêts permanents qui devraient l'occuper principalement?

Et ce progrès de bien-être matériel, auquel les sciences et l'industrie ont fait faire des pas si rapides, ne menace-t-il pas notre avenir d'un genre particulier de dangers moraux? La marche ascendante de la civilisation promet à nos neveux un état d'aisance qui les dispensera de beaucoup de travaux pénibles imposés à leurs pères, et qui diminuera le nombre des privations auxquelles nous sommes soumis. Ils seront en possession d'une abondance de comforts, ils auront sous la main des jouissances de luxe, inconnues à leurs aïeux. Mais ne sera-ce pas aux dépens de leur santé morale, que leur existence physique se trouvera si richement dotée? Ces facilités nombreuses, ces commodités qui multiplieront les attraits attachés à la vie terrestre, n'auront-elles pas pour conséquence nécessaire de détendre quelques-uns des ressorts que la sagesse suprême a destinés à une action salutaire et constante, d'engourdir une partie de notre énergie morale, d'amollir et d'énerver les âmes?

Les appréhensions que les vices flagrants ou en perspective de notre état social doivent exciter dans tout esprit réfléchi, augmentent encore, lorsque l'on rapproche cet affligeant tableau de deux dispositions régnantes chez nos contemporains; l'une, malheureusement commune à toutes les classes de la société; l'autre, dominante surtout dans la classe que distinguent ses lumières et des services rendus aux lettres,

aux sciences, à l'enseignement. Étant par sa supériorité intellectuelle le guide naturel de la nation, la classe lettrée en forme graduellement les croyances ou en modifie les sentiments par une infiltration lente, mais immanquable à cause de l'ascendant que lui donne la haute opinion qu'on a de son aptitude à pénétrer jusqu'au fond des choses, et à démêler la vérité de l'erreur.

Dormant du sommeil spirituel sur le bord de l'abîme, l'immense majorité de nos concitoyens est plus dépourvue de convictions vraiment religieuses, qu'aucune nation nominativement chrétienne ne l'a été dans aucun siècle. Loin de se douter de leur état de misère et de condamnation, ils se plaisent à ne voir dans la violation des lois de la conscience que des faiblesses excusables, des torts véniels, que dis-je, une pure négation, une transition d'un état d'imperfection à un état plus normal, un moyen d'éducation divine (j'ai horreur des expressions dont je suis forcé de me servir), et, dans toutes les suppositions, un objet d'indulgence aux yeux d'un suprême éducateur qu'on dépouille de ses attributs indéfectibles.

Et quel est le secours que leur offrent, pour les tirer de ces illusions mortelles, les moralistes dont les écrits jouissent de la plus haute estime, les chefs des établissements supérieurs d'instruction publique, les notabilités de la littérature et de la science, ceux enfin qui, après avoir formé les instituteurs qui formeront la jeunesse française, exercent l'influence morale la plus étendue, et impriment pour un long laps de temps sa direction prédominante à la pensée des générations naissantes, en matière de foi ?

Écoutez le résumé des convictions qu'un philosophe sincère proclame à titre de seul asile ouvert aux vic-



times de l'anarchie morale et de seul remède contre l'invasion des doctrines sceptiques et matérialistes. Je puis, avant de citer ses paroles, affirmer, avec le plein assentiment de tous les hommes auxquels l'opinion défère aujourd'hui la suprématie dans l'exploration bien entendue et l'exposition méthodique des vérités morales, qu'aucun d'eux ne désavouera ce résumé, que tous y trouveront l'expression de leurs propres sentiments, et qu'à travers toutes les manifestations auxquelles donne lieu leur position publique ou leur vie privée, perce la même façon de juger les besoins de l'époque et de pressentir l'issue de la crise religieuse qui travaille les esprits.

« Pour remettre en crédit le catéchisme de l'Église, « dit l'organe de ces fondateurs d'une religion à naî- « tre [1], il faut le transformer et lui donner un caractère « plus philosophique. Il nous faut retrouver la foi par « la philosophie; il nous faut devenir savants pour rede- « venir chrétiens, ou, si l'on veut, pour le devenir « par théorie, comme nos pères l'étaient par sentiment « et d'inspiration... *La science est grosse de religion...* « Une croyance nouvelle, héritière et fille du christia- « nisme, en reproduira les dogmes, mais sous des for- « mes qui conviendront mieux que les précédentes à la « manière dont le monde voit aujourd'hui les choses... « Les vérités seront les mêmes, mais la manifestation « sera différente : cette fois elle sera toute scientifique, « ce sera la découverte rationnelle de l'inconnu par le « connu, de l'invisible par le visible. »

Nous confierons-nous dans ces promesses? Échange-

[1] M. Damiron, *Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle*, vol. I, introduction, pages 2-6, 157, 269-276, vol. II, pages 240 257, surtout la note de la page 248 et suiv.

rons-nous les enseignements divins contre des théories humaines, la possession actuelle de la vérité contre le résultat d'investigations futures, *Celui qui est dans le sein du Père et qui nous l'a fait connaître* contre le Messie promis à l'humanité par la savante école de nos psychologistes, mais dont l'avénement n'aura lieu qu'à l'époque où leurs observations seront assez complètes, leurs inductions assez mûres, pour enfanter leur christianisme transformé? La France fera-t-elle cet échange? Acceptera-t-elle cette planche de salut flottant sur l'océan d'opinions mobiles? A Dieu ne plaise! Chaque minute qui s'écoule est le terme de l'existence terrestre d'une multitude de nos semblables, et le salut des âmes ne s'ajourne pas.

Messieurs, je n'abuserai pas plus longtemps de votre indulgence, en vous présentant d'autres considérations sur notre état moral actuel et sur les maux ou les biens dont il contient la racine. L'excuse de celles que je me suis permis de vous soumettre, est dans l'utilité que peut avoir un rappel de l'attention des amis du bien sur l'ensemble de notre vie morale, et dans l'opportunité que nous offre le retour de nos réunions chrétiennes pour donner à ce rappel un caractère grave et religieux : car c'est le remède à tant de maux, c'est le développement des germes de bien que cet examen nous aide à découvrir et à envisager en présence de Dieu, ce sont ces plaies et les moyens de guérison, que nos Sociétés sont occupées à constater et à appliquer sous la bénédiction divine.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 24 AVRIL 1838 [1].

MESSIEURS,

Lorsque l'époque des assemblées générales de nos Sociétés religieuses arrive, il est naturel, il n'est pas inutile, il est au contraire très profitable que leurs amis se demandent quelle est leur importance relative, quelles sont celles qui répondent le mieux à leur but, qui méritent le plus d'être encouragées, qui promettent le plus de développements, qui semblent avoir le plus d'avenir, qui obtiennent le plus de secours et s'attirent plus particulièrement l'attention, les vœux, l'intérêt du public chrétien. Dans cette revue comparative de nos institutions consacrées à la propagation de l'Évangile, la Société qui célèbre aujourd'hui le seizième anniversaire de son établissement, figure avec le moins d'éclat, et, on est fondé à le dire, avec un nombre de promoteurs et un chiffre de subventions peu proportionnés à ses besoins et à l'étendue de sa sphère ; sphère aussi vaste, aussi élastique, qu'on me pardonne cette expression, que l'est d'un côté l'atmosphère de ténèbres spirituelles qu'elle cherche à dissiper, et de l'autre la nature des moyens qu'elle emploie, et qui sont susceptibles d'un accroissement indéfini.

Pourquoi l'appui donné à une œuvre dont personne ne peut contester l'importance et l'opportunité, est-il si faible, comparé à celui qui est accordé à d'autres œuvres pieuses, que la nôtre est si propre à seconder, à faire apprécier et prospérer de plus en plus, par l'in-

[1] *Le Semeur* reproduisit une portion de ce discours avec le titre suivant : *De quelques sources du scepticisme religieux de nos jours.* (Note des éditeurs).

struction qu'elle aspire à répandre et par le zèle qu'elle cherche à exciter pour l'avancement du règne de Dieu ? Pourquoi l'œuvre biblique, en particulier, compte-t-elle des promoteurs beaucoup plus nombreux et plus généreux que notre Société, Société qui peut évidemment rendre, et qui rend indubitablement de grands services à l'œuvre biblique, en préparant et en augmentant son heureuse influence ?

Messieurs, quelque ardents que soient mes vœux pour l'accroissement des ressources de notre Société, quelque vifs que soient les regrets que les amis de l'Évangile éprouvent à les voir si inférieures à celles dont disposent d'autres œuvres religieuses, on est, en y réfléchissant, conduit par des considérations toutes simples, à comprendre, à justifier même cette infériorité. Notre but nous a sans doute été fixé par nos devoirs de chrétien ; notre tâche nous est imposée par un commandement du Seigneur ; mais nous sommes beaucoup moins sûrs de la bien remplir, que nous ne le sommes de faire une œuvre absolument irréprochable, lorsque nous présentons à nos semblables le code des révélations lui-même.

Nous savons qu'il contient tout ce que leurs besoins réclament. Nous savons qu'il n'y a pas une seule âme d'homme, qui n'y trouve le remède à ses maux et des eaux qui jaillissent en vie éternelle. Cette parfaite sécurité nous manque, quand nous adressons aux hommes des instructions et des avis puisés, il est vrai, pour le fonds, à la source pure de la parole de Dieu, mais encadrés dans des formes humaines, quoique appropriées, nous nous en flattons, aux nécessités morales de nos contemporains. Les connaissons-nous bien ces nécessités ? Leur appliquons-nous les secours que la Bible met à notre disposition, et de la manière la mieux

adaptée à leurs diverses exigences? L'œuvre de l'homme s'associe inévitablement à l'œuvre de Dieu. Nous risquons de fausser, d'énerver l'action de la Parole par ce que nous y ajoutons comme enveloppe, comme véhicule, comme explication, comme développement. Nous sommes exposés à mal juger les misères morales de notre époque, à nous tromper sur leur gravité relative, à nous méprendre sur les moyens de guérison que l'hygiène divine place sous notre main, et principalement sur leur mise en œuvre la plus salutaire.

Il est donc, pour satisfaire aux conditions du succès de la tâche que nous nous sommes prescrite, d'une souveraine importance que nous connaissions les maladies dominantes qui, de nos jours, appellent particulièrement l'attention des moralistes et la sollicitude du chrétien, pressé de porter à ses frères l'aide que la parole de son Dieu le convie à leur prêter. Ici nous faisons appel à tous les observateurs sérieux et charitables de l'état des esprits, et nous les conjurons de nous signaler les principaux indices de malaise moral, les habitudes, fruit ou source de désordres, qui les ont spécialement frappés; nous les prions de nous faire part de leurs idées sur les degrés d'urgence ou d'opportunité qui les désignent de préférence à l'attention de nos collaborateurs. Ces communications et ces conseils nous guideraient utilement dans le choix des sujets de nos traités, et nous éclaireraient sur le meilleur mode de leur donner une tendance toujours plus fructueuse et tempestive. Nous accueillerions avec beaucoup de reconnaissance des écrits qui auraient pour objet de nous aider à discerner les symptômes comparativement les plus inquiétants de notre état moral, et de nous indiquer le traitement qu'ils jugeraient devoir

leur être opposé, pour en combattre le principe avec le plus d'efficace.

L'année dernière, en pareille circonstance, j'ai hasardé quelques réflexions sur plusieurs des phénomènes ou des présages de très affligeante nature, qui caractérisent la société actuelle, et rendent plus sombre la perspective de son prochain avenir. Je ne reviendrai pas sur ces observations, bien qu'elles fussent susceptibles de nouveaux développements, pas plus indignes de votre attention que ceux qui ont été accueillis avec indulgence, lors de notre précédente réunion annuelle. Si ce n'est pas en trop abuser, je vous demanderai la permission d'ajouter aujourd'hui à ce premier aperçu de notre état moral quelques traits encore, utiles, je pense, à reconnaître, et offrant au moraliste chrétien des sujets qui réclament ses méditations à bon droit.

Je n'aurai garde de répéter, en style traînant et décoloré, ce que tant d'écrivains illustres et d'éloquents orateurs ont dépeint sous toutes les formes, dans des ouvrages de tous genres, à la tribune des chambres législatives, avec une verve de conviction unanime d'autant plus frappante que les auteurs de ces tableaux, ceux qui ont jeté le cri d'alarme avec le plus de vivacité, appartiennent à toutes les nuances de partis et d'opinions, à toutes nos écoles soit politiques et religieuses, soit philosophiques et littéraires. D'un commun accord, ils déplorent l'anarchie des idées et des sentiments, une dispersion des forces morales qui a détruit le ciment de l'édifice social, et paralysé les efforts renouvelés d'hommes éminents qui ont vainement cherché à grouper les gens de bien autour d'un point de ralliement, un relâchement général, une certaine détente des esprits et des cœurs, un affaissement croissant des res-

sorts de l'âme, un affaiblissement progressif des intérêts moraux, qui livre la société sans défense à l'envahissement des intérêts matériels et à leur domination dégradante; en un mot une triste analogie de notre siècle avec l'état de scepticisme, de sauve qui peut, de soif dévorante de jouissances sensuelles, d'indifférence pour le bien et le mal, qui amena le marasme du monde romain. Sans doute l'excès de la corruption de la société romaine prépara, facilita, hâta l'action secourable du christianisme. Une brise d'Orient vint purifier l'atmosphère des nations asphyxiées par l'air infect qu'exhalait leur pourriture sociale : la colline de Golgotha offrit au monde un spectacle qui guérit les morsures du serpent infernal.

Ne pouvons-nous pas aujourd'hui avec le même succès tourner nos regards vers ce même soleil de justice, qui toujours porte la santé dans ses rayons et en attendre le même pouvoir, celui d'assainir l'air empoisonné par un individualisme abject, par un matérialisme fétide? Ah ! n'en doutons pas; ayons confiance dans la main qui a opéré tant de guérisons plus merveilleuses encore. Mais pour être en état de la saisir, cette main qui *tire des grandes eaux*, il faut accepter la délivrance qu'elle offre; et nous ne pouvons l'accepter sans foi. Il faut que nous rompions avec toutes nos idoles, de quelques ornements que les ait parées notre civilisation. Au lieu de nous créer notre propre Dieu, un Dieu fait à notre image, à la taille de notre philosophie, d'après les inspirations de notre raison séduite par l'orgueil et la convoitise, il faut accepter le Dieu de l'Évangile sans transaction et sans éclectisme.

Or, il s'interpose entre lui et nous, entre la pure acceptation des dons de son amour et les créations qu'en-

18.

fantent nos théories chimériques, nos passions déréglées, des circonstances de situation et des habitudes de pensée qui n'existaient pas, lorsque le christianisme fit sa première entrée dans le monde. Les obstacles qui s'opposent aujourd'hui à son influence régénératrice ne sont, Dieu soit loué ! pas insurmontables; mais ils ont une gravité qui demande un redoublement de vigilance. Les ennemis à combattre peuvent et doivent être attaqués avec ces mêmes armes qui donnèrent la victoire à ses premiers hérauts, mais il est peut-être nécessaire de les manier avec un art nouveau.

A la première apparition du christianisme, le besoin de lumière et de délivrance était, on ne peut se le dissimuler, plus vivement senti; il en est de la sublimité de l'Évangile comme du magnifique spectacle de la nature; ils ne font l'un et l'autre pas sur nos esprits, accoutumés dès l'enfance à en jouir, à en entendre proclamer, quelquefois affaiblir et altérer les vérités, toute l'impression qu'ils devaient produire dans leur beauté native; en merveilleuse harmonie avec les besoins de l'âme humaine, les doctrines et la vie chrétiennes devaient pénétrer à la fois d'admiration et d'un saint effroi les contemporains des Tibère et des Domitien, que ces besoins travaillaient si cruellement que dans leurs angoisses ils s'adressaient aux plus monstrueuses pratiques. La prière du Fils de Dieu pour ses bourreaux qui monta du haut de la croix au Père des miséricordes, sillonnant, comme un rayon céleste, la nuit où les peuples de l'antiquité étaient plongés, et déchirant le voile qui leur dérobait l'aspect du monde moral, le fit resplendir à leurs yeux avec une majesté et un charme qui ne se révèlent pas aux nôtres avec la même puissance. Nous sommes saturés, pour ainsi

dire, de doctrines spiritualistes et saintes. Et quel est le fruit que bien souvent, hélas ! nous en retirons ? La génération qui aujourd'hui s'agite sur la scène du monde, quel accueil fait-elle à l'Évangile ? Assurément, elle ne le persécute pas ; mais le respect qu'elle lui témoigne, les éloges qu'elle lui prodigue, sont, par la source dont ils émanent et par les sentiments qui s'y mêlent, plus déplorables peut-être que des persécutions; car ils frappent de stérilité son action salutaire dans ce qu'elle pourrait avoir de plus vivifiant pour l'homme mort dans ses péchés, et de plus secourable pour le tirer de sa misère.

Les hommages que notre génération rend au christianisme sont doublement trompeurs. Ils sont loin de s'adresser au véritable christianisme qui demande le changement du cœur, qui déclare que, sans une nouvelle naissance, sans le rétablissement de l'image de Dieu en nous, sans la sanctification, l'homme reste banni de la cité céleste et de sa félicité; au christianisme qui, pour opérer cette révolution morale, nous montre Dieu se sacrifiant pour l'homme, et l'homme se sacrifiant pour Dieu, Jésus-Christ mourant pour le pécheur, et le pécheur mourant à lui-même et au péché par amour pour son Rédempteur. Ce n'est point ce christianisme, le christianisme de la révélation, qui reçoit les hommages de l'immense majorité de nos contemporains. Tantôt ce sont les heureux effets que la religion chrétienne a produits dans le monde, qu'on veut bien reconnaître et qu'on se plaît à décrire, comme si par là on était quitte de ses exigences importunes : c'est, avoue-t-on, une institution qui, venue en temps opportun, a rendu d'immenses services aux hommes et qui, aujourd'hui encore, est utile, nécessaire même,

jusqu'à ce qu'on puisse la remplacer par un système mieux approprié aux nouveaux besoins de l'humanité, et que ses progrès feront éclore. Tantôt les honneurs, dont le christianisme paraît être l'objet, sont, en réalité, rendus à un ensemble de doctrines religieuses et morales, qu'on professe parce qu'elles s'accordent avec les vues et les penchants de ceux qui les ont adoptées, et qui, pour leur communiquer une sanction dont ils ne peuvent pas se cacher le besoin, cherchent dans les enseignements de la Bible ce qui pourrait leur donner une couleur chrétienne. On a beau leur dire, leur prouver que leur christianisme n'est pas celui de l'Écriture, ils ne prennent aucune peine pour s'assurer de la vérité de ce reproche; et lorsqu'on dénie à leurs opinions la qualification de chrétiennes, ils crient à l'intolérance et vous accusent de principes exclusifs, étroits, ennemis du progrès.

Quand on se demande par quelles voies on parviendrait le plus sûrement à détruire ces illusions et à procurer à la parole de Dieu audience plus loyale et une action moins disputée sur les cœurs, on est naturellement conduit à s'enquérir des ressources que l'état des esprits offre au moraliste chrétien pour l'accomplissement de sa tâche. Il doit étudier le terrain qu'il veut ensemencer, afin de pouvoir tirer parti de ses bonnes qualités et neutraliser les mauvaises autant qu'il sera praticable.

Dans les conditions actuelles de la vie morale et parmi les causes qui ont dû l'affecter profondément, il est une circonstance toute nouvelle dans l'existence des nations et dans l'ensemble des agents qui ont de l'influence sur l'éducation des individus. On a souvent, il est vrai, parlé de celle qu'exercent les journaux. Mais



leur a-t-on fait leur juste part dans l'état intellectuel et moral de la génération présente, et surtout dans cette anarchie de principes dont on se plaint, dans cette absence de convictions qui rallient, édifient, cimentent et conservent les éléments du bien-être privé et public? Depuis qu'il existe des sociétés humaines, aucune ne s'est encore trouvée sous les coups journaliers d'une prédication croisée des doctrines les plus opposées, appuyées sur les assertions les plus contradictoires, sur les bases les plus mobiles, sur des faits mensongers, sur des argumentations qui, bien que spécieuses et passionnées, étaient le lendemain réfutées solidement ou abandonnées par leurs plus sérieux défenseurs. Depuis cinquante ans, les journaux ont été beaucoup moins des moyens d'instruction qu'une arme qu'ont alternativement et presque toujours simultanément maniée tous les partis. Les prôneurs du passé, les panégyristes du présent, les peintres d'un avenir séducteur, se combattant d'ailleurs sur tous les points, ont été d'accord sur un seul; ils se sont accordés pour tronquer la vérité, lorsqu'il leur était impossible de la cacher entièrement.

Leurs articles de raisonnement, les récits mêmes des faits qu'ils avaient mission de raconter sans altération, n'ont été la plupart que des plaidoyers. Il serait superflu de faire observer que des lecteurs tels que les livre à l'ascendant de feuilles écrites avec talent le manque de fixité dans les idées et de moyens de contrôle, ne sauraient dans ces plaidoyers démêler ce qui est vrai ou faux, et qu'ils y puisent, avec une foule d'erreurs, des aliments à des passions souvent funestes. Je me bornerai à faire remarquer combien cette lecture a dû contrarier l'influence de toute instruction religieuse,

en étouffant les dispositions de l'âme sans lesquelles cette instruction reste stérile. Il est évident que les hommes qui ont été ainsi ballotés, trompés, jouets de sophismes et de mensonges, nourris journellement de nouvelles, de déductions, de débats, de narrations qui s'entre-détruisaient le lendemain, ont dû contracter des habitudes de suspicion et de méfiance qui les portent à révoquer en doute tout enseignement doctrinal ou historique, et à supposer des vues intéressées indistinctement à tous les écrits et à toutes les personnes qui sont les organes ou les prête-noms de ces enseignements. Un spirituel écrivain[1], qui a le talent de résumer avec autant de concision que de clarté de profondes observations de psychologie pratique, a dit avec toute raison que la confiance est le premier élément de l'instruction, et qu'une des causes qui, sur des points importants en matière de religion, entretiennent l'ignorance des classes qui se prétendent éclairées, est l'indifférence soupçonneuse qu'elles apportent dans leurs lectures. L'incrédulité conduit vite au dédain, et nous ôte tout moyen de rectifier l'erreur. Grâces aux déceptions dont les journaux ont été la source, et qui ont laissé des traces durables dans les classes même du peuple, il est difficile de faire, même par le moyen d'écrits qui exposent avec candeur des vérités évidentes, une bonne et durable impression sur les esprits, beaucoup plus difficile que dans les temps où le mot *c'est imprimé* était un titre à une considération particulière, à une déférence qui, si elle n'était pas un commencement de créance accordée à ce qu'on allait lire, pro-

[1] M. *Émile Souvestre*, dans des observations sur les livres destinés à l'instruction de la jeunesse.

curait du moins à l'auteur une attention sérieuse et bienveillante. Aujourd'hui, c'est tout le contraire.

En détruisant cette naïveté de confiance et d'abandon propre à l'enfance, et que Jésus-Christ a déclarée condition indispensable de l'admission dans son royaume, les habitudes de soupçon et de défiance qu'alimente cette littérature née du nouvel état de la société en France ont sapé par leur base les appuis de la foi, c'est-à-dire de toute vie intellectuelle et religieuse, de toute harmonie entre les éléments de notre organisation morale et les opérations de nos facultés. Car, s'il est une vérité que les plus hautes investigations de la philosophie, l'exploration consciencieuse et patiente des fondements des connaissances humaines aient mise en parfaite évidence et placée désormais au-dessus de toute contestation, c'est celle-ci, à savoir, que la foi est le point de départ et la condition de toute activité de l'esprit, que la foi est la racine de l'arbre dans les branches duquel se ramifient toutes les manifestations de cette activité. Pour justifier notre croyance dans la véracité de nos perceptions, dans l'accord que nous supposons exister entre le monde extérieur et les images qu'il produit en nous, entre les lois de la nature et leur concours à une fin qu'elles doivent servir; bien plus, pour justifier notre croyance en l'autorité des premiers principes, des principes axiomatiques de notre raison, nous n'avons, poussés jusqu'aux dernières limites de l'analyse de notre entendement, rien, absolument rien à dire, sinon : « Je crois que mes facultés sont propres à remplir leur tâche; j'ai foi en leur aptitude, j'ai confiance dans la conformité de ma constitution morale avec les exigences de ma situation comme être intelligent appelé à agir sur le monde et à en être

impressionné. En d'autres termes, pressés de légitimer par le raisonnement les fondements de toute affirmation quelconque, nous n'avons autre chose à alléguer que notre confiance dans la sagesse de notre organisation et dans la loyauté de son auteur; en un mot, nous sommes réduits à dire que nous avons foi en elles.

Il suffit de l'observation de deux faits de conscience que l'expérience constate à chaque instant, et que tout homme peut vérifier quand il voudra, pour se convaincre de l'universelle nécessité de la foi et de son pouvoir d'initiative dans toutes les fonctions de l'âme, dans les opérations de l'entendement, comme dans les déterminations de la volonté. Que je me dise : «Je crois que mes facultés sont véridiques, qu'elles sont, chacune dans sa spécialité, pourvues des qualités propres à leur destination; bref, j'ai foi en leur aptitude à remplir leur tâche; je crois, par exemple, que ma faculté de percevoir, lorsqu'elle fait apparaître en moi une représentation, une image de ce qui est hors de moi, ne me trompe pas, et qu'elle est compétente pour cette fonction, qu'elle est légitimement douée du pouvoir de me révéler tout un ordre d'existences réelles, de réalités distinctes du moi;» ou bien, que je me dise: «Je crois la parole de Dieu dans ses déclarations sur l'incarnation du Fils de Dieu et sur le but de sa mort expiatoire; j'ai foi en la révélation que la Bible contient d'un ordre de vérités nouvelles;» ce sont là deux actes de foi qui nous font accepter, comme réellement existants, deux mondes différents; cette double acceptation s'opère de la même manière et au même titre, par un pouvoir d'initiative, dont l'homme intellectuel est investi; c'est, dans ces deux cas, un acte de foi qui nous introduit dans deux ordres d'existences diverses. L'un et l'autre sont



des procédés spontanés, générateurs, synthétiques, qui ne sont nullement le produit du raisonnement. Il est vrai que l'analyse vient ensuite justifier la synthèse. En acceptant la véracité de la faculté perceptive, en ne résistant pas à la nécessité qu'elle lui impose de croire à des objets extérieurs, l'homme intelligent et sensible se trouve en relation normale, en harmonie bienfaisante avec ce qui l'entoure; il entre en possession d'une vie active dont il resterait privé sans cet acte de foi. De même, en acceptant les déclarations de la parole de Dieu, l'homme moral entre en possession d'une vie nouvelle, d'un ordre de choses qui fait cesser la guerre intestine entre ses penchants et ses pouvoirs; il retrouve la santé, la paix de l'âme, qu'aucun autre exercice de ses facultés, aucun effort de sa volonté, n'avaient pu établir.

Voilà donc deux actes de foi qui nous mettent en possession de deux ordres de choses, du règne de la nature et du règne de la grâce: en d'autres termes, nous nous priverions de ces deux sphères d'activité, de ce double rôle inhérent à notre être intelligent et moral, si nous n'avions pas reconnu à la faculté perceptive et à la parole de Dieu une autorité révélatrice, si nous n'avions, par une croyance, pour ainsi dire, génératrice, attribué à l'une et à l'autre, qu'on me passe l'expression, un droit constituant, le droit de nous ouvrir deux modes d'existence et de vie, également, quoique diversement, nécessaires pour l'accomplissement de notre destinée.

De ces faits et des réflexions qu'ils font naître, et qui ne peuvent recevoir ici leur développement, ne résulte-t-il pas évidemment que nous sommes conduits à dire que tout ce qui dispose l'homme à une méfiance habituelle, tout ce qui l'accoutume à se mettre en garde

contre ce qui lui est offert à titre d'enseignement positif, est funeste à la santé de l'âme et à sa paix? Rapprochons de ce trait de notre physionomie morale un autre caractère dont est empreinte toute œuvre de l'esprit depuis plus d'un siècle, la prédominance des procédés analytiques en tous genres de recherches et de méditations. Le règne presque exclusif de l'esprit d'analyse a fait tomber en désuétude une tendance non moins fondamentale de notre intelligence; il a fait négliger de satisfaire un besoin non moins impérieux de l'âme, celui de donner de l'unité à nos pensées et à nos sentiments, de ramener à un centre nos idées et nos actions. L'esprit analytique, en opérant par distinctions, par séparations, par l'isolement des parties d'un ensemble soit matériel soit intelligible, dissémine, éparpille nos connaissances et introduit l'anarchie dans le domaine de l'intelligence et dans les mouvements de l'âme, lorsque l'esprit de synthèse ne rallie pas au fur et à mesure ce que l'analyse a disjoint et dispersé, lorsqu'il ne reconstruit pas ce que l'analyse a démoli. L'analyse divise et décompose, la synthèse édifie et réunit. La foi est essentiellement synthétique et nécessaire pour la guérison des blessures que l'esprit sceptique et méfiant d'une part, et son puissant auxiliaire, l'esprit analytique d'autre part, ont faites aux doctrines conservatrices de l'ordre moral.

Si je pensais que votre zèle, Messieurs, pût être refroidi, et vos cœurs abattus par ces réflexions presque décourageantes sur les difficultés que doivent rencontrer nos essais d'évangélisation, tentés au milieu d'une génération si indocile, qui donne si peu de prise à l'exposition simple et pure des vérités de foi, je n'aurais pas hasardé de vous les soumettre. Mais vous savez

que les écrits que vous nous aidez à répandre, ne sont pas abandonnés à leur influence purement humaine, et qu'ils sont les instruments d'une action bien autrement puissante, qui en rend la lecture efficace à salut. Sans doute sur la quantité des exemplaires de nos Traités que vous nous fournissez les moyens de mettre en circulation, il n'y en a qu'un trop grand nombre qui ne remplissent pas leur destination. Mais n'oublions pas que nous sommes engagés dans un saint combat, sous les drapeaux d'un maître qui nous a promis la victoire, si nous sommes, dans nos tentatives, animés de foi et de charité.

On dit que sur les champs de bataille il n'y a, de douze mille balles tirées, qu'une seule qui aille à son adresse. Pourquoi, dans une meilleure guerre, compterions-nous les coups manqués? pourquoi penserions-nous avec regret aux distributions faites en pure perte, tandis que le soldat croit sa prodigalité suffisamment compensée, quand, après tant d'attaques inutiles, il réussit enfin à verser le sang d'un de ses frères, au risque de le jeter dans le gouffre d'une éternité malheureuse. Douze mille feuilles dépensées pour sauver une âme! qui ne payerait pas cette joie d'un prix infiniment plus élevé?

Messieurs, nous avons à nous réjouir de nos succès et à bénir celui qui daigne nous permettre d'être ouvriers avec lui. Mais comment oserions-nous lui demander de nous faire connaître dans quelle mesure ou dans quelle circonstance nous concourons à l'accomplissement de ses glorieux desseins! Il suffit que nous sachions qu'il accepte nos efforts, quand ils sont faits dans un esprit de foi et de charité. L'histoire est là pour nous montrer que les serviteurs de Dieu, les hommes

qui ont semé sans s'attendre à récolter ici-bas, ne doutant pas de l'abondance d'une moisson bien que tardive, n'ont jamais travaillé en vain,

Dans les grands ateliers de la Providence, sous le gouvernement du chef adorable de l'Église, ne ressemblons-nous pas à ces tisserands des Gobelins, qui, placés derrière la toile, ourdissent la trame, sans deviner quelle forme elle va prendre. Nous désirerions voir au moins quelques-uns des traits du tableau, à la composition duquel nous sommes, pour les détails, admis à concourir. Pour en embrasser le majestueux ensemble, il nous faudra sans doute attendre le grand jour, où, transportés devant la toile éclairée de la lumière du ciel, nous verrons les merveilles de l'œuvre auquel nous avons travaillé en aveugles, mais avec fidélité; et le glorieux dessin d'ordonnance divine nous apparaîtra dans toute sa beauté. Parfois néanmoins, il nous est donné de lever un petit coin du voile, et d'apercevoir, comme à la dérobée, quelques-uns des traits qui entreront dans cette céleste composition. C'est une grâce dont nous devons jouir avec reconnaissance, et qui nous est faite pour stimuler notre zèle.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 23 AVRIL 1839 [1].

MESSIEURS,

La Société dont les membres et les amis se réunissent aujourd'hui pour la seizième fois en assemblée annuelle

[1] Ce discours fut en partie reproduit dans le *Semeur*, avec le titre suivant : *De la conscience à différentes époques de la vie morale en France.* (Note des éditeurs.)

générale, porte un nom qui a été l'objet de quelques critiques, d'un faible intérêt à la vérité, mais propres à nous fournir l'occasion de définir avec précision le but et la nature des travaux de notre institution. Il est vrai que le mot *Traité*, était, est encore employé ordinairement à désigner un ouvrage méthodique, étendu et plus ou moins savant, consacré à l'exposition d'une science ou d'un art, envisagés dans leur ensemble ou dans un point spécial qu'il s'agit d'approfondir. Je n'ai pas besoin de dire que ce n'est pas dans ce sens que nous nous sommes dénommés Société des Traités religieux.

Bien qu'aucune classe de lecteurs ne soit exclue de la sphère de nos travaux, que nos écrits aient eu quelquefois pour objet de satisfaire aux besoins des hommes instruits, par conséquent exposés aux dangers particuliers, qui sont, de nos jours, inséparables d'une certaine culture d'esprit et d'une position sociale favorisée par la fortune, c'est aux hommes de toutes situations, de tout degré d'intelligence et d'instruction que la plupart de nos écrits s'adressent. Nos Traités ne sont pas des expositions raisonnées, des discussions systématiques, ce sont des appels à toute conscience d'homme, des avertissements salutaires sur les maux dont il est la proie sans les bien connaître, des indications des remèdes ou plutôt du seul remède propre à les guérir et à en empêcher le retour, des cris d'alarme jetés à l'approche des ennemis de nos âmes. Leur révéler les maladies dont ils sont atteints et leur faire voir, toucher pour ainsi dire, sentir vivement et mesurer dans son effrayante portée, l'état de misère où elles languissent sans s'en douter, leur inspirer une compassion pour elles-mêmes qui devienne un principe de restauration,

voilà la grande, la fraternelle mission que nos Traités ont à remplir.

Il est donc une première et indispensable condition à laquelle est subordonné le succès de leur mission : ils doivent réveiller la conscience, la tirer du sommeil où tant de breuvages séducteurs la plongent, où tant de préoccupations la retiennent. Ces moyens de séduction et d'assoupissement, il faut chercher à les reconnaître, à en observer l'action et discerner les différents modes d'influence, afin de la détruire, en écartant cette tourbe importune et malfaisante, en amenant, en plaçant l'homme en face de cette conscience dont elle garde les avenues; c'est, en deux mots, mettre l'homme aux prises avec lui-même. La conscience est le centre, le pivot, le foyer, le flambeau, le principe vivifiant de l'existence humaine; ses arrêts, organes du juge suprême, font nos légitimes joies et nos plus poignantes douleurs, ils prononceront en définitive sur notre sort dans l'éternité. La certitude de ses oracles est égale à leur autorité. Les langues [1], révélatrices sûres des mystères et des lois de l'être humain dans sa constitution et dans ses profondeurs, ont consigné les titres de la conscience dans les expressions qu'elles lui ont consacrées, et qui toutes lui reconnaissent le caractère de la certitude. Parmi les éléments qui entrent dans la composition de notre nature, soit à titre de faculté,

[1] La langue française ne distingue pas par l'expression la conscience, *juge*, de la conscience, *témoin, confident*. En allemand *Gewissen* (connaissance certaine par excellence), dit conscience en tant qu'elle est le pouvoir moral qui décide de la valeur de l'action ou de l'agent; *Bewusstseyn*, (aperception, connaissance de ce qui se passe en nous) répond au sens propre du mot *conscience*, en français, lorsqu'on dit : « Il a la conscience de ce qu'il fait. »



soit comme moyens d'en faire un ensemble harmonique, les langues humaines, toutes sans exception, désignent la conscience par les mots qui expriment le plus haut degré de l'évidence et impriment à leur objet le sceau de l'indubitable réalité. En l'investissant du privilége d'être le seul organe sûr de la vérité, elles la déclarent notre seul guide infaillible dans la route de la vie.

Rendre à la conscience son empire, c'est soustraire l'homme à celui de ses passions, de son imagination, de son intelligence asservie par les sens et le monde, en un mot de tout ce qui n'est pas lui; c'est le mettre en possession de lui-même. Quand il sera descendu au fond de sa conscience, l'homme y trouvera un révélateur et un défenseur de l'Évangile; car l'Évangile confronté avec la conscience, après l'avoir rétablie dans sa pureté et dans la plénitude de son énergie [1], se fera reconnaître pour son interprète authentique. Mais introduire l'homme dans ce sanctuaire est l'œuvre de la grâce divine; amener l'homme à vouloir, avec une docilité courageuse, écouter et satisfaire les décisions de la conscience, et à demander à Dieu son secours pour donner efficace à cette volonté, c'est le premier et indispensable soin à prendre, lorsqu'on s'occupe du salut des âmes. Cette tâche, Messieurs, est la nôtre. Pour l'entreprendre avec plus d'espoir de s'en bien acquitter, il est utile d'en considérer les difficultés, de se rendre compte des conditions de sa réussite, et d'explorer le terrain que nous devons approprier à la culture désirée; en d'autres termes, il nous importe, avant toute

[1] La conscience faussée, mutilée, oblitérée par le péché, ne présente souvent au miroir de la révélation que des fragments couverts de rouille et désunis. L'Évangile réparateur les dérouille, pour ainsi dire, et les coordonne.

chose, de nous faire une juste idée des dispositions morales et des habitudes sociales qui peuvent servir ou contrarier nos charitables desseins.

Vous avez, Messieurs, dans nos dernières assemblées générales, accueilli avec indulgence l'esquisse de quelques-uns des traits caractéristiques de l'état moral de la société sur laquelle nous aspirons à exercer une influence bienfaisante par ces appels à la conscience qui portent le nom de Traités. Quels auxiliaires pouvons-nous invoquer, quels sont les principaux obstacles que nous ayons à vaincre? Pour que cette enquête ait quelque valeur, il n'est pas permis de reculer devant le pénible devoir de sonder nos plaies, ni de détourner les yeux d'une fidèle image de nos défauts.

Plus que toute autre nation, la nation française a l'intelligence vive et prompte, un tact fin et sûr pour discerner le vrai dans le monde extérieur et saisir les rapports ou les différences entre les choses du dehors; le Français pénètre leur enchaînement avec un esprit divinatoire et *prime-sautier*, pour nous servir de l'expression d'un des écrivains qui l'ont le mieux connu et qui en est lui-même comme le type; mais l'attention et l'ardeur qu'il porte dans l'examen et le maniement de ce qui frappe les sens ou occupe l'imagination et exerce les facultés intellectuelles, l'abandonnent, quand il s'agit de descendre en lui-même, d'observer les mouvements de l'homme intérieur, de se replier sur la conscience et de l'écouter patiemment. On ne saurait nier que nous n'ayons une grande répugnance à nous trouver en face de nous-mêmes et à vivre de la véritable vie de l'âme.

S'il est indubitable qu'il vaut infiniment mieux pour l'homme d'être entouré de circonstances et d'institutions, d'être assujetti à des usages, affecté par des

impressions et dominé par des événements, favorables au réveil de la conscience et propres à lui faire remarquer avec inquiétude et prendre au sérieux ses avertissements, on ne peut se dissimuler la gravité et la multiplicité des causes qui ont atténué et contrarié cette influence salutaire chez les Français, en détournant de plus en plus leurs regards de leur vie intérieure et en les déshabituant de toute attention à la voix qui retentit au dedans de nous. Tout, il faut l'avouer, tout a concouru à ce funeste résultat : l'absence d'une instruction religieuse solide et moralisante, et son remplacement par des doctrines et un culte qui donnent beaucoup trop de prise aux sens et à l'imagination et qui, par ses tendances et ses pratiques, rendent infiniment difficile l'adoration de Dieu en esprit et en vérité ; la propension à une existence tout extérieure, dépensée en impressions fugitives, en jouissances passagères ; des habitudes de société, qui sont ennemies de la vie domestique et de tout recueillement ; la prédominance du théâtre sur tous les autres plaisirs et délassements de l'esprit ; la culture à peu près exclusive de branches de littérature qui agitent les passions, alimentent tous les goûts frivoles et n'exigent que la plus faible mesure d'attention possible. Plus qu'en aucun autre pays, les écrivains français ont dû s'efforcer d'épargner au lecteur toute contension intellectuelle un peu forte, toute application laborieuse. La grande clarté de style, inhérente à la langue et à la structure de ses phrases, le soin d'éviter tout ce qui exigerait une réflexion patiente et soutenue, sont aussi, pour leur part, dans les causes qui ont paralysé ou énervé l'attention et comme détendu les ressorts du pouvoir de la réflexion, si décisif pour la vie morale.

Le pis est que le paralytique ne se croit pas malade : loin de se soupçonner plongé dans le sommeil de la mort spirituelle, il se croit plein de vie, parce qu'il prend le travail de son intelligence, travail qui est sans doute quelquefois la source de grandes pensées, de vues élevées, de sentiments religieux en apparence, pour des symptômes de vie morale. Lors même qu'il lui arrive de faire de sa conscience l'objet de ses réflexions, ce n'est que pour la traiter comme matière à investigation philosophique. Il assiste aux phénomènes dont elle est le théâtre, comme à un spectacle ; il la voit siéger dans son tribunal et rendre ses arrêts, avec l'indifférence d'un physicien, qui se livre à la recherche d'une loi de la nature matérielle, avec cette absence d'intérêt personnel qu'on attribuait de nos jours à un homme célèbre, dont on disait qu'il se voyait passer. Ainsi, transformant toute opération de l'âme en objet de science ou d'amusement, les hommes même dont l'esprit est le plus actif et les travaux les plus remarquables, ont le bruit de vivre, mais sont spirituellement morts. Les inspirations de la conscience, les oracles de l'âme ont cessé de se faire entendre. La personne morale s'est effacée avec la conscience ; il n'est resté que le jeu de cet admirable appareil organique et intellectuel, dont le but était d'introniser et de servir la conscience, et nullement d'envahir tout le domaine de l'activité de l'homme. Ce qui annonce et caractérise d'abord cette primauté revendiquée par l'esprit sur l'âme, par les idées sur les mouvements du cœur, c'est la persuasion déplorable, tellement enracinée dans l'opinion, qu'elle est passée en axiome, la persuasion que la grande tâche de l'éducation, c'est d'instruire ; qu'il suffit d'instruire les hommes pour les former et les amender ; que tout est fait

quand on a semé à pleines mains les connaissances, et propagé ce qu'on appelle les lumières, et qu'on peut s'en promettre une ample moisson d'utiles capacités et de vertueuses habitudes. Que si de ces généralités nous descendons aux applications spéciales de la pensée à des questions d'un haut intérêt social et actuel, nous voyons de toutes parts s'offrir à nos yeux les symptômes les plus alarmants de l'usurpation des fonctions intellectuelles sur le domaine de la conscience, et le remplacement de la morale par les spéculations de la physiologie. On observe la dégradation des âmes, le dépérissement et l'atonie du sens moral, comme d'autres phénomènes dont on cherche les causes, sans indignation et sans douleur. Les crimes sont transformés en actes de folie. On explique le suicide, en sorte qu'il devient l'effet de circonstances fatales et de sentiments qui inspirent de la sympathie et même de l'estime; et on accuse de dureté odieuse et d'inhumanité ceux qui, pour mettre sur leur garde les hommes légers et passionnés et les effrayer par l'exposé des suites d'illusions et de jouissances dont ils ignorent le terrible dénouement, se permettent de dire que ces catastrophes épouvantables sont le dernier terme d'un mauvais emploi de la vie et de la direction immorale longtemps donnée, volontairement, à l'imagination et à la pensée.

On détruit la force obligatoire des devoirs en les identifiant avec les intérêts; on dépouille la conscience de ses fonctions les plus sacrées, en évitant de lui déférer les cas où sa compétence est seule légitime. En ne donnant à la conscience aucun emploi, en substituant à ses inspirations des considérations d'intérêt raisonné, on en fait un hors-d'œuvre, un rouage superflu dans l'ensemble de l'organisation morale de l'homme. Rempla-

cée par un auxiliaire plus complaisant et plus habile, par le raisonnement et le calcul, elle est congédiée comme un serviteur inutile; de souverain elle devient un dignitaire purement honoraire, qui n'est plus appelé à donner de véritables décisions. En un mot, l'intelligence l'a détrônée.

Ce qui se passe dans les régions où l'intelligence, très développée, se trouve abaissée au rôle de pourvoyeur de jouissances plus ou moins raffinées, se répète dans une sphère soi-disant inférieure, où les nécessités de l'existence matérielle font taire la conscience avec plus de brutalité, quoiqu'avec moins de résistance étudiée.

Hélas! quel que soit le côté où on se tourne dans cette grande nation, quelle que soit la classe d'habitants dont on observe les mœurs, les habitudes et les occupations, on y retrouve le même éloignement pour toute réflexion qui se porte sur les destinées de l'homme, sur les rapports de la créature avec le Créateur, sur la responsabilité que l'âme a encourue en opposant sa volonté à celle du législateur suprême, à celle de la conscience qui est son messager, et sur les moyens de se réconcilier avec le juge offensé.

On est effrayé de voir combien la civilisation, c'est-à-dire l'ensemble des moyens de multiplier et de féconder, pour l'augmentation d'un bien-être tout extérieur, les relations individuelles et sociales, combien l'action de tout ce mécanisme social contribue à démolir et à détruire la partie la plus précieuse de nous-mêmes. On est profondément attristé de l'antipathie qui se manifeste partout contre le travail de l'âme sur elle-même. Les efforts qu'on fait pour ne pas se trouver vis-à-vis de la conscience dans le foyer de la véritable



vie; les ruses qu'on emploie, le tumulte qu'on excite dans les dehors, dans les avenues de l'âme, pour réduire au silence le moniteur dont on redoute l'aspect et les avis, ne pourrait-on pas les comparer aux précautions que le chef de la force armée prit, dans un jour de douloureuse mémoire, pour empêcher Louis XVI de se faire entendre. En considérant les peines qu'on se donne, les expédients auxquels on a recours pour noyer la voix accusatrice dans des flots de pensées et de préoccupations adventices, on croit voir le trop fameux Santerre, de sinistre mémoire, ordonnant aux tambours d'étouffer par le bruit les accents qui allaient sortir d'une bouche fermée par la tyrannie. Ne jouons-nous pas tous, plus ou moins, le rôle du farouche Santerre, en faisant taire la conscience, lorsqu'elle veut parler, souvent au moment où elle parle au bord de l'abîme où nous allons tomber?

A Dieu ne plaise que je veuille porter le découragement dans les âmes charitables qui voudraient réveiller les consciences, et amener leurs concitoyens à y descendre pour se retremper dans cette atmosphère divine! « Mais n'est-ce pas, dira-t-on, les jeter dans l'hésitation et l'abattement, que de leur présenter le tableau des obstacles que leur opposent les habitudes sociales, la direction des idées dominantes, les circonstances qui font saillie dans l'aspect des affaires publiques, les formes de l'organisation politique, et surtout le caractère national, tous conjurés pour affaiblir, pour éteindre la voix intérieure et lui fermer l'accès du cœur? N'est-ce pas les faire désespérer du succès de leurs tentatives? » A ces craintes nous avons une réponse péremptoire à faire, et dans laquelle j'ai été prévenu par tous ceux qui m'accordent une atten-

tion bienveillante. Ils savent que la charité qui compte sur la bénédiction de celui à qui rien n'est impossible, ne mesure pas ses efforts sur les difficultés de la lutte avec les ennemis qu'elle doit combattre. L'opposition qu'elle rencontrera particulièrement dans les habitudes nationales dont nous avons rappelé quelques traits, ne doit pas être exagérée. Ce serait à la fois injustice et ingratitude, que d'oublier qu'il fut un temps où la vigueur de la pensée, la puissance de la réflexion, la disposition des âmes à se replier sur elles-mêmes, et à descendre au fond de la conscience, distingua les Français entre toutes les nations.

Sans parler du moyen âge, où brillèrent tant de profonds penseurs, tous Français, ou formés à la grande école française; à quelle époque et dans quel pays l'esprit humain a-t-il donné plus de preuves de forces méditatives et de profondeur dans ses explorations de la vie intime, qu'au dix-septième siècle, non seulement privilégié en ce qu'il a produit Descartes, Pascal, Arnauld, Bossuet, Fénelon et Malebranche, mais surtout parce qu'il présente l'élite d'une grande nation, les hommes et les femmes, les plus haut placés par leur esprit et leur fortune, occupés des ardues spéculations et des discussions abstruses des plus subtils métaphysiciens et des moralistes les plus sévères, comme nous avons vu nos contemporains occupés de Walter Scott et de lord Byron? Pourquoi les facultés de contemplation intérieure et tout le caractère français ne se retremperaient-ils pas, ne se rajeuniraient-ils pas aux eaux vives qui jaillissent en vie éternelle? Je ne pense pas que ce soit là une phrase vide de sens, une espérance vaine, bonne à bercer des optimistes qui prennent leurs rêves pour la réalité. Je crois que, par

une étude consciencieuse et un peu approfondie de l'histoire des deux derniers siècles, on sera naturellement conduit à faire à l'influence du pur Evangile de Jésus-Christ, la plus large part dans l'esprit méditatif et dans les conquêtes philosophiques du XVIIe siècle. Bossuet lui-même a reculé devant la céleste doctrine que la réforme avait remise en lumière, et qu'elle lui présentait dans sa majestueuse simplicité. Forcé de l'étudier pour la combattre, il s'est hâté, dirai-je pour prévenir ou pour retarder le naufrage? d'alléger le vaisseau trop chargé de l'Église romaine.

La nécessité où s'est trouvée cette Église de se défendre contre la doctrine de la justification par la foi et contre le jansénisme qui avait montré une tendance à se rapprocher du christianisme primitif, cette nécessité ouvrit un vaste champ à l'exercice libre et salutaire de la pensée humaine. Mais à ce mouvement qui tenait en haleine, pour ainsi dire, les puissances méditatives du public lettré et chrétien, succéda trop tôt un arrêt qui suspendit et amortit toute l'activité de l'esprit dans la direction qui le portait vers les révélations intérieures et la lumière de l'Évangile qui les éclaire; cette halte, cette interruption funeste fut le contre-coup d'un événement qu'on peut accuser d'avoir des conséquences aussi déplorables en morale, qu'elles ont été désastreuses pour les prospérités matérielles de la France.

Qui n'a pas déjà nommé la révocation de l'Édit de Nantes! En mettant à l'aise, en délivrant d'une rude tâche les champions de l'autorité humaine en matière de foi, cette suppression de celui des cultes établis qui demande le libre examen, qui veut que la foi, non imposée par l'autorité, mais sortant des entrailles de l'in-

dividualité, soit la propriété la plus intime de l'homme, eut pour effet presque immédiat de dispenser le clergé de la religion de l'État des études fortes auxquelles il s'était vu contraint de se livrer, durant l'existence légale d'une Église dissidente, aussi recommandable par les mœurs et les vertus de ses adhérents que par le savoir de ses ministres. La révocation de l'Édit de Nantes tua cet antagonisme salutaire qui avait exercé une action vivifiante sur l'Église gallicane, et qui, par une noble émulation, l'avait excitée à opposer aux Casaubon, aux Saumaise, aux Bochart, des rivaux appelés à lutter, autant que cela leur serait possible, avec ces coryphées de la philologie ancienne et biblique : en licenciant toute cette milice de la pensée et de l'érudition théologique, cette calamiteuse révocation fut un principe de langueur intellectuelle, de relâchement dans la sévérité des études et de mort spirituelle. On ne prit aucun intérêt aux investigations philosophiques et aux discussions profondes sur des points de doctrine chrétienne; il en résulta deux effets également nuisibles aux travaux que réclame la science de la religion. D'une part, l'esprit de méditation tombé dans l'atonie par le défaut d'une nourriture appropriée à sa nature, ne s'exerça plus avec quelque suite à la solution des hautes questions de morale et de critique sacrée; les facultés d'attention et de réflexion psychologiques s'affaiblirent par la cessation de toute application suivie aux objets et aux intérêts du monde intelligible. D'autre part, l'activité de l'esprit français n'ayant plus l'aliment que lui avait fourni l'exploration du monde intérieur et invisible, chercha une compensation dans l'observation des phénomènes extérieurs et, ne partageant plus, comme d'autres peuples civilisés, l'emploi de ses éminentes facultés

entre les doctrines de philosophie religieuse ou morale et les sciences physiques, le concentra exclusivement dans la recherche des lois du monde matériel. On conçoit aisément pourquoi, le penchant qui nous entraîne vers ce qui tombe sous les sens extérieurs et nous asservit à la glèbe, n'ayant plus de contre-poids dans la contemplation des choses purement intelligibles, les opinions matérialistes envahirent plus facilement le domaine de la morale : Dieu fut chassé de sa création, l'âme dépossédée de ses propres organes.

Mais ce n'est ici, ni le lieu ni le moment de développer ces considérations et de leur donner l'appui de l'histoire des sciences et de la littérature. Il nous suffit d'avoir fait remarquer par quels étroits liens le pouvoir et l'habitude de vivre avec soi-même et d'habiter le fond de sa conscience, sont liés à la méditation des vérités de foi. Donner à l'homme un objet de foi, c'est donner de l'exercice à sa conscience, c'est lui faire quitter la circonférence où il s'agite dans les choses qui ne sont qu'à la surface de son être, pour le ramener au centre, au foyer de sa véritable vie. N'est-il pas évident d'ailleurs que la paix de l'âme est la condition à laquelle seule il est possible à l'homme de ne pas craindre de se trouver en face de lui-même, de ne pas redouter les arrêts qui sont rendus et proclamés au dedans de lui par un juge inamovible et inévitable. Ce n'est qu'en nous montrant un Dieu, acceptant le sacrifice qui lui permet de déployer sa miséricorde sans porter atteinte aux lois du monde moral, que les appels à la conscience se feront écouter, que l'homme, rassuré par la Bonne-Nouvelle, par la parole extérieure, par le Verbe fait chair, aura le courage de lire la parole du

dedans et d'ouvrir les yeux à cette lumière ***qui illumine tout homme venant au monde.*** (Saint Jean, I, 9.)

C'est la doctrine de l'amour divin, c'est la vue d'un Sauveur par amour, victime, pontife, intercesseur par amour, c'est la libre alliance qui nous est offerte entre celui qui nous a aimés le premier et nous qui l'aimons à cause de son amour même, c'est ce traité de paix et de réconciliation, qui ôte aux décrets de la conscience tout ce qu'ils ont d'effrayant, pour ne lui laisser que le rôle de stimulant et de guide. Désormais, nous ne cherchons plus à l'étourdir, à l'amortir, à éviter ses regards; mais faisant par reconnaissance et par amour ce qu'elle nous dicte, nous vivons en paix avec cette inséparable compagne et cherchons avec joie à la satisfaire, au lieu de nous ingénier à l'assoupir et à tromper sa vigilance.

Voilà où visent nos Traités, Messieurs, voilà pourquoi le pardon gratuit, la justification par la foi, le rétablissement de l'image de Dieu en nous par le Saint-Esprit donné à tous ceux qui croient au Fils, sont le thème invariable du fond de ces Traités, avec autant de variété dans la forme que l'exigent les différents états de l'âme humaine, les divers degrés de sa culture, les préventions et les travers particuliers aux occupations dans lesquelles se partagent les nombreuses classes de la société, en un mot, les fins de non-recevoir et les artifices par lesquels le pécheur cherche à se soustraire aux regards et à éluder les décisions de sa conscience

---



SOCIÉTÉ DES MISSIONS

ÉVANGÉLIQUES.

DISCOURS

PRONONCÉS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ANNUELLES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 27 AVRIL 1827.

Monsieur le Président,

Vous avez bien voulu m'assigner l'honorable tâche de soumettre à l'assemblée la proposition suivante :

La Société, vivement touchée du zèle avec lequel, soit les Sociétés auxiliaires ou branches, soit de simples associations, soit un grand nombre d'églises, de pasteurs et d'individus en France, ont coopéré au but sacré qu'elle se propose, leur en témoigne sa fraternelle reconnaissance, et implore la bénédiction du Seigneur sur la continuation de leurs efforts pour la conversion des païens.

Voter des remerciements à des associés dans une œuvre qui ne peut prospérer sans leur coopération, est à la fois l'expression d'un sentiment si naturel et un acte de déférence envers un usage général, si fréquemment renouvelé dans les réunions de nos Sociétés religieuses; cet acte prend quelquefois aux yeux du

public tellement l'apparence d'un échange d'éloges et de compliments, d'un vain étalage d'assurances d'affection, de gratitude et de respect, qu'il ne sera peut-être pas hors de propos de fixer le sens dans lequel des associations chrétiennes, unies par le lien sacré d'un concours à la même entreprise louable ou à l'accomplissement d'une commune obligation, peuvent et doivent se livrer à des témoignages mutuels de considération et de reconnaissance.

Remercier, c'est reconnaître formellement avoir reçu un bienfait ou un service; et cette reconnaissance renferme, soit explicitement, soit tacitement, la résolution de les rendre et le désir d'en trouver l'occasion. Si le bienfait et le service ont été conférés de libre mouvement et par bienveillance envers leur objet, sans qu'il y ait eu devoir de la part du bienfaiteur; si enfin l'un et l'autre nous ont été accordés dans la vue de nous obliger personnellement, alors l'expression de notre gratitude doit être prise dans l'acception la plus stricte, et en faisant nos remerciements nous acquittons une dette de rigueur. Est-ce bien là le sens que nous devons attacher à ce mot, lorsque nous les adressons à nos collaborateurs dans le royaume? Non certes, et nos Sociétés auxiliaires seraient les premières à repousser nos hommages, s'ils leur étaient présentés à ce titre.

En nous ménageant les précieux secours par lesquels seuls nous nous voyons à même de remplir la plus sainte des obligations et de contribuer à l'avancement du règne de notre Sauveur, elles-mêmes elles obéissent à sa voix, elles satisfont à un besoin inséparable de la foi chrétienne; en concourant à sa propagation, elles témoignent leur gratitude à celui qui les a rachetées

d'un misérable esclavage, et qui leur ordonne d'en arracher leurs frères, courbés encore sous son joug honteux. Elles se font dispensatrices des dons de la bonté divine, elles exécutent ses desseins sur l'homme; c'est donc vers celui qui daigne les employer que nos hommages de gratitude et d'adoration s'élèvent; et, lorsque nous remercions nos amis de leur aide généreuse, nous présentons nos actions de grâces au bienfaiteur suprême dont ils ne sont que les instruments comme nous, et auquel ils adressent, en réalité, les offrandes dont ils veulent bien nous rendre les dépositaires et les distributeurs. Nous arrêtons sans doute avec une grande joie notre pensée sur ces preuves de leur zèle et de leur piété; nous trouvons une satisfaction particulière à leur témoigner combien nous en sommes touchés, et le sentiment de la reconnaissance est un des motifs du vote que nous leur offrons; mais ce vote est surtout une précieuse occasion de nous entretenir des résultats de nos communs efforts et de nous en représenter plus vivement les heureux fruits, pour nous encourager réciproquement à les multiplier encore et à y persévérer.

La matière que la sainte œuvre à laquelle nous concourons, présente à nos méditations, est d'une richesse inépuisable; les faces sous lesquelles la nécessité, la grandeur de cette œuvre et ses effets salutaires peuvent être envisagés, sont aussi nombreux et aussi variés que les aspects sous lesquels peuvent être considérées l'histoire de la civilisation, celle de la religion et toutes les phases des destinées humaines. Je ne me permettrai dans ce moment d'appeler votre attention que sur une seule des circonstances qui accompagnent, ou plutôt qui préparent et fécondent les opérations des

Sociétés des Missions, et qui en font à la fin un instrument de succès pour les travaux des missionnaires, et un puissant secours spirituel pour tous les fidèles qui y participent. Messieurs, nous sommes fondés à espérer qu'une des bénédictions les plus signalées de l'œuvre des Missions, telle qu'elle a été organisée par ses restaurateurs, sera d'avoir éminemment contribué à remettre en pratique la prière et à rendre toute son influence à cet inappréciable moyen de ranimer notre foi et de retremper les âmes dans les eaux qui jaillissent en vie éternelle.

Ceux qui ont observé les maladies morales auxquelles les peuples civilisés de l'Europe ont été livrés dans le dernier siècle par l'abus des prospérités, par l'amollissement des mœurs et par l'orgueil de la science; ceux qui en ont saisi le développement dans son déplorable cours, savent quelle part y a eue la désuétude dans laquelle était tombé l'usage de prier avec une confiance filiale, et combien y ont contribué les systèmes qui détruisirent cette confiance dans l'âme des jeunes gens, et dont leurs instituteurs mêmes, chargés de l'instruction chrétienne, se firent les complices et les fauteurs. L'idée désolante d'une destinée de fer, qui pesa d'une manière si accablante sur la pensée et le cœur des nations de l'antiquité, avait été ramenée dans le sanctuaire même de l'enseignement religieux, sous les dehors trompeurs d'une théodicée, qu'on vantait comme plus digne de l'homme et de la Divinité. Le sort de l'individu, disait-on, est subordonné au plan général de l'univers; le bien particulier ne fait qu'une partie de celui de l'ensemble. Ce qui est conforme à l'harmonie universelle, arrivera dans tous les cas selon les décrets de la Providence, quelles que soient nos prières; nos



prières ne sauraient rien changer dans l'ordre immuable du monde. Il serait, concluait-on, contraire à l'idée même que nous devons nous former de la sagesse divine, de supposer que nos sollicitations pussent modifier la marche des événements prédéterminés par une prévoyance admirable et se développant d'après des lois nécessaires. Otant ainsi à la prière toute sa valeur, on l'avait réduite à n'être plus que le sentiment d'une soumission absolue, avec un vain simulacre de confiance dans la bonté divine.

Comment l'amour filial, la tendresse et l'espérance d'être exaucé n'auraient-ils pas été étouffés sous le poids de ces chaînes d'airain? Tout était impitoyable et desséchant dans cet ordre funeste d'idées. On nous présentait notre Père céleste que son fils est venu nous enseigner à implorer et à fléchir, comme un législateur, qui se lie, j'allais presque dire, qui se garrotte lui-même par d'irrévocables lois, des lois qu'il n'ose enfreindre, pour ne pas nuire à l'idée de sa prévoyance et ne pas, s'il est permis de le dire, déroger à sa gloire de mécanicien infaillible et d'architecte merveilleux. Sous peine de voir sa toute-puissance et sa toute-science mises en doute par de faibles créatures qui ne savent pas même ce que c'est qu'exister et connaître, il était interdit au Créateur, par ces docteurs arrogants, d'intervenir dans les affaires humaines, et d'agir sur des êtres qui, à chaque instant, retomberaient dans le néant sans sa volonté. Et ce sont ces mesquines idées qui passaient pour la vraie sagesse, et on ne s'apercevait pas qu'il n'y avait au fond de ce système qu'un anthropomorphisme chétif, ravalant au rôle d'un habile horloger, la source de toute vie et le Père des esprits, *celui en qui et par qui nous avons le*

mouvement et l'être (Act. VII, 28). Vainement tous les hommes religieux, depuis Socrate jusqu'à Bâcon, avaient repoussé cette étroite prison dans laquelle on prétendait enfermer la prière et celui qui l'exauce, vainement le Fils de Dieu lui-même avait invoqué son Père sur la croix, aux mêmes heures où il exerçait, ô mystères impénétrables! deux actes éclatants de souveraineté sur l'espèce humaine, en accordant à un malfaiteur l'entrée dans son paradis, et en disposant de tout l'avenir de notre race et des conseils de l'éternelle sagesse par l'annonce de l'infaillible succès de ses desseins; en présence de tous ces démentis redoutables, en présence de tant de faits éloquents qui déposent d'une liaison intime des deux mondes, une génération folle et présomptueuse n'en persistait pas moins à nier tout commerce des enfants avec leur Père, toute correspondance de la créature avec son créateur; tant nous nous étions éloignés de la vie spirituelle.

L'arbre étant ainsi arraché à sa racine, la sève n'y circulait plus; les âmes tombèrent dans une langueur mortelle. Un réveil salutaire a commencé de les délivrer de tant de rêves aussi pénibles que mensongers, et les rend de plus en plus à l'influence de la grâce divine par la prière. Les réunions mensuelles dans lesquelles de tous les points du globe la grande et croissante confédération des amis des missions, qui est une image de la cité de Dieu, assiége le trône de grâce de ses ferventes supplications, ranimeront toujours davantage l'esprit de prières, en en mettant en évidence l'excellence et l'efficacité. On apercevra et on s'appropriera chaque jour plus clairement et plus pieusement les trésors de vérités et de prophéties sublimes qui sont renfermés dans l'oraison dominicale.

Messieurs, une œuvre, fruit de la reconnaissance et de la charité, une œuvre qui s'appuie sur la prière et dont les promoteurs se nourrissent de la parole de Dieu, a des bases inébranlables, et finira, comme le levain de la femme de l'Évangile, par pénétrer toute la masse de l'espèce humaine. L'horizon intellectuel de ceux qui s'y consacrent par leurs sacrifices et leurs soins, grandit avec l'extension de leurs travaux ; leur cœur se dilate avec leur perspective, et leurs affections s'épurent par la charité. Je disais que l'œuvre est le fruit de la reconnaissance, et c'est plus spécialement vrai des missions évangéliques de France. Vous savez, Messieurs, que c'est l'admirable institut de Bâle et son pieux administrateur qui lui ont donné naissance, ou plutôt qui ont hâté son organisation. Mais vous ne savez peut-être pas que l'école missionnaire de Bâle a été fondée par des hommes qui, dans l'année 1815, se sentirent pénétrés de gratitude envers Dieu, pour la délivrance de leur ville natale d'un péril imminent, et de compassion pour l'état d'ignorance et de dégradation où ils voyaient croupir les tribus idolâtres venues dans l'Occident à la suite de l'armée russe, des Baschkires, des Thschéremisses, et d'autres peuplades sauvages. Émus à la fois d'une vive reconnaissance pour le Dieu qui avait sauvé leur patrie, et d'une profonde pitié pour les pauvres payens, qui étalaient leur misère et leur dépravation dans les rues de la ville, dont ces infortunés avaient compromis l'existence, quelques hommes généreux allèrent de porte en porte solliciter leurs concitoyens de les aider à établir une institution qui porterait la lumière de l'Évangile chez ces hordes barbares, institution qui fleurit aujourd'hui sous la protection visible de

Dieu, et dont les revenus s'élèvent aujourd'hui à plus de cent mille francs.

Oui, chers frères des départements, vous continuerez de soutenir une œuvre qui a une si belle origine, et qui, fille des sentiments qui honorent le plus la nature humaine, est éminemment propre à les nourrir et à les faire prévaloir sur des affections moins nobles et moins pures, et chez ceux qui y coopèrent, et chez tous ceux qui sont témoins de leurs charitables efforts.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 25 AVRIL 1828.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

En obéissance à vos ordres et à ceux du comité, je me suis chargé, cette année, comme la précédente, de soumettre à l'assemblée la proposition suivante :

La Société, vivement touchée du zèle avec lequel, soit les Sociétés auxiliaires ou branches, soit de simples Associations, soit un grand nombre d'Églises, de pasteurs et d'individus en France, ont coopéré au but qu'elle se propose, leur en témoigne sa fraternelle reconnaissance, et implore la bénédiction du Seigneur sur la continuation de leurs efforts pour la conversion des païens.

Nous avons déjà eu soin d'avertir qu'en proposant un vote de remerciements, nous étions loin d'entendre ce mot dans son acception vulgaire, et de vouloir désigner l'expression de la reconnaissance pour un service personnel, renfermé dans les limites d'intérêts qui ne fussent pas communs à ceux qui le rendent aussi bien qu'à



nous qui le recevons, et qui le recevons avec gratitude, parce qu'il nous facilite les moyens de remplir un devoir sacré, et qu'il nous met à même de contribuer à l'accomplissement des vues de la Providence. C'est à cette divine source de tout bien, que s'élèvent d'abord nos cœurs; mais si la reconnaissance dont ils sont pleins déborde et se reporte avec une plus vive affection, avec une tendresse redoublée, sur les frères auxquels nous sommes en partie redevables du glorieux privilége d'être les instruments des desseins de notre Maître adorable, je ne sais pourquoi les liens d'amour fraternel, resserrés par ces heureux rapports, n'exciteraient pas dans nos âmes un mouvement qui ressemblât à la reconnaissance et qui participât de sa nature, puisque c'est un bien qui nous a été fait, et que tous les biens qui nous viennent de Dieu par les mains de nos semblables, leur assurent, à juste titre, une part à un sentiment si doux. Qu'on en appelle l'expression *remerciements*, *témoignage de joie* ou *félicitations*, n'importe; nous nous entendons, et nous pouvons nous servir de la formule usitée sans craindre qu'on se méprenne sur le sens dans lequel nous offrons nos remerciements. La manière incontestablement la plus digne d'eux et de nous de les remercier ou de leur présenter nos félicitations, est de nous rendre à nous-mêmes un compte réfléchi des motifs qui nous inspirent notre joie et notre reconnaissance. Dans ce but, nos pensées se reportent sur l'excellence de notre œuvre et sur les considérations qui la recommandent aux amis de la religion et de l'humanité. Ils ne nous contestent, certes, ni l'état de dégradation morale où sont plongés les peuples idolâtres, ni la sainteté de l'obligation de coopérer à les en tirer par tous les moyens qui sont en

notre pouvoir. Mais beaucoup d'entre eux persistent à placer ce devoir en seconde et même en troisième ligne. « Lorsque vous n'aurez, disent-ils, plus de temples à « construire, plus d'écoles à établir, plus de presby- « tères à réparer, plus de pasteurs dont le sort réclame « des améliorations urgentes, plus de malheureux au- « tour de vous qui aient le premier droit à vos secours, « et dont les besoins ne sauraient être pleinement sa- « tisfaits, même au prix du superflu de vos ressources « et de tout votre loisir, vous pourrez consacrer l'un « et l'autre à des objets de sympathie cosmopolite, et « travailler au salut des païens. Jusqu'à cette heureuse « époque, votre coopération à l'œuvre gigantesque à « laquelle vous faites des sacrifices, est une sorte de « luxe de charité qui ne saurait avoir notre approba- « tion. » Ces objections rappellent involontairement les murmures des disciples du Seigneur, qui, voyant une femme répandre sur la tête de Jésus un parfum précieux s'indignèrent et s'écrièrent : « A quoi bon perdre « ainsi ce parfum? on pouvait le vendre plus de trois cents deniers d'argent, et les donner aux pauvres. » Ceux qui taxent notre institution d'œuvre surérogatoire et de prodigalité aux dépens d'actes de bienfaisance plus nécessaires, ne pourront peut-être, pas plus que les témoins de la généreuse profusion célébrée dans l'Évangile, s'empêcher de donner des regrets à l'emploi de ces colliers, de ces bagues, de ces bracelets que des femmes citées dans le rapport ont déposé dans la caisse des Missions, et qui n'ont excité en nous que la joie et la reconnaissance. Messieurs, il a déjà été, dans nos réunions précédentes, répondu victorieusement à ce reproche de superfluité ou d'intempestivité de notre entreprise; mais comme il n'a pas toujours sa source

dans l'indifférence religieuse ou dans l'oubli des commandements si précis et si absolus du Sauveur, mais qu'il est souvent dicté à des personnes vraiment pieuses par une connaissance incomplète de notre œuvre et de ses fruits, il mérite notre attention comme tout scrupule qui est né de la bonne foi, et nous impose l'obligation de saisir toutes les occasions opportunes pour montrer combien peu il est fondé; obligation d'autant plus grave que l'expression de ce scrupule est fréquemment encore dans la bouche de gens très respectables qu'il nous serait bien doux de voir devenir nos coopérateurs.

Mais sans reproduire ici les raisons puisées dans l'expérience et dans l'Évangile, qui ont été développées par des membres de cette Société dans les discours qu'offrent nos précédents rapports, et qui ont prouvé solidement combien il était faux et injuste de présenter l'œuvre des Missions comme une bonne œuvre inopportune et préjudiciable à des devoirs plus pressants, je m'attacherai uniquement à un des genres de réaction salutaire que cette œuvre a exercée et doit exercer sur ses amis et ses promoteurs. Si elle nourrit et fortifie en eux la foi chrétienne, si elle tend à augmenter leur confiance en Dieu, si elle donne plus de fermeté et d'énergie à leur croyance en ce vaste et sublime plan de la rédemption qui se déroule majestueusement dans les annales humaines, si elle nous excite à étudier la Bible avec plus d'ardeur, si les prophéties reçoivent d'elle plus de lustre et font plus d'impression sur l'esprit, si elle replace sous un nouveau jour, si elle met en grande évidence les faits sur lesquels le christianisme repose, si elle fournit à l'interprétation de nos livres saints un puissant subside, si elle nous

aide à en comprendre mieux des parties essentielles et à en saisir plus complétement et plus sûrement le véritable sens, certes, on ne pourra nier qu'elle ne soit un grand bienfait pour tous ceux qui y coopèrent, et que son heureuse influence n'est pas trop chèrement achetée au prix des sacrifices qu'elle leur coûte. N'est-il pas évident qu'en produisant ces effets, elle augmente la force et la profondeur des sentiments religieux, c'est-à-dire qu'elle rend plus féconde une cause, plus riche une source de laquelle doivent découler les subventions dont vos Églises ont besoin ? A qui vous adresserez-vous pour avoir un plus grand nombre d'écoles et de temples, des ministres mieux logés et rétribués, pour voir les malades mieux soignés, les pauvres secourus avec plus de générosité et de sagesse? En définitive, au sentiment religieux des membres de vos Églises. Plus il aura de vie et de ressort, et plus vous en obtiendrez : plus il aura de profondeur, et plus il en jaillira d'eaux pures et abondantes. Vous aurez alors ce que vous demandez, des hospices, des établissements d'instruction, et des marques d'une plus grande libéralité envers les organes et les institutions que réclame le culte. Négligez un moyen efficace, inhérent à l'essence de votre religion, un moyen éprouvé d'animer la piété, de vivifier la foi, et vous nuirez à ces intérêts mêmes qui vous tiennent à cœur, et que vous croyez lésés par l'œuvre même qui les servira le plus activement. Vous vous plaignez qu'on détourne les eaux dont vous avez besoin. Ne voyez-vous donc pas qu'on veut en rendre la source plus riche et moins exposée à tarir? Regardez ce qui se passe sous vos yeux; comparez les contrées de la patrie qui sont l'objet de votre sollicitude; où remarque-t-on le plus de vie spirituelle, se

répandant en œuvres de charité, en efforts secourables avec le plus de zèle et de dévouement? Consultez les localités; vous verrez si celles où la cause des Missions a été accueillie avec le plus de faveur, sont celles qui se signalent le moins par des actes de bienfaisance et de générosité. Le contraire s'offrira partout à votre observation; et les raisons s'offrent aussi en foule, pourquoi cela doit être ainsi.

Vous les avez entendus, Messieurs, les remerciements bien dignes d'attention qui vous ont été adressés de divers lieux pour la part au réveil religieux dont notre institution y a été l'instrument. Rien qui se conçoive plus facilement. Le récit des salutaires effets que *la Bonne-Nouvelle* produit chez les peuples assis dans l'ombre de la mort, agrandit nos idées sur l'excellence de l'Évangile, et nous prouve que les effets merveilleux qui signalèrent son premier établissement, sont inséparables de sa nature, et ne dépendent point des circonstances qui le favorisèrent alors, et auxquelles un historien s'est plu à attribuer la révolution que le christianisme effectua dans le monde.

Écoutons la description qu'un officier de marine, lord Byron, neveu de l'illustre poëte, a faite de l'impression qu'il reçut à un second voyage dans les îles du Grand-Océan. Assistant, au printemps de 1826, à une réunion d'amis des Missions à Londres, il s'adressa à l'assemblée en ces termes : « J'avoue qu'autrefois je « ne faisais aucun cas des entreprises missionnaires; il « n'en est plus ainsi. Je suis redevable d'une tout autre « manière de les envisager à l'ordre qui me fut donné « de reporter dans leur pays natal les corps du roi et « de la reine de l'archipel de Sandwich. Je ne puis ex- « primer quelle fut ma surprise, quand je vis ce chan-

« gement, aussi heureux qu'immense, qui avait eu lieu « dans toute l'existence sociale et dans l'état moral de « ces insulaires qui, lorsque, peu d'années auparavant, « je les quittai, étaient plongés dans la plus cruelle « barbarie. Me livrant à un examen réfléchi et scru- « puleux des causes qui avaient pu opérer cette trans- « formation, et établir la civilisation chrétienne dans « ces parages, je fus inévitablement conduit à recon- « naître que cette étonnante métamorphose était uni- « quement due à l'Évangile, que naguère des messagers « de la *Bonne-Nouvelle* avaient apporté à ces barbares. « Depuis, ce que je remarquai chez d'autres, je l'ai « éprouvé en moi, et j'ai aujourd'hui à rendre grâces à « Dieu pour des bénédictions plus précieuses à mon « âme que celles dont je ne fus alors que le spectateur. « Je me sens donc pressé de vous encourager à con- « tinuer vos travaux, en vous retraçant les faits que je « puis vous certifier, comme témoin oculaire. »

Ici se présente un rapprochement à faire que je crois digne d'attention, et que je demande la permission d'indiquer en deux mots.

Très peu de temps avant que les missionnaires américains, qui convertirent les habitants des îles Sandwich, eussent abordé dans cet archipel, ces insulaires, mécontents de leurs idoles, les avaient brûlées, et ils se trouvaient ainsi frappés d'un interrègne dans leur religion, auquel les missionnaires mirent presque aussitôt la plus heureuse fin. Qui ne se rappellerait pas ici une des circonstances les plus frappantes qui aient signalé l'introduction du christianisme dans le monde ? On sait, et dernièrement deux écrivains distingués, chers aux amis des lettres et de la liberté, MM. Villemain et B. Constant, l'ont fait de nouveau remarquer;

on sait qu'à l'époque de l'établissement du christianisme, les peuples de l'antiquité avaient détrôné leurs idoles, et les dieux de l'Olympe étaient livrés au mépris de leurs adorateurs et à la risée des augures.

N'y a-t-il pas là, à la distance de deux mille ans, une coïncidence merveilleusement providentielle entre des besoins qui se font sentir et les moyens qu'emploie le souverain ordonnateur pour y satisfaire? Quelle connexité nécessaire y avait-il entre le discrédit dans lequel étaient tombées les divinités païennes et la venue du Christ, entre la destruction des idoles de Sandwich et l'arrivée des missionnaires américains; et qui est-ce qui ne reconnaîtrait pas ici une main qui coordonne toutes choses, et qui, aujourd'hui, opère, au temps opportun, sur les rives des deux Océans qui séparent les grands continents, les mêmes merveilles qu'elle opéra jadis sur les rives de la Méditerranée? Je reviens à l'observation dont ce rapprochement m'a écarté.

L'impression que reçut lord Byron de la vue même des résultats de la prédication de l'Évangile chez les peuples qu'il avait visités, pourquoi ne serait-elle pas fréquemment l'effet de la simple lecture, le produit de la connaissance du succès des Missions étrangères, que nous puisons dans les récits des acteurs et des témoins? Une imagination vive, un cœur sensible, une âme que frappe énergiquement un phénomène moral bien constaté et fidèlement reproduit, ne peut se soustraire à l'influence de pareils tableaux, et doit surtout dans une situation moins compliquée et plus calme que la nôtre, se sentir parfois, sur un simple récit, non moins salutairement saisie que ne le fut, par le témoignage de ses yeux, le marin dont nous venons de citer les paroles. Notre vie agitée, pleine de sensations aussi variées que

fugitives qui, comme les flots, s'effacent et s'entre-détruisent mutuellement, nous empêche de nous identifier avec la pensée des habitants de la campagne ; et nous sommes mauvais juges de l'empire que peut exercer un événement plein d'intérêt, un fait frappant lorsqu'il s'adresse à une âme préparée, à un homme qui a le loisir de se nourrir longtemps de la même idée. Cette réflexion suffira, pour nous tenir en garde contre la disposition d'esprit qui nous rend sceptiques à l'égard des exemples qu'on nous cite de conversions opérées par des relations qui nous laissent froids ou incrédules. Elle suffira aussi, pour faire dans nos idées sur l'œuvre des Missions et dans nos espérances pour l'avenir, une large part à la propice influence qu'elle exercera de plus en plus sur ceux qui y participent.

Beaucoup d'autres considérations viennent à l'appui de cette réflexion sur l'effet moral de notre œuvre et sur les divers genres de cet effet. On en remplirait des volumes; je ne me permettrai d'en indiquer qu'une ou deux, en peu de mots. L'intérêt qu'inspire le succès de l'évangélisation chez des peuples que nous ne visiterons ni ne verrons jamais, accoutume l'esprit à se transporter dans les régions inconnues, hors de notre portée, habitées par des êtres de même nature que nous, et avec lesquels nous sommes en confraternité de droits et d'espérances. Dans l'esprit le moins exercé à sortir de la sphère de nos sens, et à s'élever à des idées purement spirituelles, l'image de la cité de Dieu devient plus claire, plus vive, plus sensible : il n'est pas besoin de dire combien cette occupation de l'intelligence et cette émotion du cœur, qui ont une tout autre source que les impressions d'objets extérieurs et les jouissances exclusivement personnelles, doivent contribuer à com-

battre l'égoïsme, à agrandir l'horizon intellectuel, et à placer les hommes nés dans la plus humble condition, lorsqu'ils suivent avec curiosité les nouvelles de l'avancement du règne de Dieu dans ces contrées lointaines, sur un degré de l'échelle morale bien supérieur à celui qu'atteignent les individus restés étrangers à ce genre d'instruction et d'intérêt.

Il est surtout un aspect sous lequel notre belle œuvre doit être envisagée avec une douce satisfaction par les disciples du Sauveur. La nature même des moyens qu'elle emploie, les tableaux qu'elle offre à notre admiration, les réflexions auxquelles conduisent ses succès, nous sont garants qu'elle coopérera efficacement à ramener les hommes aux doctrines vitales du christianisme, et à rendre toute leur importance aux faits qui lui ont donné naissance.

Messieurs, en donnant quelque attention à des symptômes qu'il serait trop long de signaler ici avec la clarté et le développement qu'un sujet aussi délicat réclame, notre époque se fait remarquer, aux yeux de l'observateur, par une tendance prononcée à ébranler les bases historiques de la conviction du chrétien, à éliminer, autant que cela se peut, de l'enseignement religieux, tout ce qui se rattache à ces bases. Notre siècle manifeste, à la vérité, cette tendance moins hostilement que le dernier siècle, mais, sous quelques rapports, peut-être plus dangereusement, à cause de la modération et de l'apparente équité qu'il apporte aux discussions sur les doctrines morales et religieuses; et on ne peut malheureusement pas révoquer en doute qu'un grand nombre de nos contemporains ne soit encore, sous l'empire de préventions qui, bien que de diverses origines et entretenues par des sentiments fort disparates, se sont

longtemps réunies pour affaiblir les croyances positives en matière de religion. Sous l'apparence d'un zèle éclairé pour l'Évangile dont on avouait l'excellence, mais en en restreignant l'éloge à sa partie morale, on s'est efforcé de présenter les événements qui ont accompagné sa promulgation et toutes les circonstances de la vie de ses premiers hérauts, la destinée du fondateur lui-même, comme une chose purement accessoire et secondaire; comme l'échafaudage d'un édifice devenu inutile aujourd'hui que l'édifice est construit et consolidé. On prétendait que, dans l'intérêt même de la religion, il fallait la dégager de toute cette enveloppe, de tous ces faits qui n'avaient été que son encadrure ou son véhicule, et qui ne servaient qu'à éloigner les hommes éclairés, en choquant leur raison et en leur dérobant la vue de ce qui entraînerait leurs suffrages, s'il venait à s'offrir à leurs yeux sans mélange importun et sans tout ce cortége de miracles et d'événements insolites. De toutes parts on accueillit et seconda ce projet de simplification du christianisme, qui était lui-même inséparable de celui d'une prétendue épuration de ses doctrines, devant avoir, soit pour cause, soit pour effet, la tentative d'en élaguer tout ce qui déplaisait aux esprits superbes. Le sens moral était trop développé, grâce à ce même christianisme, pour qu'on ne fût pas forcé de reconnaître sa suprématie sur les autres systèmes de morale. Mais cette supériorité même était pour une raison ivre de ses conquêtes dans les sciences, et s'arrogeant la souveraineté sur les vérités divines et humaines, un motif pour s'attribuer l'honneur d'avoir tiré de son propre fonds une si admirable doctrine. Que dis-je? Celui qui était venu des demeures célestes habiter parmi nous pour rendre accessibles

à notre intelligence les attributs de la Divinité que l'univers pas plus que notre propre nature ne nous avait fait connaître, avec assez de clarté et assez complétement, celui qui est lui-même la plus étonnante des révélations, une donnée nouvelle, un aérolithe qui ne peut ni s'expliquer ni se dénier; l'homme pécheur et chétif a poussé la présomption et la folie jusqu'à porter sur cet hôte sublime une main sacrilége, à lui dire : *Tu n'es qu'un de nous*, et à le revendiquer pour en faire un titre d'orgueil pour sa misérable race.

Oui, Messieurs, c'est là le plus grand attentat de la raison en délire; c'est un attentat dont les sciences morales, la direction donnée aux esprits des dernières générations, la théologie même et l'histoire ont été, pendant près d'un siècle, et sont, hélas! encore, sous plus d'un rapport, les complices ou les confidents pervers. Tout en avouant que tous les événements du monde, les vicissitudes du genre humain, ses souffrances, ses conquêtes, ses ressources convergent sur le Fils de Marie, et nous garantissent par leur admirable concours le triomphe final de son plan, les organes d'une opinion longtemps dominante et encore régnante dans une portion de la classe lettrée n'en ont que plus abondé dans leurs vaines conceptions. Après avoir transformé l'Homme-Dieu en Homme-Modèle, ils ont fait de l'histoire de l'humanité, en quelque sorte, un Pilate prononçant l'*Ecce homo*, sur le Fils de Dieu. Parodiant, pour ainsi dire, les paroles du Juge inique, et s'imaginant proclamer le résultat des annales et des méditations humaines, ils ont osé, non en termes directs, mais dans leur pensée blasphématoire, adresser au Rédempteur ce discours : Tu es l'honneur et la gloire de notre race, mais tu nous appartiens entièrement;

tu es la fleur de l'humanité; en toi s'est manifesté tout ce que nous pouvons devenir; ton exemple doit nous servir d'archétype, mais nous inspirer à la fois un juste orgueil, puisque nous comptons un être comme toi au nombre de nos semblables, et une entière confiance dans nos propres facultés et dans nos propres efforts, puisque nous disposons nous-mêmes de moyens tout pareils. Tes disciples ne t'ont su ni bien comprendre ni bien apprécier. Arrivés à un âge plus mûr et embrassant l'ensemble des lois et des faits qui régissent et modifient l'espèce humaine, tu nous appelles toi-même à débarrasser ta vie et ta doctrine de toutes les idées locales et de toutes les opinions personnelles qu'ils y ont mêlées et qui les défigurent, pour accomplir ton véritable plan et ne plus adorer ton Père et le nôtre qu'en esprit et en vérité. »

Pour en finir sur cet affligeant sujet, éliminer de l'instruction chrétienne l'élément historique, et, à cet effet, préparer son amortissement graduel dans les croyances, c'est ce qui, en définitive, me paraît être le vœu secret, le but des travaux, l'esprit des doctrines philosophiques d'un grand nombre de nos contemporains. Dans les classes élevées et lettrées, c'est là la direction que je ne puis m'empêcher de voir dans leurs opinions, et dans divers genres d'influence sourde et patente qu'elles exercent sur la masse des nations les plus civilisées du continent. En vous communiquant un résumé si cru et si repoussant de mes réflexions sur ce que je suis forcé d'envisager comme la tendance scientifique et morale d'une partie considérable de la société éclairée en Europe, je désirerais vivement, Messieurs, que les soins consciencieux que j'ai pris pour me former une juste idée de ses principes et de

ses vues en matière de religion, me permissent de soupçonner d'exagération et de dénigrement le jugement que je porte, et les craintes que je manifeste. Toutefois, et je le dis avec la même conviction, je ne suis ni effrayé ni découragé; et un de mes principaux motifs de confiance et d'espoir, je l'ai sous les yeux : votre institution, Messieurs, et les députés des Sociétés auxiliaires auxquelles nos remerciements et nos vœux s'adressent dans ce moment.

Messieurs, l'œuvre sainte qu'elles cherchent à étendre nous reporte, par tout ce qui la constitue et la sert (les prières, les offrandes, les messagers qui lui sont consacrés, les communications de tout genre qu'elle provoque) sur les bases historiques du christianisme, avec une force et d'une manière qui doivent donner aux faits sur lesquels il repose un nouvel éclat, et leur rendre bientôt toute leur importance, non seulement aux yeux des personnes qui s'en occupent, mais aussi aux yeux du public impartial qui en prend quelque connaissance, aux yeux même de l'historien philosophe qui compare la position des apôtres du Seigneur avec les missionnaires de notre temps. Mêmes ennemis à combattre, mêmes difficultés à vaincre; dans les messagers de cette nouvelle si bonne pour les âmes sincères, si amère pour les vices et les passions, même dévouement, même renoncement, même pureté d'exemple à offrir, mêmes motifs à puiser dans une même foi et une même espérance. Ici s'ouvre aux rapprochements instructifs, aux méditations du chrétien qui étudie les documents de sa religion, et son histoire primitive, un champ si vaste, qu'il m'est impossible même de l'aborder. Je me borne à engager les personnes que les miracles et les mystères importunent, à demander à

nos missionnaires avec quelles armes ils ont conquis les âmes à la religion chrétienne, à quelles doctrines ils ont, comme instinctivement, eu recours dans leur ministère; si c'est par de savants et profonds raisonnements, par des sermons de morale, par les tableaux des perfections divines, telles qu'elles se manifestent dans la nature, en développant, même avec force, les plus solides arguments en faveur d'une vie à venir, qu'ils ont obtenu leurs succès, et s'ils pensent que les apôtres aient renversé le trône du prince des ténèbres, et touché des cœurs froids, cruels et corrompus avec de pareils moyens.

Ils vous diront qu'aujourd'hui, comme au temps des apôtres, une seule sommation est entendue des hommes, celle qui leur a été faite du haut de la croix, que ce n'est qu'à cet appel que se relèvent d'entre les morts ceux qui dorment (Éph., v, 14), et qu'ils renaissent à la vie en sentant à cette voix le cœur de pierre, qui s'aime seul en toutes choses, se changer en un cœur que possède l'amour divin, et qui s'identifie avec les besoins et les affections de nos frères. Comme il ne s'est pas trouvé jusqu'à ce jour un seul missionnaire qui n'ait embrassé la foi en Jésus-Christ mort pour nous, le juste pour les injustes, et qu'aucune autre doctrine n'a donné jusqu'ici à l'homme cette force morale, ce mépris pour les jouissances purement personnelles, cet amour de l'humanité, cette compassion pour les maux d'autrui qui embrase le cœur et met en jeu tous les ressorts de notre nature, ce dévouement aux intérêts de nos frères que nous voyons briller avec un constant et doux éclat dans les propagateurs de la foi chrétienne; quelle présomption n'en résulte-t-il pas en faveur de la vérité de ces dogmes fondamentaux de

l'Évangile que la dédaigneuse raison repousse, sans avoir à nous offrir un spectacle de grandeur pareille, et d'un charme égal pour le cœur, dans la conduite de ses héros et de ses élèves!

Messieurs, on se dispute encore sur le véritable sens dans lequel doivent être entendus des passages et des expressions de nos livres saints. Se trouver dans la même situation, passer par les mêmes épreuves, avoir à surmonter les mêmes obstacles, est le plus sûr, et quelquefois le seul moyen de bien comprendre un auteur qui s'est trouvé dans des circonstances analogues, et qui a été engagé dans une lutte semblable. Les hommes qui ont traversé des temps de discordes civiles entendent infiniment mieux les lettres de Cicéron à Atticus que des personnes beaucoup plus savantes qui ne connaissent les troubles politiques et les mouvements de partis que par les livres.

Rappelez-vous, Messieurs, que tous les serviteurs de Christ, qui l'ont prêché chez les nations idolâtres, barbares et civilisées, plongées dans l'ignorance, ou distinguées par le raffinement des mœurs, et, chez leurs classes lettrées, par des systèmes de philosophie aussi subtils que variés; que tous, sans exception, entendent les épîtres du grand apôtre de la même manière, et y voient, avant toute chose, Christ crucifié, et la justification par la foi.

Je vous laisse à déduire les conséquences auxquelles conduisent ces faits, et les biens que nous promet un plus grand développement de l'œuvre des Missions. Attachons-nous de plus en plus à une institution qui abonde en de tels fruits, qui sert à augmenter la foi, et à donner une nouvelle énergie à tous les sentiments qui sont le plus ferme appui de nos églises, comme ils font

toute notre force dans la vie, et notre unique consolation dans la mort.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 29 AVRIL 1829.

Messieurs,

De même que l'année dernière, le Comité m'a confié l'honorable tâche d'inviter l'assemblée à donner sa sanction au vote suivant :

La Société, vivement touchée du zèle avec lequel, soit les Sociétés auxiliaires ou branches, soit de simples Associations, soit un grand nombre d'Églises, de pasteurs et d'individus en France, ont coopéré au but qu'elle se propose, leur en témoigne sa fraternelle reconnaissance, et implore la bénédiction du Seigneur sur la continuation de leurs efforts pour la conversion des païens.

Nous n'avons pas besoin de répéter ce qui a été plus d'une fois rappelé dans nos réunions précédentes, et d'indiquer le sens dans lequel nous avons l'honneur de vous soumettre la proposition de remerciements à nos coopérateurs dans les départements. Il ne s'agit, ni de formule banale, ni de vains compliments, et encore moins d'un échange d'éloges. En nous reportant sur nos travaux de l'année dernière, et sur les secours qui nous ont permis de nous y livrer, nous aimons à repasser dans notre mémoire ce que nous devons au zèle de nos frères pour l'avancement de l'œuvre sainte qui nous est confiée, et que nous n'aurions pas les moyens

de servir sans leur concours. A ces souvenirs, et aux mouvements de joie et de reconnaissance qu'ils excitent dans nos cœurs, nous associons volontiers les réflexions qui ont frappé notre esprit, et les faits venus à notre connaissance, qui peuvent nous encourager à la persévérance dans notre sublime tâche, et à nous pénétrer toujours davantage des saintes obligations qu'elle nous impose.

Dans le nombre des considérations qui se présentent en foule au chrétien et au simple ami de l'humanité souffrante, et qui ajoutent un nouveau poids à ces obligations, je me bornerai à en offrir une seule à votre charitable sollicitude.

L'année dernière, un de nos meilleurs amis, un ministre de Christ, dont le nom, les excellents écrits, la chaleur d'âme, les services rendus à la religion sont chers à tous les disciples du Seigneur [1], s'écriait ici même : « Pourquoi sommes-nous si froids dans l'œuvre « des Missions ? C'est que nous ne nous représentons « pas assez vivement la misère des pauvres païens. » J'ajouterai que nous ne sentons pas assez profondément combien est sacré le devoir du chrétien de remédier, selon ses facultés, aux maux affreux dont cette misère se compose ; nous ne nous disons pas assez distinctement et sérieusement qu'en le négligeant le chrétien manque aux conditions auxquelles il sera lui-même admis aux droits des enfants de Dieu. En y réfléchissant mûrement, le chrétien n'aurait-il pas de graves raisons de craindre qu'en ne contribuant d'aucune manière à alléger un état aussi déplorable, il ne se rende

[1] Voyez un extrait du discours du Révérend *Daniel Wilson*, page 75 du 5e Rapport de la Société des Missions évangéliques.



en quelque façon complice des abominations, des vices et des cruautés qui sont inséparables de l'idolâtrie?

Permettez que je m'arrête un moment sur une idée qui, au premier aperçu, semble exagérée. Je commencerai par rappeler un fait universel, un fait auquel je ne connais pas d'exception, c'est qu'aucune nation païenne n'a renoncé à ses idoles de son propre mouvement, par suite du développement ou même de la décadence de ces institutions, ou par le simple effet des progrès de la civilisation [1]. Le plus sage d'entre ceux

[1] On pourrait, à première vue, trouver quelque chose de contradictoire entre l'assertion qui porte que des nations païennes ne sauraient s'affranchir des chaînes de l'idolâtrie par leurs propres efforts, et le discrédit dans lequel, au temps de la venue du Christ, étaient tombés le polythéisme et les institutions qu'il avait fait naître, et qui l'avaient, pendant tant de siècles, maintenu parmi les peuples de l'antiquité; discrédit tel que les dieux, adorés par leurs ancêtres, étaient devenus des objets de dérision et de mépris dans toutes les classes de la société. Cependant, quoique les Grecs et les Romains eussent pris en dégoût les cultes établis, et sinon brisé leurs idoles, au moins vilipendé et foulé aux pieds les superstitions et les images qui jusqu'alors avaient servi de forme au sentiment religieux, ce sentiment se manifestait incessamment par mille essais de cérémonies grotesques associées ou substituées aux antiques usages, par des actes de dévotion extravagants et bizarres, tels que des contorsions, des hurlements, des convulsions hideuses, par des expiations atroces et de cruels sacrifices. Qu'on se rappelle que les jongleries des prêtres d'Isis, leurs courses tumultueuses et les simulacres de leurs divinités envahirent l'empire romain, au moment même où le soleil de justice s'était déjà levé sur ses habitants malheureux et avilis. Mais c'est vainement que le sentiment religieux cherchait à se satisfaire par l'adoption de pompes nouvelles et de rites étrangers. En dépit des moqueries et des insultes auxquelles étaient livrés les objets de l'ancienne vénération par les écrivains et souvent par la multitude elle-même, les peuples idolâtres ne faisaient que changer de superstitions, sans étancher cette soif qui les tourmentait et qui consumait les âmes religieuses comme celles de Dion et de Plutarque. Voyez les chapitres 21 et 22 du traité de ce dernier, intitulé: *Ne suaviter quidem vivi posse secundùm Epicuri decreta* (pa-

qui ont été privés de la lumière de l'Évangile, le mortel, qui, entre eux tous, a été le plus fidèle aux inspirations de la conscience; destitué cependant du flambeau de ce guide, Socrate, loin de réprouver les croyances et les cérémonies religieuses de sa patrie, condamnait le citoyen qui ne se conformait pas aux usages du culte public, et donna lui-même constamment l'exemple de la déférence envers les objets de la vénération populaire. Comment serait-il possible que d'immenses portions de l'humanité secouassent sans une aide extérieure, sans un secours étranger, sans une lumière importée par de généreux missionnaires, des chaînes respectées par des esprits qui se sont montrés supérieurs à presque tous les hommes connus par l'indépendance de leur caractère et la force de leur raison, par leur courageux dévouement à la vérité, et leur mépris pour des préjugés enracinés; comment, dis-je, des populations entières secoueraient-elles des chaînes que des hommes de cette trempe ont cru devoir respecter, orner, dorer, pour ainsi dire, sans oser concevoir le projet de les briser?

La vérité est que l'espèce humaine, une fois engagée dans l'abîme du panthéisme matériel ou dans les absurdités et les turpitudes du polythéisme, ne sort jamais par ses propres efforts de leurs ténèbres et des pratiques funestes qu'elles enfantent inévitablement. Bien plus, les plus nobles dispositions de l'âme, le sentiment religieux lui-même, deviennent facilement, presque nécessairement, les auxiliaires des plus déplorables erreurs, et rivent les fers de la superstition la plus honteuse.

Messieurs, il y a, sous beaucoup de rapports, tant

ges 499—502 du tome V de l'édition de Wyttenbach, Oxford, 1800).



d'analogie entre ce qui se passe sous nos yeux aujourd'hui et l'état du monde dans les temps de la première lutte de l'Évangile contre le paganisme, qu'on recueille non seulement ample matière à des rapprochements intéressants, mais beaucoup d'avis utiles de la lecture de ceux des premiers auteurs païens des premiers siècles qui étaient hommes de bien, et sincèrement religieux dans le sens de leurs institutions nationales et selon les principes des sectes philosophiques auxquelles ils étaient attachés.

Pour vous faire apprécier, dans toute sa force et dans son immense étendue, le besoin que l'espèce humaine avait de la représentation de la Divinité elle-même sous une forme visible, je vous demanderai la permission de vous lire un passage peu remarqué du douzième discours de *Dion Chrysostôme* [1], intitulé : *de la connaissance de Dieu*, ou plutôt *des notions premières de la Divinité*. Ce philosophe grec de la fin du premier siècle, quoique moins connu que beaucoup de ses compatriotes qui ne le valent pas, était non seulement un homme distingué par un esprit aussi pénétrant qu'étendu, par une instruction solide et variée, par la connaissance approfondie qu'il avait acquise des systèmes des philosophes de l'antiquité, surtout de celui de Platon, dont il a reproduit le style mieux qu'aucun autre écrivain de sa nation; c'était encore un beau caractère, qui avait subi l'épreuve des situations les plus difficiles et conquis l'estime de Trajan, au point que cet empereur, lors de l'entrée solennelle qu'il fit à Rome après ses victoires sur les Daces, plaça Dion à

[1] Page 405 du tome I de l'édition de Reiske, 1784. Page 211, D. de l'édition de F. Morel. Paris, 1604.

côté de lui dans son char triomphal. Son âme profondément religieuse et son amour pour une patrie dont il fut le bienfaiteur, lui donnent beaucoup de ressemblance avec Plutarque, son contemporain. Il est fort singulier, que ni ses voyages dans l'Orient, à l'époque où Vespasien fut proclamé empereur en Syrie (circonstance qui fit appliquer à ce prince les prophéties sur le Messie), ni son long séjour en Bithynie, où les églises chrétiennes, décrites par son ami Pline le Jeune [1], excitaient l'attention de ce proconsul, n'aient mis Dion en relations suivies et fructueuses avec des chrétiens. Quoi qu'il en soit, Dion a connu mieux que la plupart de ses contemporains la physionomie morale, et l'esprit de son siècle, les plaies et les besoins de l'espèce humaine tels qu'ils se dévoilèrent à la grande époque où ils furent guéris et satisfaits d'en haut. Voici les paroles de cet écrivain que je désire vous citer. Mettant dans la bouche de Phidias l'expression de son propre sentiment, Dion lui fait dire : « *Qu'on se garde bien de croire qu'il aurait mieux valu que les dieux n'eussent jamais été représentés au moyen de statues et d'images, et que les hommes se fussent contentés de lever des regards d'admiration vers les cieux... A cause de l'amour que nous portons naturellement à la Divinité, un invincible penchant entraîne tous les hommes à l'honorer et à l'adorer en s'approchant d'elle, en cherchant à se la rendre présente sous une forme sensible, et en lui offrant avec confiance des sacrifices et des couronnes. Comme les enfants, séparés de leur*

[1] Il est assez curieux que la lettre célèbre de Pline sur les congrégations chrétiennes dans son gouvernement (la 97e du Xe livre) suive dans le recueil, de très près, celle où Pline consulte Trajan sur la conduite qu'il doit tenir dans le procès pour crime de lèze-majesté, intenté à Dion par ses ennemis (Lettre 82).

père ou de leur mère, tendent, jusque dans leurs rêves, leurs bras vers leurs parents, avec le désir brûlant de les atteindre et de les embrasser, bien qu'ils soient hors de leur portée : de même les hommes, justement pénétrés d'amour pour les dieux à cause de leur bienfaisance et de leur parenté avec notre nature, cherchent avec ardeur à se frayer un chemin jusqu'à eux, et à entrer en commerce immédiat avec l'objet de leur culte. »

En pesant chaque expression de ce mémorable passage, on se convaincra qu'il était impossible pour un philosophe païen d'appeler, d'un vœu plus clairement énoncé, l'incarnation du Fils de Dieu, d'en exprimer le désir plus vivement, d'en faire la demande en termes plus énergiques, et sur des motifs puisés plus profondément dans la constitution morale de l'homme et dans les besoins les plus intimes de sa nature. Qu'il est touchant, mais aussi qu'il est pénible de penser qu'au moment où Dion écrivait ces lignes, si fortement empreintes d'un désir inextinguible, quoique trompé ou mal satisfait, qu'il est pénible de se rappeler que déjà le vœu de cette âme religieuse était accompli à son insu ! Depuis près d'un siècle le Fils de Dieu, la splendeur de la gloire du Père et l'image de son essence, avait paru sur la terre, plein de grâce et de vérité. Qu'il est déchirant de se représenter, parmi les six cent millions de nos semblables à qui n'est pas encore parvenue la Bonne-Nouvelle que Dieu lui-même a revêtu leur nature, de se représenter, dis-je, dans cette multitude immense, tant d'âmes aussi tendres et pieuses que celle de Dion, tourmentées par une soif ardente de vérité, de certitude, de délivrance, et ne sachant pas que le Fils du Très-Haut, le Prince de la vie, la parole créatrice faite chair, leur a déjà, depuis tant de

siècles, lui-même apporté les eaux vives qui seules peuvent étancher leur soif! Qu'il est douloureux de voir en idés tant d'hommes, comme Dion Chrysostôme, élevant dans leur détresse, dans leurs angoisses, dans l'inquiète recherche d'une Divinité visible, élevant au ciel leurs mains suppliantes, aspirant à atteindre un Dieu secourable et accessible à leur faiblesse, et ignorant qu'il est venu celui qui peut seul remplir et purifier leur cœur! Ne vous semble-t-il pas les avoir sous vos yeux, tendant leurs bras, comme ces pauvres enfants dont parle Dion, et qui, dans des songes effrayants, et peut-être en proie à la douleur, implorent l'assistance de leur père et réclament ses caresses?

Lorsque, poursuivies par le besoin indestructible de s'attacher à un objet d'adoration qui offre prise à leur sensibilité, ces âmes aimantes, ces ardentes imaginations se trompent dans le choix de leurs divinités, lorsqu'elles s'égarent dans les sentiers du vice, et qu'elles tombent sous l'empire de pratiques homicides, sous le joug d'idoles affreuses, seraient-ils sans responsabilité, seraient-ils exempts de graves torts, échapperaient-ils à la juste accusation d'une insensibilité presque criminelle, ceux qui auraient pu, par quelques efforts, abréger tant de délire et de tourments, et réussir à faire, quelques heures plus tôt, apparaître, à ces hommes affligés et inquiets, le bon berger, et les conduire dans ses bras? Si nous pouvions, comme il est indubitablement en notre pouvoir, hâter, par quelques sacrifices, toujours bien légers auprès des maux qu'ils rachèteront, hâter le moment où tant de vœux sincères seront satisfaits et tant de douleurs soulagées, quel poids ne retomberait pas sur notre conscience, à l'idée, que nous avons peut-être, sinon par notre indifférence,

du moins par défaut d'un zèle actif, prolongé, pour six cent millions de nos semblables, cet état de souffrance et de dégradation; prolongé, fût-ce d'une année, de quelques mois, d'une semaine, d'un jour!

Ah! qu'on y pense bien! — Messieurs, d'après des calculs fondés sur les données que l'observation a recueillies et que la science a comparées avec beaucoup de soin, il meurt, sur la totalité des habitants de la terre, évaluée (environ) à huit cent millions, chaque jour, soixante-dix à quatre-vingt mille individus. Ainsi, dans le cours de chaque heure, plus de trois mille hommes sont cités au tribunal de leur Juge et reçoivent leur sentence irrévocable. Toutes les minutes plus de cinquante de nos semblables voient se terminer leur agonie : dans cette seconde-ci la vie terrestre finit pour l'un d'eux; mais déjà un autre expire en cet instant même.

Sur ce nombre de mourants, les trois quarts au moins appartiennent à cette immense portion de l'humanité qui n'a pas encore appris que le Fils de Dieu, que le bon génie de la race humaine, qu'un libérateur, aussi puissant que miséricordieux, a paru dans cette vallée de misère pour tarir toutes les larmes, pour créer un nouvel ordre de choses, de nouveaux cieux et une terre nouvelle. Durant le peu d'heures qui s'écouleront tandis que nous sommes aujourd'hui réunis dans ce temple, quelle effrayante quantité de scènes de désolation, d'angoisses, de désespoir, se passent sur presque tous les points du globe, et particulièrement dans les régions qui sont encore couvertes des ombres de la mort, et dont les populations innombrables descendent le fleuve de la vie pour s'engouffrer, sans espérance et sans boussole, dans l'océan de l'éternité! Et il dépend

de nous de contribuer à dissiper de si épaisses ténèbres, d'adoucir tant de maux!

Que dis-je, adoucir! Vous savez, Messieurs, quel éloge de la religion de Jésus-Christ est sorti de la bouche d'un homme de plaisir, sceptique et léger, mais dont l'esprit était plein de justesse et de pénétration. De l'examen comparé des systèmes de la raison humaine avec la doctrine de l'Évangile, et en faisant à la philosophie la plus large part d'influence bienfaisante qui puisse se concilier avec la vérité, Saint-Evremond a tiré cette conclusion : que le seul service que les plus grands philosophes soient parvenus à nous rendre, au prix des plus sublimes efforts de leur intelligence, se borne à nous armer de patience dans les maux de la vie et à nous donner parfois la résignation qui en émousse la pointe, tandis que le christianisme seul a le pouvoir de faire de l'adversité et de la souffrance même une source de bénédictions et d'espérances. « *La philosophie*, dit-il, *fait tout au plus supporter les maux ; l'Evangile les change en jouissances.* » Quel mot dans une bouche qui pouvait être plus digne de le prononcer, mais qui ne pouvait exprimer en termes plus clairs et plus précis une vérité plus instructive et plus évidente!

Est-il besoin de faire ressortir ce que cette vérité ajoute de force à nos devoirs envers les malheureux païens et d'encouragement aux messagers de la Bonne-Nouvelle chez les peuples assis dans la fange du vice et livrés aux angoisses du remords, remords qu'aucun rite sanguinaire, aucune torture imposée par la superstition ne sauraient guérir? Apporter un remède efficace à ces plaies de l'humanité corrompue et souffrante, transformer en jouissances des maux qui n'étaient qu'une

source de larmes et de gémissements, changer les lits de douleur en lieux d'attente pour les joies célestes, quelle entreprise plus digne du nom chrétien, quelle vocation plus conforme aux ordres du Sauveur serait-il possible de concevoir? Chers frères en Jésus-Christ, qui vous apprêtez à partir pour l'accomplissement de cette noble tâche, toutes les entreprises, toutes les carrières de l'homme de bien, de l'homme de cœur, de l'ami de l'humanité pâlissent auprès de la vôtre.

Vous pensez peut-être, ou plutôt vous ne le pensez pas, mais d'autres auront cette pensée (car vous êtes trop humbles de cœur, trop pénétrés de l'esprit de Christ, pour vous arrêter au mérite des personnes qui vous adressent des vœux et des encouragements); ainsi, d'autres diront peut-être qu'il est commode de faire des phrases sur des travaux qu'on ne partagera pas, sur des périls qu'on n'affrontera jamais. La remarque est extrêmement juste. Mais je ne puis m'empêcher de parler selon mon cœur; qu'il me soit donc permis de dire du fond de ce cœur que je vous trouve heureux d'avoir choisi *la bonne part*, oui, la part éminemment bonne, infiniment excellente, et que mon âme est pleine de reconnaissance envers celui qui vous a appelés à le faire connaître aux pauvres payens. N'a-t-il pas préparé les voies aux messagers de sa paix, le Prince de la paix, celui qui est aussi, dans le même ancien oracle, dénommé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu Fort, le Puissant, le Père de l'éternité (Esaïe, LX, 5)? N'a-t-il pas gouverné les choses humaines à l'effet d'amener, dans une sphère toujours plus étendue, l'accomplissement de la promesse donnée il y a quatre mille ans à un petit émir arabe? Les rives des grandes mers ne sont-elles pas, dans leurs vastes replis et leur immense

développement, devenues, et pour la durée de la navigation et pour la sécurité des voyageurs, aussi faciles d'accès, que les bords de la Méditerranée l'étaient au siècle de saint Paul ?

L'universalité de la langue grecque, la profonde paix établie par Auguste, la destruction des pirates que Pompée opéra sur toute la mer intérieure, les moyens littéraires et mécaniques qu'Alexandrie fournissait pour la diffusion des écrits et des lumières, ne sont-ils pas, non seulement compensés, mais surpassés et représentés sur une plus vaste échelle, par la prépondérance maritime et par les dispositions chrétiennes des habitants d'une de ces îles qu'Esaïe désigna comme devant appartenir un jour au culte de Jéhovah; par ces innombrables procédés de l'industrie et ces merveilleuses inventions de l'art qui ont centuplé les canaux de communication entre les peuples, et diminué, dans la même proportion, les obstacles et les dangers; par cette ardeur universelle pour l'étude des langues, qui nous identifie avec les idées et les besoins de ceux qui les parlent; par tous les puissants leviers que l'opinion des nations civilisées met entre les mains des apôtres du Dispensateur de ces biens, et de l'Arbitre suprême de leur concours à l'exécution de ses glorieux desseins ?

Chers frères, vous allez prendre part à de grandes choses : qui sait s'il ne vous sera pas accordé peut-être de voir les temps où le chef invisible de l'Église, soulevant une partie plus considérable du voile qui couvre l'avenir, déploiera sa puissance souveraine avec plus d'éclat, et se révélera à cette race d'Adam dont il est le Sauveur, en la qualité de son roi, avec une évidence de plus en plus comparable à celle qui a brillé dans l'œuvre ineffable de la rédemption ?

En reposant notre pensée sur la perspective qui s'ouvre devant nos yeux, en vous voyant prêts à entrer dans les champs du maître de la moisson, notre gratitude, qui s'élève vers lui avant toute chose, se reporte, avec un redoublement d'affection tendre et reconnaissante, sur nos chers auxiliaires dans le royaume, sur tous ces généreux coopérateurs dont la piété, féconde en bonnes œuvres, nous a procuré les moyens de contribuer, par vos travaux jusqu'à ce jour préparatoires, et bientôt, si Dieu exauce nos prières, pleinement apostoliques, à l'accomplissement de la volonté de ce maître adorable.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE
FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

DISCOURS
PRONONCÉS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ANNUELLES
DE LA SOCIÉTÉ BIBLIQUE
FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

DISCOURS
PRONONCÉ LE 18 AVRIL 1834 [1].

Messieurs,

Parmi ceux de nos contemporains qui ont à cœur les intérêts moraux de leurs semblables, il y a deux manières d'envisager la collection des livres que l'Église chrétienne considère comme la source où elle puise la connaissance de la religion et du culte que l'homme doit rendre à Dieu, plus encore par ses sentiments et sa conduite que par des manifestations extérieures de respect et d'adoration.

Les uns ne voient dans la Bible, dont ils ne contestent d'ailleurs point l'heureuse influence sur les esprits de toute trempe et de tout degré de culture, qu'un

[1] Un fragment de ce discours parut dans le *Semeur*, avec ce titre : *De deux aspects sous lesquels la Bible est le livre nécessaire.*
(Note des éditeurs).

moyen dont la Providence s'est servi pour donner à la raison humaine une impulsion et une direction qui lui ont épargné de funestes tâtonnements et qui l'ont conduite beaucoup plus tôt à son plein développement qu'il ne lui eût été donné de l'atteindre sans ce secours. Ce point de vue est, souvent à leur insu, quelquefois avec une pleine connaissance de sa portée, au fond de la pensée de tous ceux qui distinguent, dans la Bible, ce qui est d'inspiration divine d'avec ce que l'individualité des écrivains sacrés, les passions, les préjugés, les erreurs humaines pourraient y avoir mêlé, et qui se prétendent autorisés à séparer ce qui était d'un intérêt purement local et temporaire d'avec ce qui sera vrai et utile dans tous les siècles et dans tous les pays. De là leurr épugnance à livrer le code des révélations dans son intégrité à tous les hommes sans distinction d'âge, de sexe ou d'instruction, et leur désir de n'offrir que des morceaux de choix à la lecture générale. De ce principe découle inévitablement, mais avec une application plus ou moins étendue et rigoureuse, une véritable primauté accordée à la raison sur l'Écriture. Car du moment où la raison est admise à faire, à toutes les sections, grandes ou petites, de nos saints livres, leur part et leur place dans le respect des lecteurs, et de déterminer le degré d'importance qui doit être assigné à chacune, il y aura subordination de l'Écriture au jugement de l'homme; et, sans qu'ils se l'avouent eux-mêmes, ceux qui ont adopté ce mode d'appréciation variable des parties intégrantes de la Bible seront entraînés à étendre leurs classifications ou leurs prédilections aux doctrines elles-mêmes, et à rejeter celles qui ne leur paraissent pas d'accord avec la raison, dans la catégorie d'enseignement et de symboles qu'il faut dépouil-

ler de leur couleur nationale ou temporaire pour les réduire à la simple expression de vérités rationnelles. Ces théologiens, sans qu'ils en aient, je veux le croire, l'intention réfléchie, ôtent à l'Ecriture son caractère de nécessité pour la délivrance et la sanctification des âmes; et comment le devoir d'en faciliter, de chercher à en assurer la possession à tout homme qui a une âme à sauver, conserverait-il toute sa force devant cet éclectisme exégétique, graduant la valeur relative des livres et des doctrines bibliques suivant les vues particulières d'appréciateurs partagés d'opinions sur leur importance et généralement imbus de l'idée que l'Évangile est plutôt un bienfait qu'une planche de salut, plutôt un secours qu'un acte de miséricorde?

Il n'en est pas de même lorsque la Bible entière est considérée comme révélation divine. Aux yeux de ceux qui l'acceptent comme telle, elle se présente sous un double aspect; d'abord comme dévoilant tout le conseil de Dieu, nous expliquant l'énigme de notre existence, déroulant sous nos regards le plan qu'il a suivi dans la direction des affaires humaines, nous donnant la clef et des événements de l'histoire et des hiéroglyphes de la nature. Pour rendre sensible par une image le genre d'enseignements que la Bible nous dispense quand elle est acceptée dans ce point de vue, nous la comparerions avec ce chiffre connu sous le nom de scytale chez les Lacédémoniens[1], sans l'aide duquel les magistrats n'auraient pu lire les dépêches des généraux de la république; il fallait, pour les déchiffrer, qu'ils roulassent la bande de parchemin sur laquelle les caractères avaient été tracés autour d'un bois cylindrique

[1] Plutarque, dans Lysandre, chap. 23.

exactement égal à celui qui avait servi à leur correspondant. La Bible est ce cylindre pour ceux qui veulent s'orienter dans le chaos de nos pensées et de nos passions, dans le dédale de notre destinée et dans le labyrinthe des phénomènes du monde extérieur. C'est au flambeau de la Bible que Bossuet, et sur ses traces Vico, Herder et leurs successeurs, ont répandu quelque lumière sur la marche de l'esprit humain et des vicissitudes de notre race; c'est à l'aide de la Bible que les moralistes les plus profonds, les génies philosophiques les plus pénétrants ont débrouillé les traits généraux, les éléments divers, les contradictions et les harmonies de la nature humaine; on pourrait dire qu'elle leur a servi de microscope solaire pour démêler dans l'âme ce qui, sans ces rayons divins, serait resté informe et inaperçu.

L'autre aspect sous lequel la Bible est le livre nécessaire, la Parole de vie et l'unique remède pour les maladies de l'âme, est plus saisissant et plus auguste encore. C'est le miroir dans lequel se reflètent, pour nous, les perfections divines. Plus instructive sur ce point essentiel que l'univers, elle nous révèle plus clairement et plus complétement que la nature les attributs de Dieu. Chose admirable! Preuve irrécusable de son origine surhumaine! Tandis qu'il n'existe pas un seul portrait d'homme, un seul caractère de héros tracé par de grands poëtes et d'habiles écrivains qui n'offre à la critique impartiale des inconséquences, des qualités incohérentes et contradictoires; voilà des hommes disséminés sur un espace de quinze cents ans, doués des facultés les plus disparates, nés dans les circonstances les plus diverses; et ces hommes, qui nous montrent sur presque toutes les pages la Divinité agissant, se communiquant

à des individus et à des peuples aussi nombreux que dissemblables, ne lui font rien dire ni faire que de digne, de grand, de conforme à la majesté divine. Il y a plus; elle nous y apparaît faisant, par amour pour l'homme ingrat et dégradé, un sacrifice ineffable dont la pensée même ne serait jamais entrée dans une âme d'homme, et qui, annoncé comme bonne nouvelle, surpasse en merveilleuse grandeur, en beauté ravissante, en adorable bonté, tout ce que l'homme eût jamais pu imaginer.

Qu'il me soit permis d'arrêter pour un moment votre réflexion devant l'incomparable supériorité des aperçus que la Bible nous donne du caractère de Dieu sur ce que la nature nous en apprend. Certes, la magnificence des cieux est indicible, leur immensité accablante. D'âge en âge les recherches de la science en ont reculé les limites, et dans les derniers temps les systèmes de mondes connus sous le nom des Nébuleuses de Herschell sont venus presque effrayer notre imagination et nous prouver que son vol audacieux était resté misérablement au-dessous de la réalité.

Mais que sont ces merveilles auprès d'un seul soupir d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, auprès de l'élan d'une âme immortelle? Cependant, aux attributs divins que la splendeur des cieux et les merveilles de la nature annoncent, il aurait indubitablement, sans la rédemption révélée par la Bible, manqué un complément de perfections plus sublimes mille fois et plus adorables.

Déjà l'élément intellectuel s'arroge une insolente et funeste suprématie en nous; cette prédominance de l'esprit sur les besoins de l'âme a été la cause de la dégradation de l'homme, et n'étouffe que trop souvent

les germes des plus précieuses qualités morales; l'empire que la raison exerce sur la nature, et l'extension indéfinie qu'elle donne à l'exercice de son légitime pouvoir comme à ses prétentions usurpatrices, nourrit l'orgueil de l'homme, source de tous ses maux.

A cet aliment qu'offre incessamment le monde visible aux facultés intellectuelles désastreusement prépondérantes en nous; à cette admiration des merveilles du monde extérieur qui, tantôt, donne à l'homme plus d'orgueil que de véritable élévation et de sagesse, tantôt, l'anéantit plutôt qu'elle ne lui inspire une sanctifiante humilité, et qui néanmoins, de siècle en siècle, deviendra ici plus enivrante, là plus accablante, à mesure que la science étendra ses conquêtes dans les profondeurs de l'espace ou dans le monde que nous foulons aux pieds; à cette admiration croissante dont les facultés intellectuelles sont le principal ressort, et aussi en quelque façon la coupable idole, il fallait un contrepoids moral, un spectacle qui fût pour le cœur de l'homme ce que les merveilles de la nature sont pour son entendement.

Cet équilibre entre les aliments si abondants et si multipliés des facultés mentales et une nourriture suffisamment forte et vivifiante pour les qualités du cœur; l'équilibre entre les manifestations d'une grandeur infinie, mais presque purement intellectuelle, et la révélation, d'une excellence également infinie, mais toute morale; cet équilibre, si nécessaire au rétablissement de la coordination harmonique des deux éléments de l'âme humaine, a été reconstitué. Aux miracles de la puissance du Créateur dans l'univers, répondent les miracles de l'amour dans l'Évangile. Le Fils de Dieu sur la croix, mourant pour que le pardon accordé

à d'indignes pécheurs ne porte pas atteinte au caractère divin auprès des intelligences célestes, est le spectacle auquel la Bible convie les enfants d'Adam; tout ce qu'elle raconte, enseigne, annonce, depuis la chute de l'homme jusqu'à l'entrée triomphale dans la ville sainte de celui qui est la victime auguste immolée avant la fondation du monde; tout sans exception, les annales de l'espèce humaine dans les temps primitifs, celles du peuple choisi, ses lois, son culte avec toutes les apparentes minuties de détail, les généalogies mêmes, les prophéties, les poëmes, les moralités, tout dans cette bibliothèque sacrée ne contient que les apprêts du sacrifice qui se consomme sur Golgotha, devant la plus grande réunion d'hommes instruits qui, d'après les combinaisons historiques les plus probables, se soit jamais peut-être trouvée concentrée sur un seul point du globe comme spectateurs intéressés.

En contemplant ce miracle d'amour, accompagné de l'offre gratuite du pardon, l'homme s'écrie : « C'est trop inattendu, c'est trop surprenant, c'est trop en dehors des conceptions humaines, pour être vrai. » Mais s'il étudie le livre qui l'annonce, il sentira bientôt que c'est vrai, parce que c'est trop grand, trop inouï, trop inconcevable d'amour. Il le sentira, parce qu'à la lecture de ce livre est attachée l'opération de l'Esprit rénovateur de l'homme. Aucun de nous ne sait quelle est la page bénie qui, dans les desseins de la suprême miséricorde, ouvrira notre esprit à la lumière et notre âme à son impression régénératrice ; impression qui n'est possible que lorsque l'acte d'amour consommé sur la croix est admis dans la croyance malgré les doutes de la raison, lorsque cet acte d'a-

mour, présentant la Divinité comme un père plus tendre que le cœur n'eût jamais pu espérer, fond les glaces de ce cœur et rétablit l'état normal de l'homme. Car en manifestant sa miséricorde avec plus d'éclat que sa toute-puissance, Dieu rend à l'homme sa santé; l'amour de Dieu reprend dans l'homme sa suprématie sur tous les autres mobiles de sa volonté. Mais pour être enlevé au moi par cette souveraine bonté, il faut croire à la réalité du fait et à l'intention du sacrifice, c'est-à-dire qu'il faut avoir la foi.

Maintenant, je le demande, pénétré de ces idées sur l'influence de la Bible, comment le chrétien peut-il rencontrer un homme sans désirer qu'il la possède et qu'il l'étudie? Sur quel fondement se flatterait-il d'avoir accompli les devoirs et satisfait aux sentiments qu'inspire l'amour du prochain, s'il ne cherche pas à lui procurer, à lui persuader d'accepter les grâces attachées à cette étude? Offrir la Bible à un homme, c'est lui dire : «Tu as une âme à sauver, tu es mon frère et je voudrais t'associer à ma félicité.» Messieurs, vivre dans un pays, y entretenir des relations multiples et intimes avec ses habitants, avoir en commun avec ses concitoyens institutions, lois, magistrats, intérêts sociaux de tout genre, et rester indifférent à leur sort éternel, est tellement incompatible avec les premiers principes de la charité chrétienne, que nous avons pensé faire une œuvre indispensable en fondant au sein de la patrie l'Association qui se réunit aujourd'hui pour la première fois en assemblée générale.

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise! une Société qui prétende par son établissement jeter le moindre doute sur

l'excellence d'institutions qui feraient la même œuvre dans une sphère spéciale, et qui, par cette spécialité même, se verraient en position de servir la cause de l'Évangile avec fruit et de plusieurs manières sur un terrain particulier. Non, Messieurs, loin de nous toute pensée exclusive. C'est une obligation toute chrétienne, c'est une lacune dans le cycle de nos sociétés philanthropiques, que nous aspirons à remplir. Sans doute notre association a un caractère cosmopolite, mais nous la croyons en même temps éminemment patriotique, patriotique dans le meilleur sens du mot. La Providence, en aplanissant les difficultés qui se seraient oposées à sa formation à une époque antérieure, semble nous en avoir imposé le devoir aujourd'hui.

Nous entrons ainsi en pleine communauté de principes avec les sociétés analogues, établies chez les nations chrétiennes de l'ancien et du nouveau continent. Il nous est particulièrement doux d'avoir encore, sur une bien petite échelle à la vérité, mais avec une perspective d'extension que nous ouvre notre entière confiance dans le chef adorable de l'Eglise; il nous est, dis-je, extrêmement précieux d'avoir à nous réjouir d'une parfaite uniformité de plans et d'organisation avec cette illustre et généreuse métropole de l'œuvre biblique, qui a constamment proportionné ses encouragements aux besoins des sociétés fondées à son exemple et aidées de ses sages conseils. Les progrès, les conquêtes, les épreuves de cette grande institution sont les nôtres; ils ont leur retentissement et leur contrecoup chez tous les peuples chrétiens. Vous savez, Messieurs, la perte sensible qu'elle a faite récemment par la mort de son illustre et vénérable chef, lord Teignmouth. En exprimant la douleur qu'elle lui cause, le

comité de la Société biblique britannique et étrangère s'est senti en même temps pressé de rendre grâces à la Providence d'avoir donné à la Société, dès son origine, un tel président et de le lui avoir conservé pendant trente années. Parmi les marques signalées de la protection que le Seigneur accorde à son Église, et qui a éclaté plus particulièrement aux yeux du monde depuis le commencement de ce siècle, il n'en est pas assurément de plus saillante que d'avoir, par un concours de circonstances aussi fortuites que propices, conduit un ami de William Jones, un ancien gouverneur de l'Indoustan, un homme versé dans la connaissance de l'Orient, plein de goût, d'instruction, d'expérience, doué d'un tact exquis dans le maniement d'affaires difficiles, à se charger de la direction d'une Société qui, bien que fondée sur le principe le plus simple et le plus inoffensif pour les différentes branches de la famille chrétienne, eut, au début de sa carrière, une puissante opposition à vaincre et besoin d'une prudence consommée, unie à la plus ardente charité, non seulement pour en triompher, mais pour la changer bientôt en auxiliaire. Et c'est (il n'y a là-dessus qu'une voix en Angleterre) beaucoup plus encore aux qualités du cœur et de l'esprit qui distinguèrent lord Teignmouth, qu'au rang qu'il occupait dans la société et à la considération dont il jouissait, qu'il dut son heureuse influence sur la marche de l'institution qui transmettra son nom à la dernière postérité. L'assemblée écoutera avec édification la lecture des lignes qui terminent la circulaire par laquelle le comité de la Société biblique britannique et étrangère annonce la grande perte que cette Société a faite :

« Le comité éprouve, en finissant, le besoin de par-

ler du principe secret d'une vertu si éminente. S'il est peu d'hommes à qui la Providence ait fait la grâce d'être plus utiles que lord Teignmouth, il en est peu aussi qui se soient distingués par une humilité plus profonde et plus sincère. Dans les derniers entretiens qu'il a eus avec les agents de la Société, il leur a souvent répété qu'il était pénétré du sentiment de sa profonde indignité devant Dieu, et que toute son espérance de salut était fondée sur les mérites de ce Sauveur qui a expié le péché; et il ajoutait toujours que, s'il lui avait été donné de croire au sacrifice expiatoire de Christ et de faire quelque bonne œuvre, il le devait uniquement à la grâce prévenante et vivifiante du Saint-Esprit. C'est sous l'influence de ces principes qu'il a vécu; et, soutenu par eux, il a pu, alors que l'homme extérieur dépérissait, parler avec une joyeuse confiance du jour solennel où il passerait du temps dans l'éternité. Pour lui la mort avait perdu son aiguillon, et il est vrai de dire qu'il s'est endormi en Jésus. »

Bien qu'il y ait profit à rester sur ces consolantes pensées, je ne crains pas d'en affaiblir l'impression en citant les expressions dans lesquelles un de nos meilleurs amis, un homme qui a plus d'une analogie avec lord Teignmouth, M. l'amiral Ver-Huell, parle du décès de cet homme excellent dans une lettre récente (26 mars). « La mort du vénérable lord Teignmouth « m'a affligé, dit-il, comme le départ d'un ami qui « entreprend un long voyage, mais qu'on est sûr de « revoir. Son nom sera cité avec reconnaissance par « toute sa nation et dans toute l'Europe, quand le nom « des plus grands hommes d'état sera depuis longtemps « oublié. J'ai vu avec beaucoup de plaisir que lord « Bexley a été désigné pour le remplacer; il nous a

« constamment donné des preuves d'une affection « toute fraternelle. »

L'OPPORTUNITÉ DE LA DISTRIBUTION DE LA BIBLE EN FRANCE PROUVÉE PAR LES BESOINS QUI SE MANIFESTENT AUX DEUX EXTRÉMITÉS DE L'ÉCHELLE SOCIALE [1].

(Extrait du *Semeur*, 1833).

Donner la Bible à un de nos semblables, chercher à lui en procurer la possession et à la lui rendre fructueuse, en l'engageant à en faire l'objet de ses méditations, c'est lui dire : « Voici le code sur lequel je désire établir nos relations et d'après lequel je veux être jugé; les sentiments de justice et de charité qu'il inspire, les maximes de sainteté et de dévouement qu'il prescrit, sont les principes auxquels je professe devoir conformer ma conduite dans mes rapports avec les personnes de ma famille, de mon voisinage, de ma communauté, avec tous mes concitoyens; et je désire, pour leur bonheur autant que pour le mien, qu'ils les adoptent de même et les pratiquent. »

De ce seul énoncé découle, ce semble, la force obli-

[1] M. P.-A. Stapfer, président de la Société biblique française et étrangère, n'ayant pas pu, à cause d'une absence momentanée de Paris, assister à l'assemblée générale de cette Société, qui a eu lieu le 1er mai, a adressé au Comité une lettre d'un haut intérêt, où il développe les motifs qui lui font attacher une grande importance à ses travaux. Nous avons obtenu la permission d'en publier les fragments suivants, où l'on reconnaîtra la pensée profonde et la solide argumentation du pieux et savant écrivain.

(Note du rédacteur du *Semeur*).

gatoire de la tâche que la Société biblique française et étrangère cherche à remplir, et je ne crois pas qu'il ait existé un peuple au sein duquel une œuvre consacrée à cette tâche ait été plus opportune et pressante que chez la noble et grande nation à laquelle nous appartenons. Pour se pénétrer de cette urgence, il suffit de saisir les principaux traits de physionomie religieuse qui caractérisent les deux classes dans lesquelles, à de faibles exceptions près, se partage toute la population de la France. L'une en constitue la masse, l'autre en résume les sommités. Quoique celle-ci, formant le très petit nombre, se perde, pour ainsi dire, dans la première, elle exerce une influence d'autant plus rapide et décisive, que le penchant à l'imitation et une redoutable mobilité d'imagination, qui est aux ordres d'une intelligence merveilleuse prompte et souple, donnent aux opinions des classes lettrées, et aux habitudes de pensée et de langage qui les distinguent, une facilité d'invasion plus grande et des chances de domination plus nombreuses, qu'elles n'en trouvent chez un peuple d'un esprit moins vif et d'un caractère plus réfléchi.

Rendons-nous maintenant compte des formes que, dans une direction de croyance positive ou négative, le sentiment religieux a revêtues aux différents degrés de culture intellectuelle qu'on rencontre dans les deux divisions si tranchées dont il s'agit; et nous ne saurions nous dissimuler que l'une et l'autre ne présentent l'affligeant spectacle d'une profonde ignorance des vérités du pur christianisme. Ici, la superstition altère ses doctrines et en paralyse l'action; là, à l'autre extrémité, le scepticisme et l'indifférence se nourrissent de toutes les doctrines perverses qu'enfantent le besoin de croire et la corruption du cœur.

Que si à ces maux également funestes, l'un par son étendue, l'autre par son influence, il n'y a de remède que dans la Parole de Dieu, il est, en même temps, aisé à faire voir qu'à aucune époque la France ne fut mieux préparée à l'accueillir, soit pour décréditer auprès des masses l'alliage impur et malfaisant qui a été mêlé à l'Évangile, soit pour aider les classes instruites à sortir de l'anarchie morale qui les tourmente.

Si la raison est, d'après l'expérience de tous les siècles, et chez toutes les nations barbares ou civilisées, impuissante à détruire les préjugés hostiles aux intérêts moraux de l'homme, elle l'est bien davantage encore, lorsqu'elle entreprend de bâtir des systèmes qui puissent le garantir contre l'atteinte de doutes désolants, ou lui servir d'asile contre les épreuves de la vie et les orages du cœur. Et me trompé-je, en croyant apercevoir, chez tous les esprits d'une trempe supérieure et d'une portée au-dessus de l'horizon vulgaire, les symptômes d'une conviction, toujours profonde, de cette impuissance de la raison à ménager à l'humanité inquiète et souffrante des refuges et des abris suffisamment durables et rassurants. Tous les efforts de la spéculation la plus hardie, ses tentatives les plus ingénieuses, sont restés illusoires et stériles pour le repos des esprits, et n'ont abouti qu'à mettre dans un plus grand jour et sous plus de faces, une vérité à laquelle aucun tour de force philosophique ne saurait échapper, la vérité que la raison nous a accordée pour *arranger* ce qu'elle a reçu, pour classer et coordonner, mais qu'elle est de sa nature incapable de *donner*. Sa destination est de nous fournir le ciment dont nous avons besoin pour lier et disposer les matériaux qui nous viennent d'ailleurs, mais elle est dans l'impuissance de nous révéler aucune

existence; elle travaille dans le vide et usurpe les attributions d'autres facultés, elle s'arroge des pouvoirs hors de sa compétence, lorsqu'elle veut tirer, de son propre fonds, la connaissance d'une réalité. Ses lois, admirables pour répandre la lumière et mettre de l'ordre dans nos impressions et dans nos perceptions diverses, sont appliquées à un usage qui est étranger à leur juridiction, lorsqu'on y cherche une puissance constitutive, un pouvoir, révélateur d'êtres existant hors et indépendamment de sa sphère; la raison ne peut s'assurer de leur réalité qu'en sortant d'elle-même, tentative vaine et contradictoire, écueil de tous les navigateurs qui se sont aventurés sur l'Océan nébuleux de la métaphysique.

Quel moment serait plus opportun pour la distribution de la Parole de Dieu, que celui où les paroles de l'homme sont tombées en discrédit, en un discrédit raisonné et sans remède humain!

Une considération me frappe. Notre siècle est à juste titre fier d'une grande conquête philosophique; d'avoir vu, avec une vigueur de raisonnement irréprochable, toute une législation morale déduite d'un seul fait de la conscience, du sentiment du devoir. Mais, pour donner créance et vie à ce code tout idéal, la nature de l'homme demande que la scène du monde visible lui présente la réalisation de cette législation renfermée dans le for intérieur.

On sait que les théorèmes de la géométrie sont une création de l'esprit : Pascal parvint, sans aucun secours et par sa propre méditation, à découvrir les propositions du premier livre d'Euclide jusqu'à la trente-deuxième. Mais quel aurait été le sort de la géométrie et le prix attaché à cet ensemble de propositions si bien

enchaînées, si admirablement suspendues à quelques opérations primordiales de l'intelligence, si, en dehors de l'esprit, aucun phénomène matériel ne lui avait offert comme la contre-épreuve de ses créations idéales. La géométrie aurait perdu toute son importance; on aurait fini par la considérer comme un jeu, comme un exercice de l'esprit amusant ou remarquable, mais infécond et oiseux.

C'est lorsque l'observation de la nature eut appris aux savants que l'univers était assujetti à ces mêmes lois, développées spontanément par la spéculation abstraite, et que les mouvements des corps célestes portaient l'empreinte du même doigt qui a gravé tant de lois merveilleuses sur les tables de l'intelligence humaine, c'est alors que les théories mathématiques les plus pures et les plus élevées ont pris une consistance et une dignité qu'elles ne pouvaient recevoir que de cet accord des investigations de la science transcendante avec les révolutions du monde extérieur.

Il en est de même de la cité de Dieu, de son régime et de ses lois. Il y a analogie de marche et de procédés dans toutes les parties de l'économie divine. Ce que le géomètre éternel a fait dans la nature matérielle, en y déployant l'application effective des lois de l'esprit, le gouverneur moral de l'univers ne l'aurait-il pas fait pour un ordre de choses bien plus noble et sublime, et n'aurait-il pas, dans sa bonté infinie, daigné placer sous nos yeux l'image sensible, et comme l'apparition terrestre de sa cité invisible, la représentation, pour ainsi dire historique, des lois de la conscience et des besoins du cœur?

La Bible n'est-elle donc pas la manifestation positive, la mise en scène des conseils de Dieu, le tableau des

événements qui ont, si l'expression est permise, donné corps aux lois et aux mystères de la cité divine? Les destinées du peuple d'Israël, les phases de son existence nationale et la vie du grand Libérateur de notre race en sont le reflet terrestre. En confier le récit à la tradition orale aurait été en défigurer les circonstances, en dénaturer le sens, en détruire l'efficace et en ternir les couleurs. La Bible les a mis à l'abri de toute altération et de toute méprise, en consignant dans ses pages inspirées l'histoire fidèle de cette succession de leçons qui parlent aux yeux et qui saisissent l'homme dans toutes ses facultés.

Un philosophe spiritualiste, qui peut être considéré comme le représentant aussi consciencieux qu'habile de ceux des penseurs français auxquels le christianisme paraît être un remède insuffisant contre l'anarchie morale dont l'aveu se fait entendre par tous les organes de l'opinion, M. Jouffroy, a prononcé sur le but des Sociétés bibliques une sentence moitié bienveillante et moitié ironique :

« Entre l'individu, dit-il dans une Esquisse de la phi-« losophie de l'histoire [1], entre l'individu, la société et « l'humanité, il n'y a que l'échelle du développement « qui diffère. Il est spontané et continuel dans tous les « cas; mais il s'opère plus ou moins rapidement. »

« Les révolutions d'idées ne sont séparées que par « quelques années dans la vie de l'homme; il faut un « siècle à une société pour faire un pas; il en faut cent « à l'humanité. C'est que les sociétés humaines se com-« posent de révolutions sociales, et chacune de celles-ci « de révolutions individuelles.

[1] *Mélanges philosophiques*, page 62 et suivantes.

« Or, pour qu'une même révolution d'idées soit de-
« venue commune à la masse des membres d'une so-
« ciété, il faut laisser à la force des choses le loisir
« d'amener au même point, par des routes de diverses
« directions et de longueurs inégales, l'intelligence de
« chaque individu ; et pour qu'une révolution de même
« nature s'étende à toutes les sociétés, il faut aussi
« que chaque société y arrive à sa manière et selon sa
« force.

« Telle est la longueur d'une pareille opération, que
« l'harmonie intellectuelle de toutes les sociétés du globe
« entier est un phénomène encore attendu et qui ne
« promet pas de se produire prochainement.

« Ce résultat avait été promis au christianisme ; il
« conserve la prétention de le produire, et c'est vers ce
« but que tendent les Sociétés bibliques. »

Il est impossible de prouver en moins de mots combien la confiance des philosophes dans l'omnipotence de la raison, quand elle sera arrivée à son plein développement dans l'individu, dans la société et dans l'humanité entière, conduit à oublier ou à méconnaître et les besoins de l'homme et la nature de l'Évangile et l'action de la Parole de Dieu.

Ce n'est pas ici le lieu de signaler cette foi aveugle dans la vertu régénératrice de l'intelligence qui cherche, dans de simples révolutions d'idées, dans la seule marche progressive de la culture de l'esprit humain, une panacée morale infaillible, en dépit d'une expérience de six mille ans qui n'a cessé d'en attester l'impuissance. Nous ne ferons pas remarquer non plus l'effrayante longueur du chemin qui, dans le point de vue de l'auteur, conduirait seul l'espèce humaine à l'accomplissement de ses destinées. Nous ne nous arrêterons

pas davantage à l'affligeant résultat d'une théorie d'après laquelle les derniers venus de notre race seraient les seuls qui profiteraient des tâtonnements et des labeurs de toutes les générations antérieures.

Nous nous bornerons à opposer une seule observation au jugement porté sur les Sociétés bibliques par notre honorable adversaire. Nous lui dirons que c'est tout juste pour épargner aux hommes un apprentissage de durée si désespérante et d'issue si problématique, une marche si lente et des tâtonnements si hasardeux, que Dieu leur a fait le don miséricordieux de la Bible. Sans traîner l'homme dans le labyrinthe de tant de détours, elle est, d'après l'expérience journalière des personnes de toute classe et de tout degré de culture, puissante à dissiper les ténèbres de l'entendement et à opérer, dans la volonté inerte et corrompue, cette révolution que le philosophe place au terme d'une carrière qu'ont à parcourir successivement l'individu, la société et l'humanité, avant que l'individu rencontre les chances du perfectionnement désiré.

Le chrétien voit dans le livre des révélations, qui l'initie dans la connaissance des plans de Dieu et des voies de son gouvernement, se dérouler sous ses yeux toutes les révolutions, se succéder toutes les modifications que l'existence humaine a subies ou peut éprouver en bien et en mal dans l'individu, dans la famille et en corps de nations. Les leçons, frappantes par leur clarté d'intuition et instructives par leur variété, que cette histoire lui offre dans son ensemble comme dans des détails adaptés à toutes les positions et à tous les besoins, ces leçons, le chrétien les recueille de ses méditations sur les tableaux et les récits de la Bible, sans en payer le prix funeste qu'elles coûtent, lorsque c'est l'expérience

personnelle qui les puise à une école dangereuse, dans la réalité de la vie et dans les souillures contagieuses du monde.

De ce que nous venons de citer et de dire, il résulte incontestablement que, pour le disciple de Christ, il n'y a pas, aujourd'hui, de tâche plus impérative que celle d'appeler, d'aider ses contemporains, sans distinction de classes ou de confessions, à confronter la Bible avec leurs habitudes de culte, avec leurs mobiles systèmes et leurs nécessités morales. La vanité de leurs essais de retour à une vie d'espérance, de paix et de foi, l'état d'indifférence sur la religion ou plutôt de mort de toute croyance qui pèse sur leur âme, les besoins de pardon et de secours qui s'annoncent par les angoisses du cœur et l'impuissance d'une volonté qui, dans ses meilleurs élans, retombant sur elle-même, se sent incapable de se relever, de se régénérer par ses propres forces; ne sont-ce pas là autant de voix imposantes qui se proclament, pour ainsi dire, auxiliaires des Sociétés bibliques? Et ne sommes-nous pas fondés à dire que l'œuvre à laquelle elles se consacrent et les facilités que l'état des esprits leur présentent pour les encourager dans leurs travaux, nous sont clairement indiquées par la direction que la Providence a imprimée aux affaires humaines et par les besoins qui se manifestent, simultanément, aux deux extrémités de l'échelle sociale dans le pays que nous habitons.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 22 AVRIL 1836 [1].

MESSIEURS,

Une œuvre de foi ne s'appuie pas sur les hommes; son succès ne dépend ni des qualités de ceux qui l'ont entreprise, ni des obstacles qu'elle rencontre dans son exécution. Si la mort enlève aux frères qui se sont associés pour son avancement un collaborateur précieux et chéri, ils sont douloureusement affectés de cette perte, mais ils ne se sentent point découragés et attendent de la main du divin chef de l'Église de nouveaux instruments de ses glorieux desseins.

Cette conviction, Messieurs, nous avons besoin de la conserver, de nous y affermir, de nous la rendre bien présente, en pensant à la séparation d'avec un frère bien-aimé, qui a privé notre comité d'un des fondateurs et des principaux ornements de notre Société. La vie de M. le pasteur Pyt, beaucoup trop courte à nos yeux bornés, a été bénie pour plusieurs âmes, et particulièrement utile aux progrès de la sainte cause qui nous réunit. Elle lui doit un des moyens les plus efficaces qu'elle puisse employer, le colportage des livres saints, dont il fit le premier l'heureux essai dans un département du nord de la France. Son ardente charité lui inspira le désir de rallumer le flambeau de la Parole dans le Béarn. C'est à ses sollicitations, et d'après ses

[1] Le *Semeur* publia une partie de ce discours avec ce titre : *Des trois principales luttes entre le christianisme et la philosophie.*

(Note des éditeurs).



conseils, que la Société biblique britannique et étrangère comprit dans les nombreuses entreprises que lui dicte l'amour du Christ, celle de rendre aux Basques la traduction du Nouveau-Testament, dont ils étaient en possession sous le règne de Jeanne d'Albret, et qui leur avait été arrachée par l'inquisition romaine.

Le réveil opéré par M. Pyt dans cette contrée l'engagea, bien malgré lui, dans une controverse avec les adversaires de la libre circulation des livres saints. Les écrits qu'il fut conduit à publier pour plaider cette cause capitale sont des modèles de franchise et de charité.

Les résultats d'études théologiques étendues y sont adaptées aux besoins des deux classes de lecteurs auxquelles ils étaient offerts, avec beaucoup de force d'argumentation, mais avec tous les ménagements commandés par cet amour des âmes qui animait notre vénéré collègue, et qui donnait tant de charmes à son commerce, tant d'onction à ses discours évangéliques.

Il déploya dans cette discussion une science profonde, voilée sous les formes d'un style clair, plein d'onction et parfaitement approprié à la matière. Mais la principale source d'une supériorité incontestée dans cette lutte lui vint de sa connaissance des Écritures ; il les possédait entièrement, et c'est un nouvel exemple à citer de la prééminence que cette arme divine assure au défenseur de la vérité. Dans les contentions d'homme à homme sur le champ des controverses, nous avons toujours vu se reproduire en petit le spectacle que nous offre en grand l'histoire des guerres que le christianisme eut à soutenir contre ses ennemis sur la vaste scène du monde, aux trois principales époques

de ce conflit. Au début de chacun de ses combats, nous voyons toutes les forces de l'intelligence et de la puissance humaine, rangées en bataille contre un petit troupeau, objet des mépris, puis des haines du monde. Mais le Maître qui lui a dit : «Ne crains rien, petit troupeau, j'ai vaincu le monde, » lui a mis en main le glaive de la Parole, et bientôt nous voyons l'effrayante phalange des ennemis en fuite et dissipée comme la poussière.

A l'entrée du christianisme dans le monde, la lutte à mort s'engage, d'abord entre la sagesse humaine et la folie de la croix, puis entre une doctrine d'humilité, d'abnégation, de sainteté et des superstitions, complices des penchants naturels de l'homme, invétérées, formant un élément essentiel du tissu même, pour ainsi dire, de l'ordre social, armées des terreurs du pouvoir public et du pouvoir encore plus redoutable des vices et des passions qui ne veulent pas se laisser arracher leurs idoles. En même temps s'élèvent, dans la haute région à laquelle appartiennent les chefs de la pensée et les guides naturels des nations civilisées, deux doctrines qui semblent répondre à tous les besoins que l'Évangile promet de satisfaire. Les idées de Platon sur la Divinité, sur la chute et la restauration des âmes, retentissaient partout dans les écoles et se réflétaient jusque dans les productions purement historiques ou littéraires. Par la bouche d'orateurs sublimes, par celle d'un pauvre esclave, et dans les écrits d'un philosophe qui était assis sur le trône du monde, s'annonçait une morale qui, flattant l'orgueil de l'homme, paraissait lui rendre toute sa dignité et offrir à une race dégradée de nobles secours pour se relever et sortir de son abaissement. Ainsi toutes les forces matérielles et in-

tellectuelles s'étaient coalisées pour étouffer dans son berceau une secte détestée. Mais la Parole, dont elle est dépositaire fidèle et organe héroïque, souffle sur ces géants et sur ces exterminateurs : ils tombent ou se soumettent au Dieu qu'ils combattaient; ils adorent ce qu'ils ont brûlé, ils brûlent ce qu'ils ont adoré. La société vieille et pourrie, qu'ils s'efforçaient d'étayer, se recompose à la voix des messagers de la Parole; le cadavre relève ses os desséchés et revêt une chair nouvelle.

Mais bientôt l'instrument principal de ces merveilles, la Parole de vie, est abandonné comme un appareil dont on n'a plus besoin après l'achèvement de l'édifice. Le christianisme devient un simple auxiliaire de l'ambition et de la cupidité. Un établissement colossal s'élève, en apparence chrétien, mais appartenant aux intérêts de la terre et en flagrante opposition avec la déclaration du roi des cieux, qui avait dit « que son royaume n'était pas de ce monde. »

Les hommes isolés et faibles selon la chair, qui entreprennent de mettre fin à cette monstrueuse usurpation, soulèvent contre eux tout ce qui était grand et honoré sur la terre, les gouvernements et la multitude, l'ignorance et le savoir, la superstition et la philosophie.

C'est une erreur assez commune de se représenter les réformateurs comme soutenus par tous les amis de la science et des lettres parmi leurs contemporains; on s'imagine faussement que les hommes éclairés, les admirateurs de ces écrivains de l'antiquité, qui venaient de faire comme une seconde apparition dans le monde, se portèrent spontanément auxiliaires de la réforme. Nullement. Il n'a pas tenu au plus savant, au plus spiri-



tuel, au plus influent d'entre eux, de paralyser les efforts de Luther par une espèce de capitulation avec la parole de Dieu, par une lâche transaction entre ses déclarations positives et de prétendus intérêts de paix, de modération, de convenances à ménager. Dans les classes lettrées, on voit les esprits saisis d'un vertige d'admiration pour les beautés des classiques ressuscités par la presse; une sorte de nouvelle idolâtrie surgit; l'engouement le plus fanatique pour le style de ces auteurs s'empare du monde savant; le haut clergé lui-même néglige ou repousse avec dédain les écrivains sacrés, comme très inférieurs de diction et de pensée aux grands modèles; le drapeau de Platon, celui d'Aristote rallient les plus hautes intelligences de ce siècle qui, en dépit de cette opposition, rendit aux chrétiens leur charte et leur flambeau ! Car voici, devant cette lumière les ennemis de l'Évangile et ses faux amis ne tardèrent pas à se disperser. On vit les sages et les puissants de ce monde de rechef confondus par le livre qui est « plus pénétrant qu'aucune épée à deux tranchants « et qui atteint jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, des « jointures et des moelles, et qui juge des pensées et « des intentions du cœur. »

Le même débat s'est engagé de nos jours, et tout annonce que la victoire restera encore à cette Parole qui est l'organe du Verbe incarné. Sans avoir contre elle des adversaires aussi acharnés, aussi violents et cruels que ceux qu'elle eut à combattre dans ses deux premières grandes luttes, elle a eu à vaincre, elle a toujours à désarmer des ennemis peut-être plus habiles et à briser entre leurs mains des armes plus dangereuses. En nous reportant au commencement de ce siècle, à l'époque à peu près où Dieu mit dans le cœur de

quelques chrétiens le projet de former une Société uniquement destinée à multiplier les exemplaires de la Bible, sans aucun accompagnement d'interprétations humaines, nous apercevons une foule de symptômes décourageants. Et ici je ne place pas au premier rang d'obstacles sérieux ces travestissements abjects, ces moqueries abominables qui, à la vérité, avaient, dans toutes les classes, porté atteinte au respect dû aux révélations divines, et qui semblaient s'être ligués avec l'ambition sacerdotale pour en faire tomber le volume dans le mépris ou en oubli, mais qui n'avaient pas fait aux âmes des blessures bien profondes, et qui trouvaient un remède infaillible dans une connaissance plus exacte des choses et des écrits qu'on avait cherché à tourner en dérision.

Ce qui était un sujet plus réel d'inquiétude, ce qui semblait devoir nuire d'une manière plus funeste à une influence ravivée, à une circulation plus active des livres saints; c'était le point de vue nouveau dans lequel les nations qui se disent chrétiennes, et surtout les hommes qui présidaient à leur éducation et à leurs destinées, soit dans l'administration, soit dans l'enseignement public, même dans l'enseignement religieux, s'étaient habitués à considérer la Bible. L'immense accroissement des trésors de la science et des moyens de puissance et de prospérité qui en avaient découlé pour la société et pour les individus, l'empire toujours plus étendu qu'ils assuraient à l'homme sur la nature, la direction imprimée à l'ensemble des connaissances humaines, aux travaux littéraires, même aux recherches historiques, avaient, d'un côté, porté la confiance de la raison dans ses forces créatrices et dans sa suprématie législative au dernier degré de l'exaltation,

et, de l'autre côté, diminué en proportion le sentiment des besoins de l'âme que la raison est dans l'impossibilité de satisfaire.

On ne tenait plus compte de ces besoins du cœur et de la conscience; on aurait dit des idoles qu'il fallait détruire; une espèce de culte fanatique fut rendu à la faculté de penser. L'intelligence, séparée des autres éléments de l'homme moral, devint pour les gens du monde et les classes lettrées un Dieu devant lequel toutes les autres facultés de l'âme devaient s'incliner. Être compris, expliqué, incorporé dans le système des connaissances humaines, en un mot se laisser ramener et assujettir aux lois de l'entendement humain, fut la première des conditions auxquelles durent se soumettre les objets de toute croyance, auxquelles on consentit à en admettre la réalité; c'était un brevet d'adoption au rang des vérités, une patente qu'avait à exhiber un fait, un dogme, avant qu'il pût se légitimer au tribunal de la raison.

L'histoire de l'esprit humain et des théories qu'il a enfantées prouve qu'un système de philosophie qui succède à la domination d'un autre système dans les hautes écoles de l'enseignement public révèle les tendances intellectuelles et morales des générations qui l'accueillent; qu'il résume les penchants favoris, les idées de prédilection d'un siècle; que c'est, pour ainsi dire, son dernier mot. L'époque actuelle nous offre la plus éclatante confirmation de cette instructive leçon de l'histoire. Nous avons sous les yeux la plus singulière, mais aussi la plus évidente manifestation de cette idolâtrie qui demande à immoler au besoin de connaître et de comprendre tous les autres besoins de l'âme humaine : c'est le règne d'une philosophie dans laquelle ce besoin

a indubitablement atteint le point culminant, dirai-je de sa tyrannie ou de son délire? une philosophie [1] qui est fondée sur cette assertion : qu'*exister et savoir sont même chose*, sont termes identiques. Les personnes étrangères aux questions métaphysiques trouveront sans doute que j'exagère l'importance et la valeur significative d'un idéalisme absurde, d'une idée creuse, diront-elles, d'une idée éclose dans un cerveau malade; mais elles m'absoudront peut-être de ce tort, lorsqu'elles sauront que l'hypothèse aussi gratuite que bizarre qui a ainsi intronisé l'intelligence humaine, en violation des droits de nos autres facultés, a été appliquée à toutes les parties du savoir humain, aux sciences morales les plus importantes, à toutes les branches de la théologie, du droit, de l'histoire même, qu'elle a envahi les écoles de l'Allemagne, et qu'elle a trouvé en France des disciples et des admirateurs parmi les professeurs les plus illustres. Le XIX[e] siècle aura sans doute un meilleur interprète à nous offrir dans un système de philosophie qui naîtra sous de plus heureux auspices, qui s'élaborera sous de plus saintes influences et en s'aidant du concours de tous les besoins, de toutes les facultés de l'homme. Son dernier mot sera : *le Dieu de la Bible, seul vrai Dieu*, révélation plus complète des attributs de la bonté et de la justice divines, que celle qui nous vient de la conscience et de l'univers.

Je n'ose pas m'arrêter devant cette consolante perspective, ayant dû m'étendre sur ces tristes aberrations de l'esprit humain, pour justifier l'assertion que je me suis permise sur les difficultés qu'a eues à vaincre la parole de Dieu au début de sa troisième grande dissé-

[1] Celle de Hegel.

mination parmi les nations assises dans l'ombre de la mort; difficultés d'une autre nature, mais non moins graves que les obstacles qu'elle eut à surmonter aux deux autres époques décisives de son apparition dans le monde. A ces deux époques, elle ne rencontra pas dans les esprits une si grande aversion pour des révélations divines et pour les miracles qui leur servent de garant.

La raison n'avait pas autant de confiance dans sa puissance et dans son autorité. Les hommes mêmes qui avaient le plus exercé cette faculté et qui l'avaient le plus consciencieusement interrogée, avouaient l'insuffisance de cette ressource, et n'hésitaient pas à reconnaître l'impuissance de la raison, tantôt bonne uniquement à nous faire apercevoir la profondeur des ténèbres où nous sommes plongés, fonctionnant comme la lampe du malheureux qui errait dans les catacombes sans qu'elle lui servît à trouver une issue, tantôt semblable à ces guides ignorants et présomptueux qui, après avoir égaré le voyageur dans un labyrinthe dont ils ne savent eux-mêmes comment sortir, soutiennent qu'ils n'ont pu se tromper. Plus confiante dans ses forces, plus enivrée de ses conquêtes, elle s'est montrée de nos jours infiniment moins disposée à faire des concessions; elle a rejeté, elle rejette toute autorité non émanée d'elle, comme un joug oppresseur.

Fière d'avoir exploré la nature et d'en avoir soumis quelques aspects aux lois de l'entendement humain, se croyant appelée à reconstruire la société, à refondre les institutions les plus révérées au gré de ses nouvelles lumières, la raison se croit investie du pouvoir constituant sur le domaine de la religion. Non contente de coopérer, selon ses droits et sa portée, avec les autres

facultés de l'âme, au travail de la recherche des vérités de foi, elle a voulu se faire elle-même son Dieu et sa morale; elle n'a voulu adorer que ses propres créations, n'obéir qu'à ses propres décrets, ne croire qu'aux oracles qu'elle aurait prononcés elle-même. Au moment où le développement de la civilisation et la marche des affaires humaines eurent élevé la raison à ce faîte d'orgueil, à cette magnifique conviction de sa compétence souveraine sur le terrain de la religion, et de ses pouvoirs, non pas d'examen, mais de construction à neuf de l'édifice religieux, dans ce moment même parut un système de philosophie qui semblait fonder à jamais les droits de la raison à la primauté en matière de foi sur des bases inébranlables, et à établir son autonomie, son autorité législative indépendante sur une analyse irrécusable de nos facultés.

Et n'avons-nous pas vu cette philosophie, en passant par quelques développements, par quelques transformations, si on aime mieux, aboutir à une doctrine qui a pris le nom modeste d'*éclectisme*, mais qui, aussi despotiquement rationaliste que ses devancières, *fait créer religion et culte par l'homme*, *c'est-à-dire*, à y regarder de près, *par un très petit nombre de psychologues en qui les lumières d'une raison plus exercée prennent le caractère et obtiennent chez les masses l'autorité de l'inspiration? Celles-ci rampent donc sous la verge de quelques membres de la société*[1]. Tant il est vrai que l'homme ne se refuse au joug léger et doux de Jésus-Christ que pour subir celui d'une autorité humaine qui s'impose à titre de raison, plus développée dans une demi-douzaine d'individus que dans le reste de leurs contemporains!

[1] Voyez : *Lettres sur l'Éclectisme*, par M. J. Bordas-Demoulin. — 1834.



Faut-il prouver par un fait plus saillant encore combien nous perdrions à nous éloigner du Dieu de la Bible pour en accepter un de la main de la philosophie? Voici le jugement que l'homme qui est censé tenir aujourd'hui le sceptre de cette science vient de porter sur le Dieu tel que nous l'a fait le chef de l'école éclectique, et n'oublions pas que c'est le plus profond et le plus célèbre des philosophes vivants qui rend cette sentence contre un des plus grands admirateurs et le plus éloquent propagateur des doctrines que Schelling a fait jaillir d'une imagination fécondée par la spéculation métaphysique la plus hardie, doctrines qui poussées à leurs dernières conséquences par une dialectique sévère, ont amené l'aveu formulé des tendances du siècle signalées tout à l'heure, je veux dire l'intronisation de la faculté de penser et le vasselage moral des autres éléments de l'âme humaine. Voici donc l'arrêt prononcé par le génie puissant dont les leçons ont formé l'Allemagne philosophique depuis trente ans[1] :

« Suivant M. Cousin, dit Schelling, la cime la plus haute de la métaphysique est atteinte par la nécessité imposée par la raison à la conscience de s'élever des causes limitées (*moi* et *non-moi*), qui, en tant que limitées, ne sont pas causes, à la cause illimitée, à la cause proprement dite, à la *vraie* cause qui donne à celles-là l'être, et qui par là même les contient. Tout se borne à ces généralités qui ne promettent pas le moins du monde, comme chacun le voit, une *science* proprement dite. Il est cependant remarquable que

[1] Nous empruntons la traduction du jugement de Schelling à la *Revue Germanique* (1835, tome IV, page 22), après nous être assurés de sa fidélité en la comparant avec le texte original. (Stuttgard, 1834, pages 25 et suivantes).



M. Cousin croit distinguer absolument sa philosophie du panthéisme, par cela seul que Dieu lui est donné à titre de cause; car il n'est, dit-il, substance qu'en tant que cause, tandis que le Dieu de Spinosa n'est qu'une substance et non une cause (il fallait dire seulement que ce Dieu n'est pas une cause transitoire et accidentelle, c'est-à-dire libre, mais une cause immanente, nécessaire). Le Dieu du système de M. Cousin est, au contraire, une *cause essentielle*, et ne pourrait pas ne pas *produire;* mais s'il en est ainsi, c'est une cause toute semblable à celle de Spinosa. Du moins, ajoute Schelling, il nous est impossible de nous faire une idée parfaitement claire (*Vœllig deutlich*) de la différence. » Ce n'est certes là, ni Jéhovah, ni notre Père céleste en Jésus-Christ. Mais voici venir un autre auxiliaire des usurpations du rationalisme.

A côté de ces théories métaphysiques, et en harmonie anti-biblique avec elles, une critique téméraire, secondée par une exégèse présomptueuse qui prétendait ramener l'interprétation des Ecritures à un sens plus conforme au génie et aux langues de l'Orient, ravalait la Bible au rang d'une collection de poëtes, de moralistes et d'historiens, dignes, à la vérité, de l'étude de l'homme éclairé et de l'admiration du littérateur dans quelques parties, mais beaucoup moins propre à servir de base à l'instruction du peuple qu'un choix de passages liés entre eux dans un ordre rationnel et méthodique. La lecture intégrale du code sacré était généralement abandonnée ou même réprouvée. Des extraits, des abrégés, des cours d'instruction, où un ample exposé de la religion soi-disant naturelle était suivi de quelques notices sur la personne du fondateur et sur les doctrines du christianisme, avaient partout

remplacé le livre de vie. La Bible n'était plus le volume usuel et nécessaire pour les nations chrétiennes, pour celles-là même qui professaient d'y puiser leur croyance et leurs principes de conduite, comme dans leur source unique. Aussi, ne recourant plus à cette règle suprême, ne comparant plus les enseignements de leurs pasteurs avec les Ecritures, les troupeaux étaient à la merci de guides spirituels qui eux-mêmes ne faisaient de la Bible qu'une étude très superficielle, et l'accommodaient ici aux doctrines philosophiques en vogue, là aux inspirations de leurs opinions personnelles, ailleurs à la routine des écoles de théologie, aux traditions humaines ou aux penchants de leur cœur. Le mal était grand, l'anarchie désolante. Une sécurité pernicieuse endormait les âmes sur le bord de l'abîme; car l'effet le plus déplorable de l'abandon des Ecritures a toujours été ce sommeil du pécheur qui, plongé dans de fausses conceptions sur la justice divine et sur l'état de son âme, se berce d'espérances trompeuses et prête au Saint des saints, au Législateur de la cité divine qui doit punir le transgresseur de ses lois, une bonté façonnée au gré de la faiblesse humaine, une indulgence inépuisable, un paternel laisser-faire et laisser-jouir, également incompatible avec l'essence de Dieu et le maintien de l'ordre moral dans le monde des êtres intelligents et responsables. La Bible seule nous tire de ces illusions mortelles. C'est elle, c'est l'Esprit saint agissant par elle et avec elle, qui peut véritablement *convaincre l'homme de péché* : sans cette conviction point de connaissance de l'état de misère où la créature qui s'est éloignée de la vie en Dieu, dort en effroyable sécurité; sans cette connaissance point de désir de salut, point d'appréciation de la justice divine et de la néces-

sité d'un Sauveur... Nous ne faisons pas même un pas, un mouvement pour saisir la main secourable qui veut nous sauver, parce que nous ne nous croyons pas exposés à périr.

Offrir la Bible à un de nos semblables, c'est tâcher de lui ouvrir les yeux sur l'affreux danger qu'il court, c'est rendre la vue à un aveugle qui est, sans s'en douter, assis au bord d'un précipice qui peut l'engloutir à tout instant.

Le Dieu de la Bible est seul capable de nous révéler la nature du péché : il place sur la même ligne la bonté et la justice divines, et empêche que les hommes ne s'attachent de préférence à l'une ou à l'autre, au détriment des intérêts de l'éternité. Le Dieu de la nature et de la conscience ne suffit pas à l'homme. Le Dieu de la Bible répond seul à tous ses besoins. Si nous ne plaçons pas sous les yeux de l'homme les récits et les enseignements qui seuls nous font connaître l'amour ineffable, le mystère de la charité infinie, destiné à régénérer l'homme par la reconnaissance, nous mutilons son existence, nous lui cachons la miséricorde qui aurait pu le toucher et le sauver, nous interceptons les rayons de ce soleil qui auraient porté la santé à son âme malade. Mais ce sont là des considérations auxquelles on ne doit pas toucher, lorsqu'on ne peut leur donner une attention proportionnée à leur importance. Pour juger de l'immensité du bienfait qu'ont reçu les peuples, chrétiens de nom, par la circulation ranimée des Ecritures, il suffit d'avoir rappelé leur état moral à la fin du dernier siècle et de mesurer l'étendue des maux qui les rongeaient, et auxquels leur retour aux eaux vives qui coulent de la parole de Dieu a commencé de porter remède.

Messieurs, en vous associant à cette œuvre si humble à son origine, si magnifique de marche et de puissance dans ses développements ; en vous y associant dans la largeur de conception qui a présidé à sa naissance, dans toute la libéralité des intentions chrétiennes de ses fondateurs, vous êtes entrés dans les voies de la Providence qui a si visiblement sanctionné et béni ce vaste plan ; vous avez montré que sa grandeur, folle si vous étiez abandonnés à vos propres ressources et rejetés sur les calculs d'une prudence purement humaine, devient raisonnable, sage, indispensablement obligatoire aux yeux du chrétien qui sait en qui il croit, et qui a compris les besoins de son temps.

Messieurs, j'ai grandement abusé de la permission accordée à celui qui occupe le fauteuil de présenter quelques réflexions générales à la réunion qu'il a l'honneur de présider. Vous avez été victimes de l'opinion où je suis et qui est peut-être une erreur. L'état de la société, les exigences de beaucoup d'esprits sont tels que les sophismes et les subtilités qui les préoccupent me semblent devoir parfois, bien que rarement, être l'objet de l'examen des amis de la religion. Je pense qu'il est utile de faire voir qu'on ne craint pas de les aborder et de descendre dans une arène épineuse, lorsque des intérêts précieux au chrétien paraissent l'y appeler.

Pour obtenir plus sûrement votre pardon, Messieurs, je me placerai sous la protection d'un souvenir qui vous est cher, du souvenir de notre bien-aimé collègue M. Pyt. Je n'ai fait que développer, peut-être affaiblir, les paroles qu'il nous adressait, il y a deux ans, de cette place qu'il a quittée pour une meilleure, mais que nous voudrions voir encore occupée par ce digne frère. Je

termine en citant le peu de lignes dans lesquelles notre premier rapport résumait avec fidélité sa touchante allocution :

« La parole de Dieu », disait cet excellent serviteur de Christ, « a deux fois changé la face du monde ; la pre-
« mière, il y a dix-huit siècles, et la seconde, il y a
« trois siècles. Aujourd'hui elle s'avance une troisième
« fois pour le conquérir, car il faut que toutes les na-
« tions de la terre soient amenées aux pieds de Jésus-
« Christ; elles y viendront, et la Société biblique fran-
« çaise et étrangère y aura contribué. Qui donc refusera
« de s'associer à elle? Un jour nous verrons notre patrie
« tout entière assise aux pieds du Seigneur et le regar-
« dant comme son Sauveur et son Dieu. Cette espérance
« est fondée sur les promesses mêmes du livre des-
« tiné à la réaliser. Courage donc ; cette cause est la
« cause de Dieu. Attendons de lui de grandes choses,
« et par sa grâce nous pourrons faire de grandes
« choses. »

Les paroles d'un ami qui n'est plus ici-bas, surtout d'un ami mort au Seigneur, ont une solennité qui donne un nouveau poids aux vérités qu'elles contiennent. Que pourrait-on ajouter à cette exhortation qui augmentât sa force et nos espérances?

DISCOURS

PRONONCÉ LE 21 AVRIL 1837[1].

MESSIEURS,

La charité chrétienne se distingue de tous les instincts de sympathie, de toutes les intentions bienveil-

[1] Ce discours fut inséré dans le *Semeur*, avec ce titre : *L'influence*

lantes, de tous les modes d'exercer la bienfaisance naturels à l'homme, par son principe et par son objet. Son principe est implanté par l'amour de ce Dieu qui nous a aimés le premier, et dont l'ineffable compassion a conquis nos cœurs; il est pur comme la source dont il émane; son objet est l'être humain tout entier, dans les deux éléments qui le composent et dans les deux périodes de son existence. Avertie par la Sagesse infaillible que les maux qui affectent le corps périssable sont infiniment moins à redouter que ceux qui font la guerre à l'âme immortelle, et sachant que de tous les remèdes, tentés pour les guérir, aucun jusqu'à ce jour ne s'est montré aussi efficace, aussi applicable à toutes les positions, à toutes les trempes d'esprit ou de caractère, et à toutes les souffrances, que la Bible, la charité chrétienne s'abdiquerait elle-même, elle se priverait de sa plus précieuse ressource, si elle ne plaçait pas la tâche de répandre le volume sacré au premier rang de ses devoirs. Il y a une si intime connexité entre le but qu'elle se propose et le seul moyen éprouvé dont elle puisse disposer pour l'atteindre, qu'on est parfois étonné du tardif établissement de Sociétés bibliques, destinées à porter aux âmes ce secours unique et sans pareil.

Mais les idées les plus simples et les plus utiles sont souvent celles qui viennent le plus tard à l'esprit des hommes; et les entreprises dont l'étendue et le succès ont le plus étonné le monde, sont celles dont les fondateurs ont le moins prévu les développements, et ont eu pour la plupart en vue quelque dessein très spécial, qui contenait en germe un grand avenir, sans que leurs

de la Bible considérée dans l'histoire et appréciée d'après les résultats de l'expérience psychologique. (Note des éditeurs).

fondateurs s'en doutassent; tandis que de vastes projets, formés dès l'origine sur de larges bases et avec de hautes espérances, ont presque toujours trompé l'attente de ceux qui les avaient conçus.

Vous savez, Messieurs, que le désir de fournir de Bibles celle des provinces de la Grande-Bretagne qui en était le plus dépourvue, réunit, vers la fin du XVIIIe siècle, quelques chrétiens, et que cette humble association devint le noyau de l'institution qui aujourd'hui embrasse le globe. Sur une échelle infiniment plus petite, l'œuvre biblique parmi nous, réalisée d'abord par les chrétiens français qui n'avaient pas d'autre point de ralliement, a, au bout d'une quinzaine d'années, donné naissance à une Société biblique française cosmopolite ou catholique, qui offre le code des révélations à tous les hommes, surtout à ceux auxquels nous unissent des relations multipliées, toutes susceptibles d'améliorations par l'influence de ce livre. Notre Société, Messieurs, se fait un honneur et un devoir de reconnaître pour sa sœur aînée la Société biblique spéciale, dont elle est, pour ainsi dire, le développement, et à laquelle elle aime à faire remonter son origine. Elle sympathise de cœur avec ses travaux et fait des vœux sincères pour qu'il lui soit donné d'accomplir son louable projet, de pourvoir de Bibles toutes les familles de la communauté chrétienne à laquelle des circonstances impérieuses l'avaient obligée de borner ses pieux efforts. Qu'elle continue de consacrer ses utiles travaux aux domestiques de la foi, comme saint Pierre; nous avons, comme saint Paul, cherché à élargir notre sphère d'activité et à être envers tous, sans distinction de croyances, les dispensateurs du don de Dieu destiné à tous. Au reste, quelles que soient les limites dans lesquelles cette en-

treprise éminemment chrétienne se poursuive, aujourd'hui qu'elle a reçu un si glorieux commencement d'exécution, le devoir d'y concourir selon ses facultés est devenu, pour tout chrétien, obligatoire au même titre que les œuvres de charité dont notre conscience nous dispense le moins. Chaque année, chaque jour ajoute, pour ainsi dire, une nouvelle force à cette obligation, en nous fournissant, dans des faits toujours plus nombreux et encourageants, de nouvelles preuves des heureux effets de l'Institution biblique. De quelque côté que nous tournions nos regards, une foule de considérations se présentent pour rendre son appel à notre coopération plus irrécusable. Il y en a deux particulièrement sur lesquelles je vous demande la permission d'appeler votre attention.

En examinant les rapports qui ont existé dans l'Église de Jésus-Christ entre l'étude plus ou moins répandue et consciencieuse de la parole de Dieu et l'état spirituel des chrétiens, nous voyons clairement qu'ils ont toujours été dans une proportion exacte, et que le zèle ou la négligence apportés à cette étude nous donnent la juste mesure des degrés de piété ou d'incrédulité, de pureté ou de relâchement de mœurs, qui se font remarquer aux différentes époques de l'histoire des nations chrétiennes. Tous les siècles, tous les peuples, et dans chaque peuple les différentes portions de la population, souvent divisées en matière de religion, fournissent des exemples nombreux de la vérité de cette observation. Je n'en citerai qu'un ou deux, pris dans l'histoire morale des deux nations les plus civilisées du monde et appartenant aux temps modernes.

Malgré le vernis de ridicule que, dans des intentions dramatiques et par des calculs soit politiques, soit lit-

téraires, un célèbre romancier a jeté sur l'opinion et les mœurs puritaines, et qui a rejailli sur toutes les sectes dissidentes de la Grande-Bretagne, aucun homme instruit ne peut ignorer qu'entre toutes les branches de la famille chrétienne les presbytériens d'Angleterre, et particulièrement ceux d'Écosse, se sont toujours distingués autant par leur ardeur à étudier nos livres saints que par la régularité de leur conduite, la sainteté (je parle comparativement à d'autres classes de chrétiens) de leurs habitudes et la fidélité aux croyances puisées à la source des Écritures; l'austérité des mœurs, accompagnée de la sérénité de l'âme, et un profond amour de la liberté, ont caractérisé, entre toutes les sociétés humaines, leur vie publique et privée, soit dans leur ancienne patrie, soit dans ce nouveau monde d'où leur foi, opérante par la charité, rayonne aujourd'hui vers tous les points du globe.

Un autre genre de preuves de l'influence morale du texte sacré nous est présenté par les effets très différents qu'ont produits les modes de prédication en usage dans la chaire chrétienne. Dans les temps qui suivirent la réforme, les ministres de la Parole s'attachaient à ce texte, comme à l'arme la plus puissante, la seule même dont ils devaient se servir. Constant emploi du langage des écrivains sacrés, subordination de tout raisonnement aux décisions de l'Écriture, citations fréquentes de passages de nos saints livres à l'effet de donner aux réflexions, aux invitations du pasteur leur sanction et leur principal appui, voilà ce qui caractérise la méthode de prédication adoptée par nos réformateurs et fidèlement suivie par ceux qui ont exercé le ministère évangélique dans leur esprit. Dans le dernier siècle, le texte inspiré avait cédé le premier rang aux doctrines

accréditées dans les classes qui se disaient éclairées par excellence, et ne figurait plus dans les compositions de la chaire qu'occasionnellement, par bienséance, dans une liaison souvent étrangère à l'intention de l'écrivain sacré et à la portée de ses paroles. Des considérations puisées dans le spectacle de la nature et dans les intérêts sociaux, ou à d'autres sources indépendantes de l'autorité du code des révélations, formaient le principal thème des prédicateurs. Et quel en a été le fruit?

Du moment où cette méthode de prédication eut envahi la chaire évangélique, où des exhortations morales, des développements philosophiques, de beaux tableaux, soit des merveilles de la nature, soit des conséquences du vice et de la vertu, bien que tracés dans le but de faire admirer la sagesse du créateur et d'opérer la réforme des mœurs, depuis que ces hors-d'œuvre remplacèrent ou bannirent plutôt la méthode scripturaire, les citations abondantes, les expositions solides et fidèles du texte sacré, les sermons perdirent presque entièrement leur action vivifiante sur les âmes.

Et chose bien digne d'attention! les chefs-d'œuvre des princes de l'éloquence chrétienne, des Bossuet, des Bourdaloue, des Fénelon, des Massillon, ont eu infiniment moins de prise sur des auditoires émus et ravis, ont opéré moins de conversions et de salutaires changements dans les mœurs que les discours moins étincelants de beautés oratoires, mais beaucoup plus scripturaires, des Claude, des Daillé, des Abbadie et de tant d'autres ministres de la parole dans l'Église réformée de France, dont la prédication, principalement nourrie de passages de l'Écriture, a mis au grand jour son effi-

cacité dans l'héroïque courage des victimes de la révocation de l'édit de Nantes et dans la vie exemplaire des familles proscrites, exilées d'une patrie qui allait être livrée à une licence effrénée, et qu'un clergé puissant, si remarquable par les talents et les vertus de tant d'éminents prélats, n'a pu préserver d'une pourriture sociale aussi dégradante que désastreuse!

Mais il est un autre phénomène, révélateur de la puissance des Écritures, qui traverse tous les âges, qui plane sur l'histoire entière des nations chrétiennes, qui se renouvelle dans l'atmosphère morale des masses et des individus. Chaque siècle, chaque peuple, chaque homme a ses tendances intellectuelles, ses maladies mentales, ses besoins de cœur, pour ainsi dire particuliers; et, chose miraculeuse! l'Écriture s'est trouvée exactement appropriée à toutes ces exigences; elle s'est opposée à l'invasion des diverses erreurs que les générations successives ont paru accueillir avec un entraînement irrésistible; elle a, chaque fois, excité dans les âmes les idées et les sentiments qui étaient le mieux adaptés à la capacité des intelligences et aux intérêts spirituels de l'homme.

Répondant à toutes les demandes que peuvent amener les phases de la civilisation, à toutes les questions que l'âme angoissée se sentira pressée de voir résolues, elle renferme comme une pharmacie universelle et portative, ouverte à tous les dangers, à toutes les souffrances des individus, comme à tous les changements dans l'existence des nations. Les peuples agricoles et nomades, les imaginations ardentes et les esprits méditatifs y prennent un égal intérêt. Pour chaque nouvel aspect des affaires humaines, pour chaque incident de la vie privée, les générations futures y décou-

vriront des conseils et de nouveaux secours adaptés aux difficultés nouvelles.

Le passé nous est garant de l'avenir. L'expérience, qui nous donne cette confiance, a fait dire à un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne [1], que ce n'est que la veille du dernier jour que la Bible aura révélé toute son excellence et qu'elle sera le mieux comprise. Et sans doute, il n'y aura pas trop de tous les siècles qui s'écouleront jusqu'à leur entière consommation, pour commenter les paroles émanées de la souveraine sagesse, pour dévoiler tous les trésors d'hygiène morale déposés dans l'Écriture par celui qui a créé l'homme et prévu tous ses besoins. Voyez les secours que la Bible a présentés aux nations dans leurs crises sociales, comme dans toutes les circonstances de la vie privée ; et vous ne pourrez douter des richesses qu'elle tient en réserve pour toutes les occurrences qui surgiront dans la suite des temps.

A l'esprit subtil et scrutateur des Grecs elle a offert, dans les sublimes mystères qu'elle annonce, un aliment à la fois salutaire et fort qui nourrissait les âmes, tout en exerçant puissamment les facultés intellectuelles. Les Romains, hommes d'action et de tendance entièrement pratique, trouvèrent dans la lutte contre les passions et le monde, à laquelle le chrétien est appelé, une tâche plus digne de leurs efforts que l'arène du cirque et la conquête de terres nouvelles.

L'imagination des habitants de l'Asie est naturellement attirée par le style figuré de l'Écriture, et la raison plus calme des peuples de l'Occident n'y est pas déroutée et choquée par cette enflure de diction et

[1] Jean-Paul Richter.

ces hyperboles extravagantes qui blessent le goût, et qui, si on en excepte la Bible seule, déparent les plus admirées d'entre les productions de l'Asie. Le style de la Bible n'est-il pas un médiateur admirable entre le génie de l'Orient et le génie de l'Occident, comme, dans l'espèce humaine, le peuple juif paraît être le chaînon intermédiaire entre deux genres de culture morale divergents? Rappelons-nous que, selon les décrets de la Providence, si clairement promulgués dans nos livres saints, ce peuple semble destiné à servir un jour de point de réunion à toutes les races qui habitent le globe, et, par une dernière phase de ses destinées, à donner le signal de leur retour universel au centre divin dont elles s'étaient éloignées.

Mais quittons ce champ aussi vaste qu'inépuisable, et renfermons-nous dans l'enceinte plus étroite du temps présent, aux besoins duquel l'Ecriture est éminemment, que dis-je? seule propre à satisfaire. Nous ne pouvons nous dissimuler qu'entre les travers de l'esprit et les maladies morales qui s'opposent à la renaissance de la foi chrétienne et qui ont étouffé les germes du bien dans beaucoup d'âmes, il y en a dont la gravité et le développement, plus menaçants aujourd'hui qu'à aucune époque antérieure, ont donné à notre siècle un caractère distinctif, digne de la sollicitude particulière des amis de l'humanité et de la religion. Quoique sorties de la même racine, et tirant leur nourriture de la même source empoisonnée, de l'orgueil, de *l'outrecuidance* de la raison, elles ont des symptômes différents, et se manifestent, tantôt par une tendance universelle des esprits méditatifs vers le panthéisme, tantôt par la faveur marquée avec laquelle on accueille généralement les vues des écrivains professant le fatalisme en

matières historiques et morales, enfin et surtout, par l'aversion profonde des hommes lettrés pour toute croyance qui n'émanerait pas de l'exercice indépendant de notre intelligence, occupée à se créer une religion par la seule exploration des lois de la nature et sans le secours d'un enseignement surhumain.

Il est évident que, s'abandonnant à cette direction de pensée et repoussant toute idée d'intervention d'une main plus puissante que la nature, l'esprit humain descendrait d'un mouvement accéléré sur cette pente jusque dans les ténèbres d'une prison de fer, où il se croirait à jamais enchaîné au mécanisme de ressorts mis en jeu par une nécessité immuable. En cherchant à se passer de Dieu dans l'explication des événements, il s'éloignerait toujours davantage du principe de toute vie et de toute liberté.

Messieurs, peut-être ne serai-je pas le seul à être frappé d'un rapprochement que je crois instructif, et qui trouve sa justification dans une vue philosophique, généralement adoptée aujourd'hui. Il est admis dans toutes les théories spiritualistes que la nature est à la fois l'œuvre, le témoin, et jusqu'à un certain point l'image de Dieu, et que des analogies aussi manifestes que nombreuses se font remarquer entre les deux ordres de choses qui ont le même auteur. Voici celle qui s'est présentée à moi involontairement et qui n'est pas, je pense, indigne d'attention.

Les lois qui régissent les corps célestes expliquent à merveille les phénomènes de leur marche, toutefois à une condition; c'est que, dans le concours des deux forces qui produisent ces phénomènes, l'action de la force qu'on appelle attractive soit à chaque instant contenue ou plutôt combattue par une impulsion de direc-

tion fort différente, sans laquelle l'action non contrôlée de l'attraction finirait par réduire toutes les parties séparées de l'univers à l'état de masse unique et inerte. On se demande inévitablement, d'*où* part, *qui* détermine ce mouvement sauveur qui empêche les mondes de se précipiter vers un seul et même centre, et auquel on donne le nom de force centrifuge ou de mouvement par la tangente.

Vainement quelques-uns des plus grands géomètres du dernier siècle se sont tourmentés pour se débarrasser de cette main, qui, par la direction qu'elle imprime aux astres d'une manière inexplicable, contre-balance la force centralisante et nous contraint de recourir à l'intervention d'une intelligence suprême. Tous leurs efforts ont échoué, et un des plus illustres d'entre eux, après s'être un jour écrié d'un ton triomphal que je ne qualifierai pas : « *Je puis maintenant me passer de la main « qui agit par la tangente,* » a été conduit par de plus mûres réflexions à reconnaître son erreur.

Il en est de même dans le monde moral. Sans le livre qui nous révèle un ordre de choses auquel la machine de l'univers est subordonnée; sans toute une série d'événements se succédant durant un long laps de temps et nous faisant toucher cette subordination comme du doigt en une histoire riche d'événements non contestables, l'histoire de tout un peuple, visiblement intercalée dans les annales du genre humain, dans le tissu de ses destinées générales, par une main indépendante des lois ordinaires de la nature; sans le spectacle d'un nombre imposant d'hommes qui, à de grandes distances de temps et dans des circonstances très diverses, n'ont parlé, agi, souffert, déployé une énergie sans égale et couronnée de succès, n'ont vécu, en

un mot, qu'en vue d'un monde invisible; je crois être fondé à dire que, sans l'*irruption* de ce monde dans les affaires humaines, qu'on me permette cette expression, l'alarmant fantôme de l'immuabilité des lois de la nature nous aurait poursuivis jusque dans les bras impitoyables d'une destinée d'airain ou dans le gouffre du panthéisme, toujours ouvert aux conséquences rigoureuses d'une logique asservie au besoin le plus impérieux de la raison, au besoin de l'unité dans les créations de l'homme.

C'est au panthéisme (on ne saurait trop signaler l'écueil contre lequel tant d'esprits éminents et de nobles cœurs viennent se briser sous nos yeux), en d'autres termes, c'est à l'anéantissement de la liberté morale, au suicide de l'âme sous les dehors de son apothéose sacrilége, que nous conduirait, par une pente irrésistible, le perfectionnement indéfini des sciences exactes et l'étude exclusive des lois de la nature, si ces progrès, tellement flatteurs pour la raison, tellement propres à l'enivrer et à lui faire rejeter tout ce qu'elle n'a pas enfanté par ses seuls efforts, si cet entraînement vers l'investigation des causes naturelles, ne trouvaient pas un salutaire contre-poids dans les enseignements et les récits du code révélé.

N'avons-nous pas dans mille indices de l'esprit qui anime la génération actuelle, la preuve de son entraînement vers un culte des sciences naturelles qui ne souffre pas de rival? Qu'il me soit permis de terminer ces réflexions par l'expression du pénible sentiment que j'ai éprouvé, il y a peu de jours, en lisant le discours d'un savant justement célèbre, prononcé dans un des conseils de la nation, surtout en voyant l'assentiment sans réserve qui l'a accueilli, et dans la chambre

à laquelle il a été adressé, et dans le public au dehors. Sincère admirateur de l'illustre savant dont je parle, je sais qu'il n'a fait qu'énoncer l'opinion dominante chez tous les hommes d'étude et de science, mais pour cela même digne d'être examinée et combattue toutes les fois que l'occasion se présente d'en signaler l'affligeant caractère.

Dans une discussion récente sur l'utilité comparative des humanités et des connaissances scientifiques pour les élèves des établissements d'instruction secondaire, cet honorable député a exprimé le vœu que le spectacle du monde, tel que les recherches astronomiques l'ont constitué [1], remplaçât la Bible, lorsqu'il s'agit d'exciter et de nourrir le sentiment religieux. A l'appui de son opinion, il cite Euler et raconte une anecdote qui doit prouver que ce grand homme partageait cette opinion. Elle fait d'abord jurer Euler, qui n'avait pas cette habitude; puis elle adresse, par sa bouche, au ministre d'une église de Berlin des conseils dont je doute qu'il ait eu besoin, et des critiques plus invraisemblables encore, puisqu'elles supposent ce pasteur imbu d'erreurs qui étaient pardonnables dans Anaxagore et Ptolémée, mais qu'un ami d'Euler, homme sûrement fort instruit, comme le sont généralement les ministres protestants, n'aurait, certes, ni partagées ni portées en chaire. Il semble, à première vue, que s'il a existé un homme disposé à considérer l'univers comme une horloge parfaite, à laquelle l'horloger n'aurait jamais besoin de toucher, et à envisager toute intervention surnaturelle dans les affaires humaines comme une

[1] Séance du 23 mars de la chambre des députés. Discours de M. Arago.

perturbation, comme un crime de lèse-science, que la raison éclairée ne pouvait admettre, c'était le savant qui avait dérobé tant de secrets au souverain géomètre, et qui, prévoyant toutes les conquêtes futures de la science, devait, plus que personne, s'emprisonner dans la série de causes et d'effets accessibles à l'entendement de l'homme.

Mais un livre lui avait appris à briser de telles chaînes et à élever ses regards vers un ordre de choses supérieur à cette scène visible. Euler priait et croyait à l'efficacité de la prière [1]; il était un lecteur humble et assidu de la Bible. Il avait embrassé la foi en Jésus-Christ, après avoir, je cite ses propres expressions [2], lu attentivement et sans préjugé l'histoire sacrée, et médité sur tous les événements qui se rapportent à la mission divine du Christ.

Il est évident que ces sentiments n'auraient jamais permis à Euler de donner à l'instruction religieuse que nous pouvons tirer de l'étude de la nature, la préférence sur celle que nous puisons dans l'Écriture; il était même impossible qu'il les plaçât sur la même ligne. Il n'était sans doute pas insensible aux magnificences de l'univers. Comment l'aurait-il été, lui, dont le génie et les travaux, en perfectionnant la connaissance des lois qui le régissent, en avaient reculé les limites et agrandi le spectacle? Son émotion, à l'aspect des œuvres de la sagesse infinie, était immanquablement proportionnée à ses lumières dans une branche du savoir humain où il compte si peu d'égaux et point

[1] *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie*, tome II, page 44. Édition de Berne. 1775.

[2] *Ibid.*, p. 150 et suivantes. Condorcet a retranché dans son édition des *Lettres d'Euler* tout ce qui touche à la religion.

de supérieurs. Quelle ne devait pas être son adoration, lorsqu'il lui était donné de pénétrer les plans du suprême Architecte, plus profondément que ne l'avaient pu les maîtres de la science avant lui[1] !

Mais il savait bien que si les cieux racontent la gloire de l'Éternel, ils ne proclament pas sa miséricorde envers une race ingrate et déchue. Il savait qu'ils n'annoncent pas la *bonne nouvelle*, qu'ils nous laissent plongés dans des doutes insolubles sur les grands problèmes de la vie, sur le pardon de nos péchés, sur les conditions auxquelles nous pouvons l'espérer, sur le mode de régénération de notre volonté évidemment pervertie. Les cieux se taisent sur ce qu'il nous importe le plus de savoir.

Sans doute, si l'étonnement, l'admiration, le sentiment de notre néant en présence de l'immensité de la création, étaient les uniques ou les principaux éléments de notre éducation religieuse, il n'y aurait que des encouragements à donner au pasteur, ami d'Euler, dont l'homélie astronomique est proposée comme modèle par M. Arago. On ne saurait alors mieux faire que d'apprendre avec lui à des auditeurs qui sont venus à l'église pour être édifiés, « que la lumière parcourt soixante-« dix à quatre-vingt lieues par seconde, et qu'il y a des « étoiles dont la lumière ne met pas moins de trente ans « à venir jusqu'à nous. » Pour rendre l'impression plus forte, plus émouvante, on n'aurait qu'à répéter les assertions des astronomes qui pensent avoir établi par leurs calculs que les rayons partis des nébuleuses ou

[1] On voit au frontispice de l'ouvrage d'Euler, intitulé *Theoria motuum planetarum et cometarum* (1744, Berlin, in-4), un tableau du système des mondes déroulé par deux anges entre lesquels on lit ces mots : *Sapientissimi opus*. Édition faite sous les yeux d'Euler.

étoiles de la cent trente-deuxième grandeur, ne peuvent nous arriver qu'au bout de deux millions d'années.

Mais, de bonne foi, ces émotions de surprise et d'enchantement, toutes d'origine intellectuelle, peuvent-elles changer le cœur et nous faire marcher en nouveauté de vie? s'attaquent-elles à notre nature morale? nous apportent-elles paix de l'âme et remède à ses maux? Ah! pour les guérir, les miracles de la puissance divine ne suffisaient pas, il fallait un miracle d'amour. Les attributs de Dieu, manifestés par les merveilles de la nature, ne nous touchent pas de si près que ses perfections morales. Sa bonté, sa justice, sa sainteté, ont pour nous une excellence infiniment plus précieuse; et, considérées en elles-mêmes, ne surpassent-elles pas les attributs de la Divinité que réflète la scène du monde physique, quelque vaste et brillante qu'elle soit, comme les qualités analogues de l'âme humaine ont une valeur intrinsèque à laquelle n'atteignent pas les facultés de l'esprit?

De tout temps, mais surtout depuis que l'astronomie a, pour ainsi dire, effrayé, écrasé l'imagination par l'étendue que ses travaux ont donnée au monde matériel, la grandeur de l'univers, comparée à la petitesse de l'homme et de sa demeure, a été une source d'objections contre la révélation, spécialement contre l'œuvre de la rédemption et contre les livres qui, du premier jusqu'au dernier, ont évidemment pour but de la présenter comme partie essentielle des plans de Dieu, d'y préparer les esprits pendant des milliers d'années, d'en retracer l'annonce progressivement plus claire et d'en exposer l'accomplissement. Quel connaisseur de la nature humaine pourrait s'en étonner? Les hommes

sont esclaves des sensations qui leur viennent du dehors; ils jugent de l'importance des événements et apprécient le théâtre où ils se passent, d'après la vivacité des impressions que reçoivent les sens extérieurs et d'après la grandeur matérielle de leurs objets.

Envisageons les merveilles qui sont particulières au règne de la nature et au règne de la grâce; dépouillons les unes de tout éclat purement extérieur; considérons les autres dans leurs rapports avec ce qui est le plus haut placé dans notre estime, avec l'amour pur et la sainteté; et le Dieu de la Bible se montrera à nous infiniment plus attachant et plus adorable que le Dieu de la nature. Le Dieu de la Bible met sous nos yeux l'exemple d'une charité qui l'emporte, en véritable grandeur et en charme inexprimable, sur toutes les magnificences de l'univers. Tandis que l'imagination de l'homme conçoit toujours une grandeur et une perfection au-delà de la plus ravissante réalité, la sainteté et la charité de Jésus-Christ sont les seules choses qu'aucune imagination ne saurait embellir. Le Dieu de la nature et de la conscience ne suffit pas à l'homme. Le Dieu de la Bible répond seul à tous ses besoins. Il fallait à l'homme, dans l'ordre des attributs moraux de Dieu, de sa justice, de sa sainteté, de sa miséricorde, un sujet de réflexions aussi fécond et aussi inépuisable que l'est, à l'égard de la puissance et de la sagesse du Très-Haut, la beauté de la nature et l'immensité de l'univers, s'agrandissant indéfiniment par les recherches de la science.

Le Psalmiste, si riche en tableaux de la splendeur des cieux et de la gloire de leur créateur, élève sa bonté et sa miséricorde au-dessus de ses autres perfections; il dit que *les compasssions de l'Eternel sont au-dessus de*



toutes ses œuvres[1]. Mais où se manifestent ses compassions? Les œuvres que célèbre le Psalmiste sont sous nos yeux, et, certes, d'une indicible majesté. Mais ses compassions, que l'écrivain inspiré met au-dessus de toutes ses œuvres, qui nous les révélera, sinon le livre qui empêche que les hommes ne s'attachent à un seul aspect de l'Être infini, le livre qui a rétabli l'équilibre entre les manifestations des perfections divines que déploie la création visible, et celles qui ont pour théâtre les annales sacrées?

En résumé, la révélation des perfections morales de Dieu étant obscure, insuffisante, incomplète dans la nature et dans le cœur de l'homme, brillante de clarté et complète dans la Bible, si nous ne plaçons pas le code sacré sous les yeux de nos semblables, pour autant que cela est en notre pouvoir, nous souffrons que leur éducation soit tronquée, soit mutilée, nous leur cachons la face la plus auguste de l'Eternel, nous interceptons la lumière de ce soleil qui porte la santé dans ses rayons.

Le devoir qui résulte de ces graves considérations, est celui que notre Société cherche à remplir dans une sphère, grâces à la bénédiction divine, de plus en plus étendue.

[1] Psaume CXLV, 9.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 27 AVRIL 1838 [1].

MESSIEURS,

En ce jour, où nous sommes réunis pour nous réjouir en commun de la protection divine accordée à l'œuvre que la Société biblique française et étrangère a entreprise, il est naturel, il est utile, que nous cherchions à nous former une juste idée et de ses moyens de succès et des divers genres d'adversaires qu'elle a à combattre dans l'intérêt de la propagation de la parole de Dieu. Dans tous les temps, cette parole a eu les mêmes ennemis à vaincre, *la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie* [2]. Seulement, ces ennemis ont pris chaque fois la livrée de leur époque.

A la naissance du christianisme, ses disciples furent haïs des Juifs qui refusaient de reconnaître pour le Messie de leurs livres sacrés l'humble prophète de Nazareth, réformateur de la morale corrompue des docteurs et des chefs de la nation, tandis qu'ils étaient pour le reste du monde un objet, d'abord de mépris comme obscure secte juive; puis de crainte et de persécution de la part de l'autorité et des prêtres, comme ennemis de l'ordre social et religieux; bientôt de dédain et de dérision aux yeux des classes lettrées, comme propagateurs de superstitions aussi étranges que nouvelles;

[1] Ce discours fut imprimé à part avec le titre suivant : *De l'enseignement biblique envisagé comme médiateur et lien entre les plus fortes disparités de pensées, de tendances et d'habitudes de langage parmi les hommes.* (Note des éditeurs).

[2] Jean, II, 16.

au surplus pour tous également des trouble-joies, des censeurs importuns de mœurs et d'œuvres que condamnaient la pureté de leur vie et la sainteté de leur doctrine.

Lorsque notre glorieuse réformation rétablit la souveraine autorité de l'Écriture, elle retrouva pour ennemis tous ceux *dont les œuvres étaient mauvaises*, et qui ne voulaient pas renoncer à un pouvoir usurpé et à des jouissances incompatibles avec une obéissance sans restriction au code sacré. Se portant seuls interprètes légitimes de ce texte, ils cherchèrent tantôt à le dérober à la connaissance des peuples, tantôt à le faire parler comme il convenait à leurs desseins.

De nos jours, les adversaires de l'Évangile, quoique d'opinions et d'intérêts entièrement opposés aux adversaires de la réformation, suivent une marche qui conduit au même résultat, au rejet de l'autorité suprême de la Bible. Le respect qu'ils affectent pour nos saints livres est mensonger. Lorsqu'ils y rencontrent des choses qui ne sont pas d'accord avec leurs goûts ou leurs théories, ils tâchent, par des tours de force d'interprétation subtile, de donner aux textes qui les embarrassent un sens qui ne soit pas contraire à leurs idées favorites; ou bien, distinguant dans les enseignements et les récits bibliques ce qui n'avait, selon eux, qu'un but local, temporel, une intention de ménagement pour les préjugés des contemporains, ils finissent, sous les dehors d'une entière déférence pour l'autorité des écrivains sacrés, par la dénier complétement. Leur éclectisme, de quelques formes qu'il se pare, leur exégèse, quelque imposante qu'elle soit par l'érudition et la sagacité qu'ils y déploient, n'est au fond que leur propre apothéose, la substitution de leurs doc-

trines et de leur dieu aux doctrines et au Dieu de la Bible.

La soumission à la Parole de Dieu peut se comparer à l'obéissance que Dieu avait demandée à Adam, en lui défendant de suivre une autre volonté que la sienne. En transgressant la loi, pour jouir du plaisir et de l'orgueil de l'indépendance, l'homme se priva de cette vie en Dieu qui l'identifiait avec son créateur et qui maintenait toutes ses facultés en parfaite harmonie entre elles et avec la volonté divine. C'est ainsi qu'en ne choisissant dans nos saints livres que ce qui a l'assentiment de notre raison, en leur faisant dire ce que nous voulons qu'ils disent, nous suivons les conseils du serpent de la Genèse; mettant plus de confiance dans nos lumières que dans la Parole de Dieu, nous nous érigeons en législateurs suprêmes, ne reconnaissant la force obligatoire des enseignements et des principes divins que sous le bon plaisir de notre faible intelligence et de nos penchants corrompus.

Si, à aucune époque antérieure, la science et la critique n'ont fait autant d'efforts pour se soustraire à l'autorité de la Parole de Dieu; si des doctrines philosophiques qui affichent une tendance sincèrement religieuse, si le talent de combinaisons historiques hardies ou spécieuses, n'ont jamais, dans les mêmes intentions, multiplié, avec un apparat si éblouissant d'instruction et de profondeur, les hypothèses plausibles ou ingénieuses imaginées pour ravaler nos écrivains inspirés au niveau de Platon et d'Épictète, et pour encadrer le Sauveur du monde dans la série des sages qui, par des travaux et des systèmes d'heureuse influence sur le sort de l'humanité, ont mérité d'être placés au premier rang de ses bienfaiteurs; si tout récemment des philo-



logues de quelque renom, Vatke[1] et Bohlen[2], dans leurs commentaires sur le Pentateuque, et le docteur Strauss[3], dans son travestissement des Évangiles, ont acquis une triste célébrité par leurs ouvrages anti-chrétiens, nous devons nous en affliger pour leurs auteurs, mais nous ne pouvons en concevoir la moindre inquiétude. Bien au contraire, il y a dans ce redoublement d'attaques contre l'autorité de la Bible un symptôme de son influence croissante, fait pour nous réjouir plutôt que pour nous attrister.

La réflexion et l'histoire s'accordent pour nous apprendre qu'un déploiement de grandes forces provoque infailliblement une résistance proportionnée à l'action. Les réveils religieux ont toujours ranimé l'opposition naturelle que l'homme déchu fait aux vérités chrétiennes. Le progrès ne s'opère qu'au prix d'une lutte incessante avec les obstacles qui surgissent de toutes parts, quand la guerre sainte est engagée et que les disciples de celui qui eut, au début de son glorieux ministère, à repousser le prince des ténèbres, disent comme lui : *Arrière-moi, Satan!*

Au surplus, et c'est un fait qui doit être à la fois une leçon et un stimulant pour les Sociétés bibliques, l'agression des ennemis patents ou déguisés de la Parole de Dieu a changé de terrain et de nature. Durant le cours du XVIIIe siècle et jusqu'à une date bien plus récente, les objections qu'on élevait contre le code sacré et les coups qu'on cherchait à lui porter, supposaient dans le public auquel on s'adressait une profonde ignorance de ce qu'il renferme; et c'est une supposition qui, hélas! est loin encore d'être sans fondement dans ce

[1] *La Religion de l'Ancien-Testament*, Berlin, 1835.
[2] *La Genèse expliquée*, etc. Kœnigsberg, 1835.
[3] *La Vie de Jésus*, 2 volumes. Tubingen, 1835 et 1836.

pays-ci. Mais dans les contrées où la lecture des livres saints n'a jamais été entièrement négligée, et partout où l'institution biblique en a multiplié les exemplaires et ravivé l'étude, leurs détracteurs et ceux qui tâchent de s'affranchir de leur joug incommode, en ébranlant la confiance en leur autorité normale, essaient un autre genre d'armes offensives. Ne pouvant se dissimuler l'impression qu'ils doivent faire sur la génération qui s'en nourrit, ou qui n'est pas du moins étrangère à leur contenu, ils se livrent à des recherches sceptiques sur leur origine et leur forme primitive. Soit dans une intention directement hostile à la révélation, soit infectés de cet esprit de méfiance qui se plaît à remettre en question les faits les mieux établis, soit pour faire admirer par la multitude des demi-savants leur critique pénétrante et profonde, ils remettent en question l'authenticité de ceux mêmes de nos livres canoniques sur les auteurs desquels il n'a jamais plané jusqu'ici le moindre doute; ils transforment en mythes, en symboles, en hyperboles poétiques, ce qu'il y a de plus clair, de plus positif, de plus naïf, de plus manifestement historique dans les saintes Écritures.

Mais, sachant combien la réputation de savoir et d'habileté dont jouissent à bon droit les théologiens d'Allemagne en matière de critique historique, dispose les amis de discussions bibliques en France à se laisser, les uns effrayer, les autres séduire, par les systèmes hardis qu'enfante journellement sur les plus graves questions de la théologie la prodigieuse fécondité littéraire des universités allemandes, je me hâte d'ajouter qu'il n'y a pas une des théories ou des investigations sceptiques, qui semblaient par leur succès remettre sérieusement en problème quelque point important des

croyances chrétiennes dans le domaine de l'exégèse, qui n'ait presque aussitôt été examinée avec impartialité et réfutée solidement par des théologiens et des philologues du premier rang. La *Vie de Jésus* par le docteur Strauss, qui avait mis en émoi tout le public lettré de l'Allemagne, a été sur-le-champ l'objet d'un examen calme, profond, consciencieux, auquel ont pris part quelques-uns des historiens, des critiques, des philosophes même les plus distingués de l'Allemagne, Eschenmayer[1], Harless[2], Tholuck[3], Néander[4], auxquels se sont associés, par des travaux estimables, des savants moins connus, tels que M. G. Hoffmann[5], G. F. Wilcke[6], et d'autres; elle a donné lieu à une spirituelle défense[7] de la vérité historique des événements de la vie du Sauveur, dans un *Essai sur la Vie de Luther*, censé publié à Mexico en 2836 par un historien futur, lequel, faisant à la vie de Luther l'application des principes suivis par le docteur Strauss dans sa vie de Jésus, démontre que ce réformateur est un personnage idéal qui n'a jamais existé.

[1] *L'Ischariotisme de notre temps.* Un supplément à la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Tubingen, 1835, 1re partie.

[2] *Les Recherches critiques du docteur Strauss, appréciées d'après leur valeur scientifique.* Erlangen, 1836.

[3] *L'Histoire évangélique et sa vérité historique,* ou *Examen critique de la Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Hambourg, 1837.

[4] *La Vie de Jésus, dans sa connexité historique avec les événements qui ont précédé et suivi sa venue.* Hambourg, 1837.

[5] *La Vie de Jésus*, par le docteur Strauss, *examinée.* Trois livraisons. Stuttgardt, 1836.

[6] *Mythe et tradition,* ou *Examen de l'idéalisme mystique de Strauss.* Leipzig, 1837.

[7] *Extraits de l'ouvrage intitulé : La Vie de Luther soumise à un Examen critique,* par le docteur Casuar, Mexico, l'an 2836. (L'auteur est M. J.-F. Wurm.)

Les hypothèses que d'éminents orientalistes avaient accréditées sur la composition et l'âge des livres de l'Ancien-Testament ont dû être abandonnées, après avoir envahi les écoles et passé, depuis près d'un demi-siècle, pour des résultats d'investigations critiques désormais inattaquables. C'est ainsi que la Genèse était considérée comme une mosaïque de pièces de différents auteurs et de temps différents; le Pentateuque, qui était, prétendait-on, de rédaction postérieure au législateur des Hébreux, était traité, tantôt comme une épopée nationale, ouvrage de plusieurs générations, tantôt comme un recueil de traditions et d'ordonnances, sur lequel des exégètes d'un véritable mérite se livraient à des opérations de haute critique (c'est ainsi qu'ils les appelaient), dans le goût et à l'instar de celles que Niebuhr a faites sur Tite-Live et les fragments des anciens monuments littéraires ou artistiques de Rome. Le théologien qui donnait à Esaïe les vingt-sept derniers chapitres des prophéties portant son nom, ou qui croyait la collection des écrits attribués à Daniel antérieure aux Machabées, était regardé en pitié par la grande majorité des professeurs et des étudiants : c'était à leurs yeux un homme arriéré, qui n'avait pas marché avec la science.

Heureusement on est revenu de cet engouement pour des suppositions uniquement fondées sur des combinaisons arbitraires; on reconnaît l'injustice de l'oubli de ces données positives, de ces faits incontestables, qui avaient jadis guidé les théologiens dans les différentes branches de la critique sacrée. On s'est demandé sur quel fondement on avait abandonné ce guide; on s'est aperçu que des hypothèses avaient été bâties sur d'autres hypothèses, qui avaient trop légèrement été



adoptées comme des progrès. Des essais de révision de toutes ces vaines conjectures furent entrepris par de jeunes savants, et on fit de toutes parts retour vers une critique plus saine et plus sobre. Olshausen[1] rétablit solidement l'authenticité de nos Évangiles, Kleinert[2] et Hengstenberg[3] rendirent les chapitres 40-66 au prophète dont le nom est en tête des oracles qu'on avait voulu métamorphoser en une espèce d'anthologie. Ce dernier[4] reprit la question de l'époque à laquelle devaient appartenir les prophéties de Daniel, et il en prouva l'authenticité. Le même théologien[5] vient de jeter un nouveau jour sur l'origine du Pentateuque. Il a examiné avec autant de savoir que de sagacité l'opinion qui morcelait la Genèse et distinguait dans ce livre une diversité d'auteurs et de styles que les commentateurs, renchérissant les uns sur les autres, avaient multipliés à l'envi. Au flambeau de ce critique aussi judicieux qu'instruit disparaissent en même temps

[1] *L'Authenticité de nos quatre Évangiles.* Kœnigsberg, 1823.

[2] *L'authenticité de toutes les prophéties contenues dans le livre d'Esaïe.* Berlin, 1829.

[3] *Christologie de l'Ancien-Testament*, 1er volume, 2e partie, pages 168-206. Berlin, 1829.

[4] *L'Authenticité de Daniel et l'intégrité de Zacharie.* Berlin, 1831, 395 pages.

[5] *L'Authenticité du Pentateuque*, prouvée par E.-G. Hengstenberg. 1er volume, Berlin, 1836. Une discussion étendue sur les noms de Dieu *Elohim* et *Jéhovah* (pages 181-414) fait voir avec une évidence qui ne laisse rien à désirer, que le premier de ces noms désigne l'Auteur de toutes choses et ses perfections telles que les annonce l'univers, mais que *Jéhovah* est Dieu en tant qu'il s'est révélé aux hommes, qu'il s'est fait connaître aux prophètes, et qu'il s'est manifesté dans les institutions de la théocratie israélitique; et que l'emploi de l'un et de l'autre, toujours motivé, jamais arbitraire, ne peut s'expliquer qu'en n'admettant qu'un seul et même auteur pour la Genèse comme pour le reste du Pentateuque.

ces étranges romans sur les noms de Jéhovah et d'Elohim, qu'à l'imitation des anciens Gnostiques, des rêveurs modernes se sont plu à imaginer[1], et qu'un savant professeur de la Faculté des lettres a récemment reproduits[2] avec des variantes plus étranges encore.

Les recherches de M. Hengstenberg ne sont pas seulement précieuses par ce résultat, qu'elles ont plus complétement mis en évidence l'authenticité du Pentateuque, mais aussi par la marche qu'il a suivie et la manière dont il a tiré les plus fortes preuves de cette authenticité des objections mêmes qui avaient été élevées contre elle. Il commence par démontrer (pages 47-180) que le Pentateuque jouissait d'une souveraine autorité législative dans le royaume des dix tribus, et qu'on peut, sans détriment pour la cause du Pentateuque, renoncer à l'argument qui était ordinairement employé comme principal appui de l'existence ancienne des livres de Moïse, savoir : leur adoption par les Samaritains ennemis des Juifs; argument toujours de bon usage, mais auquel des enquêtes récentes obligent de donner une tournure un peu différente de celle qui était usitée dans cette controverse. Le docteur Hengstenberg examine ensuite et discute, avec autant de pénétration et de savoir que de tact exégétique, tous les

[1] Par exemple, un théologien célèbre de Zurich, M. Jean Schulthess, dans sa *Doctrine des Anges*, 1832.

[2] *Cours d'Histoire ancienne*, par Charles Lenormant. Paris, 1837. L'auteur fait d'Elohim le Dieu suprême et de Jéhovah une divinité secondaire, émanée du Dieu père, un démiurge qui façonne la matière avec ses mains. Pour M. Salvador (*Lois et institutions de Moïse*, vol. III, pages 176-186, 224 et suivantes, et page 406, note 32, page 29 du 1er volume), Jéhovah est une formule, une personnification des lois qui régissent l'univers. L'un et l'autre semblent n'avoir jamais lu Exode III, 13-16. Comment s'y prendre pour que les gens ne s'obstinent pas à vous faire dire ce que vous n'avez pas dit?

passages où les noms de Dieu, Elohim et Jéhovah, se rencontrent, soit l'un ou l'autre séparément, soit tous les deux en juxtaposition. Cette lumineuse revue constate par un nouvel exemple l'utilité d'une patiente et religieuse investigation des moindres détails, quand *nous sondons les Ecritures*, en montrant qu'il ne s'y trouve pas de minuties, et que l'arrangement des mots mêmes est révélateur de quelque vérité. Malgré le très grand nombre des endroits où les noms scripturaires de la Divinité semblent être employés comme synonymes et rangés dans un ordre où la place paraît indifférente pour le sens des passages, le docteur Hengstenberg fait voir clairement que toujours le choix de ces noms, leur succession, en apparence arbitraire, leur accumulation, ont été déterminés par des motifs de convenance ou d'enseignement. Comme la critique moderne avait tâché de faire de l'Éternel (Jéhovah) un simple dieu national des Juifs, pour le ravaler au niveau de Bel, d'Osiris, etc., les deux protecteurs et champions de contrées particulières, M. Hengstenberg a mis au néant cette supposition, déjà réfutée par d'autres considérations, en faisant observer que la racine du mot Jéhovah était tombée en désuétude avant le temps de Moïse, et avant que les Israélites formassent un corps de nation. (Voyez pages 234 et suiv.)

Qu'on me permette un rapprochement entre deux adversaires de la révélation, lequel s'est involontairement offert à moi, en m'occupant de ces recherches sur les noms de la Divinité; c'est l'analogie de subtilité sophistique frappante pour tout lecteur judicieux, des deux ouvrages anti-chrétiens qui récemment ont fait le plus de sensation, de celui de M. Salvador sur les institutions de Moïse, et de la Vie de Jésus-Christ, par le

docteur Strauss, qui a trouvé tant d'admirateurs en Allemagne. Quand on voit un Israélite, homme d'esprit et d'un esprit très cultivé, sans doute dès son enfance familiarisé avec les livres canoniques de sa nation, nier la personnalité de l'Être qu'ils nous représentent parlant, agissant, gouvernant, exerçant des jugements innombrables dans des causes d'une spécialité aussi complexe que multiple, opérant tous les actes qui caractérisent une *personne*, cause libre de ses déterminations, on s'étonne moins qu'un élève de la savante et pieuse faculté théologique de Tubingen, qu'ont illustrée et fait chérir des disciples du Sauveur, les Storr, les Flatt, les Suskind, que Strauss ait voulu, dans un ouvrage d'une grande étendue, remettre en problème l'existence historique de Jésus-Christ. Le succès qu'a eu cette lourde et volumineuse compilation[1] parmi les gens du monde et dans les classes lettrées, s'explique facilement quand on connaît l'Allemagne. Le réveil religieux a surpris les uns et les autres désagréablement, dans leur sommeil d'insouciance morale et de rêves spéculatifs. Les premiers, enchantés d'être savamment délivrés du cauchemar de la régénération chrétienne; puis, les vieux élèves des écoles de Heyne et de Wolf, qui ne voient encore, à l'heure qu'il est, que symboles et mythes dans l'antiquité, ravis d'être confirmés dans leur manie d'assimiler l'histoire du peuple de Dieu aux vicissitudes de la civilisation grecque et romaine, et de lui faire parcourir tous les degrés du tâtonnement religieux des peuples privés de la lumière de la révélation, depuis les temps fabuleux à travers les âges héroïques

[1] Le premier volume contient 730 pages grand in-8°; le second 750, dans la première édition de 1835. Je ne sais si les éditions subséquentes présentent une augmentation.



jusqu'aux jongleries des prêtres d'Isis et des augures de Rome, applaudirent, d'un commun accord, au loyal dévouement d'un enfant perdu qui tirait enfin, à ses risques et périls, mais avec franchise, la conclusion que les Eichhorn, les Gabler, les Paulus, par ménagement pour leur position et pour les préjugés populaires, avaient laissé à deviner. Il faut bien chercher dans les secrètes affections du public lettré en Allemagne l'explication de l'étrange accueil fait à la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Car, examiné de près et avec quelque connaissance du mouvement des opinions et des théories dans cette vaste contrée (sa littérature domine sous presque tous les rapports en Danemarck, en Hollande, en Suède et même en Russie), c'est une reproduction de tous les articles répandus depuis cinquante ans dans les journaux et recueils périodiques publiés par les théologiens distingués du parti rationaliste, reproduction opérée dans un ordre qui en fait bien ressortir la tendance et en concentre les résultats dans un résumé net et lucide, le tout assaisonné (si c'était là un moyen de choquer les vieilles écoles, c'était une garantie de réussite auprès de la génération actuelle), assaisonné d'un essai de réhabilitation hégélienne du Sauveur du monde dans l'esprit des nombreux adhérents de l'idéalisme panthéistique à la mode. Mais revenons à notre parallèle des deux ennemis du christianisme qui ont paru nous offrir un même caractère d'absence de bon sens, dans des publications très disparates de principes, de ton et de direction d'idées. Je m'arrête à cette coïncidence de bizarre abus d'esprit dans les doctrines fondamentales de la religion.

S'il y a, dans les deux ordres de choses qui se par-

tagent l'univers invisible et matériel, deux existences d'une individualité absolument inconciliable avec des rêveries panthéistiques ou mythologiques, ce sont Jéhovah et Jésus-Christ; et en vérité, on ne sait à qui décerner la palme du paradoxe avec le plus de justice, à l'écrivain qui épuise toutes les fantastiques combinaisons du verbiage creux des matérialistes du dernier siècle pour se débarrasser de l'individualité du Jéhovah de l'ancienne alliance, et pour le réduire à une formule abstraite (on dirait un débutant en mathématiques multipliant vainement les équations algébriques pour éliminer de sa formule une quantité inconnue et importune), ou bien, à l'adepte de l'école de Hegel qui, frotté d'une érudition d'emprunt et doué d'une opiniâtreté systématique, ne reculant devant aucune instance du sens commun, s'efforce de déchirer de sa main débile le tissu serré de faits incontestables, étroitement enchaînés les uns aux autres dans une connexité causale indissoluble, pour en arracher le fait principal, auquel sont liés et dont dépendent tous les autres en amont et en aval, si l'expression est permise. Et tout cela à quelle fin? Pour transformer en symbole mythique ou mythe symbolique le personnage historique entre tous le plus vivant, entre tous les grands hommes qui ont figuré sur la scène du monde réel, le moins modifié par des imaginations idéalisantes, et certainement plus indispensable aux annales du genre humain, pour en saisir l'ensemble, qu'Alexandre et César.

Assurément MM. Salvador et Strauss n'ont rien à envier l'un à l'autre : les tours de force interprétatifs et dialectiques, au moyen desquels ils effacent l'existence personnelle que les livres hébreux attribuent à Jéhovah et l'individualité historique du fondateur du christia-

nisme, sont de même valeur, blessent à un même degré les règles de la saine critique, et insultent également le sens commun.

De toutes parts s'élèvent des défenseurs de la Parole de Dieu. Les sciences naturelles et historiques, l'érudition et la philosophie, les méditations du moraliste et les découvertes du voyageur, l'étude plus approfondie des langues et les travaux de l'archéologue, le scalpel de l'anatomiste et le marteau du géognoste, ont, dans la courte période de trente à quarante ans, d'un surprenant accord, concouru au même but, à la confirmation des faits et des enseignements bibliques [1]. Tout un monde d'êtres organisés, déposé dans les entrailles de la terre avant qu'elle devînt le domicile de notre race, surgit à la lumière pour attester la fidélité des récits des messagers du Tout-Puissant, qui seul a pu les instruire de choses ensevelies dans une nuit profonde jusqu'à nos jours. Les sépulcres se sont ouverts, et leurs morts viennent, après plus de trois mille ans de silence, témoigner de l'exactitude de l'histoire biblique. Dans la tombe d'un intendant des édifices des Pharaons, on a trouvé un tableau [2] qui représente les procédés de la fabrication des briques pour des bâtiments en construction, exécutée par des ouvriers sous la plus dure des surveillances; en regardant cette

[1] Voyez *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, par Nicolas Wiseman, 2 tomes, 1837 (analysés dans *le Semeur*, vol. VI, pages 289 et 370). Voyez aussi un intéressant *Discours sur les rapports de la religion avec les sciences*, par M. le pasteur Paumier, Rouen, 1832.

[2] Voyez dans l'ouvrage sur les monuments égyptiens, publié par M. Rosellini, élève et compagnon de Voyage de Champollion, la planche n° 49 de l'Atlas, intitulée : *Monumenti civili*, et l'explication, pages 4 et suivantes.

peinture, on ne peut s'empêcher d'y voir les enfants d'Israël dans l'état d'oppression, et occupés des travaux qui sont décrits aux premiers chapitres de l'Exode. Dans ce tableau, tout, jusqu'aux moindres détails, est conforme au récit de l'auteur sacré. Les inscriptions qui sont placées au-dessus des figures, outre qu'elles prouvent un facile usage de l'écriture, antérieur à Moïse, usage contesté avec acharnement par les adversaires de la révélation, donnent le nom de l'inspecteur, dont le corps a été déposé dans ce tombeau, et assignent à l'époque de son inhumation le règne de Thutmès-Mœris, Pharaon de la dix-huitième dynastie, par conséquent l'année 1740 environ avant Jésus-Christ; ce qui concorde parfaitement avec la chronologie biblique.

Plus nous remontons par l'étude des langues et des monuments aux origines du genre humain, plus nous rencontrons de faits, d'événements, de citations, de croyances retracés dans les pages du volume sacré, et plus nous y reconnaissons, avec une joie mêlée de surprise, les phases de la civilisation, les habitudes de la vie publique et privée, les mouvements de la pensée et des passions, tels que les détermine le développement des institutions sociales aux divers degrés de progrès ou de décadence, soit des mœurs individuelles, soit de la fortune adverse ou prospère des états. Et dans quel immense drame ces scènes, tour à tour naïves et sublimes, patriarcales et de haute culture, ne se présentent-elles pas à nos yeux! C'est dans l'ensemble des destinées de la race humaine tout entière, que sont encadrés ces tableaux si pleins de charme et de vérité. Le portique de ce musée historique si vaste et si varié, où sont déposées les archives de la Providence, les pièces, si l'expression est permise, justificatives de ses voies, les

traités de paix de la terre avec le ciel, nos titres à l'admission dans la cité de Dieu et les conditions de jouissance de ce droit glorieux ; le portique de ce musée n'est rien moins que l'univers, la création tout entière, son but unique et son sort final. On voit l'espèce humaine dans son berceau, une seule famille s'ébrancher en tribus, en peuplades, en nations qui se partagent le globe. Et ici encore nous assistons à une conquête scientifique de la Parole de Dieu. La généalogie des peuples issus de Noé, déroulée dans le chapitre X de la Genèse, après avoir été adoptée par les historiens dans les temps de respect pour le texte sacré, et avoir servi de point de départ aux annales des principales branches de la famille humaine, avait été, depuis un siècle, d'une part, un objet de doutes et d'attaques, de l'autre, souvent mal défendue, à l'aide d'explications et de conjectures hasardées. Tout récemment, la plupart des difficultés qu'elle a fait naître ont reçu une solution satisfaisante, fournie par les recherches des plus habiles géographes et des explorateurs du génie des langues humaines les plus heureux [1]. Ainsi est près de s'accomplir le devoir imposé à l'histoire universelle par le plus savant des historiens modernes, Jean de Müller, qui veut qu'elle prenne pour base la table ethnographique, contenue dans la Genèse.

On n'a pas assez remarqué que ces prodigieuses richesses morales, historiques, littéraires, dont l'influence, plus puissante que celle d'aucune autre œuvre

[1] Ces recherches (de Ritter, Leo, G. de Humboldt, Heeren, etc.) sont résumées dans un ouvrage plein d'intérêt et d'une instruction de choix, intitulé : *La table ethnographique de la Genèse*, par A. Feldhoff, Elberfeld, 1837, avec une mappemonde où les noms de tous les peuples mentionnés dans la Genèse figurent sur les différentes parties du globe.

d'homme, a fécondé la raison humaine et l'a si fréquemment ramenée de ses égarements, a captivé tant d'âmes hautes et indociles, subjugué tant d'esprits superbes, régénéré tant de cœurs corrompus, donné aux nations qui en sont dépositaires, et surtout à celles qui en ont fait leur principale ressource pour l'éducation de la jeunesse, la suprématie sur tous les peuples qui en étaient privés; on n'a pas assez, disons-nous, remarqué que dans ces livres que renferme un seul volume, production collective à laquelle ont contribué une quarantaine d'auteurs aussi divers de culture et de portée d'esprit que de situation et de caractère, et disséminés sur quinze siècles d'intervalle; que dans tous ces livres si dissemblables d'objets, de ton, de composition, il ne se trouve pas une phrase qui ait uniquement pour but d'amuser le lecteur. On peut défier le censeur le plus attentif ou difficile de nous montrer, dans ces pages si nombreuses, si variées de sujets, si animées de chaleur, souvent si brillantes de poésie, une seule ligne écrite dans la seule et unique intention de plaire au lecteur, de l'égayer ou de l'émouvoir, en un mot de lui procurer une jouissance purement littéraire. Et n'oubliez pas que ces écrivains sont, sans exception, des hommes d'Orient appartenant par leur origine et leurs habitudes de pensée et d'expression à ces contrées où l'imagination aime à se produire sous les formes les plus bizarres, où les écrivains ne visent qu'à exciter l'étonnement et à mettre en jeu l'imagination, très fréquemment aux dépens du bon sens et de la moralité; où les auteurs les plus admirés sont pleins d'images incohérentes, prodiguées sans motif et en contradiction perpétuelle avec les exigences de notre goût; tandis que les écrivains sacrés, auxquels on ne peut refuser une rare vivacité

d'imagination et un ardent enthousiasme, tout en conservant leur caractère oriental, en donnant à leur style sa couleur nationale, ne choquent jamais notre raison par les écarts si communs chez les plus renommés d'entre leurs compatriotes : ils emploient sans doute des figures hardies, des métaphores cumulées, que nos habitudes littéraires n'admettent ni dans cette mesure, ni dans cette proportion, ni dans cet ordre de similitudes; mais le but des auteurs et la nature des sujets qu'elles servent à mettre en lumière, en motivent constamment l'emploi et en font reconnaître la justesse. Comment s'expliquer ce phénomène, si ce n'est par l'intervention directrice de celui qui destinait ces écrivains au rôle de ses messagers auprès du genre humain, et leurs écrits à être des médiateurs entre l'esprit de l'Occident et l'imagination de l'Orient, présentant à chacun la doctrine salutaire sous une forme appropriée à ses besoins, dans une langue réunissant seule entre les langues humaines les qualités qui rendent la naturalisation de sa littérature facile dans tous les idiomes du globe, à quelque degré de culture ou de richesse que le langage de ses habitants se soit élevé ou arrêté[1].

[1] La structure grammaticale et le matériel de la langue hébraïque, qui unit tant de simplicité à tant de richesses, tant de ressources pour l'expression pittoresque et poétique à la gravité et à la lucidité que réclament les récits de l'histoire et les leçons de la morale, révèlent leur affinité multiforme avec les idiomes de familles et de natures les plus hétérogènes, au fur et à mesure que ces idiomes parviennent à notre connaissance et deviennent l'objet d'examens attentifs. Voyez les savantes recherches du docteur Rich. Lepsius sur *les Alphabets et les noms de Nombres* (1838, pages 104, 141). M. Lepsius soutient (page 79) la parenté de l'hébreu avec le copte, que nie M. Peyron (préface de son *Lexique copte*, page XII). L'ouvrage posthume de M. G. de Humboldt (*De la Diversité des langues dans leur construction et de leur influence sur le développement intellectuel*



La diffusion de plus en plus étendue des saintes Écritures sur toute la surface de la terre complétera cette immense expérience, et par leur action à la fois civilisatrice et sanctifiante, mettra au grand jour la folie de ceux qui cherchent dans des modes et des organes d'instruction purement humains des puissances rivales de nos saints livres.

Où que nous tournions nos regards dans les cieux et sur la terre, nous voyons la parole de Dieu, contenue

du genre humain) présente quelques rapprochements qui mériteraient d'être suivis (voyez pages CCV et CCVI, CCCXXIII). Les langues sémitiques forment le chaînon intermédiaire entre les langues indo-germaniques (Japhétiques) de construction savante et les langues moins artificielles dans leur organisation. L'époque où la séparation des idiomes sémitiques et sanscrits s'est opérée, est inconnue; mais des recherches récentes ne nous laissent pas douter que le dialecte araméen ne soit la plus ancienne forme de l'hébreu (voyez la *Grammaire chaldaïque* de Julius Fürst, 1835, page X, et pages 2 et 3), ce qui coupe la racine à beaucoup d'objections élevées contre l'authenticité de plusieurs parties du texte sacré (par exemple, de la bénédiction prophétique du patriarche Jacob). Sur quelques points de glossologie hébraïque que l'attention se porte, on y rencontre des caractères merveilleusement propres à qualifier cet idiome d'excellent médiateur entre les idiomes et les capacités intellectuelles les plus dissemblables. Le parallélisme hébreu (je n'ajouterai que cette seule remarque) est un admirable auxiliaire de communication de pensées et de préceptes, auprès de tous les peuples enfants et de toutes les intelligences bornées. Plein de grâce poétique et de majesté dans les matières que traitent les écrivains sacrés, ce genre d'art métrique, plus digne d'ailleurs d'interprètes de la Divinité, était certainement le meilleur mode d'inculquer les vérités religieuses aux conceptions tardives et pesantes. On s'est vainement tourmenté pour découvrir le mécanisme du vers hébreu. Le professeur Kœster, de Kœnigsberg (voyez sa *traduction des Psaumes d'après leur arrangement en strophes*, 1837), l'a heureusement dénommé *mètre intellectuel*, mètre des pensées (Gedanken-Maass). Ce savant refuse, avec raison, ce me semble, d'admettre, chez les poëtes hébreux, l'usage d'un système métrique, basé sur le nombre ou la quantité des mots et des syllabes.

dans la Bible, s'interposer entre toutes les choses disjointes, entre tous les éléments de discorde, pour rapprocher et pour réunir; entre le ciel et la terre, pour les réconcilier; entre les habitants du globe, pour les fondre dans une même famille; entre leurs langues, pour leur implanter un principe d'assimilition universelle par l'introduction d'un fonds commun de tournures obtenant dans toutes droit de cité; entre les nations civilisées et les peuples barbares, pour leur imprimer un même caractère d'humanité; entre les riches et les pauvres (l'Écriture, évitant toutes nos distinctions irritantes ou humiliantes, ne connaît que ces deux classes), pour unir ces deux classes par la conscience de l'identité de leurs vrais intérêts et de leurs droits aux mêmes priviléges; entre les passions ennemies et les systèmes opposés, pour les faire participer au même traité de conciliation et de paix; entre toutes ces habitudes contradictoires de pensées et de maximes, qu'il semble impossible de ramener à un même centre d'action, à une même perspective d'avenir; surtout et pour citer un cas de désaccord fondamental qui se trouve à la racine, pour ainsi dire, de notre organisation morale, et qui se reproduit avec une rapidité croissante dans une sphère que la marche de la civilisation agrandit chaque jour, surtout, dis-je, entre la théorie et la pratique, entre l'idée et l'actualité.

Descendons dans les profondeurs de notre âme, plaçons-nous aux sources de ses déterminations ou de la direction de son activité. Nous ne tarderons pas à nous convaincre qu'il y a une lutte qui remplit la vie de l'homme et dont l'issue fait sa destinée, une lutte engagée sur le terrain de l'action comme dans le domaine de l'intelligence, la lutte entre l'idéal et la réalité.

L'homme que les impressions des sens gouvernent, et qui ne prend pour guide que l'expérience, est ballotté entre des impulsions variables et s'élance sans boussole sur une mer agitée : son dédain pour les principes théoriques le dépouille d'une belle partie des prérogatives que sa raison lui assure, et le livre à une dépendance de la réalité indigne de sa grandeur morale. L'homme spéculatif risque de se perdre sur un autre écueil. Ne reconnaissant pour loi que l'idéal, ne voulant recevoir que de lui-même ce type de perfection, croyant sa raison compétente pour en dessiner l'image et sa dignité d'homme intéressée au maintien de son indépendance en matière de foi, il rejette toute base historique de croyances religieuses. Considérant les faits comme absolument hétérogènes aux opérations intellectuelles, qui seules peuvent, dans son opinion, établir une croyance raisonnée et solide, il dénie tout à fait le droit de servir de preuve à une vérité morale. Décidé à secouer le joug de toute religion positive, il cherche à se débarrasser de tout événement qui réclame une attention sérieuse, comme base de croyances religieuses; il méprise les données de l'histoire qui sont alléguées à l'appui de doctrines de foi. Sans doute, il se trompe; il est puni de son orgueil par le cruel malaise de l'incertitude sur ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, et finalement par la nécessité de se jeter dans les abîmes du panthéisme. Mais il s'imagine être la noble victime des droits de la raison humaine et de son dévouement aux lois qui sont inhérentes à sa nature.

Le christianisme est encore là pour se porter médiateur entre deux besoins, entre deux tendances de l'homme intellectuel. Il nous donne dans un seul fait,

unis indissolublement, la réalité et l'idéal : il a réalisé l'idéal et idéalisé la réalité. C'est l'Homme-Dieu qui a accompli cette union. Comme en lui s'embrassent la justice et la bonté, la miséricorde et la sainteté divines, en lui aussi se pénètrent mutuellement et se confondent la vérité de l'idée et l'actualité du fait. En lui est la vérité entière; il est la vérité. Il représente, il a réalisé en lui les rapports du monde invisible et de l'univers sensible; rapports de subordination et de concours au même but, sur lesquels, sans son apparition sur la terre, nous serions restés à jamais incertains. Présentant dans sa personne l'image de la soumission absolue de toutes les puissances matérielles sous la loi de perfection idéale et de sainteté, il a, sous la forme humaine, manifesté une vertu toute divine et dévoilé le type sans pareil d'une perfection idéale; le Dieu très saint peut désormais reposer ses regards sur les êtres revêtus de cette forme, sans paraître se complaire dans la violation de ses propres lois. Sous l'empire de l'adoration que ce spectacle inspire à ceux qui le contemplent par la foi, les éléments disparates de notre nature, la loi qui l'enchaîne dans les liens de la réalité phénoménale et qui l'attache à la glèbe des sens, et l'élan qui l'élève au-dessus des choses visibles, se coordonnent, s'entraident, s'identifient dans une même volonté affranchie d'un servage dégradant et rendue à la liberté des enfants de Dieu. Voilà comme l'idéalité et la réalité se sont rencontrées et entrelacées dans l'Homme-Dieu.

D'une part, quel est le vol de l'imagination idéalisante qui pourrait s'élever au-dessus de la scène exhibée sur Golgotha ? Que dis-je s'élever ? atteindre cette hauteur, aurais-je dû dire; car jamais, avant cette auguste journée, l'imagination, fécondée par la raison, n'avait

conçu une pareille grandeur morale, ni supposé possible un triomphe aussi éclatant de la bonté et de la sainteté ! D'autre part, aucun fait, tombé sous l'observation humaine, ne peut entrer en parallèle avec ce fait, avec ce drame sublime, puisque tout le mouvement, toute la fortune changeante des siècles antérieurs convergent vers cette main percée et que tous les siècles futurs y sont suspendus dans leur éternelle durée. Les théories philosophiques et les faits d'expérience ont été et sont également impuissants, soit à créer un type de perfection morale, soit à nous offrir une leçon historique, qui puissent égaler cet événement en force impressive et en idéale beauté.

Après avoir montré l'Évangile, heureux négociateur de réconciliation entre tant de parties adverses, pacificateur sur tant de champs de batailles, sur tant d'arènes différentes, où les passions et les systèmes se combattent avec acharnement, puissant ange de paix jusque dans le for intérieur de l'homme, jusque dans le foyer domestique où il met fin à la guerre intestine que se font nos facultés entre elles; qu'il me soit permis d'appeler votre attention pour quelques instants encore sur une lutte qui la réclame spécialement aujourd'hui et que la parole de Dieu, répandue avec discernement et fécondée par le Dieu de paix, peut seule faire cesser dans le pays qui est l'objet le plus prochain de l'œuvre confiée à votre charité chrétienne. Il n'est malheureusement pas besoin de vous dire qu'une dissidence, plus fâcheuse par ses effets que profonde dans sa source, divise ici la famille chrétienne. Pourquoi le moyen de rapprocher les opinions, d'unir les cœurs, qui a été employé, dans tous les siècles, sur des scènes de violence et de carnage, sur tous les points du

globe, avec tant de succès, à opérer des pacifications et à cimenter des alliances bien autrement difficiles à préparer ; pourquoi ce même moyen ne serait-il pas le plus propre à mettre un terme aux dissensions qui sont les seules encore inconciliées sur le sol français, quoique moins fondamentales que celles qui couvent toujours sous la cendre en matière d'organisation sociale ? Malgré ce désaccord politique des esprits, envenimé par les passions et les intérêts égoïstes, on s'est rallié en France, on s'est tendu la main sur le code civil, sur la charte ; le progrès de la raison, une indifférence qui est le fruit de la mollesse et de l'apathie, des mœurs adoucies par des relations sociales de plus en plus compliquées et multipliées, des habitudes de légèreté et d'insouciance, la lassitude de contentions et de querelles décréditées par leurs résultats, ont amené une trêve qu'aucun danger imminent ne menace, et qui, favorable aux travaux des sciences et des arts, promet à la France un état de paisible développement des institutions nationales, semblable à celui dont jouit l'Angleterre, où une parfaite tolérance mutuelle d'opinions et une liberté entière de discussions politiques sont, depuis un siècle, entrées dans les mœurs et mises en pratique par tous les partis.

Possédant (en matière plus importante, mais étrangère à tout débat sur des intérêts de ce monde) une charte émanée de la souveraine sagesse, comment se fait-il que nous ne puissions tous, sans renoncer à des convictions sincères diversement nuancées, nous réunir autour de ce code auquel tous, majorité et minorité, reconnaissent l'auguste caractère d'une sanction divine? Comment ne pas se livrer à l'espérance qu'un jour tous les Français, sur ce code sacré, se jureront mutuel

support, parfaite réciprocité de respect pour les droits de la conscience, et charité franchement chrétienne? Croire à l'influence toute-puissante de l'étude sérieuse, persévérante, générale des saintes Écritures; ne pas douter de l'accomplissement de l'espérance que nous venons d'exprimer; contribuer à la réaliser selon sa position et ses moyens, sont trois choses inséparablement unies, et l'obligation de travailler à l'œuvre que vous encouragez aujourd'hui par votre présence en découle nécessairement.

Un homme de bien, dont la voix a naguère fait entendre de touchantes sollicitations en faveur des salles d'asile, a résumé en peu de mots et avec tant de clarté les besoins moraux de la France et les motifs qui placent au premier rang de nos devoirs la diffusion universelle de nos saints livres, que je ne puis m'empêcher de lui emprunter les lignes dans lesquelles il a déposé ses convictions de chrétien et sa sollicitude de citoyen [1]:

« Ce qu'il y a de plus à déplorer, dit-il, est que la « plupart des hommes qui s'occupent d'éducation et « d'instruction n'y voient qu'une œuvre de *développement* et de *perfectionnement* de la nature humaine et « non une œuvre de *régénération*, parce qu'ils semblent « ignorer ce que l'examen de leur intérieur et leurs ex- « périences leur prouveraient cependant avec évidence: « que l'enfant a déjà en lui, en venant au monde, le « germe des passions et des vices, et que le cœur et « l'esprit de l'homme doivent être renouvelés.... Cette « vérité, *la plus pratique de toutes*, parce qu'elle peut « s'expérimenter par chaque homme qui en a la vo- « lonté *sincère*, est aussi la plus importante pour son

[1] *Lettre d'un Industriel des montagnes des Vosges*, 1838, p. 16 et 17.

« bonheur temporel et éternel, parce que, s'il la re-
« poussait, sa vie se passerait en tentatives infructueu-
« ses pour son perfectionnement moral. Ainsi, dans un
« avenir proche et dans un avenir reculé, les révélations
« divines des saintes Écritures qui proclament ces vé-
« rités, qui sans cela seraient ignorées du monde, au-
« ront à faire l'œuvre de la régénération sur chaque
« âme à naître.... Voulons-nous, » s'écrie-t-il dans sa
douleur patriotique, « connaître la principale cause de
« la puissance et de la civilisation d'une nation dont
« les frontières touchent les nôtres sur une ligne si
« étendue? Visitons ses écoles, et nous verrons que l'é-
« ducation de sa jeunesse est morale et religieuse; vi-
« sitons ses casernes, et nous trouverons l'Évangile
« faisant partie de l'équipement de chaque soldat, tan-
« dis que chez nous il n'est pas même encore une portion
« nécessaire du mobilier des écoles et des instituteurs.»

Ah! si les Français savaient avec quelle ardeur leurs meilleurs amis, parmi leurs contemporains éclairés, supplient le Père des lumières, l'Auteur de tout don parfait, d'amener toutes les classes de cette grande nation à la connaissance de la parole, et de leur inspirer à toutes également le goût de sa lecture! Ce vœu, et je ne crains pas d'être contredit par aucun ami de l'humanité en Europe ou en Amérique, ce vœu est universel, et plus ardent à mesure qu'il est, dans les cœurs qui l'adressent au ciel, associé au désir de voir la France atteindre un degré de prospérité égal à sa gloire et à son immense influence. Ceux qui ont étudié l'histoire de l'Angleterre, qui ont réfléchi sur les causes de la grandeur d'un pays si inférieur d'étendue et de ressources natives à des empires que néanmoins elle surpasse en pouvoir, en opulence, en activité, en énergie, en es-

prit public, enfin en tout ce qui élève les nations et augmente leurs forces, ceux qui ont fait de cette supériorité l'objet de leurs méditations, et qui savent, dans l'évaluation comparative des éléments de la puissance d'un état, faire à chacun sa juste part, à quelque ordre d'intérêts moraux ou matériels qu'il appartienne, n'hésitent pas à rapporter une forte partie de la supériorité intellectuelle et civilisatrice de la Grande-Bretagne au respect de ses habitants pour la Bible, et à l'esprit d'ordre, au consciencieux emploi du temps, aux habitudes d'application soutenue et réglée, à l'étendue d'idées, à l'élévation de sentiments et à l'amour de l'humanité, dont sa lecture est la source. Mais c'est surtout le grand nombre de ces élèves de la Bible, sur l'une et l'autre rive de l'Océan Atlantique, qui ont puisé à cette source divine une paix et une joie inaltérables, qui brûlent d'en faire jouir tous leurs semblables, et qui les convient à venir puiser ces inestimables biens à la même source où ils les ont trouvés; ce sont ces étrangers qui sympathisent avec tout ce qui concerne l'humanité, ce sont ces étrangers (je répugne à les nommer ainsi) qui doivent exciter notre admiration, et, si j'ose dire, notre jalousie nationale, laquelle, cette fois, sera une jalousie à salut.

DISCOURS
PRONONCÉ LE 26 AVRIL 1839 [1].

MESSIEURS,

Nous nous sommes quelquefois, peut-être trop souvent, prévalu de l'occasion que nous présente la réu-

[1] Une partie de ce discours fut reproduite dans le *Semeur*, avec ce titre : *De l'influence de la lecture de la Bible sur l'aptitude de l'homme à discerner la vérité de l'erreur.* (Note des éditeurs).



nion des chrétiens occupés de la dissémination de nos livres sacrés, pour combattre les détracteurs de nos travaux et pour réfuter des objections ou répondre à des attaques dont les saintes Écritures étaient elles-mêmes l'objet. Heureusement cette défense et la polémique toujours pénible qu'elle nécessite, perdent chaque jour davantage de leur intérêt et de leur opportunité. L'excellence de l'institution des sociétés qui se vouent à la propagation de la parole de Dieu est mise en si grande évidence par ses fruits, qu'elle n'a plus besoin d'apologie. Ce qui se passe sous nos yeux est une éclatante confirmation de ce que l'histoire des peuples auxquels l'Évangile a été annoncé avec plus ou moins de pureté et de succès, nous apprend des rapports qui, aux différentes époques de leur civilisation, ont existé entre l'état des lumières, des mœurs, de la piété, et la mesure d'attention et d'importance qui étaient accordées à l'étude du code des révélations dans toutes les classes de la société. On ne peut pas ne pas reconnaître une exacte proportion entre l'une et l'autre. Les populations chez qui la lecture de la Bible est le plus répandue se distinguent par les habitudes les plus propices à la culture intellectuelle et morale, même à la prospérité matérielle. L'industrie, la propreté, l'amour de l'ordre, la liberté sans licence, la soumission raisonnée et digne aux lois du pays, le respect des mœurs et la délicatesse des sentiments, la préférence donnée aux jouissances de l'esprit sur celles des sens, règnent dans les contrées où est abondamment semée cette Parole de Dieu que l'apôtre appelle une *semence incorruptible*, qui vit et qui demeure éternellement. (I. Pierre, I, 23.)

En général, toutes les qualités que le christianisme

tend à exciter et à nourrir, sont plus éminentes là où le peuple n'est pas réduit à se contenter d'une instruction orale sur les doctrines de foi, mais où il a le droit et l'habitude de lire le code des révélations lui-même. On peut dire que l'homme y est plus développé, qu'il y est élevé à une plus haute puissance, qu'il y est plus complet et qu'il y arrive à l'état normal sous plus de rapports importants. Il est surtout une particularité qui le distingue et qui a été remarquée par les moralistes. Dans les pays où il naît et grandit sous l'influence des livres saints, où dès l'enfance il se familiarise, par la lecture de la Bible, avec une si grande diversité de caractères, où il voit la nature humaine se montrer sous tant d'aspects et révéler avec tant de naïveté ses inclinations bonnes et mauvaises, il apprend à apprécier les hommes et les choses avec plus d'indépendance, à se mettre en garde contre les premières impressions, à juger avec impartialité et sans précipitation; il est moins sujet à devenir la proie de la superstition et de l'imposture, il est plus circonspect, il entre en possession plus entière de sa personnalité. Et cependant, tout en conservant plus intact son propre cachet, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tout en maintenant son individualité dans ce frottement social qui use si vite l'empreinte originaire du caractère natif, il est éminemment disposé à entrer dans une active et secourable communauté d'affections, de joies, de douleurs et de sentiments avec la société à laquelle il appartient par les liens du sang, de la nationalité ou des croyances. Mieux et plus complétement que le chrétien qui ne reçoit sa religion que de la seconde main, celui qui la puise, sans intermédiaire, dans le code sacré, présente l'union des deux attributs qui doivent cohabiter dans l'homme

normal, et dont l'un, la personnalité, avait presque disparu sous l'action oppressive des institutions de l'antiquité. En tirant l'existence et la dignité individuelle de la personne humaine des décombres du mécanisme de l'ancienne société, et en l'anoblissant par le principe du dévouement qui avait seul dominé dans l'ordre de choses qui absorbait l'individu pour l'immoler à la communauté, le christianisme a rendu à l'homme son intégrité et l'a réinstallé dans la pleine possession de sa nature.

Il a posé, simultanément, la base de deux principes, incompatibles en apparence, mais l'un et l'autre d'une portée infinie et d'une énergie illimitée. Il a proclamé la grandeur et le prix absolu de la personne, et en même temps fondé la doctrine du dévouement de la personne à la gloire de Dieu et à la félicité des hommes. Sans ce dernier principe, le premier, celui de la valeur et de l'indépendance individuelles, nous aurait conduits à l'égoïsme et à l'anarchie; comme le sentiment de la dignité inviolable de la personne, qui ne permet pas que l'homme puisse jamais être traité, sans crime de lèse-humanité, de simple moyen, empêchait que l'homme ne devînt, comme dans les sociétés antéchrétiennes, victimes du bien général, au lieu d'y concourir librement.

S'il n'y avait pas mille autres preuves de la divine origine du christianisme; s'il n'avait pas été mis en évidence par les plus savants et les plus profonds d'entre les historiens qui ont retracé les phases de la civilisation humaine[1], que le changement opéré dans sa

[1] Au premier rang de ces historiens est venu se placer récemment le docteur Henri Leo par un résumé de l'histoire de l'antiquité fait de main de maître. (*Manuel de l'Histoire universelle à l'usage des éta-*

marche par la venue du Christ n'est pas un simple dénouement préparé par la succession graduelle de causes anté-

blissements d'instruction publique supérieure. 1er volume, contenant *l'Introduction et l'Histoire ancienne,* avec l'indication d'Esaïe, v. 20, pour épigraphe. Deuxième édition. Halle, 1839. Grand in-8° de 604 pages).

Déjà célèbre par ses précédents travaux historiques, particulièrement sur le moyen-âge et sur l'histoire des Juifs, qu'il avait traitée d'après des principes purement rationalistes, M. Leo, dans son Tableau de l'histoire universelle, a déposé au pied de la croix le résultat de ses vues élevées et de sa vaste érudition. On ne peut mieux caractériser la tendance de l'ouvrage dont nous avons transcrit le titre, qu'en disant que c'est le meilleur commentaire des paroles de Paul prononcées dans l'Aréopage (Actes des Ap. XVII, 26-28), l'exposé lucide, exact, compréhensif et très savant, des tâtonnements et des efforts par lesquels l'homme, sorti de son union avec Dieu et se sentant mal à son aise, incomplet dans sa vie et livré à l'insupportable sentiment du désaccord des éléments de sa nature, a été, instinctivement, poussé à chercher ce qu'il avait perdu, son état normal primitif, l'harmonie de ses facultés, de ses penchants, de ses besoins; il a, involontairement, travaillé à se rattacher à un centre d'où lui viendrait secours, appui, cessation de la guerre intestine entre ses désirs et leurs aliments; il a, tantôt obscurément, tantôt avec réflexion, reconnu la nécessité de se relier à une puissance supérieure, maîtresse de son sort, seule capable d'établir l'harmonie, d'une part, entre les principes ou mobiles d'action qui luttaient en lui, d'autre part, entre les vœux et les nécessités de la vie, entre les passions et le monde qu'elles veulent se soumettre, entre les tendances de son âme et les lois qui régissent la nature extérieure.

M. Leo fait voir qu'au Calvaire se terminent, par une intervention d'une miséricorde toute divine, les innombrables tentatives que l'historien passe en revue et qui ont été inspirées aux individus comme aux nations par l'ardente poursuite de la paix intérieure et par le désir de se la procurer en se conciliant la protection du Dominateur invisible de toutes choses et de l'Arbitre de leur destinée, en un mot par le besoin de *trouver le Seigneur et de le toucher comme de la main, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous.* (Actes XVII, v. 27). Voyez les pages 14, 22, 82, 564, 566 et suiv., 601, 603 du livre de M. Leo. La traduction française de ce bel ouvrage, qu'on prépare, sera un éminent service rendu aux études historiques.



rieures, une péripétie amenée par un développement naturel et jamais suspendu de l'esprit humain et du cours des événements, une sorte d'évolution qui a fait éclore les germes déposés et fécondés par le travail des générations précédentes, mais un revirement absolu dans la direction des pensées et dans l'organisation des sociétés humaines; la conciliation de l'indépendance de l'individu avec un dévouement sans bornes à l'intérêt social et humanitaire, — conciliation fondée sur un seul et même principe et dont l'idée n'était pas entrée encore dans l'esprit ou dans le cœur de l'homme, — suffirait pour nous convaincre que la révolution morale effectuée par l'Évangile ne peut avoir pour auteur que celui qui dispose de nos facultés et de leur hiérarchie, comme d'agents chargés de l'exécution de ses plans.

Cette réintégration de l'homme dans la plénitude de sa vie morale, émanée du christianisme, se réalise plus complétement dans les âmes qui sont en commerce non interrompu avec les écrivains inspirés, hérauts et instruments providentiels de cette grande rénovation de notre race. Elles voient incessamment s'étendre leur horizon intellectuel, s'élargir les bases de leur charité et se perfectionner leur aptitude à discerner la vérité de l'erreur. Je ne crains pas d'être désavoué par l'observateur attentif et l'appréciateur éclairé des phénomènes que présente l'histoire des principes, des systèmes, des préjugés qui ont entraîné l'assentiment de portions considérables de l'humanité et tenu les esprits longtemps soumis à leur empire, lorsque j'affirme que les populations nourries de la Parole de Dieu ont été moins accessibles aux sophismes ou plus promptement désabusées et rendues à la vérité que celles qui n'ont pas usé, avec autant de respect et de constance, de ce moyen

de se former cette rectitude de jugement, ce tact moral, ce coup d'œil d'ensemble qui ne perd de vue aucune des exigences réelles et permanentes de notre nature. La vérité n'est pas la conquête des efforts de l'intelligence isolée; elle demande le concours de tous les pouvoirs, de tous les éléments de l'être immortel qui habite en nous et qui répugne à sacrifier un de ses besoins à l'ambition exclusive d'un autre, le besoin par exemple d'accepter un secours de pressante nécessité au besoin de comprendre toutes les circonstances qui ont accompagné, facilité, transmis le don offert, le bienfait désiré. Pour adopter une conclusion qui importe à notre destinée, il faut, ainsi que pour le verdict d'un jury, que chacune des facultés qui composent notre organisation ait voté. Acquérir la certitude sur ce qu'il nous est donné de connaître, sur ce que nous devons faire et sur ce que nous pouvons espérer, c'est un soin que nous ne saurions abandonner au seul labeur de l'intelligence; l'exploration partielle ne manque jamais d'être partiale; l'entendement humain, c'est-à-dire les opérations de l'esprit, en tant qu'il analyse, compare, combine, arrive à des aperçus nouveaux par le raisonnement, n'est pas le seul interprète de la vérité; souvent elle lui échappe et se révèle à un travail harmonique et simultané des facultés de l'homme dans leur ensemble. C'est donc dans l'exercice qui les tient toutes en éveil et en provoque l'action, sans l'exclusion d'aucune, que sera l'indispensable auxiliaire pour la recherche de la vérité; et quelle est l'école, pour cet exercice, comparable à la méditation habituelle des saintes Écritures ? Elle est ouverte à tous les âges, à toutes les capacités; répondant à toutes les questions vitales de l'humanité, à tous les besoins de l'homme individuel

et social, elle est éminemment propre à former ce bon sens qui se tient également en garde contre l'orgueil et les subtilités de la science, contre les séductions du raisonnement sophistique et les prestiges de l'imagination; elle place l'homme au centre des nécessités et des ressources de sa nature, et, par cette vue d'ensemble à laquelle elle l'habitue sans qu'il s'en aperçoive, elle le préserve des piéges que lui tendent l'abus du savoir et l'ardent désir de vouloir tout comprendre.

Messieurs, il vient de se passer dans une contrée voisine un événement qui est la confirmation éclatante des réflexions que nous venons de vous présenter sur les effets de la lecture de la Bible, généralement répandue parmi toutes les classes des habitants d'un pays. Je n'ai pas besoin de vous instruire de la protestation spontanée et presque unanime du peuple zuricois contre la nomination d'un célèbre théologien allemand à la chaire de dogmatique et d'exégèse biblique dans l'université de Zurich. Les journaux nous ont appris naguère que quarante mille citoyens, c'est-à-dire toute la population mâle de ce canton suisse, disséminée dans la plupart de ses districts, soit agricoles, soit manufacturiers, soit voués aux soins de la vie pastorale, se sont levés comme un seul homme pour déclarer à leur gouvernement[1] qu'ils ne souffriraient pas que l'auteur d'un ouvrage où la vérité des faits racontés dans les Évangiles, la fidélité des récits des écrivains sacrés et l'authenticité de leurs écrits avaient été révoquées en doute, vînt exercer les fonctions de professeur à la Fa-

[1] Voyez l'*Adresse des 22 députés de onze districts*, réunis en comité central à Zurich, présentée au bourgmestre en charge, le 1er mars 1839, par trois délégués du comité, et signée J.-J. Hurlimann-Landis, président, L.-H. Escher, secrétaire.

culté de Théologie de l'Université. Ce fait est déjà en lui-même aussi remarquable que réjouissant. Mais pour en apprécier toute la valeur, comme preuve de la vertu préservatrice qu'exerce la familiarité contractée avec la Bible, en armant, pour ainsi dire, le peuple qui en fait son étude contre les plus spécieuses théories de l'incrédulité, il est nécessaire d'avoir une juste idée de l'état des esprits et en particulier de celui de l'instruction religieuse dans le canton de Zurich.

Je ne pense pas que les détails dans lesquels je me permettrai d'entrer à cet égard soient jugés dépourvus d'intérêt. La grande sensation qu'a faite en Allemagne, et on peut dire dans toute l'Europe chrétienne, l'ouvrage du docteur Strauss sur la vie de Jésus, et le succès littéraire qu'a eu cette volumineuse production, ne sont en aucune proportion avec son mérite, soit philologique, soit philosophique. Lorsque j'eus, l'année dernière, l'honneur de vous présenter quelques considérations sur les progrès de cette partie de l'apologétique chrétienne qui s'occupe de l'authenticité de nos livres sacrés, je fus déjà conduit à signaler un trait caractéristique et de ce nouvel adversaire de l'Évangile et de la génération qui a accueilli sa diatribe avec une si déplorable jubilation. Il n'a pas été donné à beaucoup de personnes, et j'en félicite ceux qui ont mieux employé leur temps, de suivre avec quelque attention le mouvement religieux, ou plutôt anti-religieux, qui, depuis plus d'un demi-siècle, a eu pour organes et pour promoteurs non seulement la pluralité des théologiens et des journaux les plus accrédités de l'Allemagne, mais aussi les critiques et les historiens sortis des écoles de Heyne, de Wolf, de Niebuhr, les philosophes et moralistes qui ont successivement adopté et appliqué au remaniement

de la dogmatique chrétienne les théories de Kant, Fichte, Jacobi, Schelling et Hegel. Mais ceux qui ont commencé leurs études d'assez bonne heure et qui les ont continuées durant ce long espace de temps, savent qu'il ne se trouve pas, dans toute la diffuse compilation qui fait tant de bruit, une seule objection captieuse, une seule hypothèse hardie, une seule combinaison ingénieuse, une seule vue de scepticisme historique, hasardées pour ébranler notre foi en la vérité des faits racontés dans nos livres saints, qui n'aient été proposées, discutées et solidement réfutées dans le cours de cette période. Pour le gros des ecclésiastiques allemands, pour le public lecteur en général, les réponses, quelque pertinentes et péremptoires qu'elles fussent, étaient comme non avenues et passaient ensevelies dans des traités spéciaux et des feuilles périodiques que les classes lettrées dédaignaient. Dans la tête des élèves des universités et des gens d'étude, il ne resta que le *caput mortuum* de ce que les adversaires de la révélation appelaient progrès des lumières, conquêtes de la critique et résultats de recherches savantes et profondes, c'est-à-dire l'opinion que la Bible était un mélange de traditions nationales, de poëmes lyriques ou didactiques, de faits historiques altérés par la transmission orale, l'esprit sacerdotal ou l'exaltation patriotique, d'essais de morale ou de politique théocratique, tantôt revêtus de formes poétiques, tantôt présentés sous une enveloppe mythique. On voyait des mythes partout; on se borna d'abord à les chercher dans le code hébreu, mais on en trouva bientôt l'usage si commode, pour se débarrasser de tout ce que l'intelligence humaine ne peut pas enfermer dans ses petits cadres, que les mythes firent invasion dans les

travaux exégétiques qui avaient pour objet le Nouveau-Testament même. Si on demande ce que c'est qu'un mythe (et c'est une question d'autant plus inévitable que le livre du docteur Strauss tend à transformer en mythes tous les récits des évangélistes), je dirai qu'il n'est pas aisé d'en donner une notion claire à ceux qui ne sont pas versés dans les écrits des archéologues et des théologiens allemands. Ils se fâchent quand on leur reproche que leurs principes font des écrivains sacrés des visionnaires ou des menteurs; ils soutiennent que des vérités utiles, des traditions respectables sont cachées sous ces mythes ou figures, c'est-à-dire fictions irréfléchies formées sous l'influence d'une idée religieuse ou sous l'impression d'une croyance populaire, fruit de l'imagination de tous, et que ceux-là même qui l'ont conçue ont prise pour une réalité [1]. En admettant cette définition, que devient la Bible, sinon un tissu de récits, de doctrines et de préceptes où la vérité et l'erreur se trouvent confondues comme dans toute œuvre humaine?

Et c'est cependant l'idée que non seulement la plupart des hommes qui prétendaient se distinguer par leurs lumières, mais un grand nombre de théologiens se faisaient de ce volume où sont déposés les enseignements de Dieu sur ses volontés et ses desseins. Autant que dans d'autres contrées de l'Allemagne protestante, ces vues sur les éléments et la composition

[1] Les caractères qui distinguent le mythe de la tradition (Sage) ont été tracés avec le plus de clarté par le docteur J.-F.-L. George, dans un écrit intitulé : *Mythe et Tradition, dans leurs rapports avec la foi chrétienne.* Berlin, 1837. In-8° de 145 pages. Voyez aussi l'estimable ouvrage du docteur C. Ullmann, qui porte ce titre : *Histoire ou Mythe? Pour servir à la solution d'une question de vie et de mort qui s'agite aujourd'hui en théologie.* Hambourg, 1838. In-8° de 234 pages.



du code sacré étaient en honneur à Zurich, ville qui a été, non sans raison, dénommée l'Athènes helvétique. Presque tous les professeurs éminents de son académie les avaient adoptées, ou même contribué à leur donner cours par leurs ouvrages et à leur procurer accueil parmi leurs élèves, c'est-à-dire parmi les hommes destinés à gouverner l'Etat et l'Eglise, notamment parmi les futurs ministres du saint Evangile. On pense bien que leurs opinions ne s'arrêtèrent pas aux sommités des établissements publics, et que, descendant de là, elles s'infiltrèrent dans les masses. Ce résultat était d'autant plus inévitable que la peuplade qui habite le canton de Zurich, aussi remarquable par son instruction que par son industrie et le bien-être dont elle jouit, est très avide de lecture et suit avec un vif intérêt tous les mouvements des opinions littéraires et philosophiques de l'Allemagne savante. Un des théologiens les plus savants de Zurich, qui, depuis longues années, occupait la chaire la plus importante dans la Faculté de théologie, n'avait cessé de répandre, par ses cours et ses nombreux écrits, les doctrines rationalistes, dont la dernière et nécessaire conséquence a été tirée par le docteur Strauss. Peu de jours avant sa mort, ce célèbre professeur, le chanoine Schulthess, avait exprimé de désir de voir Strauss appelé à être son successeur, et deux autres professeurs, l'un M. J. Gasp. Orelli, philologue distingué[1], et M. Hitzig, hébraï-

[1] M. Orelli est à très juste titre universellement estimé comme un des humanistes et des numismatologues les plus savants, et comme éditeur de plusieurs auteurs de l'antiquité. Je lui ai, accidentellement, fourni l'occasion de manifester ses vues théologiques par une lettre adressée à un ami pour le remercier de l'envoi qui m'avait été fait d'un programme académique, rédigé par M. Orelli. (*Selecta patrum Ecclesiæ capita ad εἰσηγητικὴν sacram pertinentia*. Turici, 1820).

sant du premier rang[1], mirent un grand zèle à réaliser ce vœu de leur ancien collègue.

Les esprits semblaient donc entièrement préparés et le chemin aplani pour l'admission du docteur Strauss dans la Faculté où il comptait de si puissants amis. Il avait pour lui la protection des membres du gouvernement les plus influents, une grande renommée de savoir, une réputation de moralité intacte, beaucoup de personnes notables dans les conseils de l'État et dans les chaires pastorales, le chef de l'école normale, M. Scherr, homme très populaire, les élèves que cet instituteur,

Cette lettre, imprimée dans un journal sans ma participation, donna lieu à MM. Schulthess et d'Orelli, qui se crurent appelés à défendre leurs principes en matière de critique sacrée en opposition aux miens, de s'associer pour la publication en commun d'un écrit qui a paru à Zurich, en 1822, sous ce titre : *Rationalisme et Supranaturalisme*, par Jean Schulthess, docteur en théologie, et Jean-Gaspard d'Orelli, professeur (un volume in-8° de 195 pages). Cet ouvrage, qui offre de belles pages sur les attributs de Dieu révélés par la nature et la loi morale, est écrit dans des vues franchement rationalistes. Voyez page 109, où Moïse et les prophètes figurent à côté de Zoroastre, Confucius, Pythagore, Pindare, Æschyle, Socrate, les auteurs des Vedas, etc.; pages 111 et suiv. qui ne considèrent dans Jésus que l'humanité élevée à sa plus haute puissance; page 118 qui attribue aux trois premiers évangiles, nés au deuxième siècle de traditions plus ou moins fidèles, une tendance fantastique et des formes mythiques; pages 120 et 166, réflexions de M. d'Orelli sur saint Paul; page 174, où l'Ancien-Testament est présenté comme une agrégation de mythes nationaux et de traditions sacerdotales de douteuse valeur, etc., etc.

[1] M. Hitzig a publié des Commentaires savants sur plusieurs livres de l'Ancien-Testament, notamment Job, Esaïe, etc. Il est réputé un des meilleurs grammairiens, appartenant comme tel à l'école rationnelle dont M. Ewald est le chef, et qui est opposée à l'école empirique que représente avec le plus d'éclat le docteur Gesenius. Voyez l'excellent écrit de M. Fr. Delitzsch, intitulé : *Isagoge in Grammaticam et Lexicographiam linguæ hebraïcæ contra G. Gesenium et H. Ewaldum.* Grimma, 1838. Pages 30 et suivantes. M. Delitzsch s'est porté habile défenseur de l'école analytico-historique qu'ont fondée MM. Hupfeld, Bopp et Jules Fürst.



ardent prôneur de Strauss, avait formés, et les nombreux partisans d'un christianisme soumis au contrôle des opinions nouvelles, répandus dans toutes les classes de la population. Nul doute que, dans un pays où l'Ecriture sainte eût été peu ou point connue, et dont les habitants auraient été habitués à recevoir des mains de l'autorité civile ou ecclésiastique l'homme qu'il lui plairait de préposer à une branche quelconque de l'enseignement religieux, l'installation du docteur Strauss dans une chaire de théologie n'eût pas souffert de sérieuses difficultés ou n'aurait été que l'objet d'un blâme impuissant de la part des amis de la religion. Le soulèvement instantané de la presque totalité de la population zuricoise contre cette nomination est donc un fait aussi instructif pour tout le monde qu'encourageant pour les Sociétés bibliques. Ce cri d'alarme et d'effroi, jeté par un peuple nourri de la Parole de Dieu, est évidemment l'effet d'une appréciation juste, mais instinctive de la vérité, qu'aucun sophisme ne saurait lui cacher. Sans doute les citoyens qui ont repoussé Strauss et sa doctrine seraient embarrassés de se rendre compte à eux-mêmes de toutes les raisons qui ont motivé leur réprobation des opinions de ce critique; ils défendraient peut-être mal leurs convictions contre les subtils raisonnements et les combinaisons artificieuses de l'adversaire de l'autorité des Ecritures; mais l'impression tutélaire de leur ensemble sur le sens droit et sur le cœur de l'homme qui a le sentiment des vrais besoins de son âme, lui donne la force de rompre les filets dans lesquels veut l'enlacer un érudit incrédule.

Le peuple a reculé devant une tradition sans Evangile, un dogme sans immortalité, un christianisme

sans Christ. Il a redemandé la Bonne-Nouvelle, son Dieu et ses espérances, avant tout cette figure auguste sans laquelle l'existence du genre humain est une énigme, l'histoire sans clef, la vie sans espoir. Il a éprouvé, dans un ordre d'intérêts bien autrement élevés et chers, l'indignation qui saisit les hommes libres d'Uri, lorsqu'un amateur de paradoxes voulut effacer Guillaume Tell de leurs annales. Des recherches se firent ; l'existence de ce héros fut mise hors de doute; il fut constaté qu'en 1388 on avait compté parmi les membres de l'assemblée souveraine cent quatorze personnes qui avaient connu Tell. Bien mieux, et avec plus d'évidence, il ressortira, de l'enquête approfondie que le livre de Strauss a provoquée, la vérité du récit des Evangiles et leur authenticité, et il ne restera de cette nouvelle attaque dont elles ont été l'objet que deux résultats, tous les deux d'un grand prix, l'un par l'utile éveil qu'il a donné à la vigilance chrétienne, l'autre par les nouvelles preuves qu'elle fournit aux défenseurs de la lecture universelle du code sacré et de la cause des Sociétés bibliques.

Des procédés incompatibles avec la loyauté la plus commune s'étaient introduits dans le langage et les travaux des théologiens. Par leur répugnance pour toute intervention divine, pour toute révélation immédiate, conduits à atténuer, à éliminer, par des tours de force interprétatifs ou par des altérations et des retranchements opérés dans le texte, tout ce qui ne pouvait se plier aux exigences de la raison et aux essais d'explications tentés par l'envie de tout comprendre, les théologiens se virent bientôt amenés sur un terrain glissant. D'une part, s'apercevant de la dissemblance incessamment plus grande qui faisait toujours plus

fortement contraster le fond de leur pensée avec les croyances populaires, ils usèrent envers ces dernières d'un ménagement trompeur. Conservant les termes consacrés par l'usage, tels que ceux de *révélation, divinité, inspiration, fils* ou *envoyé de Dieu*, ils leur avaient tacitement donné une acception nouvelle. Sous des noms identiques, on escamotait au peuple sa religion. D'autre part, une rivalité de services rendus à ce qu'on appelait la haute critique, c'est-à-dire à l'art d'ébranler les résultats des anciennes recherches sur les livres canoniques et de remettre en problème leur authenticité ; cette ambition ne laissait intact aucun principe jusqu'ici adopté, aucune donnée historique admise jusqu'à ce jour comme point de départ dans les investigations de la critique. C'était à qui prouverait sa sagacité et son indépendance de toute opinion reçue dans l'Église, en attaquant l'autorité de tel livre, en soutenant l'interpolation de tel passage, en dénaturant le sens de beaucoup d'autres au moyen d'une interprétation forcée.

Le docteur Strauss, en présentant d'une main ferme et hardie les conséquences inévitables de ces hypothèses aventureuses, si longtemps prônées comme vérités acquises à la science, a frappé de mort tous ces systèmes de déceptions et d'hypocrisie, et ouvert les yeux à tout le monde sur la tendance de tous ces travaux sceptiques et désordonnés. A ceux qui avaient sciemment, ou sans s'en douter, contribué à cette œuvre de sourde destruction, il en a montré, en dissipant le nuage de docte poussière ou de ténébreuse métaphysique qui la couvrait, toute la profondeur et toute l'étendue. « Il a, » pour me servir des expressions d'un spirituel écrivain[1],

[1] M. Edgar Quinet, dans un excellent article sur le livre de Strauss. (*Revue des Deux-Mondes*. Décembre 1836, page 603).

« soulevé, comme Antoine, la robe de César; chacun a « pu reconnaître, dans ce grand corps, les coups qu'il « avait portés dans l'ombre. »

Mais aux peuples éclairés par la lumière de l'Évangile il a fait voir nettement le but où les conduisaient des guides infidèles, plus épris de leurs conceptions et de leur gloriole littéraire que désireux d'avancer le règne de Dieu dans les âmes. A tous a été manifestée, par le verdict énergique et unanime d'un peuple accoutumé dès l'enfance à lire les saintes Écritures, l'excellence de cette habitude; on a vu qu'elle est une égide contre les traits de l'erreur, bien qu'aiguisés sur un appareil imposant d'érudition et de sagacité. Un aveu du docteur Strauss, et c'est la dernière observation que je me permettrai, est venu confirmer tout récemment ces remarques sur l'étroite connexion qui existe entre la lecture assidue et respectueuse de la parole de Dieu et l'invulnérabilité qu'elle procure au chrétien contre les attaques de l'incrédulité, quelle que soit la forme qu'elle prenne, celle de la raison, ou celle de l'histoire, ou celle d'une critique savante et en apparence dévouée uniquement à la recherche de la vérité. Immédiatement après le rejet dont la conscience religieuse de tout un peuple l'avait frappé, le docteur Strauss a adressé à ses principaux protecteurs une lettre[1] dans laquelle il cherche à expliquer le non succès des efforts tentés en sa faveur et se glorifie d'avoir été l'occasion de faire plus fortement et plus générale-

[1] *Sendschreiben*, etc., *Lettre du professeur David-Frédéric Strauss aux très honorables MM. le bourgmestre Hirzel, le professeur Orelli et le professeur Hitzig* (datée de Stuttgard, le 1er mars 1839), *publiée par la Société fondée pour l'avancement de l'éducation du peuple* (Volksbildung). Zurich, chez Zürcner et Furrer, 1839.



ment sentir la nécessité d'une nouvelle réforme, qui consisterait dans l'adoption du principe qu'on peut être chrétien sans croire à la vérité de toutes les paroles, de tous les récits contenus dans la Bible [1], et que la lecture de la Bible ne sera une pure et abondante source d'édification que lorsque le lecteur, ne faisant aucune attention à ce qui y choque sa raison, en conséquence mettant de côté les miracles, le sacrifice expiatoire du Christ, les anthropomorphismes [2], tout ce qui est indigne de la Divinité, ne s'attachera qu'à ce qu'elle renferme de réellement beau, bon et divin [3]. Récusant la multitude qu'il traite avec un

[1] Voyez les pages 7, 19 et 21 de la susdite lettre.

[2] Après tant d'autres théologiens, éclairés et fidèles interprètes de la Bible : Leland, Lilienthal, Twesten (tome II de sa Dogmatique), etc., le docteur *Hengstenberg* vient de reprendre sous œuvre et de pulvériser, qu'on me passe une expression qui ne me paraît pas trop forte, les objections que les déistes et tous les détracteurs des livres de l'ancienne économie ont tirées des locutions bibliques qui semblent attribuer à la Divinité des affections et des actions humaines. La substance des considérations dans lesquelles ce judicieux et savant théologien est entré au deuxième volume de son ouvrage sur *l'authenticité du Pentateuque* (Berlin, 1839, pages 445-471), peut être résumée dans les paroles de Jacobi, citées par M. H. : « En créant l'homme, dit cet illustre philosophe, Dieu *théomorphisa;* c'est donc par nécessité que l'homme anthropomorphise : .... en dehors de cet anthropomorphisme, inséparable de la conviction où nous sommes que nous avons été faits à l'image de Dieu, en dehors de cet anthropomorphisme qui a de tout temps porté le nom de théisme, il ne reste à l'homme que l'alternative de l'athéisme ou du fétichisme. » (Tome III des œuvres de Jacobi, pages 418 et suivantes).

[3] Cette prétendue seconde réformation serait au moins l'inverse de la première : celle-ci remit la Bible dans toute son intégrité en honneur et en possession de la suprême autorité en matières de religion et de morale ; celle que Strauss prêche consisterait dans la lacération de ce divin livre, et dans le retranchement de tout ce qui déplaît à la raison straussienne. Beau moyen d'arriver à une religion normale !

grand mépris[1], et qu'il déclare inhabile à juger de la valeur de ses recherches, le docteur Strauss frappe d'une égale réprobation les pasteurs d'un troupeau ignare et moutonnier. « Ils ne peuvent, dit-il, être d'équitables appréciateurs de travaux qui menacent leur existence matérielle. Qui furent, s'écrie-t-il, les adversaires les plus exaspérés de Guttemberg, inventeur de l'imprimerie? Est-ce que ce ne furent pas ceux qui gagnaient leur subsistance en copiant des manuscrits? Qui, de nos jours, s'est élevé avec le plus de violence contre l'emploi de nouvelles machines à filer? Ne sont-ce pas les ouvriers occupés de la filature à la main? Par qui la navigation à la vapeur a-t-elle été plus cordialement maudite que par les bateliers? Des presses et des chemins de fer auraient-ils jamais pu s'établir, si on avait dû, pour en avoir la permission, faire voter les copistes et les voituriers[2]? » Cette manière d'assimiler l'enseignement des vérités de foi à une science en progrès continu, à un art, à un métier dont les procédés sont perfectibles et doivent changer pour le fond non moins que pour la forme, caractérise fidèlement l'auteur dont le ton frivole et léger qui, dans son grand ouvrage[3], approche

[1] Même lettre, page 22.

[2] *Ibidem.*, page 9. Page 22, il revient à parler de l'inimitié de la plus grande partie du clergé, qu'il s'est attirée par ses nouvelles vues sur le christianisme, et qui s'explique parfaitement, dit-il, par l'exaspération ordinaire des gens de métier contre une nouvelle invention, au moyen de laquelle leur besogne se fait d'une manière plus simple que celle à laquelle ils étaient accoutumés.

[3] Je tiens à cœur de justifier ce reproche aux yeux des personnes qui le pourraient croire inconciliable avec le ton de grave discussion et d'exacte, minutieuse érudition que, d'après la réputation de l'ouvrage de Strauss, elles supposent former son caractère général.

quelquefois, dirai-je d'une atroce froideur ou d'une abjecte insensibilité, ne trahit que trop chez lui l'absence complète de tout sentiment vraiment religieux.

Quant à ceux qui l'ont lu avec quelque attention, ils ne trouveront pas, à coup sûr, mon jugement trop dur, s'ils se souviennent, par exemple, avec quelle impassibilité glaciale dirai-je? non, avec quelle ironie sacrilége Strauss parle des scènes les plus émouvantes de la Passion. Page 454 du 2e volume, il compare l'Homme-Dieu, priant dans Gethsémané son père à trois reprises, et revenant chaque fois vers ses disciples (Matthieu, 26, 39-45), avec le Méphistophélès de Gœthe, qui veut être appelé trois fois avant de se rendre à l'invitation de Faust. A l'occasion de l'entrée de Jésus à Jérusalem, Strauss s'amuse à discuter la manière dont le Sauveur s'est servi de la monture que ses disciples lui ont amenée par ses ordres, s'il est monté sur l'un ou sur l'autre de ces ânes, comment il a pu dompter l'ânon que personne n'avait encore monté, etc., etc., et remplit de ces plaisanteries d'un détestable goût huit mortelles pages (pages 288-295 du 2e volume de la 1re édition). Il s'attache à contester la vérité ou à dénaturer le sens de plusieurs des mots prononcés sur la croix qui ont déchiré le voile étendu entre le monde visible et la cité de Dieu, et qui retentiront dans toute l'éternité. Je ne sais par quelle manie d'éloigner tout ce qui établit une communication directe entre ces deux mondes, et surtout de se débarrasser de ce rayon, émané d'un ineffable amour, qui éclaire et consacre à l'adoration des intelligences célestes la bouche divine d'où sortirent ces mots empreints du cachet de la perfection absolue : *Père, pardonne-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font*, Strauss (volume II, page 537) s'efforce de jeter des doutes sur la réalité d'un fait que les hommes n'ont pu inventer, et sur le sens de paroles auxquelles l'âme humaine ne se serait jamais élevée si elles n'avaient pas été prononcées. Le procédé destructeur de Strauss, dans ce cas particulier, est trop caractéristique de sa manière en général et de sa cruelle apathie, pour ne pas être signalé spécialement ici. Il commence par élever des questions oiseuses sur la portée de la prière de Jésus ; il demande si elle avait pour objet ses bourreaux ou les auteurs de sa condamnation, le Sanhédrin et Pilate (que Dieu daigne en étendre l'effet sur Strauss lui-même! je l'en supplie du fond de mon âme). Puis, tout en avouant que ce renseignement (*notiz*, quelle expression!) fourni par saint Luc, a de la probabilité à cause de sa conformité avec les principes de Jésus sur l'amour de nos ennemis (Matthieu, V, 44), il s'étonne que cet évangéliste se trouve seul garant de ce trait, et finit par re-

Irons-nous à l'école d'un tel homme, si froid, si étranger à ce qui peut blesser la délicatesse et révolter le sens moral, pour apprendre de lui à lire, à comprendre, à disséquer, à torturer ces pages sublimes qui, depuis le premier mot de la Genèse jusqu'au dernier de la révélation de saint Jean, respirent le plus tendre amour des âmes, le plus profond respect des choses saintes, le soin le plus vigilant d'éviter tout ce qui pourrait leur porter la plus légère atteinte? Nous laisserons-nous, comme de savants professeurs et des hommes d'état progressifs, éblouir par un étalage d'érudition,

courir, pour l'effacer de l'histoire réelle, à la baguette par laquelle il transforme tous les faits consignés dans les Évangiles, en mythes, c'est-à-dire en applications des traditions messianiques, à la personne de Jésus de Nazareth, applications opérées, dit-il, par les communautés chrétiennes de la fin du premier et du deuxième siècle, dans la persuasion où elles étaient que leur fondateur, déjà, par sa puissante action sur l'état du monde, objet de leur adoration, avait réalisé l'idéal du Messie des prophètes. Il avance donc comme chose vraisemblable que la prière, rapportée par le seul saint Luc, est tout simplement la transformation des derniers mots du chapitre LXIII d'Esaïe, réputé oracle messianique : « Je lui donnerai son partage parmi les grands, parce qu'il aura livré son âme à la mort, et *intercédé pour les pécheurs.* » Le mot hébreu qui, dans le texte original, répond à : *Il aura intercédé*, ne peut s'entendre d'une prière spéciale du Messie. Le sens du radical est : *se jeter entre deux hommes pour empêcher une rencontre*, et comprend, dans ce passage, l'intervention du Médiateur prise dans l'ensemble de son œuvre, *tous* les actes miséricordieux par lesquels il s'est interposé et s'interpose entre des rebelles et leur juge irrité. Voyez aussi, pages 546-548, avec quelle sécheresse et à l'aide de quelles pitoyables chicanes Strauss tâche de rendre problématique la présence simultanée de Marie et de Jean au pied de la croix, et avec quelle témérité gratuite il suppose que la scène touchante que cette présence amène et dont Strauss condescend, au surplus, à reconnaître l'effet dramatique, a été inventée après coup dans le cercle des sectateurs de saint Jean, qu'ils auraient ainsi cherché à élever au-dessus des autres apôtres, en le représentant comme celui qui avait été désigné par le Sauveur lui-même pour le remplacer auprès de sa mère.

destructeur de ce magnifique ensemble dont dix-huit siècles ont admiré l'unité dans la variété, la variété harmonique dans la parfaite unité? Laisserons-nous déchiqueter, par le scalpel d'un anatomiste aussi maladroit qu'impitoyable, ce beau corps qui forme un seul tout organique[1]? Croirons-nous appelé à débarrasser d'incommodes et d'inutiles entraves l'esprit humain celui qui nous ravit la liberté d'enfants de Dieu et de cohéritiers de Christ? Abandonnerons-nous le roi de gloire pour une abstraction, le prince de la vie pour une idée; quitterons-nous, en un mot, le Dieu de la Bible pour le Dieu de ce nouveau docteur, c'est-à-dire le Dieu vivant et personnel, Père de Jésus-Christ, pour l'humanité s'adorant elle-même en sa qualité d'être absolu, être fantastique qui n'arrive que dans l'humanité à la conscience de lui-même et qui ne l'acquiert plus complète qu'au fur et à mesure que cette humanité se développe?

[1] Pour développer le sens de cette expression et en montrer la portée par le frappant contraste que présentent les variations du docteur Strauss dans les trois éditions de son ouvrage, avec l'uniformité constante de vues historiques, de doctrines et de sentiments qui règne dans des écrits rédigés à des milliers d'années d'intervalle, il aurait fallu entrer dans des détails que ne comporte pas une note. J'ai fait ressortir ce contraste dans une lettre que j'ai adressée à M. le rédacteur du *Semeur* et qui a été insérée dans le numéro du 8 mai 1839 de ce journal (Voir à la page suivante). La première livraison de la traduction française de l'ouvrage de Strauss par M. Littré, membre de l'Académie des Inscriptions, est en vente sous ce titre: *Vie de Jésus* ou *Examen critique de l'histoire de Jésus.* Nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous sommes peiné de voir un homme de mérite employer à une pareille œuvre un temps et un talent qu'avec bien plus d'utilité et de gloire pour M. Littré, réclame la continuation de son beau travail sur Hippocrate, travail dont le commencement l'a déjà placé dans un haut rang parmi les hellénistes et les littérateurs.

Non, mille fois non. Nous adopterons le prononcé des quarante mille citoyens, pour qui la Bible n'a pas été un pur objet de critique littéraire et une matière à paradoxes ambitieux, mais un don de Dieu accepté avec confiance, une nourriture de l'âme, répondant à tous ses besoins, favorable au développement de tous les éléments de notre nature, moyen éminemment propre à prévenir toute domination exclusive d'une seule de ses facultés, et à former, cultiver, exercer, investir de tous ses droits, environner de toutes ses garanties contre l'erreur et le sophisme le pouvoir de discerner la vérité et de la dégager des nuages amoncelés par le scepticisme et l'orgueil.

Voilà, Messieurs, un monument impérissable de l'effet de la lecture de nos livres saints sur tout un peuple éclairé, heureux, avide d'instruction et ami de la liberté. C'est donc, pour des sociétés comme la nôtre, un encouragement, un motif d'espérance et de redoublement d'activité.

APPENDICE

AU DISCOURS PRÉCÉDENT.

Lettre au rédacteur du Semeur sur les vacillations du docteur Strauss en matière de critique biblique.

Monsieur,

Dans le discours que vous avez bien voulu insérer dans votre journal, j'ai énoncé la conviction où je suis que la Bible est un *tout organique*. Il faudrait un volume pour développer tout ce que cette expression signifie, quand elle est appliquée à la Bible. En vous adressant ces lignes, je n'ai d'autre intention que celle d'expliquer un peu plus clairement ce que j'ai dit, dans la dernière note

jointe à ce discours, du singulier contraste qu'offrent les variations survenues, en quelques mois, dans les opinions du docteur Strauss, comparées à l'invariable teneur, au fonds immuable des nombreux écrits de toute date qui composent le volume sacré.

La Bible commence par l'optimisme (Genèse I, 31), et finit par le tableau du renouvellement de toutes choses (Apocalypse, XXI, 1-5). Tout l'intervalle est l'histoire du gouvernement divin sur la terre, demeure d'une race déchue et réhabilitée. La déchéance fait le sujet de l'Ancien-Testament, la réhabilitation est l'objet du Nouveau; l'une et l'autre se répondent mutuellement par la promesse et l'accomplissement, par l'espérance et la possession, par une joie anticipée et réalisée. *In veteri Novum Testamentum latet : vetus in novo patet* [1], dit le plus grand des Pères de l'Église. L'ancien code cherche à nous pénétrer du sentiment de notre culpabilité et de notre misère; les lois qu'il promulgue, les institutions qu'il décrit, les annales et les peintures de mœurs qu'il renferme nous démontrent que nous sommes sortis de notre état normal, qu'êtres rebelles et dégradés, nous ne pouvons nous relever que par un Libérateur. Le code nouveau raconte sa venue et les commencements de la restauration du genre humain. L'Ancien-Testament ne cesse de dire : *Il viendra;* le Nouveau nous annonce qu'*Il est venu*, et le Libérateur ressuscité dit à ses disciples et par eux à tous les enfants d'Adam : *Paix vous soit*, paix de la conscience, paix entre les hommes (Jean, XX, 19; XXI, 6). L'Evangile de saint Matthieu le révèle surtout comme le Messie promis; saint Marc comme puissant par ses miracles et maître de la nature, qui en suspend les lois lorsque ses desseins le demandent; saint Luc comme médecin de nos âmes, et saint Jean comme le Fils de Dieu et Dieu lui-même.

Examinée en détail, qu'est-ce que la Bible? Une collection d'écrits, chacun de peu d'étendue, chacun aussi provoqué par les besoins de l'époque où il a paru. Produits de conjonctures particulières, œuvres d'hommes qui avaient principalement en vue leur petit pays, les différentes phases de ses destinées, les circonstances du moment et les préoccupations populaires qui y répondaient. Et que forment-ils maintenant, vus dans leur ensemble? Un *organisme* lié dans toutes ses parties, un tableau complet de la nature humaine, dans tous les états de détérioration ou de restauration par lesquels elle peut passer, avec l'indication des remèdes auxquels elle a eu recours, tous vainement essayés, à l'exception d'un seul qui s'est légitimé à l'épreuve et que l'expérience démontre aujourd'hui encore

[1] Le Nouveau-Testament se trouve à l'état d'embryon dans l'Ancien : ce dernier est en pleine lumière dans le Nouveau.

seul efficace. Qui, de tant de pierres taillées sur une infinité de modèles par des ouvriers si indépendants les uns des autres, a pu construire un édifice si harmonieux et si commode? Qui, de tant de fragments, de formes, de dimensions, de couleurs si variées, a su composer une mosaïque offrant la représentation la plus compréhensive et la plus fidèle du monde moral et du monde social sous leurs différents aspects? Comment, de tant d'éléments épars, jetés sur tant de chemins et de sentiers divers, est-il sorti un corps d'enseignements assortis à des esprits de toute culture, à des caractères de toute trempe, un trésor de conseils pour tous les cas de doute et de perplexité, de secours pour toutes les maladies de l'âme, de directions pour toutes les nécessités de la vie publique et privée? L'unique réponse possible à cette question est celle que tout homme de bon sens fait, lorsqu'on lui demande quelle est la cause effectrice de l'harmonie de l'univers; réponse d'autant plus inévitable qu'il n'existe pas d'homme, quelle que soit l'intelligence dont il est doué, quelles que soient la conséquence et la ténacité qu'il montre habituellement dans ses paroles, ses écrits, ses actions, qui ne soit tombé en contradiction avec lui-même ou qui n'ait changé d'opinion sur des matières importantes, souvent en peu de jours.

Le docteur Strauss lui-même s'est, dans la préface de la troisième édition de son ouvrage publiée à trois ans de distance de la première, déclaré moins certain de la vérité d'assertions que d'abord il avait débitées comme résultat de convictions désormais inébranlables. Tout l'édifice de ses hypothèses, échafaudées sur d'autres hypothèses, croule du moment où un seul des Évangiles est, sinon décidément admis comme authentique, du moins reconnu être en possession de titres qui laissent la question indécise. Strauss s'avoue fortement ébranlé par ce qui a été allégué par ses adversaires en faveur de l'authenticité de saint Jean. Il annonce que sur d'autres points encore ils ont modifié ses opinions; et, passant en revue quelques-uns des écrits qui lui ont été opposés[1], il assure que les lecteurs de la nouvelle édition de son traité s'apercevront de la docilité avec laquelle il a changé

[1] Il cite entre autres la *Vie de Jésus*, par Néander, comme l'ayant conduit à rectifier ses idées; mais il lui fait un reproche qui est l'inverse de celui qu'il a lui-même infiniment mieux mérité. « Néander, dit-il, a trop « constamment en vue l'ensemble des Évangiles, et ne tient pas assez « compte des détails qui, malgré leur incohérence, se perdent et se fondent « pour lui dans la totalité. » Sans nous arrêter à ces prétendues contradictions, nullement prouvées, mais au contraire susceptibles de solutions pleinement satisfaisantes, nous nous bornerons à faire observer que le procédé de Néander est celui de la raison et de l'équité, et en même temps la critique la plus juste du procédé suivi par le docteur Strauss, qui, appli-

ce qui avait été relevé à bon droit par ses censeurs. « Ces changements, dit-il, ont fait perdre à mon travail cette unité, cette uniformité de tendance, qui le distinguaient dans sa première forme. » Ainsi, voilà M. Strauss aux regrets d'avoir été, par des rétractations que l'évidence des arguments de ses antagonistes lui a extorquées, forcé d'ôter à son ouvrage son caractère de dénégation absolue, de diminuer par conséquent son mérite littéraire et logique ! Se montrer si sensible à un misérable intérêt d'amour-propre, et en même temps si cruellement indifférent aux douleurs morales dont on est la cause ; crier à l'intolérance parce que les gens qu'on blesse dans leurs plus chères affections gémissent et se plaignent de voir entassés, sur quinze cents pages, tant de conjectures arbitraires, de rapprochements insidieux, de suppositions gratuites, tant de soupçons dénués de fondement, inhabiles à établir avec certitude aucun fait historique, aucun résultat utile, soit à la religion, soit à la science, et propres seulement à jeter le désordre, la défiance, un scepticisme rongeur et dissolvant dans les âmes ; l'alliance, dis-je, d'une si vaniteuse susceptibilité et d'un stoïcisme si facile quand c'est aux dépens d'autrui qu'il s'exerce, c'est là une disposition d'esprit et une abnégation de sympathie avec les sentiments de ses lecteurs, que personne n'enviera au docteur Strauss. Admire qui voudra le calme avec lequel il manie le scalpel destructeur de ce majestueux corps des Évangiles qui frappait d'étonnement Jean-Jacques même ; j'estime et j'honore cent fois plus le bon sens de tout un peuple qui repousse avec horreur ce cruel anatomiste, ce barbare démolisseur de l'édifice où ce peuple a déposé le trésor de ses joies les plus pures et de ses plus douces espérances. M. Strauss a beau le déclarer juge incompétent [1] de la valeur de ses savantes recherches ; il est guidé par des aperçus d'ensemble, par un sentiment instinctif de la vérité, qui sont beaucoup moins trompeurs que la minutieuse dissection du critique.

D'ailleurs le peuple zuricois a pris soin de répondre d'avance au reproche d'un aveugle acquiescement aux suggestions de ses pasteurs par une conduite peut-être unique dans l'histoire des controverses religieuses. Durant tout le temps qui s'écoula depuis la

quant son microscope aux circonstances les plus minutieuses et n'embrassant jamais l'ensemble, se prive par là même d'un des plus précieux moyens de saisir la vérité, et de voir dans leur vrai jour des détails mal appréciés dans leur isolement. La micrologie pratiquée à la façon de Strauss est un éteignoir, et n'enfante que des négations stériles.

[1] Voyez la page 22 de la lettre de Strauss, citée dans le discours précédent, page 434, note 1.

connaissance qu'on eut de la nomination du docteur Strauss jusqu'au jour où les ressortissants de chaque paroisse devaient s'assembler pour délibérer sur la signature de la pétition qui protestait contre la vocation de Strauss, chaque soir les citoyens se réunissaient pour entendre la lecture, faite à haute voix par l'un d'eux, du livre de Strauss, et pour s'entretenir de l'impression que chacun avait reçue de cette lecture. Aussi, lorsque leurs députés se présentèrent chez le premier magistrat du canton pour lui exprimer le vœu de leurs commettants, ils déclarèrent au bourgmestre Hirzel, principal appui du docteur Strauss, qui les accusait de juger du mérite d'un ouvrage que des gens occupés des travaux de la campagne étaient, selon lui, hors d'état d'apprécier : « Que c'était en connaissance de cause, après un examen attentif de ce livre et après l'avoir comparé avec leurs souvenirs religieux et avec les besoins de leurs âmes, qu'ils s'étaient formé une opinion fondée sur l'Écriture. »

Tel a été l'accueil fait à la *Vie de Jésus*, par Strauss, dans un pays dont les habitants sont dès le bas âge familiarisés avec le contenu de la Bible. Quel sera son sort en France? Cette question est assurément digne de l'intérêt de tout homme sérieux, et surtout du chrétien qui se demande nécessairement à quel devoir il est appelé par cette publication. Convaincu que cette nouvelle attaque contre la vérité divine ne servira, en définitive, qu'à la faire briller d'un nouvel éclat, il n'est pas sans une vive appréhension des effets immédiats qu'elle produira. S'il en résultait un mouvement de curiosité littéraire, se reportant du livre de Strauss sur les documents qui sont l'objet de son analyse hostile, si quelques-uns des écrivains qui sont en possession de la faveur et de l'admiration publiques, et dont la plupart trahissent une si déplorable ignorance en matière de religion véritablement biblique, puisaient enfin aux pures sources des croyances chrétiennes des notions exactes sur les doctrines vitales du christianisme, ce serait indubitablement un grand bien, et nous bénirions la traduction du livre de Strauss, au lieu de nous en affliger.

Mais c'est là une espérance à laquelle on ne peut raisonnablement se livrer. Les uns n'échangeront jamais les nuances si vives et suaves, si variées et séduisantes dont les sens et l'imagination, la poésie et les arts, le mélange des traditions vraies et fausses, les rêves d'une vague religiosité, le délire même du panthéisme enrichissent leur palette, contre les austères couleurs de l'Evangile; les autres reculeront devant une connaissance qui ne se fait pas sans porter le troub e dans les âmes, effrayées par les exigences de la pureté et de la sainteté chrétiennes. Je ne poursuis pas l'ingrate et pénible tâche d'énumérer tous les obstacles que rencontre une étude



loyale de nos saints livres lorsqu'ils n'ont pas nourri notre jeune âge et qu'ils ne se sont pas constamment associés à tous les progrès comme à tous les objets de l'instruction scolaire.

« Qu'est-ce à dire? vous doutez donc de la puissance qu'exerce à salut la Parole de Dieu sur toute âme d'homme, quelle que soit l'époque de la vie où il y a recours en sincérité de cœur? » A Dieu ne plaise! je ne parle que du cours ordinaire des choses et de probabilités humaines, calculées à la lumière d'une trop constante expérience. A cette triste lumière, je me permettrai encore de jeter un coup d'œil sur les chances de succès ou de juste appréciation que court la traduction qui nous occupe, afin d'en tirer, s'il est possible, quelque utile avertissement.

Quel est le livre que l'on offre au public lettré de la France? Quels sont les lecteurs, quels sont les juges qu'il y trouvera? La réponse à la première de ces questions, traitée selon l'importance de la matière, exigerait des développements trop étendus pour le but que je me propose uniquement dans cette lettre : je ne l'envisagerai donc que dans ses rapports directs avec la seconde question, c'est-à-dire je chercherai si l'ouvrage de M. Strauss est d'un aussi facile examen pour des étrangers, surtout pour des Français, qu'il l'est pour le public d'Outre-Rhin. Ouvrez au hasard l'un ou l'autre des deux énormes volumes qui le composent; vous verrez au bas de la page une ou plusieurs citations que, très rarement, vous pourrez vérifier, parce qu'en grande majorité elles renvoient pour la preuve d'une assertion, pour la justification d'une vue, rejetées ou adoptées par l'auteur, à des journaux ou des traités de théologie qui ont paru en Allemagne dans ce dernier quart de siècle, et qu'on trouverait difficilement même dans les plus riches bibliothèques de la capitale. Si le lecteur français s'imaginait tenir dans cet ouvrage un résumé des travaux et des recherches des exégètes allemands publiés dans cet intervalle de temps, il serait dans une grande erreur. Sous une apparence de discussion impartiale du pour et du contre, soutenus par les théologiens de l'Allemagne, l'auteur penche constamment pour le parti qui répand le doute sur l'origine et l'authenticité de nos livres sacrés. En lisant l'ouvrage de Strauss, on ne fait pas véritablement connaissance avec les Storr, les Flatt, les Suskind, les Jahn, les Hug, les Hess, les Knapp, les Tittmann, les Hahn, les Olshausen et tant d'autres savants interprètes des Écritures, qui ont porté la lumière sur une foule de points, et dissipé les nuées de poussière élevées dans le champ de la critique sacrée par les philologues sceptiques dont Strauss a suivi les traces et consommé l'œuvre, sans réfuter aucunement les objections de leurs adversaires et sans ébranler les résultats de leurs consciencieuses et profondes investiga-

tions. Strauss n'est propre qu'à donner une idée incomplète, tronquée et fausse de leurs travaux.

« Qu'importe! dira-t-on. Strauss les fait connaître très imparfaitement si vous voulez; mais son ouvrage nous initiera enfin dans plusieurs branches de la science théologique que l'Allemagne a cultivées, pendant que nous étions occupés de tout autre chose. La sensation que fera ce livre, donnera un nouvel essor aux études bibliques, et les écrivains qui prendront parti pour ou contre Strauss, s'armant des moyens de défense ou d'attaque que leur fournira la littérature allemande, étaleront à nos yeux toutes les richesses qu'elle offre aux hommes de lettres disposés à approfondir ces matières dont la France n'a que des notions très superficielles. » Je crois être fondé à dire que c'est là une attente entièrement chimérique. Sans doute, quand un ouvrage tel que celui de Strauss fait son apparition au sein d'une nation chrétienne et lettrée, les théories qu'il tend à établir, ne sauraient être adoptées et considérées par les hommes instruits comme des vérités acquises à la science, si elles n'ont été préalablement l'objet d'une enquête publique faite par des juges compétents, se combattant, se complétant, se contrôlant mutuellement dans des écrits spéciaux, dans les chaires académiques, dans les conversations même de société où des gens, versés dans les questions qui s'agitent, échangent leurs idées sur les matières en litige. En un mot, ces discussions, si elles doivent aboutir à une fin profitable, demandent un public, un jury, des juges investis de la confiance générale par leurs études et leur capacité. Or, il est évident que, pour des controverses du genre de celles que Strauss a soulevées, un pareil corps ou tribunal, pouvant servir de guide et de point de ralliement à l'opinion, existe en Allemagne, mais nullement en France.

Au-delà du Rhin, la mise en vente d'un ouvrage tel que la *Vie de Jésus,* est un événement qui non seulement excite à un haut degré l'attention nationale, mais a pour lecteurs, très capables d'en apercevoir à la première vue le fort et le faible, des classes nombreuses, vivement intéressées au succès ou à la réfutation de l'auteur et prêtes à se prononcer pour les résultats d'un examen sévère, impartial et approfondi. Ces classes se composent de tous les instituteurs employés dans les établissements d'instruction secondaire ou chargés de l'éducation privée des enfants dans les familles opulentes, des ministres de la religion, tant fonctionnaires qu'aspirants ou candidats, de la majorité des professeurs d'université et des élèves qui suivent ou qui ont suivi leurs cours, et qui peuplent les différentes branches de l'administration et de l'ordre judiciaire à tous les degrés et dans tous les rangs. On voit quels lecteurs nombreux et



compétents, trouve, préparés par leur séjour universitaire à le juger en connaissance de cause, un écrit dont l'appréciation exige ces études philologiques exactes et solides qui distinguent la jeunesse des écoles de l'Allemagne protestante. Aussi quelle immense activité littéraire atteste l'examen calme, sérieux et réfléchi qu'a subi, aussitôt après sa mise au jour, le livre dont il s'agit! Sans compter les articles d'une vingtaine de journaux, soit scientifiques en général, soit consacrés à la théologie spécialement, articles dont plusieurs forment de véritables traités, ce livre a été incessamment l'objet d'une analyse approfondie et d'une réfutation savante, même çà et là d'un accueil encourageant, dans des ouvrages de considérable étendue. J'en ai indiqué plusieurs dans mon discours du 27 avril 1838, à l'assemblée générale de la Société biblique française et étrangère; et je pourrais augmenter cette liste de beaucoup d'écrits qui ont paru depuis cette époque, et dont quelques-uns, bien que productions d'une critique aventureuse et sceptique, se prononcent fortement contre la doctrine mythique de Strauss [1]. Mais ce serait une chose étrangère à ce que je voudrais uniquement faire comprendre ici aux personnes qui ne connaissent qu'imparfaitement l'Allemagne : à savoir qu'un ouvrage tel que celui de Strauss y rencontre sur-le-champ des contrôleurs sévères, et un public habile à faire, en connaissance de cause, à l'auteur la part d'estime qui lui est due, et à démêler dans les résultats de ses recherches ce qui mérite confiance ou rejet.

En France, il n'existe, pour une pareille discussion, surtout pour en tirer une conclusion suffisamment motivée, ni contrôle, ni tribunal. Les décrets du Concile de Trente ont dispensé le clergé romain de connaissances philologiques un peu solides, et la révocation de l'Édit de Nantes a dispersé le seul public compétent, en matière de théologie savante, qu'offre l'histoire de la France littéraire. Les quelques hellénistes et orientalistes célèbres que possède la France actuelle, la plupart peu familiarisés avec nos livres saints, ne peu-

[1] Je ne citerai ici que l'ouvrage d'un philosophe célèbre de l'école de Hégel, M. Ch. Hermann Weisse, auteur d'une *Histoire Évangélique, envisagée aux points de vue de la critique et de la philosophie* (deux volumes, Leipsick, 1838), dont le principal but est de prouver que l'Evangile de Marc est la base des autres Evangiles et possède seul les caractères d'un récit authentique, hypothèse qui est aussi le sujet d'un livre très savant de C.-G. Wilke, intitulé : *Der Urevangelist* (Dresde, 1838). L'un et l'autre cherchent à déprécier les autres Evangélistes, particulièrement Matthieu, dont l'authenticité a été récemment défendue par *Matthieu Kœster* (dans le journal de théologie qui s'imprime à Tubingue), et par *Lange*, dans la première livraison de cette année du recueil intéressant qui paraît à Berlin sous le titre de *Studien und Kritiken*.

vent remplir la lacune faite par l'interruption ou l'absence d'études fortes dans le clergé. Attachent-ils d'ailleurs assez d'importance à l'issue de la lutte provoquée par le livre de Strauss, pour qu'il soit à leurs yeux autre chose que l'objet d'une curiosité littéraire fort peu durable ? Pour le public lettré de l'Allemagne, l'examen consciencieux, patient, passionné même de son contenu, est une affaire de haute gravité, inajournable à cause du conflit d'intérêts scientifiques et moraux qu'elle met en jeu et en présence. Il y a un parterre intelligent et animé; il y a action et réaction instructives entre les champions et les juges du combat.

La France n'offre pas les éléments d'un pareil jury, et je ne vois pas quel sera le profit scientifique ou moral qu'elle pourra retirer de la naturalisation de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss, traduite par un académicien. Je ne voudrais contribuer ni à donner l'alarme, ni à inspirer la sécurité sur l'effet que ce livre produira, et je mets toute ma confiance dans la fidélité du Chef adorable de l'Église, qui saura bien la défendre contre cette nouvelle attaque, et tourner en nouveau triomphe le danger qui la menace.

Agréez, monsieur, etc., P.-A. Stapfer.

SOCIÉTÉ
DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Quelques réflexions sur les devoirs que la Société de la Morale chrétienne s'est imposés, à l'égard des discussions de dogme, au troisième paragraphe du titre II de son réglement.

(Extrait du journal de la Société de la Morale chrétienne 1822).

Des doutes se sont élevés, dans l'esprit de quelques-uns des membres les plus respectables de la Société de la Morale chrétienne, sur les limites que cette Société devait se fixer à elle-même dans toutes discussions ou questions, (concernant les rapports des préceptes du christianisme aux vérités de dogme), qui pourraient naître dans son sein ou être agitées par les auteurs d'articles insérés dans son journal. Les mêmes doutes ayant dû se présenter à la pensée d'un grand nombre de personnes qui prennent à ses travaux une part d'intérêt ou de curiosité, elles s'attendent, naturellement, à trouver dans une des premières publications faites au nom de la Société, soit une déclaration explicite à ce sujet, soit des éclaircissements qui puissent en tenir lieu et mettre un terme à toute incertitude sur une matière si délicate. L'auteur de cet article a donc cru satisfaire à un besoin réel, à un vœu généralement présumable, en se hâtant de consigner ici le résultat de quelques entretiens qu'il a eu le plaisir d'avoir sur cet objet avec des membres de la Société, divisés à la vérité d'opinion relativement à des points de dogme, mais unis de cœur et d'âme dans leurs vues de christianisme pratique.

Ces entretiens lui donnent le droit de déclarer que le déisme est loin de la pensée des fondateurs de la Société, comme absolument étranger à la tendance qu'elle cherchera à imprimer à ses travaux. En professant un sincère respect pour toutes les opinions qui règnent dans les différentes communions chrétiennes sur les matières de dogme, la Société repousse en même temps fortement toute supposition d'indifférence à l'égard des doctrines qui forment leurs systèmes de croyance religieuse.

Quoique se félicitant de voir elle-même dans son sein une parfaite communauté d'intentions s'allier à l'entière liberté des opinions individuelles, la Société n'entende donner à aucun de ses membres le droit de présenter ses idées comme l'expression de l'opinion uniforme de tous ses confrères, l'auteur de cet article est néanmoins persuadé qu'il est l'organe de leurs sentiments, en indiquant ici le point de vue sous lequel il se plaît à envisager les rapports des travaux de la Société de la Morale chrétienne avec l'enseignement des vérités théoriques de la religion.

Il a reconnu, avec un extrême bonheur, que sa manière de juger l'action réciproque du dogme et de la morale est celle de tous ceux de ses collègues avec lesquels il a eu occasion de conférer sur une matière si intéressante.

Il a, de plus, l'intime persuasion qu'aucun membre de la Société n'a l'intention de combattre les principes religieux chers à une classe de chrétiens, ou d'en contrarier l'expression soit par son influence personnelle, soit par des actes collectifs, et qu'aucun de ceux auxquels il a eu l'honneur de communiquer ses vues ne consentirait à faire partie d'une association qui pourrait

devenir préjudiciable ou, même accidentellement, porter atteinte à une des croyances qui ont prévalu dans l'Église chrétienne et qui sont pour leurs adhérents la base, l'enveloppe, l'organe ou le soutien de leurs vertus et de leurs espérances.

Il partage avec les philosophes qui ont le mieux approfondi la nature et les besoins de l'homme la conviction que, plus sera vive, solide et pure la foi en cet envoyé céleste, auquel nous devons non seulement la promulgation d'une morale aussi bienfaisante que sublime, mais encore les moyens qui seuls peuvent lui procurer une influence vraiment régénératrice, et plus les sentiments de justice et de charité, dont la Société aspire à étendre l'empire, auront d'énergie et d'efficacité salutaire.

Rivaliser d'efforts pour inspirer cette foi aux âmes, pour l'y nourrir, pour la défendre et pour la rendre de plus en plus féconde en bonnes œuvres, est la grande et belle tâche des ministres de la religion, dans le sein de chacune des églises qui se décorent du nom du Rédempteur, et qui, dans leur croyance, s'accordent toutes sur un point, en professant également *qu'il est le chemin, la vérité et la vie; que personne ne vient au père que par lui* (saint Jean, XIV, 6), *et qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* (Actes des Apôtres, IV, verset 12.)

Bien que la Société reste entièrement étrangère à cet enseignement, elle peut, sans trop de présomption, se flatter d'en assurer indirectement le succès, par les efforts qu'elle fera pour engager les hommes à rechercher, à saisir toutes les occasions d'appliquer les préceptes du christianisme là où cette application n'a pas

encore ou n'a été qu'imparfaitement tentée. En montrant aux hommes la vaste étendue du terrain qui réclame ces essais d'application nouvelle ou plus étendue et plus complète, la triste immensité des landes qui le couvrent, des défrichements que la morale chrétienne demande avec instance, et dont elle a vainement jusqu'à ce jour imposé le devoir aux peuples chrétiens, la Société pourra, entre les mains de la Providence, devenir un des instruments que le suprême arbitre de toutes choses veut faire servir à opérer le réveil des sentiments religieux dans des âmes généreuses et animées du désir du bien, mais incertaines sur des articles de doctrines essentiels et fondamentaux. Il lui sera peut-être donné, ô délicieuse pensée! par la grâce du dispensateur de tout don parfait, de les ramener à la foi par les œuvres de bienfaisance auxquelles elle leur aura inspiré le vœu ou offert l'occasion de coopérer. Un aussi doux espoir ne sera pas traité de chimérique par ceux qui se rappellent l'oracle de la sagesse éternelle, rendu par la bouche du Sauveur : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon chef.* (Saint Jean, VII, verset 17.)

Il est probable que cet exposé des principes de la Société et des effets désirables de ses travaux ne désarmera point les esprits soupçonneux ; leur méfiance, fruit d'une disposition impossible à déraciner par les déclarations les moins équivoques, est, ou une maladie que nous tenterions vainement de guérir, ou un calcul dont nous montrerions l'évidente fausseté avec tout aussi peu de succès. Si nous devons renoncer au projet de les détromper, ou de les réduire au silence, nous avons, en revanche, à nous justifier d'une omission

reprochée au règlement de la Société, par des personnes dont les intentions bienveillantes sont indubitables, et qui regrettent de ne pas trouver dans cet acte une profession de foi explicite sur l'origine de la morale chrétienne et sur la personne de son divin auteur. Une considération très simple les satisfera complétement, nous nous en flattons.

Quel est le titre adopté par la Société? Nous nous dénommons : *Société de la Morale chrétienne, ayant pour objet l'application des préceptes du christianisme aux relations sociales.* Ce n'est pas la doctrine stoïcienne ou tel autre système de préceptes enfantés par la raison humaine qui nous sert de base, ou que nous voulons défendre et appliquer. Nous proclamons les lois de J.-C. comme notre règle et comme source de toutes les pensées généreuses, de tous les projets d'amélioration sociale que nous voudrions provoquer et concourir à réaliser.

Et pourquoi avons-nous choisi pour guide et pour type la morale chrétienne? Evidemment parce que nous la croyons supérieure à tous les autres principes de conduite que les sages et les législateurs ont imaginés, proclamés ou adoptés. Que dis-je, supérieure? Nous nous déclarons convaincus qu'elle est *divine.* Car, si nous ne lui accordions qu'une supériorité comparative, nous ne la considérerions que comme l'ensemble de règles pour la volonté, le plus parfait ou le moins défectueux que nous connaissons. En l'envisageant comme l'œuvre de la raison humaine, nous ne pourrions renoncer au désir de la soumettre à de nouvelles investigations, non seulement dans le dessein de l'apprécier à sa juste valeur, mais avec l'intention de la perfectionner, de l'épurer encore s'il est possible et de la

compléter. N'étant à nos yeux que le plus heureux des efforts, tentés jusqu'à ce jour, pour recueillir en code les maximes de conduite les plus propres à faire le bonheur public et privé, la morale chrétienne serait, considérée sous ce point de vue, susceptible d'amélioration dans ses éléments non moins que dans son exposition; et nous devrions nécessairement nous imposer la tâche de lui donner un degré de perfection, de pureté, d'étendue de plus. De quel droit affirmerions-nous que la raison de l'homme ne pourra jamais améliorer, corriger, agrandir une de ses œuvres? Quelque noble qu'elle soit, quelque féconde qu'elle ait été en bienfaits, n'étant que le produit de nos facultés, elle ne saurait être envisagée comme absolument exempte de l'imperfection inhérente à tout ce qui est le fruit de leur activité.

Qu'il nous soit permis d'appeler ici un moment l'attention du lecteur sur le rapport des maximes qui doivent diriger notre conduite, avec la révélation et avec la raison aidée de l'expérience, les deux seules sources où il soit donné à l'homme de les puiser.

Sans doute, nous pouvons nous figurer un état de pureté et de perfection idéale où nos facultés, pleinement et harmoniquement cultivées, subordonnées à l'empire non contesté de cette voix du devoir qui retentit au-dedans de nous, ne seraient que les organes d'une volonté droite, et ne feraient jamais ni entendre une autre loi, ni prévaloir une autre influence que celle de la raison. A ce degré de développement de sa nature, l'homme n'aurait qu'à descendre dans le sanctuaire de son être, pour y trouver et la règle de ses actions et les mobiles suffisamment puissants d'une sainte direction de tous les mouvements de son âme. La



voix de Dieu se confondrait avec la voix de sa conscience, et son âme ne serait que le héraut, son organisation visible ne serait que le ministre des ordres de son Créateur. Temple de la Divinité, l'homme n'entendrait au-dedans de lui proclamer que des oracles divins.

Mais quelle distance de cet état fictif à l'état réel de la condition humaine! Assaillis, modifiés, subjugués que nous sommes par le monde extérieur, par les idées régnantes, par l'éducation que nous recevons de tout ce qui agit sur nous, depuis la nature matérielle et les événements dont se forme le tissu de notre sort, jusqu'aux institutions qui régissent la société où nous sommes nés, jusqu'aux systèmes de philosophie qui dominent dans nos écoles; dans ce conflit d'influences qui se disputent la direction de notre volonté, comment nous assurer que nous ne prenons pas pour la véritable loi morale la voix de nos passions, de nos penchants, de nos préjugés, de nos vices même? Les sens et l'imagination se développent, leur empire s'établit, leurs besoins, aussi impérieux qu'abjects, occupent, obstruent pour ainsi dire toutes les avenues de notre âme, longtemps avant que la raison ait acquis la force dont elle a besoin pour faire valoir ses droits. Lorsqu'elle parle enfin avec l'ascendant de l'autorité, elle trouve la volonté obsédée par des conseillers ignorants ou perfides; et, au lieu de commander en souveraine, elle se voit réduite au rôle de plaideur, devant un juge, sinon entièrement corrompu et perverti, au moins singulièrement faible, très mal inspiré et fortement prévenu.

L'histoire de l'homme individuel est l'histoire des peuples et de l'espèce tout entière. Les institutions

politiques fondamentales, les proverbes qui exercent une puissance mal évaluée, beaucoup de maximes traditionnelles, les ébauches primitives des codes de lois et de préceptes, les usages et les habitudes qui forment les mœurs publiques et privées, les premiers essais de spéculation philosophique, les rudiments de la législation civile plus ou moins conservés dans les temps postérieurs et adoptés comme principes essentiels ou ménagés comme préjugés respectables; en un mot, les bases de toute la constitution morale et sociale des nations ont été posées dans leur enfance, et datent d'une époque où les besoins et les affections de l'homme sensuel et passionné imposaient silence à la voix intérieure et commandaient au lieu d'obéir.

Si nous sommes prêts à reconnaître que les lois, les mœurs, les systèmes ont suivi, jusqu'à un certain point, les progrès que la raison a faits en lumières et en influence sur l'ensemble des facultés de l'homme et sur l'économie de sa vie publique et privée; nous demanderons qui pourra s'arroger le droit de fixer les limites de cette épuration et des changements qu'il sera bon de faire subir aux différents recueils de règles de conduite, successivement formés, adoptés, améliorés par les législateurs et les philosophes. Il est évident que, s'il n'existait pas de révélation positive qui nous offrît le type de la perfection morale absolue, nous serions dans une perplexité désastreuse sur la valeur intrinsèque de nos systèmes de préceptes, et nous ne pourrions jamais considérer la discussion comme terminée; nous n'aurions aucune sécurité sur le résultat des méditations des moralistes ou sur celui de nos propres réflexions, quoique dirigées avec une entière bonne foi et dans les intentions les plus pures.

Lorsque nous voyons l'infanticide [1] et les sacrifices

[1] *Voyez* sur l'infanticide chez les Hindous, et quelques autres nations, un Mémoire dans les *Annales des Voyages, de M. Malte-Brun*, tome XVII, pages 99-109.

Pour se faire une idée des maximes de cruauté et de la dépravation qui empoisonne jusqu'aux sources de toute moralité dans les castes supérieures des Hindous, on n'a qu'à parcourir une des nombreuses descriptions de leurs mœurs, publiées par les voyageurs. Par exemple, les *Oriental Memoirs* de feu M. Forbes, un des résidents britanniques dans l'Inde qui s'y était rendu avec les préventions les plus favorables aux indigènes, Londres, 1813, 4 vol. in-4°; et *les Considérations sur l'état présent de l'Inde*, par Alexandre Fraser Tytler, Londres, 1816. M. T. rapporte quelques maximes des livres sacrés des Hindous, qui prouvent jusqu'à quel point le sens moral peut être perverti. En voici un échantillon : « Le bramine qui saura par cœur les *Rig-Vedas*, sera sauvé, lorsqu'il aurait tué les habitants de trois mondes. — Il peut maudire les dieux mêmes, pourvu qu'ils les maudisse convenablement, c'est-à-dire selon une formule prescrite. »

Un Hindou des castes inférieures qui vole un bramine, est brûlé vif; si le bramine vole un sudder, ce n'est qu'un tort léger. *Voyez* sur la férocité des Chinois et celle qui est inhérente au paganisme en général, un journal intéressant publié à Malacca, sous le titre de : *Indoo-Chinese Gleanings* (spécialement le n° 8, d'avril 1819). D'après les calculs du missionnaire Schroeter, résidant à Titalya sur la frontière du Thibet, en prenant pour base les indications les plus modérées, le nombre des veuves brûlées sur des bûchers auxquels le feu est toujours mis par le premier-né de la malheureuse victime, s'élevait, en 1820, à plus de trente mille dans l'étendue de la péninsule. Neuf mille enfants étaient annuellement exposés et livrés aux serres des oiseaux de proie; un nombre considérable de malades enterrés vifs, des vieillards et des invalides mis à mort; des poissons nourris avec la chair humaine; des sacrifices humains offerts au Gange, etc. Il est bon de faire observer que, d'après l'expérience et les déclarations constantes des missionnaires les plus zélés et les plus éclairés, les conquêtes que la religion a faites, sur ces domaines de la barbarie et de la douleur, ne sont, dans l'Hindoustan comme dans l'Océanie, aucunement dues à la doctrine de l'existence et des attributs d'un Être suprême, vengeur et rémunérateur, mais uniquement à la bonne nouvelle de la venue du fils de D eu, sauveur du monde, et lui-même victime expiatoire par la volonté du père et juge des humains.

humains établis chez des nations anciennement civilisées et renommées pour la douceur de leurs mœurs le suicide [1] admiré et loué par les élèves de la doctrine qui, par sa sévérité et sa sublimité, brille entre celles qui précédèrent le christianisme ; lorsqu'on voit avec quelle inconcevable absence de toute espèce, non seulement d'indignation, mais de blâme léger, les écrivains les plus estimables de l'antiquité s'expriment au sujet du plus infâme des vices qui puissent dégrader l'homme ; lorsqu'on se rappelle la règle d'Aristote, établissant que l'avortement provoqué par des moyens violents ne doit être réputé criminel que du moment où la vie de l'enfant s'est annoncée à la mère par des mouvements parfaitement sensibles ; lorsqu'on réfléchit à l'iniquité des considérations par lesquelles le même moraliste cherche à prouver que les esclaves ne sont point admissibles aux droits des hommes nés

M. Costaz a prouvé, par les monuments, la vérité de l'assertion de Manéthon et de Diodore, que les Égyptiens offraient aux dieux des victimes humaines. (*Description de l'Égypte Antiq.*, 1er volume *des Mémoires*).

[1] Veut-on sentir vivement la distance qu'il y a entre les principes du christianisme et le système de morale dont la raison humaine s'enorgueillit le plus ? qu'on arrête ses regards sur le spectacle qu'offrent presque à la même époque les plaines de Philippes et la colline de Golgotha. Sur le champ de bataille, l'homme que ses concitoyens et les disciples de Zénon nous présentent comme le type de la plus pure vertu et de la véritable grandeur morale, désespère des choses humaines et se donne la mort, parce que le parti politique auquel il attachait l'espérance d'un meilleur avenir, a succombé dans sa lutte avec la faction ennemie. Abandonné de ses amis, dans les horreurs d'un supplice ignominieux, et prêt à quitter une vie employée (vainement ce semble) à réconcilier les hommes entre eux et avec la Divinité, à les pénétrer d'un amour mutuel qui changeât en paradis ce séjour de larmes et d'iniquités, le fondateur du christianisme s'annonce convaincu du succès final de ses desseins, et déclare avoir accompli la volonté de son Père.

libres [1]; lorsque nous voyons le plus humain des citoyens de Rome, l'auteur du meilleur traité de morale qu'ait produit la raison abandonnée à elle-même, parler avec une indifférence barbare, avec une révoltante dureté, des combats de gladiateurs, et en général du sort des esclaves et des tourments auxquels des lois inhumaines les livraient [2]; lorsqu'on voit l'ami

[1] Le sort épouvantable des esclaves (voyez les *Mémoires* de M. de Burigny, dans le 35e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et l'ouvrage de C. A Bœttiger, intitulé *Sabine*, pages 345, 363) annonce une lacune ou une faus e direction dans le développement des facultés morales chez les peuples de l'antiquité, qui, jointe à tant d'autres indices de corruption profonde ou de froide férocité (par exemple, la coutume importée d'Orient d'arrêter la croissance des enfants, en les serrant dans des étuis inventés pour en faire ces nains difformes qui étaient au nombre des objets de luxe dans les grandes maisons; le plaisir que prenait le peuple à voir des hommes déchirés dans l'arène par des lions et des tigres; les cris par lesquels il demandait qu'on tenaillât le gladiateur qui hésitait de recommencer le combat, etc.), nous donne le droit de penser qu'une étincelle divine pouvait seule rallumer le feu sacré dans ces âmes éteintes et dénaturées.

[2] Qu'on lise, par exemple, si l'on peut sans frémir, le passage où l'auteur du *Traité des Offices* loue presque le préteur Domitius d'avoir condamné un homme au supplice de la croix, pour un trait d'adresse et de courage que ce malheureux avait raconté lui-même dans l'espoir qu'il lui vaudrait une récompense de la part de ce magistrat. (*In Verrem*, v, chap. 3). Il est vrai que sous les empereurs la législation commença à s'occuper des esclaves et parut vouloir adoucir l'horreur de leur sort, en mettant des bornes à l'empire absolu de maîtres aussi impitoyables que capricieux. Mais, je le demande à tous les hommes de bonne foi, versés dans l'étude de cette grande époque de l'histoire, n'est-ce pas la brise d'Orient, le souffle divin de l'amour fraternel des disciples du Fils de Marie qui pénètre déjà l'atmosphère, qui amollit les cœurs de marbre, qui dégèle les âmes, et dont les parfums célestes se font sentir aux deux extrémités de l'échelle morale, dans les plus nobles productions de l'esprit humain, comme dans la fange infecte d'une dégradation sociale, parvenue au dernier terme de la pourriture. Le cri de *paix sur la terre et de bienveillance parmi les hommes* s'est fait entendre, et les Sénèque,

du vertueux Trajan, ce Pline, dont l'âme était ouverte à tous les sentiments humains et généreux, présenter les jeux de gladiateurs que donna son maître, et où dix mille hommes combattirent pour charmer, par leurs blessures, les farouches regards d'une multitude composée de tous les rangs de la société, comme un spectacle intéressant propre à enseigner le mépris de la mort.

On ne peut que se défier extrêmement de la rectitude des opérations par lesquelles la raison humaine, agitée, incertaine, souvent différente d'elle-même dans le même individu, aux différentes époques d'une vie entièrement consacrée à la recherche de la vérité, tâche de s'assurer de la véritable nature et de toute l'étendue de nos obligations morales. Elle se replie sur elle-même; elle interroge la conscience, c'est-à-dire elle s'interroge elle-même; mais les questions et la réponse ont-elles été posées et données avec assez de précision, de netteté, de clarté? sont-elles suffisamment développées et complètes? *ses oracles sont-ils plus sûrs que ceux de Calchas?*

Il est permis d'en douter, lorsqu'on voit l'amour de nous-mêmes et celui de nos semblables, l'intérêt privé et le bien public, l'instinct et la raison, l'utilité et la sympathie, la volupté des sens et la paix de l'âme, les lois positives et les lois naturelles, le bien-être physique et la dignité de notre nature, nos besoins présents et la perspective d'une existence immortelle, figurer tour à tour comme principes fondamentaux

les Marc-Aurèle, mêlent déjà, sans s'en douter, aux hautes leçons du Portique, des accents célestes, venus de régions bien plus élevées et partis de rives que Zénon ni Cléanthe ne virent jamais, et d'où un messager mieux instruit nous apporta la bonne nouvelle.



dans les théories de la science des mœurs, que les philosophes ont successivement imaginées.

Sans doute les lois de la morale sont inhérentes à la nature humaine; son étude peut nous les faire découvrir. Mais, encore une fois, comment nous assurer qu'elles ont été retrouvées, tirées des entrailles de notre être, énoncées dans leur primitive pureté, sans mélange d'éléments étrangers à leur essence et dans leur liaison légitime, complète, native? Les annales de notre espèce prouvent que ces lois ont été mises en doute, altérées, tronquées, presque oblitérées par l'ignorance et la corruption qui envahirent l'immense majorité de la race humaine.

C'est évidemment à la révélation, et surtout au fondateur de notre religion, qu'elles doivent leur promulgation authentique et complète, que nous devons nous-même la certitude d'avoir une règle absolue, infaillible, que les progrès futurs de la raison, l'investigation plus variée et plus profonde des facultés de l'homme, ne pourront, ni changer, ni perfectionner, ni compléter.

Bien plus, ces lois reçoivent des doctrines du christianisme, et principalement de la foi au mérite et aux promesses du restaurateur de l'espèce humaine, toute leur force et toute leur efficacité. La morale doit à la révélation deux avantages inestimables ou plutôt les deux conditions de son existence réelle et de sa véritable vie, *promulgation authentique sans alliage et sans lacunes, et action sur notre âme, prise de possession de ses pouvoirs.*

On nous aurait mal compris ou nous nous serions mal expliqués, si l'on pensait que nous voulons contester à la raison le droit d'approfondir tous les systèmes, et de comparer celui de Jésus-Christ avec les doctrines qui

ont, en différents temps et chez des peuples remarquables par une civilisation avancée, servi de règle à la conduite des hommes ou de type à leurs jugements moraux. Loin de chercher à se soustraire à une pareille épreuve, l'Évangile la provoque par la bouche de saint Paul, qui, en ordonnant aux fidèles *de tout examiner pour retenir ce qui est bon* (I, Thes., v. 21), n'a sans doute pas exclu la morale chrétienne ; en la soumettant à cet examen, nous resterons convaincus que la raison ne saurait rien en retrancher sans diminuer son excellence, ni rien y ajouter qui fût plus adapté à la nature humaine et plus propre à l'ennoblir.

Que si on nous reprochait de vouloir poser des bornes au perfectionnement des modes d'enseignement de la morale évangélique, adoptés par les différentes communions, on aurait encore plus mal saisi notre pensée. L'amélioration de cet enseignement est tout aussi peu susceptible de limites, elle est de sa nature tout aussi indéfinie, que l'application des préceptes du christianisme aux relations d'homme à homme et de nation à nation.

La vérité est une et invariable, mais la manière de la recevoir, de la féconder et d'en profiter, est aussi multiple, aussi perfectible que l'action des facultés qui coopèrent à l'accueil de son impression et à son développement, est variée en force, en étendue et en durée. Distinguons bien l'*objet* de ce qui est relatif au *sujet*, la morale chrétienne en elle-même de ce qu'elle devient lorsqu'elle a traversé le prisme de notre intelligence et de nos affections. Issue de la même source que la raison, elle est un ensemble de principes que la raison est appelée à peser, et forcée d'approuver dans le cas seulement où elle aura reconnu leur excellence. Sans doute

elle a tous les moyens de remplir cette tâche en sûreté et avec fruit. Mais s'ensuit-il de là que, sans secours et opérant par elle-même, elle fût parvenue à découvrir avec certitude cet ensemble de principes, dans la pureté et dans la liaison qui distinguent la morale révélée; en un mot, qu'elle eût, sans assistance extraordinaire, réussi à débrouiller, pour ainsi dire, sa propre image et à s'assurer qu'elle en a saisi les véritables traits, et qu'elle n'en a manqué aucun? Nullement.

Ce n'est pas à dire que nous soutenions l'impossibilité absolue d'un pareil succès. Livrée à des milliers de siècles de tâtonnements multipliés, de plus ou moins heureux essais, elle serait peut-être, dans quelques êtres privilégiés et au prix d'efforts inouïs, d'épreuves cruelles qu'il serait vain de vouloir même se figurer, arrivée par ses propres forces à une conception pleine et claire des maximes sublimes de l'Évangile. Mais à quoi peuvent servir des suppositions stériles? Parvenue à cette maturité de développement moral, quelle garantie la raison aurait-elle eue d'être au terme de ses succès dans la carrière de ce perfectionnement? Sans doute, s'apercevant placée elle-même à des degrés de hauteur progressivement plus élevés, elle se serait sentie planer sur tous les résultats précédents de son activité; mais, encore un coup, comment eût-elle pu se persuader qu'elle a atteint le but? Les systèmes enfantés par ces heureux interprètes de la raison auraient fait l'admiration des esprits cultivés, et dans quelques âmes excité de nobles sentiments; comme les doctrines de Menou, de Zoroastre, de Confucius, de Pythagore, de Socrate, ont trouvé des approbateurs zélés et ont eu d'estimables élèves.

Mais auraient-ils pu, considérés dans leurs rapports

avec la perfection absolue, contenter la raison humaine, lui ôter toute inquiétude sceptique sur leur aptitude à servir de règle absolue, toute idée d'un élan encore plus sublime, et acquérir l'autorité de modèle prototype, d'étalon moral populaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi? Je ne crains pas d'affirmer, qu'en poursuivant ce raisonnement et en se rappelant nos réflexions précédentes, on se pénétrera de plus en plus de la conviction qu'un système de morale promulgué avec autorité divine, en un mot, une morale parfaite, enseignée comme loi de Dieu, pouvait seule provoquer, développer, fortifier, guider et diriger sûrement vers son but le besoin de perfection morale, inhérent à la nature humaine, et nous donner sécurité entière sur la tendance et le résultat des efforts tentés pour satisfaire ce besoin.

Dans ce point de vue, la religion chrétienne ne s'annonce pas plus comme doctrine nouvelle, qu'elle ne saurait être comparée avec une autre doctrine : encore moins son divin auteur peut-il être mis en parallèle avec d'autres prétendus fondateurs de religions. La morale chrétienne, prise dans cette universalité qui lui est essentielle, et qui repousse toute maxime inaccessible à une investigation rationnelle, est la règle sainte et immuable que le législateur des chrétiens publia authentiquement, et dont il réalisa, dans sa vie, la parfaite application à toutes les relations de l'homme avec l'homme et de la créature avec le Créateur.

Comme la première lueur de l'aurore est la lumière même du soleil, tous les rayons de vérité qui, avant Jésus, éclairèrent les esprits, sont des émanations de la lumière divine qui éclaire les ténèbres de l'entendement.

Tous les hommes, en quelque temps qu'ils aient vécu, si ces rayons ont pénétré dans leur âme, sont les serviteurs de la Parole éternelle, auxquels un des plus anciens pères de l'Église, saint Justin le martyr, n'a pas hésité de donner le titre de chrétiens. (Just. Apol. I. n° 46.)

Si la base de la morale est dans le cœur de l'homme, l'homme avait besoin d'être éclairé sur ses propres mystères et d'obtenir un secours assez puissant pour l'aider à sonder les profondeurs de son être, au flambeau d'une lumière vive et pure, à se connaître dans sa faiblesse comme dans ses ressources, à se satisfaire lui-même par une soumission absolue à la loi du devoir, par une obéissance loyale et sans réserve envers la voix de la conscience; obéissance désirée, à la vérité, même par l'homme corrompu, mais non *voulue* efficacement, lorsque ces secours manquent à la volonté pervertie.

Les dogmes du christianisme servent à procurer aux lois de la morale leur salutaire action sur les âmes. Mais en espérant de leur influence cet heureux résultat, la Société doit se borner à désirer que l'enseignement des ministres de la religion, dans chacune des branches de la famille chrétienne, produise les effets heureux qu'elle en attend, sans qu'elle puisse se permettre de participer à cette instruction elle-même, et bien moins d'en livrer les éléments et la marche à des discussions tout à fait étrangères à son but et franchissant les limites qu'elle a cru devoir se tracer.

APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE.

LA MISSION DIVINE ET LA NATURE SUBLIME DE JÉSUS-CHRIST, DÉDUITES DE SON CARACTÈRE.

SERMON

PRÊCHÉ EN ALLEMAND DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE BERNE [1].

Réflexions préliminaires sur les dispositions morales indispensables à tout homme, même doué de l'esprit le plus pénétrant, qui veut entreprendre l'examen des preuves de l'origine divine du christianisme, et qui seules lui donnent le droit et la capacité de prononcer un jugement solide sur leur validité [2].

Plusieurs hommes admirateurs éclairés du christianisme, qui éprouvaient ainsi que moi le besoin d'une évidence en faveur de sa divinité, qui fut indépendante des recherches d'une savante érudition historique, ont cru trouver dans ce sermon une suite d'idées qui conduisait à ce but plus vite et plus sûrement que d'autres

[1] Imprimé à Berne en 1797. De tous les écrits contenus dans le présent recueil, celui-ci est le seul qui n'ait pas été composé en français par M. Stapfer lui-même. Son importance nous commandant impérieusement cette exception, nous avons été assez heureux pour que le savant et éloquent directeur de la maison des Missions évangéliques de Paris, M. Grand-Pierre, voulût bien entreprendre la difficile tâche de le traduire. (*Note des éditeurs*).

[2] Ces réflexions ne s'adressent qu'aux personnes qui se sentent disposées à pénétrer dans l'essence de la foi religieuse, qui sont capables d'apprécier, avec un esprit de sage critique, les arguments que l'on avance en sa faveur, et que les besoins mêmes de leur esprit poussent à déduire ces preuves des premiers principes des connaissances humaines.

voies tentées ou indiquées par les défenseurs de la religion chrétienne. C'est ce qui leur a fait désirer d'en soumettre le contenu à une épreuve plus attentive et plus profonde, qu'elles n'ont pu le faire en l'entendant prononcer du haut de la chaire.

Cet essai, je le sens, est très incomplet; il n'est guère qu'une ébauche et l'indication première d'un travail susceptible de développements beaucoup plus étendus et beaucoup plus satisfaisants. Tel qu'il est, pourtant, avec ses lacunes et ses imperfections, je n'éprouve aucun scrupule à l'offrir à ces amis sincères de la religion et de la morale. Car, d'abord, j'estime qu'il est du devoir de tout professeur, placé dans une académie pour y enseigner la religion, de prouver, en rendant compte publiquement de ses convictions, qu'il ne se borne pas à extraire ou à répéter ce que ses devanciers ont dit avant lui, mais qu'il est indépendant dans sa pensée, qu'il médite sur la science qu'il doit professer, et qu'il n'évite aucune occasion d'exposer ses vues particulières sur le christianisme, ni d'indiquer les sujets favoris que sa tournure d'esprit et ses études spéciales, le portent plus particulièrement à approfondir. Ensuite l'espoir de dissiper les doutes, ne fût-ce que d'un seul individu, et de mettre fin à de pénibles anxiétés, la pensée que ce travail pourrait amener cet homme à des réflexions sérieuses et l'engager à examiner avec impartialité les arguments victorieux en faveur de la vérité du christianisme qu'il a peut-être jusqu'ici légèrement envisagés ou dédaigneusement repoussés : voilà des considérations qui m'élèvent au-dessus de la crainte du blâme le plus sévère et de la peur de la critique la plus juste et la mieux fondée. La simple possibilité d'un seul résultat de cette nature fait taire les

alarmes de la vanité et ordonne le sacrifice de l'amour-propre.

Sans rappeler ici les services rendus à cette partie de l'apologétique par d'anciens écrivains, plusieurs auteurs, dans les temps modernes, ont écrit des pages admirables sur le caractère de Jésus : ainsi Rousseau, Eberhard, Kant, Herder, Tieftrunek, Hess, Reinhard, Venturini, Trugott, dans le second volume de ses Sermons, et surtout le professeur White, de l'université d'Oxford, dans son parallèle de la religion chrétienne et de la religion mahométane. Les plus grands hommes, les plus profonds penseurs ont rivalisé de concert et ont tous voulu ajouter leur « Anch' io son pittore » à des descriptions de cette nature; mais aucun d'eux, que je sache, n'a donné de tous les traits de cet idéal de la perfection humaine, une vue d'ensemble que l'on pût rattacher à un principe unique. Quoique j'aie cherché à profiter le plus soigneusement qu'il m'a été possible des travaux de tous ces écrivains, l'esquisse que j'ai essayé de tracer est demeurée très imparfaite; elle l'eût été dans tous les cas, quand même j'aurais pu disposer de ressources plus grandes que celles qu'il m'a été donné d'employer. Cependant quand je n'aurais fait que hasarder une tentative, que disposer les fils d'un canevas, qu'ordonner le plan nécessaire à l'arrangement des matériaux, mes efforts ne demeureraient point inutiles, puisqu'il sera toujours facile maintenant de remplir les lacunes que je puis avoir laissées, de rectifier le croquis que j'ai tracé, et d'assigner à chaque détail que la lecture ou la méditation pourrait offrir, la place qui lui convient dans le tableau général.

Quant à achever ce tableau, cela est aussi impossible que de fixer des bornes aux progrès de l'humanité dans



la carrière des connaissances et de la vertu. Chaque conquête que fera notre race dans le domaine des idées et de la moralité, sera marquée par un nouveau trait à ajouter, par un nouveau coup de pinceau à donner à ce divin portrait.

Du reste, il est à peine besoin de faire observer que l'expression de *caractère* n'est point prise ici exclusivement dans sa signification morale pour marquer seulement les dispositions qui sont l'œuvre de l'homme, usant de sa liberté pour se déterminer dans les différentes circonstances de sa vie, mais qu'elle comprend en soi toutes les qualités, toutes les prérogatives, toutes les facultés qui constituent la nature humaine. Ainsi, il se compose du tempérament ou des désirs naturels et non réfléchis qu'il ne faut pas confondre avec la faculté de vouloir; il embrasse les inclinations involontaires, les tendances originelles et instinctives, aussi bien que les dispositions consenties, les connaissances acquises, les capacités développées par le travail, les vertus obtenues pour prix de la lutte, les maximes auxquelles l'on a souscrit librement et par choix : car toutes ces choses réunies fortifient ou affaiblissent l'influence du tempérament ou bien agissent sur le caractère moral pour le diriger et pour le soutenir.

Si quelqu'un avait quelque scrupule philosophique à laisser subsister le mot de *preuve* [1], qui se trouve en tête de cet essai, qu'il mette à la place l'expression de *crédibilité* [2], nous n'y avons pas d'objection. Car il s'entend de soi-même qu'il ne saurait s'agir ici de preuves mathématiques, mais d'arguments qui découlent de

[1] Beweis. Ce mot ne paraît pas dans la traduction du titre du sermon. (*Note du traducteur.*)

[2] Beglaubigung.

certaines qualités innées en nous et qui nous conduisent naturellement à admettre certaines propositions, sans lesquelles notre raison, notre âme elle-même, cette source de toute convenance et de tout accord, deviendrait, malgré son admirable organisation, un amas de contradictions et d'inconséquences, un composé de facultés excellentes en soi, mais sans liaison, sans but, et s'excluant les unes les autres.

La foi religieuse est précisément la conviction qui résulte de la certitude de certaines propositions que l'on ne saurait prouver d'une manière rigoureuse : ou bien, c'est l'affirmation prononcée relativement à des objets que l'on ne saurait offrir à la vue, ni peindre aux yeux. Cette foi est une disposition d'esprit, qui se compose de l'ensemble de toutes les puissances de l'âme agissant harmoniquement et de concert : aussi ne s'explique-t-elle pas aussi facilement ni ne se laisse-t-elle pas aussi imperturbablement démontrer, que l'admission d'une preuve théorétique, ou que l'acquisition de toute autre idée qui n'exige pour être perçue autre chose que l'exercice de la faculté de connaître, sans la coopération des autres capacités de notre nature. Ce dernier genre d'activité de l'esprit humain, ainsi que la connaissance ou la conviction qui en découle, est le simple résultat de l'application de l'intelligence, limitée par un objet qui tombe sous les sens, et dont la perception lui est par cela même facilitée; tandis que la foi religieuse est en quelque sorte la fleur de l'âme humaine, qui éclot et se développe sous l'influence de l'activité de tous ses pouvoirs rassemblés pour atteindre à un but unique. Telle est en particulier la nature de la conviction de la mission divine et de la dignité de la personne de Jésus; elle est le produit de la foi religieuse

et morale unie à la connaissance historique de l'état et des besoins de l'humanité, à tous les degrés de son développement. On ne l'acquiert point par l'intelligence pure d'une suite de propositions suffisamment justifiées, ou par l'admission de faits rigoureusement démontrés; elle constitue un état d'âme tout différent, qui n'est pas seulement la modification de la faculté de se représenter les objets, mais qui suppose l'exercice simultané de toutes nos forces, surtout de nos forces morales.

J'ai souvent entendu des penseurs se plaindre de n'être parvenus à aucune conviction, malgré l'étendue et la sincérité des recherches qu'ils avaient faites sur les preuves de l'origine divine du christianisme. Ils se faisaient illusion, sans doute, sur la nature de cette foi à laquelle ne conduira jamais l'emploi des forces de la pensée, fussent-elles concentrées sur ce sujet, pendant la durée de l'éternité. Conformément à sa loi et à sa destination, notre esprit cherche à faire entrer dans le domaine de l'expérience tous les faits qu'il a pu observer lui-même, ou qui sont parvenus à sa connaissance par le moyen des autres, et à les soumettre aux règles, qui nous aident à distinguer et à coordonner les objets de nos observations multipliées. La raison, en étendant à l'infini ces règles de l'intelligence, partage ce besoin avec notre esprit, et elle éprouve la même répugnance pour tout ce qui ne concorde pas avec les lois de l'expérience et le cours ordinaire de la nature. Cette répugnance naturelle, qui naît en nous de la nature même de ces deux facultés, qui, dans des vues toutes sages, nous ont été données pour rassembler, coordonner, étendre et lier les différentes parties de notre expérience, prédispose notre raison à nier le

fait même de notre conscience, ainsi que celui de la volonté et de l'activité libres de notre esprit; car elle se refuse à admettre une cause qui ne soit pas elle-même l'effet d'une cause antécédente, et elle devient ainsi la source intarissable de doutes et de sophismes, dès que, pour soutenir la dignité de la nature humaine, il est question d'admettre l'existence d'objets qui n'appartiennent pas au domaine de l'expérience.

Pour reconnaître en Jésus le rédempteur des hommes, pour voir dans ses œuvres extraordinaires des dispensations de la Divinité, ayant pour but de satisfaire à des besoins moraux et pressants de l'âme humaine, et pour apprendre à contempler, à la lumière de sa grandeur morale, les circonstances peu communes de sa vie, qui ne s'expliquent que comme la conséquence nécessaire de l'apparition d'un être revêtu d'une pareille dignité : il ne faut pas en appeler à cette répugnance innée en nous pour tout ce qui est miraculeux, inexplicable, pour tout ce que la faculté de connaître ne sait ou ne peut pas classer dans le domaine de l'expérience; il ne faut pas consulter non plus cette oiseuse curiosité, ce vain désir de savoir qui, esclave de l'intelligence, préfère son intérêt à l'intérêt de la moralité, et n'hésite pas à sacrifier celle-ci, parce qu'elle ne lui paraît pas répondre suffisamment aux besoins d'un esprit, qui cherche avant tout la clarté et la suite dans les idées, et une conséquence logique dans la succession des causes et des effets; il ne faut pas enfin céder à une opposition secrète contre les lois sévères de la raison pratique, contre les saintes exigences de notre nature morale, et contre l'idéal de la perfection; car, pour avoir laissé ces diverses tendances de notre nature élever trop haut la voix, et pour

leur avoir prêté une oreille trop attentive, l'on a écarté souvent, l'on a repoussé plus d'une évidence lumineuse, l'on s'est privé de bien des moyens de conviction. Nécessairement, le besoin profondément senti de l'unité, de l'accord de toutes nos facultés et de toutes nos tendances, de l'harmonie entre tous nos instincts, tous nos pouvoirs, toutes nos pensées, nos impressions et nos actions, ce besoin-là doit précéder toute recherche en matière religieuse; de ce besoin naîtra nécessairement la foi en un législateur moral, ou monarque suprême de l'univers, qui a pu, qui a dû, pour remédier à l'insuffisance des lois ordinaires de la nature, trouver des moyens extraordinaires de faire l'éducation morale de l'homme, et d'écarter les obstacles nombreux qui s'opposaient au développement et au perfectionnement de créatures faibles, comme nous sommes.

Ce besoin, qui est le résultat de certaines capacités naturelles, doit être cultivé, développé, éclairé, et dans toutes les études entreprises pour s'assurer de la divine mission de Jésus, il faut qu'il accompagne toujours les opérations de notre esprit, qu'il leur imprime une direction unique, qu'il leur prête de l'intérêt, et qu'il donne aux résultats de nos recherches, chaleur et vie. Aussi, peut-on dire que le développement exclusif de notre faculté de penser, aux dépens des autres puissances de l'âme, est la source inépuisable de doutes sans fin, la mort de la foi religieuse, le tombeau de toutes les espérances élevées, l'anéantissement de la dignité et de l'indépendance de l'homme.

JEAN, XIV, 9.

Celui qui m'a vu, a vu mon Père.

Il est une remarque d'une vérité frappante, et qui, à cause de cela même, a souvent été faite : c'est que nos recherches sur la sagesse, aussi bien que notre admiration pour la perfection des lois de la nature, ne sauraient être limitées en aucune manière. Jamais, lorsque nous envisageons quelqu'un des objets de la création, placés dans la vaste sphère qu'embrasse notre intelligence, nous ne pouvons affirmer que nous ayons une science exacte de toutes ses propriétés, que nous connaissions à fond le but, la fin dernière de son existence, et qu'en conséquence, nous soyons à même de déterminer la mesure précise de sa perfection et le degré d'admiration que nous devons lui accorder. Au moment même où nous croyons être arrivés au terme de nos recherches laborieuses, tout à coup l'objet qui avait fixé notre attention se présente à nous sous un jour nouveau; nous en apercevons une face qui nous avait échappé d'abord, et des perfections dont nous n'avions pas eu auparavant le moindre pressentiment s'offrent à nos regards, ouvrent à nos réflexions un champ d'activité tout nouveau, et présentent à notre esprit un théâtre jusque-là inaperçu où nous voyons briller de toutes parts la sagesse divine.

Il n'en est pas ainsi des œuvres humaines; les plus parfaites, les plus compliquées même, ont une certaine mesure d'utilité intrinsèque et de convenance extérieure, qui détermine en même temps d'une manière définitive le degré d'admiration qu'elles doivent exciter

aux yeux des connaisseurs. Elles tendent toutes à réaliser certains buts auxquels il est possible de donner une dénomination, et renferment des moyens d'exécution dont on peut apprécier avec une rigoureuse exactitude et les défauts et les avantages.

A cette destinée commune de toutes les institutions et de toutes les œuvres de l'homme, il n'en est aucune qui puisse échapper; la plus parfaite de toutes, la plus excellente, la seule vraiment digne de louange, la vertu elle-même y est assujettie. Aussi, dans la vie de la plupart des hommes la voyons-nous demeurer malgré la sincérité de leurs efforts à un degré de perfection si inférieur et la plupart du temps sous un jour si défavorable et si équivoque, qu'un examen tant soit peu sérieux amène ceux qui nous entourent et nous-mêmes quelquefois à suspecter la moralité de notre caractère, et à nous demander si nous nous sommes vraiment rapprochés ou éloignés du but sublime que notre conscience place devant nous avec tant d'évidence, quoiqu'à une distance incommensurable; néanmois cette considération générale, qu, si elle ne nous abat pas entièrement, est bien propre du moins à nous humilier profondément, n'a absolument rien d'étrange. Tout ici s'explique d'une manière satisfaisante par la limitation de nos pouvoirs, par le mélange de nos sentiments, par les profondes ruses de notre cœur qui, d'une part, bercé d'illusions involontaires, et de l'autre, plongé dans un assoupissement artificiel, tantôt ne peut pas approfondir sa corruption, tantôt ne veut pas se l'avouer à lui-même. L'on peut s'en rendre compte aussi au moyen des embarras sans nombre que les hommes se créent eux-mêmes réciproquement pour se fermer le seul chemin qui devrait les conduire au repos et à la vertu, et enfin

par les piéges subtils dans lesquels ils cherchent à s'enlacer les uns les autres.

Mais que parmi les êtres les plus distingués de la race humaine auxquels la nature a prodigué avec profusion ses dons et ses faveurs, qui ont mille ressources à leur disposition, pour lesquels la situation heureuse où la fortune les a placés, la culture précoce qu'ils ont reçue, les grandes capacités dont ils sont doués, les exemples admirables qu'ils ont sous leurs yeux devraient être de continuels et de puissants encouragements à la pratique du bien, que parmi ceux-là même on ne voie pas de temps à autre se lever un seul homme qui veuille sauver l'honneur de l'humanité en reproduisant dans sa vie l'image parfaite d'une vertu exempte de tout blâme, voilà ce qui est bien plus difficile à comprendre, et ce qui nous fournit en même temps la preuve qu'une vertu sans tache est au-dessus des forces de notre nature.

Et ici j'en appelle avec confiance à ceux d'entre vous, mes chers auditeurs, qui à une longue expérience joignent une connaissance plus intime des hommes les plus illustres de tous les temps et de tous les lieux. Y en a-t-il eu, y en a-t-il encore un seul parmi eux dont le caractère apparaisse à une raison cultivée tellement pur, qu'il ne laisse rien à désirer; tellement parfait, qu'un juge impartial de la valeur morale de l'homme n'eût rien à retrancher des imperfections essentielles qui le déshonorent, rien à effacer des grands défauts qui le souillent, rien à remplir dans les lacunes qui le défigurent?

Oui, mes chers auditeurs, il y a eu un homme, dont le caractère a été irréprochable et la vertu sans tache; mais cet homme est seul et unique dans l'histoire de

l'humanité; et encore, lorsqu'on tient compte de sa position sociale et des obstacles qui devaient s'opposer à son développement moral, l'on serait tenté de présumer qu'il était de tous celui à qui il devait être le plus difficile de réaliser cet idéal de la perfection. Il n'y a jamais eu qu'un seul être, sur la vaste surface du monde, dont le caractère et la vie n'aient donné aucune prise à la critique la plus sévère, en qui l'observateur le plus attentif n'ait pu signaler aucune tache, en qui le casuiste le plus inflexible n'ait remarqué aucun défaut, chez qui l'imagination la plus ardente n'ait constaté l'absence d'aucune vertu réelle. Je bénis Dieu de n'avoir pas besoin de vous apprendre son nom. Heureux sommes-nous de connaître et son nom et sa doctrine! mais malheur à nous si nous n'avons de lui qu'une connaissance vaine et stérile!

La simple étude du caractère moral de cet être, le meilleur et le plus grand des hommes, est en soi bien propre à nous fortifier dans la foi en son union intime avec la Divinité, alors même que les miracles qu'il a opérés ne constateraient pas sa divine origine d'une manière incontestable. Aussi est-il certain qu'aucun devoir ne peut être plus sacré pour un ministre de la religion, aucun travail plus important et plus riche en bénédictions pour un véritable adorateur du Dieu vivant, que celui de mettre en évidence cette grande vérité.

Cherchons donc aujourd'hui à nous mettre en face de cette image divine de notre Sauveur pour affermir en sa présence nos résolutions de lui appartenir en propre, et pour vivifier dans sa communion notre foi en sa personne et en ses mérites. Nous recueillerons d'abord dans nos saints livres les traits épars de ce ca-

ractère sublime, et nous tâcherons de les coordonner pour en former un tout ; puis nous en déduirons quelques conséquences auxquelles Jésus-Christ lui-même fait allusion dans les paroles de notre texte, et auxquelles doit inévitablement nous conduire un examen attentif de ce modèle de la perfection humaine. Ainsi quand nous l'aurons considéré tout d'abord en lui-même, tel qu'il est, dans la majesté de sa personne et dans la grandeur de son âme, nous serons en état de juger si effectivement en lui nous pouvons contempler Dieu, et s'il avait le droit de dire à son disciple Philippe, qui l'avait prié de lui montrer le père : « Celui qui m'a vu a vu le père. »

Monarque invisible du monde! tu ne t'es jamais laissé sans témoignage dans le vaste et magnifique domaine de la nature : car ta puissance éternelle et ta divinité se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on considère tes ouvrages. Toutefois, il y a là un voile à travers lequel nos regards doivent pénétrer, et qu'il nous faut soulever pour nous élever à ta connaissance, pour passer du vestibule au temple, des parvis de la nature au lieu très saint lui-même, où tu t'es plu, Dieu insondable, à établir ta demeure.

Tu t'es révélé à nous d'une manière beaucoup plus parfaite et plus intime dans la personne du rédempteur du monde. En lui nous contemplons toute la magnificence de tes attributs divins, non affaiblie ni diminuée, mais tempérée et mise à la portée de la faiblesse de notre vue. Nous considérons ici ces mêmes perfections dans leurs applications variées, et dans les rapports multipliés qu'elles soutiennent avec les devoirs de la vie humaine. Nous voyons les rayons de ta



Divinité, dépouillant leur lumière éblouissante, se briser dans ton Unique, et après avoir passé par lui, répandre la plus douce clarté et déployer à nos yeux des couleurs admirables, avec l'innombrable diversité de leurs nuances! Réflétées par lui, ces divines clartés arrivent à l'homme, qui les reçoit sans effort, et qui, sans se fatiguer, s'arrête à contempler cette beauté ravissante! Car Jésus est la splendeur de ta gloire, et l'image empreinte de ta puissance infinie!

Ne permets donc pas qu'à cette heure solennelle nous nous placions en vain devant cette image parfaite de ta personne! Imprimes-en toi-même dans nos cœurs tous les traits et tous les contours, par la vertu de ton Saint-Esprit! Fais que réchauffés et éclairés à salut par la lumière qui brille en cette personne toute divine, nous puissions passer de notre léthargie morale à la vie spirituelle, de notre engourdissement charnel au sentiment de notre dignité, de notre légèreté à la conscience de notre vocation, de l'oubli de nous-mêmes et de nos distractions à la contemplation de ta parfaite image! Puisse l'aspect de ce Fils de ta dilection, nous relever de notre bassesse et nous amener aux sentiments d'une véritable piété, puisque c'est à produire ce résultat qu'a tendu la mission de ton Fils bien-aimé sur la terre, et tout le contenu du message que tu lui as confié, pour qu'il en fît part aux hommes.

I. — CARACTÈRE DE JÉSUS.

« Celui qui m'a vu. »

S'il faut une certaine perspicacité pour apprécier d'une manière exacte la valeur morale de l'homme, un degré ordinaire de lumière et d'expérience est plus

que suffisant pour discerner les grandes capacités de l'esprit et les qualités éminentes du cœur.

Les qualités essentielles de la nature humaine peuvent aisément être classées en trois grandes catégories, qu'il est facile de discerner les unes des autres par les effets qu'elles tendent à produire sur une âme ouverte aux impressions de ce qui est grand et beau. Toutes les facultés supérieures de l'homme, quelles qu'elles soient, ou bien excitent notre admiration, ou bien gagnent notre affection, ou bien encore commandent notre respect. Nous admirons les dons extraordinaires de l'esprit; nous aimons les qualités du cœur qui nous plaisent ou qui nous promettent quelque avantage; mais notre estime, nous la réservons soigneusement pour ne l'accorder qu'à la dignité réelle de l'homme, à sa vertu. Cette distinction, nous la faisons tous les jours dans les jugements que nous sommes appelés à porter sur nos semblables. Que de fois ne nous arrive-t-il pas d'être attristés, en remarquant dans un même individu beaucoup d'habileté dans le maniement des affaires, sans aucune bienveillance réelle, ou bien un penchant décidé à la bienfaisance, sans les moyens suffisants de le satisfaire, ou bien encore un désir prononcé de se dévouer au bonheur de l'humanité, sans que cette ardeur ait pour mobile le sentiment du devoir. D'une part, cet homme nous étonne par ses talents admirables, et de l'autre, nous ressentons pour lui une profonde répugnance; ou bien, il a gagné notre affection, l'amour s'est associé à l'admiration que nous avons vouée à ses qualités excellentes; et pourtant, il nous est impossible de lui offrir le tribut de notre vénération.

Dans la divine image de Jésus-Christ, au contraire, nous voyons réunies dans un ensemble harmonieux



toutes les belles qualités qui font naître et développent en nous les trois sentiments de l'admiration, de l'amour et de la vénération. Il est sans doute téméraire de se hasarder à isoler et à analyser chacun des traits de cette image adorable. Ils se trouvent tous dans une union si parfaite et si intime, qu'il est presque impossible d'en détacher un seul de l'ensemble pour le mettre en saillie, sans risquer de détruire par cet isolement même une partie de son excellence, qui est le résultat immédiat de sa liaison avec les autres. De même que la beauté du corps humain est inévitablement détruite par la décomposition de ses parties, dès que le souffle de vie qui répandait tant de grâce et de charme dans l'ensemble de sa constitution, a cessé de l'animer; de même une perfection quelconque, du moment que nous la séparons du tout harmonieux dont elle faisait partie, perd beaucoup de l'éclat que d'autres perfections faisaient rejaillir sur elle. Cependant, pour avoir une vue d'ensemble, cette décomposition même devient nécessaire; car, aussi peu nous sommes capables d'embrasser d'un seul coup d'œil la totalité des attributs divins, aussi peu nous est-il possible de saisir instantanément la somme des perfections qui se trouvent comprises dans le caractère du Sauveur. Passons donc en revue les perfections de Jésus-Christ, en suivant le fil conducteur de la classification que nous avons établie, et qui, sans être scientifiquement très exacte, peut cependant être facilement saisie par chacun, attendu qu'elle est fondée sur la nature même de notre être. Jetons tout d'abord un regard sur ce qu'il y a de grand et d'admirable dans le caractère du Sauveur. Ici les qualités sont si nombreuses, qu'on est embarrassé de faire un choix entre elles.

Jamais homme n'a pu se flatter de posséder à un aussi haut degré de perfection que lui ces trois capacités d'un esprit cultivé : la connaissance de l'homme, la prudence dans la vie et une haute et saine raison.

S'il est vrai que notre intelligence soit capable de s'élever à des principes purs, de concevoir des plans vastes et nobles, on est en droit de dire que dans aucune vie humaine, cette puissance de la pensée n'a été ni plus active ni plus féconde que dans celle de Jésus-Christ. Lui, le pauvre Galiléen, né dans la condition la plus obscure, s'étant développé sous l'influence funeste des préjugés égoïstes de sa nation, ayant grandi au milieu de circonstances faites pour abattre le plus mâle courage, ayant vécu dans la société d'hommes qui ne pouvaient imprimer à son esprit qu'une direction fausse et funeste, s'est élevé tout à coup à ce qu'il y a de plus sublime dans les conceptions de la raison humaine. Cette grande idée d'embrasser dans un seul et même plan de salut le genre humain tout entier, cette magnifique pensée dont les sages de l'antiquité, sortis du sein des nations les plus civilisées et les plus riches en ressources intellectuelles de toute sorte, n'avaient jamais eu le moindre pressentiment, il l'a conçue lui seul et l'a mise au jour le premier.

Si donc nous ne pouvons refuser le tribut de notre admiration à des hommes qui ont ouvert une voie nouvelle dans un champ quelconque de l'activité humaine, que ne devons-nous pas ressentir pour celui qui du sein du dénûment le plus complet et le plus propre à paralyser les efforts du courage le plus héroïque s'est élancé à une hauteur de conception, où, ni avant ni après lui aucun des esprits d'élite de la société humaine n'a jamais pu parvenir? Il a enrichi

l'esprit humain de la plus grande, de la plus belle de toutes les pensées : celle d'une destination commune à tous les hommes de tous les temps et de tous les pays. Il a résolu entièrement le grand problème de leur union étroite par l'adoration d'un seul Père, et mis en évidence la nécessité absolue de leur propre coopération à cette œuvre, par le réveil de leur conscience et le sentiment impérieux du devoir.

Si nous nous rappelons en même temps que les Juifs au milieu desquels il passa sa vie, méprisaient, haïssaient même tous les autres peuples, et que néanmoins le projet de rendre heureux tous les hommes en les unissant par les liens intimes d'une sainte religion avait été conçu dans son esprit dès sa plus tendre enfance; si nous nous disons bien que cette idée même qui l'occupait tout entier devait nécessairement être en opposition directe avec la tendance naturelle de son esprit telle qu'elle devait résulter des circonstances de temps et de lieu où il se trouvait, de l'éducation qu'il avait reçue et des préjugés de sa nation; — ne sommes-nous pas forcés d'admettre qu'il a fallu pour cela un secours tout particulier d'en haut? ne devons-nous pas convenir que Dieu était avec lui?

Ensuite n'est-il pas vrai aussi qu'une haute intelligence s'associe souvent à une incapacité étonnante pour les affaires de la vie active? Des hommes qui tracent des plans admirables et mettent en lumière des vérités inconnues manquent presque toujours de cette connaissance approfondie du monde qui leur est indispensable pour profiter des avantages du moment présent, ne possèdent pas cette liberté de l'esprit qui leur permettrait de faire en toute rencontre l'application instantanée des dons qu'ils ont reçus, ou n'ont pas cette présence

d'esprit qui seule nous rend capables d'agir avec promptitude et pourtant sans précipitation dans les affaires de la vie habituelle.

Eh bien! sous ce rapport encore, nous devons admirer la supériorité de Jésus-Christ sur tous ses compatriotes. La raison sublime qui l'élevait à la contemplation de l'humanité de tous les temps et de tous les lieux, s'unissait chez lui à une sagesse profonde, à une présence d'esprit admirable, à une connaissance étonnante du cœur humain. Son courage n'endormait pas sa prudence; la juste confiance qu'il avait en lui-même ne l'entraînait jamais à une fausse sécurité ou à des entreprises téméraires. A la première entrevue, d'un seul coup d'œil il sut discerner le cœur loyal et sincère d'un Nathanaël.

Jamais nous ne le voyons tomber dans les piéges subtils que lui dressent ses ennemis rusés. Et quel concours admirable de qualités éminentes ne faut-il pas nécessairement pour que le juste qui, dans la simplicité de son cœur, ne connaît pas les détours et les finesses de l'homme corrompu, puisse sortir triomphant d'un combat aussi inégal, où la méchanceté n'est pas avare de ses injustices ni la malice de ses fraudes, tandis que la vertu ne se permet aucun manquement à la vérité ni aucune démarche indigne d'elle! Il suffit de l'absence d'une seule des qualités requises ou d'un seul moment de distraction pour rendre nuls tous les efforts faits, tous les avantages précédemment acquis.

A quel degré de perfection le Sauveur ne devait-il donc pas posséder tous les dons de l'esprit, lui qui, exposé sans cesse aux attaques malicieuses de ses adversaires, seul, sans nom, sans crédit, sans puissance, conserva toujours son égalité de caractère et ne se laissa jamais

endormir par une fausse confiance en lui-même?

II.

Laissons maintenant les qualités éminentes de l'esprit de Jésus, qui excitent notre admiration, et contemplons tout ce qu'il y a d'aimable dans son caractère, d'affectueux dans son cœur, et aux sentiments d'étonnement qui se sont emparés de nous tout à l'heure succéderont bientôt les émotions les plus douces. D'une hauteur formidable, qui nous donnait presque des vertiges, ne nous semble-t-il pas que nous sommes transportés soudainement au milieu de riantes campagnes et dans le calme des demeures célestes?

Une charité sans bornes, une affection cordiale, même pour les derniers d'entre les hommes, étaient sans contredit les sentiments habituels qui animaient Jésus-Christ.

Le premier d'entre les fils d'Adam, il ouvrit son cœur à une charité universelle qui embrassait l'humanité tout entière. Le feu de l'amour divin qui le dévorait ne put être éteint ni par la connaissance exacte qu'il avait de la perversité de l'esprit humain, ni par la profonde indignité de ses contemporains, ni par les injustices criantes de ses concitoyens, ni par la grossièreté de ses disciples, ni par les tourments d'une mort cruelle.

Chaque nouvelle folie, au contraire, chaque préjugé ridicule des hommes qui l'entouraient, chaque preuve récente de leur corruption et de leurs vices, dont il devait être affecté plus qu'aucune âme humaine, chaque nouvel obstacle que l'ignorance et la malice opposaient à la réalisation de ses désirs généreux, semblaient ne pro-

duire sur lui d'autre effet que celui de rallumer ce feu intérieur et de le faire briller d'un éclat tout nouveau. Mais jamais sa charité infinie ne se manifesta d'une manière plus sublime qu'au milieu même des tourments de sa mort, au moment où le juste, pour récompense de sa tendre affection pour les hommes, abandonné de tous, trahi par l'un des siens, étendu sur une croix par ses ingrats concitoyens, est suspendu entre le ciel et la terre, souffrant les douleurs les plus atroces.

Cette affection sans égale, pure de tout sentiment d'égoïsme, n'est jamais obscurcie par aucune inégalité de caractère, n'est jamais refroidie par aucune réserve ou étouffée par aucune ingratitude des hommes; semblable aux rayons de l'astre du jour qui se répandent partout et qui pénètrent toute chose, elle n'a pas manqué de produire des impressions ineffaçables sur le cœur des amis du Sauveur. Témoins les écrits et la vie tout entière des premiers disciples de Jésus, qui nous montrent de la manière la plus touchante avec quelle puissance les entraînait le caractère aimable et affectueux de leur maître.

Jamais homme n'a gagné en si peu de temps et pour toujours, un si grand nombre de partisans, sans employer aucun de ces moyens ordinaires de corruption qui flattent les sens, ou qui nourrissent l'orgueil et la vanité. Au milieu des persécutions les plus sanglantes, en dépit des moqueries les plus poignantes, des traitements les plus barbares, dans le cours d'une vie dépouillée de tout charme, et en présence même du martyre le plus cruel, nous les voyons fidèlement attachés à la parole de Jésus-Christ. Le plus léger souvenir de la personne de leur maître, dès qu'il se présente à leur esprit, les saisit d'une manière irrésistible et les en-

traîne; son nom seul fait tressaillir de joie leurs cœurs. Aussi les joies de la terre, les voluptés du siècle, tout comme la terreur et les tourments du supplice ne paraissent avoir été pour les amis intimes du Sauveur que comme une ombre fugitive, comme un rêve de la nuit, en comparaison des douceurs qu'ils avaient goûtées dans son aimable société et de l'espérance attrayante qu'ils nourrissaient d'une union prochaine et éternelle avec lui.

III.

Toutefois, quelles que soient l'affection et l'admiration que le caractère aimable et le génie sublime du Fils de Dieu réveillent dans nos âmes, ces sentiments disparaissent entièrement devant la vénération profonde dont nous nous sentons remplis à la vue de sa vertu.

Ni une intelligence pénétrante, ni un cœur bienveillant ne sauraient atteindre à cette sublimité qui est seule le partage de sentiments généreux et purs. En développant les dispositions heureuses de notre esprit, nous n'obéissons souvent qu'à l'impulsion soudaine de notre nature ou qu'aux désirs ambitieux de notre cœur. En nous abandonnant aux impressions d'un cœur naturellement sensible, nous satisfaisons à un besoin impérieux de notre âme et nous trouvons dans la douce conviction d'avoir fait du bien à autrui une riche compensation de toutes nos peines. Sans nul doute, des âmes qui aspirent à goûter de telles jouissances sont déjà bien nobles et en même temps bien rares dans ce monde. Mais l'homme vertueux, qui dans toutes les démarches de sa vie est conduit par le sentiment du devoir qu'il respecte, et qui tout en faisant droit aux inclinations de sa nature, et aux douces émotions de son cœur, ne se laisse pour-

tant jamais uniquement diriger par elles, occupe une place incomparablement plus élevée dans l'ordre moral des êtres intelligents.

Jésus-Christ va sans contrainte et librement au-devant de la mort : il adresse des prières à Dieu pour ses cruels bourreaux. Il se dévoue lui-même pour le bien de l'humanité; il sacrifie ses forces, sa gloire, sa vie. Et quelle vie? Qui saurait dire tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a d'immense dans ce sacrifice que Jésus a consommé en donnant sa vie pour la rançon du monde? Et qui trouvera d'une manière approximative seulement la juste mesure de respect et d'adoration que nous lui devons? Pour la trouver, il faudrait que nous pussions embrasser d'un seul coup-d'œil tous les détails de ce glorieux sacrifice.

Il n'y eut certes jamais d'homme plus sensible que Jésus aux jouissances de l'esprit, aux tendres épanchements de l'amitié, aux joies pures de la vie sociale. De quels inépuisables délices cette belle création de Dieu ne devait-elle pas être la source pour un esprit, pour un cœur comme le sien!

Il est impossible ensuite de méconnaître en Jésus-Christ un penchant très prononcé à la solitude, au recueillement, à la jouissance de tout ce que le monde et l'humanité peuvent offrir de bon, de beau et de vrai. On ne peut lui refuser non plus une sensibilité extrême, une facilité étonnante à recevoir les impressions violentes de la douleur comme les douces émotions de la joie.

Nous le voyons avec une sérénité parfaite participer à une fête nuptiale. Son cœur tressaille de joie au spectacle du triomphe de l'innocence et de la vertu, et s'attendrit profondément à la vue des douleurs de l'huma-

nité souffrante. Nous le voyons verser des larmes abondantes auprès du tombeau de Lazare, et à la seule pensée de la catastrophe finale de Jérusalem. A l'heure même de sa mort, dans ces moments terribles, où le cœur des meilleurs d'entre les hommes, emporté par la violence des souffrances, se replie sur lui-même et oublie les peines d'autrui, cet homme de douleur nous fait voir le plus tendre attachement pour ceux qu'il aime, le plus noble empressement à les consoler et à les secourir.

Oui, mes chers auditeurs, s'il est vrai qu'un esprit cultivé rende l'âme singulièrement sensible; s'il est vrai qu'un sens très délicat pour les souffrances des autres ne puisse nous laisser indifférents au bien et au mal qui nous arrivent à nous-mêmes; si un sentiment vif ébranle facilement notre constitution physique et le système nerveux; si le spectacle de l'innocence outragée comme celui du triomphe du vice nous déchire le cœur; on peut dire avec raison que Jésus-Christ a surpassé tous les hommes en sensibilité profonde, vraie et délicate, en noble indignation contre tout acte d'injustice et de malice, en tendresse et en puissance de sentiment; aussi bien que par la pénétration de son esprit, la grandeur de son âme, sa bienveillance pour la personne et son zèle pour le bien de ses frères.

Où trouver un exemple de renoncement pareil à celui-là? Où est l'imagination assez hardie qui se soit jamais élevée à la seule conception de ce que Jésus a été dans une parfaite et attrayante réalité? Un courage invincible s'associait chez lui à une humilité profonde; l'élévation de son âme est jointe à une activité prodigieuse; son énergie est tempérée par une modération étonnante, et son humble grandeur, et sa simplicité de

cœur, sa résignation sublime et l'harmonie dans les efforts de sa volonté dirigés tous vers un seul but, tout l'ensemble de la perfection que nous contemplons en lui, ne dépasse-t-il pas de beaucoup, ne laisse-t-il pas bien loin derrière lui les plus belles fictions de l'esprit humain?

Cet être divin sait maîtriser son penchant pour les nobles jouissances et pour les douceurs de la retraite. Capable plus qu'aucun autre de goûter les joies les plus pures et les plus élevées, doué de la sensibilité la plus profonde, dans la fleur de l'âge, au printemps de la vie, dans ces années de bonheur, où l'imagination, les passions, la vivacité du sentiment font hautement valoir leurs droits chez la plupart des hommes, on le voit se jeter dans le tourbillon d'une nation corrompue, abrutie par les préjugés et la misère, au milieu des cabales, des folies et de l'égoïsme, quoiqu'il eût l'intime conviction que, dans la lutte terrible qu'il allait engager avec tous les vices, il tomberait victime de sa parfaite vertu, dans la plus belle saison de la vie, au début de sa carrière.

Et quel est le mobile qui le détermine à renoncer ainsi aux jouissances les plus douces et les plus exquises qui découlent pour lui à pleins torrents des sources intarissables du plus grand esprit qui ait jamais pensé, du plus noble cœur qui ait jamais battu dans une poitrine humaine? Quel est le principe qui le porte à cette activité infatigable, qui ne connaît pas le repos, et contre laquelle se roidissait sans cesse douloureusement son inclination naturelle à la vie pieuse, calme et contemplative? Qu'est-ce qui le pousse au milieu de l'agitation des hommes et du tumulte de la société, dans cette vie d'action pour laquelle les âmes



délicates ont une répugnance innée? Qu'est-ce qui lui donne la force de comprimer les plus puissants ressorts, de dominer les plus énergiques désirs de la nature humaine? Qu'est-ce qui lui inspire cette fermeté persévérante? Qu'est-ce qui lui donne cette élévation d'âme, ce courage qui le rendent capable de consommer le sacrifice sans exemple de tout ce que les hommes ont de plus cher, et de dépenser sans relâche les plus admirables forces dont soit douée la nature humaine?

Le sentiment du devoir, et le sentiment du devoir seulement, la conscience qu'il accomplissait la volonté de son Père, dont il était l'envoyé. Ici, très chers auditeurs, nous marchons sur un sol consacré, nous nous trouvons sur une terre sainte, nous avons atteint le plus haut sommet de l'héroïsme moral.

Le ressort de cette extraordinaire abnégation, ce n'est ni la perspective d'une récompense éclatante, ni la gloire de passer pour le bienfaiteur de l'humanité, ni le besoin de satisfaire un noble penchant à la bienveillance, ni la noble ambition de faire le bonheur de ses frères, ni même les saintes jouissances que procure la conscience de services rendus, au prix de beaucoup de luttes, et d'incalculables sacrifices. Ces mobiles pouvaient le soutenir, mais n'étaient pas l'âme de sa vie.

Non, mes chers auditeurs, l'obéissance envers son Père, la vocation intérieure qu'il se sentait à accomplir la loi divine, sont les seuls motifs qui l'animent et qui le poussent à consacrer sans réserve toutes ses forces, à sacrifier sans partage tout ce qu'il possédait si justement, tout ce qu'il avait conquis avec tant d'intrépidité. « J'ai accompli l'œuvre que tu m'avais donné à faire[1]. »

[1] Jean, XVII, 4.



Et à la montagne des Oliviers, où le pressentiment de tortures inouïes semble pour un moment faire frémir, ébranler et détourner du grand sacrifice qu'il va accomplir, l'innocent et le juste, à la fleur de l'âge, sous l'impression des sentiments les plus doux et les plus délicats, qu'est-ce qui le ranime, le relève, le fortifie, et lui donne de triompher dans le combat de la nature armée de ses orages, pour renverser la détermination calme et ferme d'une âme libre et sainte? C'ést encore le sentiment du devoir, l'ordre de Dieu. « Que ta volonté se fasse et non la mienne.» Longtemps déjà auparavant il avait dit : « Ma nourriture est de faire « la volonté de celui qui m'a envoyé et d'achever son « œuvre [1]. Je ne cherche pas ma propre gloire [2]. Si je « me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien [3]. Je fais « toujours ce qui est agréable au Père [4]. Mon Père « m'aime parce que je donne ma vie pour mes brebis[5]» Et à Pierre, qui voulait l'arracher par la violence, des mains de la troupe armée conduite par Judas, il adressa ces paroles, inspirées par une sainte indignation : « Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donné « à boire [6] ? »

Ici, mes frères, le sentiment qui s'empare de nous, ce n'est plus seulement le sentiment de l'amour, ce n'est plus l'admiration pour sa grandeur, ce n'est plus le plaisir intime qu'il y a à approuver ce qui est bien, ce n'est plus le doux enivrement de l'étonnement. Ce n'est pas non plus ce sentiment inexprimable qui remplit notre

[1] Jean, IV, 34.
[2] Jean, VIII, 50.
[3] Jean, VIII, 54.
[4] Jean, VIII, 29.
[5] Jean, X, 7.
[6] Jean, XVII, 11.

âme au spectacle de l'innocence persécutée gardant un sublime silence en présence de ses juges barbares, silence qui, comme expression de l'innocence, de la grandeur d'âme et de la connaissance du cœur humain, dédaignant de recourir à des artifices, pour triompher de la difficulté d'ouvrir les yeux à ses ennemis, est plus éloquent que toutes les paroles de la langue des hommes, que tous les accents de la douleur, et qui doit pénétrer jusque dans le fond de son être toute âme qui le comprend et qui est capable d'en poursuivre la méditation silencieuse et grave; ce n'est plus enfin la vue de la soumission de Jésus à la volonté de Dieu, qui daigne l'associer à l'accomplissement de ses plans pour le bonheur du monde; ce n'est aucune de ces émotions douces ou pleines d'anxiété, qui remuent ou oppressent notre cœur, quand nous contemplons de tous les combats le plus grand, la victoire de l'amour sur la nature. Non, notre esprit s'incline devant la Divinité. Pénétrés d'un saint frémissement, et d'une vénération dont le principe ne peut s'éteindre, nous nous sentons entraînés à lui vouer une estime, une considération sans bornes. La meilleure partie de nous-mêmes s'émeut; l'étincelle de la Divinité s'allume en nous; nous sentons dans le fond le plus intime de notre nature que l'accomplissement sacré de la loi est le but de la création et la destination de l'homme. Ici la langue humaine est obligée de se taire, et c'est à toi, ô conscience, suprême législatrice, que nous remettons le soin d'achever cette image, de ta main sûre et infaillible.

II. — PREUVE DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS DÉDUITE DE SON CARACTÈRE.

A vu le Père.

Le temps ne me permet pas de tirer du caractère de Jésus toutes les conséquences que son excellence même nous autoriserait d'en déduire : il me serait également impossible de rassembler les traits épars que nous venons de parcourir l'un après l'autre, et d'en composer un tableau. Et pourtant c'est de leur réunion harmonieuse que naît ce sentiment qui ébranle l'âme et qui la pénètre du plus profond respect.

Car les faibles linéaments du caractère de Jésus que nous avons essayé de retracer, sont loin d'épuiser la beauté de son image accomplie. Combien le tribut de vénération que nous devons payer à chacune de ses vertus en particulier, ne se trouve-t-il pas rehaussé par la parfaite harmonie de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, jusque dans leurs plus délicates nuances, jusque dans leurs plus petits détails et leurs derniers degrés; par les circonstances et les difficultés à travers lesquelles elles eurent à se faire jour, par l'équilibre permanent de ses pensées, de ses sentiments et de ses vœux; par la noble simplicité de cet équilibre, par l'humble et sainte modestie, qui décline tout mérite et qui rapporte tout à Dieu; par sa soumission sans réserve à la volonté de son père céleste, et son inébranlable confiance en lui! Sa sensibilité est tendre, mais sans raffinement; elle est délicate, mais sans exaltation. Qui mieux que lui a su allier la franchise à la prudence, la prudence à la vertu, la vertu à la piété, la justesse des principes à la clarté des vues, la rectitude

de l'intelligence à la précision du jugement? Il était fondé à porter à ses adversaires le défi renfermé dans ces paroles : « Qui de vous me convaincra de péché [1] ? »

Mais comment parvenir à se rassasier quand on contemple une aussi parfaite image? Passant tour à tour de l'admiration de l'ensemble à celle des traits particuliers, et revenant de nouveau de la considération des traits particuliers à la contemplation de l'ensemble, l'âme doucement bercée sur les vagues d'une émotion qui s'élève et qui s'abaisse successivement, chancelle dans une sorte d'enivrement, et finit par se perdre dans un sentiment qui est un mélange de célestes délices et de silencieuse adoration.

Qu'il me soit permis cependant, avant de terminer, de présenter quelques considérations qui me paraissent résulter de ce que nous venons de dire et qui, autorisées par les paroles mêmes de Jésus, dans mon texte, ne sauraient être inutiles à une époque où des malentendus, des lumières exclusives, la corruption des mœurs et la présomption, ont travaillé de concert à ébranler, jusque dans les derniers rangs du peuple, la foi en la divinité de la personne et de la mission de Jésus.

I.

Le caractère de Jésus se distingue en ceci de celui de tous les grands hommes et de tous les sages qui aient jamais vécu, qu'à mesure qu'on a fait des recherches plus impartiales et plus universelles, on a découvert en lui des perfections toujours nouvelles, et qu'à proportion que nous croissons en moralité et que nous acquérons un jugement plus juste et un tact plus sûr, nous sentons

[1] Jean, VIII, 46.

augmenter en nous notre vénération pour le fondateur de notre religion.

D'un autre côté, il a ceci de commun avec les œuvres magnifiques et étonnantes de la nature, que plus nous l'étudions, plus nous voyons se dérouler devant nos yeux une série incommensurable de perfections, dans l'immensité desquelles nous nous perdons, mais qu'il nous est impossible de mesurer malgré tous nos efforts.

De même que le ciel étoilé et les facultés de l'âme humaine présentent aux investigations du sage et à la méditation de l'homme pieux une mine inépuisable de réflexions, de même le caractère du fondateur du christianisme est, par son excellence même et la richesse des traits dont il se compose, un abîme où se plonge sans en trouver le fond l'esprit étonné du philosophe [1].

Si donc les œuvres des hommes sont, par leur nature même, circonscrites dans des bornes dont le savant n'a pas de peine à atteindre le terme, et marquées par des défauts et des imperfections qui déterminent aussi la mesure de son admiration pour elles; si d'un autre côté, le caractère propre et distinctif des œuvres divines est de remplir l'âme tout entière, de l'occuper sans limites et de lui inspirer une admiration sans fin ; s'il est également certain, qu'à mesure que l'humanité s'élève à un degré supérieur de culture intellectuelle et d'amélio-

[1] « Deux choses,» a dit le grand penseur qui a révélé et analysé les facultés de l'âme humaine, « deux choses remplissent mon âme « d'une admiration et d'un respect toujours nouveaux et toujours « croissants, le ciel étoilé *au-dessus de moi* et la loi morale *au-dedans « de moi.* » Il aurait pu ajouter, et l'accomplissement de la loi morale dans la personne de Jésus, *hors de moi.*



ration morale, elle découvre en Christ de nouvelles traces de la noblesse de son âme, de nouvelles preuves de sa perfection, qui ont obligé les hommes les plus vertueux et les plus profonds penseurs à regarder Jésus comme un être placé incomparablement plus haut qu'eux dans l'échelle des intelligences et des natures morales; s'il est vrai encore qu'à mesure que le génie prenant un plus libre et plus noble essor et atteignant à un point de vue plus élevé, voit l'image de Christ planer devant ses yeux plus belle, plus grande et plus aimable, comme ces gigantesques chaînes de montagnes qui semblent devenir plus majestueuses à mesure qu'on les considère de plus haut; s'il est vrai enfin, que tous les traits particuliers de cette divine image brillent d'une incomparable harmonie, qui n'a jamais cessé de frapper l'élite du genre humain; ne sommes-nous pas autorisés à tirer de tout ceci la conclusion qu'un pareil caractère doit son excellence à une opération surnaturelle, à une dispensation particulière de la Divinité qui, l'exceptant de la classe des créatures humaines, au nombre desquelles se trouvent nos vertus, l'a placé dans la catégorie des œuvres sans défaut et sans tache du tout sage et tout-puissant Créateur?

II.

Comme garant de la vérité de ce caractère, nous avons l'harmonie de toutes ses parties. Tous les traits de son image s'accordent si bien entre eux, se fondent si intimement et si profondément, que l'on n'en peut ôter ou modifier aucun sans enlever au tableau son unité, au caractère sa consistance, au portrait sa grâce et sa vie.

Comme garant de la vérité de ce caractère, nous avons la simplicité noble et sans prétention des saints hommes historiens de Jésus. Sans apprêt et sans ambition, sans désir d'exciter l'étonnement, ni de captiver l'attention, sans art et sans méthode, ils nous tracent le portrait d'un original sublime, dont ils n'ont pas l'air eux-mêmes de soupçonner la grandeur et la majesté.

Comme garant de la vérité de ce caractère, nous avons l'impossibilité absolue où se trouvaient des hommes sans instruction, comme l'étaient les disciples de Jésus, de concevoir et d'exécuter un tableau dont le monde n'avait jamais offert la réalité[1]. Souvent de grands hommes, d'habiles poëtes, des écrivains exercés ont tenté de décrire et d'animer le caractère d'un homme accompli. Ils avaient à leur disposition toutes les ressources d'un siècle cultivé, d'un sentiment moral épuré et ennobli par le christianisme et l'éducation; ils avaient ouverte devant eux l'histoire entière de l'humanité, avec les exemples de tous les hommes distingués par leur sagesse ou par leur vertu. Au sein du loisir, et de toutes les commodités de la vie, aidés de tous les secours de l'érudition et de l'esprit, ils ont pu, pour former leurs tableaux, emprunter des traits divers aux temps et aux contrées les plus éloignés, les arranger artistiquement dans les meilleures heures de l'inspiration poétique, les animer des couleurs les plus éclatantes, les orner de tous les attraits du style le plus fleuri, les produire sous le charme de l'éloquence la plus entraînante. Et pourtant, malgré tous ces avantages, combien ces produits avortés de

[1] *Voy.* Appendice, n° 2.

l'imagination poétique, ne demeurent-ils pas, de l'aveu même des adversaires de notre religion, infiniment au-dessous de la haute et pure image que nous offre l'histoire évangélique?

Si un pareil caractère, avec tous les traits qu'il porte de son inimitable vérité, avait pu être inventé par des hommes dont le sens moral était aussi peu développé que leur esprit était peu cultivé, ce serait de tous les miracles le plus incompréhensible, un miracle plus grand sans contredit que la réalité de cette prétendue fiction.

Non, très chers disciples de la religion de Jésus, soyez sans inquiétude. Jamais on ne vous enlèvera cet appui; jamais on ne vous ôtera ce bâton dont vous avez besoin pour traverser cette sombre vallée; jamais l'humanité ne sera dépouillée de cet indispensable moyen de perfectionnement. Aussi longtemps que l'image de Jésus demeurera gravée en traits ineffaçables dans la mémoire de l'humanité, et ne pourra être retranchée des annales de son histoire; aussi longtemps, n'en doutons pas, nous pourrons être tranquilles, quant à la perpétuité de la foi chrétienne, et quant à la solidité de la base sur laquelle repose inébranlablement l'établissement de notre Église et de notre religion.

III.

La vertu accomplie de Jésus est un fait que le scepticisme le plus habile est impuissant à ébranler. Il y a plus : son incontestable sainteté répand son éclat et sa certitude historique sur toute l'histoire du rédempteur; elle nous facilite la foi aux opérations surnaturelles de la Divinité, telles que les saints livres nous les

rapportent; elle donne à l'âme ce saint enthousiasme, qui nous fait considérer ces événements extraordinaires comme dignes de Dieu et nécessaires à l'éducation morale de l'homme; elle imprime aux miracles du Nouveau-Testament un sceau évident d'authenticité et de crédibilité.

Et pourtant c'est précisément ce caractère, sans comparaison le plus grand des miracles de la Bible, qui réduit tous les autres faits miraculeux qui forment le tissu de la vie de Jésus, à la mesure de simples événements, qui s'expliquent sans peine, dès qu'on admet ce premier de tous les miracles. Refuser d'ajouter foi aux faits merveilleux rappelés dans le Nouveau-Testament, et pourtant admettre que le saint personnage de l'Évangile a paru parmi les hommes, c'est en réalité croire au plus étonnant, au plus singulier des miracles, et en rejeter de beaucoup moins saillants et de beaucoup plus compréhensibles.

IV.

Si donc un tel homme, ce seul homme a vécu, comme nous venons de le dire, ce qui n'a jamais été et ne pourra jamais être nié que par la légèreté, l'ignorance ou l'abrutissement, nous devons en conclure que la Divinité a parlé par sa bouche et que nous ne pouvons pas ne pas ajouter foi à sa parole, quand il nous assure qu'il est l'envoyé de Dieu auprès des hommes; « qu'il est le Fils unique de Dieu; qu'en lui ha« bite la plénitude de la Divinité; qu'il est issu de « toute éternité du sein du Père éternel, » comme le type original de l'humanité dans sa perfection, présent à la pensée du Créateur, lorsqu'il appela le monde à l'existence; qu'il représente l'humanité telle qu'elle

doit être, telle qu'elle peut seulement plaire à Dieu et réaliser les fins de la Création; « que nous devons « avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ, » et que nous ne pouvons trouver grâce, pardon, auprès de Dieu, et posséder le don d'une félicité non méritée[1], qu'à la condition d'embrasser Jésus par la foi, et de nous approprier tellement son caractère, que Dieu ne nous voie plus tels que nous sommes de notre nature, mais tels que nous sommes en lui, qui est le représentant de l'humanité dans sa plus haute perfection.

Certainement, « il est la Parole par laquelle tou- « tes choses ont été faites et sans laquelle rien de ce « qui a été fait, n'a été fait[2]. Car « à cause de lui, » à cause de l'humanité dans sa plus magnifique expression, « toutes choses ont été créées[3]. »

« En lui Dieu a aimé le monde. »

« Par lui nous avons la paix avec Dieu, et par la foi en lui, un libre accès à sa grâce, avec confiance[4]. »

Voilà, jeunes serviteurs de l'Évangile[5], voilà les nobles et salutaires vérités que vous serez bientôt appelés à prêcher aux églises qui vous seront confiées, et dont l'efficace fera la consolation de vos troupeaux, en même temps que leur vertu régénératrice devra se déployer dans votre propre vie, à l'honneur de l'Évangile, et en preuve de sa divinité.

[1] *Voyez* Appendice, nº 1.

[2] Jean, 1, 3.

[3] Col. 1, 16.

[4] Eph. III, 12.

[5] Quelques jeunes étudiants qui avaient été peu de temps auparavant consacrés au saint ministère, se trouvaient dans l'assemblée.

N'oubliez jamais, très chers frères en Christ, que vous êtes ministres d'une religion, dont le fondateur a lui-même pratiqué les leçons qu'il avait données, au prix de son bonheur terrestre et du sacrifice de sa vie. Exilé qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, persécuté par les grands et les prêtres de sa nation, exposé sans secours et sans appui à tous les assauts de la ruse et de la puissance, seul à lutter contre une armée de passions basses et d'ennemis vils, contre tous les vices, les préjugés invétérés et les usages régnant depuis des siècles, c'est en donnant sa vie que votre sauveur et maître a dû poser la base de l'œuvre qui avait pour but de réconcilier les hommes entre eux, en les réconciliant avec Dieu. C'est au milieu du tumulte et des plus furieuses tempêtes de tout un monde ligué contre lui, qu'il a dû planter cet arbre, dont le tronc s'élève aujourd'hui si majestueusement vers le ciel, et dont les rameaux projettent leur ombrage sur les peuples de la terre.

Et vous, ses serviteurs, au sein de votre patrie, en possession d'une paix inappréciable, véritable don de Dieu, au milieu des douces relations de la famille, dans la paisible jouissance de plaisirs permis, sous la protection du meilleur des gouvernements, encouragés par l'élite de vos concitoyens, entourés de nombreux secours, libres de mettre à profit les travaux de vos devanciers, aiguillonnés par les mobiles les plus puissants, vous pouvez cueillir les fruits de cet arbre pour vous-mêmes et pour vos frères, et vivre paisiblement pour votre sainte vocation.

Oui, très chers amis, elle est sublime, sans contredit, la vocation que vous avez embrassée. Il ne s'agit de rien moins que de devenir, dans les mains de la Pro-



vidence, des instruments, pour rapprocher les hommes de Dieu et pour les rapprocher les uns des autres, pour entretenir, étendre et consolider de plus en plus la fraternité morale fondée par Jésus, pour unir le ciel et la terre, pour consoler l'humanité des nombreuses misères qui pèsent sur elle, et pour la conduire à la possession des vrais biens, après lesquels elle soupire.

Je ne puis ni ne veux former des souhaits pour la réussite de l'importante carrière que vous venez d'embrasser. Car l'Église de Jésus-Christ n'est pas un royaume où règne l'aveugle caprice du hasard, où décident les jeux de la fortune, où commandent en maîtresses les fantaisies d'une destinée fortuite. Mais elle est un état soumis à des lois divines et fondé pour atteindre un but moral ; on y réussit non par le bonheur, mais par le dévouement infatigable et une sage discrétion ; non par le hasard, mais par l'activité et le travail ; non par la faveur, mais par la justice et des efforts sans cesse renouvelés, et où chaque citoyen se soustrayant aux chances capricieuses des circonstances extérieures, décide lui-même de son sort par la valeur de sa conduite morale. Ce que je vous souhaiterai donc, ce sera non le bonheur, mais une conscience scrupuleuse dans l'acquit de vos devoirs ; mais la fidélité dans l'exercice de vos fonctions ; mais la pureté du cœur, qui seule élève l'âme à la contemplation de Dieu ; mais le désintéressement qui seul gagne le cœur des hommes ; mais la couronne incorruptible que Jésus-Christ posera un jour sur la tête de ses fidèles serviteurs, en présence du souverain juge et monarque du monde, à la face de tous les sujets de son incommensurable empire.

Vous vous trouvez présentement à un moment de la vie, où l'attention est facilement attirée et fixée, où les

puissances de l'âme se réveillent au moindre aiguillon, où le sentiment intérieur est vif et clair, où l'esprit se sent entraîné de lui-même aux sérieuses méditations, où le cœur est susceptible des émotions les plus solennelles. Dans cette disposition d'esprit il doit vous être plus facile, que dans tout autre moment, de vous élever à des considérations d'un ordre élevé, et de prendre des résolutions énergiques et inébranlables dont l'influence permanente s'étendra sur toute votre vie, se répandra en flots de bénédictions sur les églises, que vous êtes destinés à conduire au ciel, et qui, au-delà du tombeau, perpétueront leurs précieux résultats jusque dans l'éternité.

Sachez mettre à profit vos dispositions actuelles; saisissez le présent qui va vous échapper; car l'avenir est éternel, et le moment où je vous parle, appartient déjà au passé. Ne négligez pas pour l'examen de vous-mêmes ces heures d'émotion ; faites tourner à l'avantage de votre céleste vocation ces saints moments, où vous avez une conscience plus nette de votre dignité d'homme et de l'excellence du caractère dont vous êtes revêtus.

Ces moments fugitifs d'un présent qui coule sans interruption comme un torrent, et qui nous échappe impitoyablement pour ne plus revenir, sont des envoyés de Dieu, qui portent ses ordres gravés sur leurs fronts; ce sont des messagers ailés de l'Eternel, qui, avec la rapidité de l'éclair, et pourtant d'une manière positive, nous donnent des signes et nous font des appels qu'il n'est pas possible de méconnaître. Celui qui méprise ces invitations sérieuses, repousse par le fait les serviteurs de Dieu; celui qui laisse retentir en vain les accents célestes de ces voix saintes, ferme effectivement ses oreilles aux hérauts du roi des esprits; il

dédaigne les divins mandats dont le Seigneur et maître du temps et de l'éternité a chargé pour nous ces inappréciables minutes, messagers rapides, chargés d'affaires du Très-Haut auprès de nous, qui pour exécuter ses ordres, frappent doucement, avertissent avec bonté, mais disparaissent bientôt et ne reviennent plus. Il repousse l'invitation qu'il a reçue d'entrer au royaume des cieux; il renonce aux droits de la cité céleste; il se prive des dons de l'infinie miséricorde, qui nous ont été acquis par Jésus-Christ.

Sauveur et gloire de ta race, ô Rédempteur! étranger descendu du sein de meilleurs mondes, pour venir visiter une terre où régnent sans partage l'impureté et la misère; image de la sainteté à laquelle nous devons tendre, et pour laquelle seule il valait la peine que la main créatrice nous tirât du néant, ô toi, qui nous as rendu la Divinité aimable et l'humanité respectable, heureux sans doute le siècle qui t'a vu et entendu. Mais plus heureux encore sera le siècle qui ressentira complétement l'influence régénérative de ta religion, et qui se pénétrera tout entier de ta grandeur.

Heureux furent les compagnons de tes destinées terrestres, « qui contemplèrent ta gloire, une gloire telle « qu'est celle du Fils unique du Père, plein de grâce « et de vérité! » Mais, plus heureux encore ceux qui croient en toi et qui obtiennent la vie éternelle!

Heureux furent les témoins oculaires de tes œuvres éclatantes, qui, convaincus de ta divine mission, s'écrièrent : Ici est le doigt de Dieu! Plus heureux encore ceux qui ayant un sens pour comprendre la sublimité

de ton caractère, reconnurent le Père en ta personne, et firent cette confession : Ici est l'image de Dieu. Mais, beaucoup plus heureux encore seront les chrétiens des siècles à venir, si, s'occupant moins de recherches curieuses sur les rapports mystérieux que tu soutiens avec le Père, ils s'efforcent davantage de graver ta divine image dans leurs cœurs.

Heureux sont ceux qui par la réflexion ont conclu de tes miracles, ta divine descendance du Père. Mais plus heureux encore ceux qui lisent sur les traits de ta face divine la lettre de créance qui t'a accrédité auprès des hommes, et qui la retrouvent dans leurs propres cœurs.

Tu as vécu parmi nous! Tu es mort pour nous! Désormais il n'est plus possible de douter du sort de l'humanité! Amen.



APPENDICE N° 1.

SUR LE FILS DE DIEU, CONSIDÉRÉ COMME IDÉAL DE L'HUMANITÉ ACCOMPLIE.

« Quand un homme ne peut pas prouver qu'une chose est, il faut qu'il essaie de prouver qu'elle n'est pas. S'il ne peut ni l'un ni l'autre (et ce cas se présente souvent), il lui reste à se demander : s'il est de son intérêt d'admettre par hypothèse l'une ou l'autre de ces deux choses; ou sous le rapport théorétique ou sous le rapport pratique, ou bien pour s'expliquer à lui-même un simple phénomène (tel qu'est par exemple pour l'astronome celui de la rétrogradation et du stationnement des planètes), ou bien pour pouvoir atteindre un certain but qui peut être de deux sortes : ou pragmatique, c'est-à-dire relatif à un art quelconque; ou moral, c'est-à-dire qu'il y a devoir pour lui de résoudre la question. » (Kant, *Principes métaphysiques de la science du droit.* Kœnigsberg, 1797, page 232.)

L'homme parfait a droit, en vertu de la loi morale, à une félicité

parfaite, c'est-à-dire qui soit assortie à sa dignité. Si, en conséquence de ce principe, le Fils de Dieu considère comme une partie essentielle de son bonheur, et désire que les peines que nous avons méritées d'après les règles du droit inflexible, nous soient remises, à la condition pour nous de nous convertir et de nous amender, c'est-à-dire de revêtir ses dispositions et son caractère, et s'il demande en outre que nous soyons traités par Dieu, pour l'amour de lui, comme si nous n'avions diminué en rien la somme de bonheur qui nous revenait en vertu de notre moralité; il forme en cela une prétention fondée que le Juge suprême, parfait appréciateur et puissant rémunérateur des actions humaines peut d'autant moins repousser, que Jésus a inexprimablement souffert, et qu'ayant accompli toute la loi, il a par ce moyen mérité une félicité parfaite assortie à sa haute moralité.

C'est à lui, l'homme parfait, et non pas à nous, que d'après la doctrine incontestable du Nouveau-Testament, notre félicité est accordée, comme partie intégrante de la sienne; et nous la recevons de lui, quand nous nous proposons à nous-mêmes, pour suprême maxime, de marcher sur ses traces et d'arriver ainsi au terme qu'il a déjà atteint, et sur une voie où il a précédé ses frères. Chacun d'eux reçoit maintenant, d'après la mesure de ses progrès dans le bien, une part de félicité proportionnée à ses efforts; cette félicité, considérée en soi d'une manière générale, est non méritée, quoique lorsqu'on l'envisage par rapport à d'autres, l'on puisse dire que l'homme y a quelque droit par sa vertu, puisque celle-ci en détermine la mesure ou le degré.

D'après cette hypothèse, qui me paraît très simple, les maux qui, selon les exigences du droit rigoureux, auraient dû nous atteindre et nous frapper à cause de nos transgressions de la loi, conformément à la nature des choses, en proportion de notre coulpe et suivant les décrets du saint rémunérateur et monarque de l'univers, ces maux-là, dis-je, nous sont épargnés, et par ce moyen nous sommes préservés du découragement qui en aurait été la suite, et qui nous aurait ou paralysés dans nos efforts sur le chemin de la vertu, ou empêchés même de tenter de mettre le pied dans cette voie. Or c'est pour éloigner un obstacle de cette nature, que le suprême éducateur moral de ce monde a dû trouver dans la plénitude de sa sagesse un moyen qui laissât intacte la sainteté de la justice qu'il exige de ses créatures. D'après cette explication qui, si je ne me trompe, me paraît aussi philosophique que biblique, la nécessité d'opérer dans nos sentiments une révolution indispensable pour obtenir une part dans la félicité accordée à l'homme parfait, en vertu de son obéissance entière est aussi pressante, aussi évidente que dans tout

autre système. D'un autre côté, cette manière de se représenter la doctrine biblique résout tous les doutes que réveillent nécessairement, d'une part, certaines contradictions apparentes entre les déclarations du Nouveau-Testament, de l'autre l'antagonisme entre les exigences de la justice proclamés par la loi morale et les droits de la bonté en faveur desquels plaident de concert la nature et la faiblesse humaine : ainsi la justice de Dieu est réconciliée avec sa bonté ; les lois purement morales et les droits inviolables de la sainteté sont maintenus dans leur pleine valeur, et rendus sensibles, au moyen d'un symbole, aux intelligences les moins développées ; la délicatesse de la conscience est aiguisée, sans produire la crainte timorée, sans favoriser la lâcheté ou sans justifier la sécurité ou la paresse ; on évite par là toutes les difficultés occasionnées ou par l'abus que l'on a fait, ou par les fausses représentations que l'on s'est formées du dogme de la rédemption ; on satisfait à la fois aux doutes du penseur et aux besoins de l'homme non cultivé, et tout en donnant à cette doctrine toute la clarté dont elle est susceptible dans l'enseignement populaire, on gagne de nouveaux mobiles pour porter l'homme à la vertu, ou plutôt l'on saisit dans l'idée de la loi morale le seul motif vraiment pur qui puisse donner à l'activité humaine une sainte énergie dégagée de tous principes de détermination impurs ou intéressés.

Cette hypothèse, que je ne fais qu'esquisser ici à grands traits et d'une manière grossière, me paraît digne d'être examinée et approfondie par tous les hommes consciencieux et réfléchis, qui s'occupent de l'enseignement de la religion.

APPENDICE N° 2.

SUR LA GRANDEUR D'AME DE JÉSUS.

Rousseau déjà a exprimé l'idée que l'inventeur de l'Évangile serait plus grand que son héros. Mais cette observation, quelque juste qu'elle soit, ne me paraît pas pourtant aller assez loin ; car une pareille invention ne me paraît pas même possible. Aussi ai-je soutenu (p. 494 et suiv.) que des hommes sans instruction, tels que se montrent eux-mêmes les écrivains du Nouveau-Testament par leur style et la suite de leurs idées, n'auraient jamais pu imaginer un pareil idéal ni le réaliser avec ce caractère inimitable de vérité. Pour éclaircir cette idée (car pour la développer il faudrait faire un livre), qu'il me soit



permis de ne relever ici qu'une seule circonstance, qui n'est pourtant pas de peu de valeur.

Il me paraît très étonnant, que dans un siècle où la gloire militaire, la force corporelle et la valeur personnelle attiraient à soi presque exclusivement l'admiration générale, et formaient un trait essentiel du caractère d'un grand homme, et comme la preuve principale de son excellence, les apôtres dont la position et l'éducation avaient dû favoriser et développer ce préjugé, n'aient pas songé à insérer une seule feuille de ce périssable laurier, dans la couronne de leur héros. Il est étonnant qu'ils aient éloigné de lui les bruits de la guerre et les actes d'héroïsme aussi bien que la pompe et le brillant des grandeurs humaines. S'ils n'avaient voulu que peindre un idéal et se permettre de l'embellir, ils auraient trouvé sans peine, dans l'histoire de l'Arabie et de l'Idumée de leur temps, ainsi que dans les campagnes d'Hérode contre le roi Arétas[1], assez d'événements guerriers, où il leur eût été facile de faire jouer un rôle au personnage de leur histoire. Et s'il ne s'était agi que d'imaginer des exemples de force physique et de courage militaire, les bandes nombreuses et puissantes de brigands qui infestaient alors la Galilée, la Trachonitis et l'Arabie Pétrée pouvaient fournir de riches matériaux pour peindre des tableaux de cette nature.

Quand on réfléchit que les plus fins observateurs et les meilleurs connaisseurs de la nature humaine, un Xénophon, un Richardson, n'ont pas cru pouvoir mieux relever le caractère de leurs héros, qu'en leur attribuant la force physique, qu'en leur prêtant de l'adresse, qu'en leur faisant obtenir le bonheur dans les armes et de la gloire dans la carrière militaire, n'admirerons-nous pas la grandeur d'âme des apôtres qui les a préservés de cette admiration qu'inspirent inévitablement des avantages extérieurs et la force physique à des hommes de leur classe, à des âmes non cultivées; ou plutôt ne devons-nous pas convenir qu'ils ont eu, devant les yeux, un modèle parfait dont la puissante réalité leur a donné de nouvelles idées de la grandeur et de la force, et qui dans l'intention du souverain et sage instituteur de l'humanité devait les détacher du faux éclat de la gloire mondaine pour les conduire au sentiment de la vraie grandeur morale?

Les amis mêmes de Socrate, ces hommes, qui mieux que tous les sages de l'antiquité ont compris en quoi consistait la vraie noblesse de l'âme, ont pris plaisir à relever à réitérées fois, dans le maître de Platon, les marques de courage militaire et les preuves d'adresse et de force données par lui dans quelques batailles.

[1] Luc, III, 13.

Cyrus est incontestablement aux yeux de Xénophon l'idéal de la perfection humaine tel qu'il le concevait ; guidé par ce sens moral fin et délicat qu'il avait acquis à l'école de Socrate, et ayant à sa disposition toutes les ressources du développement esthétique et intellectuel le plus avancé, Xénophon s'est complu à peindre son héros et à l'orner de toutes les qualités qui pouvaient le rendre aimable.

L'immortel Richardson lui-même, ce peintre inimitable de la nature humaine, cet adorateur enthousiaste de la moralité pure, ce noble contempteur de tous les avantages extérieurs dus uniquement à la naissance ou au hasard, a cru nécessaire pour recommander son héros, non seulement de le placer dans des circonstances difficiles, où il eut à manifester son courage, mais encore de le mettre aux prises bien inutilement avec des brigands supérieurs à lui en nombre et en force, afin de lui fournir l'occasion de faire preuve de bravoure, et de compléter ainsi l'idéal de la perfection de son caractère. Et pourtant combien froid, combien mort n'est pas l'idéal de la perfection humaine, qu'il est parvenu à tracer, avec tous les secrets de l'art et de la nature, avec le plus puissant génie poétique, avec le cœur le plus excellent, avec l'imagination la plus ardente, avec la raison la plus claire et le sentiment le plus délicat? Jamais un écrivain n'a eu à sa disposition, pour tracer le portrait d'un homme accompli, toutes les ressources dont Richardson a fait usage : la meilleure de toutes les têtes, la sensibilité la plus exquise, le mouvement de la ville la plus peuplée du monde, le spectacle de la nation la plus originale, la variété la plus inouïe au milieu d'un océan de mœurs et de caractères. Il possédait, en un mot, tout ce qui peut mettre le génie en état de tresser, au moyen des fleurs les plus exquises, une couronne inflétrissable réunissant toutes les couleurs dans sa parfaite harmonie et répandant un immortel parfum.

Mais les disciples de Jésus, comment auraient-ils trouvé dans leur éducation, dans leur position, dans leurs capacités naturelles quoi que ce soit qui pût les préparer ou les conduire à créer ou à orner l'idéal du caractère de leur maître? Tout en eux et autour d'eux n'était-il pas de nature à les détourner d'une pareille entreprise? Où ont-ils pris ce coloris, qui tranche si complétement avec les teintes pâles et mesquines de leur siècle? Quel calme, quelle spiritualité, quelle pureté que ne ternit jamais aucun faux éclat, aucun préjugé terrestre! Assurément l'on peut dire qu'ils n'ont eux-mêmes ni préparé leurs couleurs, ni formé l'étoffe première sur laquelle ils ont travaillé. Ils ne se sont pas mis à l'œuvre en obéissant à une impulsion personnelle et sans un secours étranger. Leur imagination eût été trop pauvre pour cela, leur esprit trop peu cultivé, leur main trop peu exercée, leur trait trop peu libre et ferme. Ils ont, sans contredit,

trempé leur pinceau dans les couleurs du ciel. Le saint de l'Évangile a posé devant eux. Le Seigneur du ciel lui-même dirigeait leur main.

Que dire de ces heures passées en Gethsémané et de la victoire que Jésus y remporte malgré les assauts d'une nature qui se révolte contre la souffrance ? Il pèse dans son esprit la masse des tourments qui menacent de fondre sur les organes de la sensibilité la plus exquise ; dans l'un des plateaux de la balance viennent s'amasser tous les motifs propres à ébranler sa résolution de marcher courageusement à la mort : son innocence, la délicatesse de ses sentiments, des peines inexprimables, le pressentiment de tout le poids de ses souffrances, se manifestant par la sueur de l'angoisse, et par un tremblement convulsif, une tristesse mortelle, l'inquiétude de ne pouvoir pas soutenir sans faiblesse, sans chute, sans murmure, le combat qui se prépare (de toutes les luttes de la vertu la plus grande peut-être), des amis qui s'alarment, des confidents qui tremblent, des parents qui l'abandonnent, des cris de joie féroces, des ennemis barbares qui triomphent déjà de sa mort ; que de mobiles propres à ébranler l'âme d'un homme dans la fleur de l'âge, et en qui se réveille puissant l'amour de la vie ! Mais le sentiment du devoir est là ; la soumission à la volonté adorable de la Providence fait entendre sa voix, et la balance incline du côté du sacrifice. Klopstock a admirablement chanté cette magnifique manifestation de la plus haute liberté morale, cette sublime indépendance d'esprit, cette puissante et complète victoire de l'âme sur la nature et sur les impressions du dehors, quand il a dit :

« Jésus approche du moment où il va consommer une œuvre su-« blime, une œuvre telle qu'il ne s'en est pas fait, sur le théâtre de « l'infini, depuis la naissance des anges, depuis la création de la terre « et des cieux. Tout est paisible autour de lui. Point de ce bruit, « point de cet enivrement de la gloire qui chatouille si agréablement « les oreilles et le cœur de l'homme assez vain pour suivre les traces de « ces héros, qui après tout ne sont que poussière. Rien de pareil dans « le Messie, rien de pareil dans le Père, lorsque d'un mot il arrachait « au néant les mondes à venir. »

C'est une impression de cette nature que les évangélistes biographes de la vie de Jésus doivent incontestablement produire, et laisser dans toute âme ouverte aux pensées grandes et nobles et dont le sens moral n'a été ni corrompu ni faussé par les artifices de la science. Mais cette impression ne sera naturellement ni aussi pure ni aussi vive dans l'âme de celui dont une instruction partielle a développé exclusivement l'intelligence au détriment des facultés morales, de la conscience et de la sensibilité, et qui à force de recherches oiseuses, de sophismes séduisants et de confiance dans ses propres conceptions, s'est rendu

incapable d'être touché par ce qui est vraiment grand, est devenu habile à trouver le côté faible de chaque chose, à exercer l'instrument tranchant d'une critique difficultueuse, et de cette manière a peu à peu émoussé en lui la faculté qui nous permet de jouir avec impartialité du spectacle émouvant que nous offrent les grandes qualités morales. Mais l'homme qui plus que tous les autres résistera à des impressions de cette nature est celui qui au lieu d'obéir aux remords d'une conscience qui lui reprochait son indignité, a réussi à émousser son aiguillon en s'étourdissant sur son état, en employant au service de la sensualité les arguments d'une raison sophistique et en usant de tous les faux-fuyants et de tous les échappatoires que l'amour-propre et la recherche de soi-même sont si ingénieux et si féconds à imaginer.

Un tel homme pourra, au moyen de mille subtilités, combattre la vérité et la noble origine d'un sentiment dont il rougit peut-être intérieurement d'être incapable de goûter la pureté et la douceur, et auquel, dans son désespoir, il a pris le parti de fermer son cœur. Mais, quoi qu'il fasse, il ne parviendra jamais à l'étouffer entièrement ou à le regarder comme une illusion pure; il ne pourra pas davantage justifier à ses propres yeux cette lacune dans son être moral, qui l'empêche de faire droit aux reproches de sa conscience; encore moins sera-t-il capable de jeter des doutes sur la vérité de ce sentiment, dans les âmes pures et qui ont cherché à développer harmoniquement toutes les facultés dont le Créateur les a douées; car eût-il réussi, au moyen de raisons spécieuses, à prouver qu'un tel sentiment est l'œuvre de l'art et non le fruit de la nature, l'homme pur et droit préférera toujours supposer chez lui un vide ou un bouleversement dans ses facultés morales, plutôt que de se laisser enlever une impression qui est évidemment le résultat de toutes les énergies de son âme, agissant de concert et qui a pour effet d'élever l'esprit humain au sentiment de sa dignité, et d'ennoblir la conscience dans ce qu'elle a de plus vivant et de plus spirituel.

C'est sur ce sentiment que repose toute la morale, qui est elle-même la base inébranlable de la religion. Car son origine se déduit des mêmes sources d'où découlent ces deux dernières, et ces sources, une sophistique desséchante est aussi incapable de les tarir que les ruines amoncelées de la nature entière ne peuvent les boucher. « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, dit Jésus, n'aura ja- « mais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra dans lui une « source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle [1]. »

Quelques écrivains, qui au lieu d'étudier le christianisme dans ses

[1] Jean, IV, 14.

documents originaux, l'ont jugé d'après les rameaux abâtardis qu'il a poussés dans un mauvais terroir, et d'après les contrefaçons que ses principes ont produites dans des têtes exaltées, et d'après les expositions incorrectes et fausses que ses partisans en ont faites, ou peut-être enfin d'après les fâcheuses conséquences qu'ont eues ses doctrines mal comprises ou mal appliquées, ces auteurs ont accordé au rédempteur du monde un courage éminent, une fermeté inébranlable; mais en même temps ils lui ont reproché de n'avoir pas eu au même degré cette force de volonté, cette énergie puissante, qui sont le mobile des grandes actions, et ils ont accusé sa doctrine d'inspirer la patience qui supporte et la soumission qui accepte les épreuves de la vie, sans exciter, sans stimuler à l'activité extérieure et au déploiement de toutes les puissances de l'âme humaine. De là des plaintes sans fin sur l'influence fâcheuse de l'humilité recommandée et si hautement prisée par le christianisme, et qui, selon eux, énerve la vigueur de l'esprit, émousse ou efface chez les disciples de l'Évangile, au détriment de la dignité et de l'indépendance de l'homme, ces traits fortement caractérisés, ces grandes vertus, que nous admirons chez les nations de l'antiquité.

Mais si les écrivains dont nous parlons savaient ce que dans le fait ils veulent, en élevant contre le christianisme l'objection que nous venons de rapporter, ils verraient qu'ils font une singulière confusion. La grandeur d'âme ne consiste pas à leurs yeux dans la victoire qu'un homme remporte sur lui-même, dans la constance qu'il met dans ses résolutions, dans la conception grande, et dans l'exécution courageuse de plans profondément médités, hardis, bienfaisants, vastes ; mais ils la voient plutôt dans une certaine activité bruyante, ayant besoin de renommée, jetant un éclat propre tout au plus à éblouir, et qui dans le fond n'est que de la faiblesse. Par là, ils prouvent clairement que sous le rapport de la juste appréciation de la valeur morale et de la vraie grandeur d'âme, ils sont bien en arrière et bien au-dessous des fondateurs du christianisme, et qu'ils ne sont point encore parvenus à s'affranchir d'un déplorable préjugé qui a trop longtemps aveuglé l'humanité à l'état d'enfance, et lorsque, encore attachée à la matière, elle ne pouvait point s'élever à la considération de principes supérieurs. Et pourtant, c'est pour nous délivrer de l'empire des sens, et nous rendre capables de découvrir et d'estimer la vertu à son vrai point de vue, que le Fils de Dieu a dû paraître au milieu de nous, sous la forme d'un humble et pauvre fils des hommes [1]. Mais l'œil moral de nos philosophes est trop terne, leur vue est trop courte pour atteindre jusqu'à la hau-

[1] Voyez *Sermons de Ith*, page 161, suiv.

teur où se trouve placé Jésus-Christ, devant qui tout mortel, qui a tenté de mesurer l'espace qui l'en sépare, se prosterne avec une humble et profonde vénération.

Mais l'histoire des peuples chrétiens à elle toute seule ne prouve-t-elle pas quelle plénitude de vie, quel monde de forces étaient cachés dans cette modeste et délicate enveloppe, qui fut déchirée au sommet de Golgotha? Les Européens ont-ils donc moins de force intellectuelle que les habitants des autres parties du monde, moins de puissance d'application et de persévérance que les sectateurs d'autres religions? Ne peut-on pas dire au contraire que le point de vue élevé auquel le christianisme place les hommes sur l'isthme de deux mondes, a donné au regard de ses disciples une étendue, à leur esprit une liberté, à leurs forces une impulsion, qu'ils ont déployées dans de hardies entreprises, dans de grandes découvertes, dans l'exploitation du sol, dans l'amélioration des créatures que la terre porte et nourrit?

Et pourtant la force morale, qui a produit tous ces effets, n'a d'autre base et d'autre source que le mérite de l'humble passion et de la douce soumission du rédempteur des hommes. L'injustice et la passion pourraient seules le nier. Or, s'il en est ainsi, comment soutenir encore que la vertu chrétienne est une vertu passive plutôt qu'active?

Mais sans porter notre attention sur ces effets prodigieux et incontestables du christianisme, et à ne considérer qu'en soi la passion du Sauveur, nous demanderons quel effort, quel courage, quel héroïsme même d'un Achille et d'un Alexandre peut être comparé avec celui que révèle le combat en Gethsémani. Ici tout semble se réunir pour briser les forces de Jésus et le détourner de l'accomplissement d'un devoir qui ne lui apporte que des douleurs pénétrant en lui, pour ainsi dire, par tous les pores de sa nature physique et morale. Il n'est soutenu, ni par le feu de la passion, ni par l'exaltation de l'esprit, ni par l'ardeur de l'imagination, ni par l'admiration d'une multitude enthousiaste, ni par la présence encourageante d'hommes de bien, ni par aucun de ces mobiles qui entraînent aux grandes actions et qui ont fait sentir leur puissante influence à un Socrate rassasié de la vie, aux trois cents Spartiates, à Curtius, aux Décius, à Winkelried, à d'Assas, à Desilles et à tant d'autres héros, l'ornement de notre race. Au contraire, la réflexion, la conscience parfaite de tout ce qu'il sacrifiait, la solitude, la conviction que le grand nombre ne verrait en lui qu'un malfaiteur, jointes à un abandon universel, n'ont servi qu'à accroître pour lui les horreurs de la mort, et qu'à mêler au calice de ses souffrances de toutes les amertumes les plus inouïes. Et pourtant



libre et vainqueur, il a donné la preuve la plus incontestable, que la nature ne peut et ne doit jamais être que moyen et non pas but, et que pour se déterminer à agir, ce n'est pas en elle, mais dans les éternels principes du devoir, qu'il faut puiser ses motifs.

Il est vrai qu'il a succombé; il est vrai que son cœur a été brisé; il est vrai qu'en résistant aux exigences de sa nature, il a sacrifié sa vie. Mais c'est précisément là le spectacle qu'il a prétendu donner; il a voulu faire voir que l'esprit devait dominer la chair, que le sentiment du devoir devait triompher de la nature. L'influence de cet exemple agissant en harmonie avec celle de sa doctrine, a réveillé dans ses disciples le sentiment de la liberté morale, et par eux en a propagé l'empire dans l'universalité du genre humain. L'étincelle électrique s'est communiquée de proche en proche; l'homme a senti qu'il devait se rendre indépendant des penchants de la nature et maintenir sa puissance spirituelle; et c'est précisément cette force morale qui en apparence avait détruit la nature que l'on a vue s'étendre de siècle en siècle, rétrécir le domaine de la chair, changer la nature, la renouveler, et la contraindre de se laisser imprimer le sceau de la puissance supérieure du devoir et de la raison.

Ainsi cette restauration de la nature d'après la forme intérieure de l'esprit, d'après la loi de la liberté, fera des progrès toujours plus rapides, sans jamais cependant s'accomplir d'une manière parfaite, et à mesure qu'elle s'assujettira et améliorera le monde extérieur, elle se vengera de la puissance brutale au moyen de laquelle celui-ci attaqua et chercha à détruire le fondateur du royaume de Dieu sur la terre. En effet, le combat de la nature avec le devoir en Gethsémane, a décidé la victoire morale du devoir sur la nature, et depuis ce moment cette conquête s'est propagée de nation à nation; elle s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre; elle se transmettra en héritage aux générations les plus éloignées; elle ira toujours en grandissant, et ne cessera de croître que quand elle aura atteint les rives de l'éternité.

« Le prince de ce monde, dit Kant, a vu sa domination mise en « péril par un être dont la sagesse était plus pure que celle de tous « les philosophes qui avaient existé avant lui, et qui s'annonçait lui- « même comme un envoyé d'origine divine. — C'est pourquoi il offrit « à cet homme, en qui la Divinité prenait plaisir, de lui donner puis- « sance sur tout son royaume, à condition qu'il lui rendît hommage, « comme souverain maître et possesseur de cet empire. Ayant échoué « dans cette tentative, non seulement il enleva à cet être étranger « dans ses domaines, tout ce qui pouvait lui rendre la vie agréable « et douce jusqu'à le réduire à l'extrême pauvreté, mais encore il « excita contre lui toutes les persécutions au moyen desquelles les

« méchants peuvent empoisonner la vie, peines dont l'homme vertueux seul sent toute la profondeur, calomnies qui n'allaient à « rien moins qu'à ternir la pureté de sa doctrine et à faire suspecter « ses intentions les plus droites, et il obtint enfin de le faire condamner à la mort la plus infamante, sans parvenir toutefois à « ébranler la courageuse franchise et l'invariable constance que, « dans ses enseignements et dans sa vie, Jésus n'avait cessé de déployer dans l'intérêt et pour le bien d'êtres indignes de tant de « dévouement. Et maintenant quelle fut l'issue de ce combat? Son « résultat peut être considéré ou sous le rapport du droit ou sous le » point de vue physique. Si l'on ne fait attention qu'au dernier, c'est-à-dire à celui qui tombe sous les sens, il est incontestable que c'est « le bon principe qui a eu le dessous; car, après beaucoup de souffrances admirablement endurées, Jésus dut sacrifier sa vie parce « qu'elle avait excité des troubles dans un pays soumis à une domination étrangère, qui y exerçait le souverain pouvoir. Mais comme « le royaume où les principes sont tout puissants, n'est pas le règne « de la nature, mais le règne de la liberté, cette mort de Christ, en « qui s'est personnifié le plus haut degré de la souffrance humaine, « est devenue précisément la manifestation du bon principe dans « sa victoire sur le mal, c'est-à-dire le prototype de l'humanité « dans sa perfection absolue, proposé comme exemple à l'imitation « de tous les hommes. Cet exemple a pu, a dû exercer une grande « influence sur ses contemporains, et il est destiné à réagir puissamment sur l'esprit humain dans tous les âges; car il établit le « plus frappant des contrastes entre la liberté des enfants du ciel « et l'esclavage des fils de la terre. » *Religionslehre*, pages 110 et suivantes.

Sans énumérer les descriptions pompeuses que les stoïciens ont faites de leur sage, celles que les mystiques ont tracées de leur homme accompli, celles que les écrivains de l'Église romaine ont publiées de leurs principaux saints; il est de fait que le nombre des hommes de génie qui, sans tenir à aucune école, et sans tomber dans les paradoxes offensants des stoïciens ont essayé de retracer, d'animer et de mettre en action l'idéal de la perfection humaine, est immense et vraiment étonnant. Aussi, je renonce à les citer ici, d'autant plus que cet écrit destiné à l'édification a déjà beaucoup trop pris le ton et la forme d'un traité.

ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE

ET

ORGANISATION DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE.

Réflexions suggérées par l'annonce d'un concours qui devait s'ouvrir à Montauban.

(Extraits des *Archives du Christianisme*, août, septemb., novemb. et décemb. 1824.)

Dans tous les temps, les fonctions d'un professeur de théologie ont été comptées au nombre de celles qui exigent une réunion infiniment rare de vertus et de lumières, d'érudition et de piété, de qualités de l'esprit et du cœur. Sans vouloir déprécier l'importance d'aucune des nombreuses parties de l'enseignement académique, il est évident que, soit pour la gravité des intérêts confiés à l'instituteur, soit pour la délicatesse de sa position et la responsabilité qui s'y rattache, soit pour la variété des branches de connaissances qui convergent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, vers la science de la religion et qui en sont les éléments, les appuis, les moyens d'application indispensables, la chaire de théologie est, entre toutes celles qui forment l'ensemble de l'instruction universitaire, la plus difficile à bien remplir.

La philologie, dans sa plus vaste étendue, la philosophie du langage en général, la connaissance grammaticale des idiomes dans lesquels sont écrits les livres saints, celle des langues anciennes de l'Europe et de l'Orient, sans lesquelles l'intelligence de ces idiomes

et l'interprétation des saintes Écritures manquent de base, de sûreté, de garantie et de justesse; une étude des monuments de l'antiquité qui ait familiarisé l'interprète avec l'esprit, les croyances, les institutions de ces peuples, et qui le fasse juger sainement des impressions qu'ils ont reçues de la prédication évangélique, et du sens qu'ils ont dû attacher à l'enseignement de ses organes : ce vaste champ de recherches et de travaux classiques est d'abord le terrain où il faut que le théologien se place et se trouve comme dans son domicile, le terrain dont le sol lui offre le fondement, dont la culture lui fournit les matériaux de tout l'édifice scientifique qu'il est chargé, sinon de construire à neuf, au moins de se montrer en état de recomposer lui-même. Ceci n'est point une exigence déraisonnable; qu'on ne s'y trompe pas, les plus médiocres des élèves mesurent la portée de leur maître; ils s'aperçoivent immanquablement s'il puise aux sources, s'il apprécie les opinions, les raisonnements, les décisions d'autrui avec indépendance et en juge compétent; malheur à lui, s'il ne se légitime pas à leurs yeux, soit sous ce rapport, soit sous celui de la force de tête ou de l'esprit philosophique; quelles que soient les peines qu'il se donne et les sentiments qui l'animent, son enseignement, s'il ne reste pas sans fruit, manquera de cette assurance et de cette vie qui excitent et montent les ressorts intellectuels de l'auditeur; il ne poussera pas de racines profondes, et le jeune ministre, ou se sentira appelé à suppléer par ses propres efforts aux leçons insuffisantes de son maître (et combien auront le courage et la faculté de remplir cette lacune?), ou il se livrera aux études complémentaires et aux travaux d'application avec un esprit mal assuré, et avec ce sentiment de malaise, in-

séparable d'une marche ou d'une construction entreprises sur un sol inexploré ou mal affermi.

Indépendamment d'une érudition solide et d'un esprit de saine critique, nourri par les diverses opérations de l'exégèse savante et circonspecte, l'enseignement académique de la théologie ne saurait mériter ce nom si, à des principes de philosophie spéculative et morale, adoptés par conviction et après un mûr examen, le professeur ne joint pas la connaissance approfondie de l'histoire de l'esprit humain et des systèmes par lesquels il a tenté de se frayer la route de la vérité, et de résoudre la grande question de nos rapports avec un ordre de choses invisible et immuable. Comment, sans ce double subside, pourrait-il lier en corps de doctrine les vérités et les préceptes de la religion, apprécier l'influence que ces systèmes n'ont cessé d'exercer sur la théologie tant théorique que pratique, et se prévaloir, en faveur de la cause qu'il s'est chargé de défendre, des méditations du philosophe, lorsqu'il se présente en auxiliaire, ou se tenir en garde contre un usage, subversif du christianisme, que feraient, à dessein ou involontairement, les partisans d'une théorie spécieuse et accréditée ?

On nous comprendrait bien mal si on nous accusait de renvoyer la théologie à un système quelconque de philosophie, comme au régulateur de son enseignement religieux. On ne saisirait pas mieux notre pensée si on jugeait que, selon nous, sa tâche est accomplie lorsqu'il a jeté la masse que la philologie lui fournit dans le moule d'une doctrine métaphysique ancienne ou nouvelle. A Dieu ne plaise que nous réduisions à une aussi mesquine opération l'exposition pleine, méthodique, vivifiante des vérités de la foi qui sauve et qui

régénère, que nous condamnions le théologien au rôle de Procuste, en lui imposant le triste et impie travail d'étendre sur le lit d'un système éphémère d'hommes bornés et corrompus, les révélations divines de l'Éternel! Nous soutenons, dans un tout autre sens, la nécessité de donner, sur un exégète simplement érudit, la préférence à un théologien doué du talent de l'analyse philosophique et versé dans l'histoire des théories spéculatives qui ont tour à tour guidé, égaré, modifié les opinions religieuses des instituteurs des peuples.

Il saute d'abord aux yeux que si la théologie est une science dont les éléments, bien qu'inaltérables, sont, toutefois, dans leur enchaînement et leur exposition, susceptibles d'un perfectionnement progressif, elle gagnera à être traitée par l'homme qui aura reçu de la nature, et cultivé, à l'école des plus profonds et plus méthodiques penseurs, le don de voir et de présenter dans l'ordre le plus lucide et la plus intime liaison, les résultats d'une recherche, les conséquences d'un principe, ou une série de propositions relatives au même objet, ou dérivées d'une source commune. Il y a plus; on a dit qu'on ne possédait bien une science que lorsqu'on l'avait refaite, c'est-à-dire qu'on avait changé son ordonnance, combiné différemment ou modifié quelques-unes de ses parties, assimilé son organisation, pour ainsi dire, à celle de son propre esprit. A moins de renoncer à son individualité, chacun s'approprie d'une manière particulière les vérités qui sont le bien commun de tous les hommes. Ce besoin, l'homme qui a fait de la religion l'étude de sa vie doit l'éprouver plus que tout autre ami de la science, et nous n'avons guère vu un seul théologien éminent se priver du droit de présenter l'ensemble des doctrines chrétiennes dans

son point de vue individuel, et sous la forme qui lui paraissait la plus favorable à leur développement complet et à leur salutaire influence. De même que nous ne pouvons faire digérer par un autre les aliments qui ne nous sustentent pas avant de s'être convertis en notre substance, ainsi les notions fondamentales du christianisme, afin d'être bien comprises, et de devenir une source de lumière pour la personne du docteur comme pour ses disciples, doivent s'encadrer dans l'ordre d'idées que la pente de ses réflexions naturelles lui ont rendu plus cher et plus habituel.

L'expérience vient ici, d'accord avec la nature des choses, prouver par l'histoire de l'enseignement théologique dans les universités, que ce n'est qu'à ce prix que les chefs de cet enseignement ont non seulement acquis l'entière confiance de leurs élèves, mais obtenu encore cet ascendant si nécessaire au maintien de la paix de l'Église et à l'efficacité du ministère, par la conservation de la foi et par l'unité de tendance didactique, cet ascendant qui électrise les esprits, qui remplit les cœurs d'enthousiasme pour la plus sublime des vocations, qui neutralise toute influence hostile exercée soit par la philosophie du jour, soit par les aberrations de sectes exclusives ou anti-évangéliques, et qui fonde l'union de vues et de prédication, dans les fonctions pastorales à venir des jeunes ministres, d'une manière plus sûre qu'aucune formule jurée, qu'aucune contrainte imposée par l'opinion, l'intérêt et l'autorité.

L'usage que le théologien est appelé à faire de la philosophie, comme ciment de l'édifice scientifique et comme moyen de procurer à ses cours l'exposition méthodique et le caractère de propriété individuelle qui leur assu-

rent les avantages indiqués, cet usage qu'on pourrait dénommer instrumental, n'est pas le seul ni le plus important service que l'esprit et les connaissances philosophiques rendront au professeur académique de théologie chrétienne. De tout temps des philosophes, s'exagérant l'abondance et l'étendue des ressources de la raison, ont repoussé, comme attentatoire à ses droits, l'idée d'une intervention divine dans les affaires humaines, et comme opposées aux principes qu'elle prétend déduire des lois de notre nature, quelques-unes des doctrines vitales du christianisme, telles que la chute de l'homme, son impulsion morale et le besoin qu'il a d'un secours extraordinaire et d'un médiateur. Mais, de tout temps aussi, des philosophes se sont portés défenseurs d'une révélation, et ont justifié les dogmes caractéristiques de l'Évangile par des réflexions tirées, si on peut s'exprimer ainsi, des entrailles de leurs systèmes et d'un examen approfondi des pouvoirs de l'homme et de ses rapports avec la tâche dont il est contraint de reconnaître la force obligatoire. Il est même fort remarquable que cette dernière classe (à l'exception de Kant, qui néanmoins se trouve, par les résultats de son analyse de nos facultés, être devenu le plus puissant auxiliaire de l'orthodoxie, et sur l'influence heureuse duquel nous nous réservons de nous expliquer plus tard) offre tous les plus grands génies, tous les créateurs de théories originales et fécondes en applications utiles, tous ceux qui ont agrandi le domaine de la pensée et embrassé une grande variété d'aspects de l'homme et de la nature : Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche, Berkeley, Newton, Clarke, Leibnitz, Wolf, Crusius, Haller, Euler, et plusieurs des profonds penseurs qui sont sortis de l'école de Schelling; tandis qu'au nombre des adversaires

de la révélation et de ses vérités distinctives, nous ne trouvons guère que des esprits secondaires et imitateurs, ou des philosophes sceptiques qui n'ont fait qu'élever des doutes sans avoir la force de tête nécessaire pour construire; surtout (et ceci est digne de toute attention) des savants, des métaphysiciens et des humanistes qui se sont appliqués à une partie spéciale du champ des connaissances humaines, et qui ont beaucoup plus consulté les intérêts de leur science particulière et l'habitude d'en faire la mesure de la vérité, que le devoir, d'obligation suprême, de ne perdre de vue aucune des phases, aucune des faces, aucun des ressorts de la nature de l'homme, de tenir compte de tous ses besoins, et de le considérer dans la totalité de ses rapports avec une législation de sainteté absolue, désespérément faible, en présence d'une tâche irrémissible, et au milieu de semblables, rivaux ou ennemis, qu'il faut, malgré les inclinations d'un cœur subjugué par une sensualité tyrannique, aimer d'un dévouement de tous les instants et d'un amour tout divin.

A ces dons et à ces connaissances, dont nous ne saurions dispenser un professeur de théologie, nous pourrions joindre l'énumération d'autres conditions encore, qui doivent le qualifier pour une place si importante dans la société et dans l'Église. Mais les bornes prescrites à cet article nous interdisent des développements dont un volume n'épuiserait pas la série. Seulement, avant de parler des lumières et des qualités que l'état moral de notre siècle et la position de l'Église réformée réclament impérieusement d'un chef d'enseignement religieux, dans une faculté protestante, et qui semblent élargir encore l'immense sphère des devoirs

et de la capacité constamment exigés d'un docteur académique de théologie, nous demandons la permission d'arrêter l'attention du public et des juges sur une branche de savoir de tout temps nécessaire au théologien, mais devenue plus indispensable que jamais au succès des parties les plus essentielles de son institution.

Ce que nous en dirons, le plus succinctement possible, nous conduira immédiatement aux réflexions que nous avons à présenter sur les études, les principes et les sentiments sans lesquels il nous paraît impossible qu'il remplisse sa tâche et qu'il réponde aux exigences de l'époque; que dis-je? qu'il puisse simplement s'orienter dans une position, toujours difficile, lors même qu'on dispose de toutes les ressources de l'esprit et du savoir, mais absolument écrasante sans le subside sur lequel nous allons insister.

Il serait superflu de rappeler les circonstances qui ont dû rendre les études pour le saint ministère parmi les protestants de France de plus en plus insuffisantes, depuis que la liberté de culte leur fut enlevée. Pour qu'une branche de connaissances fleurisse, il faut que l'état de la société offre une condition stable à ceux qui la cultivent; il faut qu'un public instruit et nombreux y prenne un intérêt actif et constant, qu'il encourage les efforts, qu'il les stimule par ses suffrages, qu'il en prévienne les écarts par une surveillance éclairée, et qu'il imprime un mouvement progressif et une tendance utile aux travaux qui ont le perfectionnement de cette branche pour objet. Ce public a incontestablement, depuis la révocation de l'édit de Nantes, manqué à la théologie protestante en France. Aujourd'hui, le jeune homme qui veut se livrer à cette étude, se

trouve réduit aux subsides évidemment incomplets que lui offre une littérature théologique remplie de lacunes, et nullement en proportion avec l'état florissant des autres sciences, avec la situation intellectuelle et morale de la société qu'il veut servir, avec les besoins qu'il doit satisfaire. Il ira donc, chez nos co-religionnaires étrangers, à la recherche des secours qui lui sont nécessaires.

Dans la pénurie de livres protestants, d'origine française, appropriés à l'état actuel des études théologiques, à quelle littérature nous adresserons-nous, pour suppléer à ce qui nous manque? A la Grande-Bretagne? Sans doute, elle est riche en excellents ouvrages sur toutes les parties de la science du théologien et des fonctions du pasteur. Mais, outre que les plus importants sont presque tous écrits dans la langue du pays, et d'une acquisition ou difficile ou dispendieuse, ils sont adaptés à des circonstances, à des habitudes, à une tournure d'esprit, à des institutions, et à un caractère national qui empêchent qu'ils puissent s'appliquer complétement à nos relations et à nos besoins. Les Anglais eux-mêmes se sont vus forcés d'avoir recours à l'Allemagne, pour remplir des lacunes considérables dans leur bibliothèque théologique, et reconnaîtront de plus en plus toute l'étendue de cette obligation.

Les théologiens bataves donnent le même exemple d'une manière plus remarquable encore. Il existe en hollandais des traductions d'une foule d'écrits, publiés en langue allemande, sur la théorie, l'enseignement, les sources de la religion, et sur l'interprétation des livres saints. C'est répondre d'avance aux personnes disposées à croire que les ouvrages des théologiens de l'Allemagne, rédigés en latin, suffiraient à tous les buts

d'instruction qu'on peut se proposer en apprenant l'idiome de nos voisins. Depuis le milieu du siècle dernier, ils se sont servis de la langue nationale pour toutes les compositions importantes, pour celles surtout où ils se sont livrés à une pleine exposition, à des développements profonds de leurs pensées et de leurs recherches, réservant le latin presque uniquement pour la rédaction d'abrégés concis et de programmes académiques où l'on chercherait vainement les discussions variées, claires et suffisamment étendues qui sont nécessaires pour la complète intelligence et l'appréciation éclairée des assertions de l'auteur.

Qu'on ouvre, par exemple, au hasard, le Traité de Théologie dogmatique de M. *Wegscheider*, qu'un journal estimable a récemment recommandé à l'attention des personnes avides de connaître les travaux des théologiens allemands, et de se faire une idée de quelques-uns de leurs résultats. Plus on rencontrera de propositions piquantes par leur nouveauté ou remarquables par leur tendance, dont on désirerait examiner tous les appuis, et sur lesquelles il nous importerait d'obtenir des éclaircissements ultérieurs, et plus on se verra exclusivement renvoyé à des sources où le lecteur versé dans la langue allemande pourra seul aller puiser. Il y a plus; depuis que l'usage d'écrire en latin est tombé en désuétude, il est rare qu'il n'échappe au plus savant auteur des germanismes, surtout dans les matières qui ont été l'objet de controverses provoquées par les nouveaux systèmes de philosophie. Les théologiens sortis de l'école de l'élégant Ernesti, quoique leur style soit généralement assez pur (Morus, Tittman, Dœderlein, Ammon, etc.), ne sont point exempts de ce défaut. Quelques livres, d'ailleurs excellents, comme

les *Theologumena* de M. Daub, sont inintelligibles sans le secours de l'allemand. Alors même que les locutions, prises isolément, sont latines, la couleur générale est germanique ; et, sans la connaissance de l'idiome natif de l'auteur, on se verra, presque à chaque page, exposé au double dommage de ne pas le comprendre, et de perdre un temps précieux, même dans le cas où on parviendrait à saisir le sens par conjecture. Chez les jeunes élèves en théologie, cet inconvénient est accompagné d'un véritable danger.

Prenant en main les *Lineamenta* de *Henke*, l'*Abrégé* d'*Eckermann*, les *Institutions* de *Wegscheider*, ils verront tous les dogmes distinctifs du christianisme traités d'enveloppes symboliques de vérités rationnelles, ou envisagés comme des doctrines transitoires, n'ayant eu qu'un but d'introduction, soit dans le plan de Dieu qui aurait, pour faciliter l'adoption de la vérité, permis son alliage avec des préjugés nationaux ou des images empruntées aux institutions locales et au langage de l'Orient, soit dans l'intention même des premiers prédicateurs de la foi, qui auraient considéré cette association comme favorable ou nécessaire à l'aplanissement des principaux obstacles opposés au succès de leur entreprise. Ils verront ces anciennes erreurs de Socin présentées comme le résultat d'une étude plus approfondie de l'antiquité et de l'idiome employé par les écrivains sacrés, comme le fruit des progrès des connaissances historiques, fécondées par une saine psychologie, et par l'examen comparé des besoins et de la culture intellectuelle de l'homme, aux différentes époques de son éducation morale, comme le résumé de recherches aussi consciencieuses qu'étendues, faites par l'élite des théologiens, sous les yeux d'un public éclairé,

accueillies par les juges compétents, et appliquées, depuis près d'un demi-siècle, à toutes les parties de l'enseignement religieux. Le lecteur voudra naturellement vérifier les titres de tant d'éloges prodigués à ces travaux : malheureusement les nombreux ouvrages où ils sont déposés, et qu'il trouvera cités, quelquefois avec une profusion stérile, à la suite de chaque paragraphe, seront, à peu d'exceptions près, inaccessibles pour lui. S'il est jeune, confiant, dépourvu d'une instruction solide, il se laissera éblouir par l'éclat et la multitude des autorités, par l'étalage d'une érudition plus facile qu'il ne pense, par l'assurance du ton, la spécieuse finesse des aperçus, l'élévation apparente des vues et des sentiments.

Ne concevant pas comment un homme instruit, un professeur estimé, un écrivain qui paraît peser toutes les opinions avec autant de calme que de sagacité, pourrait offrir à ses lecteurs, comme résultat incontestable de discussions suffisamment et contradictoirement prolongées, de pures conjectures plus ou moins ingénieuses, des combinaisons fantastiques, des suppositions non moins imaginaires que hardies, et laborieusement étayées, il sera loin de soupçonner que les citations de l'auteur indiquent fréquemment un ouvrage où toutes ses théories ont été d'avance complétement réfutées. Etranger au manége des partis et à la charlatanerie doctorale, il ne se doutera pas de la quantité, du poids, du mérite des adversaires de l'hypothèse, objet de la prédilection de l'auteur, passés sous silence ou traités avec dédain par lui ; disposé à croire que tous les bons esprits, tous les écrivains distingués l'ont adoptée, le jeune étudiant ignorera qu'elle est, sinon déjà abandonnée par tous, au moins repoussée par un

grand nombre de théologiens du premier rang, et qu'elle a été victorieusement combattue dans plus d'un écrit.

Ainsi, quand il trouvera, dans la Dogmatique de M. *Wegscheider* qu'on l'a engagé à lire, la naissance surnaturelle de Jésus-Christ reléguée parmi les accessoires mythologiques dont la tradition a environné le berceau du Sauveur; quand il verra généralement tout ce qu'il y a de miraculeux dans l'histoire biblique, ramené à la mesure d'événements ordinaires, mal jugés par les témoins, mais aujourd'hui susceptibles d'une plus saine appréciation, il risquera de prendre cette manière d'expliquer ou de dénaturer les récits de nos écrivains sacrés pour celle qui domine dans l'enseignement académique de l'Allemagne protestante; car, réduit à former son opinion du crédit dont elle peut jouir, sur un abrégé qui étrangle toute exposition de preuves, où prendra-t-il une idée plus conforme à la réalité? Qui lui enseignera que cette manière, mise à la mode par l'école de Heyne, accréditée par le savoir et le talent d'Eichhorn et de Paulus, favorisée par les conclusions qu'on se croyait forcé de déduire d'une partie des théories de Kant, a été, à toutes les époques de son invasion et de son influence, l'objet de la réprobation de l'immense majorité des amis de la religion, et celui d'une discussion lumineuse dans laquelle elle a été considérée sous tous ses aspects, et ses principes, tant historiques et philologiques que métaphysiques et spéculatifs, ont été soumis à un examen dont elle ne peut se relever? Tandis que l'illustre école de Storr suivait et détruisait pas à pas tous les sophismes, toutes les fictions téméraires, toutes les combinaisons gratuites qui rendaient le système du jour inadmissi-

ble en bonne exégèse, des penseurs profonds réconciliaient les esprits les plus prévenus avec l'idée d'une révélation miraculeuse, et montraient, sous un nouveau jour, son intime connexion avec les grandes fins de l'homme, et les notions les plus sublimes de la Divinité [1].

Mais qu'arrivera-t-il? Le jeune homme auquel *Wegscheider* sera tombé dans la main, s'estimera élevé à la hauteur des lumières du jour, lorsque, sur les pas de son guide, il se sera traîné sur des théories déjà rejetées par leurs anciens défenseurs, parce qu'elles ont été trouvées faibles à l'épreuve de la raison, aidée du temps et du sentiment des besoins de l'homme, plus complé-

[1] La théorie d'une intervention immédiate de Dieu dans les affaires humaines, telle que la demande ou la comporte l'état actuel des sciences philosophiques, a été récemment développée dans deux écrits qui respirent le bon esprit de l'école de Storr et toute l'indépendance de haute spéculation métaphysique, déployée dans les ouvrages des hommes supérieurs qu'a produits le Wurtemberg en plus grand nombre que toute autre contrée de l'Europe, et qui se sont formés sous l'influence des méthodes sévères suivies à Tubingue; nous ne rappellerons ici que les noms de *Bilfinger*, *Plouquet*, *Œtinger*, *Schelling* et *Hegel*. Les deux écrits que nous nous faisons un devoir de signaler, ne peuvent être trop tôt et trop attentivement pris en considération par les amis de la religion; ils ont paru en langue allemande à Stuttgart, il y a deux ans, et sont intitulés : 1° *Révélation et théologie; Essai philosophique de G.-T. Bockshammer* (malheureusement enlevé, jeune encore, à la culture des sciences spéculatives auxquelles son premier écrit : *De la liberté de la volonté* (Stuttgart, 1821), promettait de lumineuses analyses et des aperçus neufs); 2° *La Religion et la Théologie dans leur essence et leur fondement par C.-G. Schmid*. Ce dernier ouvrage, dont le premier volume, imprimé en 1822, inspire un vif désir de voir paraître la suite, fait concourir et concorder pour la justification de la croyance en une révélation divine tous les résultats des plus hautes pensées de Kant, Jacobi et Schelling, en les rectifiant et les complétant les uns par les autres, et en s'appuyant des systèmes conciliateurs de Fries, Krug, Sigwart, Gerlach, Eschenmayer, etc.

tement reconnus et démontrés, soit par l'expérience, soit par l'investigation philosophique. Comme il a été trompé sur l'état de l'opinion des coryphées de la science à l'égard des miracles, il sera encore dans l'erreur lorsqu'il s'imaginera trouver dans l'ouvrage de son guide un tableau fidèle de leurs idées sur la valeur des dogmes de l'orthodoxie protestante. Il croira, par exemple, la doctrine de l'inspiration abandonnée ; il sera conduit à penser qu'à la voix éloquente d'Eichhorn les prophètes sont descendus de leur haut rang et sont devenus des patriotes zélés pour la restauration des mœurs et des institutions théocratiques, des enthousiastes pleins de verve poétique et de dévouement à l'ordre sacerdotal, que dis-je? des orateurs du parti de l'opposition à la cour des rois d'Israël ou des défenseurs des intérêts nationaux contre les amis de l'étranger. Il ne doutera pas que les doctrines du péché originel, du sacrifice expiatoire du Rédempteur, des opérations de la grâce, de la divinité de Jésus-Christ, n'aient fui devant le double flambeau de la nouvelle exégèse et de la raison réintégrée dans ses droits par tant d'habiles vengeurs de son autorité. Certes (et nous sommes loin d'exagérer), telle sera inévitablement l'idée que se formera des opinions régnantes parmi les savants d'Allemagne, le jeune homme qui ne les connaîtra que par la Dogmatique de Wegscheider et la traduction de l'ouvrage d'Eichhorn sur les auteurs de l'Ancien-Testament[1].

[1] Il est tout simple qu'on ait souvent exprimé le désir de voir l'*Introduction d'Eichhorn aux livres de l'Ancien-Testament*, l'une des plus brillantes productions, non seulement de la littérature théologique, mais de la littérature allemande en général, naturalisée en France par une bonne traduction. C'est un livre écrit avec un grand talent, et plein de recherches souvent neuves, quelquefois fructueu-

Cette idée n'en sera pas moins complétement fausse. Mais le redressement des erreurs où elle aurait fait tomber des personnes mal instruites, ne peut évidem-

ses, toujours intéressantes et pleines d'aperçus ingénieux. Personne n'est plus disposé à rendre justice au mérite, au caractère et aux travaux de cet illustre écrivain que l'auteur de cet article, disciple lui-même et ami de M. Eichhorn. Mais il ne se croit pas dispensé du devoir d'énoncer, en peu de mots, son opinion sur le grand et bel ouvrage dont il s'agit : il l'exprime avec la certitude qu'elle est partagée par une grande partie du public allemand, et notamment par une foule des admirateurs du style et du savoir du célèbre professeur de Gœttingue. Son introduction à l'Ancien-Testament est écrite dans le dessein de faire des principes de l'école de Heyne, si heureusement employés à éclaircir quelques parties de la mythologie grecque, et l'origine de beaucoup de traditions historiques de l'antiquité classique, une application, tantôt voilée, tantôt plus ouverte, à tous les phénomènes moraux et aux événements extraordinaires que présente la littérature hébraïque. Tout y est ramené aux proportions humaines, avec un art et un appareil d'érudition qui dérobent à l'attention du lecteur, même instruit, la faiblesse des bases et la nature purement conjecturale des éléments qui portent et forment la contexture des parties principales de cette vaste composition. Esaïe, par exemple, est selon Eichhorn, une anthologie cousue de pièces de toute origine et de toute valeur. La lecture de l'ouvrage d'Eichhorn n'a pas en Allemagne la centième partie des inconvénients qu'elle entraînerait ailleurs. On y a sous la main une multitude de traités dans lesquels ses hypothèses sont examinées, et les résultats de ses recherches tournés contre lui-même. L'orientaliste Jahn, Meyer, dans son *Herméneutique*, Kelle, dans des écrits de critique spéciale, les savants de l'école de Storr, dans une série de dissertations qui ornent les deux Recueils périodiques publiés par MM. Flatt, Suskind et Bengel, de 1792 à 1824, n'ont pas laissé une seule des assertions hasardées d'Eichhorn sans un impartial et solide examen. Dans ces derniers temps (l'ascendant d'Eichhorn n'ayant été vraiment prépondérant, ou sans un contrepoids suffisant, que durant l'intervalle de 1790 à 1807), et surtout depuis que Gesenius, qui domine aujourd'hui dans les lettres hébraïques, s'est attaché à montrer combien Eichhorn a été dupe de sa propre imagination, et s'est cru dispensé d'administrer des preuves de ses opinions, valables à la balance d'une solide critique, ses ouvrages sont lus sans préjudice pour la foi et avec fruit, parce qu'ils sont lus avec précaution et avec contrôle. Mais il en

ment entrer dans le cadre de ces réflexions sur l'éminente utilité de la langue allemande pour un professeur universitaire de théologie protestante. Comme néanmoins on pourrait nous soupçonner d'affirmer plus que nous ne serions en état de justifier par les faits, et que la matière est en elle-même assez importante pour qu'on ne nous sache pas mauvais gré d'en citer quelques-uns, nous croyons devoir les prendre dans des branches différentes de la littérature théologique, et les offrir aux amis du vrai christianisme, en guise de compensation pour les renseignements qui ont été consignés ici, et qui les auront sûrement attristés.

Un grand nombre d'hommes du premier mérite (je ne nommerai que MM. *Krummacher*, un des écrivains les plus remarquables de l'Allemagne; *Lücke*, professeur à Bonn, savant interprète de saint Jean; le sénateur francfortois *de Meyer; Tholuck*, professeur à Berlin, auteur d'un ouvrage qui a jeté un nouveau jour sur l'ancienne histoire de la religion des Perses; *Winer*, professeur à Leipsick, qui a éclairci plusieurs points difficiles de la littérature judaïque) ont, aux applaudissements de la saine partie du public, non seulement témoigné une profonde douleur de la manière toute profane avec laquelle quelques commentateurs

serait tout autrement en France. Sans le correctif des discussions qu'on lui a opposées dans son pays, et qu'il faudrait joindre à la traduction de son grand ouvrage, son influence sur les études des jeunes ministres ne pourrait être que fort problématique, et nous menacerait, avec la coopération d'un ou deux livres de même tendance, de fausser leurs idées sur l'état de l'opinion dans l'Allemagne savante, et de nous plonger dans une crise de rationalisme, au moment où nos voisins en sortent par le double secours d'une philosophie éminemment religieuse, et d'une simplicité de cœur échappée aux séductions de l'orgueil et de la corruption du siècle.

célèbres avaient donné l'exemple de traiter nos saints livres, mais ils ont eux-mêmes, dans des ouvrages consacrés à l'explication de plusieurs parties de l'Ecriture, montré avec quelle vénération, avec quel saint respect pour les sources de toute consolation, il convenait de remplir les fonctions d'interprète biblique. *Tholuck*, en particulier, dans une spirituelle apologie de l'étude de l'Ancien-Testament[1], a prouvé, par des arguments tirés d'une profonde connaissance de ce code, ainsi que de celle du génie des peuples de l'Orient, que Jésus-Christ est le centre, la clef, la solution des annales et des institutions hébraïques, qu'il s'y présente, qu'il y règne, qu'il les pénètre dans leurs détails comme dans l'ensemble de leur histoire.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer un fait d'un véritable intérêt exégétique. On sait que les théologiens novateurs qui tâchent, parfois dans des vues louables, de débarrasser la partie théorétique de l'enseignement religieux, le plus qu'ils peuvent, de tout ce qui est inaccessible à l'intelligence ordinaire de l'homme, ne cessent de représenter les locutions de l'Écriture, dont la trop grande clarté les gêne, comme des figures orientales qui, prises dans leur sens intrinsèque ou intentionnel, et dépouillées de toute couleur locale, ne signifient autre chose que les vérités fondamentales de la morale et de la religion naturelles. Dans d'autres circonstances d'institutions, d'habitudes, de climat, les auteurs sacrés les auraient, disent-ils, exprimées dans les termes précis d'un langage moins

[1] Les vues développées dans cet écrit, imprimé à Berlin en 1821, coïncident d'une manière frappante avec celles d'un discours prononcé, dans la même année, à la séance anniversaire de la Société biblique de Paris.

figuré et plus philosophique. Si ce principe était aussi fondé dans la nature comparée des idiomes qu'il est spécieux au premier abord, les savants les plus versés dans les langues d'Asie et d'Europe devraient, par leurs études, être le plus disposés à faire l'application du principe en question à l'éclaircissement des expressions prétendues symboliques de l'Écriture. Or, il arrive, au contraire, qu'on trouve au nombre de ses interprètes orthodoxes les plus grands orientalistes et les meilleurs hébraïsans des temps modernes, Coccejus, Vitringa, Alb. Schultens et toute son école, Michaëlis, sir William Jones, Storr (auteur de l'admirable ouvrage de l'analogie hébraïque, la principale acquisition dont la philologie hébraïque ait été enrichie depuis les travaux de Schultens), Dathe, Kocher, etc., etc. M. Eichhorn ne forme pas d'exception; dans ses leçons et dans les parties de sa bibliothèque exégétique, où il a eu occasion d'expliquer le Nouveau-Testament, il avoue franchement la conformité des interprétations orthodoxes avec le texte, examiné au flambeau d'une saine philologie; mais il ne faut pas oublier que, dans son point de vue, il considère les apôtres comme ayant mêlé leurs idées individuelles et leurs préventions nationales aux vérités fondamentales de l'Évangile.

Le retour des esprits à la soumission humble et respectueuse envers nos livres sacrés se fait universellement sentir, et s'est manifesté par le changement le plus absolu dans le point de vue sous lequel plusieurs des défenseurs les plus habiles du rationalisme considèrent aujourd'hui l'Évangile. Nous citerons, comme preuve de ce changement, la déclaration du docteur *G.-P.-C. Kaiser*, professeur à Erlangen, auteur du ta-

bleau le plus savant et le plus vaste qui ait été tracé des religions de toutes les nations du globe et de leur connexité avec les phases de leur civilisation. Le titre seul de cet ouvrage[1] indique le but de l'écrivain. Voulant montrer comment le fondateur du christianisme peut avoir été naturellement, et sans autre secours que celui d'une belle âme et d'un génie supérieur, conduit aux idées fondamentales de sa doctrine par celles de ses devanciers et par l'état moral de ses contemporains, il fait, avec une érudition et une sagacité admirées par un des plus judicieux apologistes de l'origine surnaturelle de l'Évangile[2], ressortir toutes les pensées et toutes les circonstances qui ont pu servir d'échelons à l'être unique qui s'est placé si haut. L'enchaînant ainsi dans la série des sages et des bienfaiteurs de l'humanité, il l'enchâsse, avec tout l'éclat qui l'environne et dont il ne lui laisse que les rayons émanés de sa grandeur personnelle, dans l'histoire du développement progressif de la raison humaine. Voici maintenant la profession que M. Kaiser a faite naguère, en tête de sa *Morale biblique*, publiée en 1821 :

« J'avoue volontiers que mes vues dogmatiques sont entièrement changées, et que, dans mes cours, je ne fais plus aucun usage de la première partie de ma Théologie biblique. La parole révélée dans la Bible est devenue mon seul et parfait appui (mot à mot : est devenue pour moi la chose unique et toute chose ; *Eins*

[1] *Théologie biblique*, ou *Essai d'appréciation historique et d'interprétation grammaticale des documents du Judaïsme et du Christianisme, considérés dans leurs rapports avec le développement des idées religieuses comparées et avec la religion universelle.* Erlangen, 1813 et 1814.

[2] *G.-J. Planck*, page 42 du premier volume de son *Histoire de l'Introduction du Christianisme dans le monde.*

und alles). Quels que soient les moyens employés par la Providence pour exciter en moi plus vivement ce besoin, de nature plus élevée, j'ai la conscience claire des raisons pour lesquelles j'ai cru, et qui m'ont, après vingt années de fonctions académiques et pastorales, attaché avec plus de fidélité à la révélation divine [1]. »

Peu de rétractations ont été faites avec cette franchise; mais il y en a beaucoup d'indirectement manifestées par un changement complet dans la tendance et dans les objets, tant de l'enseignement en chaire que des écrits imprimés sur des matières de théologie. Un illustre exemple pourrait nous être fourni par le docteur Ammon, longtemps sectateur et un des plus fermes soutiens du rationalisme. Mais nous devons ménager l'espace pour quelques mémorables déclarations relatives aux dogmes distinctifs de l'Église orthodoxe.

L'histoire moderne des opinions des théologiens allemands sur la naissance du christianisme et sur les doctrines qui lui appartiennent essentiellement, offre un phénomène qui n'est pas moins instructif qu'il paraît bizarre au premier coup d'œil. Tandis que plusieurs d'entre les défenseurs de son origine surnaturelle croyaient servir leur cause en réduisant la révélation à une simple promulgation authentique de vérités accessibles aux facultés de l'homme, des philosophes qui repoussaient toute croyance en une intervention directe de la Divinité dans les affaires humaines, déduisaient de leurs systèmes rationnels, ou s'efforçaient au moins d'y incorporer, sous diverses formes, ces doctrines mystérieuses que les premiers cherchaient à écar-

[1] Préface, pages 3 et 4.

ter de l'enseignement religieux comme incompatibles avec la saine raison et comme nuisibles au crédit de l'Évangile. Souvent aussi l'exposition de dogmes placés hors de la sphère de l'intelligence humaine, conduisit à des conclusions entièrement opposées les savants interprètes qui en reconnaissaient l'énoncé clair et incontestable dans nos livres sacrés. Pendant que les uns croyaient y apercevoir la trace des altérations qu'avaient fait subir à la vérité primitive les premiers propagateurs du christianisme, par l'association de leurs préjugés nationaux et de leurs idées individuelles à la pure et sublime religion de son fondateur, d'autres, envisageant ces mystères comme un supplément nécessaire aux lumières de la raison, abandonnée à ses propres ressources, y voyaient une des plus fortes preuves de l'origine surhumaine de l'Évangile.

Ce spectacle de défenseurs et d'adversaires s'appuyant chacun sur les mêmes arguments pour arriver à des propositions directemeut contraires, n'est-il pas singulièrement propre à nous inspirer une salutaire défiance dans l'autorité de ce que nous sommes disposés à appeler raison, c'est-à-dire résultat d'une investigation impartiale et heureuse de la vérité, mais qui n'est presque toujours que l'effet de la direction donnée à l'esprit humain par un besoin ou un sentiment que des circonstances de position personnelle ou de civilisation particulière ont rendu prépondérant dans un individu et chez un peuple, à une époque donnée? Ce même spectacle ne doit-il pas nous porter à une grande déférence pour des doctrines soumises à une vérification renouvelée par plusieurs générations, à l'examen d'hommes de tournure d'esprit et de culture morale diverses, à l'épreuve de tous les degrés d'intelligence,

de doute, de force, de faiblesse et de souffrance que l'humanité est appelée à parcourir?

Il est de la plus haute importance que le théologien ait une connaissance approfondie de l'état de sa science dans les différentes périodes de son développement, et des causes qui l'ont modifiée. Combien il est au-dessous de sa tâche le professeur dont l'instruction est renfermée dans les limites du siècle auquel il appartient, et qui n'en a puisé les éléments que dans les livres accrédités par l'opinion régnante! Chaque siècle a ses points de vue de prédilection; il apprécie mieux ce qui satisfait des besoins provoqués ou plus vivement excités par les progrès de la société, et par une impulsion nouvelle donnée à ses travaux; mais il perd souvent aussi de vue des besoins non moins réels, des intérêts non moins inséparables de la condition humaine, lorsqu'ils ne sont pas intimement liés à ceux qui absorbent pour le moment l'attention des classes lettrées. Il est donc évident que, dans chaque âge, l'exposition de la doctrine chrétienne risque d'être faussée par une direction trop exclusive donnée aux esprits, et par la domination de certains intérêts qui mettent en oubli ou éloignent de nos regards d'autres aspects de la nature humaine, non moins dignes de la sollicitude de celui qui ne veut la priver d'aucun des secours ménagés à notre faiblesse par une religion si merveilleusement adaptée à la variété incalculable de nos besoins. De nos jours, par exemple, les théologiens allemands, placés par leur genre de vie et leurs travaux dans une sphère presque purement contemplative, n'ayant habituellement en vue que les besoins de la raison spéculative, ont longtemps donné trop peu d'attention à ceux du cœur de l'homme et de sa nature dans sa totalité. Cette direc-

tion des discussions théologiques devint d'autant plus exclusive, que peu d'hommes du monde, et de professions pratiques, se sont occupés de matières religieuses en Allemagne ; vainement y chercherait-on les pareils des Addison, des Littleton, des Erskine, des Teignmouth, des Wilberforce.

Ces défauts, particuliers à chaque station dans la marche de la science, ces dangers que les goûts prédominants et l'impulsion des recherches du siècle font courir à l'exposition méthodique de la religion, le professeur doit les signaler; mais il ne peut les reconnaître lui-même dans son enseignement qu'au prix d'une étude sévère des diverses phases de la théologie et des systèmes de philosophie, ou des intérêts sociaux et littéraires qui les ont amenés. S'il s'abandonne avec trop de confiance à l'impulsion que les esprits ont reçue de la tendance particulière à une époque, s'il pousse ses élèves dans cette direction, il les verra sortir de son auditoire à une grande distance du point où il se trouve lui-même, et sera peut-être effrayé des conséquences qu'ils auront tirées de ses leçons : lui-même, il aura non seulement rendu son enseignement défectueux et insuffisant pour un grand nombre de circonstances dans la vie sociale et religieuse, mais il se sera privé des moyens d'apercevoir les éléments d'un autre ordre d'idées et l'annonce, déjà sensible, d'un mouvement contraire à celui qui lui semblait entraîner irrévocablement ses contemporains. S'il n'est pas éclairé du flambeau d'une connaissance vaste et philosophique de l'histoire de sa science et de toutes les faces qu'elle a revêtues, selon la tendance des esprits et la diversité des besoins intellectuels, tour à tour prépondérants, il risquera de mépriser, comme marques d'une opposition faible et

passagère, les symptômes d'un état de choses surgissant avec puissance du sein de cet ordre éphémère qu'il s'attendait à voir prendre de plus en plus consistance et devenir permanent.

N'avons-nous pas été témoins d'un affaiblissement des croyances religieuses tellement alarmant, que des observateurs calmes et judicieux désespéraient de leur renaissance? Et la génération qui se vantait de n'en point avoir, qui faisait trophée de doctrines non moins dégradantes que désolantes, ne va-t-elle pas être tout à l'heure remplacée par une génération qui repousse ces doctrines, qui cherche à croire, qui accueille avec autant de faveur et presque de légèreté les appuis religieux qu'on lui offre, même ceux dont la solidité est douteuse, que ses devanciers avaient mis d'empressement à encourager les démolisseurs, à vanter leurs dissolvants, et à applaudir à leurs efforts destructeurs?

Ce qui s'opère sous nos yeux à l'égard de la religion en général, ne semble-t-il pas aussi se manifester dans le choix et par l'accroissement des objets mêmes et des soutiens de la foi? J'ai déjà rappelé quelques-uns des faits qui me paraissent montrer, dans une contrée qu'on peut appeler la terre classique de la théologie, et vers laquelle se tourneront de plus en plus tous ceux qui se livrent à l'étude sérieuse de cette science, une disposition au retour vers des points de doctrine longtemps dédaignés, presque relégués dans la classe des erreurs ou des nuances d'importance très secondaire, et mis au rang des articles, pour ainsi dire, facultatifs, laissés au libre arbitre de l'opinion individuelle. On ne me saura pas mauvais gré, je pense, de citer encore quelques indices positifs d'une tendance qui ne peut que réjouir les amis de l'Évangile, en même temps qu'elle

mérite l'attention et les égards des ministres chargés de l'enseigner, quel que soit d'ailleurs le système auquel leurs études et leurs réflexions les aient attachés.

Il est digne de remarque que, dans l'écrit même qui, concurremment avec l'influence des écoles de Semler, de Heyne et de Kant, a le plus contribué à changer la face de la théologie dogmatique en Allemagne, le retour au respect pour les doctrines distinctives de l'ancienne orthodoxie ait été annoncé, désiré, facilité par des observations pleines de justesse et de sagacité. Dans un essai intitulé : *l'Education du genre humain* (Berlin, 1780), l'éditeur des plus violentes diatribes qui aient jamais été dirigées contre le christianisme, *G.-E. Lessing*, après avoir établi que les deux codes de l'Ecriture sont les meilleurs livres élémentaires que la Providence ait pu donner pour fondement à l'instruction religieuse et morale des peuples de l'antiquité, fait observer l'heureuse impulsion que l'intelligence humaine a reçue de la promulgation de vérités présentées simplement comme des faits et sans développement de leurs preuves, telles que l'unité de Dieu, l'immortalité, etc., et se montre ensuite persuadé que, de même que la raison, stimulée par cette révélation, a cherché avec succès les prémices de propositions qui n'avaient d'abord eu, pour ainsi dire, qu'un caractère historique, les dogmes de la Trinité, du péché originel, de la satisfaction offerte par le Fils de Dieu, etc., se trouveraient aussi un jour philosophiquement justifiés et rattachés, par le progrès des sciences morales, au système général des connaissances humaines[1]. Ce

[1] Voyez les §§ 73-76, pages 67 et suiv. Le célèbre chef de la dernière école qui a illustré la philosophie allemande, *F.-W.-G. Schelling*, donne à cette idée de Lessing son entier assentiment. (P. 506



n'est pas ici le lieu d'exposer les idées ingénieuses par lesquelles Lessing lui-même plaide la cause de ces dogmes au tribunal de la raison; nous nous bornerons à faire observer que l'attente de cet esprit vaste et lumineux n'a point été trompée, et que les essais plus ou moins heureux de lier ces doctrines mystérieuses à des vérités du domaine de l'expérience et de la philosophie se multiplient sous nos yeux, non seulement dans les écoles de théologie, mais dans les productions de savants de tout ordre, étrangers par état à l'enseignement religieux. L'Angleterre, de tout temps riche en exemples de gens du monde se portant défenseurs publics de la religion, a vu dernièrement un avocat distingué [1] prouver avec une admirable force de raisonnement la parfaite conformité des dogmes chrétiens avec les besoins de l'homme et les principes de la raison; mais, dans la patrie de Bacon, Boyle, Newton, Locke, Bentley, Ditton, West, Beattie, Jenyns, Samuel Johnson, William Jones, Gregory, Wilberforce, etc., etc., on est accoutumé au spectacle édifiant d'hommes de toute profession déposant le fruit de leurs méditations au pied de la croix.

Le but que nous nous proposons spécialement nous ramène dans un pays où les ministres de la religion ont eu plus rarement pour auxiliaires des personnes étrangères à l'état ecclésiastique. Lorsqu'après une crise de scepticisme et de superbe dédain de la raison pour tout

de ses *Recherches sur l'essence de la liberté de l'homme*, celui de ses écrits où il a déployé le plus d'originalité et de profondeur).

[1] Nous devons la publication en français des *Réflexions de M. Thomas Erskine sur l'évidence intrinsèque de la vérité du christianisme* (Paris, 1822), à une dame aussi illustre par l'étendue de son esprit et par ses vertus que par son rang et son nom. Elle a enrichi un ouvrage excellent d'une préface non moins remarquable.

ce qui n'est pas le produit de sa libre spéculation, on voit s'augmenter le nombre des savants et des gens de lettres qui professent les doctrines distinctives du christianisme, et qui s'efforcent d'en appuyer la crédibilité sur les sciences particulières qu'ils ont cultivées avec éclat, n'est-on pas en droit d'affirmer que ce sont autant de symptômes d'une amélioration de l'opinion en matière de foi? Et, dans la supposition, fort vraisemblable, que ce mouvement est, sinon donné, au moins partagé et secondé par les théologiens, n'annonce-t-il pas clairement une tendance qu'ils ne pourraient contrarier, sans se mettre en opposition avec les besoins du siècle et sans trahir ou compromettre les intérêts de la religion?

Voici des hommes, pris dans quatre branches différentes où ils brillent au premier rang, et connus par des déclarations favorables aux croyances qui ont été ébranlées ou combattues par plusieurs des écoles de théologie en Allemagne. Je citerai d'abord la profession de Jean Müller, que l'Europe a proclamé l'historien le plus savant des temps modernes. «Tu me demanderas,» dit-il dans une lettre à son frère, lui-même écrivain spirituel et distingué, «par quel moyen je me suis convaincu de l'origine divine de celui qui est venu annoncer au monde l'immortalité. Je ne parlerai pas du sentiment intérieur de la vérité, qui pour mon cœur est une preuve suffisante; mais je te demanderai si, en supposant que tu n'eusses jamais vu le soleil et que, par un beau jour, ton œil suivant jusqu'à leur origine tous les rayons qui sortent de cet astre pour éclairer l'univers, eût reconnu le point d'où ils partent tous, je te demanderai si, en ce cas, tu pourrais douter que ce centre fût le soleil? Or, c'est ce qui m'arrive : plus j'étudie l'his-

toire, et mieux je vois que les plus grands événements de l'antiquité allaient tous, par un merveilleux enchaînement, au but que le maître de l'univers s'est proposé, de faire paraître le Christ avec cette doctrine dans le temps le plus propre à lui faire prendre racine[1]. »

A côté de cet épanchement d'une conviction profonde qui a pour garantie les premières opinions de Müller, bien éloignées de ces nouvelles lumières, nous placerons les pages où sont résumées les recherches d'un homme qui, héritier de l'érudition de Heyne et de son influence, règne dans la connaissance de l'antiquité et de ses religions, comme Müller régnait dans les autres branches de l'histoire. En terminant son immense et beau travail, intitulé : ***Symbolique*** ou ***Mythologie des anciens peuples***, M. ***Fréd. Creuzer*** présente (vol. IV, p. 596 et suiv.) les dogmes de l'incarnation du Fils de Dieu, de notre réconciliation avec la Divinité en Christ et du péché originel, comme les doctrines les plus conformes aux plus hautes spéculations de la raison et les plus appropriées aux besoins de l'esprit et du cœur humain, tels qu'ils sont dévoilés par le vaste tableau des religions de l'antiquité, contenu dans ce grand ouvrage.

Voulez-vous maintenant pour auxiliaire de l'orthodoxie un de ces philosophes qui ont suivi et partagé de nos jours tous les efforts de la raison spéculative et sondé toutes les profondeurs des systèmes de métaphysique les plus abstrus ? Ouvrez le traité de ***Philosophie du Christianisme*** de ***Fr. Koppen ;*** vous verrez (vol. II, p. 30 et suiv.) l'un des dogmes mentionnés tout à l'heure, le péché originel, cet article fondamental de la foi chrétienne, établi par des raisonnements purement philosophiques.

[1] Œuvres de J. Müller, tome XIV, page 299.

La science aussi nous offre ses secours. Un médecin très distingué, de Leipzig, qui a porté un nouveau jour dans plusieurs parties de la physiologie, le docteur ***J.-Chr.-Aug. Heinroth***, a publié récemment un ***Traité d'Anthropologie***, auquel les personnes mêmes pour qui l'esprit religieux, dans lequel il est écrit, n'a aucun attrait, reconnaissent un mérite éminent, des vues de haute philosophie et l'enchaînement scientifique le plus rigoureux. Cet ouvrage, l'une des productions du savoir et de l'esprit philosophique les plus remarquables par l'originalité des vues et la finesse des aperçus, présente le tableau le plus complet de la vie humaine dans ses conditions, ses manifestations et ses rapports. Dans la section intitulée : ***de la Vie de l'âme***, on voit, sous la plume de l'habile écrivain, les perceptions, les sentiments et les désirs produire successivement la représentation, la conscience des objets extérieurs, la conscience de nous-mêmes, enfin la conscience de la raison en nous, à laquelle appartient, à titre de dernier développement et de plus sublime manifestation, la foi religieuse.

« L'homme, dit l'auteur (§ 51), pour satisfaire à sa destination, doit poursuivre le développement harmonique de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il se soit mis en possession d'une vie qui déploie tous les genres d'activité et qui remplisse la sphère de chacun d'eux. Pour cette grande œuvre, la foi seule peut lui donner sécurité sur la direction de sa route et espoir d'atteindre au but. En vertu des lois de sa nature, du moment où il entre en jouissance de ce merveilleux doublement de son être qu'il appelle la conscience de lui-même, bientôt la faculté de sentir prend le caractère et les qualités de ce qui est imparfaitement désigné par le mot de ***cœur*** (***gemüth***); la faculté de percevoir se transforme en ***intellect***, sources de notions générales, et le penchant s'élève du degré de propension presque purement passive jusqu'à la dignité et à la puissance de volonté. Embrassés et retenus par le lien de la foi, le cœur, l'esprit et la volonté se développent de concert, se soutiennent, et conduisent

l'homme, par leur influence mutuelle, à la possession du plus haut degré de vie auquel il aspire. La tâche de l'esprit est de reconnaître, celle du cœur d'aimer, et celle de la volonté de chercher sans partage le souverain bien. Mais la foi est la règle, le lien, l'aliment et le soutien de tous ces pouvoirs, dont l'action concordante et facile constitue la vie de l'âme.»

Après avoir décrit les conditions organiques et psychologiques de l'existence humaine, et signalé la foi, telle que l'Ecriture la présente, comme seule base, seul guide sûr de l'exercice de nos facultés, M. Heinroth montre que l'homme, en abandonnant ce guide, sort de la sphère naturelle et primitive de son développement, et perd le point d'appui de sa force, avec tout moyen de mettre unité et ensemble dans les fonctions diverses de la vie. Passant ensuite aux conditions spéciales auxquelles est soumise la nature humaine, par les déterminations de sexe, d'âge, de tempérament, de constitution intellectuelle et d'énergie morale, différemment graduées dans les individus, l'auteur déroule le vaste tableau des rapports de l'homme à la nature, à ses semblables et au souverain bien. Cette partie de l'ouvrage offre la défense des doctrines bibliques sur la chute de l'homme, le péché originel et l'avenir du genre humain. On y trouve une spirituelle esquisse des âges de l'humanité, l'histoire du règne successif des sens, de l'imagination, de l'esprit, de la raison, et l'exposé des causes qui ont fait prédominer l'une ou l'autre de ces facultés chez les différents peuples qui ont figuré sur la scène du monde, et de l'influence que ces causes ont exercée sur les destinées humaines. Un chapitre est consacré au parallèle des races qui habitent le globe, et présente des vues ingénieuses sur le rôle médiateur que les juifs pourraient un jour être appelés à jouer entre

les nations de l'Asie orientale que l'auteur appelle immobiles ou stationnaires (les Chinois, Mongols, Thibétains, Indous, etc.) et les habitants de l'Asie antérieure, de l'Europe, de l'Amérique, etc., qui sont dans un mouvement progressif vers un ordre de choses idéal.

« Les juifs, dit M. Heinroth, sont peut-être destinés à détruire ce contraste et à préparer, par leur interposition, la fusion de ces masses hétérogènes dans un empire soumis à la raison divine. Représentons-nous ce peuple se tournant enfin vers la lumière, qui a paru chez lui dans toute sa gloire, et qu'il s'obstine encore à méconnaître, ce peuple qui allie l'imagination à la constance, la fixité orientale à la mobilité, à la perfectibilité des nations de l'Occident, représentons-nous Israël éclairé par cette lumière et pénétré de ces rayons célestes, nous apercevons sans peine, dans son intervention, le lien qui pourra former l'union de la vieille Asie avec l'espèce humaine Europée-Américaine. »

Dans la dernière partie de son livre, M. Heinroth considère la nature de l'homme, telle que la physiologie, l'histoire et l'analyse philosophique la lui ont montrée, dans ses rapports avec la révélation et avec le salut en Christ. Là, comme dans tout le reste de ce beau Traité d'Anthropologie, des théories aussi profondes que lumineuses répandent un nouveau jour sur toutes les phases de notre existence présente et future, sur l'origine du mal et sur cette vie en Dieu à laquelle l'auteur subordonne tous les systèmes de l'organisme et de l'intelligence, si savamment exposés dans le cours de son ouvrage.

On devine bien quelle sensation a dû faire en Allemagne une production pareille. Tandis qu'elle est un sujet de joie pour les disciples du Sauveur, elle a été la cause d'une surprise désagréable pour les nouveaux réformateurs de la théologie. Le mérite du livre et la réputation de l'auteur ne peuvent cependant être révoqués en doute, même par l'esprit de parti. Dans un

célèbre journal littéraire, où l'on accueille, avec une joie plus ou moins bien déguisée, les idées subversives de la croyance en une révélation surhumaine, et où l'on déprécie habituellement tous les écrits favorables à cette croyance, voici comment l'Anthropologie du docteur Heinroth est caractérisée :

« M. H. est médecin et philosophe, en dépit du mal qu'il dit de la philosophie ; il possède toutes les qualités nécessaires à l'exécution de la tâche qu'il s'est imposée ; initié dans les lois de la vie, dans celles de l'ordre physique et moral, il en a saisi et peint tous les traits avec autant de vérité que de profondeur ; il les a puisés dans la nature intime de l'homme, les a développés de main de maître, et a laissé sur ses tableaux l'empreinte d'une sagacité peu commune. Mais sa philosophie a une couleur mystique et se perd dans les régions de la foi. La foi, et nommément la foi orthodoxe, est le fondement et la couronne de son édifice anthropologique, et cette doctrine s'y présente avec une conséquence et une rigueur d'enchaînement qui feraient honneur à un traité de théologie dogmatique. Nous ne voulons en tirer matière à aucun reproche; l'excellent auteur est si plein de ces sentiments, il s'exprime avec tant de précision et d'énergie, qu'il ne viendra à l'idée de personne de révoquer en doute sa sincérité. Il avoue lui-même avoir donné à son ouvrage un caractère religieux tellement orthodoxe, qu'*il aurait*, dit-il, *naguère, été scandale et folie à une génération se qualifiant d'éclairée, comme il le sera aux anti-mystiques du jour.* Toutefois l'auteur de l'analyse ne peut cacher qu'il désapprouve ce mélange de discussions théologiques et anthropologiques, et qu'il voit avec étonnement la foi prêchée ici dans sa forme la plus sévère, et l'anthropologie ne faire que l'office d'échelle pour s'élever de ce monde de poussière dans le ciel de la foi chrétienne ; car M. Heinroth ne se contente pas de défendre le christianisme et la révélation, comme émanation immédiate de Dieu, il présente avec enthousiasme la doctrine de la rédemption comme le point culminant de la révélation et la base de la religion [1]. »

Bien que nous nous soyons ôté l'espace que nous destinions à d'autres réflexions plus directement en rapport avec l'occasion de cet article, nous osons croire que nos lecteurs ne nous blâmeront pas d'avoir donné

[1] Allg. Lit. Zeit. Octobre 1823, n° 270.

quelque étendue à l'annonce d'un ouvrage si remarquable par les sentiments qu'il respire et par les indices qu'il fournit sur les heureux changements arrivés dans l'opinion publique d'une contrée voisine et dans la tendance religieuse des travaux de ses écrivains. Cette tendance se manifeste peut-être davantage encore par les pas rétrogrades de plusieurs des théologiens qui semblaient marcher à la tête des novateurs et par la précaution qu'ils prennent de se placer dans un point de vue qui leur donne le moyen de mettre leurs théories en contact avec l'orthodoxie. C'est ainsi que le docteur *Schleiermacher* s'efforce, dans son ***Exposé de la Foi chrétienne***[1], de montrer que la manière dont il entend l'œuvre de Christ dans la délivrance spirituelle de l'homme, ne se borne point à l'amélioration morale opérée par la pureté de sa doctrine et par l'ascendant de son exemple. Autre part, il se donne beaucoup de peine[2] pour éloigner l'idée que ses définitions sont favorables au rationalisme, et qu'elles assimilent Jésus-Christ à d'autres bienfaiteurs de l'humanité.

[1] Volume II (1822), § 109, page 167; §§ 121, 122, pages 252-268, surtout 287 et 288. Il prouve l'impuissance naturelle de l'homme pour le bien, *ib.*, pages 30 et suiv.

[2] Volume I, pages 93-112, surtout pages 97 et 105. Cependant le § 19 et son commentaire renferment plusieurs expressions ambiguës, et se prêtent, comme tout l'ouvrage, au sens panthéistique que la *Gazette* littéraire de Halle lui impute sans détour (1823, mai, numéros 115-117). Sans porter une accusation aussi directe, je ne voudrais pas, avec l'estimable auteur de la traduction des paragraphes du premier volume, insérée dans les Mélanges de religion (mai 1824, page 251), affirmer que cette nouvelle production du célèbre théologien Berlinois est faite pour dissiper toutes les préventions élevées contre ses opinions en matière de religion. Car, en reconnaissant (§ 19) « à toute société religieuse, qui repose sur une his- « toire particulière, et dont les membres offrent dans leurs sentiments « un caractère commun d'une piété de nature déterminée, le droit de

Nous pouvons, avec plus de confiance, citer au nombre des théologiens qui sont revenus à des idées moins opposées aux croyances positives [1], les docteurs Ammon et de Wette, surtout le premier qui a ouvertement abandonné le parti rationaliste dont il avait été l'un

« s'attribuer une doctrine positive et de la qualifier de révélée, » il comprend sous cette définition non seulement les églises juive et chrétienne, mais la communauté fondée par Mahomet (Voy. p. 105). Pour s'assurer du sens dans lequel le docteur S. prend le mot de *révélation*, nous n'avons qu'à rapprocher les assertions suivantes. Il dit positivement (page 102, livres 6 et suiv.) que, dans la signification la plus favorable à une intervention immédiate de Dieu, la révélation pourrait être définie : commencement d'une vie nouvelle, premier développement d'une force assoupie, et, comme telle, rapportée à l'action de la Divinité. Il ajoute qu'à ce titre Jésus-Christ doit être regardé comme le degré le plus élevé de toute révélation; et on pourrait croire, en comparant la page 97 où Schl. repousse toute dérivation de la religion de Jésus de la doctrine des Esséniens, qu'il admet l'origine surnaturelle de l'Évangile. Mais voici ce qu'on lit page 101 : « Quant à ce qui concerne des opérations ou une influence « immédiate de Dieu, l'univers seul dans sa totalité peut être envi« sagé sous ce jour, tandis que tous les faits particuliers de l'ordre « physique ou moral sont en connexité avec d'autres faits dans l'es« pace et le temps, et qu'il est impossible de prouver qu'ils ne sont « pas nés, d'après les lois de la causalité, du concours universel des « événements. » Page 104, ligne 4 et suivantes. « Il reste toujours « possible que la plus sublime révélation a eu lieu conformément « aux lois générales du cours des choses, tel que Dieu l'a ordonné, « et spécialement en conformité avec le développement régulier de « la nature humaine. »

[1] Notre but nous prescrivant de nommer particulièrement les théologiens éminents dont les ouvrages récemment publiés, comparés à leurs premiers écrits, annoncent ce changement dans les opinions, sur lequel nous avons cru devoir appeler l'attention de nos lecteurs, nous n'avons fait aucune mention des théologiens allemands, qui ont été les constants défenseurs des vérités fondamentales du Christianisme, qui ornent encore les chaires des principales facultés, et dont les beaux et utiles travaux sont connus de tous les amis de la religion, tels que les Hess, Staudlin, Dahler, Schott, Néander, Bretschneider, Schwarz, Flatt, Steudel, Bengel, Baumgarten-Crusius, etc.

des plus spirituels interprètes. Quoique les déclarations de M. de Wette, aujourd'hui professeur à l'université de Bâle, soient moins claires, il s'est incontestablement rapproché de ceux qui le considéraient autrefois comme un de leurs plus habiles adversaires. Adhérent de la philosophie de son ami Fries[1], dont les principes semblent exclure une révélation surnaturelle, il avait, dans ses *Considérations sur la religion*, publiées en 1815, assigné aux dogmes de la divinité de Jésus-Christ et de son sacrifice expiatoire une intention et des fonctions purement symboliques, en les présentant comme l'enveloppe des principes et des sentiments d'une religion purement rationnelle et promulguée par la conscience de l'homme[2]. Dans les ouvrages postérieurs de cet écrivain élégant et fécond, dans sa *Morale chrétienne*[3], dans son *Théodore*[4], et dans ses *Leçons de morale universelle*[5], il s'est fréquemment expliqué, sur la personne et l'œuvre du Rédempteur, avec une onction, une force, un sentiment de l'indignité humaine, et dans des termes de vraie adoration qui semblent incompatibles avec ses premières théories, et dont l'exagération couvrirait un

[1] Voyez page 141 de l'écrit cité dans le texte.

[2] Voyez pages 216-223, *ibid.*

[3] Volume I (1819), pages 148-201 ; volume II, p. 107 et suiv.

[4] *Théodore*, histoire d'un sceptique rendu à la foi (2 vol., 1822), est le récit des événements et des réflexions qui affermissent dans la croyance religieuse un jeune homme voué à la carrière des lettres et représentant très probablement M. de Wette lui-même.

[5] 2 volumes, Berlin, 1823 et 1824. Voyez les belles pages ci-après indiquées : volume I, pages 18, 183, 260, 340, 355, 391, 392 (admirable commentaire des paroles : *Je suis le chemin, la vérité et la vie*) ; volume II, pages 184, 251, 257, 267, 269, 272, 283, 310, surtout 336-339. La traduction de ce traité de morale serait un don également précieux pour la France chrétienne et pour la France incrédule.

manége inconciliable avec la franchise et le courage, si noblement déployés par ce célèbre théologien dans des circonstances trop connues.

Bien d'autres symptômes d'une direction nouvelle, imprimée aux esprits en Allemagne et opposée à celle qu'ils avaient longtemps suivie, pourraient être rappelés ici, par exemple, le brillant accueil fait à la réimpression des écrits du spirituel *Haman*, que l'amitié et l'estime de Kant, l'admiration de Herder et de Jacobi n'avaient pu, à leur première apparition, sauver du dédain public, et dont l'assertion : *Que celui qui renie le Fils ne peut s'élever au Père*, avait été l'objet des moqueries et presque de l'indignation de ses contemporains. Mais nous pensons avoir réuni suffisamment de preuves pour montrer que le siècle commence à se défier de la solidité des appuis qu'il avait cherchés dans les seules lumières de la raison, et qu'il se tourne avec anxiété vers les secours que lui offre l'Évangile ; disposé à les recevoir avec plus de simplicité de cœur, avec un esprit désabusé de beaucoup d'illusions, éclairé par une juste appréciation des besoins de notre nature, et préparé à reconnaître l'autorité de celui qui seul y satisfait.

Ce mouvement est si prononcé, il s'est manifesté, dans plus d'une circonstance, avec une telle vivacité, quelquefois avec un tel oubli de sagesse et de justice, qu'il appelle, pour le rendre vraiment bienfaisant, toute la modération, toute la prudence, toute la charité, sans lesquelles, bien loin d'opérer le bien qu'il promettait, il aigrirait au lieu de rapprocher, il repousserait ceux qui étaient prêts à le partager, il exciterait les passions de la haine et de l'orgueil, élargirait la rupture entre les sciences et la foi, au lieu de cimenter leur alliance si heureusement commencée,

nous ferait perdre le fruit de beaucoup de recherches et d'utiles travaux en philosophie, en histoire et en morale, rétrécirait l'esprit et mutilerait des facultés dont le libre et plein développement est si nécessaire aux ministres de la religion. Ce développement peut seul les élever à la hauteur de leurs fonctions, et maintenir leur considération au milieu d'une société qui fait des progrès journaliers en connaissances, en matières de goût, en aptitude à tous les genres de travaux intellectuels, et qui, devenue inévitablement plus exigeante, se refusera à reconnaître, pour ses instituteurs dans les plus hautes sciences, des hommes inférieurs en culture morale et scientifique. Pour comprendre la nature de ce danger et se convaincre de sa réalité, on n'a qu'à se figurer des hommes pieux et zélés, mais bornés et ardents, qui pour remédier plus vite et plus efficacement au mal causé par la mise en oubli de quelques-uns des articles distinctifs du christianisme, renfermeraient leur instruction dans un petit nombre de vérités; condamnant ceux de leurs frères qui sortent de ce cercle, les blâmant de varier les sujets de leurs discours d'après la diversité des besoins et des positions, refroidissant, éloignant leurs auditeurs par la monotonie de leur prédication et par la répétition perpétuelle des mêmes motifs, sans repos et sans attraits pour l'esprit. Il est évident que ce rétrécissement de la sphère de l'enseignement religieux, passé en maxime et en habitude, érigé en règle et imposé à l'Église par un zèle irréfléchi, entraînerait des suites déplorables pour les études. Justifié dans le penchant qui déjà le porte à les abréger, encouragé à s'épargner des efforts et des travaux jugés superflus, le jeune homme qui se destine aux fonctions ecclésiastiques,

resterait au-dessous du niveau de la portée de moyens, de l'application et des connaissances qu'on demande aux élèves des autres facultés. Aurions-nous encore besoin de montrer le discrédit qui rejaillirait sur le clergé d'un pareil affaiblissement de ses études, et de parler du sort qu'une désuétude si funeste de plusieurs des plus salutaires exercices de la pensée ferait à la religion, en frappant de langueur, d'inaction et de rouille quelques-uns des plus puissants ressorts de l'intelligence de ses futurs ministres? Il y aurait bien d'autres considérations d'une haute importance à présenter, à cet égard, aux chefs éclairés et prévoyants de nos églises. Mais il est d'autant moins indispensable de s'y arrêter, qu'heureusement leurs lumières et leur sagesse doivent nous rassurer contre la crainte d'une réaction nuisible aux bonnes études.

Nous terminerons ici nos réflexions sur quelques-uns des graves intérêts qu'embrassent les choix à faire pour les chaires vacantes à l'académie de Montauban. Nous en avons assez dit pour qu'on ne puisse être dans le doute sur le genre d'études, de qualités et de sentiments qui ne peuvent manquer aux professeurs appelés à les remplir, sans que l'union des églises et la bonne direction de l'enseignement en souffrent. Les besoins sont indiqués, les périls signalés; on voit le genre de principes et de talents qui peuvent seuls y faire face, mais qui ne sauraient recevoir la vie que de l'amour de Dieu et du Sauveur du monde. Qu'il nous soit permis cependant de consigner encore ici un fait observé dans ce même pays où l'état des études est d'une aussi haute importance pour le sort de la religion protestante, et qui nous a fourni les principales données réunies dans ces réflexions.

On a remarqué en Allemagne que, parmi les hommes qui ont paru s'être le plus approchés de la perfection chrétienne, les grands théologiens brillent au premier rang. Spener, Baumgarten, Mosheim, Less, Noesselt, Morus, Storr, Reinhard offrent, dans leur doctrine et dans leur vie, une suite non interrompue de pensées et d'efforts inspirés par le désir de se rendre utiles à leurs semblables en les amenant au pied de la croix; et présentent l'union des vertus et des lumières, du talent et de l'humilité, d'une raison forte et d'une piété fervente, d'un esprit étendu et d'une soumission absolue aux enseignements de l'Évangile. Le principe qui vivifiait leur savoir et qui guidait leurs méditations, était l'amour de Dieu et des hommes. Ils croyaient parce qu'ils aimaient, et leur charité devenait plus ardente parce qu'ils avaient cru; soit que leur foi l'eût excitée en eux, soit que leur cœur aimant leur eût donné une intelligence plus profonde de la doctrine du Christ. Ce sentiment, tout d'action et de vie, était pour eux la racine de l'arbre de la science, la base et le lien de toute théologie conséquente et solide. On sent bien que la tolérance, la modération, l'équité, l'indulgence durent être les compagnes inséparables de pareils instituteurs et dicter tous leurs jugements. Censeurs inflexibles de toutes les doctrines qui ne découlent pas de la grande loi du christianisme, ou qui l'obscurcissent et en contrarient l'application constante et universelle, appréciateurs incorruptibles des théories et des distinctions qui ne servent ni à éclaircir l'origine, ni à consolider les appuis, ni à fertiliser le domaine de cette loi, mais pleins de tolérance et d'équité envers la bonne foi et l'erreur involontaire, ils poursuivirent l'ambition, l'orgueil de la raison, les intérêts étrangers

à la sainte cause de l'Évangile, sous tous leurs dehors trompeurs. Quel que fût le voile que ces intérêts prissent; qu'ils se déguisassent sous la forme d'abstractions métaphysiques ou de passions généreuses; qu'une imagination brillante leur prêtât ses couleurs, ou qu'une vaine scholastique les servît par son analyse subtile; qu'ils se couvrissent de l'appareil d'une érudition d'emprunt, ou qu'ils se présentassent sous la protection d'hypothèses spécieuses et d'autorités imposantes, leur masque ne tarda pas à être reconnu et arraché par ces hommes droits et purs qui ne perdirent jamais de vue le guide dont le flambeau, allumé aux feux de l'amour divin, dissipe les ténèbres de la vie et porte la lumière dans les dédales du sophisme comme dans les replis du vice et de l'hypocrisie.

Pour s'acquitter de si belles et si difficiles fonctions, ces grands théologiens avaient porté leurs regards sur toutes les divisions du domaine des sciences. Les considérant, avec Bacon, plutôt comme des lignes ou des veines du même corps que comme des sections isolées; persuadés que les sciences particulières restent stériles et s'écartent de la route de la vérité, lorsque, séparées de l'arbre qui les nourrit, elles ne tirent plus leur force et leur vie de la source commune, ils n'avaient exclu de leurs études aucun des travaux historiques et anthropologiques qui jettent du jour sur quelque partie de la nature ou sur quelques-unes des vicissitudes importantes de la destinée de l'homme. C'est en se rendant présentes toutes les données de l'histoire, tous les résultats des recherches utiles et profondes, qu'ils avaient vu la chaîne des événements aboutir à la colline de Golgotha et le fil des affaires humaines suspendu à la main percée du Sauveur du monde. Les

yeux constamment attachés sur cet auguste spectacle, observant avec soin les effets de son influence sur le sort des enfants d'Adam, s'avouant avec candeur que tout ce qui a le plus honoré l'espèce humaine, ce qui a le plus contribué à diminuer les maux qui pèsent sur elle, que les bienfaits versés sur l'infortune et la faiblesse par les Vincent de Paul, les Penn, les Zinzendorf, les Franke, les Schwartz, les Egede, les Howard, les Clarkson, les Fry, que la piété et les vertus des Mornay, des Barnevelt, des Fénelon, des Spener, des Gellert, des Secker, des Porteus, découlèrent de cette source céleste, ces chefs des plus illustres écoles théologiques lui assignèrent constamment le plus haut rang parmi les remèdes offerts à notre race par la miséricorde divine, parmi les trésors ouverts à notre indigence par la souveraine sagesse.

On se tromperait beaucoup, si l'on cherchait l'origine de tant de lumières et de biens dans une orthodoxie purement doctrinale. Non, ce que nous demandons aux hommes chargés de former les ministres de l'Évangile, ce que nous considérons comme le guide le plus sûr et le principe vital de l'enseignement religieux, c'est ce qu'un homme, aussi admiré pour ses talents que révéré pour son caractère, a si bien appelé l'orthodoxie du cœur[1] et qu'il trouve dans le sentiment qui s'attache uniquement au Christ. Mais comment nous assurer que ce sentiment domine celui qui doit le

[1] M. *Cajetan de Weiller*, directeur des études à Munich, et membre de l'Académie royale des Sciences de Bavière, pages 17 et 23 d'un discours prononcé en 1819 au nom du gouvernement bavarois, et imprimé sous le titre suivant : *Cajetan de Weiller sur le problème religieux de notre siècle*. M. *de Weiller* est auteur d'un ouvrage remarquable sur l'*Histoire du développement des croyances religieuses*, en 3 volumes.

réveiller dans les serviteurs futurs de ce rédempteur adorable, qu'il règne sur ses pensées, qu'il anime et vivifie toutes ses études, qu'à chaque moment de son existence il rapporte à ce modèle l'état de son cœur, la tendance de sa doctrine, les progrès et la conduite de ses élèves, s'il ne voit pas en Jésus-Christ le maître des cieux devenu homme par amour, victime par amour, souverain pontife par amour, le centre et la lumière de l'ordre moral, le pivot et la cause finale des événements? Ah! éloignons de chaires qui doivent être des foyers de cet amour, ou plutôt, qu'ils s'en éloignent eux-mêmes, ces docteurs qui, s'attachant à des intérêts secondaires, reculent devant le mystère de l'amour divin, et aiment mieux se faire un Christ que de le recevoir de la main de Dieu et tel que les apôtres nous l'ont transmis, qui ne veulent pas ce que veut l'histoire, ce que veulent tant d'hommes sages revenus du long rêve d'utopies philosophiques, reconnues pour être sans force au jour de l'épreuve [1], ce que veut le Très-Haut qui a manifesté en son Fils bien-aimé ce que l'univers n'a pas dû, n'a pas pu, ne pourrait jamais révéler, toute la plénitude de ses attributs, toute l'étendue de son amour envers ses créatures.

Mais, pour obtenir une garantie des sentiments d'un

[1] On peut aujourd'hui appliquer aux articles caractéristiques de la foi chrétienne ce qu'un philosophe a dit de la révélation en général, dans un écrit plein de vérités utiles et de vues profondes. « Il s'établit, dit-il, de plus en plus la conviction, qu'il faut plus d'étendue « et de force dans l'esprit pour croire à la réalité des miracles, avec « simplicité de cœur et sans les soumettre à une critique de routine, « que de les repousser parce qu'on ne voit pas comment les accorder « avec les règles vulgaires de l'entendement. » *Solger*, *Dialogues philosophiques*. Berlin, 1817.

homme qu'il est si important de savoir pénétré de ces grandes idées et d'un dévouement sans bornes à la cause dont elles sont le plus bel ornement et le plus ferme soutien, il ne suffit pas qu'il professe une parfaite soumission à l'Écriture-Sainte. Trop de savants, trop de théologiens y ont vu autre chose que Jésus-Christ, et ne l'y ont pas vu tel qu'il s'y montre, tel qu'il le faut à une génération fatiguée de vains essais et demandant le repos après tant d'espérances déçues.

Aux yeux de beaucoup de personnes, dignes de la plus haute estime par leurs lumières et leur caractère, la Bible n'est autre chose que le dépôt d'une excellente morale et des vérités de la religion naturelle, promulguées et sanctionnées par un envoyé de Dieu. La doctrine de la rédemption du pécheur par Jésus-Christ, comme manifestation d'un amour infini et d'une infinie horreur pour le mal moral, ne leur paraît pas nécessaire pour être bon, généreux, juste, charitable, religieux. Mais parce que leur caractère doux et heureux, des habitudes vertueuses, fruit de bons exemples et d'une éducation soignée, leur modération naturelle et les sentiments d'un cœur droit, nourris par les relations dans lesquelles ils ont eu le bonheur de vivre, les ont peut-être affranchis de l'empire des passions malfaisantes et honteuses et soustrait au joug du vice, s'ensuit-il que les hommes puissent être arrachés à cet esclavage, guéris de leur profonde corruption et rendus à l'amour du bien, sans un secours plus puissant, sans un remède du genre de ceux que la médecine nomme héroïques? Et qui se portera, en sûreté de conscience, garant qu'un enseignement, dirigé sur les principes et partant du point de vue de

ces hommes, plus heureusement dotés par la nature et favorisés par les circonstances de la vie, ne mutile, n'énerve, ne paralyse pas la religion chrétienne et n'en empêche pas l'*efficace à salut?* Pourquoi ne ménagerions-nous pas à nos frères ce moyen de régénération dont d'autres s'imaginent à tort pouvoir se passer, puisqu'ils ne seront pas privés pour cela de toute la bienfaisante influence que les personnes dont nous avons parlé attribuent aux doctrines purement morales et rationnelles de la religion?

Nos craintes ne reposent pas sur de vaines suppositions, mais sur l'expérience la mieux constatée. Sans en appeler, comme nous le pourrions, aux faits innombrables qu'offre le succès de la prédication des missionnaires évangéliques depuis les apôtres jusqu'à nos jours, je me contenterai de citer le discours d'adieu adressé par le docteur Chalmers à la paroisse que ce célèbre théologien avait desservie pendant plus de douze ans, avant de passer aux fonctions de pasteur à Glasgow. Interpellant ses auditeurs, il leur demande si leurs souvenirs ne le leur présentent pas attaché longtemps au soin de leur inculquer principalement les devoirs du Chrétien, ou de développer les suites funestes du péché, et ne faisant, dans les sermons de cette époque, mention de Jésus-Christ que rarement et d'une manière qui le dépouillait de toute l'importance de son caractère et de ses fonctions[1]; il leur rappelle ensuite que cette méthode n'eut parmi eux aucun succès, qu'elle ne produisit aucune réforme, et moins encore des fruits de conversion, enfin qu'il

[1] Scarcely, or in such way as stripped him of all the importance of his caracter et his offices, page 42 de l'*Adresse à la paroisse de Kilmany*, troisième édition. Edinburgh, 1817, in-8°.

ne vint à sa connaissance aucun changement opéré dans les habitudes vicieuses de ses paroissiens, quelques soins qu'il prît de s'informer des effets de sa prédication.

« Ces réformes de détail dans la conduite, poursuit-il, cette amélioration tant désirée des mœurs de mon troupeau ne se montrèrent que du moment où, frappé moi-même du sentiment de la corruption du cœur de l'homme, et pénétré de la conscience de l'éloignement où il est de Dieu par la pente de toutes ses affections et de tous ses désirs, sa réconciliation avec la Divinité devint l'objet proéminent des efforts de mon ministère. J'entrai dans le chemin tracé par l'Écriture, je prêchai l'offre gratuite du pardon par le sang du Christ et celle de la grâce du Saint-Esprit par la médiation du Sauveur, promis à tous ceux qui les demandent avec ferveur, et je conjurai mes auditeurs de ne point rejeter ces libres et magnifiques dons de la miséricorde infinie. »

L'effet de cette doctrine évangélique, ajoute Chalmers, se manifesta par un amendement de mœurs dans la classe des ouvriers et des domestiques tellement sensible, que leurs maîtres se plurent à lui attester, avec une vive reconnaissance, cet heureux changement et la scrupuleuse fidélité, l'activité consciencieuse qui en furent le fruit. M. Chalmers appelle ce résultat de sa prédication une expérience aussi réelle qu'imprévue[1] et il en résume la première partie en ces termes :

« D'après mes observations je ne pense pas que tout le zèle avec lequel je peignis la vertu et j'inculquai les devoirs sociaux, eut l'effet du poids d'une plume sur la balance des habitudes morales de mon troupeau. »

Que pourrait-on ajouter à la gravité d'un pareil témoignage et à la leçon qu'il renferme? Comment n'aug-

[1] On sait que le docteur Chalmers fut d'abord un adhérent du socinianisme.

menterait-il pas le désir de la faire profiter à nos coreligionnaires et de leur en assurer le fruit par un choix de chefs de l'enseignement théologique, approprié à des besoins si clairement constatés?

Mais, comment arriver à une connaissance certaine des principes religieux d'un candidat, et quelle garantie humaine donnera-t-il de sa foi? La réponse à cette question mérite d'être cherchée avec sollicitude, avec le secours de toutes les lumières et avec tous les sentiments d'équité que réclament l'importance et la complication des intérêts auxquels il s'agit de pourvoir.

DES CONFESSIONS DE FOI,

ET DE LEUR UTILITÉ DANS L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE [1].

(Extrait des *Archives du Christianisme*, octobre 1824).

Des préventions très fortes se sont élevées contre les avantages des confessions de foi : elles sont partagées

[1] L'auteur de cet article sait combien il est plus difficile de rendre force à une loi tombée en désuétude, que de la conserver en l'appropriant à de nouveaux besoins par de sages modifications. Aussi, les réflexions qu'il soumet ici aux amis de la religion, ont-elles pour principal objet d'appeler leur attention sur une lacune réelle dans l'état actuel de notre discipline ecclésiastique, et d'exposer ses idées sur l'esprit dans lequel il croirait convenable de remplir cette lacune, si, à la suite d'un mûr examen, les protestants de France venaient généralement à reconnaître la nécessité d'une disposition réglementaire, calculée pour atteindre ce but, et à manifester leurs vœux à cet égard par les moyens officiels et de publicité qui sont en leur pouvoir.

par des hommes respectables qui appartiennent à l'ordre des laïques comme à celui des ministres de l'Évangile, et dont on ne peut révoquer en doute les lumières et le zèle pour la religion. L'abus qui a été fait de formules obligatoires en matière d'enseignement religieux, les décisions doctrinaires trop nombreuses et trop détaillées dont quelques-uns de ces formulaires ont été surchargés, des idées exagérées sur la nature de l'engagement contracté par ceux qui sont appelés à s'y conformer, l'éloignement de beaucoup de personnes recommandables pour une partie des dogmes exposés dans nos livres symboliques, d'autres circonstances encore, présentes à l'esprit de ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire ecclésiastique moderne, ont tellement accru ces préventions, que la réprobation de toute exposition de foi, normale pour une classe entière de membres de l'Église, est considérée comme un progrès de la raison, sur lequel les amis de la moralité et d'une religion éclairée sembleraient ne pouvoir désormais revenir.

Cette opinion est-elle bien fondée? La question a-t-elle été suffisamment éclaircie, et envisagée sous tous ses aspects? Nos réformateurs, leurs principaux successeurs, les théologiens les plus distingués des XVI[e], XVII[e], et de la première moitié du XVIII[e] siècle, qui ont signé ces formulaires, et qui ont cru devoir imposer la même obligation à leurs disciples, les gouvernements qui leur ont prêté l'appui de leur autorité, ont-ils été dans l'erreur? ont-ils tous été victimes ou instruments d'une oppression contraire aux droits de la raison, aux intérêts de la moralité et à la liberté évangélique? ou du moins n'ont-ils satisfait qu'un besoin purement momentané qui n'existe plus, et qui

n'est point inhérent à la nature de toute société religieuse?

Ces questions valent la peine d'être examinées. En tâchant de contribuer à leur éclaircissement, nous croyons pouvoir compter sur l'attention de tous ceux auxquels la conservation et le perfectionnement de nos institutions religieuses tiennent à cœur. Sans nous astreindre à la marche d'une exposition méthodique, et sans prétendre embrasser tous les objets en discussion qui se lient à la matière, nous nous attacherons surtout aux considérations que suggère plus particulièrement l'état actuel des églises protestantes de France. Après avoir présenté quelques réflexions sur l'utilité des confessions de foi, nous nous expliquerons sur les limites dans lesquelles il nous semble juste de renfermer leur autorité réglementaire.

La question d'utilité a deux faces : elle peut être envisagée comme extérieure ou comme normale.

Dans ses rapports avec d'autres communions et avec l'état, on ne voit pas comment une Société religieuse pourrait se dispenser d'une déclaration publique de sa foi. Si, par des motifs de convenance et de délicatesse, elle doit aux autres communions chrétiennes un exposé des raisons qui l'empêchent de s'unir à elles, et qui justifient son existence séparée; si cette apologie est propre à détruire ou à repousser la calomnie, et à prévenir tout soupçon fondé, en ne laissant aucun voile sur les sentiments et sur le régime de ses membres, il est de strict et indispensable devoir, pour cette Société, de mettre l'état qui l'admet et qui doit protéger la liberté de son culte, à même de juger s'il n'y a, dans son organisation et dans ses doctrines, rien de contraire aux droits et aux intérêts communs. Il paraît

impossible de la soustraire à l'obligation de publier les principes qu'elle adopte et les lois disciplinaires qui la régissent.

Mais cette exposition peut-elle, doit-elle servir de règle à ses ministres dans leur enseignement? lui accorderons-nous une autorité normale dans le sein de la Société qui l'a présentée à ses concitoyens, ainsi qu'aux chrétiens dont elle a cru devoir se séparer quant au culte?

Il saute aux yeux que cette seule manière de poser la question la décide. Comment! nous disons au souverain de l'état qui nous accorde sa protection, à ceux de nos compatriotes dont nous ne partageons pas les opinions religieuses : « Voilà le code de lois et de doctrines qui nous donne droit à votre accueil et à un établissement isolé; » et l'instruction académique de la jeunesse, la prédication de l'Évangile dans les temples pourra ne pas être conforme à cette déclaration? nous ne prendrons aucune précaution pour empêcher nos ministres de s'en écarter et de professer d'autres principes que ceux qui nous ont fait recevoir dans le pays où nous sommes établis, et admettre à une existence religieuse indépendante d'autres communautés? Ne nous priverions-nous pas alors de la garantie que nous offrîmes à nos concitoyens ainsi qu'au prince, et ne détruirions-nous pas nous-mêmes la base de leur confiance et de notre sécurité? ne déchirerions-nous pas de nos propres mains les liens qui nous unissent dans des rapports d'estime et d'égards mutuels? Ou, si une extrémité aussi fâcheuse n'était pas à redouter de sitôt, n'est-il pas évident que l'insouciance sur la fidèle observation de nos règlements, ou l'indulgence avec laquelle nous en permettrions l'infraction, remet-

traient au moins nos droits en problème, et rendraient notre position précaire, en nous livrant à la merci de la malveillance? Si nous avions une force invincible et une consistance à toute épreuve, il n'y aurait, dans ces considérations, rien qui pût nous inquiéter. Mais, dans une hypothèse différente, les dangers que nous signalons résulteraient si clairement de l'espèce d'anarchie que la cessation de toute force obligatoire des symboles pourrait amener dans le sein d'une communion qui en aurait affranchi ses ministres, le parti qu'il serait facile d'en tirer à son préjudice est si alarmant, qu'il est naturel de supposer à ses ennemis le vœu de la voir tomber dans cette faute et le projet de l'y entraîner, pour s'en prévaloir au premier moment favorable. Que ceux qui représentent notre communion auprès du gouvernement du roi, et qui sont dépositaires de nos droits réciproques, pèsent les chances qui pourraient compromettre ces droits, et ne s'exposent pas au reproche d'en avoir, par défaut de vigilance, affaibli la garantie, ou de s'être montrés indifférents à leur maintien. Mais leur sagacité et leurs sentiments nous dispensent de la nécessité de nous appesantir sur une matière aussi délicate; et, faisant abstraction de tout rapport externe, nous nous bornerons à examiner l'utilité intérieure des confessions de foi, et leur influence morale sur les communions mêmes dont elles offrent la doctrine.

Ici se présente d'abord une objection qui découle de l'essence même du protestantisme, et que nous aurons à considérer avec d'autant plus de soin, que, respectable dans sa source, elle usurpe l'appui de principes qui, examinés de près et dans leurs conséquences, ne lui prêtent pas la force qu'elle prétend leur emprunter.

Qu'avons-nous besoin, dit-on, d'une nouvelle règle? L'Écriture sainte n'est-elle pas la seule que nous reconnaissions, et les livres symboliques ne lui doivent-ils pas eux-mêmes toute l'autorité qu'on veut leur attribuer? En nous y soumettant, ne retombons-nous pas sous le joug dont le courage de nos réformateurs nous avait affranchis? Pour être muet, pour rendre ses arrêts par l'organe de lettres mortes et immuables, cet oracle est-il moins arbitraire et moins opposé au droit de libre examen, conquis par notre glorieuse réformation, que les décisions d'un pontife ou d'une assemblée de théologiens?

Ces plaintes, bien motivées en apparence, sont beaucoup moins fondées qu'elles ne le paraissent d'abord. Dénaturant le but et l'usage des expositions de foi, elles confondent l'autorité souveraine de nos livres sacrés en matière de dogme, avec l'utilité purement disciplinaire des symboles. Il y a évidemment une immense différence entre l'Ecriture sainte, envisagée comme source unique des principes de foi et de conduite, et ce même code des révélations divines, considéré comme base de l'enseignement public. Sans doute, le chrétien y verra son suprême guide, son principal moyen d'édification privée, le seul juge en dernier ressort de ses opinions et de ses maximes. Ce n'est pas nous qui contesterons à la Bible son autorité souveraine : suffisamment claire et complète, elle remplit parfaitement ce but; et, bien loin de placer sur la même ligne aucun recueil de pensées ou de décrets de l'homme, nous ne leur accordons de valeur que dans la proportion de leur conformité au sens de l'Écriture, et nous croyons qu'une des principales causes de l'affaiblissement de la foi et de l'altération des doctrines chrétiennes, doit être cherchée

dans l'habitude d'en puiser la connaissance dans des abrégés, des catéchismes, des traités de théologie, etc., plutôt que dans nos saints livres.

Mais il s'agit ici de l'enseignement de la religion dans les temples et les écoles. Le ministre chargé de ce soin doit, pour remplir sa tâche, tirer de cette bibliothèque sacrée, renfermée dans les codes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, un ensemble lucide et complet de doctrines bien liées et méthodiquement arrangées. Pour réussir dans ce travail, l'instruction, le zèle, un esprit cultivé, une application sérieuse et soutenue, sont encore loin de suffire. Des hommes pieux, savants, doués d'une grande force de tête, ont succombé sous cette tâche, et des siècles de méditations et d'essais ont été nécessaires pour l'accomplir. Et vous voulez imposer ce fardeau, confier cette œuvre à vos futurs ministres et professeurs, dont l'immense majorité a une portée de facultés très ordinaire, une instruction superficielle et incomplète, et se trouve toujours engagée dans beaucoup d'autres occupations de convenance et de nécessité? Vous leur abandonnerez le choix des matières d'enseignement; vous leur accorderez le droit de déterminer quel est le sens des passages classiques; ce qui appartient à la doctrine universelle et ce qui était transitoire et destiné uniquement aux contemporains; ce qui est fondamental, et ce qui est de nature, pour ainsi dire, instrumentale; ce qui est essentiel et nécessaire, et ce qui n'est que véhicule et enveloppe? Ne voyez-vous donc pas que vous leur livrez le repos, la consolation, le sort moral de leurs auditeurs et de leurs troupeaux? S'ils sont imbus de quelques-unes des idées nouvelles; s'ils répugnent à admettre franchement l'inspiration des écrivains sacrés; s'ils ont des

préventions contre la doctrine du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ; si, au lieu d'y reconnaître le moyen souverain de toucher le cœur, de le pénétrer d'horreur pour le péché, de le porter, par l'admiration et la reconnaissance, à rétablir en lui l'image divine sur l'exemple du divin amour manifesté sur la croix, ils croient cette doctrine plutôt nuisible qu'utile à l'œuvre de l'amélioration morale de l'homme; si, avec d'autres dogmes qui ont été et qui sont encore, pour une foule de chrétiens, le remède le plus sûr contre les maux de l'âme et le plus ferme soutien dans les épreuves de la vie, si, dis-je, votre docteur se permet de passer ces motifs de régénération sous silence, ou de leur donner seulement de rares et insignifiantes marques d'un respect fugitif; permettrez-vous que les préjugés philosophiques, l'inexpérience, une tournure particulière d'esprit et de caractère, la vanité, le désir de briller, une lacune dans les sentiments individuels et dans les besoins moraux du ministre, mutilent l'enseignement qui lui est confié, et privent les hommes, qu'il doit aider dans la grande œuvre de former leur caractère sur le modèle divin, du secours que les meilleurs et les plus éclairés d'entre les chrétiens de tous les siècles ont reconnu pour indispensable, et que leur aveu, d'accord avec les expériences les plus récentes, a proclamé non seulement le plus puissant, mais le seul efficace?

Le danger, que dis-je? la déraison d'une pareille anarchie saute aux yeux. Ce qui aggrave encore ce danger, c'est l'absence d'une inspection synodale et de cette surveillance qu'à des époques antérieures, un public, prenant un intérêt de cœur aux études théologiques, exerçait naturellement sur la prédication et l'en-

seignement de la jeunesse. Aujourd'hui on s'occupe peu de matières religieuses, et rien, dans la disposition des esprits, ne s'oppose à ce que l'instruction chrétienne suive l'impulsion de doctrines qui jettent un éclat momentané, et offre les variations dans lesquelles les jeunes ministres peuvent être entraînés par la légèreté, par un engouement irréfléchi pour des productions éphémères, ou par l'envie de briller.

Ajoutez à ces piéges inévitables les embûches que ne manqueront pas de nous dresser les gens qui aimeraient tant à nous voir vérifier leurs sinistres prédictions de la métamorphose nécessaire de notre système religieux en déisme pur, et vous apercevrez plus distinctement les périls auxquels nous exposerait l'abolition de l'autorité normale de notre confession de foi.

Vous voulez, dites-vous, délivrer les ministres du joug intolérable de toutes ces distinctions subtiles, de toutes ces définitions scolastiques, qui hérissent l'enseignement de difficultés, et tantôt provoquent le découragement des esprits distingués, tantôt invitent à de déplorables actes d'hypocrisie les jeunes gens placés entre leur conscience et le besoin d'une carrière qui les fasse subsister. Ces objections sont graves, et je ne les ai pas atténuées. J'en discuterai tout à l'heure les plus importantes; mais je prie ceux qui en sont frappés, de considérer d'abord si les inconvénients qu'ils veulent éviter ne sont pas remplacés par d'autres embarras en plus grand nombre; si, dans le système de l'abrogation de tout livre symbolique, les inconvénients mêmes auxquels on veut parer ne se reproduiront pas avec un caractère de gravité peut-être plus alarmant.

Qu'arrivera-t-il? Croyez-vous que vos étudiants échapperont à ce luxe de subtilités dogmatiques et de

décisions minutieuses que vous désirez leur épargner? Mon expérience m'en ôte l'espoir. Sur l'autorité de leur maître, ou par un motif moins raisonnable, mais inévitablement (car personne ne se passe de guide ou de manuel de prédilection), ils s'attacheront à un traité particulier, et ils en adopteront généralement toutes les propositions. Ils mettront une grande valeur aux nuances d'opinions qu'ils y trouveront préférées, et il résultera, parmi les adhérents de différents exposés systématiques de la doctrine chrétienne, plus de divergence dans les sentiments, et plus d'opiniâtreté à défendre des vues d'importance très secondaire, que si vous leur imposez une respectueuse déférence pour une seule et même confession de foi. Et cela doit être, puisque cette sorte d'exposés doctrinaires ne touche qu'aux principaux articles, et que les institutions dogmatiques des théologiens embrassent et soutiennent une foule de points particuliers pour lesquels il n'y a pas de place dans un écrit symbolique.

Suivons maintenant dans leurs fonctions ces ministres chargés de cure d'âmes ou de l'enseignement académique, appartenant par leur âge à trois générations (ce qui arrive dans tout pays), sortis de différents auditoires de théologie, affectionnant des traités élémentaires de dogme et des expositions des doctrines chrétiennes, divergents non seulement dans l'arrangement des matières et le choix des passages bibliques allégués à leur appui, mais dans des articles fondamentaux, ou au moins dans l'importance relative qu'ils leur attribueront; et dites-moi, je vous en conjure, si vous êtes persuadés que le peuple ne s'apercevra pas de la discordance qui doit s'introduire dans l'instruction de la jeunesse et dans la prédication. Il n'est sûrement pas

besoin de nous arrêter à peindre le trouble qui en résultera, l'angoisse des personnes consciencieuses, l'incrédulité ou l'indifférence chez les hommes empressés à saisir tout ce qui peut les mettre à l'aise et les débarrasser de croyances importunes. L'accord des ministres de la religion est un premier motif de confiance des fidèles, et pour le grand nombre un des principaux moyens de les affermir dans leur foi. Mais comment obtiendrez-vous cet accord, si vous n'assurez pas l'uniformité de doctrine par l'obligation imposée aux ministres de ne point se mettre publiquement en opposition avec la confession de l'Église qui leur confie ses intérêts?

Mais voulez-vous, dit-on, les forcer à prêcher contre leur conviction, à mentir à leur conscience; et ne vous rendrez-vous pas complices de l'hypocrisie dont vous leur faites presque une nécessité?

Sans doute, c'est un mal, et un fort grand mal dont nous courons la chance. Mais quel est le plus funeste? Provoquer une variété d'expositions des vérités fondamentales, qui déroute et scandalise le commun des fidèles, ou exposer l'Église à admettre quelques pasteurs (toujours en petit nombre, si votre enseignement académique est bien organisé) qui n'oseront, sans violer leurs engagements, dire leurs arrière-pensées, ni se livrer à la défense d'opinions qui sont un objet de réprobation pour l'immense majorité des ministres de leur Église, et qui, dans toute hypothèse d'études théologiques et de leur progrès, resteront, pour ne rien dire de plus, éternellement problématiques? Entre deux inconvénients, nous hésiterons d'autant moins à choisir le plus petit, que les intérêts du troupeau vont nécessairement avant ceux des docteurs, et qu'il ne peut certaine-

ment être légitime en bonne morale de sacrifier à ces derniers la paix et l'édification des fidèles. En vérité, à entendre les adversaires des confessions de foi, on dirait que l'intérêt scientifique, les avantages qu'offre à l'esprit, préoccupé de cet intérêt, une liberté illimitée de propager des opinions variées sur les plus chères espérances de l'homme, doivent prévaloir sur toute autre considération, sur le repos des consciences, et sur la stabilité des institutions ecclésiastiques. C'est la prééminence que les classes lettrées sont disposées à accorder au perfectionnement des sciences sur des objets infiniment plus graves, qui a beaucoup contribué à décréditer dans leur opinion l'engagement imposé aux ministres de se conformer à des formulaires dans leurs fonctions publiques. Mais cette prévention doit d'autant moins nous arracher des concessions dangereuses, qu'elle est injuste, même sous le rapport de ces progrès de la raison qu'on craint tellement d'arrêter que l'on est prêt à leur immoler tous les autres biens.

Rien n'est plus faux que l'idée qui sert de principal appui à l'opinion que nous combattons. Loin de porter préjudice à la science et de nuire à son perfectionnement, les livres symboliques en provoquent le développement, et sollicitent incessamment un nouvel examen de ses bases. Les gênes ne sont pas des entraves; souvent elles font l'office de stimulant, et, en dirigeant les recherches vers un but déterminé, empêchent qu'elles ne se perdent dans le vague, et ne restent sans résultat précis. L'esprit humain, pour exercer ses forces et arriver à la connaissance de la vérité, a besoin d'un point de départ, d'un thème positif, d'un objet de comparaison avec ses idées, qui lui soit sans cesse présent et qui lui impose par une valeur d'opinion ou par son

importance sociale. L'histoire des sciences fourmille d'exemples de l'effet salutaire d'un texte qui contrôle, pour ainsi dire, la pensée, qui la contraigne de se concentrer, et mette obstacle à ce qu'elle se dissipe en efforts incertains et désordonnés. Ce sont les législations positives, les pandectes, qui ont fait les Cujas, les Domat, Montesquieu même.

Vous direz que c'est la Bible qui nous offre ce frein, cet aliment de l'esprit scrutateur, cette matière première d'investigations, ce moyen de contrôle intellectuel dont nous vantons l'efficacité ; que c'est à son étude que nous devons l'essor de haute spéculation qui caractérise les philosophes des temps modernes, et les travaux qui ont créé, agrandi, consolidé l'édifice du savoir humain dans toutes les divisions de la morale et de la théologie. Nous ne nions point cette influence des documents de la révélation : c'est à son école indubitablement que se sont fortifiées, développées, ennoblies, les grandes facultés, que s'est reconnu et fécondé le génie de saint Augustin, de Calvin, de Bacon, de Grotius, de Pascal, de Bossuet, de Leibnitz. Mais c'est en s'attachant à un système particulier, comme résumé de nos livres saints, consacré par les méditations de leurs devanciers ou par la croyance d'une branche de la famille chrétienne, qu'ils ont trouvé l'occasion et le moyen de connaître toute l'étendue de leurs forces, et de les appliquer à la culture des sciences morales et à l'avancement de la religion. L'examen, l'attaque et la défense de ces abrégés de doctrine chrétienne ont donné à l'étude du code sacré tout le développement auquel sont dus les progrès de la théologie. Sans des sommaires tels que des confessions de foi de quelque étendue, comment les amis de cette science si vaste et si riche parvien-

draient-ils à se reconnaître dans le dédale des opinions divergentes des interprètes de l'Écriture, et à diriger, fructueusement et sans trop d'écarts, leurs recherches vers ce qui reste à y découvrir ou à rectifier dans son explication? L'abrogation des formulaires n'est, certes, pas la voie des améliorations; c'est, au contraire (et l'expérience vient ici à l'appui du raisonnement), le moyen d'arrêter toute marche progressive, de gaspiller nos ressources, et de paralyser tous les efforts par l'instabilité de leur direction.

En attribuant aux livres symboliques une influence aussi favorable au perfectionnement des diverses branches de la théologie, nous avons fait pressentir notre opinion à l'égard des bornes dans lesquelles nous croyons nécessaire et légitime de circonscrire leur autorité. Il est hors de doute que les obligations contractées par les fonctionnaires de l'Église qui sont appelés à les signer, ne doivent être en opposition, ni avec la suprême autorité de l'Ecriture, ni avec le devoir du chrétien de ne cesser d'en faire l'objet de ses méditations, afin d'avancer continuellement dans la connaissance de la vérité divine, et dans l'appréciation de plus en plus éclairée et libre d'erreurs, des sources où nous la puisons. Ainsi l'examen du contenu des confessions de foi et la comparaison de leurs articles avec les livres saints, sont au premier rang des études que le ministre de l'Évangile ne considère jamais comme terminées.

Comment concilier cette obligation irrémissible avec la promesse de conformer son enseignement au formulaire qu'il a juré de respecter? En vérité, on a l'air de se défier de la plus commune intelligence, lorsqu'on s'occupe sérieusement de la solution d'une pareille dif-

ficulté. Vous faites chaque jour prêter serment au juge de prononcer selon les lois établies, à l'agent du gouvernement, dans une branche quelconque du service public, d'observer les règlements de l'administration qui l'emploie; et ni vous ni les personnes qui prennent ces engagements, ne pensez qu'ils s'étendent au-delà de la sphère de fonctions qu'elles ont à remplir. Elles peuvent désirer des changements de principes, des améliorations de détail dans la législation qu'elles sont chargées d'appliquer. Vous ne trouverez point étrange qu'elles s'expliquent librement sur les perfectionnements désirables; mais souffrez-vous que, dans leurs opérations professionnelles, dans les devoirs de leur charge, elles s'écartent des lois non abrogées? Sans doute, vous supposez que ces fonctionnaires ne jugent pas ces devoirs incompatibles avec leur conscience et avec l'honneur; et, bien qu'ils puissent désapprouver plusieurs des règles qu'ils promettent de respecter, se réservant le droit de présenter leurs observations et de proposer des modifications de ces règles, dans l'intérêt de la chose publique, ils s'y conforment jusqu'à ce qu'elles soient légalement abolies, sans encourir pour cela ni le reproche d'hypocrisie, ni le blâme de l'inconséquence et de la légèreté; car on présume leur assentiment aux principes fondamentaux sur lesquels repose l'ordre de choses qu'ils sont chargés de maintenir.

A Dieu ne plaise que nous voulions obtenir les avantages qui découlent de formulaires de doctrine, obligatoires pour les ministres, aux dépens de leur délicatesse et de leur loyauté! Mais la répugnance que beaucoup d'hommes éclairés témoignent pour l'engagement qu'on prend, en promettant de respecter leur contenu, nous paraît tenir en partie l'idée exagérée et même entière-

ment fausse qu'on se fait de la nature de cet engagement, en partie à la manière abstraite et vague dont la question est presque toujours envisagée et discutée. En abordant franchement les articles spéciaux qui sont au fond de la pensée de tous ceux qui l'agitent, et qui sont en réalité les vrais motifs pour lesquels on insiste, d'un côté, sur la nécessité de formules normales, et on se prononce, de l'autre, contre leur maintien, on apercevrait plus nettement le véritable point en litige, et on verrait peut-être en même temps les difficultés s'aplanir, et se montrer des moyens de conciliation qui satisferaient les besoins de l'esprit et de la conscience dans les deux partis.

Une confession de foi est, pour les personnes chargées de fonctions d'enseignement dans la Société religieuse qui l'a adoptée, non une règle de croyance, mais un moyen de cimenter l'union de ses membres par la promesse de ne point remettre en problème les articles que cette confession déclare être fondamentaux pour la communion chrétienne qui y a déposé les motifs de sa séparation d'autres communautés religieuses. Je pose ici en fait que la confession des églises de France, maintenue en vigueur par la loi organique de l'an 10, ne contient aucun principe, aucune décision inconciliable avec les déclarations expresses de l'Ecriture, aucun dogme qui puisse affaiblir, contrarier, fausser l'action des vérités salutaires, et gêner l'influence sanctifiante de l'Evangile. En partant de cette concession, que la sagacité et le zèle pur et saint, les lumières et les vertus des rédacteurs et des signataires de cet acte public, ne permettent pas de nous refuser, je demanderai à ceux qui y trouvent, dans quelques points, une interprétation de l'Ecriture qu'ils n'admettent pas, s'ils sont

bien sûrs de la vérité de celle qu'ils lui préfèrent; si la manière dont le dogme est expliqué dans la confession les empêchera de donner à leur prédication toutes les qualités et toute l'énergie qui peuvent la rendre efficace, et si les limites dans lesquelles ce formulaire les obligera de renfermer le développement et l'application des doctrines qui sont scripturaires de l'aveu de tout le monde, pourront jamais être un obstacle à l'exercice utile et consciencieux de leur ministère. Je ne puis le croire, et je suis persuadé qu'après y avoir mûrement réfléchi, cet obstacle disparaîtra à leurs propres yeux, ou se montrera si léger, qu'ils ne pourront mettre en balance ces deux biens, de nature inconciliable: l'influence tranquillisante d'un corps de doctrine qui rallie les esprits et empêche l'éclat d'opinions trop divergentes, et l'avantage incomparablement moindre de pouvoir donner carrière à ses vues individuelles, et se mettre en opposition publique avec des nuances de dogmes qu'on croit erronées, mais qui, à coup sûr, ne sauraient nuire en aucune façon à l'efficace des autres vérités du christianisme.

De bon compte, de quoi s'agit-il? Parlons tout franchement : ce n'est pas sur la mission de Jésus-Christ, sur l'autorité divine de l'Ecriture, sur la force obligatoire de tous les commandements de l'Evangile, sur le bienfait d'une délivrance spirituelle effectuée par le Christ, et sur les conditions morales auxquelles nous pouvons y participer, qu'il y a dissentiment. Non, c'est sur la manière dont cette délivrance s'est opérée, et sur la part de concours à cette œuvre, attribuée à chacune des deux natures unies dans le Sauveur du monde, que, dans votre point de vue, la confession de foi s'explique surabondamment, trop positivement, d'une ma-

nière qui diffère de votre mode d'entendre les saints livres, et de vous représenter les rapports de la Divinité avec l'Auteur de notre salut.

Ici je vais vous faire momentanément toutes les concessions que vous demandez, et peut-être plus que vous n'en demandez. J'admets, pour m'approcher plus facilement du but que je me propose, j'admets la possibilité que la divinité du Christ ne résulte pas irrécusablement de l'Ecriture; que les expressions dans lesquelles la mort du Sauveur se trouve si souvent et si intimement liée à l'idée d'expiation et de sacrifice, ne sont qu'une enveloppe de la consolante promulgation du pardon assuré au pécheur repentant; que les séductions attribuées à une classe de créatures invisibles et perverties, appartiennent de même à la partie temporaire et transitoire de la prédication apostolique; qu'en un mot notre confession de foi contient plus que votre exégèse ne trouve dans la Bible, plus, si vous le voulez, qu'on n'y verra, lorsque son interprétation aura fait de nouveaux progrès. — D'abord ce perfectionnement, si l'Ecriture s'y prête véritablement sans violence, se réalisera immanquablement; je crois avoir fait voir déjà comment il sera plutôt accéléré que retardé par l'existence de formulaires de doctrine, ou sera du moins amené avec moins de tâtonnements et plus de sûreté sous leur influence. Vous qui le désirez, vous y coopérerez vous-mêmes, malgré les liens que vous aurez contractés, et qui, dans vos fonctions publiques, vous empêcheront de vous écarter de la confession de foi.

Examinons et comparons les avantages et les inconvénients attachés à cette contrainte, non despotique et irrévocable, mais volontairement subie et soumise à la possibilité d'une abrogation graduelle, d'un adou-

eissement successif, par des rédactions nouvelles et de plus en plus simplifiées, sur la demande de plus en plus générale de l'opinion mieux éclairée.

Certes, on ne niera pas que, jusqu'à l'époque de cette réforme, inévitable s'il y a légitime fondement, l'Eglise aura plus de chances d'assurer sa sécurité contre les dangers du dehors, sa paix intérieure et la stabilité de ses institutions. Elle ne verra pas ses ministres se combattre, se réfuter mutuellement, et les fidèles dans une cruelle perplexité sur le choix de systèmes rivaux. Et quels sont les maux dont elle payera cette union et cette tranquillité? Sont-ils de nature à compromettre un seul des biens que l'instruction religieuse doit nous procurer? La moralité souffrira-t-elle de la tendance d'une doctrine qui fait plus fortement ressortir et plus vivement sentir l'immensité de l'amour de Dieu, et la dissonnance qui existe entre la sainteté du Maître de l'univers et l'état de notre cœur, entre nos penchants corrompus et le caractère divin que nous devons revêtir pour arriver à la félicité? Y a-t-il un grand gain à diminuer les motifs qui nous inspirent l'horreur du péché, et nous remplissent de reconnaissance pour la miséricorde divine? Prenez-y garde. Vous voudriez rendre la doctrine évangélique moins choquante pour les incrédules; votre esprit s'accommode mieux d'une interprétation de l'Écriture qui adoucit et rationalise ces dogmes incompréhensibles. — Mais d'abord cela vous plaît à dire, que votre manière de les concevoir et de les présenter est plus conforme à la raison et mieux adaptée aux besoins moraux de l'homme. Bacon et Pascal ont-ils eu la vue courte, et la nature humaine a-t-elle été mal jugée par tant d'hommes distingués, de toute condition, de toute trempe d'esprit, qui, dans le

Fils de Dieu, incarné pour nous réconcilier avec la Divinité, ont trouvé la manifestation de ses attributs la plus concordante avec les données de notre raison et de notre conscience, et la plus satisfaisante pour le cœur de l'homme dans toutes ses affections?

Pour ce qui regarde l'exposition de l'Écriture, les Ernesti, les Storr, les Morus, les Reinhard, les savants les plus initiés dans tous les secrets et dans les derniers progrès de l'art exégétique, auxquels ils ont eux-mêmes puissamment contribué, ont présenté la doctrine orthodoxe comme la seule conciliable avec les livres sacrés. Et voyez ce que vous risquez, en leur prêtant un autre sens. Pour l'établir, vous êtes obligés de donner à une foule d'expressions une signification métaphorique et une intention purement locale ou temporaire; vous avez recours à des principes d'interprétation qui peuvent être tournés contre les doctrines mêmes qui vous sont chères, contre la résurrection, le jugement dernier, l'inspiration de l'Écriture. Toutes ces vérités peuvent, par les mêmes procédés d'interprétation qui vous ont débarrassés de la divinité et du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, être considérées comme un pur véhicule des grands principes de la religion naturelle, comme l'enveloppe de croyances plus ou moins répandues chez tous les peuples. A ce compte, l'inspiration deviendra tout simplement l'assistance que la Providence accorde aux nobles efforts de la vertu et à la vérité; elle sera l'effet du concours d'hommes supérieurs et de circonstances propices, concours ménagé par l'Arbitre suprême des événements pour faire naître des idées nouvelles et des résolutions ou des entreprises propices à l'humanité et conformes aux plans de l'Ordonnateur souverain. Les passages qui sont, à

bon droit, cités pour établir l'inspiration, et les mots des textes originaux qui, sans les détourner de leur sens naturel, ne peuvent signifier autre chose, sont aussi susceptibles que les endroits où les deux dogmes mentionnés plus haut se trouvent le plus clairement exprimés, d'être, par les opérations employées à faire disparaître ces mystères, réduits à n'énoncer que des dispensations ordinaires de la Providence divine; et j'offre, la Bible à la main, de montrer à l'adversaire de ces deux points capitaux de l'orthodoxie (la divinité de Jésus-Christ et son sacrifice expiatoire), que, dans cette dernière tentative de réduction des expressions prétendues symboliques, il n'est, pour en assurer le succès, pas besoin de plus d'art ou d'adresse que dans le travail interprétatif auquel il est forcé d'avoir recours, pour concilier, avec les termes bibliques, sa manière d'entendre le dogme du Rédempteur Homme-Dieu.

Ces considérations ne peuvent manquer leur effet sur les hommes éclairés et pieux qui ne donnent pas leur assentiment à certains articles de notre confession, et qui répugnent à signer la promesse d'y conformer leur enseignement public. Comme ils ont le sincère désir d'avancer la cause de la religion et de la morale, comme c'est ce sentiment-là même qui les éloigne de plusieurs points de nos livres symboliques, dans la persuasion que ce sont des pierres d'achoppement pour les personnes instruites, ils reculeront peut-être devant un mode de servir le christianisme qui doit, dans les têtes conséquentes, affaiblir l'autorité divine de l'Écriture qu'ils veulent soutenir, et qui cache, à leur insu, un moyen actif d'amortir graduellement et la religion protestante et toute croyance positive. Si ces réflexions ne les réconcilient pas avec tout le contenu

de nos confessions de foi, au moins envisageront-ils sous un autre aspect l'influence normale que nous voudrions leur rendre ou leur conserver.

Notre espérance d'un rapprochement se fortifierait, s'ils étaient conduits à voir leur adhésion à des formulaires sous son véritable jour, et à se convaincre, par l'examen calme d'un pareil engagement, qu'il ne compromet point leur loyauté, qu'il laisse une belle latitude à leur ministère, et qu'il ne gêne en aucune manière ni la continuation de leurs libres recherches, ni la prudente communication de leurs résultats. De quoi s'agit-il, en effet, pour eux en dernière analyse? De ne rien dire, dans leurs fonctions publiques, qui puisse leur faire supposer une autre manière d'interpréter l'Ecriture que celle adoptée par les auteurs de la confession, de ne pas traiter de figures orientales des doctrines que les héros de l'humanité et des sciences, l'élite des bienfaiteurs des nations de l'Europe, les théologiens les plus savants, les plus zélés pour le progrès des saintes lettres, les Storr, les Reinhard, les Chalmers, les Encontre, ont déclaré être nécessaires à leur repos, l'unique fondement de leur joie et de leur confiance. Si vous avez plus qu'une connaissance superficielle de l'histoire de l'Eglise et de l'homme, vous devez être convaincus que jamais, à aucune époque de l'avenir, votre manière d'expliquer le texte sacré, moins littérale, et soi-disant plus raisonnable, ne sera universellement adoptée. Ou il y aura toujours une partie considérable de l'Eglise protestante, adhérant à l'explication orthodoxe de l'Ecriture, ou les principes sur l'infaillibilité de ses auteurs céderont au rationalisme; et c'est ce que vous redoutez certainement autant que nous. Pour échapper à ce danger, vous ne consenti-

riez pas à la seule garantie efficace, l'établissement d'une autorité normale, principalement destinée à conserver l'habitude de soumission sans réserve aux paroles de l'Écriture? Car c'est là le principal but de toute formule, et on ne vous demande que deux choses : de ne parler en public des dogmes controversés que dans les termes de l'Écriture, et de ne pas, pour justifier votre manière particulière de l'expliquer, vous livrer à une interprétation qui décréditerait celle consacrée par le formulaire à respecter, et qui, en définitive, aboutirait à la destruction de l'autorité souveraine du code divin, objet de votre propre sollicitude.

Vous hésitez : vous revenez à des objections déjà examinées, mais dignes d'être considérées sous différentes faces. « Le serment écartera les hommes consciencieux et à talents. Les jeunes gens sans délicatesse et sans honneur s'y soumettront avec légèreté : ils composeront le ministère. » — Faudra-t-il que le juge renonce à faire jurer le témoin, pour ne pas l'exposer à se parjurer? Vous supposez donc l'instruction académique bien peu solide, bien peu adaptée aux besoins de l'Église : vous désespérez de ses effets sur les étudiants. Quant à moi : *je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin*, et j'ai plus de confiance dans les résultats d'un enseignement lumineux et d'une étude de nos saints livres sérieuse, profonde et bien dirigée.

Sûrement je déplore la perte des talents et des vertus dont nous priverait l'obligation, imposée aux ministres, de ne pas attaquer en public la doctrine orthodoxe. Mais je suis, par l'histoire des croyances dans les derniers temps, fort désabusé des illusions que, dans la jeunesse, on est porté à se faire sur les heu-

reux résultats qu'aurait pour la religion chrétienne l'amortissement de ses articles distinctifs et sa réduction à la plus simple expression des principes de la raison humaine, telle que des siècles de malheur, de dégradation et de tâtonnements l'ont faite. De concessions en concessions, de sacrifices en sacrifices, offerts, par une théologie facile, à cette idole et aux exigences de ses prêtres, organes d'une philosophie présomptueuse, on est arrivé à partager le vœu de Rousseau[1] : « *Otez les miracles de l'Évangile*, s'écrie-t-il, *et toute la* « *terre est aux pieds de Jésus-Christ.* » Exaucez ce vœu, ôtez le merveilleux, ôtez les mystères, même celui qui arrache à Rousseau l'aveu du plus grand de tous les miracles ; vous aurez, je veux le croire, prévenu des objections, gagné des admirateurs de la beauté philosophique et de la sublime morale de l'Évangile, mais vous n'aurez pas un chrétien de plus ; vous aurez substitué les abstractions de la pensée humaine aux perfections divines, incorporées dans la vie et la mort de Jésus-Christ, les spéculations plus ou moins plausibles de la raison de l'homme à la *Parole* qui *a demeuré parmi nous, pleine de grâce et de vérité ;* vous aurez, permettez-moi cette expression, gagné des amateurs, des *dilettanti*, louant, préconisant, s'extasiant, et *pas un fidèle.*

Mais dites-vous, nous avons pour nous une expérience décisive. A Genève, on n'exige plus de serment, et aucune de vos prédictions sinistres ne s'y est vérifiée. J'aime à le croire ; mais ne concluez rien d'une position toute particulière. Dans cette communauté, tout le monde se connaît, s'observe, se juge ; l'esprit héréditairement religieux, l'ascendant d'hommes aussi pieux

[1] Lettres écrites de la Montagne, lett. 3.

que distingués, une surveillance mutuellement universelle, le bon sens national qui empêche les excès de devenir contagieux et les exceptions d'éteindre la règle, y font l'office de livres symboliques. Voulez-vous transporter sur un vaste territoire dont les églises sont disséminées et presque sans inspection, les usages d'une famille dont les membres sont sans cesse sous les yeux les uns des autres, s'aidant, se réprimant, se dirigeant ensemble, sinon d'un commun accord, du moins par l'effet combiné de tous les efforts, vers un but que personne ne perd de vue, et vers lequel chacun est poussé, s'il n'y vise pas de son propre mouvement?

Si le soin que j'ai pris de ne point atténuer les inconvénients reprochés aux formulaires de doctrine, et de porter l'attention de leurs adversaires sur les conséquences inévitables de leur système, les dispose à examiner de nouveau une question dont la décision influera d'une manière peut-être irrévocable sur le sort de la religion protestante en France, je leur demanderai la permission de leur soumettre encore quelques réflexions liées à cet objet important, soit immédiatement, soit par des rapports nécessaires.

L'autorité des siècles est d'un grand poids aux yeux de l'homme qui voit crouler, les uns sur les autres, des systèmes, des institutions, accueillis d'abord avec enthousiasme et réputés inébranlables. L'esprit humain inspire plus de confiance dans les résultats de ses investigations longtemps continuées, que dans les idées de penseurs isolés, quelque éminents qu'ils soient, et dans des mesures qui n'ont encore la sanction que d'une seule génération. On sait que Lessing, un des esprits les plus vastes et les plus impatients du joug

d'une religion positive et de ses mystères, sourit avec dédain à tous les essais de ses amis, de ces théologiens de l'époque du grand Frédéric, qui s'efforcèrent de rationaliser le christianisme; en se déclarant dégoûté de leurs doctrines pleines d'incohérences, il professa en même temps la plus grande admiration pour le bel ensemble et la parfaite conséquence du système orthodoxe.

Si, sur beaucoup de dogmes, vous avez d'autres idées que celles enseignées dans notre confession de foi, examinez, continuez vos recherches, mais gardez-vous de prendre une détermination trop subite. Ne vous hâtez pas d'abandonner l'enseignement, et surtout de contrarier l'application morale de doctrines que vous savez avoir été adoptées après des siècles d'investigations persévérantes et contradictoirement prolongées, de doctrines qui non seulement ont eu l'assentiment des plus grands génies, mais ont été l'instrument de l'amélioration sociale et morale d'une foule de vos semblables, à tous les degrés d'intelligence et de civilisation.

Défions-nous de nos répugnances pour ce qui a été, à diverses époques et dans des positions très dissemblables, adopté, pratiqué, réputé salutaire par des hommes supérieurs, pour ce qui est l'ouvrage du temps et de nécessités historiques, pour ce qui a été un moyen de conserver des institutions qui nous sont chères.

En nous livrant à nos préventions, qui n'ont ni la sanction de l'expérience, ni même l'approbation suffisamment constatée de l'opinion publique durant un intervalle assez long, ne risquons-nous pas de compromettre les biens dont nous jouissons, et de

nous exposer à des maux imprévus, inconnus à nos ancêtres ?

Sans nier les imperfections de nos livres symboliques, et l'avantage qu'il y aurait à les simplifier, à les soumettre à une revue circonspecte, sévère, aidée de toutes les lumières fournies par les conquêtes scientifiques et littéraires éprouvées, quelques défauts suffisent-ils pour en abroger, pour en suspendre même la protection tutélaire, avant qu'on soit convenu de ce qu'il faut y changer? Je suis persuadé qu'en soumettant à une révision éclairée, impartiale, les articles qu'on croit plus généralement appeler une réforme, on serait étonné du petit nombre de perfectionnements constatés qui pourraient être admis ; j'ai la conviction que les modifications qui, après mûre délibération, seraient jugées nécessaires, en tenant compte de toutes les recherches et de tous les résultats de bon aloi, mettraient au jour la nature saine et irréprochable de l'ensemble de la doctrine qui est exposée dans notre confession de foi.

N'oublions pas qu'elle a été composée et approuvée dans un temps où l'attention était portée sur les matières de religion, bien plus qu'aujourd'hui, sous les yeux d'ennemis vigilants, prompts à profiter des fautes de leurs adversaires, dans le siècle des Casaubon, des Saumaise, des Daillé, des Bochart, etc., dont la sagacité et l'immense érudition sont encore l'objet de notre étonnement. Ses rédacteurs étaient animés d'un esprit de droiture et d'un dévouement à la vérité qui ne fléchissaient devant aucune séduction, devant aucun danger.

Qui sommes-nous pour pouvoir nous croire en droit de dédaigner le produit des réflexions, de la piété, des

méditations d'hommes de cette trempe d'âme, de cette profonde instruction, de cette expérience consommée? Ce qui inspira du respect à ce siècle, ce qui serra l'union des protestants, ce qui fortifia leur concorde et les prépara si bien à la gloire du sacrifice de leurs biens et au martyre, serait-il donc aujourd'hui l'objet de nos mépris et de notre oubli? ou croirions-nous pouvoir y substituer une déclaration improvisée, *tumultuarium opus*? De quel droit, et dans quel espoir? certes, au risque de compromettre notre repos et toute notre existence, au risque d'entendre nos détracteurs nous dire : *Vous n'avez aucune existence légale.*

Ce qui distingue nos livres symboliques, c'est l'esprit d'humilité, l'absence de vanité et d'entêtement, les intentions éminemment chrétiennes qu'ils respirent. On voit leurs rédacteurs s'appuyer uniquement sur l'Écriture sainte, sans s'embarrasser de l'accord des résultats avec des opinions philosophiques. Aussi on peut dire que s'obliger à ne pas s'écarter de leur contenu, c'est professer un respect exclusif pour les livres sacrés. Tout l'esprit de notre confession de foi est un antidote contre l'usurpation d'une autorité étrangère sur celle de l'Ecriture : elle nous invite à subordonner à nos livres saints toute décision dogmatique, et à nous défier des suggestions d'une doctrine éphémère. Reportons-nous à l'époque de sa rédaction. Plus il y avait alors de danger et de courage à déclarer sa foi, plus il fallait de force de conviction, de constance, d'indépendance de caractère, pour y adhérer et pour la défendre contre les plus puissants ennemis, et plus aussi cet écrit respire de vie religieuse et peut exciter en nous les sentiments qui ont servi d'appui à ses auteurs.

La liberté d'examen, maintenue contre les plus



grands obstacles, est au fond de tous les anciens livres symboliques de l'Église protestante; ils la supposent, l'inculquent, la font chérir à ceux qui les étudient. On y voit régner les sentiments de la loyauté qui dédaigne tout subterfuge énervant et pusillanime, de la sincérité qui ne capitule pas avec la vérité, du dévouement qui obéit à Dieu et non aux hommes, de l'indépendance des opinions du siècle et des vues mondaines qui auraient pu détourner ceux qui les ont rédigés de leur déclaration courageuse et de l'examen consciencieux des doctrines accréditées. Ce sont ces vertus qui ont dicté nos livres symboliques, et qui exerceront une influence secrète sur ceux qui les méditeront avec respect. Personne ne nous y a encore montré des erreurs manifestes; c'est plus que nous ne pouvons dire des livres théologiques les plus estimés.

Je n'ai considéré l'autorité normale des confessions de foi que dans leurs rapports avec les ministres de la religion, et principalement comme moyen de prévenir un schisme et le scandale de pasteurs et de partis se réprouvant mutuellement. J'ai distingué leur nécessité absolue de leur nécessité hypothétique. C'est celle-ci que je défends. Elles ne déterminent pas ce qui doit être cru : ce ne sont pas des règles de foi, des conciles infaillibles, des papes; mais des symboles auxquels se reconnaissent les membres d'une communion, des barrières contre l'invasion des opinions et des croyances individuelles, mobiles au gré de doctrines spécieuses et de la philosophie du jour. Elles sont le résumé de méditations humaines sur le code des révélations, et ne sont, par conséquent, pas à l'abri d'erreurs : elles sont perfectibles. Soumises à la réforme lente et graduelle dont l'Église, représentée par ses pasteurs les

plus instruits et les plus estimés, aura reconnu la nécessité, elles n'ont de force obligatoire pour ses ministres qu'autant que le formulaire n'empêche pas ceux-ci de l'améliorer et de se communiquer les uns aux autres franchement et habituellement tout ce qui peut en provoquer et en amener une rédaction plus appropriée aux progrès de l'interprétation des livres sacrés.

Il est un autre point de vue sous lequel des formulaires de doctrine, sanctionnés par une Société religieuse, peuvent être envisagés ; c'est dans leurs rapports avec les laïques. Il est impossible qu'ils n'aient connaissance des controverses agitées sur toute sorte de points de croyance, fréquemment traités par les journalistes, les romanciers même, et soumis à leurs jugements hasardés, à leurs décisions tranchantes. D'après quelle règle les apprécieront-ils ? D'après l'Écriture sainte ? Mais, pour la consulter avec fruit, pour se reconnaître dans cet ample recueil d'écrits, de caractère et de style différents, il faut au simple fidèle un repère, un moyen de s'orienter, de classer les matières, un faisceau de propositions auxquelles il puisse rapporter et comparer les assertions contradictoires sur le sens des passages, cités de part et d'autre à l'appui d'assertions opposées ou de graves inculpations. Il verra sa communion en butte à des reproches spécieux, et ses ministres accusés de doctrines nuisibles au repos de la société ; on rappellera les maximes des anabaptistes, des quakers, de toutes les sectes qui ont sur le gouvernement, sur la légitimité des guerres défensives, des subventions militaires, du serment, des opinions inconciliables avec l'état actuel de la civilisation des peuples chrétiens.

S'ils ne peuvent pas en appeler à une confession non



tombée en désuétude, respectée, obligatoire pour les chefs de l'enseignement religieux, comment les fidèles sauront-ils distinguer, repousser ce qu'il y a de calomnieux dans les reproches des ennemis de leur communion? Les renverront-ils à l'Écriture? Qu'est-ce à dire? tout le monde en appelle à ses décisions. Mais si vos détracteurs insistent, s'ils accusent vos pasteurs, vos professeurs, de faire un dangereux usage du code sacré, d'en tirer des conséquences subversives de la foi chrétienne, de l'autorité légitime, des principes nécessaires au maintien de l'ordre, que répondrez-vous? Vous direz : Nous sommes sûrs du bon esprit de nos ministres; leur instruction publique et privée dément vos soupçons; et vous serez fondés à le dire. Mais cela suffit-il? et, de bon compte, y a-t-il un autre moyen de fermer la bouche à la calomnie, que celui de tenir à la main un résumé des doctrines que nous déclarons trouver dans nos saints livres, et dont il n'est point permis aux chefs de notre enseignement de s'écarter? Plus on y réfléchit, et plus on sent, pour une Société religieuse, la nécessité d'avoir à montrer une déclaration publique qui offre à ses amis comme à ses ennemis des éclaircissements authentiques sur le but et les motifs de ses fondateurs, et qui rassure à la fois l'état qui l'a admise dans son sein et ses propres sociétaires sur les principaux articles et sur la tendance générale de la prédication et des leçons publiques de ses ministres.

Mais nous ne pouvons ici nous livrer à l'examen du côté de la question qui concerne le troupeau : cette discussion exigerait trop d'espace. J'ai déjà de beaucoup dépassé les limites dans lesquelles je désirais me renfermer, et ne demande qu'à ajouter un mot sur l'histoire littéraire de cette controverse. Elle a été, dans

plusieurs contrées et à différentes époques, l'objet tantôt d'une enquête calme et instructive, tantôt de disputes amères et passionnées. La convenance de maintenir l'autorité des trente-neuf articles a fait, en Angleterre, naître une foule d'écrits (par exemple celui de *Blacburne*) qui n'ont un véritable intérêt que pour les Anglais. Les théologiens allemands ont apporté, dans l'analyse des éléments qui compliquent ce grand problème de discipline ecclésiastique et de devoir social, cette profondeur et cette impartialité qui les distinguent. Vers la fin du XVIIe siècle, Rod. Hospinianus, J. Conr. Dippel et Godefroi Arnold provoquèrent, par leurs attaques contre les livres symboliques, une controverse dans laquelle fut mêlé le pieux Spener, lequel, cependant, se défendit de l'accusation d'avoir soutenu l'utilité d'abroger leur autorité normale. Vers 1770, des théologiens distingués, *F.-G. Lüdke* et le célèbre géographe *Büsching*, attaquèrent cette autorité dans des écrits auxquels le pasteur *Goetze*, de Hambourg, et *C.-Fr. Hoffmann*, répondirent avec aigreur, *Théoph. Schelegel*, et le docteur *G.-Fr. Mark*, avec autant de modération que de solidité. Un théologien éminent, connu par sa sagacité et l'indépendance de ses opinions, *J.-G. Toellner*, prit part à cette discussion, et y porta ces vues philosophiques et cette sagesse qui distinguent tous ses ouvrages. Il soutint la nécessité de formulaires de doctrine, obligatoires pour les ministres, mais il s'expliqua avec franchise sur ce qu'il trouvait à redire dans les confessions existantes.

L'édit de religion, émané du roi de Prusse, Frédéric Guillaume II, renouvela cette controverse, et produisit une multitude de traités et de pamphlets où la raison, les lumières et l'animosité de parti déployèrent

leurs moyens sans résultat positif. *Kant* lui-même profita de la liberté rendue à la presse, lors de l'avénement de S. M. le roi de Prusse régnant, pour exposer, dans un livre intitulé : *Débats entre les Facultés académiques*, ses idées sur les limites dans lesquelles il doit être permis, à un fonctionnaire dans l'ordre de l'enseignement, de soumettre au public, à titre d'homme de lettres, des opinions contraires à la doctrine qui est enseignée dans les écoles, par ordre de l'Eglise et du gouvernement. Tout en reconnaissant la convenance et l'utilité des formules normales, et l'obligation des professeurs de s'y conformer dans la chaire académique, il établit entre leurs devoirs comme fonctionnaires publics et comme membres de la république des lettres, entre une doctrine publique et une espèce de doctrine ésotérique, une distinction qui me paraît incompatible avec une parfaite loyauté, qui serait au moins sujette à de grands abus, et qui met la conscience du professeur à l'aise d'une manière fort équivoque en bonne morale. Nous n'hésitons pas à déclarer que, pour notre part, nous préférerions encore à l'introduction pratique d'une pareille théorie l'abrogation pure et simple de tout formulaire obligatoire pour les instituteurs établis par l'Église, et une liberté illimitée d'enseignement.

En 1795, la faculté de théologie de l'université de Gœttingue ouvrit un concours sur la question de l'utilité des livres symboliques. Le prix fut adjugé à M. *Théoph. Guill. Meyer*, auteur du meilleur ouvrage sur l'Herméneutique sacrée, lequel s'était prononcé en leur faveur et pour le maintien de leur autorité normale. Dans le quatrième volume des *Mélanges de philosophie et d'histoire de la religion*, publiés par le célèbre

docteur *Staüdlin* (1797), on trouve un morceau fort remarquable, œuvre d'un anonyme qui paraît connaître à fond l'état de l'Église protestante et la situation de tous les partis religieux qui ont cherché à modifier où à défendre ses anciennes doctrines. L'auteur soutient le devoir non seulement de conserver aux livres symboliques leur force obligatoire, mais de rappeler au respect, pour leur contenu, tous les ministres qui se permettent de s'en écarter.

Nous répétons, en terminant cet article, que les réflexions qu'il contient n'ont pour but que de rappeler aux amis de la religion, combien notre confession de la foi mérite leurs égards et le respect de tous les hommes chargés de l'enseignement religieux dans nos Eglises. Nous ne demandons pas que l'on rende à ce monument de la piété de nos pères son ancienne autorité, dans une latitude et avec une rigueur incompatibles avec l'état de l'opinion et la disposition des esprits; mais nous croyons, malgré cela, qu'il est possible et nécessaire de procurer à notre communion une sauvegarde contre l'anarchie religieuse, et une garantie contre les doctrines hardies et individuelles qui alarmeraient beaucoup de personnes pieuses, et compromettraient l'union de nos Eglises.

CONTROVERSE, CRITIQUE SACRÉE.

EXAMEN

DE L'OUVRAGE SUIVANT :

LETTRES SUR L'ITALIE, *considérée sous le rapport de la religion*, par *M. Pierre de Joux*, membre de plusieurs Sociétés savantes. *Credidi, propter quod locutus sum* (Psalm. CXV), en deux tomes. Ensemble 646 pages. A Paris, chez Méquignon-Havard, libraire, rue des Saints-Pères, n° 10. Imprimé, par autorisation du Roi, à l'imprimerie royale, 1825.

(Extrait des *Archives du Christianisme*, janvier, février et mars 1826).

Un avertissement, placé en tête de l'ouvrage, après l'épître dédicatoire que l'auteur adresse à la sainte Église universelle, informe le lecteur que ce recueil de lettres écrites sur l'Italie sert d'introduction aux *Soirées napolitaines*, ouvrage purement littéraire qui formera deux volumes in-8°, et qui sera imprimé par souscription. En conséquence, le faux-titre porte : *Introduction aux Soirées napolitaines*, ou *Lettres sur l'Italie ;* et on peut dire que l'esprit et le contenu de ces lettres ne pouvaient être mieux caractérisés. Elles ne contiennent, en effet, qu'un panégyrique de l'Italie, de ses monuments, de ses pompes religieuses, et de l'influence que la beauté du culte et les actes de dévotion pratiqués en présence des chefs-d'œuvre de la peinture et de l'architecture exercent sur l'imagination. On y

38.

chercherait vainement une discussion un peu instructive et approfondie des grandes questions que l'auteur effleure et qu'il tranche avec une précipitation suspecte. Il ne cesse d'annoncer qu'il les traitera ; et, au moment où il les aborde, il s'en détourne comme un homme qu'elles importunent, et il s'en débarrasse à l'aide de descriptions, d'anecdotes, de digressions littéraires et historiques. Quand on croit qu'il va entrer en matière, exposer les principaux fondements de la religion romaine, qu'il a embrassée à la fin d'une vie inquiète et orageuse, et montrer l'insuffisance de la doctrine qu'il avait si longtemps prêchée et défendue comme la seule qui lui parût digne de Dieu et salutaire aux hommes, on ne rencontre que des assertions sans preuves ou la répétition d'arguments banaux, cent fois réfutés, et souvent développés avec beaucoup plus de force et de talent par les controversistes de l'Église romaine.

En avertissant son lecteur que cette compilation, publiée sous forme de lettres, vrai pot-pourri de récits, de tableaux et de réflexions, où il n'y a ni ordre, ni suite, ni mesure, est tout simplement une introduction à un ouvrage littéraire, composé dans les *belles soirées* que l'auteur a passées *sur les bords délicieux du bassin de Naples*, M. de Joux a fait, ou l'aveu le plus naïf, ou une faute de logique qui caractérise parfaitement son esprit et sa manière. Il déclare lui-même que ces *Soirées napolitaines*, qui seront mises sous presse aussitôt que la liste des souscripteurs sera remplie, sont uniquement relatives aux monuments de l'antiquité, à l'histoire des Étrusques, à celle de Rome avant Romulus, et à l'examen des différents dialectes de la langue italienne. Et c'est à des recherches purement archéolo-

giques et grammaticales que doit servir d'introduction, quoi? un voyage descriptif? un tableau géographique? un résumé de l'histoire du pays? non, un ***hommage solennel à la vérité***, un exposé des motifs qui ont déterminé l'abjuration de la foi qu'il avait professée pendant soixante-dix ans, et dans le cours d'un long ministère. Mais il a sans doute voulu dire que cet exposé était destiné à recommander les ***Soirées napolitaines*** à l'attention bienveillante de ses nouveaux protecteurs et des membres de la communion à laquelle il sacrifiait la sienne. Et nous sommes d'autant plus disposés à donner ce sens au mot ***introduction***, que les ***Lettres sur l'Italie, considérée sous le rapport de la religion,*** ont pour but, comme elles auront pour seul résultat, de faire bien accueillir l'auteur par l'Église dans laquelle il a cherché un refuge, plutôt que de justifier cette démarche aux yeux de ses anciens coreligionnaires. Du moins, c'est l'impression que nous avons reçue de la lecture de son ouvrage. Il est impossible que M. de Joux se soit fait illusion sur le jugement que porteraient de ses raisonnements les protestants qui en prendraient connaissance. Les souvenirs qui lui seront restés de ses études, quelque imparfaites et légères qu'on les suppose, en théologie dogmatique, en histoire ecclésiastique, en exégèse sacrée, ne peuvent lui avoir permis d'espérer que son éloge du système romain soutiendrait l'examen du catéchumène protestant le moins solidement instruit.

Lorsqu'un homme doué d'un esprit calme et réfléchi, d'un caractère sérieux et ferme, et placé dans des circonstances qui n'expliquent point son changement de profession de foi religieuse par des intérêts étrangers à une conviction sincère, publie les motifs

qui l'ont guidé dans une décision si importante, son apologie mérite une attention particulière, et ne peut manquer de servir la communion même qu'il quitte, en faisant ressortir les points de doctrine qui ont besoin de défense ou de nouveaux éclaircissements. Mais quel fruit peut-on espérer recueillir de l'exposé justificatif de la conversion d'un homme qui écrit sous la double et funeste dépendance d'une position malheureuse, et d'une imagination qui n'a cessé de le gouverner aux dépens de son repos et de son bonheur? C'est cette imagination qui règne d'un bout à l'autre de son ouvrage; c'est elle visiblement qui l'a jeté dans le sein d'une Église dont le culte, plein de magnificence, était plus en harmonie avec les besoins d'une sensibilité prédominante, que la sublime simplicité et la majesté sévère de la prédication, des chants et des prières de l'Église évangélique. Ce jugement ne paraîtra pas injuste aux personnes qui auront la patience de lire deux volumes de phrases emphatiques sur tout ce qui est extérieur, matériel, splendide dans les actes du culte romain. Elles y verront un goût pour la pompe et l'éclat qui va jusqu'à l'idolâtrie, et un penchant décidé à mettre au-dessus de tous les autres moyens d'instruction et d'éducation chrétiennes ce qui agit puissamment sur les sens et frappe vivement l'imagination.

Sans s'en douter, l'auteur a révélé le principe sur lequel il se sentait entraîné à juger de la valeur d'une religion. Il dit, page 54 et suivantes du tome Ier : « La sensibilité, émue profondément, réveille la pensée, *bannit les distractions* (! !), rappelle à son intérieur l'âme trop fortement préoccupée par les soucis et les inquiétudes de la vie : *le sentiment fait l'essentiel de la piété ;*



et, à cet égard, les personnes les plus sages et les plus instruites appartiennent au vulgaire. On a dit, bien justement, que toute assemblée nombreuse, ne fût-elle composée que d'hommes instruits, devient peuple ; tant il est vrai de dire que les sens de l'ouïe et de la vue, frappés par des sons harmonieux, par la peinture ravissante d'objets spirituels et invisibles, réagissent sur le cœur, raniment la foi, la confiance dans les miséricordes infinies, et l'amour divin que tant de passions rivales cherchent à éteindre. » Voilà, certes, une manière commode d'établir le règne de Dieu dans l'homme[1], et de lui inspirer la résolution de se conformer à la volonté divine par un dévouement actif, persévérant et sans réserve. Malheureusement cette méthode curative n'a bien réussi ni en Italie, ni en Espagne, où les émotions que procurent la peinture, la musique, l'éclat des cérémonies et le faste d'un culte somptueux, n'ont point été épargnées aux fidèles.

Comme ce sensualisme dans la religion est au fond de tous les raisonnements de M. de Joux, et constitue le véritable principe vital de son livre, nous prions ceux de nos lecteurs qui l'ont sous la main, de voir, tome Ier, pages 25, 68, 75, 79, etc., quelle importance il attache à la musique, quelle puissance il attribue aux tableaux des grands maîtres, pages 69, 181 et suivantes du même volume. A lire les pages 78, 79, et d'autres encore, on dirait que ces produits de l'art procurent une instruction plus efficace et plus substantielle que les saintes Écritures elles-mêmes. M. de Joux fait

[1] M. de Joux dit positivement, page 493 du tome II, que c'est dans la doctrine de la présence réelle du corps de Christ dans l'Eucharistie que consiste essentiellement le *règne de Dieu*, ou le christianisme *spirituel*.

des Paul Véronèse, des Raphaël, des Carrache, des Pergolèse, etc., presque des apôtres, par la salutaire influence de leurs tableaux et de leurs oratorios. Il est triste de penser que ces maîtres ont si peu profité eux-mêmes de ce moyen si puissant de salut que leur art offrait aux autres. Raphaël détruisit, presque à la fleur de l'âge, par des excès honteux, la plus belle organisation dont le Créateur ait revêtu une âme immortelle; et, le plus illustre comme le plus chéri de ses disciples, Jules Romain, traça, pour le plus infâme des livres de l'Arétin, les dessins les plus infâmes, de la même main qui peignit plus d'une fois les scènes sublimes et douloureuses auxquelles le souvenir de la glorieuse délivrance du genre humain est indissolublement lié, et qui seront l'éternel objet de la joie des élus et des méditations des archanges. Peu s'en faut que M. De Joux ne pardonne à Diderot (page 184 et suivantes) toutes ses impiétés en faveur du mépris que ce philosophe témoigne pour les rigoristes absurdes en matière de religion, qui n'ont point connu l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Il cite avec approbation cette phrase par laquelle Diderot termine ses réflexions : « Supprimez le cérémonial, abolissez tous les symbo-« les sensibles, et le reste se réduira à du galimatias, « à de la métaphysique qui prendra autant de formes « et de tournures bizarres qu'il y aura de cerveaux. » Ce qui revient à une satire amère de l'instruction religieuse qui se donne dans les temples catholiques, ou à dire que tout ce qui n'est pas pratique extérieure, acte symbolique et décoration ou parade brillante, est de la métaphysique creuse, et que les professions de foi et les sermons sont du galimatias. La phrase suivante de M. de Joux ne peut avoir un autre sens aux yeux de

l'homme qui ne se paye pas de mots et d'images vides, mais qui pénètre au fond des choses. Après avoir déploré les suites de la réformation, il s'écrie (page 77, tome Ier) : « Quel est donc le moyen de réparer tant de « pertes; de conserver, du moins, purs, irrépréhen- « sibles et fidèles, ceux que l'orgueil et l'esprit de ré- « volte n'ont point corrompus; de les affermir dans « leur croyance; de les empêcher enfin de faire naufrage, « quant à la foi[1] ? Il n'en est point d'autre que l'ob- « servation exacte du rituel sacré, des cérémonies « saintes et des pratiques de piété dont la négligence « funeste a causé tant de ruines. » Est-il possible que ce soit là le langage d'un ministre de l'Évangile qui, pendant près d'un demi-siècle, expliqua les paroles de son divin Maître : *Dieu est esprit, et doit être adoré en esprit et en vérité?* Et cependant, jamais M. de Joux ne s'anime davantage ni ne prend plus d'intérêt au sujet qu'il traite que lorsqu'il est question de l'étiquette pontificale, de la pompe qui environne le pape, de la génuflexion, etc. (voyez pages 230-239, surtout la conclusion de la lettre qui est presque en totalité consacrée à la description du conclave). Il n'y a pas jusqu'au baisement de la mule du souverain pontife qu'il n'admire (page 237), ainsi que la tiare et ses ornements (page 238). « C'est à tort, dit-il, que les protestants s'en « sont formalisés.» J'avoue que je ne puis pas trop me figurer les onze apôtres et les disciples du Sauveur prosternés aux pieds de Simon, fils de Jonas, et lui baisant sa chaussure.

[1] Il faut espérer que M. de Joux n'excluait pas ces braves gens qui, à Rome, allument un cierge et font leur prière à la Vierge, avant d'aller plonger le poignard dans le cœur de l'homme qu'ils ont promis d'assassiner.

Généralement, on voit M. de Joux en extase devant toute grandeur mondaine et purement terrestre. La puissance politique de l'ancienne Rome est l'objet de son admiration, que dis-je? presque de son adoration; et cette continuité d'influence de la ville aux sept collines sur les destinées humaines, par les armes et par la religion, est une pensée tellement régnante dans l'esprit de M. de Joux, qu'elle semble avoir eu une grande part dans les motifs qui lui ont fait abandonner la foi de ses pères. Il pousse l'assimilation de Rome païenne à la métropole du catholicisme si loin, qu'il attribue la destruction des institutions de la république à l'absence de la dignité sacerdotale dans les triumvirs qui opprimèrent leurs concitoyens (p. 102). Ici, son imagination a effacé tous ses souvenirs de collége; sans cela il se serait rappelé que les triumvirs étaient revêtus de ce caractère d'augure qui lui inspire tant de vénération, et que l'un d'eux, M. Lepidus, était même Souverain pontife. (Voyez pages 217-219 et 240 et suivantes.) De tous les tours que son imagination a joués à M. de Joux, le seul heureux me paraît celui qu'il raconte, page 80, où il assure *qu'il vit dans un monastère de Naples*, ou qu'*il crut voir chacune des épines qui formaient une couronne sanglante sur le front de l'Homme-Dieu, se changer en une étoile, en un astre étincelant de clartés éblouissantes, dont il ne put*, dit-il, *soutenir l'éclat.*

Passe, toutefois, pour les illusions dont sa vive imagination l'a bercé et amusé. Mais ce qui est plus grave, elle lui a fait tronquer et dénaturer beaucoup de faits, en inventer d'autres, altérer des citations importantes, et en forger d'entièrement fausses. Il attribue à Mosheim[1] et à Robertson, deux des écrivains protestants

[1] M. de Joux met dans la bouche de Mosheim (pages 27 et suiv.)



qui, par leurs recherches profondes et leurs déductions pleines à la fois d'équité et de justesse, ont mis dans le plus grand jour la faiblesse des fondements sur lesquels repose l'édifice de la hiérarchie romaine, des phrases qui ne se trouvent nulle part dans leurs œuvres, et dont on rencontre dans vingt endroits de leurs écrits la réfutation positive. M. de Joux fait longuement parler dans le sens catholique deux Anglais dont les prétendus raisonnements remplissent 61 pages : savoir, ceux attribués à un M. James Horsley, (les pages 147-196), et ceux qu'il affirme avoir extraits d'un traité de l'évêque de Bangor, (les pages 271-282). Déjà, il ne tombe pas sous le sens qu'un Anglais exprime les sentiments que respire le discours du soi-disant J. Horsley (certes, l'antipode de Sam. Horsley, évêque de Rochester), et qu'il reste encore attaché à son Église. Mais ce qui prouve l'imposture, ce sont les bévues que M. de Joux fait commettre à son Horsley, et auxquelles un

un jugement sur Luther, qui, à coup sûr, n'a jamais été prononcé par l'illustre chancelier de Gœttingue, admirateur et défenseur zélé du grand réformateur de l'Allemagne. Comment supposer que Mosheim ait parlé si mal du caractère de Luther, et qu'il ait attribué à sa violence les guerres qui ensanglantèrent l'Europe, lui qui dit expressément, à la fin du chapitre III de la section I[re] du XVI[e] siècle: *Lutherus, qui precibus potius et patientiâ quam armis certari volebat.* « Luther, qui voulait qu'on eût plutôt recours à la patience et à la « prière qu'à la force et aux armes. » Il est bon de faire remarquer que M. de Joux n'indique jamais la page, ni même le livre où il puise ses citations. On dirait qu'il veut mettre le lecteur dans l'impossibilité de les vérifier. Ce soupçon n'est que trop justifié par les assertions évidemment supposées ou dénaturées qu'il attribue à l'évêque de Bangor et à son soi-disant James Horsley. Un pareil artifice, digne plutôt de Voltaire que d'un ancien ministre de l'Évangile, ne réussira jamais auprès des protestants, accoutumés qu'ils sont à voir leurs théologiens suivre une marche rigoureusement critique, et user d'une loyauté scrupuleuse dans leurs allégations les moins importantes.

Anglais, médiocrement instruit, ne se fût jamais exposé. Il promène en Italie le docteur Johnson, que tout Anglais sait n'avoir jamais été sur le continent (voyez page 180), et dit (pages 182 et suivantes) sur les Écossais et leur culte les choses les plus erronées et qui ne peuvent être sorties de la bouche d'un homme du pays. Mais c'est principalement la citation tirée d'un livre de l'évêque de Bangor qui offre des traces visibles de la supposition la plus maladroite. D'abord, on ne sait pas de quel évêque de Bangor M. de Joux veut parler, si c'est du docteur Hoadley, vigoureux champion des libertés publiques et de la suprématie spirituelle du roi d'Angleterre, ou de Sherlock, auteur d'une foule d'écrits excellents sur toutes les parties de la religion, et zélé défenseur des doctrines protestantes. L'un et l'autre sont connus sous le titre d'évêque de Bangor. Sherlock avait, il est vrai, sur l'épiscopat des notions opposées à celles du docteur Hoadley. Mais il y a tout à parier que l'extrait donné par M. de Joux, sans qu'il dise dans lequel des nombreux écrits de Sherlock il l'a puisé, a été rendu méconnaissable par des retranchements, des additions, des tournures de la façon de l'abréviateur. Jamais le très savant Sherlock n'eût, comme le fait déjà M. de Joux (page 35), confondu le diacre Philippe, mentionné dans les sixième et huitième chapitres des Actes avec l'apôtre Philippe (page 280). Jamais saint Pierre n'est appelé *fils de Jean* (comme page 275) par aucun protestant : il n'y a qu'un catholique romain qui traduise ainsi Jonas d'après la *Vulgate*. Il serait trop long de rapporter les autres traces d'origine catholique qu'offrent les raisonnements attribués à l'évêque de Bangor dans le but de lui faire défendre la visibilité de l'Église. Cependant il met une

importance extrême à cette citation (voyez page 306); est-ce mauvaise foi, précipitation, légèreté? J'aimerais mieux accuser M. de Joux de légèreté et d'ignorance. Les preuves en fourmillent dans son ouvrage. Par exemple, il se vante d'avoir fait une profonde étude de l'histoire de l'Italie avant Romulus, et de pouvoir répandre un nouveau jour sur les points obscurs de cette histoire (page 17). Il se donne même à lui-même, peut-être à cause de ces découvertes, l'épithète de *savant* (page 24). Mais, en attribuant aux Étrusques une origine phénicienne (page 15), il se montre étranger aux belles recherches de Lanzi et à celles des antiquaires les plus estimés. Les anachorètes, compagnons de saint Jérôme en Palestine, parlaient, suivant M. de Joux (page 39), l'hébreu, langue morte depuis longtemps à cette époque. Il assure que Rome n'a été la colonie d'aucune nation (page 247). Pour donner plus de poids à des vers de saint Prosper en faveur du siége de Pierre, il fait fleurir (page 216) ce contemporain de saint Augustin au commencement du IVe siècle, tandis qu'il est né dans la deuxième ou troisième année du Ve. Il gratifie (page 228) la cour qui précède la basilique de Saint-Pierre, d'une pyramide que personne n'a vue, tandis que ceux mêmes qui n'ont pas été à Rome savent que Sixte-Quint y éleva un obélisque. On dira que ce sont des minuties. Mais l'exactitude est une base indispensable dans des discussions qui reposent en partie sur les faits de l'histoire.

Au surplus, si M. de Joux ne se montrait coupable que d'ignorance et de légèreté, il serait encore possible de croire à la loyauté des sentiments qu'il professe, et à la réalité de la nouvelle conviction qu'il affiche. Mais quelle confiance accorder à un homme qui affirme di-

rectement le contraire de la vérité dans les choses qui le concernent personnellement et sur lesquelles il est impossible qu'il se trompe? Il est douloureux d'avoir à citer devant le tribunal des hommes celui qui a comparu devant le tribunal de Dieu, mais nous nous voyons forcés de faire céder ici le désir de ménager sa mémoire à des considérations de devoir impérieux. Voici un fait indubitable, et notoire à Nantes, qui nous aidera à apprécier la véracité de M. de Joux.

Dans l'avant-propos, où il expose les motifs qui l'ont déterminé à publier ses *Lettres sur l'Italie*, M. de Joux, en parlant de la place de président du Consistoire réuni de la Loire-Inférieure et de la Vendée qu'il a occupée pendant onze ans et demi, dit (page 52) : « *Je ne* RÉSIGNAI *ce poste qui ne pouvait plus me convenir,* « *vu que les fonctions publiques qu'il m'imposait étaient* « *contraires à ma foi, que pour parvenir au grade éminent* « *de recteur de l'Université de Brême;* » et, p. suiv.: *Avant* « *de* DONNER MA DÉMISSION *de l'emploi de président de l'É-* « *glise consistoriale de Nantes, j'avais eu l'honneur de haran-* « *guer S. A. R. monseigneur le duc d'Angoulême.* » Or, nous « avons sous les yeux la copie authentique d'une ordonnance du roi, du 24 janvier 1816, contresignée Vaublanc, qui *rapporte la nomination du sieur Pierre de Joux à la place de pasteur-président du Consistoire de l'Église réformée de Nantes, vu l'article 1er de la loi du 2 avril 1802 sur les cultes protestants, portant que nul ne pourra exercer les fonctions du culte s'il n'est Français* [1]. Ce n'est donc pas une démission donnée, mais

[1] Voici le texte même de cette ordonnance :

ORDONNANCE DU ROI.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre ;

une nomination révoquée. Le considérant, dicté par les convenances, n'offre pas la véritable cause de la destitution de M. de Joux, puisque, à la même époque, plusieurs Génevois, placés en France comme pasteurs d'Églises réformées, furent conservés dans leurs fonctions.

Nous ferions connaître cette cause si la mort de M. de Joux ne le protégeait pas contre les *astucieuses récriminations* qu'il prévoyait et redoutait lui-même (page 15). Il nous suffira de dire ici qu'après avoir inutilement tâché de faire révoquer l'ordonnance du roi, ou d'obtenir une autre place de pasteur en France, M. de Joux retourna à Genève ou la Vénérable Compagnie lui fit une pension, par égard pour sa position malheureuse. Voilà comment M. de Joux a *donné sa dé-*

Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'état de l'intérieur ;

Vu l'article 1er de la loi du 2 avril 1802 sur les cultes protestants, portant « que nul ne pourra exercer les fonctions du culte s'il n'est Français ; »

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE Ier.

La nomination du sieur Pierre de Joux, de Genève, à la place de pasteur-président du Consistoire de l'Église réformée de Nantes, pour les départements de la Loire-Inférieure et de la Vendée, est rapportée.

ARTICLE II.

Notre ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné au château des Tuileries, le 24 janvier, l'an de grâce 1816, et de notre règne le vingt-unième.

Signé LOUIS.

Par le Roi :
Signé VAUBLANC.

mission par motif de conscience. Cependant il ose ajouter (page 53), que « *quoiqu'il eût déjà officiellement donné* « *sa résignation de la présidence consistoriale, il continua* « *à l'occuper jusqu'à la fin de* 1815, *époque où son suc-* « *cesseur fut appelé.* » Il attendait d'être remplacé, pour quitter un poste en opposition avec sa foi! Et lorsqu'il est destitué, il fait des démarches pour obtenir de garder sa place ou d'être employé dans des fonctions analogues, au service d'une des Églises réformées de France! De plus il y a encore ici brèche à la vérité, car nous avons en main la copie authentique d'une lettre adressée le 2 février 1816, par M. Jourdan, alors administrateur général des cultes, au Consistoire de Nantes, et l'invitant « à pourvoir au plus tôt au rem- « placement de M. de Joux, et à élire *un sujet qui* « *réunisse les qualités nécessaires pour mériter l'approba-* « *tion de Sa Majesté.* » Le successeur de M. de Joux ne fut donc pas appelé *à la fin de* 1815. Mais ces *erreurs de fait* et ces transpositions de dates étaient nécessaires pour dépayser le lecteur, et pour donner quelque chance de succès au *conte* que M. de Joux voulait accréditer. Comment croire à la sincérité des déclarations d'un homme qui respecte si peu la vérité dans des détails où aucune nécessité ne l'obligeait d'entrer, et sur lesquels il ne pouvait pas supposer qu'il réussirait à donner le change, du moins à ses anciens coreligionnaires?

Les hommes n'exigent pas de celui qui reste ostensiblement attaché au culte de ses pères un exposé justificatif de sa croyance, ni même une conviction religieuse mûrement réfléchie. Ils ont tort sans doute, et cette indulgence est condamnée par l'apôtre qui veut que le chrétien puisse *rendre raison de l'espérance qui*



est en lui [1]. Mais c'est un sentiment qui règne généralement et qui est fort bien exprimé dans les vers suivants de Léonard, cités par M. de Joux, en tête de sa vingt-huitième lettre.

Vois d'un œil indulgent, ô Principe des êtres !
Le fils religieux qui rend à ta grandeur
Le culte qu'avant lui t'ont rendu ses ancêtres ;
Pardonne, s'il se trompe, à la foi de son cœur.

Nous ne ferons point à M. de Joux matière d'un reproche grave de son habitude de puiser parfois les épigraphes de ses lettres dans des auteurs plus que profanes, et dont le souvenir ne s'accorde guère avec la nature des matières qui y sont traitées. On est surpris toutefois de le voir s'appuyer par exemple du secours de *la Gastronomie*, dont six vers sont pris pour épigraphe de la lettre IX, qui traite *des moines*, et citer deux vers d'Ovide (*Remède contre l'amour*, vers 91 et suiv.), page 310, en confirmation du jugement qu'il porte sur *la faiblesse blâmable* avec laquelle on s'opposa à la révolution ecclésiastique de Luther, en transigeant avec le schisme, au lieu de l'étouffer dès sa naissance, comme auraient fait Grégoire VII et Pie V. Bien plus, il compare (page 336) les hymnes de David aux chants de Sapho. Convaincu, dit-il, que *si l'on remarque encore quelque édification dans les temples anglicans, il faut l'attribuer non à leurs sermons.... dépourvus de mouvements oratoires, mais bien aux commandements de Dieu qui sont* CHANTÉS (page 335, *note*), il applique aux cordes de la lyre divine du Roi-prophète les vers d'Horace [2], où celui-ci

[1] 1 Pierre, III, 15.

[2] Comme M. de Joux ne peut employer une citation sans altérer les paroles de son auteur, il se plaît à faire faire à Horace une lourde

peint, comme vivant encore dans ses odes, la brûlante passion que respirent les poésies de Sapho. Ainsi (qu'on nous permette d'offrir incidemment cette réflexion), le sentiment religieux qui, par un dévouement et des efforts sublimes, couvre le globe de stations missionnaires, pour appeler tous les hommes au salut en Christ, et qui répand l'Évangile éternel, afin de détruire daus tous les lieux où les plus cruelles souffrances et les erreurs les plus funestes se partagent encore la vie de l'homme, la double idolâtrie du paganisme et de la raison, l'une et l'autre également usurpatrice des droits de la Divinité; ce sentiment religieux, disons-nous, cette piété courageuse et persévérante, allumée au flambeau de la Parole de vie, n'est, selon M. de Joux, qu'une espèce de souffle mourant, qui ne doit sa précaire existence qn'à un faible reste de *récitatif*, pauvre débris de cette céleste musique, qui, dans les Églises d'Italie, *régénère les âmes*, et fait *des dix-huit millions d'habitants de ce beau pays*, une image de l'Église primitive. (Voyez page 21, comp. avec les pages 110, 186 et 205).

Au surplus, et quoi qu'il en soit de l'inconvenance de ces rapprochements, les vers de Léonard que M. de Joux appelle à son aide prononcent indirectement sa propre condamnation. S'il était né catholique, et qu'il eût publié ses Lettres sur l'Italie, on n'aurait assurément pas pu louer son ouvrage, mais on se serait contenté de dire : « Voilà un livre de controverse rempli de bé« vues, de déclamations étrangères au sujet, d'absur« dités, de fausses citations et de palpables contradic-

faute de prosodie, en substituant à deux mots du poëte deux expressions de sa façon. *Voy.* Ode 8, liv. IV, vers 10.

« tions; voilà une apologie de la foi romaine, inférieure « à cent ouvrages qui l'ont défendue contre les autres « communions. » Mais personne n'aurait songé à révoquer en doute la bonne foi de l'auteur. On aurait dit encore: « Voyez la force du préjugé, l'influence de l'é- « ducation; comme elle fascine les yeux d'hommes qui « d'ailleurs ne sont pas dépourvus d'instruction, et qui « paraissent s'être sérieusement occupés de doctrines « religieuses! »

Mais que penser aujourd'hui des véritables sentiments d'un ministre protestant qui a prêché pendant le cours d'une longue vie tout le contraire de ce qu'il soutient dans une dernière production de sa plume, et de ce qu'il prouve et développe si mal? Tout en se rappelant que nous n'avons aucun droit de juger les véritables intentions et les pensées secrètes de l'homme, on est involontairement tenté de chercher à un changement de profession religieuse, si mal motivé, des causes étrangères à l'établissement d'une persuasion intime, d'une sincère conviction. Au moins désirerions-nous, pour la mémoire de M. de Joux, qu'il n'eût pas écrit son avant-propos, et qu'on pût retrancher la dernière lettre de sa prétendue correspondance; deux morceaux écrits l'un et l'autre avec un inconcevable oubli des antécédents de sa longue carrière, et comme auteur, et comme ministre de la religion qu'il avait juré de servir, après s'être déclaré pénétré de sa prééminence sur tout autre système de théologie chrétienne.

Dès le début (page 9, ligne 4), il s'exprime en homme qui est soulagé du poids qui l'opprimait, qui se trouve enfin en liberté de *professer hautement les saintes croyances pour lesquelles, dès sa première jeunesse, il eut toujours un invincible penchant.* Nous allons voir

si on a jamais mieux réussi à comprimer, à cacher un penchant, et à faire croire qu'il n'a point existé. Le recueil de Sermons en quatre volumes, publié par M. de Joux, à Genève, chez Paschoud, en 1803 et 1804 (M. de Joux avait alors cinquante ans passés), sous le titre de *Prédication du Christianisme*, est dédié à la vénérable Compagnie des pasteurs de Genève, et aux Consistoires de Nîmes et de Dordrecht. Il appelle dans ces trois dédicaces les bénédictions du Seigneur sur l'Église réformée. « *Puisse*, s'écrie-t-il, *Genève rede-*« *venir* LE FLAMBEAU DE L'EUROPE CHRÉTIENNE (page 4, « tome Ier) ! *Puisse la patrie du grand Saurin* (dans l'é-« pître dédicatoire adressée aux pasteurs et anciens de « l'Église consistoriale de Nîmes, page 3, tome II.) « *voir se rallumer par votre zèle le feu divin de la piété qui* « *brûlait dans le cœur de vos ancêtres, et qui en fit les* DÉ-« FENSEURS DE LA FOI ! » Dans son adresse à l'Église wallonne de Dordrecht, il célèbre la gloire de *cette cité qui eut le double honneur de voir siéger dans son sein, et les premiers souverains de la Hollande et les respectables députés des Eglises* FIDÈLES *du Seigneur* (page 3, tome III). « *Puisse* (ajoute-t-il page 7) *votre Église être,* « *comme ci-devant,* LE BOULEVARD DE LA FOI ! » Ici l'Église, *pour laquelle il se sentait un penchant invincible,* est opposée aux Églises *fidèles ;* et celle entre toutes qui a constamment montré la plus forte répugnance pour les prétentions romaines, et pour tout rapprochement des deux communions, en dogmes comme en matière de discipline, est représentée comme un rempart que M. de Joux souhaite ardemment être inexpugnable. Page 15, des *Lettres*, il exprime *l'ardent désir d'unir de nouveau les catholiques et les protestants par le doux lien d'une même foi et d'une même espérance.* Dans *la Pré-*

dication du Christianisme, il avait reconnu (page 62, tome Ier) qu'ils ont reçu *un même baptême, un même Sauveur et une même espérance,* et il traite de *questions oiseuses* (ibid.), ce qui les divise. Page 17, de l'avant-propos de son dernier ouvrage, il déclare *la chaîne des temps apostoliques rompue* par le schisme du XVIe siècle; tandis que, dans *ses Sermons*, il avait (tome II, pages 54, 57, 67, 68, 69) reconnu dans les ministres protestants le caractère de successeurs des apôtres, en leur adressant ces paroles : « Chacun de vous, *par une série non interrompue,* a reçu successivement du Seigneur, et les droits, et les pouvoirs d'administrer l'Église de Dieu, et de gouverner spirituellement son héritage. »

Est-il possible, est-il permis de faire à ce point violence à un penchant irrésistible, à une conviction secrète ? M. de Joux l'affirme, et nous assure qu'on peut ainsi garder dans le sanctuaire de son âme le secret de son intime croyance jusqu'à l'article de la mort. Ce nouvel exemple d'une abominable maxime, réprouvée par toute la teneur comme par vingt préceptes directs de l'Évangile, et cependant, de l'aveu de plusieurs nouveaux convertis à l'Église romaine, consacrée par des évêques au tribunal de la confession, mérite d'être consigné dans un journal qui se croit obligé non seulement de signaler les écarts de doctrine, mais aussi de s'élever contre cet exécrable *probabilisme*, et contre toutes les subtilités qui attaquent les bases de la morale chrétienne, et qui en altèrent la céleste pureté.

Encore M. de Joux eût-il pu colorer sa conduite, en ne démentant pas la persuasion qu'il affichait en 1808, lorsque, dans le discours qu'il adressa à Napoléon, le 9 août, à Nantes, en sa qualité de président du consis-

toire de l'Église réformée de cette ville, il déclarait que les *Français, sous les dénominations d'Église catholique et d'Églises protestantes,* IDENTIQUES POUR LE FOND, *distinguées par une discipline et des formes différentes, serraient tous le même maître, et n'avaient plus qu'un intérêt unique,* CELUI DE NAPOLÉON, *leur amour, le modèle des princes, signalé par le doigt de Dieu, et fondateur d'une nouvelle ère ecclésiastique, ère de paix, de tolérance et de concorde évangélique* (voyez pages 241, 242 et 244 de l'Almanach des Protestants pour 1809; Paris, chez Gautier et Bertin). Pourquoi, aujourd'hui, M. de Joux soutient-il que les *doctrines* de ces communions sont *opposées et contradictoires* (voyez page 17, ligne 16 de l'avant-propos); qu'une vraie concorde, qu'une affection réciproque, qu'une réconciliation heureuse (voyez ibid.) ne peuvent avoir lieu entre les Français, si ses anciens coreligionnaires ne se laissent ramener à l'unité de la foi (ibid., page 16)? Il déclare au même endroit qu'il considère le devoir d'opérer cette réunion comme une mission heureuse et comme une conséquence nécessaire des principes de l'Évangile. Et c'est ce dernier *devoir* dont il avait si longtemps négligé l'accomplissement, que dis-je? dont il s'imaginait avoir la faculté de se dispenser, pourvu qu'il fît sa profession de foi devant un prêtre, à l'article de la mort (voyez page 611)! Nous ne nous proposions pas de donner tant d'espace à l'examen du livre de M. de Joux; mais quand on voit l'essence même de la morale chrétienne méconnue, et les intérêts les plus sacrés de l'homme si complétement oubliés et compromis par un homme qui s'en dit le défenseur et le véritable ami, on se laisse entraîner à prolonger un examen qu'on croyait peu utile; et, confondant l'importance des

matières, traitées dans un ouvrage sans mérite, avec l'ouvrage même, on est conduit à s'en occuper plus sérieusement qu'on ne l'avait d'abord jugé nécessaire.

L'invincible penchant que M. de Joux déclare (avant-propos, page 9) avoir toujours eu pour la foi, dont il ne fit profession que peu de semaines avant sa mort, était, jusque vers la fin de sa vie, resté un secret pour ses amis, peut-être pour lui-même. Voici ce que cet ancien pasteur de l'Église de Nantes écrivait de Nantes à un respectable pasteur du midi de la France, en date du 31 décembre 1814. « *Veuille notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ conserver, faire refleurir, étendre et multiplier nos Églises réformées, seul garant et unique colonne de la foi!* Et le 1er août 1819, d'Édimbourg: «*Mon sort est incertain, et il ne serait pas impossible que je me rendisse dans vos belles contrées, si je pouvais y espérer une Église, pour faible qu'elle fût. Hoc erat in votis.* » Quels sont les motifs qui ont ébranlé ce qui paraissait une si intime persuasion?

On sait que Jean Sans-Terre, pour détourner de dessus sa tête les dangers dont le menaçaient l'invasion de Philippe-Auguste, et l'excommunication que le pape Innocent III avait lancée contre lui, à l'effet de décider le roi de France à l'attaquer, fit donation au Saint-Siége des royaumes d'Angleterre et d'Irlande, avec tous leurs droits. Mais avant d'en venir à cette extrémité, il avait envoyé secrètement une ambassade au roi des Sarrasins d'Afrique et d'Espagne, Abou Abdalla Mahomet, quatrième des Almoades, pour implorer son secours, s'engageant en retour à lui soumettre son royaume, à se considérer comme son vassal et à renoncer à la religion chrétienne qu'il croyait fausse. Après qu'un interprete

eut expliqué la lettre de Jean au roi de Maroc, Abou Abdalla ferma un livre qui était ouvert devant lui; et, plus difficile que ne se montra ensuite le pape qui accepta la donation et défendit à Philippe la guerre à laquelle il l'avait d'abord excité, le prince mahométan dit aux ambassadeurs anglais Herdinton et Raoul : « Je lisais un livre grec d'un sage chrétien, nommé Paul, dont les actions et les paroles me plaisent fort ; mais, ce qui m'en déplaît, c'est qu'il quitta la religion dans laquelle il était né. J'en dis autant du roi votre maître, qui veut quitter la foi chrétienne si sainte et si pure. Dieu sait, lui qui n'ignore rien, que si j'étais sans religion, je la choisirais préférablement à toute autre. Je ne fais aucun cas de votre roi, il est indigne de mon alliance. » (*Matthieu Paris, en* 1213).

Bien que nous repoussions le faux principe adopté par Abou Abdalla, nous ne pouvons nous empêcher de croire que, sur vingt catholiques romains instruits et sincères, dix-neuf auraient tenu le même langage à M. de Joux. Il est d'autant plus curieux de voir comment il justifie son changement de croyance. Mais, après avoir écarté toutes les discussions oiseuses, et le commérage épistolaire des prétendus correspondants de l'Anglais qu'il s'agit de réconcilier avec les croyances et les pratiques romaines, quel n'est pas l'étonnement du lecteur attentif de trouver que les raisons qui ont fait la plus vive impression sur M. de Joux, qui l'ont porté à abjurer la sublime et pure doctrine des restaurateurs du christianisme évangélique, et qu'il développe avec le plus de soin et de complaisance, ne sont, en dernière analyse, autres que 1° les ordres monastiques (Let. IX-XVI, pages 105-203); 2° l'état florissant de l'Italie, le caractère moral et respectable des Italiens

(Let. II, V, passim); 3° l'aspect imposant de Rome; M. de Joux appelle au secours de la suprématie spirituelle de cette ville, ses édifices tant anciens que modernes, et jusqu'au grand égout de Tarquin-l'Ancien, connu sous le nom de *Cloaca maxima* (voy. pages 398 et suiv.); 4° les vertus et l'humilité des papes, les privations qui leur sont imposées; nommément d'être gênés dans le choix de leurs habits (page 210), et de ne pouvoir se livrer aux amusements que se permettent les autres souverains (à la chasse, par exemple, p. 235); la pompe qui les environne; les images de fragilité, de néant, de devoirs austères, de responsabilité que leur rappellent sans cesse les ruines et les cendres que recouvre le sol de Rome; les hôpitaux que ces pontifes suprêmes sont dans l'obligation de visiter (quelle pénible tâche!); l'immense croix qu'on porte devant eux quand ils paraissent en public (page 235); 5° la doctrine du sacrifice perpétuel de la messe (Let. XXXVIII); 6° le dogme du purgatoire (L. XXXIX-XLI), la prière pour les morts (page 584, etc.) et l'invocation des saints (XL[e] lettre.)

Les questions fondamentales des règles de notre foi, de la valeur des doctrines et des usages purement traditionnels, des droits de l'Écriture sainte à notre soumission, comme source unique des enseignements divins, de l'autorité législative de l'Église; bref, les questions pour ainsi dire vitales dans toute discussion avec les théologiens de Rome, ne sont que légèrement effleurées, et sont tranchées par des assertions sans preuves et sans aucun développement instructif. Et voilà le livre qu'on dit infiniment propre à éclairer les protestants de bonne foi! (Voyez le ***Mémorial catholique***, décembre 1825, page 344.) Nous croyons, en

effet, mais dans un tout autre sens, qu'il est merveilleusement propre à leur ouvrir les yeux sur les penchants secrets et parfaitement étrangers au vrai sentiment religieux, qui éloignent du protestantisme les hommes doués d'une imagination ardente, mais faibles de caractère et dépourvus d'énergie morale.

Les âmes moins avides de la paix de Dieu en Jésus-Christ par la régénération du cœur, que des émotions que procurent de vaines pompes et l'association des beaux-arts aux cérémonies d'un culte magnifique; les âmes moins tourmentées de la soif de la justice que du besoin de jouissances qui s'obtiennent sans de trop rigoureux sacrifices, ne trouvent pas ce qu'elles cherchent dans cette doctrine mâle et pure qui fait, du renouvellement de l'homme intérieur par une foi vive et féconde, le principal objet de l'enseignement religieux et le but de tous les exercices de piété, dont l'ensemble forme le culte extérieur. Se donnant à elles-mêmes le change sur la nature des commandements divins, et sur l'étendue de la laborieuse tâche du chrétien; répugnant à se rendre un compte loyal des illusions qu'elles embrassent, pour se déguiser à elles-mêmes leur corruption et leur paresse; on les voit saisir avec empressement tous les moyens d'échapper à cette tâche sévère, pourvu que ces moyens se présentent sous une autorité imposante, environnée des prestiges d'une longue domination. Charmées de se trouver à l'aise et d'être débarrassées d'un travail intérieur et sans relâche, elles acceptent volontiers, pour preuves suffisantes de la légitimité ou de la divine origine de cette autorité, les arguments les plus faibles et les opinions traditionnelles les moins démontrées. Leur penchant à la mollesse a reçu une espèce de sanction qui les aide à trom-



per la conscience sur l'essence du devoir, et qui leur offre le moyen désiré d'épargner un trop pénible travail à l'homme qui aspire à sa réconciliation avec le souverain Juge. Et ce n'est pas le vulgaire seul qui se laisse aller à ce mode plus aisé de clore, pour ainsi dire, compte au for intérieur avec la Divinité, et d'échapper à l'amère tâche de la sanctification personnelle, au moyen d'une confiance aveugle en l'efficacité magique de certaines formules, d'exercices passagèrement incommodes et des œuvres méritoires d'un remplaçant payé ou imploré.

Ces funestes illusions d'un fétichisme allié ou substitué à la sainte loi du Christ ne sont pas, au fond, plus grossières ou plus nuisibles à l'influence régénératrice de l'Évangile, que la tendance qu'on remarque si généralement de nos jours dans une nombreuse classe d'artistes, de philosophes, de gens du monde et de Sybarites lettrés; nous parlons de la tendance qui les porte à faire de la religion purement une occupation de l'esprit, un simple aliment d'une exaltation rêveuse, à ravaler la cité de Dieu et ses augustes mystères à n'être autre chose qu'une espèce de poésie de l'art et de la science, une intéressante décoration de la nature, et tout au plus un assaisonnement noble ou piquant des méditations spéculatives du métaphysicien.

L'histoire des conversions récentes au catholicisme romain, surtout de celles qui se sont opérées dans la métropole de son culte, nous fournirait, si nous pouvions ici entrer dans ces détails, des exemples fort instructifs de la vérité des réflexions que la lecture des lettres de M. de Joux fait naître presque à chaque page. Tout l'ouvrage n'est que le panégyrique des pompes théâtrales et des ornements poétiques d'une religion

plus propre à frapper les sens et à amuser l'esprit, qu'à ressusciter le pécheur à une vie de foi, se manifestant par des efforts persévérants dans la carrière du perfectionnement moral. Il nous serait facile de montrer [1] que le passage d'une communion à l'autre, tel qu'il a été peint et justifié, non seulement par M. de Joux, mais par quelques néophytes romains, célèbres dans les annales de la littérature et des arts, et qui, par l'esprit et le savoir, sont très supérieurs à M. de Joux, n'est, au fond, que la recherche d'une nouvelle source de jouissances, qui sont d'un genre sans doute plus relevé que celles d'une sensualité vulgaire, mais aussi éloignées de la joie en Christ que la terre l'est du ciel et les jeux attrayants d'une imagination mobile des actes d'une volonté régénérée par la foi. Aussi voit-on ces *dilettanti*, avides des sensations que procure, et des images qu'offre une religion plus poétique et attachante à leur gré que le pur Évangile, transformer les austères devoirs du Chrétien en jouissances intellectuelles, et remplacer, par des élans stériles, les vertus actives inséparables de cette foi qui se révèle sous la forme céleste de la charité. La croix qui surmonte le temple de Saint-Pierre, celle qui précède le souverain Pontife dans les grandes solennités du culte romain, est l'objet de la vénération de ces admirateurs de scènes dramatiques, et les remplit d'émotions délicieuses, tandis qu'ils se détournent lâchement de cette véritable croix que le

[1] Le docteur de Wette a tracé, de main de maître, le tableau d'une conversion inspirée, soit par l'amour des arts, soit par celui de plaisirs moins purs, dans le récit qu'il a fait des phases et du développement de ses propres principes religieux, et qu'il a publié sous le titre de *Théodore* ou *l'Initiation du Sceptique aux vérités salutaires*, *Histoire de l'éducation religieuse d'un Ministre évangélique*, Berlin, 1822, 2 vol. (*voyez* tome II, pages 326-344, et 408-436).

Rédempteur invite ses disciples à porter à son exemple.

Nos lecteurs sauront maintenant apprécier la vraisemblance de ce qu'on a osé avancer dans un journal ultramontain : qu'il a été offert à la fille de M. de Joux, qui l'a soigné dans ses derniers jours, une indemnité considérable, si elle voulait supprimer la publication de l'ouvrage de son père, et qu'elle a rejeté cette offre avec indignation. Jamais argent n'aurait été plus mal employé. Les protestants instruits, qui connaissent ce livre, pensent qu'il eût été, au contraire, dans l'intérêt de leur religion, d'encourager l'impression de l'ouvrage de M. de Joux, puisqu'il est singulièrement propre à mettre en évidence la faiblesse de la cause qu'il défend. Mais nous pouvons assurer que l'offre prétendue est une fable; on ne peut, lorsqu'on respecte le public, hasarder de pareilles assertions, que les preuves à la main; et celle que le *Mémorial catholique* s'est permise (décembre 1825, page 348) à l'égard de démarches qui auraient été faites auprès de mademoiselle de Joux, pour obtenir la suppression des Lettres sur l'Italie, mérite même créance avec une autre assertion de ce journal, savoir, que l'ouvrage a été reproduit par l'imprimerie royale, tel qu'il était sorti de la plume de l'auteur; assertion que le *Mémorial catholique* a rétractée lui-même dans son numéro de janvier de cette année (pages 45-48). Nous apprenons par cet aveu, que M. de Joux avait, beaucoup plus fortement que dans le livre, tel qu'il a été donné au public, exprimé son vœu pour le rétablissement d'une religion unique, pure, indivisible, pour celui de tous les priviléges, de toutes les attributions de l'Eglise romaine, de tous ses ministres séculiers et *réguliers*, et nommément de l'ordre des

Jésuites. Voici le passage concernant les Jésuites, tel que, suivant le Mémorial, il se lisait dans le manuscrit :

« Dans deux ou trois provinces, je vois des colléges « estimables, où sont enseignés les grands principes de « la religion avec les sciences et les lettres : un grand « nombre d'enfants, héritiers de noms illustres, y reçoi- « vent leur première instruction. Les compagnies savan- « tes et pieuses qui les dirigent, ne forment pas jusqu'ici « des corps enseignants; mais si ces corps pouvaient « être bientôt constitués, toutes les espérances de la « patrie seraient comblées. »

Nous sommes loin d'approuver l'altération que s'est permise la direction de l'Imprimerie royale. Si on croit pouvoir tronquer un auteur vivant et lui imposer des opinions qui ne sont pas les siennes, ou qui ne sont pas rendues comme il aurait préféré les rendre, on devrait au moins respecter les paroles d'un écrivain auquel on n'a pu demander de consentir aux changements qu'on désire apporter à l'expression de sa pensée et que la plus simple probité flétrira du nom de falsification. Mais nous aimons à voir dans les modifications qu'a fait subir au texte authentique de M. de Joux une administration payée par le gouvernement avec l'argent de ses sujets, les traces d'un sentiment de pudeur qui repousse des doctrines trop ouvertement contraires aux intérêts de la religion, de la morale, de l'ordre social, et qui répugne à laisser sortir de l'Imprimerie du Roi des vœux trop directement opposés aux lois du royaume et aux serments les plus solennels.

Ayant vu le livre de M. de Joux, la plume à la main; la revue des notes, où nous avions indiqué les paralogismes, les erreurs historiques, les traits d'ignorance et de déraison les plus saillants, nous effraie par la

quantité prodigieuse de bévues et de faussetés que nous aurions à relever. En nous réservant la faculté de revenir sur celles dont la réfutation pourrait offrir quelque utilité, nous devons, pour ne pas nous priver de l'espace destiné à des notices plus intéressantes, terminer ici les observations que nous avons cru mériter la première place parmi les nombreuses réflexions auxquelles peut donner lieu l'examen de l'ouvrage de M. de Joux.

COUP D'OEIL

SUR L'ÉTAT DE LA THÉOLOGIE ALLEMANDE,

Inséré dans les Archives du Christianisme, *à l'occasion des deux publications dont les titres suivent :*

1. EVANGELISCHE KIRCHENZEITUNG, etc. : Gazette ecclésiastique évangélique, *rédigée par une société de théologiens allemands sous la direction de M. le docteur* HENGSTENBERG, professeur à l'Université de Berlin. *Il en paraît deux numéros par semaine, composés chacun d'une feuille de 4 pages à deux colonnes in-4°, à dater du 1er juillet 1827.*
2. TUBINGER ZEITSCHRIFT FUR THEOLOGIE, etc. : *Feuille périodique consacrée à la théologie, par les professeurs de la Faculté de théologie à l'Université de Tubingue, et publiée par le docteur* J.-C.-F. STEUDEL; *1re livraison.* Tubingue, *chez* C.-F. OSIANDER, 1828; in-8° de 291 pages.

Pour apprécier l'importance d'une production littéraire, on peut se placer dans deux différents points de vue. Si on la juge en elle-même, c'est sa valeur intrinsèque



et le service qu'elle rend à la branche de connaissances à laquelle elle appartient, qu'on doit considérer; et le critique qui en présente l'analyse s'attachera à faire ressortir ce que l'ouvrage qu'il annonce ajoute, soit pour le fond, soit pour la forme, aux richesses déjà acquises à la science qui en est l'objet. Sous un autre aspect, une publication nouvelle, lors même qu'elle ne peut revendiquer ce mérite, a de justes droits à l'attention des hommes qui aiment à suivre les mouvements de l'opinion, quand elle a été provoquée par un besoin généralement senti, et qu'elle manifeste la tendance des esprits. Il est évident que c'est sous ce dernier rapport qu'un nouveau journal demande à être envisagé; et, si les principes qu'il professe tranchent sur ceux qui régnaient dans les feuilles contemporaines du même genre, universellement accréditées, son succès offrira plus d'un titre à la curiosité et à l'intérêt.

La *Gazette ecclésiastique évangélique*, publiée à Berlin, est, par beaucoup de raisons, un phénomène moral digne, à un haut degré, de l'une et de l'autre. Pour l'envisager dans toute son importance, il faut bien connaître la scène de son apparition; mais il est difficile d'en donner une juste idée à ceux qui n'ont qu'une connaissance superficielle de la littérature théologique des Allemands. Nous croyons donc devoir retracer quelques-uns des traits qui sont particulièrement en saillie dans l'état de la théologie allemande, tel qu'il se présente à l'observation depuis plus d'un demi-siècle.

Vers l'an 60 du siècle dernier, deux influences se réunirent pour opérer une révolution dans la manière de comprendre et d'enseigner le christianisme. L'une, purement extérieure, partit de la cour d'un grand roi,

qui se délassait de ses travaux, et cherchait l'oubli dans la société de quelques hommes de lettres étrangers, esclaves des jouissances d'une civilisation corruptrice, et habiles à se cacher à eux-mêmes et à leurs admirateurs leur misère morale et leur avilissement, sous les nuages d'un scepticisme élégant et frivole. Cependant le rôle que de beaux-esprits incrédules jouaient à Potsdam, n'aurait pas eu le pouvoir d'ébranler les croyances d'un peuple instruit et sérieux, et l'ascendant des mœurs et des opinions françaises aurait laissé moins de traces encore en Allemagne qu'en Angleterre, où elles avaient été répandues dans les hautes classes par les courtisans des Stuarts et plus tard par Bolingbroke, si les théologiens novateurs, auxquels la littérature française donna l'impulsion, en grande partie à leur insu, n'avaient pas trouvé sous la main des armes, que leur fournissaient les écoles de philologie et de théologie les plus distinguées de leur pays. Bien loin de nourrir, comme les écrivains qu'ils redoutaient, plus encore qu'ils ne sympathisaient avec eux, des sentiments hostiles contre la religion chrétienne, et portés à la défendre plutôt qu'à lui nuire, ils se bercèrent de l'illusion qu'en en éloignant tout ce qui choquait sinon la raison, du moins ceux qui se donnaient pour ses interprètes, ils rendraient au christianisme son lustre, réduiraient au silence tous les moqueurs, et sauveraient du naufrage le vaisseau allégé. La plupart d'entre eux, appartenant par leur talent au premier rang des auteurs classiques de leur nation, estimés pour les services qu'ils avaient rendus à sa littérature, et respectés à cause de leur position dans l'Église et de leurs vertus privées, se virent, dès le début de leurs projets

de réforme, singulièrement secondés par la *Bibliothèque universelle allemande*, journal qui, par un mérite réel de style et de goût, non moins que par la célébrité de ses rédacteurs, s'empara de l'opinion des classes studieuses, et, pendant plus de trente ans, exerça une espèce de dictature dans tout le domaine des sciences morales et de la littérature. L'empire de ce journal sur les gens du monde et sur les gens lettrés, se perpétua et s'étendit par l'établissement d'un grand nombre d'autres feuilles périodiques qui adoptèrent les mêmes principes, et continuèrent l'œuvre de la réduction ou de la purification de la partie dogmatique du christianisme, aux applaudissements des corps savants et de presque tous les chefs de l'enseignement.

Ceux-là seuls qui ont vécu dans les universités d'Allemagne et suivi le mouvement des esprits et des doctrines pendant les deux dernières générations, peuvent se faire quelque idée de l'entraînement qui les porta au-devant de toutes les conjectures, de toutes les hypothèses opposées non seulement à l'ancienne orthodoxie, mais à toute révélation, à toute religion fondée sur une base historique. Pour acquérir de la réputation, pour obtenir de l'avancement, il fallait se signaler par quelque combinaison ingénieuse, quelque assertion hardie qui ébranlât une des données, ou l'authenticité d'un des écrits sur lesquels s'appuyaient les défenseurs de l'ancienne loi. On ne demandait à ces travaux que deux choses : qu'ils fussent savants, et que leurs résultats jetassent de l'incertitude sur des faits ou des points de doctrine qui avaient été admis auparavant.

Des circonstances, inhérentes à l'organisation des universités allemandes, contribuèrent singulièrement

à favoriser, à accélérer ce mouvement révolutionnaire sur le terrain des antiques croyances. Les jeunes professeurs avaient de faibles appointements. Pour se procurer les moyens de vivre avec quelque aisance et se frayer le chemin aux places mieux payées, il fallait que leur enseignement attirât par son éclat la foule des étudiants et l'attention du public. Il s'agissait de captiver l'une et l'autre le plus tôt possible; et des recherches de longue haleine, des travaux mûris par le temps et la réflexion, tels que ceux auxquels les coryphées de l'érudition et les grands critiques du XVII[e] siècle, et généralement les savants anglais et hollandais, plus libéralement salariés, avaient consacré toute une laborieuse vie, eussent beaucoup trop tard conduit à leur but de jeunes gens pressés d'améliorer leur condition humble et précaire. Il y avait pour eux nécessité d'arriver promptement à la renommée, et par elle à la faveur de la jeunesse universitaire. Aucun moyen aussi sûr et aussi expéditif de l'obtenir, que de se hâter de prendre rang parmi les novateurs, et de signaler son entrée dans la carrière de l'instruction académique par une opinion hasardée, par un point de vue insolite, qui ouvrît une séduisante perspective de changements doctrinaires. Sans doute la témérité ne suffisait pas; on exigeait preuves d'esprit et de savoir. Mais il se présentait facilement à un jeune homme, doué de talent, et qui cherchait à jeter de l'éclat sur le début de ses travaux, quelque idée piquante, quelque vue qui frappât l'attention des amis nombreux de discussions théologiques, et que les études fortes et compréhensives auxquelles il s'était livré, comme il est d'usage dans les colléges allemands, lui fournissaient richement le moyen de défendre, d'orner, de rendre plausi-

bles et spécieuses. Quelle en était la conséquence? Il avait affirmé, dans une thèse inaugurale, dans un premier essai littéraire, que tel livre ou telle partie de livre, jusqu'ici réputés authentiques, étaient d'un âge postérieur, que l'interprétation d'un passage important, universellement adoptée, était mal fondée, que telle doctrine, censée fondamentale, était d'une mince importance, ou même erronée : le voilà, soit par amour-propre, soit par l'habitude de ne plus envisager l'objet en litige que sous une face, engagé à soutenir contre toute attaque, et contre ses propres doutes, une assertion que des recherches nouvelles et plus approfondies lui auraient fait abandonner s'il ne s'était hâté de la hasarder parce qu'elle devait être le prix de la réputation dont il était pressé de jouir.

A cette position universitaire des jeunes professeurs en théologie, distingués par leurs talents et leurs connaissances, il faut ajouter les antécédents de leurs études préparatoires, pour faciliter l'explication d'un des phénomènes moraux les plus remarquables que présente l'histoire de l'esprit humain, celui d'une nation d'un caractère sérieux et solide, aussi profondément religieuse que circonspecte et réfléchie, entraînée si longtemps par toutes les directions de sa pensée et de sa littérature vers un ordre d'idées subversif de toute croyance en une religion appuyée sur des faits historiques. Pour se rendre habile en Allemagne à remplir les fonctions du saint ministère, et surtout une chaire de professeur académique, ceux qui s'y destinent sont instruits d'abord avec un soin tout particulier dans toutes les branches de la philologie et de la philosophie qui sont en contact avec l'esprit et les langues de l'antiquité, avec les principes de méta-

physique et de psychologie liés à ceux de la religion rationnelle ou positive. C'est une marche fondée dans la nature des choses; nul doute que le meilleur théologien ne soit celui qui, à l'étude des saints livres, sous l'assistance divine, apporte les connaissances et les méditations du philologue et du philosophe profond. Mais il ne faut pas que les intérêts de ces sciences préparatoires s'emparent entièrement de lui et prévalent sur d'autres intérêts qui lui sont spécialement confiés, sur ceux de l'homme tout entier, faible et perverti. Elles s'efforcent de tout comprendre; ce qu'elles ne peuvent expliquer leur est indifférent et suspect; elles aspirent à élargir leur domaine, qui est celui de la curiosité et des besoins intellectuels, aux dépens de besoins de notre nature, tous différents et plus sacrés; et, comme en agrandissant leur sphère, elles reculent l'horizon de l'esprit humain, elles flattent son goût pour l'indépendance et le portent à favoriser, à légitimer, à chérir leurs usurpations sur les croyances qui ont d'autres racines que l'entendement et la raison spéculative.

Si déjà par leur nature et par la tendance qu'elles impriment à leurs élèves, la philologie et la philosophie sont en état de sourde hostilité contre la foi religieuse, combien leur influence ne deviendra-t-elle pas plus nuisible encore aux croyances qui reposent sur des sentiments d'une autre origine, et qui blessent l'orgueil de la raison théorétique, quand ces branches de savoir sont enseignées à l'adolescence par des instituteurs, si non incrédules, au moins disposés à étendre leur juridiction au détriment de la foi chrétienne, et fort indifférents à ce qui peut l'affaiblir et la miner? Il faudrait être resté complétement étranger à ce qui a fait, dans les derniers temps, la gloire de la Germanie let-

trée, pour ignorer l'immense empire qu'ont exercé, sur la direction des esprits et des doctrines, les écoles philologiques et philosophiques qui ont illustré l'Allemagne depuis un demi-siècle. Celles de Heyne et de F.-A. Wolf ont changé la face de la critique, et déplacé les points de vue sous lesquels on était accoutumé à voir les origines et les phases de la civilisation, des institutions, des cultes, etc., et à juger les principales époques de l'antiquité. L'école de Kant a plus fortement encore remué tout le terrain cultivé par ses devanciers; on peut dire qu'il a opéré un revirement complet dans l'aspect philosophique des affaires humaines, et habitué la presque totalité de ses compatriotes lettrés à considérer les facultés de l'homme comme le moule, la mesure, les arbitres de toutes choses, et la raison comme juge compétent et sans appel des intérêts moraux et religieux de notre espèce. De ces écoles sont sortis l'immense majorité des savants qui ont composé les facultés des lettres et de théologie depuis plus de quarante ans en Allemagne, et qui ont formé et les ministres de la religion et les professeurs qui remplissent les chaires dans les universités du centre et du nord de cette terre classique de l'érudition et de la philosophie. Une autre circonstance ajoute un poids nouveau aux conséquences qui découlent de notre exposé de l'ordre d'études prescrit aux futurs ministres de l'Evangile. La plupart d'entre eux, incertains sur leur destination, obligés de chercher à se placer comme instituteurs dans des familles nobles ou dans des écoles secondaires, en attendant qu'ils pussent être appelés aux fonctions ecclésiastiques, ne considéraient le saint ministère que comme une occupation éloignée et subsidiaire, une application facile des connaissances ac-

quises dans les gymnases et aux universités, et n'y donnaient une attention sérieuse qu'à dater du moment où ils entraient en possession d'un bénéfice et en activité pastorale. Souvent l'attrait qu'ont les études d'histoire et de philosophie, et l'habitude d'y consacrer la plus grande partie de leur temps les accompagnaient dans leur nouvelle situation, et les pasteurs, préoccupés de leurs souvenirs académiques, suivaient avec prédilection les combats qui se livraient sur le champ de la philologie et de la métaphysique, et donnaient la préférence aux journaux où les vérités de l'Evangile étaient subordonnées aux résultats des recherches de la critique historique et de la philosophie du jour.

Et quels sont les principes qui règnent dans tout le domaine de ces investigations? Tout subordonner au tribunal de l'intelligence humaine, ne rien admettre qu'elle ne puisse comprendre et ramener à sa cause, considérer comme douteux ou suspect ce qui n'est pas réductible à des notions claires et à des faits non seulement attestés par des témoins irrécusables, mais conformes aux lois de la psychologie et de la métaphysique en crédit; voilà la règle suprême dont l'application décide de la crédibilité des événements, de la vérité des doctrines dans ces divisions du savoir. En leur consacrant leurs plus belles années, celles où nous contractons pour la vie des habitudes intellectuelles, et adoptons des objets et des travaux d'affection ordinairement exclusive, les ministres de l'Évangile apporteront dans les études et dans les fonctions que leur imposeront leurs nouveaux devoirs, un esprit et des dispositions préjudiciables aux croyances positives d'une religion révélée. Accoutumés qu'ils sont à ne se

soumettre qu'aux lois de l'entendement, et inclinés à accorder en tout la prééminence à l'intérêt scientifique, ils obéiront, même à leur insu, à la tendance de repousser ou d'atténuer et d'affaiblir tout ce qu'ils ne pourront encadrer dans leurs connaissances favorites, ni incorporer dans le système d'idées qui est devenu pour eux partie intégrante de leur vie morale. Dans toutes les questions qui concernent les matières de foi, juges prévenus, ils pencheront pour les décisions qui auront de l'analogie avec les opérations auxquelles leurs précédentes études les ont habitués; l'importance pratique, les effets nuisibles que ces décisions pourront entraîner pour la moralité et la tranquillité du peuple, disparaîtront devant l'exigence de principes abstraits; l'aiguillon de la curiosité, le désir d'agrandir le domaine de l'intelligence, la satisfaction de voir reculer les limites de recherches dont la raison s'enorgueillit aux dépens du sens naturel de l'Écriture sainte, exerceront une influence secrète et corruptrice; leur voix prépondérante imposera silence aux paroles les plus claires des auteurs sacrés, comme aux intérêts moraux les plus évidents. Une combinaison savante qui révoquera en doute l'intégrité ou l'authenticité d'un livre, d'un passage jusqu'ici incontestés, une conjecture hardie, une explication ingénieuse qui lui ôteront sa force probante en dogmatique, trouveront des esprits avides de pareilles hypothèses, et préparés à les accueillir comme les conquêtes de la raison et du vrai savoir.

Ce que cette marche des études, cet ordre de travaux, cette succession d'époques dans la carrière d'un théologien allemand devaient produire, se présente en effet réalisé par l'histoire des doctrines religieuses du-

rant les dernières générations. Sortis des écoles de Heyne et de Kant, envisageant comme délit contre la saine critique, comme crime de lèse-raison l'admission de tout fait, de tout enseignement qui rompait la chaîne naturelle des événements historiques et du développement de l'esprit humain, les candidats au saint ministère arrivaient aux cours de théologie, et plus tard aux fonctions publiques, avec le parti pris de ne voir dans les annales du peuple hébreu que des traditions mythiques, qui devaient être dégagées de leur enveloppe symbolique, et traduites du langage de l'antiquité dans le nôtre, pour se prêter à une narration ordinaire et rationnelle, de ne voir dans l'apparition de l'amour divin sur la terre, dans la vue du Rédempteur, que le plus haut degré d'énergie morale auquel l'homme fût parvenu par ses propres efforts, et avec les secours d'une éducation providentielle. A peu d'exceptions près, les universités les plus célèbres ne livrèrent bientôt aux fonctions académiques et pastorales, comme à la carrière littéraire, que des jeunes gens, qui plaçaient Homère et Moïse, les Juges hébreux et l'âge héroïque de la Grèce, les prophètes et des réformateurs ou des tribuns généreux, sur la même ligne, et qui vénéraient dans la personne du Sauveur un Socrate juif, un organe et un martyr de la vérité, auteur de la meilleure philosophie pratique qui eût encore été prêchée aux peuples de l'antiquité, et maître de disciples qui ne s'élevèrent jamais à la hauteur de ses conceptions, et qui, bien que dignes d'admiration par leur dévouement à leur croyance, altérèrent la pureté de la doctrine de Jésus, en y mêlant leurs préjugés nationaux et leurs vues individuelles. Ceux qui révoqueraient en doute la vérité de ce tableau, se

montreraient absolument étrangers à l'état de la théologie et de la littérature, tels que l'offrent depuis fort longtemps les neuf dixièmes au moins des ouvrages qui lui appartiennent, ainsi que les journaux les plus généralement répandus en Allemagne.

Il est vrai que des voix fidèles et courageuses ne cessèrent de rappeler les contemporains de l'enivrement de ces théories orgueilleuses et séductrices, à l'examen calme et loyal de leurs droits à la domination qu'ils usurpaient sur la Parole de Dieu. Aujourd'hui que l'autorité que le rationalisme exerça si longtemps sur l'opinion commence à être ébranlée, et que des réclamations puissantes s'élèvent de toutes parts contre le joug qu'il fit tyranniquement peser sur les esprits, c'est un devoir strict de reconnaissance, que de renouveler dans les *Archives du Christianisme évangélique*, la mémoire des théologiens éclairés et probes qui, semblables aux Wiclef et aux Huss, conservateurs de la pureté de la foi dans les temps d'un autre genre d'égarement, en furent les dépositaires fidèles et les habiles défenseurs au moment où les néologues[1] étaient les distributeurs de la renommée, et les arbitres de l'avancement des fonctionnaires dans la carrière des honneurs, et où les écrivains qui combattirent ces novateurs, étaient honnis comme des ennemis des lumières, traités d'obscurants et tournés en ridicule dans tous

[1] Lorsque les nouveaux réformateurs de la dogmatique, Semler, Teller, Steinbart, Eberhard, etc., eurent, vers 1770, commencé l'exécution de leurs desseins, ils furent d'abord, faute d'une autre dénomination suffisamment claire et concise, désignés par le nom de *Sociniens*; mais comme ils se récrièrent vivement contre cette assimilation à une secte décriée, l'usage prévalut bientôt de les distinguer, sous le titre de *Néologues* (fauteurs de doctrines nouvelles), d'avec les théologiens qui n'approuvaient pas leurs innovations.

les journaux accrédités. Parmi ces pieux et savants théologiens, brillent au premier rang l'immortel Storr et l'école de Tubingue. Depuis l'époque où les entrepreneurs de l'épuration doctrinale, que nous avons caractérisée, établirent leur domination sur les esprits jusqu'à nos jours, Storr, ses amis et ses élèves, parmi lesquels Flatt, Suskind, Bengel et Steudel se sont fait remarquer, exercèrent une censure aussi consciencieuse que vigilante, qui ne laissa pas une assertion hasardée, pas une hypothèse brillante et dangereuse, pas un sophisme hostile et spécieux sans réponse. Ils ne se contentèrent point de discuter les principales questions en litige dans des ouvrages étendus, aussi profonds que solides, tels que la dogmatique de Storr, son traité du but de l'Évangile de saint Jean, son commentaire de l'épître aux Hébreux, où le dogme de l'intime connexité de la mort de Christ avec le pardon du pécheur et avec le principe de la sanctification, a été à jamais mis à l'abri des subtilités de l'exégèse rationaliste, au moins pour ceux qui admettent l'autorité des écrits apostoliques. Pour suivre avec plus de soin tous les mouvements de la littérature théologique et s'assurer qu'aucune des opinions mises à flot par le talent des novateurs n'échappât à leur attention, Storr et ses disciples s'associèrent pour la publication de recueils périodiques uniquement destinés à l'examen impartial de toutes les doctrines nouvelles, en théologie comme en philosophie, auxquelles la tendance des esprits et la réputation de leurs auteurs avaient procuré ou préparaient un favorable accueil. Le journal littéraire, rédigé par les professeurs de l'université de Tubingue, avait déjà depuis longtemps rendu ce service à ces sciences; mais c'est surtout dans le *Magasin de Flatt* (1792 à 1812,

17 parties), et les *Archives de Bengel* (8 volumes en 4 parties chacun), qui le remplacèrent, et auxquelles succède aujourd'hui la *Gazette ecclésiastique* que nous annonçons, qu'il faut chercher la série des écrits dans lesquels les vérités évangéliques ont été défendues contre les prétendus purificateurs, et leurs théories soumises à une critique aussi polie et charitable que savante et judicieuse. On y remarque principalement les articles que Storr et ses collaborateurs ont opposés à des assertions presque passées en axiomes dans les écoles modernes; celles-ci par exemple : que Jésus-Christ n'en a jamais appelé à ses miracles pour établir sa mission divine; que les passages des Évangiles qui lui font prédire sa résurrection ne sont pas assez clairs, ou manquent d'authenticité; que la doctrine orthodoxe de la rédemption est nuisible aux intérêts moraux; que la religion mosaïque a un caractère tout différent du théisme chrétien ; que la secte des Esséniens a fourni à Jésus les principes de sa morale; que le Pentateuque est une épopée théocratique de date récente, etc.

Mais, si aucune opinion téméraire et mal fondée ne peut se dérober à leur vigilance et à leur dialecte sévère, toute recherche solide, tout résultat de bon aloi, soit en exégèse, soit en philosophie, les trouve disposés à l'accueillir sans prévention et à en tirer parti pour le perfectionnement de la théologie. Comme rien ne leur reste inconnu, rien aussi ne reste stérile entre leurs mains. On les trouve, par exemple, juges extrêmement équitables des travaux historiques et analytiques qui ont jeté plus de jour sur la critique sacrée et sur la nature morale de l'homme. En soumettant à un examen approfondi le livre de Kant sur la religion rationnelle, Storr s'est avant tout attaché à montrer que l'Évangile

est en harmonie avec celles des doctrines du philosophe de Kœnigsberg qui avaient reçu l'approbation des bons esprits, et que chaque fois que Kant hasardait des suppositions ou se permettait des insinuations incompatibles avec le christianisme primitif et historique, il tombait en contradiction avec lui-même, et que les conséquences de son système ne conduisaient nullement à rejeter la révélation et sa partie mystérieuse. L'écrit dans lequel Storr a rempli cette tâche difficile est un chef-d'œuvre de discussion calme, profonde et victorieuse; Kant lui-même lui a rendu hommage dans la préface de la seconde édition du livre analysé par le théologien de Tubingue [1]. On doit à M. le prélat de Suskind un traité [2] qu'on peut envisager comme le digne pendant de celui de son maître, et dans lequel il a mis à nu tout ce qu'il y avait de creux et de faux dans les idées de Schelling sur une distinction à faire dans la divinité entre le Dieu absolu et le Dieu qui se manifeste, entre le Dieu principe et le Dieu qui sort de lui-même, afin de pouvoir se prendre lui-même comme objet de sa propre intelligence, entre le Dieu implicite et explicite, entre le Dieu fond et condition de toute existence, et le Dieu qui en se développant tombe dans le temps, crée l'univers, et, en créant, subit ou accomplit une évolution qui en fait par degrés un Dieu personne. Cette doctrine règne dans tous les écrits de ceux qui s'intitulent philosophes de la nature, comme dans

[1] L'écrit dont il est question, composé en latin et publié en 1793, in-4°, a été traduit en allemand et enrichi d'une dissertation remarquable sur les rapports de la notion de Révélation avec les principes du criticisme, par J.-F. Flatt, 1793, in-8°.

[2] *Examen des doctrines schellinguiennes sur Dieu, sur la création, sur la liberté, sur le bien et le mal.* Tubingue, chez Cotta, 1812, in-8° de 164 pages.

les écrits des théologiens qui en ont fait l'application à la dogmatique chrétienne (par exemple Schleiermacher); et elle se retrouve dans les systèmes spéculatifs des gnostiques chez lesquels le premier acte du développement de l'essence divine par où elle commence à exister pour elle-même, porte le nom d'intelligence ou concept de soi-même, ἐνθύμησις ἑαυτοῦ. (Voyez Néander, des Systèmes gnostiques, pages 95, 98), et aussi le nom de *logos*, fils de Dieu. Suskind a, dans l'écrit dont nous croyons utile de rappeler le souvenir, prouvé jusqu'à l'évidence que cette théorie fourmille de contradictions, qu'elle n'explique en aucune façon, mieux que ne le faisait l'ancien spiritualisme, la genèse de la conscience, la création et l'origine du mal, qu'elle s'appuie en définitive sur un jeu de mots, en abusant étrangement de l'ambiguité des termes *unité, variété, infini, différence, identité*, etc., qu'elle ne fait pas faire un pas aux solutions que la raison cherche à obtenir, et détruit complétement toute liberté morale et toute imputabilité des actions humaines.

On nous reprochera peut-être de nous être arrêtés, outre mesure, à retracer la mémoire de services rendus à la cause évangélique à une époque si fort antérieure à la nôtre. Mais comme la France lettrée se montre de plus en plus curieuse des discussions auxquelles s'est livrée l'Allemagne savante depuis plus d'un demi-siècle, il est à craindre que les personnes avides de les connaître ne se laissent éblouir par la renommée des auteurs et des journaux qui ont été dans ce long intervalle les organes du parti des novateurs, et auxquels les fausses lumières, l'orgueil de quelques écoles, l'influence d'hommes à talent, ont donné et longtemps maintenu le sceptre de l'opinion, malgré les réclama-

tions des amis de la vérité, qui n'ont cessé de protester contre l'engouement de la mode et la légèreté avec laquelle les nouvelles idées se propageaient comme conquête de la science, et qu'on peut comparer à cette poignée de défenseurs de la loi primitive, conservateurs de la pure doctrine de l'Evangile à travers les siècles d'ignorance, de barbarie et de corruption. Nous nous adressons aux Français entraînés par la réputation de quelques écrivains célèbres de l'Allemagne, et séduits par l'appareil d'érudition et le prestige de vues élevées qui répandent le charme d'un intérêt purement scientifique sur des théories sans fondement, et des hypothèses victorieusement réfutées. Qu'ils sachent que les objets de leur admiration, ces résultats de recherches philologiques et de spéculations métaphysiques, en apparence si profondes, ont été à chaque pas contrôlés, réduits à leur vraie valeur et exploités, en ce qu'ils pouvaient offrir d'utile, par des hommes supérieurs; de telle sorte que les doctrines vitales du christianisme, bien loin d'en recevoir aucune atteinte, en ont reçu un nouveau lustre, et au besoin un nouvel appui. Qu'ils sachent aussi qu'à toutes les époques de l'invasion et de l'empire du rationalisme, des penseurs, des savants, des écrivains du premier rang, se sont portés défenseurs de l'Évangile. Il suffira de nommer Ernesti, Nœsselt, Michaelis, Hess, Morus parmi les exégètes; Lavater, Reinhard, Draeseke, Ewald, Menken parmi les prédicateurs; Less, Seiler, Staüdlin, Schott, Baumgarten-Crusius, Kleuker, Tholuck, Neander, Heubner, Hahn parmi les théologiens; Claudius, de Moser, Hamann, Herder, Schroeckh, J. de Muller parmi les moralistes et les historiens.

Mais, dira-t-on, comment se fait-il qu'en dépit de

cette opposition énergique et imposante d'hommes du plus grand mérite, l'influence du néologisme se soit étendue, il faut bien le dire, sur la majorité des jeunes ministres, qu'elle ait été prépondérante dans le public lettré, et qu'elle ait tellement donné le ton aux journaux les plus accrédités, que tout chrétien attaché aux croyances positives, ait passé pour un esprit borné et en arrière de son siècle et de l'état actuel des sciences, et que tout savant, tout penseur indépendant, et surtout tout professeur d'université qui voulait demeurer fidèle à l'ancienne loi, ait eu besoin, pour braver le ridicule qu'il attirait sur lui, d'un courage moral et d'une élévation d'âme qui ne manquent que trop souvent aux hommes les plus distingués par leurs facultés et leurs lumières?

A cette question, on pourrait faire dans les paroles de saint Augustin une réponse satisfaisante pour ceux qui connaissent le triste état du cœur de l'homme, et ses misérables faiblesses : *Si les chrétiens ont peur des railleries des païens, ils ne croiront rien, pas même la résurrection de Jésus-Christ* [1]. Ici se présente involontairement au souvenir la répugnance de plusieurs théologiens modernes de l'Allemagne à admettre le miracle cité en exemple par saint Augustin. Depuis que le docteur Paulus, dans son célèbre commentaire sur les Evangiles, a révoqué en doute la réalité de la mort de Jésus-Christ, et soutenu son opinion, dans la seconde édition de ce commentaire, contre les observations décisives du médecin Gruner, les rationalistes se sont plus ou moins ouvertement déclarés pour ce nouvel

[1] *Nec enim ipsum Christum quòd tertio die resurrexit crederemur, si fides christianorum cachinnum metueret paganorum.*

épurement de l'histoire évangélique. Voici comment s'exprime, sur les principaux événements de la vie de notre Seigneur, et sur l'opinion que l'interprète éclairé de ses biographes s'en forme au flambeau d'une critique saine et philosophique, un théologien de l'université de Halle, dans un traité de dogmatique *chrétienne*, dont cinq éditions faites en peu d'années, et l'adoption par plusieurs professeurs de théologie, comme manuel des étudiants qui suivent leur cours, prouvent l'influence et la popularité. Je choisis cet exemple, parce qu'il y a des personnes qui sont disposées à adoucir un passage tiré du même ouvrage [1], comme offrant la pro-

[1] Ce passage, lu avec attention et comparé avec toute la tendance du livre du docteur Wegscheider, fait de Jésus simplement un sage, aidé par la Providence divine de secours tout à fait particuliers, en qui et par qui la force divine opérant avec sagesse (le Verbe ou la Parole de Dieu. Jean, I, 1, 14), en d'autres termes, la Providence de Dieu (SIVE *Providentia Dei*), est *réputée* (*traditur*) s'être manifestée d'une façon merveilleuse (*mirum quantum*), et qui est, pour ainsi dire (*quasi*, en quelque sorte), le reflet de la Divinité elle-même (*quasi ipsius numinis*, ἀπαύγασμα. Héb., I, 3. Le *quasi* est, certes, de trop quand on lit dans l'auteur sacré ce qui précède et ce qui suit les mots : *Étant la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne. Celui qui a fait le monde et soutient toutes choses par sa parole puissante*, volumes II et III, n'est pas un simple organe de la Providence, un instrument dont elle s'est servie pour accomplir ses desseins). En conséquence, dit en concluant le docteur Wegscheider, le dogme de la Trinité peut être ramené à cette formule : Dieu le Père s'est manifesté, par Jésus-Christ, aux hommes comme Esprit Saint. Quelle que soit l'opinion, ajoute-t-il, qu'on adopte sur ce dogme, elle a droit à la plus grande indulgence, pourvu qu'elle n'affaiblisse ou n'énerve pas les motifs qui nous portent à la vertu. (Mais c'est tout juste là le point essentiel. Les chrétiens qui trouvent ce dogme clairement enseigné dans l'Écriture, et qui croient en voir et qui en bénissent la connexité intime et indissoluble avec les autres doctrines révélées pour effectuer notre guérison morale, ne sauraient jamais considérer comme indifférente ou peu importante une divergence d'opinions sur ce point capital.) En terminant, le docteur Wegscheider recommande à ceux qui traitent de cette matière en public, d'u-

fession de foi la plus conforme à la véritable doctrine chrétienne, sur celui des mystères que les rationalistes

ser d'une grande circonspection, afin de ne pas imposer à la croyance des chrétiens plus éclairés une théorie qui répugnerait à leur conscience, et qui leur pèserait comme un joug ou un fardeau, c'est-à-dire qui révolterait leur raison (car c'est là bien évidemment le sens des expressions : *Ne conscientia oneretur christianorum fide provectiorum*), et de ne pas choquer non plus ou froisser dans leur sentiment les personnes plus faibles d'intelligence et peu éclairées (*ne* IMBECILLIORUM *religio offensionis aliquid capiat*. Ib., page 198). Nous voilà donc, au sein de l'Église de celui qui a voulu que la Bonne-Nouvelle fût annoncée sur les toits, qui en toute occasion a marqué son horreur pour l'hypocrisie, son aversion pour toute réticence, pour tout ménagement pusillanime lorsqu'il s'agit des intérêts de la vérité, de cette vérité qu'il est de l'essence de sa religion de considérer comme toujours utile, jamais nuisible, toujours de devoir, et jamais à cacher timidement sous un boisseau ; nous voilà, au sein de l'Église qu'il a fondée au prix de son sang et après une lutte ouverte avec les ténèbres et le mensonge, nous voilà arrivés, par les prétendus progrès de l'interprétation de son Évangile, à avoir une double doctrine, l'une pour les forts, l'autre pour les faibles, à être dépouillés de cette glorieuse prérogative du christianisme d'offrir à tous ses disciples la même vérité et toute la vérité, et d'être affranchis de cette politique d'augures qui ne peuvent se rencontrer sans rire, aussi dégradante pour ceux qui la mettent en œuvre, par quelque motif spécieux de bien public que ce soit, qu'inique et injurieuse envers ceux qu'on tient dans une si humiliante tutelle. Je suis convaincu qu'en y regardant de près, ceux qui connaissent la manière large, franche et probe des unitaires anglais, cesseront de donner leur approbation à cette profession de foi du docteur Wegscheider, si ambiguë et si entortillée, et finiront par y voir ce qui y est, le rationalisme pur et simple, mal déguisé sous des précautions indignes de la loyauté et de la candeur qui, d'ailleurs, nous aimons à le répéter, distinguent Wegscheider avantageusement d'une foule d'autres théologiens à face de Janus. Je puis, sans risquer de me tromper, assurer les défenseurs de la foi de M. Wegscheider, que ce théologien sourira, s'il en a connaissance, des efforts bénévoles tentés en faveur de son orthodoxie. Bien loin de partager cette tendre sollicitude pour sa réputation de croyant en une révélation surnaturelle, il répugnerait beaucoup à être considéré comme reconnaissant dans la personne de Jésus de Nazareth autre chose que le plus illustre des sages et des bienfaiteurs de l'humanité, secondé par un concours

sont censés rejeter avec le moins d'hésitation, et parce que le paragraphe que nous allons transcrire renferme le résumé du *credo* des rationalistes allemands, presenté avec une franchise et une précision qui contrastent honorablement avec les ménagements et l'hypocrisie de phrase, employés par un grand nombre d'entre eux pour ne pas blesser la multitude par une exposition trop crue de leur doctrine ésotérique. Nous traduisons le § 121 (page 263 de la 2e édition) de la dogmatique de Wegscheider :

Il en est de l'histoire de Jésus-Christ comme de beaucoup d'autres histoires du même genre qui nous sont restées de l'antiquité. Expliquée selon les règles de la philosophie et de la critique, elle ne laisse aucun doute que Jésus a été un homme, et qu'il n'a rien eu dans sa destinée que d'humain. Car si l'on dépouille les faits de sa vie, rapportés dans le Nouveau-Testament, de ce voile mythique et de tous les ornements poétiques dont ses historiens les ont enveloppés, il reste un récit dont voici le résumé : (Quelle est cette enveloppe mythique, quels sont ces ornements dont il faut dépouiller le texte des évangélistes pour arriver à la vérité historique, et qui sont ici évidemment assimilés aux fables débitées sur la naissance et la mort de Romulus, et sur d'autres grands hommes de l'antiquité? Il ne peut être question que des premiers chapitres de saint Matthieu et de saint Luc, et en général de tous les faits miraculeux racontés dans les Évangiles.) *Jésus*

providentiel d'antécédents historiques et d'événements contemporains. Il redouterait le *cachinnum provectiorum*. Les docteurs à double doctrine, une pour le peuple, l'autre pour les gens éclairés, ne sentent-ils pas que ce mal moral que fait une duplicité, un manége si avilissant, est positif et incalculable, tandis que le bien qui résulte d'une pareille prudence est au moins problématique et chétif en face de l'obligation morale qu'ils foulent aux pieds?

naquit sous l'empire d'Auguste, de parents galiléens, qui tenaient à la famille de David. Doué de facultés éminentes de l'esprit et du corps, et qui se développèrent de fort bonne heure, pénétré d'un profond sentiment de religion (Act. X, 38), *et d'ailleurs versé dans la connaissance de l'Ancien-Testament et de tout le savoir judaïque de son temps* (§ 44), (dans le paragraphe auquel le lecteur est renvoyé ici, l'auteur cherche à établir que l'assistance divine dont les prophètes ainsi que Jésus-Christ ont joui, consistait uniquement dans le genre d'inspiration qui peut être attribué à tous ceux qui annoncent des vérités dignes de Dieu et salutaires aux hommes, et que Sénèque et Marc-Aurèle assignent à tout homme de bien), *il se voua à l'état de rabbin. Les rabbins étaient des hommes qui allaient de lieu en lieu, en instruisant soit leurs disciples particuliers, soit tous ceux qui voulaient les entendre.* (Il existe un livre publié en Prusse, dans des intentions pieuses, et dont le titre dit plus que tous les plus longs développements historiques ne pourraient apprendre à ceux qui aiment à douter encore de l'empire des opinions rationalistes en Allemagne; le voici : *Jésus-Christ fut-il autre chose qu'un simple rabbin de campagne juif?*) *Dans cette carrière où il s'appliqua surtout à combattre avec chaleur les traditions des Pharisiens et leurs subtilités, ses actions et ses discours lui attirèrent une si haute renommée, que plusieurs le prirent pour le Messie* (§ 50), *que les Juifs d'alors désiraient ardemment* (dans ce § 50, Wegscheider s'efforce de décréditer toutes les prophéties de l'Ancien-Testament, et soutient que Jésus-Christ ne se les appliqua que par une sage condescendance aux opinions reçues parmi les Juifs) *et lui-même, persuadé par quelques déclarations de l'Ancien-Testament, en vint à être convaincu qu'il était en effet le Messie,*

et qu'il était envoyé de Dieu pour instruire les hommes; ce qui s'accordait avec l'opinion qu'on avait conçue de lui, et que la Providence divine faisait sagement tourner à l'accomplissement de ses desseins. (Qu'était donc cette persuasion, si non une illusion dont il se berça, et à laquelle *coopéra*, dans des vues bienfaisantes, la divine Providence? Beau rôle à faire jouer à l'un et à l'autre, à Dieu et à celui qui en est la parfaite image! Rôle digne de la Vérité suprême, et de celui *qui est lui-même le chemin, la vie et la vérité!*) *Bien qu'il n'enseignât autre chose à ses concitoyens qu'un mosaïsme épuré* (le mosaïsme épuré, voilà donc, selon Wegsheider, à quoi se réduit l'Évangile du Fils de Dieu!) *et qu'il appuyât sa prédication de l'exemple d'une vie éminemment vertueuse et sainte, il rencontra cependant des ennemis puissants, aux complots desquels il échappa quelque temps par sa fermeté, mais finit par succomber. Condamné à mort par une populace furieuse, il fut attaché à une croix. Il en fut enlevé dans un état de mort apparente (littéralement :* AYANT TOUT L'AIR D'UN MORT), *et revint à la vie le troisième jour. Il revit encore ses disciples plusieurs fois, et leur déclara de nouveau son projet de fonder et de propager une religion nouvelle; après quoi* IL LES QUITTA ET ILS NE LE REVIRENT JAMAIS. (Peut-on dire plus clairement que, dépouillée de son enveloppe mythologique et des ornements que l'imagination y a ajoutés, réduite en un mot, par la saine critique, à ses faits indubitables, l'histoire de Jésus-Christ n'offre plus les miracles choquants de sa résurrection et de son ascension[1])?

[1] Voici le texte même de ce curieux passage : *Historia Jesu Christi, ad exemplum narrationum similium ex antiquitate ad nostra tempora conservatarum, philosophicè et criticè tractata, indubitato docet, Jesum fuisse hominem, nec nisi humanâ sorte esse perfunctum. Sublato*

Mais, en voyant un théologien considéré professer ouvertement le désaveu de toute intervention immédiate de Dieu en faveur de l'établissement du christianisme, et consigner cette persuasion dans un écrit rédigé d'office pour servir de fil aux étudiants qui suivent ses cours dans une des universités allemandes les plus distinguées, siége des institutions admirables fondées par la piété des Francke, des Canstein, etc., pour l'affermissement et la propagation de la foi au rédempteur des hommes, on revient, avec un étonnement redoublé, à la question déjà soulevée : comment un pareil changement a-t-il pu s'opérer, en un si court espace de temps, dans un pays où les âmes sont naturellement si religieuses, la discussion si réfléchie et si pa–

enim velamine isto mythico, et remotâ quâvis exornatione poeticâ, quibus singula eventa et facta, quæ de Jesu in libris N. T. tradita sunt, obvoluta cernuntur, hâc ratione vitam ejus paucis adumbrare licet : Natus est, Augusto imperante, a parentibus galilæis, Davidicæ stirpi affinibus. Maturè jam eximiis animi corporisque dotibus, intimoque sensu religionis instructus (Act., X, 38), *et librorum V. T. cognitione, omnique ævi sui eruditione judaïcâ* (§ 44) *imbutus, Rabbinorum qui peregrinando discipulos aliosque auditores edocebant, muneri se dicavit ; quo fungens, dum Pharisæorum potissimùm traditiones atque argutias acriter impugnaret, dictis et factis insignibus mox ità inclaruit, ut pro Messiâ* (§ 50), *tunc temporis a Judæis quam maximè desiderato, a pluribus haberetur, sibique ipse, nonnullis V. T. effatis potissimùm adductus, de hâc Messianâ suâ dignitate, et de munere doctoris divini, a Deo ipso sibi concesso, ad æqualium notiones accomodatè, Providentiâ divinâ hoc sapienter ità moderante, firmiter persuaderet. Quamvis virtutis et sanctitatis studio excellentissimus nonnisi puriorem doctrinam Mosaïcam popularibus traderet, et sui ipsius exemplo commendaret, plurimos tamen nactus est inimicos potentissimos, quorum insidiis fortiter adversatus postremò succubuit. Capite damnatus a plebe insanâ, cruci affixus est ; sed cùm,* mortuo simillimus, *indè sublatus esset, tertio die in vitam rediit ; et postquam discipulos aliquoties convenerat, eosque de consilio suo novum religionis institutum stabiliendi atque propagandi denuò certiores fecerat,* ab iis secessit, nec unquam ab illis visus est. Wegscheider, *Dogm.*, § 121.

tiente, l'adoption de nouvelles doctrines précédée d'un examen si sévère et si compréhensif? Nous croyons pouvoir expliquer cet étrange phénomène par l'organisation de l'instruction publique et l'état de la société en Allemagne, en insistant sur la nécessité de ne pas confondre la marche ascendante de l'esprit humain avec les mobiles traits de la physionomie morale d'une époque transitoire.

La nation allemande a, pour ainsi dire, une existence plus contemplative que les autres peuples civilisés de l'Europe. Possédant une langue mère qui se plie à toutes les créations de la pensée, et qui, dans ses racines encore vivantes, rappelle incessamment aux esprits la genèse des idées déposées dans les mots par des hommes méditatifs, et leur en rend, sans beaucoup d'efforts, présente la généalogie, les Allemands se vantent avec raison sous ce rapport d'une plus grande ressemblance avec les Grecs qu'on n'en remarque chez d'autres peuples, et s'attribuent la même aptitude aux abstractions métaphysiques qui a enfanté tous ces systèmes hardis et subtils qui ont illustré les écoles d'Athènes et d'Alexandrie. Mais il manque aux Allemands ce contrepoids aux essors de la spéculation, cette garantie contre la domination exclusive qu'elle aime à exercer aux dépens des autres facultés de l'âme, que les Grecs trouvaient dans un ordre de choses éminemment pratique, et dans des communications de tous les moments avec leurs concitoyens de toutes les classes. La plus grande partie du jour se passait en entretiens et en participation aux mouvements de la vie publique.

Le penseur qui, dans la solitude, avait construit des théories profondes ou séduisantes, ne pouvait échap-

per à l'épreuve presque instantanée de leur solidité, que leur faisait subir le frottement de la vie active.

Les savants allemands sont en général privés de cet avantage. Leur situation et leurs habitudes les conduisent à un travail solitaire qu'ils poursuivent pendant des années, même pendant toute leur carrière, sans qu'ils rencontrent dans leurs relations le moyen de mettre à l'épreuve la force du fil qu'ils ont filé dans leur laboratoire isolé, la bonté de la toile qu'ils ont tissée avec une merveilleuse industrie. Ils vivent, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans leur coque; et, rattachant à leur trame primitive tout ce que dans la suite leur offrent une expérience extrêmement bornée et des études, à la vérité consciencieuses et variées, mais faussées par leurs vues de prédilection, ils perdent la faculté de juger leurs propres conceptions, et d'apprécier la valeur des objections qu'on leur oppose.

Une autre circonstance mérite l'attention du philosophe qui cherche dans l'état de la société l'explication des qualités caractéristiques de la littérature d'un peuple. Les Allemands n'ont jusqu'ici joui d'aucune liberté politique qui leur fît prendre une part effective aux affaires du pays, et au règlement de ses intérêts. Pour se dédommager d'une privation qui pèse sur les âmes, et laisse dans les esprits supérieurs un vide qui demande à être rempli, il ne leur restait que l'activité idéale, les attraits de nouvelles combinaisons spéculatives, les jouissances d'un empire intellectuel, à défaut d'une influence directe sur la chose publique. Il s'est formé ainsi en Allemagne deux ordres d'existences parfaitement distincts, et plus ou moins soustraits à une véritable action mutuelle : le monde civil, réel, et le monde littéraire. Dans celui-ci, l'habitude de se livrer à

la licence de l'imagination, et aux spéculations les plus hardies a été prise, tolérée, approuvée, sans que les classes dominantes en conçussent de l'inquiétude, et sans que les classes studieuses pressentissent les conséquences de ces reconstructions de l'édifice du savoir humain, sans cesse renouvelées sur nouveaux frais, et se doutassent des dangers qu'il y avait à remanier ses bases par besoin purement théorique, en se flattant de s'en procurer de plus profondes, tandis que, loin de les rendre plus solides, on creusait une fosse sous l'ancien édifice.

Ajoutez à ces circonstances, que ce ne sont pas les gens du monde, leurs goûts, leurs encouragements qui ont créé ni même essentiellement modifié la littérature, c'est-à-dire la sphère des idées et des jouissances intellectuelles qui font la vie de l'esprit et du cœur de l'élite de la nation dans le silence du cabinet. La littérature est presque uniquement l'ouvrage d'hommes appartenant à l'enseignement universitaire et aux professions qui exigent beaucoup plus de savoir et de talent d'analyse que de connaissance du cœur humain. Etrangers aux habitudes du grand monde, et dépourvus du tact pratique et du sentiment d'indépendance que donne le maniement des affaires publiques, les écrivains allemands, auxquels leur nation doit les ouvrages et les doctrines qui font sa gloire et ses délices, n'ont pas, comme les auteurs classiques de l'antiquité et ceux de la France et de l'Angleterre qui, pour la plupart, se sont formés au sein de relations actives, et dans une lutte instructive avec le monde réel, su se préserver de ces écarts du jugement et du goût que l'homme isolé évite difficilement. L'existence des Allemands en général, à plus forte rai-

son celle des gens de lettres, est plus domestique que sociale ; menant une vie toute de pensée ou de sentiments intérieurs de l'âme, et favorable aux rêveries spéculatives, ils ne trouvent point pour leurs idées ce contrôle qui en est à la fois la pierre de touche et l'appui, et que le commerce social et le frottement de relations variées offrent seuls.

Voilà plus qu'il n'en faut à l'observateur réfléchi, pour lui inspirer de la défiance contre tous les systèmes de morale et de religion mis en vogue dans une contrée où les besoins de l'homme doivent être si incomplétement connus et si mal appréciés par ceux qui sont auteurs ou juges du plus grand nombre de ces systèmes. Dans la règle, on ne saurait nier que la littérature ne soit l'image assez fidèle de l'état de la société. Il faut convenir aussi que la littérature allemande a, depuis plus de trente ans, offert un spectacle qu'on retrouverait difficilement à une autre époque de l'histoire et chez une autre nation. Enthousiasme sans foi, scepticisme non pas calme et scrutateur, mais hostile contre les vrais intérêts de l'homme et allié au dégoût de la vie, anarchie dans les principes fondamentaux, absence de tout point de ralliement, désordre dans les idées, penchant pour le bizarre et le fantastique, raison tour à tour ivre de sa puissance ou désespérant de sa portée, cherchant son triomphe tantôt dans l'anéantissement et tantôt dans l'apothéose de notre nature, ici dans une espèce de suicide digne d'un fakir, là dans une autonomie plus que stoïque ; tels sont les traits qui se détachent en forte saillie, du fond des productions les plus populaires des derniers temps.

On ferait néanmoins grand tort à la nation, si on croyait y voir sa véritable physionomie morale et l'ex-

pression de son état social. Encore un coup, il y a, par les raisons que nous avons indiquées, prodigieusement de factice et de transitoire dans les doctrines et les livres qui ont exercé de l'empire sur l'opinion. Et, pour nous renfermer dans les limites de la science qui nous intéresse plus particulièrement, tandis que les plus célèbres théologiens, les chefs de l'enseignement universitaire, se plaisaient à ravaler les documents de la révélation au niveau des monuments profanes de l'antiquité, qu'ils en révoquaient en doute l'authenticité, contestaient l'interprétation reçue lorsqu'elle contrariait leurs vues, ou n'hésitaient pas à accuser d'erreur l'écrivain sacré, lorsque le sens qui condamnait leur opinion était trop clair pour s'en débarrasser par des tours de force exégétiques; tandis que tous les journaux accrédités leur servaient de véhicules et de prôneurs; le gros de la nation, avertie par une voix secrète qui la rappelait à une religion plus appropriée aux maladies de l'âme, et la majorité des pasteurs qui ne sauraient, à la longue, méconnaître ce qui peut seul guérir ces maladies, repoussaient d'instinct cet énervant et incohérent rationalisme. Longtemps ils manquèrent de chefs et d'organes; toutes les bouches de la renommée, tous les moyens d'opinion, toutes les tendances du public lettré étaient pour les adversaires des doctrines évangéliques.

Le petit nombre de sentinelles vigilantes qui, aux dépens de leur réputation littéraire et philosophique, sonnaient l'alarme et signalaient les pétitions de principes, les erreurs, les contradictions dont fourmillaient les systèmes des nouveaux docteurs, ne réussissaient pas à désenchanter les nombreux partisans du néologisme; ils ne parvenaient pas même à se faire des

auxiliaires actifs parmi ceux qui, dans le secret de leur âme, applaudissaient à leurs efforts, et ils ne recueillaient guère d'autres fruits de leur courage que la conscience d'avoir rendu témoignage à la vérité. On ne s'étonnera pas du peu de succès de ces hommes aussi savants et habiles que pieux et fidèles, si l'on considère qu'il ne s'agissait de rien moins que de remettre en honneur ce que non seulement les journalistes et une foule d'écrivains en vogue, mais des moralistes distingués, des publicistes estimables et le vulgaire des gens de lettres n'avaient depuis un demi-siècle, cessé de représenter sous le jour tour à tour le plus ridicule et le plus odieux, comme l'œuvre de la superstition et de l'ignorance, une source de dégradation, un obstacle aux progrès de la saine morale et un instrument de l'obscurantisme ligué avec la tyrannie contre l'émancipation de la raison humaine.

Imposant à leurs nombreux lecteurs cette condamnation de l'ancienne foi comme les arrêts de l'opinion, éclairée par des recherches aussi complètes que scrupuleuses, les feuilles périodiques les plus répandues réagissaient sur les auteurs d'ouvrages théologiques. Comme il est arrivé pendant la révolution française, dans un autre ordre d'intérêts, les éditeurs, les propriétaires, les principaux rédacteurs de journaux, presque tous amis ou adhérents des néologues, exercèrent une influence tyrannique sur les écrivains. Leur critique hautaine et moqueuse les troublait, enchaînait leur liberté et prescrivait d'avance le résultat de leurs recherches aux théologiens qui redoutaient ces sarcasmes et ces dédains.

Tous les travaux de l'érudition, toutes les spéculations d'une philosophie aussi imposante par la profon-

deur de ses vues que séduisante par des résultats en apparence favorables au développement du sens moral le plus pur et du sentiment religieux le plus élevé, toutes les puissances dont le levier était entre les mains des chefs d'opinion dans les sciences comme dans la littérature et dans les hautes administrations, semblaient conspirer contre les dogmes vitaux de l'Évangile, en secondant les efforts des exégètes qui visaient à rationaliser le christianisme. Répugnant à admettre dans le Nouveau-Testament un élément irréductible pour la raison, les plus illustres d'entre les théologiens et les critiques qui régnaient dans les écoles stigmatisaient l'exégèse favorable à la foi évangélique, comme n'étant que l'esclave d'une orthodoxie routinière et l'instrument docile de l'ancienne dogmatique, tandis que c'étaient eux-mêmes dont les opérations exégétiques manquaient entièrement de loyauté. L'état d'hostilité où s'était mis le siècle contre tout ce qui n'émane pas de l'esprit humain livré à ses propres inspirations, cachait et cache encore aux yeux de tant d'interprètes savants, ce qu'il y a de déloyal dans leur mode de procéder en exégèse. J'appelle *loyale* l'exégèse qui accepte, sans chicane et sans atténuation, ce que des recherches bien conduites, et poussées jusqu'aux limites des ressources et des données dont la critique dispose, lui ont présenté. En opposition à cette véritable exégèse qui en mérite seule le nom, il y en a une autre qui, pour être *systématique* et pour aboutir à des interprétations très divergentes, n'en est pas moins déloyale. Lorsqu'elle demande à ses procédés un sens des saints livres conforme à l'analogie de la foi telle qu'elle est établie dans une Église et par une confession de foi, je ne vois pas en quoi cette partialité

serait plus condamnable que le travail de l'interprète qui vise à obtenir des explications favorables à la suprématie absolue de la raison. L'une et l'autre de ces exégèses demandent à leurs procédés un résultat de prédilection. En s'efforçant de faire disparaître tout ce qui choque la prétendue saine raison du théologien philosophe, en cherchant à éliminer tout ce qui ne sort pas des entrailles de la pensée humaine, l'exégèse *amortissante* est tout aussi systématique et corrompue que celle qu'on accuse de ne vouloir trouver dans la Bible que les dogmes d'une Eglise.

Ramener l'exégèse sacrée à cette loyauté parfaite, à cette soumission sans réserve au produit de recherches consciencieuses, n'était pas chose facile, n'était pas, disons-le franchement, l'œuvre de l'homme seul. Pour obtenir ce résultat il fallait que les esprits s'ouvrissent à la lumière, les cœurs au sentiment de la misère et du néant de la raison déchue. En une matière si haute et si ardue, il n'y a que la foi qui engendre la bonne foi.

Ce n'est pas le sang et la chair qui révèlent à l'homme les choses spirituelles. Aussi renonçons à expliquer ce qui n'est pas du ressort de l'entendement. Ce serait nous replonger dans les ténèbres d'où nous commençons à sortir; ce serait courber de nouveau nos têtes affranchies et relevées sous le joug de cette intelligence sèche et froide, avide de tout comprendre, aspirant à immoler à l'intérêt de curiosité des intérêts infiniment supérieurs, se portant unique exploratrice et interprète de la vérité, tandis qu'elle n'est qu'un des moyens de la saisir, et qu'elle n'est ni la principale ni la plus noble, et encore moins l'unique faculté de l'homme spirituel. Reconnaissons et adorons le souffle

divin dans le réveil dont nous sommes témoins, et réjouissons-nous de voir, parmi les symptômes de ce réveil, le retour d'un nombre considérable de théologiens profonds et de critiques habiles vers cette vénération pour les saintes Écritures qui a toujours distingué le chrétien. Ceux qui ont suivi avec attention et anxiété les phases de la littérature théologique en Allemagne, pourront seuls apprécier tout ce que signifie et promet la publication de la *Gazette ecclésiastique évangélique* qui a reporté nos souvenirs sur quelques-unes de ces phases; notre but, en les retraçant, a été de mieux faire sentir l'importance morale et religieuse d'une feuille pour la rédaction de laquelle se sont réunis des savants et des théologiens déjà célèbres par leurs travaux, la plupart encore dans la fleur de l'âge et environnés d'une considération méritée par leurs vertus et d'éminents services rendus à l'enseignement académique et aux sciences.

Le principal rédacteur est un jeune professeur de l'Université de Berlin, le docteur E. W. Hengstenberg. Ses articles se font remarquer par la profondeur des pensées, un tour de phrase vif et spirituel, une franchise courageuse qui ne ménage aucune des idoles du jour, aucune des faiblesses des chrétiens de nom. Il a inséré dans les six premiers numéros de son journal des considérations étendues sur les rapports de l'Église romaine avec l'Église évangélique, où il nous semble avoir établi, avec la dernière évidence, que les erreurs de l'Église romaine découlent principalement de deux sources : de ce qu'elle méconnaît la misère morale et l'impuissance spirituelle de l'homme, et du défaut de confiance aux promesses consignées dans l'Évangile, et qui assurent à l'homme le secours de la grâce, lorsqu'il

se résigne entièrement à la volonté de Dieu et lui fait l'abandon de la sienne. Ce manque de pleine confiance lui fait chercher un supplément d'appui dans le sacerdoce, chez de prétendus représentants de Christ et de ses apôtres, etc. Ce morceau est plein d'aperçus lumineux et contient des observations frappantes de justesse sur le penchant et l'indulgence des panthéistes pour l'Église romaine. Il nous est impossible de ne pas, à cette occasion, manifester tout le plaisir que nous a fait le simple énoncé des thèses défendues en chaire par M. Hengstenberg et quelques-uns de ses disciples à Berlin, en 1825 et 1828, et que nous avons sous les yeux; nous ne pouvons nous refuser la satisfaction d'en citer quelques-unes :

Pour comprendre l'Ancien-Testament, ce n'est pas assez de la philologie; il faut encore un esprit éclairé par la gloire de Christ.—L'Ancien-Testament a un sens unique. —La méthode d'interprétation qui convertit en allégorie le sens de l'Ancien-Testament a eu deux causes; la première est l'incrédulité; la seconde est le défaut de lumières et l'embarras de quelques défenseurs de la religion. — Qui rejette ou qui dédaigne l'Ancien-Testament doit, par une suite nécessaire, rejeter ou dédaigner le Nouveau.—La saine et véritable interprétation de l'Ancien-Testament ne peut être apprise que du Nouveau-Testament. Les premiers chapitres de la Genèse sont purement historiques.—Ce qu'on a appelé l'accommodation des apôtres et de Jésus lui-même aux erreurs humaines, est une conjecture sans vérité.—Dans le passage si controversé, Gal., III, 20, « le Médiateur n'est pas d'un seul, etc., » le premier membre de la phrase se rapporte à Moïse, médiateur de l'ancienne alliance, et le dernier à Dieu qui accorde sa grâce ἀμέσως (sans l'intervention d'un autre.) — *Le système de Pélage exposé,*



comme il l'a été de notre temps, avec plus de netteté et d'une manière plus conséquente que par Pélage lui-même, ôte ce qui distingue le christianisme d'avec les religions païennes.—Ce n'est qu'après que l'hérésie arienne eut été étouffée que les dernières traces du paganisme disparurent de la doctrine de l'Eglise. — Les philosophes qui veulent être plus sages que Christ, sont des idolâtres.—La raison humaine est aveugle pour les choses divines. — Le seul moyen de connaître de Dieu tout ce que l'homme en peut connaître, est de se charger de la croix de Jésus-Christ et de le suivre. — Cependant, tant qu'il reste en nous des traces du péché, la connaissance des choses divines n'est pas, par elle-même, notre but final; cette connaissance n'est d'aucun prix, si elle ne sert à nourrir et à avancer notre sanctification[1].

[1] *Ad V. T. intelligendum non sufficit philologia; requiritur animus, cui Christi gloria illuxit. — Unus est V. T. sensus. — Ea interpretandi ratio, quæ V. T. sensum in allegoriam convertit, originem primam duxit ab incredulitate, partim à virium in defendenda religione inopia. — V. T. qui aut rejicit aut despicit, idem eo ipso aut rejiciat aut despiciat necesse est N. quoque T. — Recta V. T. interpretandi ratio e N. T. discenda est. — Prima Geneseos capita nil nisi historiam continent. — Quæ vulgo dicitur accommodatio et apostolorum et Jesu ipsius ad hominum errores, vana est conjectura. — Locus vexatissimus, Gal., III, 20 : « Mediator unius non est, etc., » priori membro de Mose, antiqui fœderis mediatore, posteriori de Deo, munus gratiæ* ἀμέσως (sans l'intervention d'un autre) *deferente, intelligendus. — Systema Pelagii, si, uti nostris temporibus factum est, accuratiùs et principiis accommodatiùs, quam ab ipso Pelagio, proponitur, discrimen inter religionem christianam et religiones gentiles tollit. — Arianâ demùm hæresi devictâ, paganismi reliquiæ in ecclesiæ doctrinâ extinctæ sunt. — Philosophi, qui supra Christum sapere volunt, idololatræ sunt. — Ratio humana cæca est in rebus divinis. — Is tantùm ad eam, quæ homini concessa est, Dei cognitionem pervenit, qui Christi crucem tollit eumque sequitur. — Neque tamen, donec peccati in homine remanent vestigia, rerum divinarum scientia per se finis est hominis; quæ ipsa nisi ad sanctitatem ejus faciat alendam promovendamque nullius est pretii.*

C'est là de la théologie d'accord avec elle-même dans l'ensemble de ses doctrines et dans toutes ses parties, non pas cet enseignement incertain, incohérent, repoussant d'une main ce qu'il a pris de l'autre, empruntant ses propositions tantôt à la Bible, tantôt à la philosophie, c'est-à-dire à la raison, qui dans la plus favorable des hypothèses, lorsqu'elle a été incarnée, comme s'expriment ceux qui en exaltent la dignité, a contracté alliance avec les sens, les passions, l'imagination, les croyances contemporaines, et qui nous vante le produit de ces éléments hétérogènes comme des axiomes de la raison divine et infaillible.

L'espace nous manque pour faire connaître aux lecteurs français les services rendus aux sciences et à la religion par les nombreux collaborateurs de la *Gazette évangélique* de Berlin. M. le docteur Tholuck, successeur du docteur Knapp, à Halle, est, jeune encore, déjà célèbre par de belles recherches sur les sectes mystiques de l'islamisme (*de Ssufismo*, 1821), par un ouvrage intitulé : *la Doctrine du péché et du Rédempteur* (1825, 2ᵉ édition), opposé au *Théodore* de M. de Wette, par un fort bon *Commentaire sur l'épître aux Romains*, par une savante *Histoire du Paganisme*, que le docteur Néander a placée en tête de son *Recueil de traits et de morceaux remarquables tirés des Annales du Christianisme*. Il serait superflu de parler du docteur Néander lui-même. On sait qu'il a, le premier, dans son *Histoire de l'Eglise*, exposé avec étendue et une supériorité de vues qui laisse loin derrière lui ses devanciers, l'influence morale de l'Évangile sur la vie des chrétiens, dans les premiers siècles; le même théologien a débrouillé d'une main sûre et habile les systèmes des sectes *gnostiques* dans un ouvrage particulier. On doit au doc-

teur Hahn des *investigations sur Marcion*, précieuses par le parti qu'on en a tiré dans la question de l'intégrité de l'Évangile de saint Luc. M. Olshausen, professeur à Kœnigsberg, a mis hors de doute l'authenticité des trois premiers Évangélistes; il est de plus auteur d'écrits remarquables sur le sens spirituel de l'Écriture. Le docteur Heubner de Wittemberg, a donné sur l'apologétique des articles dans l'*Encyclopédie d'Ersch*, qui sont pleins de mérite et d'intérêt, et M. le docteur Bialloblotzki a publié en latin, sur *l'abolition de la loi mosaïque* (in-4, 1824, *Gœttingue*), un Mémoire couronné par la faculté de théologie de Gœttingue, où cette matière importante a été envisagée sous toutes ses faces avec érudition, sagacité, candeur et dans un fort bon esprit. Nous avons déjà eu occasion de parler d'un des collaborateurs laïques de la *Gazette évangélique*, le professeur Heinroth, docteur médecin à Leipsick, auteur d'une *Anthropologie* qui fait époque à la fois dans les sciences morales et naturelles.

Les limites qui nous sont prescrites et que nous n'avons déjà que trop peu respectées, ne nous permettent pas d'entrer dans des détails sur le second des ouvrages périodiques consacrés à l'exposition et à la défense des doctrines évangéliques, que nous avons nommés en tête de notre article. Il est publié par le savant et pieux docteur Steudel, connu par d'excellents ouvrages de théologie et de philosophie religieuse : il s'est adjoint pour la rédaction de cette feuille, ses collègues dans la faculté de Tübingue, les docteurs Kern, Schmid, et Baur. Ce dernier, auteur d'un docte ouvrage sur les religions de l'antiquité qui ont eu pour objet le culte de la nature, a inséré dans le 1er numéro du journal théologique que nous annonçons, un morceau très cu-

rieux sur l'analogie des idées du docteur Schleiermacher avec celles des gnostiques, où il paraît avoir complétement prouvé que le Christ de Shleiermacher est, comme dans les systèmes de Basilides, Valentin, etc., un être purement idéal, identique avec le plus haut période du développement du sentiment religieux dans l'homme. Le même cahier offre des considérations fort justes sur la dogmatique du même théologien : l'auteur de cet article aussi profond que solide est le principal rédacteur du journal, le docteur Steudel. Il définit avec beaucoup de précision les principes qui séparent les divers systèmes des rationalistes de la doctrine du supranaturalisme, et montre d'une manière lumineuse son parfait accord avec la philosophie.

OBSERVATIONS

SUR UNE LETTRE DE M. ISAMBERT RELATIVE A UNE PRÉTENDUE SENTENCE DE PILATE.

(Extrait du journal *l'Espérance*, 1839.)

Le document judiciaire[1], renfermant une prétendue sentence de Pilate contre Jésus-Christ, a été examiné par M. Isambert dans un article de *la Gazette des Tribu-*

[1] Sentence rendue par Ponce Pilate, gouverneur-régent de la Basse-Galilée, portant que Jésus de Nazareth subira le supplice de la croix.

« L'an dix-sept de l'empire de Tibère César, et le vingt-cinquième jour du mois de mars, en la cité sainte de Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu ;

« Ponce Pilate, gouverneur de la Basse-Galilée assis sur le siége présidial du prétoire,

naux du 3 mai dernier; mais aux objections judicieuses par lequelles ce savant jurisconsulte a prouvé la supposition de cette pièce, se trouvent mêlés des doutes sur la conduite de Jésus et sur l'exactitude du récit des évangélistes, qui méritent examen à leur tour.

Rappelant la discussion qui s'est élevée entre M. Salvador et M. Dupin, sur le procès que le Sanhédrin fit à Jésus, M. Isambert semble admettre la légitimité de la condamnation du Christ, en lui imputant d'avoir, par ses prédications, attaqué les magistrats et l'antique religion de son pays, et troublé la tranquillité publique, puis, en l'accusant d'avoir usurpé le titre de fils de Dieu, usurpation punie comme crime capital par une loi mosaïque, tombée, à la vérité, en désuétude, mais enfreinte, toutefois, par la déclaration sortie de la bouche du Sauveur devant le sénat juif. Mais il est d'abord contraire à toute la teneur de l'histoire de sa vie publique, telle que la racontent ses biographes, qu'il ait excité ses auditeurs à la révolte contre les autorités établies, soit religieuses, soit politiques. Jamais

« Condamne Jésus de Nazareth à mourir sur une croix, entre deux larrons, les grands et notoires témoignages du peuple disant :

« 1° Jésus est séducteur ; 2° il est séditieux ; 3° il est ennemi de la loi ; 4° il se dit faussement fils de Dieu ; 5° il se dit faussement roi d'Israël ; 6° Il est entré dans le temple suivi d'une multitude portant des palmes à la main.

« Ordonne au premier centurion Quirilus Cornelius de le conduire au lieu du supplice.

« Défend à toutes personnes, pauvres ou riches, d'empêcher la mort de Jésus.

« Les témoins qui ont signé la sentence contre Jésus, sont :

« 1° Daniel Robani. pharisien.

« 2° Joannas Zorobabel.

« 3° Raphaël Robani.

« 4° Capet, homme public.

« Jésus sortira de la ville par la porte Struénée. »

il ne leur porte atteinte; au contraire, il prêche et donne lui-même l'exemple de la soumission au régime sacerdotal et légal. Il renvoie à l'inspection du prêtre, préposé à ce soin, les lépreux qu'il a guéris. Il leur ordonne de s'acquitter des offrandes prescrites. Il ne s'arroge, ni ne blâme aucune des fonctions qu'exercent les magistrats de l'ordre civil ou lévitique. Adjuré par le souverain pontife, il lui répond comme à un dépositaire de pouvoirs légitimes, tandis qu'il garde un auguste silence devant Hérode, et devant Pilate même, auquel il n'adresse pas une parole qui tende à sa propre défense. L'unique objet de ses censures publiques sont les doctrines perverses de sectes juives, qu'il réprouve par des motifs purement religieux et moraux. Assurément, un ennemi de la morale des jésuites, un théologien condamnant des opinions et des croyances qui peuvent être celles des personnes le plus haut placées dans l'état ou dans l'église, mais qu'il repousse parce qu'il les croit erronées ou dangereuses, ne se constitue pas pour cela l'adversaire de l'ordre établi. Quant à la déclaration prononcée sur l'adjuration du souverain sacrificateur (*Math.*, XXVI, 64 ; *Marc*, XIV, 62 ; *Luc*, XXII, 70 ;), c'est sans doute l'équivalent de ceci : « Oui, « je suis celui que Moïse a annoncé comme devant venir revêtu d'une autorité égale à la sienne» (*Deut.*, XVIII, 15); « voyez les œuvres que je fais; examinez si « je ne suis pas celui qui vous a été promis, à vous et à « vos pères, comme devant accomplir les desseins de « Dieu sur vous et les autres nations ?» Cette réponse lui faisait-elle encourir la peine dont le Deutéronome frappe le blasphémateur? A cette question, l'histoire du genre humain (en d'autres termes, l'ordonnateur suprême des événements qui ont fait de la venue du Christ le flambeau

des annales humaines, le centre et le régulateur des destinées de notre race) a répondu; et la réponse met au néant toutes les ergoteries d'aveugles légistes, comme toutes les sentences de juges iniques et toutes les ruses du cœur révolté contre une doctrine qui condamne ses penchants corrompus. C'est à ce grand tribunal que la cause de Jésus a été plaidée et jugée; elle n'était pas de la compétence du Sanhédrin, qui ne fut qu'un des moyens employés par la Providence pour la faire triompher.

On dira que c'est un point de vue auquel le Sénat juif ne pouvait pas s'élever. Aussi ne nous y plaçons-nous pas pour apprécier sa conduite. Son iniquité résulte de la loi même de Moïse. Voici les règles que le législateur des Hébreux trace comme devant aider le peuple d'Israël à discerner les vrais des faux prophètes. « L'Eternel ton Dieu te suscitera un prophète comme « moi, d'entre ses frères; vous l'écouterez..... Je met« trai mes paroles en sa bouche.... Et il arrivera que « quiconque n'écoutera pas les paroles qu'il aura dites « en mon nom, je lui en demanderai compte. » (*Deut.*, XVIII, 15, 18, 19.) « Que si tu dis en ton cœur : « Comment connaîtrons-nous la parole que l'Eternel « n'aura point dite? Quand ce prophète-là aura parlé au « nom de l'Eternel, et que la chose ne sera point, ni « n'arrivera point, ce sera là une parole que l'Eternel « ne lui a point dite; mais le prophète l'aura dite par « orgueil. » (Id., ver. 21 et 22.) Il devait donc, avant tout jugement sur les prétentions de l'homme qui se disait interprète de Jéhovah, procéder à une enquête sur l'accord ou la contradiction de ses déclarations avec les événements, par exemple, l'annonce d'une guérison promise qui n'aurait pas été opérée véritablement. C'est cette enquête que le Sanhédrin aurait dû faire, et dont

l'obligation lui était imposée, non seulement par la loi, mais pesait avec une force plus qu'ordinaire sur les chefs de la nation, dans les circonstances qui la pressaient de toutes parts. L'attente d'un personnage, chargé d'une mission divine, qui devait donner un nouvel aspect aux institutions théocratiques et en effectuer le dernier développement, cette attente était tellement générale que Tacite et Suétone l'ont mentionnée à titre de renseignement indispensable pour s'expliquer l'agitation des esprits vers l'époque de l'insurrection des Juifs et de l'anéantissement de leur existence nationale. On était notamment dans la persuasion que le moment était arrivé où paraîtrait le prophète égal à Moïse, annoncé dans le passage du Deutéronome que nous avons cité. (V. *Jean*, I, 46; IV, 25, et *actes des Apôtres*, III, 22; VII, 37.) La résurrection de Lazare, dont l'atterrante nouvelle était, peu de jours auparavant, venue exciter les craintes de l'aristocratie sacerdotale[1], et l'affermir dans sa résolution de se défaire de Jésus par ruse ou par violence (V. *Jean*, XI, 46-53); tant d'autres prodiges que l'opinion lui attribuait, l'admirable pureté de sa vie et de ses enseignements, sa déférence absolue et invariable pour l'autorité des livres sacrés des Juifs, la nature entièrement morale des moyens de persuasion qu'il employait sans mélange d'aucune vue politique, l'absence de toute ambition personnelle, si clairement prouvée par sa conduite récente lorsqu'il était entré dans Jérusalem aux acclamations de la multitude, accourue pour lui témoigner sa vénération et son dévoûment, conduite tellement irréprochable

[1] C'est ainsi que Josèphe lui-même (Liv. XX. à la fin du chap. 10.) caractérise le régime qui avait prévalu en Judée depuis la mort de Hérode, et dont le joug pesa sur la nation jusqu'à la destruction de Jérusalem. (Page 981 du 1er vol. de l'édition de Havercamp).

que le Sanhédrin n'osa en faire un chef d'accusation, ni dans son interrogatoire, ni devant le gouverneur romain auquel les ennemis de Jésus avaient tant d'intérêt à inspirer des soupçons sur ses projets politiques ; que de motifs pour des hommes qui eussent sincèrement voulu connaître la vérité, d'agir avec une sage lenteur et de s'environner de toutes les lumières que leur offraient la publicité que Jésus avait mise dans toutes ses actions, et la foule de témoins qu'ils auraient pu interroger! Dans tous les cas, le conseil ne pouvait, sans prévarication, ne pas se conformer à l'ordonnance mosaïque (*Deut.*, XVIII, 22), et se dispenser d'un examen attentif et approfondi des preuves que Jésus alléguait pour se légitimer comme envoyé du Très-Haut.

Mais retournons à l'examen d'autres assertions, contenues dans la lettre de M. Isambert. Après s'être livré, sur le procès intenté à Jésus, aux réflexions que nous avons cherché à rectifier, M. Isambert passe en revue quelques circonstances liées à l'histoire de la Passion du Sauveur. Reconnaissant, au supplice de Jésus mort sur une croix, le caractère d'un fait historique recueilli par Tacite, il émet, toutefois, le soupçon que cet historien pourrait bien n'avoir, à l'occasion de l'incendie de Rome par Néron, mentionné que rétroactivement les chrétiens assez nombreux de son temps. Si M. Isambert a voulu infirmer les conséquences que l'apologétique chrétienne tire du témoignage de Tacite, nous le renvoyons aux ouvrages d'Abbadie, d'Houtteville, de Paley, de Chalmers, etc., et d'autres habiles et victorieux défenseurs du christianisme. Il y trouvera la solution de ses doutes, ainsi que l'explication du silence de Josèphe qui lui paraît *étonnant*. Avant de s'étonner, il faudrait d'abord prou-

ver que Josèphe n'a pas parlé de Jésus-Christ. Or, le paragraphe qui renferme le témoignage de Josèphe sur Jésus (*Archéol.*, XVIII, 3, 3.), et qui a fourni le sujet de tant d'écrits pour ou contre son authenticité, est au moins d'origine problématique. Des investigations nouvelles ont eu pour résultat de le considérer comme venant de la main de Josèphe même, quoique altéré par quelques interpolations. (Voyez la *Vie de Jésus*, par le docteur Ch. Hase. Leipsick, 1835, pages 9 et suivantes.) Deux critiques modernes nous paraissent avoir rendu cette opinion extrêmement vraisemblable. (*Bretschneider*, pages 59-66, d'un traité intitulé : *Capida theologiæ Judæorum e Flavii Josephi scriptis*, 1812, et *Ch. Fr. Bohmert* dans une monographie particulière imprimée à Leipsick ; 1823, pages 6-16). Outre les raisons que ces écrivains ont fait valoir, le style même de ce passage ne permet pas de l'attribuer à un imposteur. Il est empreint de cette élégance exquise, et de ce goût attique qui se font remarquer dans tous les écrits authentiques de Josèphe, et qu'aucun des faussaires qui ont commis de ces fraudes pieuses, dans les premiers siècles de l'Église, n'aurait su imiter : un chrétien d'ailleurs qui aurait réussi à faire admettre, dans tous les manuscrits de Josèphe, un morceau de cette étendue, chose inconcevable, ne se serait pas contenté de parler de Jésus en termes si mesurés, parfaitement applicables à tout sage éminent, si on en excepte les mots : *et cet homme était le Christ*, qui sont évidemment la note d'un copiste chrétien qui s'est glissée dans le texte postérieurement, ou bien qui ont ce sens : *Cet homme est celui qu'on a fait passer pour le Christ.*

Il n'est, au demeurant, aucun besoin de ce passage, pour établir que Josèphe a eu parfaite connaissance de

la vie de Jésus-Christ. Qui ne sait qu'en parlant de Jacques, condamné par le Sanhédrin à être lapidé avec quelques autres juifs, il le désigne comme étant frère de Jésus, nommé le Christ? En ajoutant « que « cette action déplut extrêmement à tous ceux des ha- « bitants de Jérusalem qui avaient de la piété et un « véritable amour pour l'observation des lois » (*Archéol.*, L. 20, chap. 9, page 975), il fait clairement entendre que Jacques était un homme fort connu et généralement estimé; et cependant il croit le signaler encore mieux à l'attention de ses lecteurs, en mentionnant sa parenté avec Jésus. Cela ne prouve-t-il pas que Jésus était, aux yeux de Josèphe, un personnage historique, pouvant servir à appeler l'intérêt et la sympathie sur le sort d'un homme qui, par lui-même, en aurait beaucoup moins excité?

Après avoir relevé ce qu'il y a d'erroné dans les qualifications que la pièce apocryphe, qui est l'objet de sa lettre, donne aux grands-prêtres Anne et Caïphe, M. Isambert s'attaque à quelques détails du récit des évangélistes qui les concerne. « Rien n'indique dans « l'histoire, dit-il, que Caïphe fût le gendre d'Ananus, « comme dit l'évangile de Luc, contrairement aux ré- « cits des autres évangélistes, qui ne parlent que d'un « seul grand-prêtre. » Parce que les relations de parenté entre Caïphe et Anne ne sont pas mentionnées ailleurs, s'ensuit-il qu'elles ne pouvaient pas être connues de Jean, qui était personnellement connu du souverain sacrificateur? (*Jean*, XVIII, 15.) Il ressort d'ailleurs de toute l'histoire contemporaine, que ces deux personnages étaient dans des rapports de confiance et de sentiments très intimes. Annas, proprement *Hanan* (l'*h* fortement aspirée), l'Ananus de Josèphe, qui hel-

lénise son nom selon sa coutume, avait été installé grand-prêtre par Quirinius (*Josèphe* L. XVIII, 21), et dix ans après destitué par Valérius Gratus, qui éleva à cette dignité ***Joseph***, surnommé ***Caïphe***. Toutefois, Anne se maintint, durant tout le pontificat de Caïphe, en grand crédit; on voit plus tard, et pendant sa vie, cinq de ses fils investis de cette haute charge : ***Éléazar*** (ibid., § 3.) ***Jonathan*** (ibid., chap. 4, § 3), ***Théophile***, que quelques commentateurs supposent être ce Théophile auquel saint Luc a adressé son évangile (ibid., chap. 5, § 3), ***Matthias*** (ibid., chap. 6, § 4), et ***Ananus*** le jeune (*Josèphe* L. XX, chap. 9, § 1). Josèphe dit que Anne était réputé un des hommes les plus heureux, ayant eu cinq fils qui tous étaient parvenus à la suprême dignité dans leur patrie. Il résulte de l'histoire évangélique que Anne, quoique privé de la première place, continua d'exercer sur les affaires publiques une influence considérable. Il est probable qu'aux fonctions de sagan ou vice-grand-prêtre, il joignait celle de prince ou président du Sanhédrin, toujours remplie par un des sénateurs, jamais par le grand sacrificateur lui-même. (Voyez ***Casaubon Exercitatt. in Annales Baronii***, XIII, §§ 4 et 5, p. 214-218.) Les Juifs donnaient d'ailleurs le titre de grand-prêtre à tous ceux qui avaient été revêtus de cette dignité, même après qu'ils l'avaient quittée. Josèphe n'en use pas autrement, et saint Luc n'est pas le seul des évangélistes qui se serve du pluriel *archiereis*, grands-prêtres, en parlant de chefs de la nation contemporaine. (Voyez ***Matth.***, XXIV, 59; ***Marc***, XIV, 53; ***Jean***, XIX, 6.) Il y a un passage de Josèphe, tout à fait identique d'expression avec celui de saint Luc, où M. Isambert voit une erreur historique. Cet historien, que personne ne soup-

çonnera d'avoir ignoré la valeur des mots en usage parmi ses concitoyens, dit [1] en parlant du président de la Syrie Quadratus : « Il députa auprès de César « deux hommes très puissants et les grands-prêtres « (*archiereis*) Jonathan et Ananias, avec Ananus, fils du « dernier. » Jonathan avait été grand-prêtre, mais longtemps auparavant, destitué par Vitellius. Ananias était seul grand-prêtre alors. Que si on insiste et objecte que Anne n'aurait pas dû être nommé le premier [2], nous rappellerons que le gouvernement, depuis Hérode, était, d'après le témoignage positif de Josèphe, aristocratique. Sous un pareil régime, ce ne sont souvent pas les hommes figurant dans les premières places qui exercent le plus d'influence, mais ceux qui par leurs connexions de partis et de familles, par l'ascendant de leur caractère et leurs moyens personnels, se sont emparés de la confiance de la majorité des sénateurs et les dominent. Nous avons vu, par le nombre de souverains pontifes sortis de la famille de Hannas, quel crédit elle avait conservé. Rien d'important paraît n'avoir été entrepris sans le conseil de son chef. Jésus, après avoir été saisi, est mené d'abord chez Anne pour y subir un premier interrogatoire. Il est vrai que le Sanhédrin, convoqué par Caïphe, ne pouvant être assemblé en nombre suffisant pour délibérer que vers le

[1] Jos. *de la Guerre des Juifs* (L. II, ch. XII, sect. 6). Dans le même livre (chap. XX, section 3), Josèphe donne le titre de grand-prêtre à Ananus, qui était hors de charge à cette époque (Voy. aussi *Act. Ap.* 5, 24 (*archiereis*).

[2] Sur l'autorité de beaucoup de manuscrits, quelques critiques, à l'exemple de Griesbach, retranchent le mot *grands-prêtres*, ou adoptent le singulier, leçon qu'offrent d'autres documents ; mais il n'est nul besoin de changer le texte reçu, puisqu'il admet un sens conforme à l'usage et confirmé par l'histoire.

matin, Jésus paraît avoir été détenu chez Anne jusqu'au moment où ce nombre se trouva réuni chez le grand-prêtre Caïphe. Mais la préférence donnée au palais d'Anne, dans cette circonstance, fait voir que sa coopération était jugée précieuse dans une affaire que l'aristocratie sacerdotale avait un immense intérêt à conduire au terme désiré avant la fin du jour suivant, ou le commencement de la fête pascale. Le récit de Jean, qui mentionne seul ce premier interrogatoire chez Anne est, dans les moindres détails, empreint de ce qui caractérise la relation d'un témoin oculaire; et comme il sert de complément à la narration des autres évangélistes, il est un de ces mille indices de vérité et d'intime connaissance des faits, qui, réunis, forment une masse de preuves irrésistibles en faveur de l'authenticité des évangiles.

Il résulte de ces rapprochements que dans le texte de saint Luc, accusé d'inexactitude par M. Isambert, il n'est aucunement question de deux grands prêtres fonctionnant à la fois, mais des deux hommes qui avaient la haute main dans les affaires de la nation. Au lieu de chercher querelle à saint Luc sur une expression justifiée par l'usage, M. Isambert aurait dû faire lecture attentive de la phrase entière de l'évangéliste : il y eût trouvé la solution des difficultés chronologiques qui l'embarrassent. « La quinzième année du « règne de Tibère César, dit saint Luc (chap. III, ver- « sets 1 et 2), Anne et Caïphe étant souverains sacrifi- « cateurs, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils « de Zacharie, dans le désert.» Cette indication suffit pour établir, avec certitude, à une ou deux années près, l'époque de la naissance et de la mort du Sauveur. Combinée avec le renseignement que renferme le verset

23 du même chapitre, où Jésus est dit avoir été à peu près âgé de trente ans, lorsqu'il fut baptisé par Jean, cette date fournit tous les éléments nécessaires pour la fixation suffisamment précise de cette double époque. Le commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste, dont la naissance avait devancé de six mois celle du Sauveur, ne peut guère avoir précédé d'un plus grand intervalle de temps l'entrée de Jésus dans son ministère. En comparant les textes qui traitent de Baptiste, de son début aux rives du Jourdain et de ses relations avec Jésus (voyez *Math.*, III, 13; *Marc*, I, 4-9; *Jean*, I, 4-9), on voit se succéder rapidement ces différentes scènes; et le Sanhédrin, dès qu'il a connaissance de l'apparition de Jean et de l'impression qu'il produit sur le peuple, se hâte de lui demander officiellement des éclaircissements sur le but et la nature de sa mission (*Jean*, I, 19). Sa réponse (*ib.*, versets 26 et 27) annonce la venue du Christ et sa prochaine installation dans ses divines fonctions (*ib.*, vers. 29, 31-35). Mais supposé qu'on eût des motifs pour étendre davantage la durée du ministère de Jean antérieurement à celui du Christ, il n'en résultera jamais un retard du début de ce dernier assez considérable pour qu'on soit obligé d'éloigner de plus d'une année, l'une de l'autre, les deux époques assignées par saint Luc aux commencements des prédications de Baptiste et du Christ. La trentième année de Jésus répondra donc nécessairement à la quinzième ou seizième du règne de Tibère.

Pilate ayant été destitué par Vitellius, et envoyé à Rome sur l'ordre de Tibère, qu'il trouva mort quand il y arriva (*Josèphe*, L. XVIII, ch. 5), les deux points extrêmes entre lesquels il est inévitable de chercher la passion de Jésus sont la quinzième ou seizième et la

dernière année du règne de Tibère, c'est-à-dire les ans de Rome 782 ou 783 et 789. Il n'est pas besoin de dire que la mort du Christ devra être placée à plus ou moins de distance de la quinzième année de Tibère, selon qu'on comptera plus ou moins de fêtes pascales depuis l'entrée de Jésus dans sa vie publique jusqu'à la dernière pâque qu'il ait célébrée : les commentateurs le font assister à quatre, trois, deux, à une seule même de ces solennités, suivant le point de vue de chacun et l'ordre dans lequel ils rangent les scènes que retracent les évangélistes. J'indiquerai à ceux qui désirent connaître les recherches et les calculs auxquels cette question a donné lieu, les trois exégètes qui se font remarquer par le plus d'érudition et de sagacité : Le père Petau dans une très savante note qu'on trouve à la suite de son édition d'Epiphane, et qui remplit les pages 142-212 de ses *Animadversiones ad hæresin LI alogorum;* Iken, *de tempore celebratæ à servatore ultimæ cenæ paschalis*, p. 337-520, tome II, des dissertations de ce théologien, Utrecht, 1771, in-4°; et le docteur Paulus dans son *Commentaire sur les Evangiles synoptiques*, troisième volume, p. 764-789 de la première édition de 1802, et p. 612-617 des suppléments imprimés en 1808. Ils y trouveront les raisons, bonnes ou mauvaises, pour lesquelles l'époque de la mort du Christ a été reculée d'un, deux, trois, quatre ans, et partant, l'explication des tâtonnements chronologiques que M. Isambert a pris la peine de rappeler, d'après les compilateurs qui se sont plus à énumérer sans critique toutes les opinions divergentes des Pères et des chroniqueurs.

Nous ne nous arrêterons qu'à celle qui a été adoptée par plusieurs Pères de l'Église, et qui enferme toute la

carrière publique de Jésus-Christ dans une seule et même année. Cette opinion, d'après laquelle il aurait souffert pendant la première fête pascale qui a suivi son baptême, l'an 15 de Tibère, ne s'appuie sur aucune donnée historique, étant évidemment née de la fausse interprétation de l'oracle d'Esaïe (chap. LXI, 1-2) que Jésus s'appliqua, lorsque ce prophète lui fut présenté dans la synagogue de Nazareth (saint Luc, IV, 16-21). Le personnage qui est introduit parlant dans cette prophétie, annonce que le Messie prêchera l'Evangile aux pauvres, renverra libres ceux qui sont dans l'oppression, et publiera *l'année favorable du Seigneur*. Donnant à cette allusion d'Esaïe à la grande année jubilaire que les Juifs devaient célébrer tous les cinquante ans, un sens littéral en même temps que prophétique, quelques Pères du IIe siècle se crurent autorisés à limiter à une seule année toute la durée du ministère consacré par le Sauveur à l'accomplissement de son œuvre. Les plus habiles critiques sont d'accord sur ce point (Voyez Vitringa sur Esaïe, p. 186 du 2e vol. de son Commentaire; Paulus, dans ses doctes recherches sur Matth., XXVII, 45, p. 774 suiv., et J.-C. Thilo, dans son excellente édition trop peu connue en France des Apocryphes du Nouveau-Testament, t. I, p. 494-499 de ses notes sur l'évangile de Nicodème, intitulé ainsi : *Actes de Ponce Pilate*, pièce fabriquée au cinquième siècle, et source des légendes que le moyen âge nous a transmises, accrues de nouvelles absurdités). Ils ont prouvé que cette erreur exégétique a été l'unique source de la tradition d'après laquelle Jésus aurait été crucifié la quinzième année de Tibère, et que M. Isambert a cru devoir citer avec les noms des Pères de l'Eglise qui l'ont partagée. Les autres indications

chronologiques qu'il mentionne n'ont pas plus d'importance : elles ne sont que l'énoncé d'opinions divergentes sur le nombre des solennités pascales auxquelles le Sauveur peut, selon la diversité des modes d'établir la chronologie des récits évangéliques, avoir assisté depuis le commencement de sa prédication jusqu'à sa mort. C'est une question d'exégèse qui a été traitée avec le plus de sagacité et de succès par le docteur Suskind (dans les Archives théologiques du docteur Benzel, Ier volume, première et deuxième parties, p. 198-225, et p. 333); il me paraît avoir établi avec une haute probabilité que, le premier mois ou six semaines avant la première pâque de son ministère, Jésus était entré dans le premier mois de sa trente-deuxième année, répondant au commencement de la dix-neuvième année du règne de Tibère. Le docteur Suskind a d'ailleurs fait voir avec la dernière évidence que les dates authentiques dérivées de l'histoire de saint Paul ne permettent pas de placer plus tard la mort de Jésus-Christ (1).

La seule objection grave qui ait été élevée contre ces calculs, est l'incertitude du sens qu'on peut attacher au mot employé par saint Luc, III, 1, pour indiquer la quinzième année de Tibère. Comme il dit : « La quinzième « année de l'*Hégémonie* ou régence de Tibère César, » et non pas règne (*Monarchia* ou *Basileia*); on a prétendu qu'il fallait prendre pour point de départ de ces quinze ans, non la mort d'Auguste, mais l'époque antérieure de deux ans environ à cette mort, où Tibère avait été associé à l'administration suprême des provinces par son père adoptif. Mais cette supposition est

(1) Le docteur Suskind a donné de nouveaux développements à ses opinions, en les défendant contre le pasteur Renz (*Mélanges*, pages 207-242; Stuttgart, 1831).

aussi gratuite qu'invraisemblable. En l'examinant de près, elle nous fournit même une de ces preuves indirectes de l'authenticité de l'Évangile de saint Luc, qui ont pour ainsi dire plus de force que les témoignages explicites ou les antiques traditions de l'Église. Si cette biographie avait été, comme le veulent quelques critiques allemands de notre temps, rédigée dans le IIe siècle; que dis-je? si saint Luc avait écrit après l'avénement de Vespasien, il n'eût pas manqué de se servir d'une des expressions en usage depuis cette époque, en place de cette modeste *Hégémonie*, qui dit administration, direction supérieure, et qui caractérise les premiers temps de l'empire, où les dépositaires d'un pouvoir usurpé, affectant les allures et la nomenclature officielle de la république, évitaient les titres qui auraient pu les assimiler aux rois, dont le nom et l'étiquette étaient abhorrés à Rome. N'avons-nous pas vu de nos jours Napoléon laisser subsister le nom de république sur le frontispice de son palais, pendant les premières années de son règne, et dans des circonstances où il aurait pu se passer en toute sécurité des ménagements et des dénominations adoucissantes que les premiers Césars s'imposèrent jusqu'après l'extinction de la dynastie des Claudes. Il n'y a donc aucun motif raisonnable pour détourner les expressions de saint Luc de leur acception naturelle, et pour assigner au commencement de la prédication de Jésus une autre date que celle de la quinzième année du règne effectif de Tibère. Il serait superflu d'ajouter que cette époque est historiquement et astronomiquement déterminée avec une entière certitude. Depuis Keppler jusqu'à nos jours, elle a été l'objet des investigations les plus savantes. Un astronome wurtembergeois, M. J. Fr.

Wurm, a résumé avec une lucidité parfaite ce que ces investigations et ses propres recherches l'ont conduit à présenter comme limites de fixations impossibles à déterminer avec une précision plus rigoureuse. Voici le résultat de son lumineux travail : « La naissance de « Jésus peut, avec une très grande probabilité, être placée quatre ou trois ans avant l'ère vulgaire; la der- « nière année répondant à la 4711e de la période Ju- « lienne, offre même, dit-il, à mes yeux le plus de « vraisemblance. Je pense que la fin de la 28e année « de l'ère dionysienne ou le commencement de l'année « suivante (4742 de la période Julienne), doivent être « considérés comme coïncidant, l'une ou l'autre, avec « le début de son ministère; il est donc entré dans les « fonctions publiques âgé de 32 ou 31 ans. Si on donne « à ce ministère quatre fêtes pascales, on aura à assi- « gner à sa mort l'an 32 ou 33 de l'ère vulgaire, et l'an « 31 ou 32, si on ne compte que trois pâques durant « toute sa vie publique. » (Voir les mémoires de M. Wurm, dans le recueil mentionné plus haut, vol. II, page 1-39 et 261-313. Tubingue, 1817).

Ce n'est pas sérieusement que M. Isambert opposera à des résultats si laborieusement conquis, si solidement établis, et d'ailleurs si conformes à l'ensemble des annales juives et romaines, la conjecture qu'il tire des paroles adressées à Jésus par les Juifs, et rapportées par saint Jean (VIII, 57) : « Tu n'as pas encore « cinquante ans, et tu as vu Abraham. » S'il en était ainsi, ajoute M. Isambert, Jésus serait né l'an 31e du règne d'Auguste, etc. Ce n'est pas, nous persistons à le croire, sérieusement que cet honorable magistrat bâtira tout un système nouveau en chronologie sur une locution proverbiale. Cinquante ans d'âge exemptait

les lévites de tout service (*Nombres*, IV, 3, 23, 30, 35); c'était, selon Joseph, le terme de l'âge viril. Jésus avait dit : « Abraham, votre père, désira voir mon jour ; il « le vit. » Les Juifs, détournant ces paroles de leur sens, s'écrient : « Comment as-tu pu voir Abraham, « mort il y a plus de vingt siècles, toi qui n'as pas atteint « l'âge de l'exemption ? » Certes, aucun des interlocuteurs ne songeait à évaluer l'âge de Jésus, même approximativement ; en lui supposant un âge plus avancé que celui où il était, ils faisaient ressortir davantage l'impossibilité du fait dont ils imputaient l'assertion à Jésus. Il y a des commentateurs qui pensent que Jésus devait avoir l'extérieur d'un homme qui compte plus d'années qu'il n'en a réellement. Soumis, parce qu'il l'a voulu pour nous sauver, à toutes les infirmités humaines, comment aura-t-il conservé une apparence de jeunesse, lui qui avait sans cesse présente la mort cruelle qu'il était décidé à souffrir ? Qui est-ce qui a pu, sans se jeter involontairement à genoux, lire ces paroles : « *Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire ?* » (*Matth.*, XX, 22.) « *Je dois être baptisé d'un baptême ;* « *et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il s'accom-* « *plisse !* » (*Luc*, XII, 50.) « *Maintenant mon âme est* « *troublée ; et que dirai-je ? mon père, délivre-moi de* « *cette heure ; mais c'est pour cette heure même que je suis* « *venu.* » (*Jean*, XII, 27.) Cette pensée, incessamment vivante au fond de son âme, ne devait-elle pas sillonner prématurément les traits de l'Être divin qu'elle ne quittait jamais ?

Si M. Isambert tenait à substituer ses idées particulières aux indications historiques sur lesquelles reposent tous les systèmes des chronologistes, qui ont consacré le plus de travaux et de talent à l'exploration

des principales époques de la vie de Jésus, pourquoi, au lieu de prendre pour flambeau une saillie de la tourbe juive, qui harcelait le Sauveur de ses interpellations moqueuses et malveillantes, ne s'est-il pas attaché à une tradition rapportée par saint Irénée (*Contre les hérésies*, L. 2, chap. 40), d'après laquelle saint Jean aurait dit à ses disciples, que Jésus avait près de cinquante ans lorsqu'il mourut? Tradition dont la fausseté a été démontrée par les meilleurs critiques, et qui prouve avec quelle défiance il faut accueillir les récits des anciens écrivains les plus respectables, quand ils contredisent l'opinion sanctionnée par l'assentiment des siècles, et passée au creuset d'un examen approfondi, mille fois renouvelé.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

RÉFLEXIONS

SUR LE MANQUE D'HARMONIE DANS LES TENDANCES RELIGIEUSES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

(Extrait du *Semeur*, 1839.)

Un examen réfléchi et consciencieux de l'état social en France, tel que l'a fait la révolution, nous révèle toute une série de nouveaux devoirs que la conquête des libertés dont les Français jouissent impose aux hommes qui ont à cœur les intérêts moraux et permanents de leurs concitoyens. La libre profession du culte de leur choix; la séparation nette et tranchée des sphères du pouvoir spirituel et de l'autorité civile; l'enseignement de la jeunesse et généralement toutes les institutions destinées à l'éducation et à l'étude des sciences, livrés à l'industrie privée dans des limites reculées jusqu'aux points où l'ordre public pourrait être compromis et des tiers lésés dans leurs droits, ces nouveaux rapports des membres de l'État entre eux et avec les magistrats ont placé les régnicoles dans des conditions nouvelles et les exposent à des dangers qui, pour être de nature purement morale, n'en ont pas pour cela moins de gravité.

Si l'indépendance de l'individu, le développement plus facile et plus complet de ses facultés, sa dignité sociale et son existence matérielle ont gagné à l'aboli-

tion des priviléges politiques et de culte, à l'affranchissement de toute entrave dans la culture de l'esprit et dans la direction des études, à l'abrogation de toute intervention de la puissance temporelle en matière de religion; ces avantages ne risquent-ils pas de devenir des piéges funestes dans l'état actuel des esprits, et, il faut bien le dire, dans l'absence de lumières, de notions saines et justes sur la véritable destination de l'homme en tant qu'être intelligent et immortel, ignorance qui pèse, non certes uniquement sur la population des campagnes et des petites villes, mais sur les classes qui se disent éclairées, sur les hommes les plus fiers de leur savoir et de l'élévation de leurs vues?

L'émancipation politique de la nation n'a-t-elle pas devancé de trop loin sa maturité morale? Dans des contrées telles que les États-Unis, l'Écosse, la Hollande, le Wurtemberg, la Suisse, où le peuple est profondément imbu de la primauté des vérités et des habitudes religieuses sur toutes les autres branches des connaissances et de l'activité humaines, la parfaite liberté de cultes et d'enseignement ne saurait ébranler les établissements consacrés à l'instruction chrétienne. Mais, en France, une entière sécurité à cet égard nous semble peu autorisée par l'état des esprits. Tandis qu'il règne toujours dans les masses une sourde défiance contre toute influence sacerdotale, qu'elles confondent avec le régime du privilége et de l'ancienne oppression, ceux mêmes des amis de la liberté qui ne sauraient méconnaître le prix d'une religion éclairée, voient avec plaisir plutôt qu'avec indifférence les symptômes d'incrédulité et de haine contre le clergé, qui éclatent souvent aux dépens de la morale et de la tolérance, et les accueillent à titre de garanties contre le retour d'un



ordre de choses détesté. Cette méfiance, disons plutôt cette malveillance qui s'oppose à toute action, même bienfaisante, des ministres des autels sur une grande partie de la population, est-elle neutralisée, est-elle compensée par l'attachement que leur porte le reste de la population, et par le zèle qui l'anime dans quelques provinces du royaume? Nous n'osons nous en flatter, lorsque nous réfléchissons à la manière dont ce zèle se déploie et aux effets qu'il produit. Les occasions qui en provoquent ordinairement la manifestation, les aliments dont il se nourrit, les motifs pour lesquels il est soutenu et encouragé par les hommes qui l'exploitent dans des vues purement politiques, n'annoncent que trop clairement sa nature tout étrangère au véritable sentiment religieux. Bien loin d'être un auxiliaire des sincères amis du christianisme, il entretient et propage les tendances les plus hostiles à cette religion de paix et de progrès.

A cette situation se lie une circonstance qui en aggrave les fâcheuses conséquences. Le clergé, auquel sont confiés les intérêts spirituels de la majorité, s'est constitué en état de guerre contre la société actuelle. Rien de mieux, si c'était pour combattre les passions et les vices qui perdent les âmes, et si cette attitude polémique était inspirée par un pur esprit d'évangélisation pieuse et charitable. Mais il saute aux yeux de l'observateur calme et attentif que, dans l'opinion de la plupart des membres qui composent cette immense et respectable corporation, ils s'envisagent comme campés sur une terre ennemie où la vigilance ne peut être trop soupçonneuse, et qui impose à cette milice spirituelle un isolement rigoureux au milieu d'ennemis déclarés ou secrets. Il en résulte non seulement une édu-

cation séparée et une discipline claustrale qui sont, à la vérité, commandées, dans une certaine mesure, par la destination des élèves, mais une imperfection d'études et des lacunes graves dans l'ensemble de leur instruction, qui nuisent à cette destination et paralyseront dans leur carrière future une bonne partie de leurs moyens d'action bienfaisante.

L'enseignement et la vie des séminaristes les retiennent dans une complète ignorance de l'état actuel de la société, de ses besoins, de ses tendances, de ses goûts, de ses croyances et de ses préjugés, en un mot de tout ce qu'il leur serait indispensable de connaître, soit pour savoir où porter principalement les secours de leur ministère sacré, soit pour discerner les points de contact, les opportunités qui leur rendraient les âmes accessibles, soit pour se prévaloir de dispositions favorables à l'influence des vérités de la religion. Pour nous convaincre de la justesse de ce reproche, il suffit de se demander par qui les chaires universitaires sont occupées aujourd'hui. On y voyait autrefois briller au premier rang des savants qui s'étaient formés sur les bancs des écoles de théologie. L'histoire, les belles-lettres, la philosophie et ses différentes branches, les sciences mêmes étaient enseignées avec éclat par des ecclésiastiques. Il est bien rare maintenant et presque sans exemple que des fonctions académiques soient remplies par cette classe d'hommes lettrés. Et qu'on ne dise pas que cela importe peu à l'éducation nationale et aux grands intérêts de l'humanité.

Sans parler du discrédit jeté sur les ministres de la religion par ce divorce entre la culture de l'esprit dans toutes les branches de son activité et les travaux prépa-



ratoires à l'exercice du saint ministère, discrédit qui, déplorable en lui-même, l'est encore et comme preuve de l'insuffisance des études cléricales, et comme un des symptômes de l'antipathie du siècle contre le clergé, il est une considération qui mérite l'attention des hommes sérieux et sollicite particulièrement celle des pères de famille.

Le défaut d'unité et l'éparpillement des forces est le grand vice de notre éducation. Il n'existe aucune direction centrale des pensées, des travaux, des aspirations qui se partagent les vœux, les études, les efforts des jeunes générations. Il est impossible que cet état de dispersion des forces morales et d'absence d'un but vers lequel convergent les connaissances si variées et si discordantes que chaque instituteur cherche à propager avec une préférence exclusive pour sa branche, se prolonge, sans que la civilisation digne de ce nom se fausse, se dénature, se perde dans le chaos de contentions et de tentatives qui se croisent et s'entreparalysent. Jamais les nations dans l'ensemble de leur activité sociale, jamais les classes que leurs lumières ont appelées à marcher à la tête des peuples et à donner une direction à l'emploi de leurs ressources natives et de leurs richesses intellectuelles, n'ont exploité ces moyens de prospérité et de puissance à l'aventure et sans s'inquiéter du terme et du résultat final de tant d'efforts. Toujours elles se sont ralliées autour d'une idée dominante; toujours elles se sont ouvert une perspective de bonheur, soit terrestre, soit impérissable, sur laquelle elles reposaient leurs regards, et où elles puisaient la volonté et le courage de la persévérance.

Il n'est pas à craindre qu'on nous dise que ce que

nous cherchons est tout trouvé, que le perfectionnement des institutions nouvelles suffit à l'ambition nationale, aux élans des nobles cœurs, à l'activité d'esprits exercés à la réflexion, avides d'explorer tous les champs de la science et toutes les issues du labyrinthe de la vie. Avec des vues si étroites, dans les limites de plans si mesquins, que deviendront les immenses et insatiables désirs de progrès en tout ordre de recherches, les besoins aussi variés qu'impérieux de l'âme et ces élans vers d'immortelles destinées que rien de passager ne contente? Il ne se peut que la poursuite d'un but si bas, si rapproché de l'horizon intellectuel le plus borné, si peu fait pour occuper la plus noble partie de nos facultés, satisfasse à leurs infinies exigences, à leur dévorante soif de conquêtes sur le domaine illimité de l'intelligence et sur les régions inconnues où l'être moral ne peut s'empêcher de placer et de chercher sa véritable patrie.

Ce n'est donc pas à ceux qui ont considéré la nature humaine sous ses plus importants aspects que nous adressons nos remarques sur la petitesse et l'insuffisance de la tâche proposée à une grande nation comme terme de ses travaux et aliment principal de son activité, lorsqu'on ne les fait aboutir qu'à la réalisation de l'idéal d'un gouvernement représentatif, quelque soin qu'on prenne de grandir et de parer l'idole à laquelle on voudrait nous faire immoler des vœux et des intérêts bien autrement chers à l'humanité.

Nous nous attendons à une tout autre manière de calmer nos appréhensions et de nous rassurer sur les effets de l'anarchie morale que nous déplorons. « La concurrence, dira-t-on, la divergence même des différents systèmes qui sont enseignés simultanément,



soit dans les cours publics de l'Université, soit dans les institutions privées, n'ont rien qui nous effraie. La masse de connaissances jetée dans la circulation par les professeurs de ces établissements, quelque opposés que soient leurs méthodes, leurs principes, leurs intentions, se classera peu à peu, se scindera en portions dont on finira par apprécier la valeur respective : ce qui devra servir et se subordonner, sur l'échelle des travaux scolastiques, aux plus grands et plus intéressants objets de nos études et de nos espérances, prendra tout naturellement sa place dans l'estime graduée des hommes ; et vous verrez cet ensemble de recherches et de travaux finir par s'organiser, en sorte que les sciences consacrées à la culture de notre nature morale obtiendront le premier rang : l'importance de leur but leur vaudra une espèce d'hommage libre qui leur rendra, sous d'autres formes, tout l'ascendant qu'elles exerçaient autrefois comme auxiliaires ou vassales d'une religion dominante ; à mesure que les convictions religieuses recouvreront leur empire, et qu'on sera obligé de reconnaître en elles le seul moyen efficace de donner unité, consistance et valeur au développement de nos facultés, l'enseignement, dans toutes ses branches, se mettra de nouveau au service de l'instruction chrétienne, et, sans appui direct de la part de l'autorité et sans être contrôlés par un corps puissant tel qu'était l'ancien clergé, les instituteurs de tout grade et en tout genre de connaissances, loin de se montrer hostiles à la religion, se feront un devoir et un honneur de venir en aide à ses ministres. »

Certes, nous aussi, nous croyons à la puissance de la vérité, et nous avons une ferme confiance dans son triomphe final, mais à condition qu'une pleine, univer-

selle et libre action sur les âmes lui soit assurée par les institutions et par les efforts de l'élite des hommes de bien et des gens éclairés. Laisser au hasard le soin d'amener ce résultat, c'est trahir la plus belle des causes, négliger le plus saint des devoirs, c'est fermer les yeux sur un état social qui n'offre aucune perspective prochaine de la renaissance d'un esprit véritablement religieux dans les classes les plus influentes, comme dans celles qui sont le plus nombreuses.

L'exercice des facultés intellectuelles et la poursuite de tout ce qui peut en hâter et en féconder l'application à la conquête de nouveaux moyens de s'assujettir le monde physique et de multiplier les jouissances des sens, de l'esprit, de l'imagination, voilà le but principal, sinon le but unique des travaux qui absorbent l'activité des maîtres, des écoliers, des pères, des enfants, des plus hautes intelligences, aussi bien que des capacités vulgaires, des hommes les plus distingués dans les différentes carrières de la vie publique et privée. Quant à la nature morale, on dirait qu'en France elle a abdiqué son autorité. On y parle bien et beaucoup de sentiments élevés, d'hommes graves, de caractères indépendants, de personnes sérieuses. Mais quand on examine de près quels individus on entend désigner par ces vagues épithètes, on ne tarde pas à découvrir que la loi morale et ses exigences inexorables n'ont rien de commun avec ces éloges. On est bien forcé de reconnaître que c'est encore l'intelligence qui fait des sentiments moraux un moyen de succès ou de jouissance. La conscience, comme interprète du législateur suprême, la culpabilité de l'homme pécheur à ce tribunal, la recherche d'un refuge et d'une rénovation de la créature dégradée, sont des ré-

vélations intérieures et des besoins de l'âme qui n'ont d'organe dans aucune chaire académique, dans aucune manifestation de l'opinion, dans aucun acte de la puissance publique. Ce sont des *opinions* (car c'est par cette dénomination glaciale qu'on désigne les croyances qui sont les ouvrières de notre destinée), des thèses théologiques, des sujets de discussions philosophiques qu'on exile du for où est leur siége et leur juge, pour être débattues sur les bancs de l'école ou servir d'aliment à des entretiens littéraires. Comment donner à ces opinions la valeur et la force de mobiles déterminants? C'est, en d'autres termes, demander comment passer de l'indifférence à l'amour, de la mort à la vie.

Moins la nature morale est cultivée, moins elle sent le besoin de se développer. C'est aux hommes religieux à provoquer ce besoin, à le réveiller, à montrer à la nation que sans lui l'homme est mutilé dans ce qui constitue son caractère distinctif, à lui apprendre qu'il se révélera à elle dès qu'elle se comprendra elle-même, à lui faire pressentir ce qu'elle gagnerait à ce qu'il se manifestât dans toutes les directions de la pensée, dans tous les mouvements du cœur.

Mais où chercher cette phalange d'hommes pénétrés de la beauté comme de l'urgence de cette tâche, et qualifiés pour l'entreprendre avec quelque probabilité de succès? Il faudrait qu'à une éducation lettrée, à des connaissances profondes dans les parties du savoir et des arts qui se partagent l'attention ou l'ambition des classes régulatrices des intérêts sociaux, à un talent pour l'enseignement qui se retrouvât dans toutes les spécialités que réclament les travaux publics et les entreprises industrielles, ces hommes unissent des convictions religieuses éprouvées et une position qui leur

procurât un facile et bienveillant accès auprès de la jeunesse.

Où trouverons-nous ces qualités, premières conditions de succès? Quelle classe de Français nous offrira pour les intérêts religieux ce qui leur manque, de l'aveu de tous les esprits réfléchis : boussole et gouvernail? Nous adresserons-nous au clergé romain? C'est à regret que nous énonçons itérativement la conviction où nous sommes que le double isolement auquel il s'est condamné, et pour le temps de son éducation dans les séminaires, et pour ses rapports avec le monde pendant la durée de ses fonctions pastorales, élargit chaque jour davantage l'intervalle qui le sépare des générations telles que les ont faites les phases de la civilisation moderne, et qui deviendra un abîme infranchissable, s'il ne surgit pas une institution médiatrice entre les anciens bergers et le troupeau désaffectionné.

D'ailleurs, nous l'avons dit, les hommes distingués, dans le clergé de France, ne se prêtent plus à l'exercice de fonctions étrangères à leur ministère. L'ancienne France nous offre une foule de professeurs, dans toutes les branches de la littérature et des sciences, qui étaient dans les ordres. Bien qu'ils ne fussent pas tous animés de sentiments religieux; disciplinés par le salutaire frein des convenances que leur imposait leur habit, ils se gardaient de porter dans l'enseignement un esprit hostile à la religion chrétienne; beaucoup d'entre eux mettaient au contraire leur honneur et faisaient servir leur instruction et leur renommée à la défendre, sinon à la propager. Pluche, Guénée, Haüy, ont consacré leurs talents, leur science, leur autorité à la servir. Entre tous les instituteurs, qu'ils fussent laïques ou ec-





clésiastiques, il y avait une convention tacite de respecter les croyances religieuses dans leurs cours.

Aujourd'hui, chaque professeur, usant de sa liberté d'opinion sans égards pour les croyances chrétiennes, et n'ayant en vue que les intérêts de sa science et les progrès de la raison, bien ou mal entendus, jette, avec légèreté et souvent sans y mettre de l'intention, dans l'âme de ses jeunes auditeurs des semences de doutes que ne pourra détruire l'instruction religieuse subséquente la plus solide. L'impression de ces leçons, plus ou moins empreintes de scepticisme historique et de l'arrogance de la raison spéculative, est d'autant plus profonde que l'admiration des disciples pour le maître est plus grande, mieux fondée sur l'estime que lui ont acquise des services réels rendus à sa science, et que ses attaques directes ou voilées contre les faits et les dogmes de la révélation ne semblent être que des corollaires inévitables de propositions développées sous l'autorité d'un enchaînement rigoureux. Jadis l'histoire au moins et la philosophie se présentaient, dans l'enseignement académique, comme auxiliaires de la théologie. Maintenant, les chaires des plus doctes critiques, des psychologues les plus recommandables par leur discernement et leur moralité, retentissent d'expressions telles que *mythologie biblique*, *symboles*, *enveloppes de vérités morales*, *déguisées ou inculquées sous la forme de mythes*, *de récits*, *de mystères*, etc. Après avoir entendu son professeur d'antiquités, de littérature, d'ethnographie, d'histoire de la civilisation, des lois, des institutions politiques, traiter les traditions mosaïques de mélange de faits altérés et d'essais primitifs de solutions du problème des destinées humaines, l'adolescent passe dans l'auditoire où le philosophe chargé

d'exposer l'histoire de l'esprit humain ou les théories qui doivent servir de bases à l'étude de l'anthropologie, de la morale, du droit, de la législation, s'évertue à lui expliquer psychologiquement la naissance de l'illusion qui a transformé en révélations divines les arrêts instinctifs de la raison, les inspirations d'une raison, en enfance pour ainsi dire, qui ne pouvait encore se rendre compte de ses aperçus rapides et de ses conclusions spontanées. Les savants proprement dits gardent encore moins de ménagements dans leurs leçons de physique, d'astronomie, de géologie, d'histoire naturelle.

Et voyez combien s'est accrue l'influence de l'enseignement scientifique, par son application à toutes les ramifications de l'activité humaine et par les besoins qui travaillent la société française et qui en élèvent incessamment le niveau. Au concours toujours plus nombreux et animé de candidats à tous les degrés de la hiérarchie sociale et industrielle, à l'ardeur qu'ils mettent à se surpasser les uns les autres, dans la culture de facultés et dans l'acquisition de connaissances qui aident leurs possesseurs à vaincre leurs rivaux, à dompter la nature avec plus de succès, en étudiant ses lois, en tâchant de surprendre ses secrets et de s'approprier les ressources qu'elle offre à l'homme pour améliorer sa condition et embellir son existence; à cette foule, en un mot, qui se presse dans tous les établissements consacrés à l'instruction pour se rendre habile à parcourir toutes les routes de la vie publique ou privée, et y dépasser chacun ses compétiteurs, répond l'extension rapide de l'enseignement supérieur qui, lui-même, prend un accroissement proportionné au nombre des élèves forts et habiles qu'il a formés. Aux

degrés inférieurs de l'instruction, un mouvement universel porte les classes laborieuses à la culture de leur intelligence; le goût non seulement de la lecture, mais de l'étude se répand sur une vaste échelle, par une sorte d'enseignement mutuel qui est stimulé par les progrès de l'instruction primaire, par l'avancement plus facile et plus prompt des enfants instruits et par la liaison, chaque jour plus évidente, des habitudes littéraires avec les intérêts matériels.

Mais cette marche ascendante des ressources et des capacités de l'esprit ne s'élève, hélas! que dans les régions de l'intelligence et du calcul. L'homme accumule, d'une manière effrayante, les moyens de ses jouissances pour la vie des sens ou de la pensée et les instruments de sa domination sur la nature. Que si le perfectionnement moral n'accompagne pas la progression de sa puissance dans la même proportion, si la volonté, qui fait un usage bon ou mauvais de ces richesses, n'acquiert pas en même temps modération, force et rectitude, l'harmonie des facultés dans les individus, celle des pouvoirs dans la société sera détruite. Nous aurons une race douée de forces prodigieuses, sans garantie de leur emploi. La soif des plaisirs grossiers ou raffinés s'allumera jusqu'à la fureur; et vainement chercherez-vous à lui donner pour modérateur la faible autorité des théories d'origine purement humaine.

«Mais qui est-ce, se récriera-t-on, qui nie la nécessité de l'instruction religieuse? N'est-on pas aujourd'hui, même dans les rangs des indifférents et des incrédules, d'accord sur l'impossibilité de se passer des croyances chrétiennes, jusqu'au moment où elles pourront être remplacées par une religion rationnelle, suffisamment élaborée et avouée par la science de l'esprit humain?

Et nous opposons-nous à la conservation des facultés de théologie et aux catéchisations pastorales, simultanément obligatoires dans les colléges avec les autres cours qui y sont donnés, chacun par le savant versé dans le genre de connaissances qui lui est confié?»

A merveille. Nous savons qu'à chaque académie est attachée une faculté de théologie, et que dans les colléges l'instruction religieuse est du ressort des ministres des cultes reconnus par l'État. Mais ce que nous déplorons, c'est précisément cette existence isolée, parallèle aux autres branches de l'enseignement, qui leur assimile l'institution chrétienne, comme une suite de leçons qu'il suffit de faire marcher côte à côte d'autres objets d'instruction, sans rapports organiques et sans influence mutuelle. Qu'on rapproche cette absence de lien et d'action réciproque entre les leçons consacrées à la théologie et tous les autres cours qu'embrassent ces établissements, de la liberté indéfinie laissée à l'enseignement littéraire et scientifique dans ses connexions multiformes avec le christianisme, et qu'on se rappelle ce que nous avons dit de l'appui bienveillant que les instituteurs de tout ordre et dans tous genres prêtaient autrefois aux croyances incorporées dans la constitution de l'État et protégées par le gouvernement. Ce n'est pas que nous redemandions pour l'Église cette ancienne tutelle de l'autorité civile; mais ce qui alors était la conséquence de l'organisation politique, cette harmonie des tendances religieuses, qui résultait de cet ordre de choses pour toutes les parties de l'enseignement élémentaire et académique, ne pourrait-elle pas nous être rendue sous l'empire d'autres institutions et d'influences purement morales, sans avoir recours à la contrainte, toujours fâcheuse, exercée par les pouvoirs

de l'État? Comment rétablir cette harmonie? Ne serait-il pas possible d'obtenir, à une époque plus ou moins rapprochée, d'une libre coopération d'amis de l'Évangile ce qui était jadis l'œuvre des institutions sociales : la fondation d'un lycée où les principales parties de la littérature et des sciences seraient traitées par des hommes, tous disciples de Jésus-Christ et résolus à faire servir à l'affermissement ou à la défense de leur foi l'objet spécial de leur tâche scientifique ou littéraire?

Cette idée est-elle réalisable dans l'état actuel des esprits et de la société? Est-ce un projet chimérique? Se rencontrera-t-il une petite phalange de savants et de littérateurs, pénétrés des mêmes convictions religieuses et disposés à leur coordonner, à leur donner pour soutien, à leur subordonner même, lorsque la matière le permet, les vérités que chacun dans sa sphère se chargera d'enseigner au sein de cette espèce d'Université chrétienne?

Où chercherons-nous les membres d'une pareille association? Nous adresserons-nous au clergé pour qu'il nous fournisse cette élite de savants chrétiens? Nous sommes loin de révoquer en doute la variété et la solidité des connaissances que possèdent beaucoup de prêtres et leur aptitude à les professer avec succès; mais nous avons déjà dû appeler l'attention de nos lecteurs sur un fait qui, pour contraster avec les dispositions que le clergé a manifestées à d'autres époques, n'en est, malheureusement, pas moins incontestable. Au lieu de se faire *tout à tous pour gagner les âmes à Christ,* au lieu de se placer à la tête de la société par leurs écrits, leurs travaux et leur enseignement, les ecclésiastiques se renferment dans le sanctuaire, ils se refusent au rôle de

médiateurs entre les doctrines de l'Église et les besoins du siècle.

Frapperons-nous à d'autres portes? Une école philosophique a récemment attiré les regards par le talent de ses chefs et surtout par l'importance politique que leur ont donnée la situation des affaires de l'état qui a surgi depuis 1830 et des circonstances particulières. Cette école a rendu des services réels à la religion. Elle a décrédité les doctrines du matérialisme : elle a préparé les esprits à écouter, sans dédain et même avec bienveillance, quoique avec le sourire d'une grande supériorité intellectuelle et d'une meilleure entente des besoins de l'époque, les apologistes du christianisme. Empruntant à des étrangers d'une haute portée philosophique des vues, justes par ceux de leurs principes qui sont d'origine chrétienne, incomplètes dans leurs essais de spéculation transcendante, et fausses par leur application forcée et subtile, elle a cru emprisonner le phénomène de l'apparition du Fils de Dieu sur la terre dans le cadre de son exposé historique des phases du spiritualisme. S'imaginant être en possession de la solution des principaux problèmes de l'histoire de l'esprit humain, elle s'est portée interprète et censeur de tous les systèmes qu'il a enfantés et proclamés par l'organe d'une demi-douzaine de ses plus illustres représentants. Démêler les vérités que recèle chacun de ces systèmes, signaler les erreurs qu'il a mêlées aux théories qui méritent de lui survivre, est une tâche qu'elle s'est imposée sans l'accomplir jusqu'à ce jour, et à laquelle elle se croit appelée par les progrès qu'elle pense avoir fait faire au développement des sciences morales, non moins que par les besoins des nations les plus civilisées. Des essais ingénieux, sans avoir véritablement

légitimé ses droits, ont accrédité l'école éclectique auprès d'une nombreuse classe d'hommes studieux et réfléchis, et les ont disposés à se promettre de ses travaux, poursuivis avec persévérance, la solution désirée, c'est-à-dire les bases d'une religion nouvelle scientifiquement déduite de principes purement rationnels et réunissant ce que les méditations de l'esprit humain offrent de satisfaisant sur toutes les questions qui touchent à la destinée de l'homme.

Sans nous demander s'il est possible d'ajourner jusqu'à une époque incertaine toute réponse définitive à des vœux d'une brûlante actualité, nous ne saurions, dans les espérances que les philosophes éclectiques font briller à nos yeux, voir autre chose que la chance de posséder une théorie de plus sur la nature humaine et son rôle dans l'ensemble des êtres. Car, n'est-il pas évident que pour s'acquitter de leur tâche et pour séparer, dans tous les systèmes enfantés par l'esprit humain, les vues justes et saines d'avec les idées erronées ou problématiques, il faut se servir d'un *criterium*, d'un modèle, d'une mesure, d'un flambeau, qui nous aide à discerner sûrement le faux du vrai, le spécieux de ce qui est de bon aloi. Où prendre ce prototype, ce guide infaillible? A coup sûr, les moralistes éclectiques n'avoueront pas qu'ils l'ont trouvé dans l'Évangile. Leur prétention n'est-elle pas de donner à l'Évangile un appui scientifique, d'en confronter les doctrines avec les conclusions de leurs recherches psychologiques, par conséquent de le soumettre lui-même à la coupelle de leur raison et de n'en admettre que les doctrines qui seront sorties victorieuses de cet examen? L'Évangile sera donc soumis à son tour aux opérations de l'éclectisme. Loin de servir de régulateur suprême, il

subira cette même épreuve qui doit épurer tous les autres produits de l'esprit humain. Nous voici donc ramenés à notre point de départ. Il faut de nécessité que les philosophes éclectiques nous fassent connaître les principes de leur critique souveraine, les vérités qui servent de fondement et de garantie à l'épuration commencée ou promise. C'est ce qu'ils n'ont pas encore accompli, et quand ils auront montré leur étalon, force nous sera de le vérifier à notre tour; ce sera donc tout simplement une nouvelle doctrine philosophique à examiner. Cette interminable reprise-sous-œuvre des fruits de la méditation des penseurs nous conduira-t-elle à la certitude sur nos seuls vrais intérêts?

Résumons-nous. Les intérêts les plus chers de l'humanité, l'avenir de la société, la nécessité de donner un contre-poids moral au développement prodigieux des forces intellectuelles et des aliments de la sensualité fine ou grossière qui détruit le repos de l'âme et l'équilibre bienfaisant de ses facultés, font un devoir sacré à tous les amis du bien, à tous les pères de famille, à tous les hommes qui ont réfléchi sur les besoins des générations nouvelles, de concerter les moyens d'organiser une instruction graduée, compréhensive, complète et calculée sur les exigences de la civilisation actuelle, une instruction supérieure et d'une étendue encyclopédique, qui soit donnée à la jeunesse studieuse par des professeurs animés d'un esprit religieux et liés par un commun désir de faire servir leur enseignement à préparer, affermir, développer des convictions chrétiennes solides et raisonnées. En nous occupant des ressources que nous offre pour la réalisation d'un tel projet le personnel des classes formées aux fonctions doctorales par une éducation lettrée, nous avons été

forcés de reconnaître qu'on ne pourrait s'adresser à une seule classe exclusivement. Il ne nous reste donc qu'un appel à tous les hommes d'études qui ont à cœur l'amélioration morale de leurs compatriotes, et qui envisagent les sentiments chrétiens comme le plus sûr, le seul efficace moyen de l'effectuer. Cet appel sera-t-il entendu ? Y a-t-il possibilité d'introduire l'homogénéité de tendances religieuses dans les leçons d'instituteurs attachés au même athénée, d'obtenir le concours d'un certain nombre de savants naturalistes, littérateurs, moralistes, philologues, critiques, versés chacun dans les hautes questions de la science qu'il a plus particulièrement approfondie, déjà avantageusement connus par des ouvrages ou qualifiés pour se charger, avec distinction, d'une des parties de l'instruction collégiale, tous chrétiens de conviction, quoique appartenant peut-être à des communions différentes? Peut-on, dans la disposition actuelle des esprits, se flatter de voir cet appel accueilli avec assez de faveur pour valoir aux fondateurs les souscriptions et les subventions nécessaires à la formation et au soutien d'un établissement d'instruction supérieure, proportionné aux besoins de l'époque ? Ce sont là des questions qu'il est bon d'indiquer aux méditations des hommes qui désirent voir la religion exercer une influence plus directe sur l'enseignement, en attendant que le jour soit venu où les faits pourront les résoudre.

PENSÉES DÉTACHÉES.

(Extrait du *Semeur*, 1833).

MOTS RÉVÉLATEURS DE L'ÉTAT MORAL DE LA SOCIÉTÉ A UNE CERTAINE ÉPOQUE.

Les gens du grand monde, hommes de plaisir, mais d'esprit et de sens, peignent les travers et les maximes qui sont au fond de la pensée des classes auxquelles ils appartiennent, par des mots qui deviennent, sinon populaires, du moins objets d'une attention générale et de l'approbation secrète de la majorité de ceux qui forment la bonne compagnie.

Au dix-septième siècle, le duc de La Rochefoucauld a eu la franchise de dire que, *dans le malheur de nos amis, il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas*.

Au commencement du dix-neuvième, le prince de Talleyrand a pris, dit-on, pour épigraphe des mémoires qu'il laissera, la sentence que voici, et qui a fait fortune dans une certaine atmosphère : *La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée* [1].

La réflexion de La Rochefoucauld est l'énoncé d'une simple observation sans assentiment.

L'épigraphe de M. de Talleyrand est à la fois une apologie, une satire et un conseil.

[1] Ce mot a été cité à la tribune, le 2 avril 1829, par M. de Schonen, et, le 3, par M. Portalis.

SOLIDARITÉ DES PEUPLES DANS LE BIEN ET LE MAL.

Châteaubriand a dit, avec autant de concision que de vérité, que, dans la grande famille des peuples, toutes les fois qu'un d'entre eux tombe dans les fers, les autres font un pas vers l'esclavage.

Il en est de même de la prospérité, du perfectionnement moral, de la décadence, soit économique, soit morale, d'une nation : ses voisins s'en ressentent par une influence inévitable, qu'on pourrait appeler contagieuse, s'il n'était pas facile d'en rendre compte aux yeux de la raison.

Demandez aux nègres si la piété et les vertus des chrétiens anglais ont été des sources d'honneur et de jouissances morales pour les familles et les concitoyens seuls des Clarkson et des Wilberforce.

LE CHRISTIANISME ET LES CONQUÉRANTS.

La philosophie, la civilisation, les sciences ont formé et armé des conquérants. Aristote et l'esprit grec ont fait Alexandre, la civilisation romaine César, les sciences appliquées aux opérations stratégiques Napoléon. Il n'est sorti du sein de la société chrétienne, lorsqu'elle s'est montrée animée de l'esprit de son fondateur, que des hommes de paix, des conciliateurs, des représentants de la pitié et des droits de l'humanité, dans son acception la plus large et la plus noble. Le Christianisme n'avoue ni Pizarre, ni Cortez, ni Charles XII, ni Frédéric-le-Grand ; mais il compte avec orgueil au nombre de ses missionnaires les Vincent de Paul, les

Howard et les Wilberforce. Ce qu'il y a de pacificateur et de fécond en prospérités de tous genres dans les constitutions d'Angleterre, des États-Unis et de la Charte française, appartient à son influence et à ses élèves.

CIVILISATION CHRÉTIENNE.

La civilisation des peuples qui ont été ou sont étrangers aux institutions du christianisme, n'est rien que la barbarie disciplinée.

Les éloges qu'on donne à la civilisation, plausibles en théorie, ne sont vrais dans la pratique qu'en les entendant de la civilisation réglée par les principes de l'Évangile.

C'est d'elle seule qu'il est vrai de dire qu'elle est, non seulement la grande épuratrice de l'humanité, mais sa créatrice, puisqu'en développant tous les moyens de l'homme et en les coordonnant, pour qu'ils concourent au perfectionnement moral de sa nature, elle devient son second créateur; elle met en lumière et en harmonie, elle fait servir au rétablissement de l'image divine dans l'âme ce que Dieu y avait mis de facultés.

APPROPRIATION DE LA SCÈNE OU LE SAUVEUR APPARUT AUX HOMMES AU BUT DE SA MISSION.

Si Jésus-Christ, comme on l'a quelquefois désiré, fût né à Rome, à Athènes, à Alexandrie, dans un de ces foyers où se concentrèrent les rayons de la science, de l'activité, des lumières de l'antiquité, ses actions,

ses discours, ses intentions auraient été enveloppés de doutes et comme noyés dans la prodigieuse variété des opinions des témoins de sa vie et des approbateurs de sa doctrine.

Pour autant qu'il nous est permis d'apprécier et de comparer des séries de faits réels ou imaginaires, la Providence ne pouvait assigner au grand restaurateur de la race humaine un théâtre qui mît en évidence plus infaillible les desseins et la doctrine de Christ.

Sa descendance, les institutions auxquelles il se soumit avec une sublime fidélité, le mélange d'existence patriarcale et de vie citadine, au milieu de la population d'une grande ville, qui composa l'emploi de ses jours, la nature de son entourage et la croyance religieuse, aussi inébranlable qu'uniforme, des compatriotes qu'il s'associa, ont merveilleusement concouru à assurer une publicité à tous les détails de sa conduite, et à lui procurer des coopérateurs d'une candeur, d'une simplicité de cœur et d'une absence de prétentions ou de préjugés personnels, qui ne se rencontrent dans aucun des fondateurs et des moyens de succès des religions qui ont régné jusqu'à présent.

La personne du législateur des chrétiens est comme percée à jour et inondée de la lumière qu'accumulent sur les circonstances de sa vie et de sa mort la multiplicité des intérêts hostiles qui l'espionnent et le nombre des témoins qui assistent à ce spectacle unique dans les annales du genre humain. Il meurt et revient à la vie dans un lieu et à une époque qui rassemblaient la plus grande réunion d'hommes que nous offre l'antiquité. On a évalué à trois millions le nombre d'habitants et de pèlerins qu'amenait à Jérusalem et dans son territoire la fête de Pâques, aux temps où un sup-

plicié se légitima, comme le Messie qui leur était destiné dans les plans de l'Eternel, à ces juifs qui attendaient un conquérant vengeur de leur opprobre sur la tête de leurs oppresseurs.

Les voyages annuels des tribus à la cité sainte ont dû procurer aux juifs une connaissance de la Palestine plus exacte, et répandre sur toute sa surface le détail de tous les événements publics ou de famille avec plus de promptitude et de fidélité que cela n'a eu lieu dans d'autres contrées.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

RELIGION.

SOCIÉTÉS RELIGIEUSES.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE PROTESTANTE.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE.

ENSEIGNEMENT THÉOLOGIQUE ET ORGANISATION DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE.

CONTROVERSE, CRITIQUE SACRÉE.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

PENSÉES DÉTACHÉES.

FIN DE LA TABLE.





